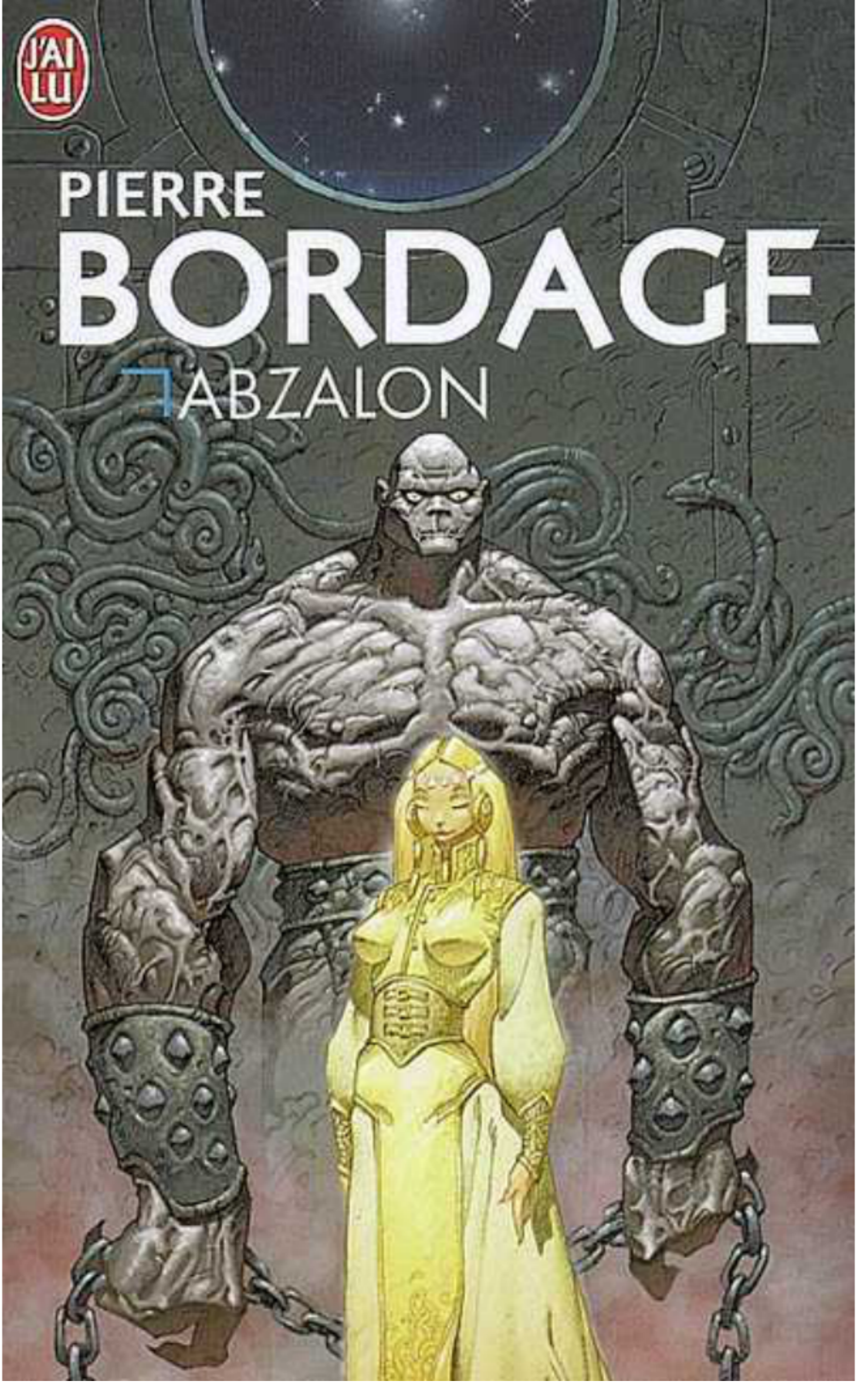
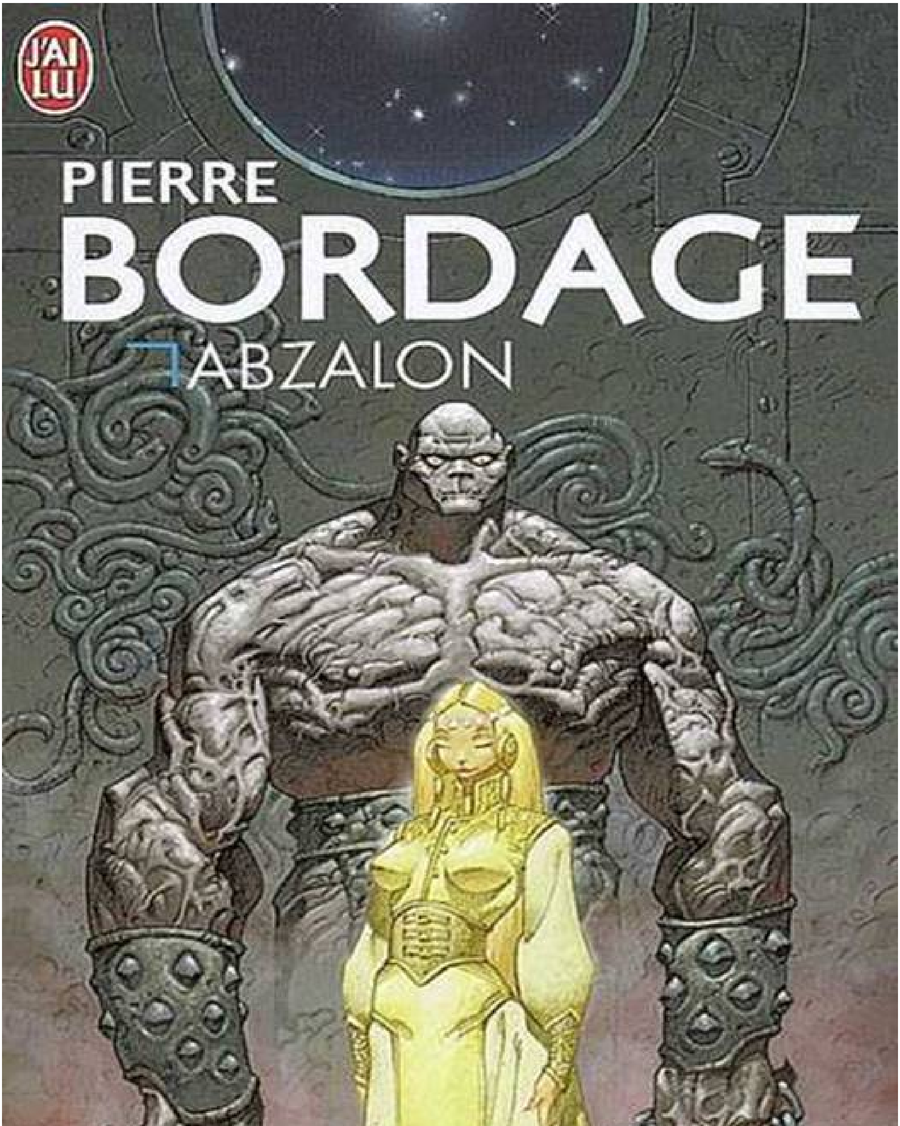

J'AI LU
PIERRE
BORDAGE
ABZALON


J'AI LU
PIERRE
BORDAGE
ABZALON

Pierre Bordage

Abzalon

J'AI LU

© J'ai Lu, 2002

ISBN 2-84172-089-6
ISSN 0993-4855

PRÉAMBULE

Je me suis longtemps interrogé sur l'opportunité de relater l'histoire des maudits d'Ester. Je me propose en l'occurrence de tenir le rôle de chroniqueur, ou d'historien, et la mémoire est un matériau malléable, volatil, dangereux, dont se servent trop souvent les conquérants et les fanatiques pour enfermer les populations dans des prisons ou dans des dogmes – je suis des mieux placés pour en parler, étant moi-même issu de l'Église monclale, l'une des religions les plus manipulatrices et meurtrières qu'aient connues Ester et ses deux satellites. Aujourd'hui je franchis le pas, estimant que les chances sont minces, pour ne pas dire inexistantes, que mes écrits soient un jour portés à la connaissance d'éventuels lecteurs. Au cours de ces dernières années, tant de sensations, tant d'émotions se sont accumulées dans mon cerveau et mon corps que je ressens le besoin pressant de me purger et que, comme je n'ai plus de larmes ni de sang à verser, l'encre est le seul liquide qui puisse encore s'écouler de mes plaies. Le mode écrit, tombé en désuétude depuis bien longtemps mais cultivé avec ferveur par l'Église monclale, ne me servira pas seulement d'exutoire. Il offre un double avantage sur les modes parlé et pensé en vogue sur Ester : il permet d'une part d'avoir des événements une vision pénétrante, ralentie par le geste, filtrée par ces tamis très fins que sont la mémoire cellulaire et le subconscient, il établit d'autre part une relation directe de soi à soi sans interférences parasites, en autoréférence, dans un état silencieux qui n'est pas sans évoquer la description des extases mystiques des Kroptes. En bons moncles, mon coreligionnaire et moi-même ne nous sommes pas embarqués pour ce long périple sans de solides réserves de plumes, de papier et d'encre. L'Église n'a jamais eu confiance dans les systèmes usuels de transmissions télémentale ou téléorale mis au point par les techniciens estériens. La voix ou les pensées, même protégées par des codes de reconnaissance complexes, n'offrent aucune garantie d'inviolabilité. La preuve en est que le gouvernement d'Ester a gagné la bataille décisive contre les insurgés de Xion, le plus petit des deux satellites de la planète, grâce à l'interception d'une communication télémentale entre deux généraux des armées rebelles. Certes, un texte couché sur le papier peut être également dérobé, déchiffré, interprété, mais il n'en reste pas moins vrai qu'au moment de sa rédaction l'auteur garde la maîtrise totale de ses

actes et de ses pensées. À lui ensuite de prendre ses précautions, de faire en sorte que ses mots, comme des flèches, atteignent le cœur de sa cible. Ainsi, pendant des siècles, le réseau des messagers monclal a transporté des millions et des millions de missives dont pas une ne fut interceptée, hormis, bien entendu, celles qui relevaient de la sécurité de l'Église. Les interminables exercices d'écriture dans les salles glaciales des temples s'apparentaient à des séances de torture, mais je reconnais aujourd'hui qu'ils m'ont appris à dépouiller mon esprit, qu'ils m'ont permis de garder avec les événements cette distance qui m'a évité à maintes reprises de sombrer dans la folie.

Je me suis installé à la table minuscule de ma cabine, j'ai ouvert mon nécessaire d'écriture avec une solennité enfantine, les odeurs d'encre et de papier ont ravivé une foule de souvenirs, mais, bien que séparé de mon monde natal par des milliards de kilomètres, je ne me suis pas attendri pour autant sur un passé que j'ai un temps rejeté avec une violence effrayante. Je n'ai pas la nostalgie des jours malheureux.

J'ai renoncé depuis peu à boire l'eau de l'immortalité, une eau de source aux vertus miraculeuses réservée au seul usage du clergé monclal et qui prolonge l'espérance de vie de deux ou trois cents ans. Je sens à présent la mort rôder autour de moi, s'immiscer dans les menues douleurs de mes os, dans mes insomnies, dans mes troubles digestifs, dans mes arythmies cardiaques, dans mon amaigrissement, dans mes dents déchaussées. Ni le moncle Gardy, mort depuis maintenant une décennie à l'âge très vénérable de deux cent soixante-seize ans, ni moi-même n'accomplirons la mission secrète que nous avait confiée l'Église. Le moncle Gardy aurait certainement vécu cet échec comme un drame : jusqu'à la fin, il a fait preuve d'une détermination sans faille, d'une fidélité et d'un sens du devoir qui auraient forcé l'admiration de tout le clergé monclal, de l'Un jusqu'aux plus humbles novices.

Dans le silence de la cabine, la course de ma plume prend une résonance inhabituelle, tragique, comme si les mots souffraient d'être débusqués et piégés dans la matière. Ma main n'a plus la fermeté ni la souplesse d'autrefois, les lettres n'ont ni l'élégance ni l'amplitude dont je m'enorgueillissais devant mes professeurs et condisciples, mais les lignes défilent à une vitesse qui me donne le vertige. Le temps m'est compté, je le sais, l'encre jaillit à flots d'une blessure qui ne se refermera pas, la vie me déserte pour habiter le texte, une translation qui n'est pas un sacrifice mais une offrande, un acte de grâce. Si je parviens à fixer sur le papier un dixième, un centième de ce que j'ai vécu avec les maudits d'Ester, alors je me serai réconcilié avec mon passé et je me dissoudrai dans le vide avec une telle joie que mon rire retentira d'un bout à l'autre de l'univers.

Mais, puisqu'il faut un point de départ à toute histoire, revenons sur Ester, septième planète du système d'Aloboam, une petite étoile jaune dont les astrophysiciens ont annoncé les premières manifestations d'instabilité

dans une vingtaine de milliers d'années, prémices d'une agonie très proche sur l'échelle du temps cosmique. Les origines de la population estérienne – des populations estériennes, devrais-je dire – font l'objet de controverses qui n'en finissent pas d'agiter les ethnologues, les historiens et les religieux. J'ai moi-même étudié les mythes dans l'espoir de trouver une réponse qui me conforterait dans ma foi, mais je n'ai réussi qu'à m'égarer dans des labyrinthes symboliques qui affaiblissaient ma pensée et, par extension, mon ministère. J'en ai retenu que les mythologies et les religions principales se divisent en deux grandes tendances, les unes privilégiant la thèse d'une lente évolution de l'humanité estérienne vers une ère technologique avancée, les autres, dont l'Église monclale, affirmant que des êtres venus d'une lointaine planète ont immigré sur Ester et se sont enfoncés dans une décadence technologique dont leurs descendants commencent tout juste à se relever. Les deux thèses, diamétralement opposées comme on peut le constater, à la fois dans leur logique et leur trajectoire, présentent toutes les deux des avantages et des inconvénients, des zones de clarté et des zones d'ombre. La polémique a provoqué de nombreux ravages au cours du dernier millénaire, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont été massacrés au nom d'idéaux qui reposaient sur les bases fragiles des seules convictions.

La querelle a épargné le peuple kropte, pourtant réputé pour son extrême rigueur morale, pour son intransigeance, pour son fanatisme (l'aventure avec les maudits d'Ester m'a permis de constater que le fanatisme n'était pas toujours du côté où on le pensait). Les deux thèses cohabitent en effet dans la cosmogonie kropte, sinon en toute harmonie du moins en toute insouciance. Dans les hymnes de l'Amvâya, par exemple, les héros incarnent de manière explicite la théorie évolutionniste : Aloboam souffle sur la matière inerte, transforme les hommes de pierre en hommes de chair, les soutient dans leur combat titanesque contre les Qvals, apparaît à Eulan Kropt pour lui remettre les rouleaux de la Loi, lui conseille de traverser l'océan bouillant avant que les catastrophes ne s'abattent sur le continent Nord. La légende d'Ellula (Ellula, Eulan, les deux noms semblent avoir la même étymologie : l'héroïne ne serait-elle que la variante archétypique féminine du prophète ?) raconte quant à elle l'histoire d'une nef céleste qui transporte la jeune Ellula et Xion, un prince endormi. Guidée par le souffle divin d'Aloboam, la nef atterrit sur Ester au cœur des monts Qvals. Pendant sept ans, sept mois et sept jours, Ellula tente en vain de réveiller le prince Xion. Désespérée, elle supplie Aloboam de lui venir en aide : le dieu se fait alors rayon d'étoile, vient se nicher dans le creux de sa main et lui conseille d'explorer les montagnes environnantes. Je renonce à narrer par le détail les nombreux exploits d'Ellula, il nous suffira de savoir qu'après avoir triomphé des terribles Qvals elle découvre la source du renouveau (l'eau d'immortalité de l'Église monclale ne proviendrait-elle pas de la source décrite dans la légende kropte ?), en recueille quelques gouttes

dans un gobelet d'argile qu'elle verse dans la bouche de Xion. Le prince se réveille, l'épouse, sept enfants naissent de leur union, un garçon et six filles qui fondent la cité de Kropt. Après une série de catastrophes provoquées par le maître déchu des Qvals, ils traversent l'océan bouillant sur de simples radeaux pour s'installer sur les terres plus fécondes du Sud.

Je pourrais multiplier les exemples mais ces deux-là, puisés au sein d'une communauté cohérente, solidaire, illustrent mieux que tout discours les incertitudes qui pèsent sur l'apparition de la vie humaine sur Ester, et je souhaite bien du plaisir à l'historien qui s'acharnerait à rassembler les pièces du puzzle. Pour ma part, je commence à me faire une opinion sur la question et je me hasarderai à présenter ma version des faits si le temps me laisse un peu de répit. En aucun cas je ne prétends à la vérité, car j'en suis arrivé à conclure que la vérité n'existe pas, ou plus exactement qu'elle n'a pas de centre localisable, fiable, qu'elle est le produit, toujours mobile, toujours fuyant, d'un simple faisceau de convergences, qu'elle se déplace au gré des regards que lui accordent les chercheurs, mais j'éprouve le besoin de recréer, à ma manière, la genèse de ma planète natale, conscient qu'une grande part d'orgueil et de puérilité sous-tend ce projet. Ce sera, je l'espère, le dernier coup porté à mon passé, la mise à mort d'une mémoire qui a grevé mon existence. Le sang sur mes mains ne séchera pas, les injustices perpétrées au nom de l'Un et de l'Église monclale ne seront pas réparées, mais mes victimes me pardonneront puisque j'aurai extirpé tout jugement de mon cœur, puisque j'aurai réintégré le cercle…

[Suivent dix lignes indéchiffrables.]

…civilisation dominante d'Ester, indubitablement technologique, industrielle, laborieuse, matérialiste. Maintenant que je la contemple depuis un lointain observatoire, je m'aperçois qu'il ne fait pas bon vivre sur cette petite planète perdue dans l'un des bras spiraux de la galaxie Endrome – mais peut-être cette situation s'est-elle modifiée ? Si je ne me trompe pas dans mes calculs, trois siècles se sont écoulés sur Ester depuis notre départ. D'abord il y règne une chaleur accablante tout au long de l'année, hormis pendant les deux derniers cycles de Vox où les températures atteignent moins trente degrés. Ensuite l'océan qui sépare les deux continents et ceinture de part en part la planète sur une largeur de douze mille kilomètres entre régulièrement en ébullition, réchauffé par des éruptions volcaniques sous-marines qui rendent la navigation quasiment impossible et entraînent la formation de brumes perpétuelles. Son véritable nom est Osqval mais il a bien mérité le surnom usuel de « bouillant » et les divers sobriquets dont l'affublent les gens du peuple, la marmite, le chaudron, la

chaude-pisse qval ou encore l'ébouillanteur. Enfin, l'activité humaine a achevé de déséquilibrer une nature déjà ingrate, hostile. Les villes, les mines, les industries ont proliféré au point qu'on ne trouve plus une seule bande de terre vierge sur le continent Nord, que les réserves de minerais et les énergies fossiles sont pratiquement épuisées. La population s'est accrue dans des proportions inquiétantes ces deux derniers siècles – les deux derniers siècles avant notre départ. Les Qvals, ces créatures non humaines chez qui l'Église monclale a fini par reconnaître une forme d'intelligence à défaut d'une âme, ont été chassés de leur territoire et repoussés vers les déserts arides du pôle, mais le gain de place n'a pas suffi et, les satellites étant eux-mêmes saturés, le gouvernement estérien n'avait pas d'autre choix que de se tourner vers le continent Sud, vers la terre des Kroptes, pourtant protégée par le Traité fondamental des littoraux. Je me demande ce que sont devenues ces immenses étendues presque vierges sous l'égide des administrateurs du Nord, des agents gouvernementaux dont le seul but est d'épuiser systématiquement les ressources d'Ester, comme des voleurs saccageant une maison avant de s'enfuir, ne voulant pas laisser à d'autres, encore moins à leurs descendants, les trésors qu'ils ne peuvent emporter. La manière dont les Estériens exploitent – exploitaient ? – leur monde a – avait ? – quelque chose d'un suicide collectif. Il leur restait deux cents siècles avant la dilatation d'Aloboam, soit largement le temps de se préparer au départ, ou à cette autre forme de départ qu'est la mort, mais l'agonie annoncée de leur monde les emplissait d'une rage destructrice qui se traduisait par une quête forcenée des plaisirs et une criminalité galopante.

L'Église monclale a d'ailleurs tiré profit de cette période de troubles pour tenter d'éliminer les religions rivales, qu'elles soient mineures, comme la Fraternité omnique, ou majeures, comme l'Astafer. Les légions secrètes du Moncle se sont répandues comme des serpents dans les rues des mégapoles nordiques, ont frappé les ennemis de l'Un et disséminé sur les lieux de leur forfait des indices accusant leurs adversaires. J'ai moi-même égorgé des prêtres astafériens avec le poignard traditionnel des frères omniques, j'ai torturé des femmes et tracé sur leur corps le symbole d'Astafer, l'étoile à six branches, j'ai soutenu de fausses accusations contre les ermites du culte de Vox… J'en retirais à l'époque du plaisir et de la fierté, persuadé que j'agissais dans l'intérêt de l'Un. J'œuvrais pour l'horreur avec le zèle impudent des exaltés, je croyais gagner ma place parmi les élus, brûlais du feu sacré de ma mission, jouissais des coups que je donnais, du sang qui m'éclaboussait, des ultimes souffles qui m'effleuraient. Lorsque le dégoût a brisé la digue érigée par ma foi, il m'a balayé avec la force d'un torrent. Je me demande encore comment j'ai réussi à surnager au milieu de ces flots d'amertume, de ces remords froids qui me rongeaient comme des acides. Les exactions des moncles passèrent inaperçues au milieu des vagues criminelles qui submergeaient le continent

Nord, les satellites, et jetaient autant de coupables que d'innocents dans les prisons dont la plus célèbre est – était – celle de Dœq.

Le culte d'Astafer, qui avait empoisonné l'Église monclale pendant plus de quinze siècles, disparut pratiquement de la surface d'Ester en moins de vingt ans. Je fus convoqué par le conseil des dioncles au début de l'hiver de Vox *en l'an 2781 du calendrier monclal. Je m'imaginais que mes supérieurs, satisfaits de mes bons et loyaux services, m'élèveraient à la dignité de dioncle. J'étais loin de la vérité, mais le centre de la vérité, je le répète, est insaisissable…*

Extraits du journal du moncle Artien.

CHAPITRE PREMIER

DŒQ

A

DOSSÉ au massif du Qval, bâti d'énormes blocs de granit noir, le pénitencier de Dœq était sans doute la construction la plus monumentale du continent Nord, plus imposante que le siège du gouvernement estérien, que le grand temple de l'Église monclale ou que le palais tarabiscoté de l'Astafer.

Le premier mur d'enceinte s'étendait sur une dizaine de kilomètres, percé tous les cinq cents mètres d'une porte métallique, hérissé de tours de surveillance, recouvert d'un filet serré de lignes magnétic entrecroisées d'où tombaient de temps à autre de somptueuses grappes d'étincelles bleues. La prison originelle, un petit centre de détention pour délinquants mineurs, avait d'abord été agrandie pour faire face aux premières vagues de criminalité, puis de nouvelles constructions étaient venues s'emboîter les unes dans les autres, toujours plus hautes, toujours plus vastes, jusqu'à ce que l'administrateur de la région qval – l'ancien territoire des Qvals annexé en 2750 du calendrier monclal – décide d'édifier ce gigantesque mur d'une hauteur de cent cinquante mètres. Dressé comme un paravent monstrueux devant les lignes déchiquetées des montagnes noires, il avait l'incontestable mérite de soustraire aux regards des riverains et des voyageurs la tumeur architecturale du pénitencier.

Dœq accueillait à présent la plupart des meurtriers masculins d'Ester et des satellites, membres de la pègre, fanatiques religieux, terroristes, tueurs en série, psychopathes. La population carcérale ayant augmenté dans des proportions alarmantes – cent cinquante-sept mille prisonniers lors du dernier recensement –, l'administrateur avait requis auprès des autorités estériennes l'autorisation d'organiser des exécutions en masse. Une délégation composée de membres du

gouvernement, de mentalistes et de techniciens s'était présentée le lendemain pour lui expliquer que les détenus de Dœq entraient dans un projet classé pour l'instant secret, qu'il ne fallait donc pas les exterminer mais organiser une telle promiscuité, une telle pénurie, une telle insécurité qu'ils se réguleraient d'eux-mêmes et que, par le biais de la sélection naturelle, les plus faibles seraient éliminés au profit des plus forts. Pour l'administrateur, ainsi que pour la grande majorité des Estériens, les criminels étaient des rebuts, des ventres inutiles, des parasites, des êtres tordus qui ne méritaient pas le nom d'hommes, mais il n'avait pas songé un instant à réfuter une consigne qu'il jugeait pourtant idiote, car il ne tenait pas à être démis du poste très lucratif qu'il avait mis plus de quinze ans à conquérir et pour lequel intriguaient des milliers de candidats dans les couloirs des bâtiments officiels de Vrana, la capitale du Nord.

Après le départ de la délégation, il avait convoqué Erman Flom, le directeur de Dœq, un ancien détenu réhabilité dont la cruauté n'avait d'égale que la cupidité. Ils avaient désactivé leurs systèmes de transmission téléorale et télémentale d'une triple pression de l'index sur la tempe. À chaque fois qu'ils se rencontraient, ils employaient le mode oral simple, d'abord parce qu'ils se trouvaient à un mètre l'un de l'autre et qu'à cette distance ils avaient de fortes chances de s'entendre, ensuite parce qu'ils ne tenaient pas à ce que leurs conversations soient interceptées par des capteurs indiscrets.

« Organisons des paris ! s'était exclamé Flom après avoir pris connaissance des instructions de la délégation. Imaginez tout le fric qu'on pourrait ramasser si…

— Doucement ! Les huiles de Vrana ont été formelles : pas question d'informer la population.

— C'est quoi, ce projet ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Une lubie de mentalistes, sans doute. Tout ce qu'ils veulent, c'est que nous rendions la vie impossible aux détenus.

— Je m'en charge, ad. »

L'administrateur avait frémi devant le sourire lugubre qui s'était affiché sur la face tourmentée d'Erman Flom.

L'ancien prisonnier s'était mis à la tâche sans perdre de temps, comme ces aros domestiques qui se montrent les plus implacables des traqueurs pour leurs congénères sauvages. Il avait d'abord supprimé la viande et tout autre apport protéique, les remplaçant par un brouet clair servi deux fois par jour, avait fermé les deux tiers des cellules sous prétexte qu'elles ne correspondaient plus aux normes d'hygiène, regroupé les détenus, les deks, par cinquante dans des cachots prévus pour dix, coupé l'eau, le magnétic, et enfin, pour donner la touche finale à son œuvre, il avait disséminé des stocks d'armes blanches,

poignards, pics, étoiles à six branches, dans divers recoins du pénitencier. Le résultat ne s'était pas fait attendre : les équipes sanitaires avaient retiré et brûlé trente mille cadavres la première année et cinquante mille l'année suivante. Dœq n'avait accueilli dans le même temps que dix mille nouveaux pensionnaires et les conditions étaient à nouveau devenues supportables. Erman Flom avait alors fait condamner d'autres bâtiments, si bien que les quatre-vingt-cinq mille deks restants se retrouvaient désormais rassemblés dans l'enceinte de la prison originelle, séparés de l'extérieur par une quadruple rangée de murs qui rendaient toute évasion impossible. Ils s'entassaient dans les anciennes cellules qui se transformaient en fours pendant les treize cycles d'été de Vox et en chambres de congélation durant les deux cycles d'hiver. Privés d'eau, hormis un jour par semaine où elle s'écoulait en filet minuscule de l'unique robinet de la cellule, ils disposaient, pour satisfaire leurs besoins organiques, de récipients métalliques communs qu'ils vidaient dans un caniveau engorgé. Curieusement, malgré les conditions d'hygiène déplorables, malgré le manque d'espace vital, malgré la multiplication des infections, les deks mouraient rarement de maladie, comme si leur désir de vivre s'enracinait de plus en plus profondément dans la promiscuité, dans la saleté et l'odeur suffocante posée sur le pénitencier tel un couvercle de plomb. Les mentalistes et les techniciens de Vrana étaient revenus à plusieurs reprises pour consulter les registres, établir des statistiques et observer la démographie carcérale avec le même sérieux que des zoologues étudiant les migrations des mammifères marins de l'océan bouillant. Ils en avaient conclu qu'une élite commençait à se dégager, que le gouvernement disposerait bientôt d'une troupe de cinq ou six mille hommes aptes à survivre dans des circonstances extrêmes.

« Les deks, une élite ? avait ricané l'administrateur. Vous parlez de la racaille la plus abjecte qui ait jamais été rassemblée à Dœq ! Des bouchers, des écorcheurs, des dépeceurs, des violeurs, des détraqués de toute sorte… Si vous descendiez dans la fosse, vous verriez à quelle vitesse votre putain d'élite vous taillerait en pièces ! Moi j'éliminerais tous ces dégénérés avant que les vents de l'océan bouillant ne transportent leurs miasmes jusqu'à Vrana. Qu'avez-vous vraiment l'intention d'en faire ?

— Vous le saurez bientôt, ad », avait répondu une mentaliste avec un détestable petit sourire en coin.

« J'crois qu'on est suivis… » murmura Lœllo.

Abzalon lança un regard par-dessus son épaule mais ne distingua aucune silhouette dans la pénombre de la courette. Bien qu'Aloboam, ou l'A, se fût couché depuis plus d'une heure, la chaleur n'avait pas

diminué d'un degré. Entre les lignes entrecroisées et scintillantes de la grille magnétic, les crêtes des monts Qvals dominaient le faîte du quatrième mur du pénitencier, baignées d'une lumière crépusculaire qui les métamorphosaient en pics sanglants, les « crocs du sacrifice » selon l'expression d'un ami de Lœllo, un ancien mentaliste qui prétendait avoir vécu pendant plus de vingt ans au milieu des Qvals. Abzalon entrevit, au sommet des tours de surveillance, les formes minuscules et figées des robots sentinelles, les RS, munis de détecteurs thermiques et de foudroyeurs. Bien que Dœq fût devenu un champ de bataille d'où était exclue toute notion de règlement, cela faisait maintenant plus de deux ans qu'ils n'avaient pas craché leurs ondes foudroyantes. Personne ne savait pourquoi Erman Flom, l'ancien assassin sorti de la fosse, le salopard, avait ainsi neutralisé ses redoutables gardiens mais chacun présumait qu'il poursuivait un de ces plans foireux dont il avait le secret.

« J'vois personne », chuchota Abzalon.

Prêt à en découdre avec d'éventuels adversaires, il avait déjà serré ses énormes poings, deux fois plus gros que sa tête, une sphère glabre, luisante et grêlée, perchée au milieu de ses épaules comme un oiseau étourdi. Il n'utilisait jamais d'arme, contrairement à Lœllo qui compensait sa taille moyenne par une façon très personnelle et très efficace de manier les étoiles à six branches.

« J'les vois pas non plus, mais je sens leur présence, insista Lœllo à voix basse. Cinq ou six. »

Abzalon écrasa d'un large mouvement du bras les rigoles de sueur qui couraient sur son torse nu, aussi large et crevassé qu'un tronc d'arbre. Il ne portait rien d'autre qu'un caleçon court dont ses cuisses tendaient le tissu et martyrisaient les coutures. Pas de rupture entre ses mollets et ses chevilles, simplement de la chair épaisse qui tombait en colonnes sur ses pieds déformés. Un front bas, des arcades saillantes, des yeux globuleux, des pommettes effacées, écrasées, une bouche qui ressemblait à une blessure ancienne aux bords mal cicatrisés et un menton fuyant l'apparentaient à un monstre des légendes astaferiennes. Comme il ne s'était pas lavé depuis deux ans, il répandait à la ronde une odeur pestilentielle, et le malheureux qui recevait en pleine face son haleine, gâtée par une alimentation déséquilibrée et une dentition pourrie, trouvait tout à coup supportable la puanteur de Dœq. Les plus compatissants parlaient à son propos d'un physique disgracieux, les plus méchants d'une regrettable erreur de la nature, les plus malins ne se moquaient jamais devant lui, car il était d'une redoutable vivacité en dépit de sa corpulence, et il avait tôt fait de saisir la tête de l'impudent entre ses deux battoirs pour l'écraser comme une vulgaire noix de chap-chap. Les autres, y compris Lœllo, le prenaient pour un demeuré, mais

c'était un choix délibéré de sa part, une stratégie qu'il avait adoptée dès son plus jeune âge.

La jeune mentaliste qui l'avait interrogé après son arrestation avait parlé à son propos d'intelligence supérieure et de comportement dissimulateur. Elle avait refusé la présence des gardiens lorsqu'elle avait sollicité cet entretien, persuadée qu'elle réussirait à l'apprivoiser avec sa voix musicale et ses paroles mielleuses. Elle représentait tout ce qu'il détestait, la cruauté sous la beauté, la compassion et la douceur apparentes. Il avait eu tellement peur qu'elle ne répande la rumeur de sa duplicité parmi ses codétenus qu'il lui avait fracassé le crâne d'un coup de poing et lui avait arraché la langue, les yeux et le cerveau. Il avait ressenti un immense plaisir à détruire cette femme, plus encore que les cent autres qu'il avait massacrées avant elle. Il avait pris son air le plus stupide lorsque les gardiens, alertés par le bruit, avaient ouvert la porte et l'avaient découvert au milieu de la pièce, les mains, les bras et la poitrine couverts du sang et des débris de cervelle de sa victime. Horrifiés, ils avaient mis plus de deux minutes avant de réagir, puis l'un d'eux, tremblant de rage, avait levé son foudroyeur pour lui brûler le cœur mais l'autre s'était interposé.

Abzalon ayant été déjà condamné à la peine de mort, on l'avait maintenu, jusqu'à la date fixée pour l'exécution de la sentence, dans une minuscule cavité recouverte d'une grille métallique et exposée toute la journée aux implacables rayons de l'A. Un matin, Erman Flom et une dizaine de gardiens étaient venus le chercher et, alors qu'il croyait se diriger d'un pas chancelant vers la salle des puits d'eau bouillante, il avait été réintégré parmi les autres détenus sans aucune explication. Il n'avait pas cherché à savoir d'où tombait cette grâce inespérée – il n'avait ni famille ni ami, et les rares personnes qu'il avait fréquentées du temps de sa liberté n'étaient certainement pas de celles qui pouvaient intervenir auprès des instances judiciaires d'Ester –, il s'était appliqué à survivre dans une arène où le danger guettait à chaque pas, où satisfaire des besoins aussi fondamentaux que manger, dormir, marcher, uriner, déféquer pouvait à tout moment se transformer en épreuve mortelle.

Après avoir participé à des règlements de comptes entre bandes rivales avec, pour tout salaire, quelques rations supplémentaires de soupe claire et de la viande crue de rondat, un petit rongeur qui proliférait dans les soubassements du pénitencier et dont la chasse était devenue l'activité principale des deks, il avait été agressé par Lœllo, un garçon famélique de dix-sept ans qu'il avait assommé d'une simple chiquenaude mais qu'il n'avait pas tué, contrairement à ses autres adversaires, peut-être parce qu'il avait été ému par la douceur enfantine de son visage. Les deux hommes étaient devenus inséparables. Ils ne formaient pas un véritable couple mais ils le

laissaient croire, pour éviter à Lœllo d'être importuné par les détenus attirés par la finesse de ses traits et la douceur de sa peau. Abzalon, lui, ne s'était jamais éveillé au désir sexuel, ni à l'extérieur ni à l'intérieur de Dœq. Un jour, il était allé voir une prostituée de Vrana pour essayer de comprendre les raisons qui poussaient les êtres humains à rechercher avec une telle ardeur l'union répugnante des corps. La fille avait fait la grimace lorsqu'il s'était approché d'elle, mais, en professionnelle consciencieuse, elle avait empoché les vingt estes requis et surmonté son dégoût pour le conduire dans une chambre et s'occuper de lui. Ses caresses manuelles et buccales ne lui avaient provoqué qu'une douleur sourde au bas-ventre, à laquelle il avait mis fin en la soulevant à bout de bras et en la défenestrant. Elle avait traversé le toit d'une maison une cinquantaine de mètres plus bas. Les femmes lui apparaissaient comme des êtres vénéneux dont il fallait débarrasser la surface de la planète, et les hommes comme des ennemis ou des alliés, en aucun cas des objets de plaisir. De temps à autre, un détenu venait lui proposer d'échanger quelque chose, un repas du soir, une arme, un rondat, contre quelques minutes en tête à tête avec Lœllo. Il ne discutait pas, il brisait les vertèbres cervicales du solliciteur d'un coup de patte aussi puissant que précis. Lœllo, qui avait servi de giton à plusieurs chefs de bandes et avait été violé à maintes reprises, appréciait d'être ainsi placé sous la protection d'un homme qui ne quémandait en échange qu'un peu d'amitié.

« Ils sont sept… »

Bien que personne n'eût encore fait son apparition dans la courette, il ne vint pas à l'idée d'Abzalon de contester l'affirmation de Lœllo. Celui-ci avait une perception plus aiguisée que la moyenne, une sorte d'antenne invisible qui lui permettait à la fois de prévoir les événements quelques minutes avant qu'ils ne se produisent et de déceler une présence à travers les murs ou à plusieurs dizaines de mètres de distance. Ce don n'avait selon lui rien à voir avec les capteurs ultrasensibles que les élites estériennes se faisaient greffer dans le cerveau afin de converser en mode téléoral ou télémental, c'était une caractéristique familiale, un héritage génétique, un présent de l'Omni. Il était originaire de X-art, le siège de la Fraternité omnique, une cité du bord de l'océan bouillant où affluaient chaque année des millions de pèlerins et des milliers de touristes attirés par les dangers de la pêche au sarquens, un poisson gigantesque qui tentait de renverser les frêles embarcations et de précipiter leurs occupants dans une eau à plus de quatre-vingt-dix degrés.

Lœllo avait été condamné à l'emprisonnement à vie pour avoir égorgé deux moncles qui avaient assassiné un frère de l'Omni. Cet acte avait relevé pour lui d'un devoir sacré, mais la justice estérienne en avait décidé autrement. Ses facultés extrasensorielles avaient aidé

Abzalon à prévenir plusieurs embuscades tendues par des codétenus revanchards. Ses traits réguliers, sa chevelure dense et bouclée, son corps harmonieux en faisaient l'une des proies les plus chassées de Dœq et offraient un contraste saisissant avec la difformité d'Abzalon. Par l'un de ces mystérieux détours dont l'alchimie humaine est coutumière, et peut-être parce que les contraires n'ont pas d'autre choix que de s'attirer, ils s'étaient parfaitement ajustés l'un à l'autre, les tares de l'un s'emboîtant dans les vides de l'autre pour constituer un engrenage efficace, parfaitement huilé : la force brute d'Abzalon compensait la faiblesse physique de Lœllo, les yeux et les oreilles de Lœllo donnaient à Abzalon une longueur d'avance sur ses adversaires, l'un avait tant subi d'agressions sexuelles qu'il ne supportait plus d'être touché, l'autre n'éprouvait aucun intérêt pour les choses du sexe, l'un, doté d'un appétit modéré, offrait la moitié de ses rations à l'autre qui les engloutissait avec une voracité réjouissante, l'un avait la volubilité et l'exubérance des peuples du littoral, l'autre décrochait rarement plus de trois mots de suite. Ils évitaient soigneusement les sujets qui auraient risqué de les diviser, leurs religions respectives par exemple, la Fraternité omnique et l'Astafer. On les appelait le « Voxion » en référence aux deux satellites d'Ester, Xion et Vox. D'aucuns se seraient offusqués de ce sobriquet qui évoquait, à l'extérieur de Dœq, une amitié fortement teintée d'homosexualité, mais l'homosexualité constituait la norme dans la microsociété pénitentiaire et ils étaient trop préoccupés par leur survie pour accorder de l'importance à ce genre de sarcasme.

Le cœur battant, les jambes fléchies, Lœllo sortit quatre étoiles à six branches de la large poche de sa chemise. Il restait en toutes circonstances vêtu de la tenue traditionnelle des pêcheurs du littoral. Son large pantalon de toile, sa chemise à manches bouffantes et ses bottes en peau de sarquens avaient été tant portées qu'elles étaient usées jusqu'à la trame. Il ne transpirait pas, ou très peu, ayant vécu toute son enfance dans les brumes chaudes de l'océan bouillant. Le métabolisme des habitants de la côte s'était modifié au fil des siècles, leurs glandes sudoripares avaient ralenti leur activité et les conduits sudorifères s'étaient rétrécis pour leur éviter de perdre de trop grandes quantités d'eau, ce qui leur avait valu de la part des autres Estériens les surnoms méprisants de « secs » ou de « fumés ».

Les bruits de pas résonnaient dans sa tête avec la même force que les vagues de l'océan bouillant. Les sept silhouettes semblaient avoir pris possession de son corps et de son esprit. Il ne les voyait pas à proprement parler, il ressentait leur présence, il traduisait la chaleur qui émanait d'eux en échelons sur une échelle d'agressivité qui allait de un à cinq. Le premier échelon correspondait à la méfiance, un sentiment naturel dans un monde clos où la moitié des nouveaux

arrivants disparaissaient le premier jour de leur incarcération, les échelons deux à cinq illustraient une violence graduelle dont la manifestation la plus radicale était l'intention de tuer.

La violence de ces sept-là atteignait le niveau cinq, le dépassait même. Lœllo détectait dans leur énergie davantage qu'une simple impulsion de meurtre, une férocité, une volonté de détruire, une haine qui lui fouaillaient les entrailles comme des lames de poignard. Il avait affronté tous les dangers de Dœq, subi toutes les humiliations, mais jamais il n'avait perçu chez ses adversaires ou ses bourreaux une telle méchanceté, une telle inhumanité.

« Attention, Ab, ceux-là sont vraiment des bêtes enragées », murmura-t-il.

Malgré la présence à ses côtés d'Abzalon, il se sentait tout à coup isolé du reste du monde au milieu de cette courette emplie d'un silence menaçant, troublé de temps à autre par des cris lointains et les étranges soupirs du granit noir. Depuis la neutralisation des RS, plus personne ne se souciait du couvre-feu, et bon nombre de détenus se répandaient dans les ténèbres afin de régler leurs comptes ou de se livrer à toutes sortes de trafics. Le disque blanc de Xion s'élevait au-dessus des monts Qvals tandis que les premières étoiles s'allumaient au milieu des tourbillons de brume qui traversaient le ciel, les « danseurs qui transportent les rêves » selon l'expression de maître Riboda, le légendaire poète de la Fraternité omnique.

Lœllo avait la capacité de dénombrer ses adversaires sans les voir mais il restait incapable de les situer dans l'espace et dans le temps, ignorait donc de quel côté ils allaient surgir. Ces sept-là avaient bien préparé leur affaire : ils s'étaient d'abord tenus hors de portée de ses perceptions extrasensorielles, puis, lorsque leurs deux proies s'étaient aventurées dans cette cour cernée de hauts murs, ils s'étaient rapprochés, certains désormais qu'elles ne pourraient plus leur échapper. Son sang se glaça, son système nerveux s'engourdit, il contint à grand-peine une envie de vomir. Il lança un regard inquiet, presque implorant, à Abzalon dont les yeux se posaient comme des oiseaux affolés sur la porte métallique et sur les toits des bâtiments proches. Ils avaient décidé de faire une promenade après le dîner, s'étaient éloignés sans se rendre compte du centre de la prison originelle, égarés dans le réseau labyrinthique des passerelles et des ruelles, fourvoyés dans cette impasse sans savoir dans quelle partie du pénitencier ils se trouvaient. Près du premier mur sans doute, l'administration ayant condamné les passages souterrains ou aériens qui communiquaient avec les trois autres enceintes. Les ténèbres de plus en plus profondes occultaient le granit noir, estompaient les volumes, les perspectives, les étoiles scintillaient par intermittence entre les tourbillons de brume.

« Faut foutre le camp ! souffla Lœllo.

— Surtout pas, répliqua Abzalon à voix basse. Restons au milieu de la cour. De l'autre côté de la porte, on n'aurait aucune chance.

— Et s'ils ont des étoiles à six… »

Lœllo se tut car il lui sembla détecter, au-dessus de lui, des frottements qui se glissaient entre les chuintements étouffés du granit, les froissements d'une étoffe sur une surface dure. La sensation d'être parvenu au terme de son voyage le traversa, une tristesse déchirante l'envahit. Il n'estimait pas juste de mourir si loin des siens, sur le territoire des Qvals, ces descendants, selon les frères omniques, des démons primitifs qui transformèrent les humains en animaux et les maintinrent en esclavage pendant plus de cent siècles. Les racines devenaient terriblement résistantes et encombrantes au seuil de la mort. Il ne pourrait partir en paix sans avoir embrassé une dernière fois sa mère et ses sœurs, sans avoir obtenu le pardon de son père. Abzalon n'avait d'autre but que de grappiller quelques miettes de survie dans un environnement hostile, Lœllo cultivait l'espoir un peu fou de revenir parmi les siens. Il refusait d'être le « fzal » omnique, le maudit, l'homme par lequel arrivait le malheur. Cette crainte viscérale l'avait entraîné à accepter les compromis les plus sordides à l'intérieur du pénitencier, jusqu'à se placer sous la protection d'un Astaférien, d'un ennemi de l'Omni.

Une première silhouette dégringola du toit à trois pas d'eux, silencieuse, trahie par l'éclat de ses yeux. La porte métallique s'ouvrit dans un grincement prolongé, d'autres bruits s'élevèrent dans la courette, frôlements, souffles précipités. Abzalon distingua des mouvements dans les ténèbres, deux hommes, peut-être trois. Leurs odeurs fortes lui fouettèrent les narines. Leur vitesse d'exécution, leur habileté manœuvrière désignaient des tueurs professionnels et non de pauvres bougres que la faim, la soif et la peur dressaient les uns contre les autres. Ils appartenaient sans doute à l'une des deux bandes organisées qui régnaient sur Dœq depuis un an et se livraient une lutte acharnée pour prendre le contrôle de la population carcérale. Abzalon avait combattu à l'occasion dans les rangs de l'une ou l'autre, mais jamais les deux factions ne s'en étaient prises à lui en dehors des périodes de guerre ouverte.

« Le Voxion, le grand Ab et sa petite chérie ! Un tableau touchant… »

Bien qu'il ne discernât pas l'homme qui venait de parler, Abzalon sut immédiatement à qui appartenait cette voix aigrelette, reconnaissable entre toutes : Fonch, un ressortissant de Xion qui avait foudroyé une vingtaine de personnes au sortir d'un cambriolage raté, et massacré à lui seul plus de deux mille détenus. Sa cruauté, son efficacité lui avaient valu de grimper rapidement dans la hiérarchie du

clan de Pixal. Il occupait à présent le poste de quartre, soit le quatrième rang après les seconds et les tiercelets, et d'aucuns voyaient en lui le successeur de Pixal dont les cent vingt-deux ans se révélaient plus en plus lourds à porter dans un tel environnement.

« Qu'est-ce que tu veux, merde de rondat ? lança Abzalon d'une voix aussi calme que possible.

— Te faire la peau, enculeur de fumé !

— Pourquoi ? Pixal peut rien m'reprocher… »

Lœllo se pencha vers Abzalon.

« Je sens un truc bizarre, comme une autre présence, chuchota-t-il.

— Qu'est-ce qu'elle raconte, la petite pute ? » aboya Fonch.

Abzalon se souvint alors que, comme tous les natifs de Xion, le quartre voyait dans la nuit aussi bien qu'en plein jour.

« Que vous êtes suivis vous aussi », répondit-il.

Fonch éclata d'un rire étranglé qui produisit sur Abzalon le même effet que la vue d'une femme seule à sa fenêtre, un bouillonnement intérieur, une irrépressible envie de se ruer sur lui, de lui broyer le crâne, de plonger les mains dans son cerveau. Il parvint à se contenir toutefois, conscient qu'il lui fallait garder son sang-froid s'il voulait sortir vivant de cette cour.

« Faut pas me prendre pour un demeuré ! ricana Fonch. J'sais que la petite pute a des antennes, mais j'sais aussi que personne ne nous a filé le train. Je dois t'éliminer, Ab, comme tous les gêneurs.

— Je gêne que ceux qui m'gênent.

— Pixal dit que t'es devenu une sorte de symbole, quelqu'un qu'on peut plus classer parmi les amis ou les ennemis. Il dit aussi que des types comme toi donnent le mauvais exemple.

— M'est pourtant arrivé de lui donner quelques coups de main…

— T'es pas le mauvais bougre, Ab, mais t'as à peu près la même intelligence qu'une zihote à merde ! »

Tout en soutenant la conversation, Abzalon s'efforça de localiser les silhouettes déployées dans la cour, vêtues de noir et enduites de poussière de granit afin de se fondre dans la nuit. La lumière blafarde de Xion se reflétait dans leurs yeux aux pupilles dilatées, immenses, des yeux de nyctalopes, de prédateurs. Leurs mains, leurs pieds décrivaient des paraboles fugitives, leurs dents brillaient entre leurs lèvres entrouvertes. Il en dénombrait six, deux devant la porte métallique, deux contre les murs latéraux, deux derrière lui. En manquait un selon le décompte de Lœllo, Fonch sans doute resté en retrait.

« Que comptez-vous faire de lui ? demanda Abzalon en désignant son compagnon xartien d'un mouvement de menton.

— Si la petite pute se montre futée, elle peut devenir la reine de la ruche, répondit Fonch. Si elle refuse d'obéir, elle servira de paillasson

à tous les maniaques de cette fosse. »

Abzalon n'avait pas besoin de regarder Lœllo pour se rendre compte que cette manière de parler de lui au féminin le révulsait.

« Fichez-lui la paix, intervint Lœllo, c'est moi que vous voulez. »

Il ne parvenait pas à décrypter l'autre présence qu'il ressentait pourtant avec une intensité grandissante. Elle se tenait là, sous-jacente, tapie dans l'obscurité, mais elle n'entrait pas dans ses critères habituels d'identification, elle n'exprimait ni bienveillance ni agressivité, et cette neutralité le déroutait, lui paraissait finalement plus inquiétante que la détermination de leurs agresseurs. Les branches aiguisées des étoiles lui irritaient les paumes et la pulpe des doigts.

« Eh, le fumé, épargne-moi le discours de la petite pute qui cherche à sauver son homme ! gloussa Fonch.

— Je ne suis pas son homme ! » gronda Abzalon.

Le bouillonnement intérieur à nouveau, la colère qui roule en lui avec la force d'un torrent, frissons, respiration haletante, transpiration abondante, gorge sèche, douloureuse.

« Peu importe ! Pixal t'a condamné, Ab. Bien le bonjour à tous les enculés de l'Astafer. »

Un cri retentit, un signal sans doute. Machinalement, Abzalon lança un regard vers le faîte du dernier rempart, un réflexe forgé par des années de répression foudroyante, puis il se souvint qu'il n'avait aucune aide à attendre des RS, qu'il ne devait compter que sur lui-même pour se sortir de la nasse tendue par Fonch. La lumière de Xion se faufilait entre les tourbillons éparpillés de brume, ourlait les toits environnants d'une frange cérusée. Il fondit sur les deux silhouettes placées face à lui, perçut le sifflement caractéristique des étoiles à six branches, plongea sur le côté, les esquiva, exploita son élan pour rouler sur lui-même et renverser ses deux adversaires comme des quilles. Il ne leur laissa pas le temps de se relever, il les saisit tous les deux en même temps par les cheveux et les cogna l'un contre l'autre avec une telle force que leurs crânes se brisèrent comme du bois mort. Il reçut des éclats de cervelle sur les bras, réprima la brève mais violente impulsion qui lui commandait de leur décortiquer la tête. Il entendit un grognement derrière lui, se redressa, n'eut pas le temps de prévenir l'attaque d'un troisième homme dont le poignard lui entailla le flanc. La douleur, fulgurante, lui paralysa la moitié du corps. Il crut qu'un organe vital avait été touché, paniqua pendant une fraction de seconde, entrevit un mouvement devant lui, comprit que l'autre tentait de lui porter un second coup, lui bloqua le bras à la volée, le repoussa de toutes ses forces, le projeta sur le mur le plus proche en poussant un rugissement d'aro sauvage.

« Attention, Ab ! »

Le cri de Lœllo s'acheva en un râle étranglé. Quelque chose de dur, la pointe d'une botte, percuta la colonne vertébrale d'Abzalon. Sa vue se brouilla, ses jambes fléchirent, il perdit l'équilibre, s'affaissa de tout son poids sur le dos. Il voulut se redresser lorsqu'il vit deux silhouettes converger vers lui, mais la blessure à son flanc se conjugua à l'engourdissement de ses centres nerveux pour le maintenir cloué au sol. Les lames de leurs poignards scintillèrent, dessinèrent des cercles étincelants et mobiles sur les pierres noires des murs. Animé par un nouveau sursaut de révolte, il ne réussit pas à coordonner son esprit et son corps. Un peu plus loin, un gémissement déchirant s'élevait dans le silence funèbre, s'envolait comme un insaisissable oiseau vers les étoiles embrumées. Il allait perdre la vie, le seul bien qu'il eût jamais possédé, une perspective qui l'emplissait à la fois de tristesse et de colère. Son existence n'avait pas été marquée du sceau du bonheur tel que l'entendaient les mentalistes et les Astafériens, mais il avait aimé respirer, parler, marcher, manger, dormir, il avait aimé les levers de Vox et de l'A sur les toits plats de Vrana, les vents brûlants venus de l'océan bouillant, les tempêtes de glace des deux cycles d'hiver, le plomb fondu du ciel au plus fort de l'été, la sieste dans l'ombre étouffante des planques. Même si l'Astafer prédisait les pires châtiments aux meurtriers de son espèce, il ne regrettait pas ses crimes. Ils lui avaient procuré des frissons extatiques que rien d'autre n'était en mesure de lui proposer. Il ne connaissait pas d'autre méthode pour stimuler ses sentiments, ses émotions, ses sensations.

Lœllo ne viendrait pas à son secours : il gisait à quelques pas de là, inconscient, probablement assommé par le manche que brandissait l'un des hommes de Fonch.

« Achevez-le ! »

Le quartre s'était aventuré hors de sa cachette comme ces charognards avides de prélever leur pitance une fois que les prédateurs ont accompli la plus grosse part du travail. Un rayon de Xion sculptait les angles et les arêtes de sa face barrée par une longue mèche, son nez cassé, ses arcades saillantes, ses joues creuses, son menton carré. Abzalon tenta une dernière fois de ranimer sa volonté défaillante. Ses efforts ne réussirent qu'à accentuer la douleur à son flanc. À la fois puissant et précis, le coup porté à sa colonne vertébrale l'avait rendu aussi faible qu'un nouveau-né. Il se souvint tout à coup qu'il avait été un enfant, un petit être fragile qu'une mère avait tenu dans ses bras avant de l'abandonner sur le parvis d'un temple astaférien, et il eut envie de pleurer.

« L'eau bouillante d'un puits te bouffera l'intérieur aussi sûrement que t'as étripé toutes ces putes, Ab », lâcha Fonch en guise d'épitaphe.

Ses deux hommes levèrent leur poignard dans le même mouvement. À cet instant, une secousse brève, rageuse, ébranla le sol.

CHAPITRE II

ELLULA

Que la volonté de l'Un soit faite, que sa Parole retentisse dans le grand univers jusqu'à la fin des temps. Longtemps j'ai cru que je ne reprendrais plus jamais la plume. Je n'ai jamais eu de goût pour l'écriture, je le confesse, contrairement au moncle Artien, ce compagnon que m'ont imposé les dioncles et que je n'ai toujours pas appris à respecter. Mon style n'est pas aussi brillant que le sien, je le crains, mais le moncle Artien m'a confié qu'il entreprendrait bientôt le récit des maudits d'Ester, et je me dois de présenter une version des faits qui ne soit pas édulcorée, déformée, qui offre en tout cas un point de vue différent et, à mon sens, plus proche de la vérité. Je n'aime pas la compromission, et la compromission est chez mon coreligionnaire une seconde nature. Nous, les moncles, avons été forgés dans l'airain de l'intransigeance, et notre sacerdoce se délite dans la mollesse comme l'homme perd sa vigueur dans les bras de la femme. Je n'aime pas non plus la rigueur morale des Kroptes, que j'assimile au fanatisme. Contradiction, me direz-vous : voilà des gens dont le zèle devrait me ravir l'âme. Voilà des gens qui ont remis la femme, la corruptrice, à sa juste place, la deuxième. Voilà des gens qui n'ont pas transformé leur planète en terre désolée, inhabitable. Voilà des gens épargnés par l'argent, le pouvoir, la dépravation, par tous ces vices qui ont métamorphosé les Estériens du Nord en démons lubriques et criminels. Voilà des gens qui pourraient symboliser l'idéal du Moncle tel que décrit dans le Livre second des vertus et révélations. Cependant, je suis amené à les croiser tous les jours dans un espace confiné, et il m'apparaît que plus je les fréquente et moins je les souffre. Cette défiance tient-elle à leur liturgie, à leurs croyances, à leurs rituels ? Je ne le crois pas. Tient-elle à l'arrogance de leurs officiants qu'on appelle les eulans ? Je ne le crois pas. Tient-elle à leur refus de la science, du progrès, à cette sorte de naturalisme rétrograde dont ils ont fait le pilier de leur civilisation ? Je me suis interrogé longtemps dans mes méditations quotidiennes, et l'Un, dans son infinie sagesse, a fini par m'envoyer la réponse sous la forme d'une conviction intime, claire, que j'ai élevée au rang d'une vérité intangible : leur nature intrinsèque est

incompatible avec le principe créateur monclal, avec notre propre nature par conséquent. Avec la mienne en tout cas, car le moncle Artien nage en leur compagnie avec la même aisance qu'un sarquens dans l'océan bouillant. N'allez pas croire que je veuille jeter le discrédit sur mon condisciple. Sa jeunesse et la tendresse de son esprit en font un être vulnérable, et sans doute la responsabilité de sa déchéance incombe-t-elle au conseil des dioncles qui l'a choisi pour cette mission – ma mère l'Église voudra bien me pardonner ce jugement intempestif. La décision des dioncles prenait certes en compte le facteur temps : mes deux cent cinquante ans révolus ne me donnent aucune chance d'arriver au terme du voyage, tandis que lui, avec l'aide de l'eau de l'immortalité, aurait dû être la pierre angulaire de la nouvelle Église, le représentant du Moncle sur le monde nouveau.

La rédaction de ces quelques lignes m'a épuisé. Je me sens plus rouillé qu'une vieille armure. Je rouvrirai ce cahier demain, ou un autre jour, quand j'aurai recouvré des forces. Une dernière remarque avant de ranger mon nécessaire d'écriture : j'ai loué plus haut la soumission des femmes kroptes. J'aurais pu ajouter la réserve qu'elles observent en toutes circonstances, la pudeur qui leur ordonne de voiler les appâts les plus tentants de leur corps – tentants pour les « hasardeux » qui recherchent le plaisir des sens, bien entendu –, mais je constate aujourd'hui que certaines d'entre elles cèdent à la tyrannie de leurs désirs profonds, ces aspirations individuelles illusoires que les eulans kroptes appellent l'« egon », avec une fureur digne des hétaïres estériennes des cités décadentes du Nord. Leur prétendue vertu n'aurait-elle été qu'une ruse ? Je remercie l'Un de m'avoir gardé de la femme, de son ventre et de ses turpitudes.

Extrait du journal du moncle Gardy.

D

E LA FENÊTRE de sa chambre, Ellula contemplait avec tristesse un paysage qu'elle n'aurait plus jamais l'occasion d'admirer. La lande ondulait sous les vents du large qui ployaient les herbes et projetaient les pétales des mauvettes sur les rochers noirs. Au deuxième plan, à

demi occultées par les brumes permanentes, les vagues de l'océan bouillant se brisaient sur les récifs déchiquetés dans d'immenses gerbes d'écume qui s'élevaient au-dessus des falaises et donnaient l'impression que des sources fumantes jaillissaient du sol.

Elle suivit un moment la course bondissante d'un aro de son père qui poursuivait un yonak éloigné du troupeau, puis son regard revint se poser sur les frissons ondulants de la lande et de l'océan, un double mouvement perpétuel, fascinant, synchronisé parfois, chaotique le plus souvent. Elle avait couru tous les jours dans ces herbes battues par les rafales, escaladé les pierres et les falaises, reçu sur la nuque et le cou des gouttelettes brûlantes, exploré les criques à marée basse, rassemblé les yonaks au crépuscule, puis, enivrée d'air, d'iode, d'odeurs, de chaleur, elle s'était assise sur le balcon de la maison pour observer sans jamais se lasser les fugues aériennes jouées par les fleurs mauves et les envolées blanchâtres d'écume.

Ses quatre demi-sœurs avaient quitté la maison familiale les années précédentes afin de rejoindre leur nouveau foyer. Elle n'avait pas assisté aux cérémonies de mariage, car seules les premières épouses pouvaient prétendre à une célébration festive, et aucune d'elles ne s'était mariée en premier rang. C'était Prendan Lankvit, son père, qui avait négocié ces unions lors des rassemblements hebdomadaires au temple local de l'Erm et, comme il n'était pas très riche, qu'il avait proposé une misérable dot de deux yonaks pour chacune de ses filles, il n'avait trouvé pour elles que des hommes déjà nantis de trois ou quatre épouses. En bonnes Kroptes, elles avaient accepté de partager leur mari avec des femmes mieux placées qu'elles sur le plan hiérarchique et affectif. Ellula avait reçu de leurs nouvelles par l'intermédiaire des jolis-gorges, des jeunes garçons qui se mettaient au service de la communauté pendant deux ans pour colporter les nouvelles de domaine en domaine. Elle avait appris qu'Aïra, l'aînée, avait donné naissance à un fils, que deux autres étaient enceintes, que la quatrième, Obvia, travaillait dur pour se frayer un chemin dans le cœur d'un époux inflexible. Elle avait souffert de leur absence, même si, nées d'une autre mère et plus âgées qu'elle, elles ne lui avaient jamais témoigné de véritable tendresse et l'avaient souvent exclue de leurs jeux, de leurs rires, de leurs disputes, de leurs secrets. Elles avaient laissé derrière elles un vide douloureux que n'avaient pas réussi à combler l'affection étouffante de sa propre mère, Alva, l'amour bourru de son père et la pédagogie distante et agacée de Mazira, la première épouse à qui revenait traditionnellement la charge d'éduquer les jeunes filles.

Elle fut envahie d'une tristesse tellement poignante qu'elle dut se mordre les lèvres pour ne pas éclater en sanglots. Les envoyés d'Isban Peskeur allaient bientôt arriver, et le moment aurait été très mal venu

de présenter mauvaise figure et d'attirer la réprobation générale sur la famille de Prendan Lankvit. Mazira avait essayé tant bien que mal de lui inculquer les valeurs fondamentales des femmes kroptes, le sens du devoir, la pudeur, l'obéissance, et, même si la perspective de devenir la cinquième épouse d'Isban Peskeur, un fermier de l'intérieur, la révoltait profondément, elle refusait de s'enfuir à toutes jambes et de se réfugier dans les labyrinthes de la falaise comme le lui soufflait la voix insidieuse de l'egon, le démon du désir individuel. Elle portait le nom emblématique d'Ellula, l'héroïne la plus célèbre de la mythologie kropte, et elle se devait d'extirper l'égoïsme de son cœur avec la même force que les vents arrachaient les pétales des mauvettes ou que les vagues fouettaient les récifs. Les femmes kroptes ne s'appartenaient pas, elles avaient pour rôle de perpétuer et consolider la communauté, de transmettre une tradition qui remontait à des milliers d'années et glorifiait la dévotion, la soumission, la rectitude morale.

Elle eut le pressentiment soudain qu'elle ne partait pas pour la maison d'Isban Peskeur mais pour un voyage dont elle ne reviendrait pas. Non seulement elle ne courrait plus dans ces herbes qui lui avaient si souvent cinglé les jambes et les bras, elle ne s'allongerait plus sur les rochers réchauffés par les embruns, elle ne couvrirait plus son corps des pétales parfumés des mauvettes, elle ne se baignerait plus dans les flaques tièdes abandonnées à marée basse par l'océan bouillant, mais elle quitterait définitivement ce monde, elle volerait dans un vide noir et profond au milieu des étoiles, exacte transcription de la mort dans la tradition orale kropte. Elle avait déjà reçu des prémonitions ou des visions qui s'étaient révélées justes et lui avaient valu sa plus grande humiliation. Les eulans, les officiants kroptes, considéraient les phénomènes métapsychiques comme autant de tentatives des démons eschatologiques de l'Amvâya pour s'emparer des âmes et entraîner l'humanité dans sa chute. À l'âge de cinq ans, elle avait prédit le grand incendie qui avait ravagé une partie du continent Sud et provoqué la mort de mille cinq cents Kroptes et de dix mille yonaks. Deux ans plus tard, elle avait vu en rêve la mort de son frère Barkan, le fils unique de Prendan, emporté par une crue soudaine de la rivière Qril tandis qu'il effectuait son service de joli-gorge dans les terres arides et glacées du péripôle. Les images et les sensations s'imposaient en elle comme les manifestations péremptoires d'une volonté supérieure. Bien qu'elle ne provoquât ni n'encourageât le phénomène, elle avait été traînée par Mazira devant l'eulan de l'Erm et condamnée à subir le rituel d'exorcisme : tout en psalmodiant les formules de purification, l'eulan l'avait fouettée jusqu'au sang avec une branche souple de zédrier, l'arbre sacré des Kroptes. De ce châtiment exécuté en public dans la grande salle du temple, elle ne se rappelait pas ce qui l'avait meurtrie le plus, les morsures virulentes

des branches épineuses sur sa peau tendre, les regards humiliants des fidèles sur son corps dénudé, ou encore les visages mortifiés de son père et de sa mère. Dès lors, elle s'était efforcée d'ignorer les pensées qui ne lui appartenaient pas et, si les visions se montraient plus fortes que sa volonté, elle évitait soigneusement de les divulguer bien que ce mutisme s'apparentât à une véritable torture. Elle restait pourtant intimement persuadée que le ciel – ou l'Ellula des légendes – lui envoyait ces révélations afin de les transmettre au peuple kropte, que les eulans avaient tort de dénigrer ainsi les présents de l'ordre cosmique.

Elle n'entendit pas sa mère entrer dans la chambre. Vêtue d'une robe et d'un tablier gris en laine de yonak, les cheveux rassemblés sous une coiffe blanche, Alva se montrait en toutes circonstances d'une discrétion exemplaire, presque maladive, contrairement à Mazira qui parlait fort et ne pouvait rien entreprendre dans la maison sans que le bois grince ou que les portes claquent. C'était là sans doute la différence entre une première et une deuxième épouse : l'une évoluait dans la lumière et les bruits tandis que l'autre s'affairait dans l'ombre et le silence. Ellula voulait encore espérer que les rôles se répartissaient de manière différente dans les familles plus riches où cohabitaient quatre, cinq ou six épouses, que toutes réussissaient à se ménager une petite place dans la maison et le cœur de leur mari.

« Tu ne t'es pas encore changée ? Le char envoyé par Isban Peskeur va bientôt arriver. »

Ellula jeta un coup d'œil sur les vêtements étalés sur le lit. Fille unique d'Alva, elle avait naturellement hérité de la robe de promise de sa mère, qui l'avait elle-même reçue de sa mère avant son mariage : la laine de yonak avait la blancheur passée des étoffes anciennes, et seules les broderies bleues de la coiffe et du col arrondi avaient conservé leur teinte d'origine. Le jupon et le corset de fibres végétales tressées complétaient la tenue nuptiale. À partir de cet instant, ses seins, ses hanches et ses cheveux resteraient comprimés dans leur prison de tissu, la loi kropte interdisant aux femmes de dévoiler d'autres parties de leur corps que le visage, le cou et les mains.

« Je n'ai pas envie de me marier, maman. »

Alva s'approcha de sa fille et la serra tendrement dans ses bras.

« Cela fait maintenant plus de trois ans que tu es en âge de féconder. Prendan ne pouvait te garder plus longtemps, ou pas un homme n'aurait voulu de toi. Voudrais-tu donc finir comme les ventres-secs ? »

Ellula se souvint de ces deux femmes qui, deux ans plus tôt, s'étaient présentées à bout de forces à la porte de la ferme familiale et que Mazira, dans sa grande mansuétude, avait autorisées à rester quelques jours dans l'étable en compagnie des yonaks. Elles avaient

été traitées avec moins de considération que les aros de son père. Elles avaient dormi dans la paille bien que trois chambres fussent disponibles, et n'avaient mangé que des restes servis dans des écuelles de bois. Elles avaient lavé leurs vêtements dans les flaques chaudes et salées de l'océan bouillant, les avaient étalés sur les rochers et étaient restées nues, blotties l'une contre l'autre, pendant qu'ils séchaient. Vivants symboles de la déchéance physique, sociale et matérielle, elles avaient jeté sur Ellula des regards d'envie, de tristesse, de folie, et longtemps les éclats tragiques de leurs yeux avaient hanté ses rêves.

« Je n'ai que seize ans, maman.

— La plupart des filles sont mariées à ton âge. » Alva débitait son lot d'évidences d'une voix monocorde que brisaient d'imperceptibles fêlures. Elle masquait comme elle le pouvait la souffrance que suscitait la séparation imminente d'avec sa fille, la chair de sa chair, sa seule source de joie dans une existence placée sous le signe de l'austérité et du renoncement. « Isban Peskeur est un bon parti : il possède des terres riches et plusieurs centaines de têtes de bétail. Son sens de la justice et sa générosité sont connus sur tout le continent Sud, et…

— Il est vieux, l'interrompit Ellula.

— Bon nombre d'hommes restent verts après soixante-dix ans. Ton père, par exemple, n'a rien perdu de sa vigueur. Il parle même de me faire un deuxième enfant, le fils qui remplacerait Barkan, mais Mazira s'y oppose.

— Je ne serai que la cinquième épouse. »

Alva s'assit sur le lit et, d'un geste machinal, lissa du plat de la main la robe nuptiale. La lumière douce du matin effleurait les poutres apparentes, les pierres noires des murs et les lattes d'un parquet vermoulu, hérissé d'échardes qui s'enfonçaient à la première occasion dans les pieds étourdis. Les tapis de peau et les bouquets de mauvettes séchées ne parvenaient pas à égayer un intérieur que l'exiguïté des fenêtres maintenait dans un clair-obscur diffus et constant. Dans un coin trônait un bac creusé dans un énorme bloc de pierre, surmonté d'une manette de bois qu'il suffisait d'abaisser pour obtenir de l'eau chaude, elle-même puisée dans un puits bouillant, partiellement dessalée et acheminée dans les différentes pièces de la maison par un antique réseau de tuyaux végétaux. C'était le seul luxe de la famille Lankvit, un luxe autorisé dans la mesure où il ne résultait pas d'une violation de la loi des origines.

« Cinquième, troisième, première, quelle importance ? soupira Alva. L'essentiel est que tu saches te faire apprécier de ton mari. »

Ellula se détourna avec brusquerie de la fenêtre et fixa sa mère d'un air sévère.

« Qu'en sais-tu, toi que mon père a traitée comme une servante tout au long de ta vie ? »

Alva resta un moment pétrifiée sur le lit, la bouche ouverte, incapable de proférer le moindre son. Les souffles d'air jouèrent pendant quelques secondes avec les mèches qui dépassaient de sa coiffe. Elle n'avait pas atteint ses trente ans, son visage émacié n'avait pris aucune ride, ses cheveux avaient conservé une blondeur éclatante, mais elle ployait sous le fardeau d'une vieillesse précoce. Ellula s'était parfois surprise à penser que sa mère, pourtant nettement plus jeune et plus jolie que Mazira, avait l'air plus âgée et plus laide que la première épouse, comme si sa condition lui imposait de ne paraître en rien supérieure à la reine mère de la maison de Prendan Lankvit.

« Je n'ai jamais eu à me plaindre de mon sort, murmura Alva. La grande épidémie de fièvre alfoïde a ruiné ma famille, et Prendan Lankvit a fait preuve d'une grande bonté en m'accueillant dans sa maison alors que mon père n'avait pas la possibilité de lui offrir de dot. Je me suis efforcée toute ma vie de me conformer aux préceptes d'Eulan Kropt et de ses successeurs. » Elle était visiblement au bord des larmes, et sa confession avait résonné dans le silence de la chambre comme une longue plainte. Ellula s'était depuis longtemps rendu compte que sa mère luttait sans cesse contre elle-même, contre ses désirs secrets, contre les mille chuchotements de l'egon. « Nous ne nous reverrons plus jamais, maman. » Ellula regretta aussitôt ses paroles, consciente qu'elles n'aboutiraient qu'à accentuer la cruauté de leur séparation.

« Ne dis pas de sottises ! protesta Alva en se redressant. Je te retrouverai chaque année au grand rassemblement annuel du cirque de Madeïon. Et j'aurai de tes nouvelles par les jolis-gorges. »

Ellula s'abstint de lui révéler qu'elle avait vu sa propre mort dans les étoiles, qu'elle partirait bientôt – elle ne savait exactement quand, le temps était l'élément le moins précis de ses visions – pour son dernier voyage. Elle n'en concevait aucune tristesse, car elle ne se sentait pas faite pour la vie de labeur et de sujétion des femmes kroptes, mais elle ne voulait pas plonger sa mère dans les affres d'une inquiétude inutile.

« Rien ne prouve qu'Isban Peskeur emmène sa famille à Madeïon, dit-elle.

— Je l'y ai déjà vu. C'est un bon Kropte. »

Alva se releva, rejoignit Ellula devant la fenêtre, laissa errer un moment son regard sur la lande, sur l'océan, sur le troupeau de yonaks que surveillaient les deux aros assis sur leurs pattes postérieures. Née dans une ferme de l'intérieur à plus deux cents kilomètres du littoral, elle n'avait jamais réussi à s'habituer à ce paysage de brumes perpétuelles traversées par les averses violettes des mauvettes à floraison perpétuelle, à cette insupportable moiteur engendrée par l'évaporation de l'océan bouillant dont l'eau ne descendait jamais en

dessous de soixante-dix degrés. Ici, les yonaks n'avaient ni le même poids ni la même robe ni les mêmes cornes que les yonaks des terres intérieures : nourris par une herbe moins grasse, moins riche, ils semblaient être des spécimens rabougris de leurs congénères des grands domaines du Sud. Les femelles donnaient un lait chiche et âpre, les mâles une laine éparse dont un triple filage ne parvenait pas à adoucir la rugosité, ils produisaient une viande et un cuir de mauvaise qualité, boudés par les négociants du Nord lors des marchés hebdomadaires de l'Erm. En outre, Alva se brisait les reins à longueur de journée dans un potager où seules daignaient pousser les variétés les plus résistantes de légumes et de fruits, les plus fades par conséquent, ce qui ne facilitait guère la diversité culinaire. Mais elle avait trouvé un foyer malgré la ruine de sa famille et elle avait engendré l'une des plus belles filles de tout le continent Sud – sa modestie l'empêchait de dire la plus belle. Ellula avait certes été traversée par ces visions démoniaques extirpées de son corps prépubère au cours d'un rituel éprouvant, mais, malgré cette humiliation publique, sa fille restait sa fierté, son orgueil, un sentiment qu'elle ne cherchait pas à combattre bien qu'il relevât manifestement de l'egon. L'annonce du mariage d'Ellula et l'imminence de son départ l'écorchaient vive, et elle sombrait déjà dans une mélancolie annonciatrice d'un état dépressif durable. Elle pleurait toutes les nuits depuis plus d'un mois, en proie à des insomnies fiévreuses, inquiètes, au cours desquelles elle repoussait de toutes ses forces la pensée obsédante que sa fille lui était à jamais retirée, exactement comme celle-ci venait de le lui annoncer quelques minutes plus tôt.

« Ne t'avise surtout pas de parler de tes visions devant Isban Peskeur, balbutia-t-elle.

— J'ai appris à les garder pour moi, répondit Ellula.

— Tu veux dire que…

— Maman, est-ce que tu crois qu'il suffit de fouetter quelqu'un pour l'empêcher de communiquer avec le ciel ? »

Un pli d'amertume se creusa aux commissures des lèvres d'Alva. La lumière d'Aloboam, filtrée par les brumes, soulignait l'aspect anguleux de son visage dont la peau semblait peu à peu se racornir, s'enfoncer dans les os.

« Pas davantage, je suppose, que la loi kropte n'empêche les femmes de rêver, murmura-t-elle. Les visions sont encore plus douloureuses lorsqu'on ne peut pas les libérer. »

La surprise agrandit les yeux d'Ellula, qui ne s'était jamais posé la question de savoir d'où lui venaient ses dons méta-psychiques. Elle prenait conscience en cet instant qu'elle les tenait de sa propre mère, cette femme effacée et aimante dont elle ne connaissait du passé que

des bribes.

« J'ai eu deux ou trois prémonitions autrefois, reprit Alva. J'en ai parlé à mon père. Il n'a rien dit, il a dégrafé la ceinture de son pantalon, il a relevé ma robe et m'a frappée jusqu'au sang. Il n'a pas eu besoin de recourir à l'eulan pour m'exorciser. Je n'ai pas pu m'asseoir pendant sept jours. C'est là que j'ai pris conscience de l'importance des fesses ! »

Elles pouffèrent toutes les deux comme elles savaient le faire lorsque Prendan Lankvit s'absentait de la maison et qu'une euphorie soudaine les entraînait dans des crises de fou rire qui finissaient par emporter Mazira en personne.

« Ton corps sera ton meilleur allié si tu sais t'en servir, poursuivit Alva. Si je n'ai pas chassé Mazira de la couche de Prendan, c'est parce que je n'ai pas d'attrait pour les choses du… enfin, tu comprends ce que je veux dire.

— Les hommes me font peur.

— Peut-être sauras-tu les apprivoiser ? Tu sembles née pour l'amour, Ellula.

— Pourquoi Isban Peskeur m'a-t-il choisie ?

— Il a entendu parler de ta beauté. C'est lui qui a approché ton père à Madeïon. Tous les hommes du continent Sud rêvent de te mettre dans leur lit.

— Ne sait-il pas que j'ai été exorcisée ?

— Il n'en a pas tenu compte. C'est une grande chance pour toi, pour ton père, pour… moi. »

À cet instant, Prendan Lankvit, vêtu d'une chemise vert sombre, d'un chapeau de paille et d'un pantalon noir, sortit dans la cour, se saisit d'une corde et se dirigea d'un pas lourd vers le troupeau des yonaks. Le vent soulevait sa longue barbe grise, la plaquait sur son épaule. Les deux femmes aperçurent, sur la droite de la lande, un point blanc qui grossissait rapidement.

« Le char à vent, souffla Alva, soudain rembrunie. Habille-toi vite. »

Elle sortit de la pièce en courant. Ellula l'entendit ouvrir la porte de sa chambre, s'affaisser lourdement sur le lit et libérer enfin ses larmes.

*

Le char à vent filait à pleine vitesse entre les collines coiffées d'une herbe haute et d'arbustes épineux aux fleurs rouges. Le disque éblouissant d'Aloboam se faufilait entre les nuages qui se dispersaient au fur et à mesure que l'appareil s'enfonçait dans le cœur du continent méridional. Posé sur deux rangées de huit roues souples et mobiles, le char épousait sans douceur les inégalités du sol. Ses deux voiles

principales se doublaient de focs qui lui permettaient de remonter au vent sans être obligé de tirer de larges bords. Debout sur la proue, le pilote donnait d'incessants coups de barre pour se maintenir au près et esquiver les gros rochers. Les membres de l'équipage couraient d'un côté sur l'autre, se suspendaient au bastingage pour compenser les déséquilibres engendrés par les brusques changements de cap. La bôme balayait le pont dans un sifflement menaçant, le bois des mâts, de la coque et des essieux émettait des grincements sinistres, les roues pourtant cerclées de gomme végétale soulevaient le même vacarme qu'un troupeau de yonaks au galop.

Ce n'était pas la première fois qu'Ellula voyageait à bord d'un char à vent, mais elle n'était jusqu'alors montée que dans de petits appareils chargés de transporter les fidèles des fermes isolées jusqu'au temple de l'Erm. Cette flotte, entretenue par le consistoire des eulans, utilisait la seule énergie de l'air, conformément aux préceptes du fondateur Eulan Kropt. Sans cesse balayé par les vents venus de l'océan bouillant, plat sur la majeure partie de sa superficie, peu boisé, le continent Sud se prêtait à merveille à ce mode de locomotion, même si les deux cycles d'hiver de Vox rendaient dangereuse la navigation en couvrant d'une épaisse couche de glace l'intérieur des terres. De même, on avait dû pratiquer des chemins de vent au travers du massif de l'Éraklon, une barrière rocheuse qui se dressait sur des centaines de kilomètres de largeur au centre du continent. Les travaux, effectués vingt siècles plus tôt, avaient profondément divisé la communauté kropte, les tenants de l'orthodoxie déclarant qu'il s'agissait d'une violation caractéristique des lois d'origine, les partisans du modernisme modéré rétorquant que le percement de l'Éraklon permettrait justement l'utilisation bénéfique, rationnelle, d'une énergie naturelle. Ces derniers avaient obtenu gain de cause, non sans une résistance acharnée de leurs opposants qui s'était traduite par une sécession, une guerre civile et la formation d'un deuxième consistoire. L'eulan Loxem, réputé pour sa clairvoyance, avait mis fin à ce conflit trois siècles plus tard en enfermant les membres des deux assemblées dans une pièce du temple de Madeïon et en refusant de leur servir le moindre repas jusqu'à ce qu'ils se fussent accordés sur une ligne de conduite commune. La soif et la faim ayant assoupli les caractères, les orthodoxes avaient accepté les chemins de vent comme des présents détournés de la nature, les modernistes avaient promis de faire preuve d'un peu plus de rigueur dans l'interprétation de la parole d'Eulan Kropt. La réconciliation avait été scellée au cours d'une grande fête commémorée tous les ans sous le nom officiel de « l'unité kropte » et sous le nom officieux des « ventres-creux ». Depuis, les orthodoxes avaient repris le contrôle du consistoire réunifié, veillant farouchement à éradiquer tout germe de

déviation susceptible de contaminer les esprits et de déboucher sur de nouvelles transgressions de la loi.

Prendan Lankvit avait offert à Isban Peskeur ses deux plus beaux yonaks, un mâle et une femelle. Les faire grimper sur la passerelle n'avait pas été une mince affaire. Il avait fallu les tirer et les pousser en même temps, et, quand ils avaient enfin daigné s'engager dans les stalles de la proue, ils avaient failli défoncer les cloisons à coups de cornes. Prendan avait rapidement embrassé sa fille au pied du char à vent, puis il s'était éloigné à grands pas dans la lande, les épaules voûtées, la tête basse, comme pressé de s'enfoncer dans la solitude arrière de la vieillesse. Il aimait sa fille avec la tendresse bourrue des frustes, mais la mort de Barkan avait brisé quelque chose en lui. Si Mazira persistait à refuser à sa deuxième épouse la possibilité d'engendrer un nouveau fils, il disparaîtrait sans laisser d'héritier mâle, et les eulans, à sa mort, confieraient sa ferme à un louager dépourvu de terres. Mazira avait donné un baiser sec à Ellula, un coup de pommette plus exactement, et lui avait rappelé d'une voix cassante les sept principaux commandements de l'épouse. Quant à Alva, elle s'était effondrée au milieu de leur étreinte : ses jambes s'étaient dérobées sous elle et, sans le bras secourable d'un membre de l'équipage, elle serait tombée de tout son poids sur les dalles de pierre de la cour.

Ellula avait pris place sur le premier des cinq bancs scellés sur le plancher et situés entre la proue et le mât principal. À ses côtés se tenaient deux femmes en haillons, des ventres-secs probablement, ainsi qu'un joli-gorge coiffé d'un chapeau de paille, vêtu d'une épaisse veste de laine brune, et dont la barbe clairsemée ne parvenait pas à travestir la juvénilité. Un homme roux, ses trois épouses et leurs huit enfants occupaient les deux bancs suivants, des hommes aux barbes vénérables et au verbe grave se répartissaient les sièges restants. Les secousses ballottaient d'un côté sur l'autre les bagages entassés dans un renfoncement du pont. Le viatique d'Ellula se résumait à trois galettes végétales, deux morceaux de viande séchée, deux galets gravés de l'antique monnaie kropte remis religieusement par sa mère pour faire face à d'éventuelles dépenses imprévues, un nécessaire de toilette, deux paires de chaussures et trois tenues de rechange.

Le char fendait à présent une herbe noire, visqueuse, une lèpre végétale qu'égayaient parfois les fleurs or et blanc de nénuphars. De grands batraciens dérangés par le bruit effectuaient des bonds prodigieux par-dessus les résineux qui se dressaient dans ce paysage de désolation comme des épouvantails aux bras multiples et décharnés. L'A brillait de tous ses feux dans l'azur étincelant.

« Des poaks, dit le joli-gorge. Une espèce géante de batraciens qu'on ne trouve que dans ces marais. Leur nom vient de leur cri. Si

j'en juge par votre tenue, vous vous rendez à votre mariage, n'est-ce pas ? »

Elle hésita à lui répondre. Elle n'était pas encore mariée mais, revêtue de sa robe de promise, elle ne savait pas si elle pouvait soutenir une conversation avec un inconnu, *a fortiori* avec un jeune homme à la voix douce et au sourire angélique. Le bleu limpide de ses yeux, la noirceur brillante et soyeuse des mèches qui s'évadaient de son chapeau, l'incarnat de ses lèvres, la blancheur et la régularité de ses dents, la finesse de ses traits lui donnaient une grâce délicate, féminine, très différente de la rudesse habituelle des fermiers kroptes.

« La loi dit que vous pouvez me répondre sans vous compromettre, poursuivit le joli-gorge avec une moue amusée. Vous n'êtes pas encore sous l'autorité de votre mari. Quel qu'il soit, d'ailleurs, il aura bien de la chance. »

Le vacarme du char à vent et les cris des membres d'équipage l'avaient contraint à hausser la voix, à hurler presque. Le compliment la fit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Troublée, elle feignit de s'absorber dans la contemplation des sauts des poaks à la peau verdâtre et luisante.

« Je rentre chez moi, insista le jeune homme. J'ai fini mon service de joli-gorge. Voici deux ans que je parcours le continent Sud dans tous les sens pour donner des nouvelles à ceux que la vie a éloignés de leur famille. Je suis allé jusqu'au péripôle, une contrée sauvage, magnifique, prise dans les glaces dix mois sur quinze. Et vous, de quel coin venez-vous ?

— Du littoral, répondit-elle sans le regarder.

— Ces deux yonaks, c'est votre dot ? »

Elle acquiesça d'un mouvement de tête, consciente de la pauvreté de son présent à son futur époux. La lande lui manquait déjà, ainsi que l'air saturé de sel, les brumes mystérieuses, la chaleur du bouillant, les averses de pétales. Elle mourait d'envie de retirer sa robe et sa coiffe de promise, son corset, son jupon, ses bottines de cuir, de sauter du char, de se mêler au ballet des poaks dans cette herbe hideuse qui s'étirait à perte de vue sous les rayons accablants d'Aloboam.

« Je m'appelle Eshan. »

À peine eut-il prononcé son nom qu'elle le vit tout à coup dans une pièce exiguë, prisonnier de cloisons grises et lisses. Il semblait perdu dans ses pensées, écartelé entre ses désirs et ses remords. Elle ressentit sa souffrance avec une acuité telle qu'elle eut l'impression d'être déchirée de part en part, que son corps tout entier fut enveloppé de sueur froide, qu'elle dut serrer les dents pour ne pas défaillir. Puis la sensation s'estompa, sa vision la déserta aussi soudainement qu'elle s'était emparée d'elle, elle éprouva un soulagement indicible, elle reprit contact avec la réalité, étourdie, chancelante. Bien qu'elle ne

l'eût pas rencontrée au cours de cette scène aussi brève que violente, elle savait que la mort épiait le jeune Eshan avec l'attention d'un aro sauvage guettant sa proie. C'était le lot de tous les êtres vivants, certes, mais il marchait sur un fil particulièrement fragile et tranchant, gouverné par des émotions qui prenaient chez lui des dimensions effrayantes.

« Vous ne vous sentez pas bien ? Vous êtes devenue toute pâle…

— Je n'ai pas l'habitude des voyages », bredouilla-t-elle.

Exténuée, elle regretta d'avoir laissé sa gourde dans son balluchon. Elle avait besoin d'un peu d'eau fraîche pour dissiper l'amertume de sa gorge. Le vent avait molli et les hommes d'équipage déployaient toute la voilure du char.

« Toujours la même chose : on met deux fois plus de temps à traverser ce marais que tout le reste du continent ! soupira Eshan. Encore heureux que la terre des Kroptes ne soit pas très étendue. Le continent Nord est cinq cents fois plus vaste que le continent Sud, le saviez-vous ? » Il retira son chapeau, le posa sur ses genoux, passa la main dans ses cheveux noirs et humides de transpiration. « Nos ancêtres ont fait preuve d'une grande sagesse. En nous obligeant à respecter la loi naturelle, ils nous ont ménagé un présent viable, contrairement à ceux du Nord et des satellites. Là-bas, ils s'entassent par milliards dans de gigantesque cités, et la terre n'est plus capable de subvenir à leurs besoins. Ils s'entre-tuent pour un verre d'eau, pour une bouchée de pain, pour un lit, pour une este.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-elle, intéressée, captivée même par la description de ce Nord qui lui paraissait plus mystérieux que la plus lointaine des étoiles.

— Par les marchands qui viennent nous acheter nos surplus de viande et de céréales. Mon père prétend que les Estériens sont dans une telle misère morale et matérielle qu'ils n'auront bientôt pas d'autre choix que de violer le Traité des littoraux. »

Cela se passerait ainsi, elle en eut la certitude à cet instant, mais pas davantage qu'Eshan elle n'assisterait à l'invasion du continent Sud. Tous les deux étaient condamnés à quitter bientôt ce monde auquel ils n'étaient pas adaptés, lui parce qu'il était dominé par la violence de ses sentiments dans une communauté où la maîtrise de soi était une vertu cardinale, elle parce qu'elle refusait de jouer un rôle qui ne lui convenait pas. L'idée du suicide l'avait effleurée lorsque son père lui avait annoncé son mariage avec Isban Peskeur, mais elle laissait à l'ordre cosmique le soin de choisir l'heure et le mode du départ.

« Nous sommes des gens pacifiques et les Estériens possèdent des armes qui tuent comme les éclairs. Nous ne pourrons pas nous opposer à une invasion par la force. »

Eshan se tut, intrigué par le silence qui se déployait comme une

ombre sur le pont du char à vent, absorbait les claquements des voiles, les grincements des haubans. Il s'aperçut que les autres passagers l'écoutaient, les traits crispés à la fois par l'attention et l'inquiétude, hormis les enfants qui continuaient de se chamailler sur le banc du milieu.

« Ils n'oseront jamais violer le Traité des littoraux ! gronda un homme à l'épaisse barbe noire et au ventre proéminent. L'ordre cosmique s'y opposerait. »

La bienséance aurait voulu qu'Eshan cesse d'argumenter et s'incline respectueusement devant son aîné, mais, enhardi par la présence de sa jolie voisine, il se laissa déborder par la fougue de sa jeunesse.

« Les Estériens du Nord ne croient pas à l'ordre cosmique. Le Traité des littoraux offrait une garantie tant qu'ils disposaient de ressources en quantité suffisante, mais le Sud représente pour eux la dernière terre exploitable, la dernière bouffée d'oxygène. Les traités ne valent rien lorsque la survie est en jeu. »

Ellula sentait intuitivement que le raisonnement d'Eshan reflétait la vérité. Elle lança un regard tout autour d'elle et se rendit compte que les autres femmes, les deux ventres-secs et les trois épouses du fermier roux, approuvaient silencieusement le joli-gorge tandis que les hommes rejetaient catégoriquement son point de vue.

« Jeune homme, une discussion avec un eulan vous ferait le plus grand bien ! » lâcha l'homme à la barbe noire.

Il le menaçait implicitement de le dénoncer au consistoire pour propos blasphématoires. Eshan ouvrit la bouche afin de protester mais un regard appuyé d'Ellula l'en dissuada. Il eut un sourire espiègle avant de lui murmurer à l'oreille :

« J'ai l'impression d'être plus grand et plus fort qu'Eulan Kropt en personne quand vous me regardez avec ces yeux-là. »

Ellula sut qu'elle était arrivée à destination lorsqu'une passagère désigna un ensemble de constructions et prononça d'un ton respectueux le nom d'Isban Peskeur. Le domaine ne se composait pas d'une maison d'habitation et d'une grande dépendance, comme la plupart des fermes du littoral, mais d'une vingtaine de bâtiments rassemblés par groupes de trois ou quatre autour d'une cour intérieure qui était probablement plus grande à elle seule que l'ensemble des terres de Prendan Lankvit. Le blanc éclatant des murs et le rouge vif des toits composaient, avec le vert tendre des collines environnantes où paissaient d'immenses troupeaux de yonaks, un tableau apaisant, harmonieux. De l'ensemble, éclairé par les rayons mourants de l'A, se dégageait une impression de tranquillité, d'abondance, de sécurité qui

contrastait avec l'aspect sauvage et tourmenté du littoral, avec les paysages dépouillés du massif de l'Éraklon.

Le char à vent s'était arrêté à maintes reprises pour débarquer et embarquer des passagers et leurs bêtes. L'équipage avait resserré les boulons des essieux et changé une voile déchirée avant de s'engager dans le chemin de vent qui traversait l'Éraklon. Ellula avait aperçu des aros sauvages sur les rochers acérés dressés de chaque côté du passage. Des rapaces aux ailes brun et blanc avaient survolé l'appareil en poussant des cris rauques, lugubres. Eshan lui avait expliqué que les travaux de percement avaient duré près de sept ans, qu'il avait fallu plus de cinq mille jolis-gorges pour ouvrir ce chemin, que deux cents d'entre eux avaient trouvé la mort sur le chantier, qu'on avait utilisé des milliers de yonaks, de charrettes, de pioches, de masses et de burins pour briser et transporter la roche. Il en avait parlé avec un enthousiasme communicatif, visiblement fier de l'œuvre de ses ancêtres, brûlant d'un feu intérieur qui lui enflammait les yeux et lui rosissait les joues. Ellula regrettait de devoir quitter ce compagnon de voyage dont la vie se consumait à la vitesse des grosses bougies de cire brandies par les enfants aux fêtes de Mathella, la sixième femme d'Eulan Kropt, la vestale légendaire qui avait rompu ses vœux de chasteté pour offrir au fondateur le fils qu'aucune de ses cinq autres femmes n'avait été capable de lui donner. Eshan n'avait pas seulement le pouvoir d'écourter le temps, ses mots éveillaient chez Ellula des émotions qui adoucissaient la sévérité de son jugement sur les hommes. Par chance, il n'était pas descendu avec les autres passagers lors des haltes observées par le char à vent. Elle n'avait pas osé lui demander sa destination de peur de rompre le charme. Elle songea, avec une pointe de regret, qu'avec lui le mariage ne se réduirait pas à un commandement, à l'obligation faite aux femmes de se plier aux décisions des deux hommes de leur vie, leur père et leur mari.

L'influence d'Isban Peskeur se mesurait également à la présence d'une aire de stationnement permanente à l'entrée de son domaine (et c'était lui, probablement, qui avait exigé que le char à vent se déroute pour aller chercher sa future épouse dans une petite ferme perdue sur les bords de l'océan bouillant). Aloboam se couchait dans une débauche de teintes pourpres et mauves qui ensanglantaient les murs et brunissaient les collines. Une trentaine de personnes s'étaient rassemblées devant le grand portail de l'entrée, prolongé de chaque côté par un mur de pierre qui courait à perte de vue au milieu des prés. Les membres de l'équipage ayant réduit la voilure, l'appareil avançait au ralenti sur le faux plat qui précédait l'aire de stationnement. Ellula huma des odeurs d'herbe fraîche et de fumier qui lui déplurent souverainement. Le cœur lourd, elle se tourna vers Eshan pour lui faire ses adieux. Il souleva son chapeau et la contempla

avec un sourire navré.

« Eh bien, c’est ici que nos routes se séparent, fit-il d’une voix empreinte de regrets.

— Grâce à vous, ce voyage a été un véritable enchantement. »

Ils évitèrent de se regarder pendant quelques instants, aussi gênés l’un que l’autre. Il leur était difficile de refermer la parenthèse de liberté et d’insouciance qu’ils avaient ouverte six ou sept heures plus tôt.

« À quel endroit habitez-vous ? » demanda Ellula.

Elle voulait à la fois rompre un silence suffocant et nouer avec lui un lien qui l’aiderait à supporter une fin d’existence qu’elle pressentait difficile.

Il la dévisagea d’un air stupéfait.

« Dois-je comprendre que… vous descendez ici ?

— Mon père m’a promise à Isban Peskeur », répondit-elle, alarmée par son changement d’expression.

Il marqua un temps de pause pendant lequel il parut se fondre dans l’obscurité naissante du crépuscule. Les deux yonaks de Prendan Lankvit poussaient des meuglements à fendre l’âme. Le pilote actionna les socs de freinage, des pièces de bois amovibles situées sous la coque, qui entrèrent en contact avec le sol dans un épouvantable grincement et ralentirent la course du char jusqu’à ce qu’il s’immobilise sur l’aire de stationnement. Ellula aperçut, au milieu des trente personnes qui attendaient à l’entrée du domaine, un homme grand, large d’épaules, vêtu de la tenue traditionnelle des promis : chapeau de paille entouré d’un ruban bleu, chemise blanche aux manches bouffantes, gilet brodé, pantalon noir. Allure de patriarche accentuée par la sévérité des traits et par la longue barbe poivre et sel qui tombait sur le haut de son ventre distendu.

Isban Peskeur se détacha du groupe et s’avança d’un pas raide vers le char. Son premier regard ne fut pas pour sa future épouse, pétrifiée sur le banc, mais pour Eshan.

« Je descends également ici, souffla le joli-gorge en se relevant. Isban Peskeur est… mon père ! »

CHAPITRE III

QVAL

Je suis tombé par hasard sur le journal du moncle Gardy. Le mot hasard est ici abusif : j'ai fouillé sa cabine après sa mort, cherchant son eau d'immortalité et d'éventuelles instructions écrites du conseil des dioncles dont je n'aurais pas eu connaissance. Un mot d'abord sur le style de mon coreligionnaire, cette musique qui reflète le moi profond d'un scripteur : mes professeurs m'auraient jugé avec la plus extrême sévérité si je m'étais laissé aller à cette manie de la répétition, à cette scansion incantatoire qui trahit une rigidité mentale quasi pathologique. Le moncle Gardy n'avait d'ailleurs aucune illusion sur ses qualités scripturaires, accordons-lui cette lucidité. Avant de mourir, il m'a confié qu'il n'éprouvait que peu d'attrait pour « la danse de la plume sur le papier », selon l'expression légendaire du grand dioncle Jahern, l'homme qui, au III^{e} siècle de notre ère, eut l'idée lumineuse de réintroduire l'écriture dans le sein d'une Église rongée par la décadence et la paresse mentale. Plus intéressant me paraît le contenu du journal du moncle Gardy, principalement ses jugements sur les maudits d'Ester et sur ma modeste personne. Qu'il ait fini par m'assimiler à ceux qu'il ne cesse d'abominer me rend à moi-même sympathique, me prouve en tout cas qu'il n'existe pas de causes perdues, que l'être humain et ses créatures dérivées – cette expression, volontairement provocatrice, me servira d'introduction à l'histoire d'Ester dont je proposerai bientôt une interprétation – ne sont pas prisonniers de leur passé, cette terre arrosée d'une telle amertume qu'elle a perdu depuis longtemps sa fertilité, mais qu'ils peuvent semer dans le présent les germes d'une évolution radicale et permanente. Le moncle Gardy a raison sur un point : je ne serai pas la pierre angulaire de la nouvelle Église, je ne serai pas l'enclume du Moncle sur laquelle viendront se fracasser des millions de têtes. D'une part, rien ne prouve que les maudits d'Ester parviendront au bout de leur périple. Les incidents techniques se sont multipliés ces derniers temps et ont remis en cause le fragile équilibre qui prévalait depuis quelques mois (je parle ici en temps estérien : l'année, qui correspond à une révolution d'Ester autour de l'A, est divisée en quinze mois de trente-sept

jours ; chaque mois équivaut à une révolution de Vox autour d'Ester). D'autre part, mes forces déclinent rapidement et, même si nous approchons du but, je ne chercherai en aucune manière à me prolonger en vie. Un réflexe conditionné me pousse chaque matin à ouvrir mon placard pour y chercher une fiole d'eau de l'immortalité, puis je me souviens que je me suis dessaisi de mon élixir de jouvence, et il me faut faire un terrible effort sur moi-même pour accepter ma déchéance, une décrépitude cérébrale et physique d'autant plus rapide et douloureuse qu'elle a été jusqu'alors artificiellement retardée. Mes cent cinquante-deux ans paraissent bien dérisoires en comparaison de l'espérance de vie moyenne des moncles, entre trois et quatre cents ans. Certains atteignent même les cinq siècles, un demi-millénaire, une longévité qui donne le vertige. Un lecteur qui prendrait connaissance de ces notes en conclurait certainement que la mort, maintenant qu'elle avance à grands pas, me terrorise. Il n'aurait pas tout à fait tort : ayant perdu la foi dans l'Un, non pas en tant que principe créateur – l'équivalent de l'ordre cosmique des Kroptes – mais en tant que juge et partie, je me suis également dépouillé de toutes mes certitudes quant au devenir de l'âme après la disparition de l'enveloppe corporelle. Mon cher ego sera-t-il dissolu dans le vide insondable qui m'entoure ? Aurai-je perdu mon principe unitaire, ce centre terriblement attracteur autour duquel tout gravite, tout s'organise ? Autrement dit, l'univers continuera-t-il d'exister sans mes sens pour l'appréhender ? Perplexe, le lecteur pensera alors que le scripteur est non seulement rongé par la peur mais également dévoré par l'orgueil. Eh quoi ! s'exclamera-t-il, voilà un homme qui prétend faire dépendre l'univers entier de sa minuscule personne ! Un atome aurait-il l'audace d'affirmer que le cosmos n'existe pas en dehors de sa microscopique présence ? Très bien, cher lecteur imaginaire, imaginons que je sois mort et toi vivant, une probabilité de l'ordre de 99,9999 % si tu tiens ce journal dans tes mains : l'univers physique sera une réalité pour toi et n'en sera plus une pour moi. Ni toi ni moi n'aurons raison ou tort, car la perception est le seul lien qui nous unit au monde phénoménologique, et pour peu qu'elle s'éteigne, comme une lanterne magnétic dont on aurait pressé l'interrupteur, l'univers cesse d'être. Il ne s'agit pas en l'occurrence d'une simple argutie sophistique mais d'une véritable prise de conscience, d'un sentiment fort et permanent qui me hante comme un démon de l'Amvâya kropte et que je résumerai par cette formule lapidaire : la réalité objective n'a pas de sens. Mais, lecteur obstiné, tu es certainement pétri de ces principes religieux qui t'amènent à réfuter un raisonnement que tu juges spécieux…

[Trois pages illisibles.]

…ne savions rien de ces créatures, si ce n'est qu'elles vivaient dans les entrailles de la terre comme les rondats, les petits rongeurs gris et noirs qui pullulent dans les égouts de nos cités et dont les proches cousins, les charognins, ont colonisé le continent Sud. Certains ethnologues soutiennent que les Qvals ont tenu un rôle important dans la genèse d'Ester, puisqu'ils apparaissent dans les principales cosmogonies mythiques ou scientifiques de la planète, mais leur organisation sociale, leur langage, leur évolution n'ont fait l'objet d'aucune étude officielle. Au cours du deuxième concile de son histoire, en l'an 2 de notre ère, l'Église monclale a déclaré qu'ils possédaient une forme d'intelligence intermédiaire entre l'homme et l'animal, entre l'instinct et la raison. Cet aveu d'ignorance avait le grand mérite de préserver les intérêts des colons avides d'occuper les réserves allouées aux Qvals par les gouvernements précédents, riches en ressources minérales et en nappes d'eau potable. Dans la plupart des mythes, les Qvals sont présentés comme des démons, comme les adversaires ultimes des quêtes initiatiques, comme des révélateurs de la bravoure des héros humains (je fais ici allusion à l'Amvâya kropte, à la grande Geste d'Astafer, à l'épopée des sept frères de l'Omni, à la Genèse oulibazienne et à bien d'autres récits mythologiques). Ils ont hanté l'inconscient collectif des Estériens et des Kroptes, ils ont endossé les défroques des méchantes sorcières et des monstres dans les contes enfantins, en bref ils ont servi aux hommes de repoussoirs, d'exutoires. Seuls quelques aventuriers de l'esprit ont eu l'honnêteté intellectuelle de chercher à savoir qui étaient réellement ces créatures énigmatiques. J'ai ainsi connu un moncle qui avait passé plusieurs années dans les montagnes noires et en était revenu transfiguré, comme touché par une grâce mystérieuse. Il en était également revenu muet, ou dédaigneux de toute forme de communication, et il est mort en emportant avec lui ses secrets. Aujourd'hui j'en suis arrivé à conclure que les Estériens, quelle que soit leur origine, quelle que soit leur religion, quelle que soit leur culture, sont totalement passés à côté de la question qval.

Extrait du journal du moncle Artien.

A

BZALON ne savait pas depuis combien de temps il errait dans les galeries. Il ne voyait pas à plus d'un pas devant lui et le dédale semblait n'avoir aucune issue. Le sang avait cessé de couler de la blessure à son flanc, la douleur à sa colonne vertébrale s'était estompée. Des cris résonnaient parfois dans l'obscurité, se répercutaient sur les parois rocheuses, s'élevaient comme des plaintes lugubres qui le glaçaient jusqu'aux os.

Il n'avait pas perdu connaissance lorsque le sol s'était subitement affaissé et qu'il était tombé trois ou quatre mètres plus bas. Les réflexes aiguisés par les incessantes parties de cache-cache avec les forces de l'ordre estériennes, il avait amorti sa chute avec les mains et roulé sur le sol. Il avait reçu de la terre sur le visage et les épaules mais par chance, et bien que l'éboulement eût continué après sa dégringolade, aucune pierre ne s'était abattue sur lui. Il s'était aussitôt relevé, avait repéré, à la lueur diffuse de Vox, les bouches de galeries, avait emprunté la première d'entre elles et s'était enfoncé en courant dans les ténèbres de plus en plus opaques. Aiguillonné par les éclats de voix et les bruits de pas de Fonch et de ses hommes, il avait enfilé les boyaux au hasard, tournant tantôt à gauche, tantôt à droite, les bras tendus pour prévenir les éventuels obstacles. Au bout d'une heure de cette fuite éperdue, il s'était rendu compte qu'un silence profond l'environnait et en avait déduit qu'il avait semé ses poursuivants. Alors seulement il avait éprouvé des remords d'avoir laissé Lœllo seul avec les tueurs et il avait décidé de rebrousser chemin.

Le silence lui paraissait dorénavant hostile. Il lui tardait de quitter cette atmosphère oppressante, saturée d'odeurs de terre humide, de moisissures, de minéraux, de respirer la puanteur familière du pénitencier. Cette errance dans les souterrains de Dœq lui donnait l'impression de déambuler à l'intérieur d'un tombeau. Les nerfs à vif, il pressait le pas, s'égratignait aux aspérités de la roche, se cognait aux coudes formés par les parois, à la voûte inégale lorsque celle-ci perdait de sa hauteur et l'obligeait à courber l'échine. La sueur rongeait ses éraflures avec la virulence d'un acide. Son caleçon, déchiré de part en part, ne tenait plus que par deux ou trois fils. La faim le tenaillait, ses jambes flageolaient, ses forces déclinaient. Il craignait de crever comme un rondat coincé dans l'un de ces pièges sommaires fabriqués par les deks.

Avant son incarcération à Dœq, il avait ressenti ce genre d'inanition à chaque fois que les waks, les forces de l'ordre estériennes, l'avaient pris en chasse. Jusqu'à sa capture, il avait pensé que ces fringales subites étaient liées aux meurtres qu'il venait de commettre et qui le laissaient déprimé après le bref éblouissement des sens. Ce jour-là, il avait puisé dans ses réserves pour semer les patrouilles alertées par les capteurs thermomentaux (une intelligence

artificielle qui traduisait les variations des courbes thermiques corporelles en probabilités psychiques), et la course folle dans les ruelles et sur les toits de Vrana l'avait exténué. La faim l'avait poussé à s'aventurer hors de l'immeuble en ruine dans lequel il venait de se réfugier. Il s'était avancé vers le chariot d'un marchand ambulant et s'était tout à coup retrouvé encerclé par une trentaine d'hommes en uniforme. Il n'avait pas eu le temps de réagir : une décharge paralysante l'avait atteint en pleine tête. Il s'était réveillé quelques heures plus tard dans un caisson capitonné et avait compris qu'il avait fini de traquer ses proies dans le chaos urbain de Vrana.

La fringale n'avait pas de rapport avec les meurtres mais seulement avec le sentiment d'incertitude, avec la perte des repères. Davantage qu'un apport calorique, son corps réclamait une caresse intérieure. Plonger les mains dans les cervelles de ses victimes et manger étaient les seuls actes sensuels, affectifs, qu'il eût pratiqués depuis sa petite enfance.

L'amitié de Lœllo relevait d'une autre nature : elle entrebâillait une porte sur un univers empathique qu'il n'avait jusqu'alors jamais exploré. Il avait découvert qu'il pouvait parler avec quelqu'un sans pour autant se sentir manipulé, jugé, rejeté. Leur complicité avait également tissé des liens de dépendance qui, il s'en rendait compte aujourd'hui, l'affaibliraient considérablement s'ils venaient à se rompre. L'indifférence à ses semblables, exception faite de ses pulsions meurtrières, avait jusqu'à ce jour constitué la clef de sa survie. La pensée l'effleura qu'il devait prendre les devants, éliminer lui-même Lœllo si les complices de Fonch ne l'avaient déjà fait, en finir une bonne fois pour toutes avec cette inquiétude qui lui rongeait les sangs.

Il perçut un chuintement devant lui. Tous sens aux aguets, le cœur affolé, il se colla contre la paroi et tenta de percer l'obscurité du regard. Il eut l'impression saisissante que les ténèbres s'étaient mises en mouvement. Il lui fut impossible de savoir s'il avait affaire à un homme seul ou à un groupe. Il hésita : fuir à nouveau ou attendre, exploiter l'effet de surprise. Il opta pour la deuxième solution, n'ayant ni la volonté ni le courage de se remettre à courir. Il ne discerna aucune silhouette mais il n'eut pas besoin des dons métapsychiques de Lœllo pour détecter une présence dense et froide. Une terreur indicible l'étreignit, lui coupa le souffle.

À l'extérieur de Dœq, il lui avait suffi d'une odeur, d'une sensation pour évaluer ses victimes : chacun de leurs gestes, chacune de leurs paroles appelaient le bourreau, le prédateur, comme des insectes englués sur une toile d'araignée et dont les contorsions désespérées ne servent qu'à prévenir la tisseuse de l'ombre.

Il tenait le rôle de la proie dans ce labyrinthe de cauchemar. Il se souvint du Vahanu-Vör, le serpent géant des contes astafériens qui

creusait des trous sous les maisons et surgissait dans les chambres pour dévorer les enfants. La menace avait pris une dimension terrifiante dans l'orphelinat de Vrana administré par les ancils astafériens. Il aurait bien voulu fuir à présent, mais son corps ne lui appartenait plus, synapses déconnectées, centres nerveux anesthésiés, muscles paralysés. Tout ce qu'il était capable de faire, c'était d'écarquiller les yeux, d'assister, impuissant, au spectacle de sa propre mort dans cette obscurité qui préfigurait le vide.

Le Vahanu-Vör – il admettait la créature mystérieuse comme le reptile monstrueux de ses terreurs enfantines pour expliquer son hébétude, son absence de réaction – s'était arrêté tout près de lui. Il ne le voyait toujours pas, mais il percevait un courant froid sur son corps, sur ses jambes en particulier, comme un vent d'hiver subitement figé. Ainsi se comportent la plupart des reptiles, parfaitement immobiles avant l'attaque, s'assurant que leur proie fascinée n'a plus les moyens de se défendre ou de leur échapper. Le caleçon d'Abzalon, entraîné par son propre poids, glissait lentement sur ses cuisses. Son cœur tambourinait comme un forcené dans sa poitrine et ses tympans. Elles avaient dû éprouver les mêmes sensations, les femmes qu'il avait tenues sous son pouvoir pendant des heures avant de les décortiquer, le même envoûtement, la même épouvante.

Le caleçon lui tombait sur les genoux. Qu'attendait le Vahanu-Vör pour se jeter sur lui ? La tension était d'autant plus insupportable qu'il était dans l'incapacité de la soulager, qu'elle se déployait comme une voile gonflée par le vent dans son corps devenu trop étroit, qu'elle lui dilatait les veines, lui tiraillait la peau. Son cœur cognait à coups redoublés sur les barreaux de sa cage thoracique comme un animal rendu fou par sa captivité. *Fous le camp !* hurla une voix surgie d'une zone lointaine mais encore active de son cerveau. L'ordre ne réussit qu'à accentuer sa paralysie. La gueule et les crochets immenses pouvaient surgir à tout moment de l'obscurité, le happer tout entier, le précipiter vivant dans un conduit digestif où il serait dissous par les sucs.

Son caleçon lui effleura les jambes, puis les pieds, le froid le lécha comme une langue venimeuse. Les ténèbres restaient toujours aussi hermétiques, insondables. Elles s'animèrent soudain, parurent s'éloigner, puis se diriger à nouveau dans sa direction. Son urètre se relâcha, des gouttes d'urine lui maculèrent les cuisses. Chiures de rondat, si les autres apprenaient que le grand Abzalon se pissait dessus comme le dernier des froussards, sûr qu'ils n'auraient pour lui plus aucun respect ! De toute façon, les deks n'auraient jamais l'occasion de se moquer de lui. Cette petite défaillance resterait un secret entre le Vahanu-Vör et lui : le serpent le digérerait en deux cycles de Vox et expulserait ses os dans un nid enfoui sous des mètres et des mètres de

terre.

Quelque chose d'indescriptible l'effleura, des écailles peut-être. Il se rencogna contre la paroi rugueuse dans l'espoir insensé de passer au travers de la roche et de se soustraire à l'odieux contact. La peau de son dos, pourtant épaisse, s'égratigna en plusieurs endroits sur les aspérités.

Il aurait été incapable d'évaluer le temps que dura ce frôlement. Il en retira seulement l'impression qu'il avait franchi les portes de l'enfer astaférien, là où étaient précipitées les âmes condamnées par les Armakéides à une éternité de souffrance. La créature le traversait plutôt qu'elle ne le touchait. Elle ne transperçait pas seulement son corps mais également son esprit, comme un filet aux mailles extraordinairement fines qui aurait dragué le fond de sa mémoire et recueilli les pensées enfouies pour les remonter à la surface. Des images, des sensations qu'il avait depuis longtemps oubliées, ou bien qui ne lui appartenaient pas, déferlèrent en lui, des visages inconnus, des scènes étranges, des décors mystérieux, des sentiments ignorés, des bouffées d'espoir et de joie, des éclats de souffrance si poignants qu'ils lui tiraient des larmes. Il ne se rappelait pas la dernière fois qu'il avait pleuré, pendant sa petite enfance sans doute, et encore, il était très rapidement devenu insensible, sec. Peut-être la créature avait-elle une façon inhabituelle d'ingérer ses proies ? Peut-être était-il en train de se dissoudre corps et âme dans une substance autrement plus puissante que le suc gastrique d'un serpent ?

Ou alors, il avait sombré dans la folie.

Lorsqu'il reprit conscience, il marchait d'un pas hésitant dans une galerie. Il avait définitivement perdu son caleçon. Il songea instantanément qu'il devait d'urgence se ceindre les reins d'un pan de tissu : un homme incapable de conserver ses vêtements n'avait aucun avenir à Dœq. Il entrevoyait, dans le lointain, une lueur qui soulignait l'arrondi de la voûte. Elle lui permit également de discerner la bouche d'une cavité qui occupait presque toute la largeur du boyau. Il la contourna, collé à la paroi. Une vapeur brûlante l'enveloppa. Il n'eut pas besoin de regarder sous lui pour se rendre compte qu'il passait à proximité d'un puits bouillant.

Le continent Nord était criblé d'excavations de ce type. On en trouvait même dans les rues et sur les places de Vrana. Les uns affirmaient que leur eau venait directement de l'océan bouillant grâce à un système naturel de vases communicants, les autres rétorquaient qu'elle aurait en ce cas été salée. Leurs ébullitions aussi soudaines que spectaculaires rendant toute exploration impossible, les puits garderaient probablement leur mystère pendant des siècles.

Au sortir de la galerie, Abzalon aperçut une silhouette qu'il n'eut aucun mal à identifier : Lœllo. Le Xartien paraissait en excellente santé puisqu'il courait dans sa direction. Les deux hommes refrénèrent chacun leur désir d'étreindre l'autre. La joie de retrouver son compagnon supplanta chez Abzalon toute envie de le tuer, toute gêne également de se présenter nu devant lui. Une lumière vive jaillissait du trou béant découpé par l'effondrement du sol et révélait les entrées de huit galeries, disposées selon une rigueur géométrique qui excluait d'emblée l'hypothèse d'un processus naturel ou d'une activité animale.

Le jour éblouit et surprit Abzalon. Il aurait juré que son séjour dans le labyrinthe souterrain n'avait pas excédé deux ou trois heures.

« J'suis content de te revoir ! » s'exclama Lœllo.

Si la tension de ses traits et la pâleur inhabituelle de son teint soulignaient l'anxiété et le manque de sommeil, l'éclat de ses yeux trahissait un immense soulagement. Ses vêtements, ses bottes, ses cheveux étaient maculés de terre et de sang.

« Ces merdes de rondat de Fonch t'ont pas eu, grand ! reprit Lœllo après avoir jeté un regard appuyé sur le flanc ensanglanté d'Abzalon.

— Si le sol s'était pas ouvert, ces salopards m'auraient pas raté. J'ai réussi à les semer là-dedans. J'ai eu de la chance de pas finir dans un puits bouillant. »

Lœllo esquissa un sourire.

« T'en as tué deux, deux ont eu la tête écrabouillée par les pierres, j'en ai planté deux. Quand il a vu que les choses tournaient mal, Fonch a filé comme un rondat. J't'ai attendu ici toute la nuit. J'me voyais mal rentrer seul à la cellule. Et puis… j'étais inquiet : j'sentais une présence bizarre sur laquelle j'pouvais pas mettre de nom, quelque chose d'immense et froid comme la mort.

— C'était donc pas un rêve, marmonna Abzalon.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Plus tard. Faut retourner tout de suite à la cellule si on veut pas se faire piquer la bouffe.

— Tu vas pas y aller dans cette tenue ? »

Abzalon craignit pendant une seconde que Lœllo ne devine à l'odeur qu'il s'était pissé dessus.

« J'trouverai bien un bout de tissu sur les cadavres des hommes de Fonch. »

Abzalon récupéra sur un cadavre un pantalon un peu trop petit pour lui qu'il agrandit en déchirant les coutures. Ils regagnèrent le quartier des cellules par l'entrelacs de passerelles et de ruelles sans être tout à fait certains de prendre le même chemin qu'à l'aller. Les deks ne s'aventuraient que rarement dans ces recoins du pénitencier,

un enchevêtrement métallique et rouillé propice aux traquenards.

« On n'aurait jamais dû mettre les pieds dans ce merdier ! » maugréa Lœllo en gravissant les marches d'un escalier étroit et tournant.

Il avait mal aux yeux à force de surveiller la structure foisonnante des grilles et des tubulures. Fonch avait eu largement le temps de disséminer de nouveaux hommes dans les zones d'ombre. Le Xartien ne détectait aucune présence, mais la fatigue d'une nuit de veille avait peut-être altéré ses perceptions extrasensorielles, « débranché son antenne » comme il le disait lui-même.

« Un mal est parfois pour un bien, lança Abzalon.

— Bizarre, fit Lœllo après quelques secondes de silence.

— Quoi donc ?

— C'que tu viens de dire… »

L'A se levait dans une débauche de mauve et de rose qui offrait une somptueuse toile de fond aux scintillements bleus du filet magnétic tendu au-dessus du pénitencier. Les ombres figées et dentelées des monts Qvals se profilaient au-dessus des tours de surveillance du quatrième mur d'enceinte. La brise matinale, déjà tiède, remuait doucement les effluves de charogne et d'excréments qui semblait sourdre directement de la pierre noire des murs. Un cadavre à moitié décomposé, oublié par la morgue automatique, pris d'assaut par les mouches, se balançait mollement au bout du fil de fer qui avait servi à le pendre. Les marches, les planchers à claire-voie, les grillages tremblaient et grinçaient à chacun des pas des deux hommes.

Une venelle jonchée de détritus donnait directement sur le rez-de-chaussée du bâtiment où s'entassaient les deks. Les constructions adjacentes, anciennement le réfectoire et le bloc sanitaire, avaient été fermées depuis deux ans. On dormait, on mangeait, on se vidait, on s'étripait dans deux mille cellules qui, réparties sur dix étages, contenaient chacune une quarantaine de détenus sur une surface de vingt mètres carrés.

L'odeur se faisait suffocante lorsqu'on venait du dehors et qu'on s'introduisait à l'intérieur du bâtiment. Abzalon et Lœllo, qui ne s'étaient pourtant absentés qu'une nuit, eurent la sensation de pénétrer dans une fosse excrémentielle. Comme ils logeaient au troisième étage, ils durent d'abord franchir un premier couloir sombre, puis tourner deux fois à droite pour rejoindre l'unique escalier tournant qui desservait les autres niveaux. Les baies disposées aux extrémités des couloirs et dépourvues de vitres depuis des lustres constituaient les seules sources de clarté avec les torches de tissu et de peaux séchées de rondat que confectionnaient les deks. De la peinture jaune originelle ne subsistaient que des taches rongées peu à peu par les moisissures et qui s'associaient à la noirceur des pierres, au gris du

béton et à la rouille des éléments métalliques pour composer un tableau particulièrement sinistre. Par les portes restées ouvertes, Abzalon et Lœllo virent que la plupart des détenus dormaient encore. Les jambes et les bras de bon nombre d'entre eux dépassaient des couchettes exiguës, s'entremêlaient, dessinaient d'étranges figures géométriques. Certains, éjectés par un codétenu plus corpulent ou plus agressif, dormaient à même le sol au milieu des rigoles d'urine qui s'écoulaient des latrines sommaires dissimulées par un paravent de bois. Des gémissements, des cris étouffés, des éclats de voix s'élevaient au milieu des ronflements. Des rondats effrayés tournaient en rond dans des cages rafistolées avec des morceaux de bois et des pans de grillage. Chaque cellule disposait ainsi de sa réserve de viande fraîche. Les deks égorgeaient les petits rongeurs puis, après avoir bu leur sang, ils se partageaient la viande crue et les viscères. Les insatiables, dont Abzalon, ne dédaignaient pas les intestins, qu'ils vidaient et nettoyaient de façon succincte avec des chiffons piqués au bout d'une tige en fer, et tant pis pour le goût prononcé de merde.

Seul le sexe n'était pas toléré dans les chambrées, qu'il fût le résultat d'un consentement mutuel ou d'un viol. Lœllo avait souvent été traîné à la nuit tombante sur le toit du bâtiment, une immense terrasse où avaient été dressés, à l'aide de matériaux de récupération, des sortes de box à ciel ouvert garnis de vieux matelas. Amant attitré d'un chef de bande ou souffre-douleur d'une poignée de brutes, il avait passé là-haut des heures interminables, douloureuses, humiliantes. Il n'y avait plus remis les pieds depuis qu'Abzalon l'avait pris sous son aile, mais le dégoût de lui-même et des êtres humains en général l'imprégnait désormais comme une odeur indélébile.

Il avait été dévoré par l'inquiétude après avoir tué les deux derniers hommes de Fonch. Il les avait entendus parler avant de les ajuster avec ses étoiles à six branches, en avait déduit que son protecteur leur avait échappé, mais la présence de la mystérieuse créature dans les sous-sols du pénitencier et le danger représenté par les puits bouillants lui avaient fait craindre le pire. Bien qu'Abzalon fût la parfaite antithèse des critères de beauté généralement admis sur Ester, Lœllo l'avait trouvé beau lorsqu'il était sorti de la pénombre de la galerie, nu comme un ver, souillé de terre et de sang séché, précédé d'une âpre odeur d'urine.

La nuit ayant apporté son lot ordinaire de règlements de comptes, de jalousies, de vengeances, de bagarres, ils durent enjamber une quarantaine de cadavres dans les couloirs et les escaliers des niveaux intermédiaires. Des blessés recroquevillés sur le sol agonisaient, d'autres rampaient pour essayer de regagner leur chambrée avant le passage de la morgue automatique. Des groupes d'errants, des détenus qui n'avaient pas trouvé de place dans les cellules, rôdaient dans les

zones de pénombre. Ils attendaient que l'A se lève pour identifier les cadavres et prendre d'assaut leurs couchettes.

Abzalon et Lœllo logeaient dans la cellule 672, située au fond d'un couloir et près d'une baie. Des exclamations de surprise saluèrent leur apparition : depuis qu'ils s'étaient installés dans la cellule, c'était la première fois qu'ils passaient la nuit dehors, et les autres les avaient comptés pour morts, au point qu'ils avaient saigné le rondat qui leur était réservé et que deux errants avaient déjà réquisitionné leurs couchettes. Mal réveillés, ceux-là furent happés par la poigne de fer d'Abzalon, soulevés dans les airs et projetés contre le mur avant de comprendre ce qu'il leur arrivait. Le crâne et les vertèbres brisés, ils s'affaissèrent sur le sol en abandonnant une trace rosâtre sur les pierres.

Puis Abzalon promena ses yeux globuleux sur les visages pétrifiés. Chacun voyait la blessure à son flanc, les éraflures sur son dos, chacun en déduisait qu'il avait connu une nuit difficile et qu'il valait mieux ne pas le contrarier.

« Vous êtes pressés de nous piquer la place et la bouffe ! » grogna-t-il.

Seul Leuh eut le courage de se lever de sa couchette et d'affronter le grand Ab des mauvais jours. Prisonnier depuis plus de cinquante ans, Leuh était le plus ancien de la cellule et, à ce titre, élevé au rang de sage. Son visage n'était plus qu'un lacis de rides, ses cheveux un plumeau de filasse blanche et son corps un sac d'os, mais ses yeux pétillaient de malice, et il n'existait probablement pas de meilleur négociateur parmi les deks, pas de plus habile, en tout cas, à choisir le bon courant au milieu des tourbillons.

« Excuse, Ab, t'as pas pour habitude de découcher et on a bien cru, moi le premier, que t'y étais resté. »

Tous les occupants de la cellule 672 s'étaient maintenant levés, à la fois curieux et inquiets. Dépenaillés, hirsutes, crasseux, ils craignaient que la colère d'Abzalon ne s'abatte au hasard sur l'un d'eux et ne les dépossède de leur seul bien, la vie. Ils y tenaient avec d'autant plus de rage qu'elle leur échappait de plus en plus entre ces murs rétrécis avec une régularité métronomique par Erman Flom (les jours précédents, le tiers des cellules du dixième étage avaient été comblées de béton).

« J'ai faim ! » gronda Abzalon.

Leuh désigna la cage où s'agitaient trois rongeurs.

« Les autres verront pas d'inconvénient, je pense, à te donner un rondat en compensation de celui qu'ils t'ont mangé. »

Comme personne ne se hasardait à approuver ou contester cette proposition, Leuh sortit un couteau de la poche intérieure de sa chemise, se rendit près de la cage, souleva la trappe, saisit un rongeur

par le râble et lui planta la lame dans le cou. Évitant avec adresse ses coups de griffes et de dents, il le suspendit par les pattes postérieures au-dessus d'un bol de terre cuite où il recueillit le sang. Le petit animal gigota encore pendant quelques minutes en poussant des cris aigus, puis il se figea après une ultime série de soubresauts.

Leuh reposa le cadavre sur le sol.

« La faute sera bientôt réparée, Ab. »

Abzalon se saisit du bol, but avec avidité la moitié de son contenu et s'essuya les lèvres d'un revers de main. Il avait fini par apprécier la saveur doucereuse et la consistance fluide du sang de rondat : il avait un arrière-goût de fliotte, un fruit sauvage qu'on trouvait sur les terrains vagues de Vrana et qui avait souvent constitué sa seule nourriture durant les semaines où la pression des waks l'obligeait à rester terré dans une planque. Il tendit le bol à Lœllo qui, lui, n'avait jamais réussi à surmonter sa répulsion vis-à-vis de ce breuvage mais qui s'appliqua néanmoins à l'ingurgiter jusqu'à la dernière goutte pour éviter de froisser la susceptibilité d'Abzalon. Comme à chaque fois, un spasme lui contracta la gorge et le ventre. Leuh eut un large sourire qui dévoila ses dents jaunes et commença à inciser l'abdomen du rondat.

« Un Qval, peut-être… »

Abzalon lança un regard stupéfait à Lœllo.

« J'vois pas ce que ça pourrait être d'autre, ajouta le Xartien. Faut pas oublier que Dœq a été construit sur leur ancien territoire. »

Abzalon se frotta le menton, signe chez lui d'intense réflexion.

« Me semble pourtant que les Qvals vivent pas sous terre mais dans l'eau bouillante.

— On sait pas grand-chose d'eux, argumenta Lœllo. Ça fait un bout de temps qu'on n'en voit plus sur le continent Nord. »

Abzalon frémit à l'idée qu'il aurait pu être touché par l'une de ces créatures qui le terrifiaient davantage encore que le Vahanu-Vör de son enfance : les ancils astafériens affirmaient que les démons des enfers prenaient la forme des Qvals lorsqu'il leur fallait accomplir une mission sur terre.

« Le mieux, ce serait d'aller voir le Taiseur, reprit Lœllo.

— Le Taiseur ?

— Un gars qui a passé vingt ans de sa vie chez les Qvals. Peut-être qu'il acceptera de parler.

— Comment est-ce que tu le connais ? »

L'hésitation de Lœllo trahit son embarras. Le brouet de légumes avariés n'avait pas réussi à éliminer de sa gorge le goût écœurant de la viande crue de rondat. Les robots distributeurs étaient passés plus tard que d'habitude : Leuh en avait conclu que, de la même manière que les deks étaient passés de trois à deux repas par jour, ils devraient

bientôt se contenter d'un seul.

« J'ai été son… ami pendant un temps.

— Pourquoi tu l'es plus ? »

Lœllo décela de l'inquiétude dans la voix d'Abzalon.

« Je suppose qu'il s'est fatigué de moi.

— Il t'a pas déjà parlé des Qvals ?

— Je lui ai jamais demandé. On y va ? »

Abzalon se redressa sur sa couchette, sauta sur le sol, rajusta son pantalon et se dirigea vers la porte.

Une bagarre avait éclaté au sixième étage. Une centaine d'hommes s'affrontaient dans les couloirs et dans les cellules, armés de pics, de poignards, d'étoiles à six branches, de montants de couchettes ou de pierres. Les murs répercutaient et amplifiaient les cliquetis des lames, les hurlements et les ahanements des combattants.

« Pixal lance son offensive, commenta Abzalon en se reculant dans la cage d'escalier. Ce soir, la morgue aura pas assez de toutes ses pinces pour ramasser les cadavres. »

Assis sur les marches, ils attendirent tranquillement que le calme se rétablisse, puis ils gagnèrent la cellule 1331 en enjambant les corps dont certains remuaient encore, en pataugeant dans une mare de sang.

Le Taiseur ne participait jamais aux combats. Comme Abzalon, il n'avait besoin d'appartenir à aucune bande pour inspirer le respect. Sa maigreur presque maladive, sa peau flétrie, sa calvitie prononcée, ses mains et son cou d'une finesse féminine ne lui donnaient pas un physique imposant, mais son regard aigu suffisait à maintenir les autres à distance. Il était tranquillement resté allongé sur sa couchette pendant que ses compagnons de chambrée s'entre-tuaient. Il se redressa sur un coude lorsqu'il découvrit la présence de Lœllo et d'Abzalon dans la travée centrale de la cellule. Originaire comme le Xartien d'une cité des bords du bouillant, il ne transpirait pas, et ses amples vêtements, ainsi que sa couverture et son matelas, gardaient une relative propreté.

Fidèle à sa réputation, il ne prononça pas un mot tandis que les deux visiteurs se frayaient un chemin entre les couchettes superposées. Il avait une façon de tendre le silence entre ses vis-à-vis et lui qui renforçait son mystère et le rendait inaccessible, insaisissable.

« Ça fait un bout de temps… » commença Lœllo.

Toujours pas de réaction, seulement ce regard noir, impénétrable, qui sondait ses interlocuteurs jusqu'au fond de l'âme. Des blessés geignaient sur les lits environnants. S'ils ne se rétablissaient pas rapidement, ils seraient expulsés par les errants et glanés par la morgue. Ou encore achevés par les plus affamés, dépecés et en partie

dévorés. On découvrait parfois, dans les recoins du pénitencier, des cadavres amputés de leur foie, de leurs reins, de leur cœur et même de leurs testicules.

« Tu connais Ab ? »

Les yeux du Taiseur se posèrent sur Abzalon qui eut la fugitive sensation d'être effleuré par un courant glacé.

« On s'est perdus hier soir dans le foutoir des ruelles et des passerelles métalliques, poursuivit Lœllo. Je reconnais que c'était pas très futé de notre part. On est arrivés dans une courette où on a été attaqués par des hommes de Pixal. J'ies ai détectés un peu tard… »

Il narra les événements de la veille sans oublier aucun détail, l'errance d'Abzalon dans le dédale souterrain, sa rencontre avec la créature neutre et froide dont il avait lui-même deviné la présence, la mort des deux derniers hommes de Pixal, la fuite de Fonch. Quand il eut terminé son récit, le Taiseur resta un moment silencieux, puis il se releva et s'assit sur le bord de la couchette.

« J'ai vécu plus de vingt ans dans les monts noirs, et jamais, jamais je n'ai été approché par un Qval. »

Abzalon n'aurait jamais cru qu'une voix aussi grave pût jaillir d'un corps aussi frêle. Les yeux du Taiseur avaient tout à coup recouvré leur éclat, comme si la vie reprenait possession de lui.

« Je les ai aperçus parfois, poursuivit-il en accélérant le débit. Ou j'ai cru apercevoir des formes qui correspondaient aux descriptions des antiques manuscrits moncles, mais j'ai eu beau supprimer un à un tous les attributs de la civilisation estérienne, technologie, vêtements, habitation, feu, je ne suis pas parvenu à entrer en contact avec eux. J'ai cru alors qu'ils ne faisaient aucune différence entre les Estériens, autrement dit qu'ils tenaient tous les hommes et leurs semblables pour responsables de la restriction puis de la destruction de leur terre, mais je m'aperçois, à la lueur de ce que je viens d'entendre, que j'étais dans l'erreur. Je leur ai prêté des sentiments humains, et ils ne pensent pas comme nous. Peut-être même ne pensent-ils pas du tout, du moins au sens où nous l'entendons, peut-être utilisent-ils une autre forme de communication… »

Il parut soudain reprendre conscience de la présence d'Abzalon et de Lœllo, sidérés par ce flot de paroles insolite dans la bouche d'un homme qui prononçait rarement plus de trois mots d'affilée.

« Rien prouve que c'était un Qval, objecta Abzalon.

— Est-ce que tu n'as pas revu des scènes de ton passé, des épisodes de ta petite enfance que tu avais oubliés ? demanda le Taiseur.

— M'a plutôt semblé que ces images venaient pas de moi. En tout cas, j'les reconnaissais pas.

— Les explorateurs des premier et deuxième siècles de l'ère monclale ont décrit les mêmes sensations. » L'excitation échauffait

maintenant le Taiseur dont les mains s'agitaient dans tous les sens comme des serpents exaspérés. « Le contact avec les Qvals les a reconnectés à leur mémoire profonde, une mémoire qui ne contient pas seulement leurs propres souvenirs mais également et surtout les clefs profondes de la nature humaine, ses liens intimes avec l'univers…

— Quand ce… cette chose m'a touché, j'avais juste la trouille, reconnut Abzalon.

— La culture estérienne assimile les Qvals à la peur et à la mort. Dans leur inconscient collectif, les hommes n'ont pas trouvé d'autre façon de justifier leurs actes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les terreurs implantées depuis la naissance remontent à la surface dans ce genre de situation. »

Une expression de méfiance, de haine presque, s'afficha sur la face difforme d'Abzalon.

« Tu causes comme un mentaliste, grogna-t-il.

— Tu ne les portes pas dans ton cœur, n'est-ce pas ?

— J'aime pas ceux qui fouinent dans la tête des autres. »

S'ensuivit un long moment de silence habillé par les gémissements des blessés et les vociférations lointaines qui annonçaient une reprise imminente des hostilités.

« Je ne les aime pas non plus, reprit le Taiseur, mais pour d'autres raisons. Et, si je parle comme un mentaliste, c'est que j'en étais un. J'ai même travaillé pour le compte du gouvernement estérien sur divers programmes d'amélioration du comportement. Et puis j'en ai eu ma claque, j'ai donné ma démission et je me suis rendu dans les montagnes noires afin de réaliser un vieux rêve. Les Qvals me fascinent depuis l'enfance. J'espérais tout apprendre d'eux, vivre en leur compagnie, étudier leur langage, leurs mythes, leurs croyances. Réflexe de mentaliste sans doute. Ils ont sûrement des quantités d'enseignements à nous délivrer. Mais ils ne m'ont pas admis comme l'un des leurs, et je ne sais d'eux pas davantage que ce qu'en ont rapporté les récits des explorateurs du début de l'ère monclale. Tout ça pour vous dire que la rencontre entre un humain et un Qval ne relève ni de l'anecdote ni de la coïncidence.

— Tu m'as jamais dit pourquoi t'avais été condamné, intervint Lœllo.

— À Dœq, le passé n'a aucune espèce d'importance. Tout le monde se fout de ce que j'ai fait, de ce que tu as fait, de ce qu'il a fait. Qu'ils en aient tué un, dix ou cent, qu'ils les aient massacrés pour du fric, pour des raisons sentimentales ou pour le plaisir, qu'ils soient coupables ou innocents, les deks sont tous logés à la même enseigne. Qu'importe le crime commis par un homme lorsqu'on le viole, qu'on le vole ou qu'on le tue ? Seul compte l'instinct de survie, seuls nous

animent les désirs basiques – conquérir l'espace, manger, dormir, excréter. Nos relations sexuelles sont d'odieux simulacres, des rapports de force, des actes violents et stériles. Nous n'avons plus la rage d'aimer, d'espérer, de rêver. Nous ne sommes plus des humains mais des animaux doués de cruauté, des monstres qu'on a bouclés dans une cage pour les regarder s'entre-tuer. Moi-même je ne survis qu'en me montrant plus féroce que les autres, et le pire c'est que j'y prends du plaisir. La force avec laquelle j'ai autrefois rejeté la violence n'a d'égale que la force avec laquelle je la pratique aujourd'hui. Le jugement, le refoulement, le contrôle, voilà les pires injures faites à l'homme. Les mentalistes ne sont devenus que des machines à polir l'esprit. La nanotechnologie, les séquences d'ADN de synthèse, les programmes les prolongent en vie, augmentent leur potentiel analytique, mais ils ont de l'univers une vision mécanique qui les entraîne eux-mêmes à se transformer en technotypes, en robots. »

Le Taiseur se tut, épuisé par sa longue tirade. D'un regard, Abzalon invita Lœllo à sortir de la cellule, mais le Xartien ne bougea pas. En quelques minutes, le Taiseur avait prononcé davantage de mots qu'en dix ans de détention, et des informations s'étaient glissées dans ce déluge verbal qui l'intriguaient, qui appelaient des réponses.

« Ça veut dire quoi, les hommes et leurs semblables ? »

Les doigts arachnéens du Taiseur jouèrent un moment avec l'étoupe éparse et grise de ses cheveux.

« Les hommes biologiques et les créatures qu'ils ont élevées au rang d'hommes, répondit-il. La population d'androïdes et de mutants a décuplé en moins de vingt ans. Ils évoluent pratiquement tous dans les sphères secrètes du pouvoir.

— Qui nous regarde nous entre-tuer ?

— Ce qui se passe à Dœq ressemble fort à un programme. La majorité des Estériens nous considèrent comme des parasites, comme des bouches inutiles. Erman Flom et ses RS auraient pu nous exterminer sans que personne ne lève le petit doigt pour nous défendre. Au lieu de cela, il a organisé notre promiscuité, notre pénurie, il a distribué des armes, il s'est arrangé pour que nous fassions le boulot à sa place. Je ne crois pas que l'initiative provienne de cette chiure d'insecte. D'une part il n'en a pas la compétence nécessaire, d'autre part il n'est que le lèche-cul de l'administrateur, qui lui-même n'est qu'un agent gouvernemental, un sous-fifre. Nous sommes devenus des sujets d'étude, j'en mettrais ma main au feu. Là-bas, en haut lieu, des crânes d'œuf nous observent dans un but précis ; je pencherais pour une analyse du comportement en milieu confiné. Je ne serais pas étonné qu'il y ait des mouchards parmi nous, des androïdes ou des mutants équipés de capteurs mentaux et audiovisuels. Nos observateurs cherchent à écrémer, à dégager une

élite. Les heureux élus subiront des épreuves de plus en plus tordues, on appelle ça des tests d'aptitude. À mon humble avis, nous avons vécu la meilleure part de notre séjour à Dœq !

— Et pourquoi ces culs-cousus s'intéresseraient à nous ? » demanda Abzalon.

Le Taiseur posa sur ses interlocuteurs un regard qui avait recouvré sa distance, son imperméabilité, une manière de leur signifier que l'entretien était clos.

« Je ne sais pas, mon cher. Le plaisir de l'étude peut-être, le simple plaisir de l'étude… » marmonna-t-il avant de se rallonger sur la couchette.

CHAPITRE IV

ESHAN

Hier soir (je mesure le cycle jour-nuit en consultant régulièrement mon vieux dateur), l'eulan Paxy est venu me rendre visite. Pour discuter à bâtons rompus, a-t-il prétendu, pour tenter de me rallier à ses vues, ai-je mentalement corrigé. Il a d'abord pris des nouvelles de ma santé, et je lui ai fait part de mes petites misères en évitant toutefois, par orgueil sans doute, de lui révéler mon incontinence urinaire. Puis nous avons évoqué les derniers événements et nous nous sommes rapidement opposés sur l'interprétation qu'il convenait d'en donner. Bien qu'ils ne l'avouent pas franchement, les Kroptes se considèrent et se comportent comme un peuple élu. N'affirment-ils pas qu'ils sont les seuls descendants des humains véritables d'Ester, qu'eux seuls ont su garder la planète dans sa virginité originelle, preuve formelle, selon eux, de la validité de la parole d'Eulan Kropt ? À première vue, on ne peut que leur donner raison : ils ont préservé le continent Sud de la terrible dégradation qu'a connue le continent Nord (mettons pour l'instant de côté les satellites dont les spécificités – faible gravité, rareté de l'oxygène – restreignent les possibilités et confinent leurs habitants dans des biosphères). Le sentiment de supériorité prend des chemins détournés chez les Kroptes. Il ne se traduit pas par le prosélytisme, la volonté de convertir, de répandre le Verbe de leur fondateur, mais par l'enfermement, le conservatisme, le refus de la mixité, l'endogamie, par toutes ces pratiques à caractère endogène qui visent à préserver, voire conforter, la pureté de leur peuple (ils vont jusqu'à se définir comme une espèce à part entière, une proclamation qui exclut de l'humanité les autres peuples d'Ester). Leur protectionnisme les a entraînés à se désintéresser du sort des Estériens du continent Nord, une négligence ou un manque de compassion qu'ils ont payé au prix fort. Ils se sont réfugiés derrière le Traité des littoraux comme derrière la muraille d'une citadelle, un rempart illusoire qui leur permettait à la fois d'ignorer ce qui se passait de l'autre côté de l'océan bouillant et de se croire à l'abri des invasions. Or l'expérience prouve que le mépris pour ses semblables, même si on ne veut pas les reconnaître comme tels, conduit immanquablement au conflit. Leur

pacifisme lui-même a quelque chose d'un déni : se battre prouve au moins qu'on porte un intérêt aux autres, qu'on les juge dignes d'être considérés, d'être touchés.

De même, on pourrait penser que l'autre particularité des Kroptes, biologique celle-là, a engendré un système patriarcal particulièrement rigoureux, pierre angulaire de leur civilisation. Les femmes sont plus nombreuses que les hommes, c'est un fait indéniable, mais la proportion annoncée de six femmes pour un homme me paraît pour le moins exagérée. D'ailleurs, rarissimes sont les hommes kroptes mariés avec les six épouses autorisées par la loi polygame. Trois, quatre, parfois cinq pour les propriétaires terriens les plus aisés, une ou deux pour les plus démunis, telle est – était – la proportion habituelle. Plutôt qu'une adaptation biologique, je décèle dans la survivance du concept polygame la volonté, consciente ou non, d'une exploitation systématique des femmes par les hommes. L'obéissance au père et au mari, commandement premier de l'épouse kropte, gèle la nature féminine par essence ondoyante, évolutive, incompatible avec le concept dogmatique (je suis d'autant plus à l'aise pour l'affirmer que le Moncle, organisation doctrinaire par excellence, ne compte parmi ses membres aucune représentante du sexe féminin, et pour cause). Ce sont les patriarches, et eux seuls, qui négocient les unions pour leur fille en âge de féconder (à partir de douze ou treize ans). Une femme qui n'a pas trouvé à se marier avant l'âge de dix-huit ans est chassée de la ferme familiale et devient un « ventre-sec », une intouchable condamnée à errer de ferme en ferme pour y mendier le gîte et le couvert. Réduites à la fonction procréatrice, à la portion congrue, les femmes kroptes n'existent que par les enfants qu'elles mettent au monde. N'existaient, devrais-je dire, car les faits tendraient à prouver que leurs compagnons ont eu tort de les croire définitivement résignées.

À la fin de notre conversation, l'eulan Paxy ne s'est pas rangé à mes arguments (autant essayer d'amadouer un estérinodon), mais le vénérable vieillard s'est retrouvé nu, dépouillé de ses certitudes. Il ne pouvait même plus cacher son embarras derrière sa longue barbe, ce vestige naturaliste horripilant (le terme est on ne peut plus approprié) que la loi kropte oblige les hommes à porter.

Sa perplexité m'a réjoui : cela signifiait donc que la muraille de certitudes kropte commençait à se fissurer puisque son fondement le plus solide, le plus ancien, était ébranlé.

Extrait du journal du moncle Artien.

A

SSISE sur un tabouret à trois pieds, le front posé sur le flanc palpitant de la yonaka, le seau de bois coincé entre les genoux, la robe retroussée sur les cuisses, Ellula tirait énergiquement sur les pis gonflés de lait. Rijna, la première épouse d'Isban Peskeur, une femme d'une soixantaine d'années encore plus autoritaire et sèche que Mazira, l'avait affectée à cette tâche jusqu'à la date de la cérémonie nuptiale. Le troupeau du domaine comptant plus de cinq cents têtes dont deux tiers de femelles, sept ou huit femmes consacraient la majeure partie de leur temps à la traite. Le matin, les hommes rabattaient vers les cinq étables un premier troupeau de cent cinquante yonakas, détachées et renvoyées dans les prés avant le repas de la mi-journée. L'après-midi, on rassemblait l'autre moitié des femelles en lactation, et les trayeuses recommençaient à remplir les seaux avec une régularité lancinante, bercées par les crépitements des giclées de lait, étourdies par la chaleur moite et l'odeur qui montaient des animaux et des litières. Ellula finissait toujours après les autres, plus âgées et mieux exercées qu'elle, habituées à une existence plus rude surtout. Elles appartenaient toutes à des familles de louagers, des Kroptes qui n'avaient pas reçu de terres ni en héritage ni du consistoire, qui n'avaient donc pas d'autre choix que d'assurer leur subsistance en louant leurs bras aux domaniaux.

Ellula logeait pour l'instant dans l'aile du corps d'habitation principal réservée aux visiteurs. Si l'accueil avait été froid de la part d'Isban Peskeur, il avait été glacial de la part de ses quatre épouses, Rijna, la première, Opra, la deuxième, Kephta, la troisième, et Juna, la quatrième. À chaque fois qu'elles lui adressaient la parole, c'était pour lui faire des remontrances ou aboyer un ordre : elle n'allait pas assez vite, elle était plus paresseuse qu'un serpent, elle ne prenait pas soin de ses vêtements, elle mangeait trop, elle était maladroite, elle regardait Isban Peskeur avec insolence, elle se levait trop tard, elle, elle… La sauvageonne de la côte, comme elles l'appelaient, était arrivée depuis dix jours au domaine, et elle ne se souvenait pas avoir reçu un sourire ou un quelconque signe de bienvenue, exception faite des clins d'œil complices d'Eshan lorsqu'elle venait à le croiser dans la cour ou dans la maison. Une seule faveur lui était accordée, celle de prendre ses repas dans la grande salle à manger en compagnie des épouses, des enfants, des petits-enfants, des brus et des gendres d'Isban Peskeur, une trentaine de convives en tout. Le rituel de

gratitude cosmique, dirigé par le patriarche, s'étirait pendant d'interminables minutes, de temps à autre troublé par les rires étouffés des plus jeunes enfants. Elle gardait la tête baissée comme il sied à une invitée, mais elle sentait sur son front et ses joues des regards intrigués, haineux ou brûlants. Les murs blanchis à la chaux, le mobilier massif, les somptueux tapis de laine, les dalles de pierre jaune, les poutres sculptées, le gigantisme de l'âtre où rôtissaient des quartiers de viande, les épaisses tentures de laine, la vaisselle de bois ou de terre cuite, les couverts d'os ciselé, tout ce luxe aurait réjoui le cœur de n'importe quelle promise, honorée d'être admise dans une famille aussi prestigieuse ; il ne faisait qu'aviver la nostalgie d'Ellula, qui se languissait déjà des paysages de son enfance, de la lande sauvage, du grondement du bouillant, des gerbes d'écume, de la moiteur de l'air, du parfum sucré des mauvettes.

Les mains en sang, les bras tétanisés, le corps lourd, elle restait un long moment assise sur son lit après le dîner. Par la fenêtre dont elle n'avait pas encore tiré les rideaux, elle fixait sans la voir l'herbe rase et vert tendre des vastes pâturages qui se perdaient dans les soupirs mélancoliques de la nuit naissante. Enfermée dans sa solitude, trop fatiguée pour se laver, pour pleurer, pour penser, pour se révolter. Elle n'avait reçu aucune vision, aucune prémonition depuis son arrivée, et, même si elle avait déjà traversé des périodes plus longues d'inactivité méta-psychique, elle en concluait qu'elle avait définitivement perdu la grâce, le contact intime avec l'ordre cosmique. Nul besoin d'un rituel et des vociférations d'un eulan pour l'exorciser, il lui avait suffi d'accepter le joug, de prendre sur ses épaules une partie du fardeau des femmes kroptes. Elle pensait alors à ses sœurs qui, disséminées aux quatre vents du continent Sud, avaient comme elle renoncé à leur jeunesse, à leur egon. Elle finissait par s'allonger tout habillée sur le lit, frissonnante malgré la chaleur, puis, brisée par les courbatures, elle s'endormait d'un sommeil agité qui ne la délassait pas. Réveillée par les premiers rayons de l'A, elle écartait les rideaux, se dévêtait enfin, s'approchait du bac de pierre, imbibait d'eau un gant de crin qu'elle se frottait sur tout le corps. Ses ablutions ne parvenaient pas à la débarrasser de l'âpre et tenace odeur de yonak. Elle soupçonnait Rijna de l'avoir cantonnée à la traite pour la déconsidérer aux yeux d'Isban Peskeur. La première épouse régnait sur un monde dont elle maîtrisait tous les rouages, et la beauté de la promise lui apparaissait sans doute comme un danger, comme une promesse de disgrâce. Ellula se rendait ensuite dans la cuisine où, debout contre la table, au milieu d'une agitation et d'un bourdonnement de ruche, elle grignotait des fruits secs et un morceau de fromage. Houspillée par une épouse de passage, elle sortait dans la cour, papotait un moment avec les trayeuses, les seules qui lui témoignaient, à défaut de sympathie, un peu d'intérêt,

s'attelait à l'ouvrage dès que les hommes avaient rabattu les yonakas dans l'étable. Le lait servait à la fabrication de produits dérivés, beurre, fromage, yaourt, achetés par des négociants kroptes et revendus à un cartel de grossistes qui les acheminaient ensuite par bateaux réfrigérés jusqu'au littoral du continent Nord.

Ellula s'acharnait sur les pis particulièrement durs des yonakas en fin de lactation pour leur arracher quelques gouttes d'un liquide épais et visqueux. Les queues lui cinglaient de temps à autre le visage, manquaient de la renverser, mais elle n'osait pas les attacher comme le faisaient les trayeuses les plus expérimentées. Elle craignait à tout moment de recevoir un coup de sabot, surtout lorsque les zihotes, les insectes qui pullulaient au lever et au coucher de l'A, s'engouffraient dans l'étable pour disséminer leurs œufs sous le cuir des ruminants.

Aujourd'hui encore, elle avait pris un retard considérable. Elle se retrouvait seule alors que les autres trayeuses avaient déserté le bâtiment depuis plus d'une heure et que la plupart des bêtes avaient été détachées et ramenées dans les pâturages. Entre les mugissements des yonakas, elle entendait les éclats de voix et de rires qui célébraient la fin d'une dure journée de labeur. L'ombre nocturne se déployait déjà dans l'étable et semblait l'isoler du reste du monde. Elle se rappelait alors sa prémonition, son voyage dans le vide noir et froid, et elle priait l'ordre cosmique de l'enlever de ce monde où la vie s'était déjà arrêtée, où le corps n'était plus qu'une enveloppe de matière douloureuse.

Sept jours la séparaient de la cérémonie officielle de son mariage avec Isban Peskeur. Elle espérait qu'en tant que cinquième épouse elle serait mieux traitée que les femmes des louagers. Rijna ferait tout ce qui était en son pouvoir – et son pouvoir était grand – pour parsemer d'obstacles le chemin qui conduisait à la couche du patriarche. Ellula était désemparée au point de souhaiter cette union, non qu'elle ressentît le moindre élan affectif ou sensuel pour Isban Peskeur, mais elle était prête à consentir tous les sacrifices pour échapper à la traite ou à d'autres travaux de ce genre. Qu'au moins la fin de son séjour sur Ester ne se consume pas en d'épouvantables corvées.

Elle sentit tout à coup une présence derrière elle. Elle eut en même temps la vision d'un jeune homme aux traits fins, aux yeux clairs et à la barbe clairsemée. Elle sut avant de se retourner qui s'était ainsi approché dans son dos. Elle éprouva une joie mêlée de peur : c'était son seul allié dans un environnement hostile, et ses regards l'invitaient à explorer des territoires dangereux.

« Rijna, cette marâtre, vous traite comme la dernière de ses domestiques ! »

Ellula s'essuya le front d'un revers de main, lança un coup d'œil par-dessus son épaule, aperçut la silhouette immobile d'Eshan Peskeur

dans l’allée centrale de l’étable, vêtu d’une chemise grise ouverte sur son torse frêle, d’un pantalon noir et de sandales de cuir.

« Je trouve tout à fait naturel de participer aux travaux du domaine », dit-elle en recommençant à presser les tettes, tellement troublée qu’elle ne s’apercevait pas qu’elle ne tirait plus une seule goutte de lait du pis crevassé.

Eshan s’avança et flatta de la main le flanc de la yonaka.

« Rijna a fait le même coup aux trois autres épouses. Kephta, ma mère, m’a raconté qu’elle l’a obligée à nettoyer la maison de fond en comble pendant une quinzaine de jours. Je suppose que c’est sa manière de souhaiter la bienvenue aux nouvelles… »

Ellula devina que les yeux du jeune homme s’égaraient sur ses cuisses découvertes, mais le seau coincé entre ses genoux l’empêchait de rabattre sa robe.

« Les brimades ne s’arrêteront pas après la cérémonie, poursuivit Eshan. Vous devrez vous imposer dans… dans le lit de mon père. Il ne manifeste guère ses émotions, mais j’ai cru m’apercevoir qu’il ne restait pas indifférent à votre beauté. À sa place, je ne permettrais pas à une vieille femme acariâtre de vous enfermer dans une étable, j’aurais pour vous tous les égards, j’ordonnerais à chaque femme, à chaque homme de ce domaine de satisfaire toutes vos exigences. On ne reçoit pas la déesse Ellula comme un ventre-sec. »

Sa voix s’était gonflée de dépit lorsqu’il avait prononcé ces derniers mots. En dépit de la moiteur ambiante, Ellula percevait sur sa nuque le souffle brûlant de sa colère. Le souffle de son désir également, qui éveillait dans son corps des frémissements inconnus. Elle avait cessé de traire mais elle restait agrippée aux tettes comme à une rambarde dressée au bord d’un précipice.

« Ma déesse, gémit-il. Pourquoi l’ordre cosmique t’a-t-il expédiée dans les bras de mon père ? »

Les mains d’Eshan se posèrent comme des oiseaux effarouchés sur la coiffe d’Ellula, s’aventurèrent sur son cou. Cette caresse aurait dû l’indigner, elle lui apparut comme la plus agréable, comme la plus exquise des déclarations. Ses genoux se relâchèrent, le seau se renversa, répandit son maigre contenu dans la litière. La yonaka, agacée par les zihotes, commença à s’agiter, à renâcler. Eshan tira le tabouret d’Ellula vers l’arrière et, ne lui laissant pas le temps de se lever ni de changer de position, plongea résolument les mains dans l’échancrure de sa robe. Elle tressaillit lorsque les doigts du jeune homme, la sueur aidant, se faufilèrent sous son corset et rampèrent sur ses seins. Elle ferma les yeux et s’abandonna à ce contact. Quelque part en elle retentissait la voix lointaine et sèche de Mazira, égrenant les commandements de l’épouse. La tyrannie des mille démons de l’egon balayait comme fétus de paille les règles qu’on lui avait

inculquées depuis sa tendre enfance. Les doigts d'Eshan, penché sur elle, soufflant sur elle, l'inondaient d'un plaisir indescriptible. Elle ployait de plus en plus sous son poids, au point que sa tête touchait presque ses genoux, que son corset lui coupait la respiration. Elle n'avait pas la force de retenir les gémissements qui s'exhalaient de ses lèvres entrouvertes. Les soupirs d'Eshan ressemblaient à des sanglots étouffés. Il y avait de la colère, du désespoir dans ses frottements impétueux, dans la brutalité de ses caresses, une volonté farouche de la marquer au fer de son désir. Elle sentait entre les étoffes une forme oblongue et dure qui lui appuyait sur la colonne vertébrale. Au bout d'un moment, il se releva, retira les mains de son corset, la prit par les épaules, la retourna avec autorité, s'accroupit devant elle et l'embrassa avec une fougue telle que leurs dents s'entrechoquèrent. La yonaka affolée frappait la litière à coups de sabot et mugissait à fendre l'âme. N'importe qui aurait pu les surprendre dans cette étable ouverte à tous vents, mais ils n'avaient pas conscience du danger, se croyant coupés du reste du monde, isolés par un charme, comme ces héroïnes de l'Amvâya qui continuaient de danser et de chanter au milieu des Qvals aux mille faces. La loi kropte, pourtant, était impitoyable pour les amants illégitimes. On les ligotait et on les jetait dans des fosses que les voisins ou les voyageurs étaient conviés à combler de pierres et de terre. La famille de l'homme était dépossédée de ses terres et condamnée à vivre dans l'errance, la famille de la femme frappée d'infamie pendant sept générations. Eshan et Ellula n'en avaient cure, ils se mordaient, ils se dévoraient avec un appétit décuplé par la perception coupable de cette double trahison. Elle ne protesta pas lorsqu'il entreprit de lui retrousser sa robe et son jupon jusqu'à la taille. Peut-être était-ce la solution choisie par l'ordre cosmique pour précipiter sa perte, pour l'inviter à son dernier voyage ? Au moins sa vie n'aurait pas été totalement stérile puisque Eshan l'aurait révélée à elle-même, aurait ébloui ses sens, puisqu'elle aurait mêlé sa sueur, sa saveur, sa salive, son odeur à celles de l'homme à qui elle avait choisi de se donner.

Eshan dégrafait fébrilement les boutons de son pantalon lorsqu'une voix aiguë retentit, bien réelle celle-là.

« Eshan ! »

Saisi, il bondit sur ses jambes avec la vivacité d'un aro sauvage.

« Ma mère », chuchota-t-il.

Par gestes, il intima à Ellula de se rajuster, de ramasser le seau et de se replacer devant le pis de la yonaka. Lui-même reboutonna précipitamment son pantalon, défroissa sa chemise et remit un semblant d'ordre dans ses cheveux détrempés. Ellula eut l'impression d'un grand déchirement, d'une brutale glaciation après une explosion de vie. Elle rabattit machinalement son jupon et sa robe, arrangea sa

coiffe et son corset, replaça le tabouret devant la yonaka, récupéra le seau, appuya le front sur le flanc couvert de zihotes puis, tremblante, au bord des larmes, pressa les trayons avec une maladresse révélatrice de son désarroi.

« Je suis là, mère, dit Eshan en sortant dans l'allée centrale. Cette yonaka est nerveuse. Elle a renversé le seau d'Ellula et a failli la piétiner.

— On n'a pas idée d'être aussi empotée ! »

Kephta était la plus corpulente des quatre épouses d'Isban Peskeur. La plus criarde et la plus soupçonneuse également : ses petits yeux bleu marine semblaient toujours chercher des failles chez ses interlocuteurs, dans lesquelles elle s'engouffrait ensuite pour répandre le poison de la méchanceté. Seule à lui avoir donné deux fils, elle bénéficiait d'un statut privilégié dans le cœur du patriarche. Elle occupait en principe le rang de troisième épouse, mais dans les faits elle était presque l'égale de Rijna qui ne prenait aucune décision importante sans l'avoir au préalable consultée. Elle dissimulait son embonpoint sous d'amples robes mais rassemblait ses cheveux bruns sous des coiffes trop petites qui faisaient ressortir la rondeur flasque de son visage.

Le regard de Kephta s'attarda sur les joues rouges et les lèvres gonflées de son fils avant de se poser sur Ellula.

« Petite idiote ! Tu ne vois pas que cette yonaka n'a plus de lait ! siffla-t-elle.

— Mère, tu ne devrais pas parler de cette façon à la future épouse de mon père », intervint courageusement Eshan.

Les lèvres pincées, les yeux plissés, Kephta pointa sur Ellula un index boudiné et menaçant.

« Elle n'est pas encore mariée. Cette sauvageonne ne sait même pas traire les yonakas.

— Tu le sais, toi ? »

Kephta écarta l'objection d'un revers de main.

« Elle ne se comporte pas comme une digne épouse d'Isban Peskeur.

— Laisse-lui le temps d'apprendre. Est-ce qu'il ne t'a pas fallu un peu temps pour t'adapter ?

— Cesse de prendre sa défense, Eshan ! Et, d'ailleurs, ta place n'est pas dans cette étable.

— Je ne pouvais la laisser se faire piétiner par…

— Je t'interdis de tourner autour d'elle. »

Eshan pâlit, ouvrit la bouche pour répondre mais se ravisa devant l'attitude déterminée de sa mère. Le moment n'était pas venu d'éveiller ses soupçons – de les conforter plutôt, car un esprit aussi retors que celui de Kephta avait obligatoirement conçu des soupçons

sur les relations entre son fils et la jeune et jolie promise – mais d'adopter un profil bas, de sauvegarder ses chances de revoir Ellula. Il hocha la tête et sortit de l'étable.

Kephta s'approcha d'Ellula, toujours appuyée contre le flanc de la yonaka, pétrifiée sur son tabouret.

« Jamais personne n'a ouvert les portes du malheur dans la maison d'Isban Peskeur, chuchota la grosse femme. Et jamais personne ne les ouvrira. Même si la loi interdit de tuer, même si je suis damnée pour l'éternité, je te tuerai sans hésitation, sans remords, si je te surprends une fois encore dans les bras de mon fils. »

*

Trois yonaks entiers rôtissaient depuis l'aube sur les gigantesques broches plantées entre deux étables. On avait sorti les tables et les chaises des maisons du domaine pour les assembler en un immense carré autour du dais de cérémonie. Les femmes avaient étalé les nappes blanches tandis que les hommes ornaient les toits et les frontons des portes de guirlandes de fleurs, que les enfants couvraient de pétales les allées du domaine. Préparées depuis trois jours par une armée de cuisinières, les galettes de fizlo, salées ou emmiellées, s'entassaient sur les petites charrettes à bras qui circuleraient bientôt au milieu des convives. Trois cents invités environ étaient déjà arrivés, plus de deux cents étaient encore attendus. Les plus proches, les domaniaux et les petits propriétaires voisins, étaient venus dans des carrioles tirées par des attelages de yonaks ; les plus éloignés, membres de la famille d'Isban Peskeur, dignitaires et eulans du consistoire de Madeïon, avaient été transportés par les chars à vent réquisitionnés pour la circonstance. Tous s'étaient parés de leurs plus beaux atours, robes de laine fine, broderies, coiffes de dentelles pour les femmes et les filles, costumes sombres, chemises colorées, chapeaux de paille pour les hommes et les garçons, toges grises et capes pourpres pour les religieux. Le bruit courait que l'eulan Paxy, la plus haute autorité du consistoire, se déplacerait en personne pour bénir l'union d'Isban Peskeur et de sa cinquième épouse.

Les odeurs de chair grillée, les parfums fleuris et les senteurs sucrées se répandaient dans l'air déjà chaud. Les quatre premières épouses couraient d'un coin à l'autre de la cour, harcelaient les servantes et les louagers chargés de la cuisson des trois yonaks, accueillaient les nouveaux arrivants, les installaient à leur table selon un protocole soigneusement élaboré, procédaient à la distribution rituelle des jarres d'eau fraîche et des galettes de fizlo. Les cordelles à roue, les flûtes herbières, les grêlons, les tambourinans, les conques mêlaient leurs notes allègres ou graves aux conversations, aux exclamations, aux piaillements, aux mugissements lointains des bêtes

éparpillées dans les pâturages. Les musiciens, juchés sur une estrade devant la maison principale, joueraient sans manger et sans boire jusqu'à une heure avancée de la nuit. La musique les transporterait dans un état proche de la transe qui leur ferait oublier la fatigue, la soif et la faim. Habituellement placé sous le signe du labeur et de l'austérité, le domaine bruissait de cris et de rires, comme possédé par les mille démons de l'egon, ces entités décadentes et mensongères que les Kroptes chassaient impitoyablement de leur esprit à l'exception des jours de fête, où la vigilance se relâchait, où la rigueur morale s'effaçait pour quelques heures devant la joie et le plaisir des sens.

De joie, Ellula n'en ressentait guère dans sa chambre où les deux couturières l'habillaient de sa robe de mariée, confectionnée spécialement pour l'occasion. Deux heures plus tôt, deux servantes l'avaient lavée dans le grand bac en pierre rempli d'une eau tiède et parfumée. Leur babillage l'avait irritée, ainsi que le contact des gants de crin sur sa peau tendre. Elles lui avaient épilé les aisselles et le pubis à l'aide de petites pinces en os, pour que « le maître soit ensorcelé par votre douceur », avaient-elles gloussé en pouffant de rire. Ellula avait poussé un cri à chacun des poils qu'elles lui avaient arrachés – « heureusement que vous n'êtes pas aussi velue que cette guanopan de Kephta ! » Elles l'avaient ensuite massée avec de l'huile afin d'apaiser le feu provoqué par les frottements et les épilations. Les couturières, aussi volubiles que les servantes, lui avaient passé un corset et un jupon fabriqués avec de la laine de yonakin, « la plus agréable à porter, la plus délicate, la plus difficile à laver », puis elles avaient effectué les dernières retouches de la robe, faite d'une « laine plus rêche mais bien plus solide et surtout plus facile à broder »…

Les broderies aux couleurs éclatantes s'entrelaçaient savamment du col jusqu'aux chevilles, si bien que l'étoffe originelle, de couleur écrue, disparaissait entièrement sous les passementeries. Quant à la coiffe, plus ample et plissée que de coutume, elle s'ornait de plumes d'oiseaux et de fleurs qu'Ellula trouvait ridicules mais dont les couturières jugeaient la présence indispensable.

Elle avait été exonérée de traite le lendemain de l'intrusion de Kephta dans l'étable. Rijna lui avait flanqué un chaperon dans les jambes, une vieille servante à l'haleine méphitique qui l'avait accompagnée dans ses moindres déplacements, poussant le zèle jusqu'à l'attendre devant la porte des toilettes lorsqu'elle s'y enfermait pour satisfaire un besoin naturel. Cantonnée aux tâches ménagères, elle n'avait plus revu Eshan qu'à l'occasion des repas, du seul dîner le plus souvent, car lui-même avait été chargé par la première épouse de superviser la fenaison. Il partait très tôt le matin et ne revenait qu'au crépuscule, le visage rougi par les rayons de l'A, les joues creusées par la fatigue. Ils n'avaient donc pas eu l'opportunité de se retrouver en

tête à tête avant la cérémonie. Elle le regrettait amèrement : lui seul aurait pu empêcher cette union détestable. Un mot de lui, un simple signe, et elle se serait enfuie sans hésitation de ce domaine qui se refermait sur elle comme une gigantesque tombe, elle aurait accepté de brûler en clandestine les derniers feux de son existence. Après qu'il l'avait embrassée et caressée dans l'étable, elle avait espéré toutes les nuits qu'il frappe à sa fenêtre, qu'il la supplie de partir avec lui. Nul besoin de supplier d'ailleurs, un bref regard aurait suffi : ils auraient traversé la cour intérieure du domaine, ils auraient couru jusqu'à l'aube, ils auraient établi d'infranchissables distances entre Isban Peskeur et eux, ils se seraient réfugiés dans le massif de l'Éraklon en compagnie des aros sauvages et des rapaces, ils se seraient aimés dans une grotte introuvable jusqu'à ce que la mort les invite à leur ultime voyage dans le vide noir et froid. Mais il ne s'était pas présenté, il avait baissé les yeux à chaque fois que leurs regards s'étaient croisés, résigné déjà, écrasé sous le poids de la tradition, et l'espoir immense, insensé, qui s'était levé en elle s'était retiré en lui laissant un arrière-goût de cendres.

Elle avait alors observé son futur époux. Elle n'avait trouvé aucun attrait à son visage parcheminé, à ses yeux couleur d'eau sale, à ses mains larges et calleuses, à son ventre distendu, à sa voix rude. Elle détestait particulièrement sa façon de manger, d'enfourner autant d'aliments à côté de sa bouche que dedans, de secouer sa barbe grise pour faire tomber les restes. Elle n'envisageait pas de frotter sa peau à celle d'un homme qui lui inspirait un tel dégoût.

Eshan… pourquoi l'avait-il abandonnée ?

Les couturières la revêtirent de sa robe avec des gestes solennels.

« Vous voilà parée, ma douce ! s'exclama l'une d'elles. Votre époux sera fier de vous. »

L'autre consulta l'horloge murale A du regard et ajouta : « La cérémonie va bientôt commencer. »

Une immense clameur retentit lorsque l'eulan Paxy se présenta à l'entrée du domaine, escorté par une délégation de vingt eulans et de trente jolis-gorges. Cet homme était, davantage qu'un puits de connaissance et l'autorité suprême du continent Sud, le symbole vivant de la civilisation kropte, le « phare », le « gardien du Traité », le « rayon d'étoile » qui dispersait par sa seule présence les démons de l'Amvâya et les ténèbres de l'egon. Sa barbe et ses cheveux de neige escamotaient en partie son visage brun. De petite taille, drapé dans la robe blanche des sages, il se fraya un passage difficile au milieu de la foule des convives qui, à l'annonce de son arrivée, avaient déserté la cour intérieure pour se masser de chaque côté de l'allée principale.

Seuls les musiciens, enivrés par le son de leurs instruments, demeurèrent sur l'estrade et continuèrent de jouer pour un auditoire qui, à leurs yeux, avait cessé d'exister depuis un bon moment. Chacun tendait la main pour obtenir la bénédiction du saint homme dont le sourire malicieux avait quelque chose d'enfantin. La tradition qui imposait aux promis de demeurer dans leurs chambres respectives jusqu'au début du rituel interdisait à Isban Peskeur de l'accueillir en personne. Ce furent donc ses quatre épouses qui se chargèrent de lui offrir l'eau et la galette de bienvenue, ravies qu'un tel honneur fût accordé à leur maison, furieuses, dans le fond, qu'il rejaillît sur la cinquième épouse, la petite sauvageonne qui n'avait pour elle que l'insolence de sa beauté.

Eshan se faufila parmi les eulans de l'escorte et s'adressa à voix basse au plus âgé d'entre eux après l'avoir salué d'une profonde révérence.

« Quelles sont les nouvelles du Nord ? » demanda-t-il d'un ton qui se voulait désinvolte.

L'eulan lui décocha un regard perplexe, puis sévère.

« Je suis Eshan, fils d'Isban Peskeur. Je viens d'achever mon service de joli-gorge et j'ai entendu dire que les Estériens du Nord… s'agitaient beaucoup en ce moment.

— Ils s'agitent depuis des siècles, répondit l'eulan d'une voix sèche. C'est ce que font tous les animaux dont la cage est devenue trop exiguë.

— Ce ne sont pas des animaux et leur cage n'a pas de barreaux ! » répliqua Eshan avec une vivacité qu'il regretta aussitôt.

L'eulan s'immobilisa et se planta solidement sur ses jambes pour résister aux poussées désordonnées de la multitude. Ses rides trahissaient un âge avancé, soixante, soixante-cinq ans peut-être, mais sa vigueur était celle d'un jeune homme. Un cou puissant émergeait des plis de sa toge grise.

« Les animaux sont au moins respectueux de leur mère nourricière. Et la cage des Estériens n'a qu'un seul barreau, mais bouillant et d'une largeur de douze mille kilomètres. La nature est prévoyante, mon jeune ami, en douteriez-vous ?

— L'océan bouillant n'est pas un obstacle pour les bateaux et les engins volants, insista Eshan, conscient que le moment était mal choisi de soutenir ce genre de conversation.

— Le consistoire a récemment reçu une délégation du gouvernement du Nord. Le Traité des littoraux est un document intangible, sacré. Jamais, vous m'entendez, jamais il n'a été question qu'il soit dénoncé par l'une ou l'autre partie. Le violer reviendrait à saper les fondations de la planète.

— Les Estériens n'ont pas la même éthique que nous. Ils peuvent

très bien dire une chose et penser son contraire. »

Les yeux de l'eulan flamboyèrent de colère contenue.

« Douteriez-vous également de la clairvoyance de l'eulan Paxy, jeune Peskeur ? Il était présent à chaque réunion et n'a rien décelé de suspect dans le comportement des membres de la délégation du Nord. Je ne sais pas de quelle source proviennent vos informations, mon ami, mais je vous conseille de vous abreuver ailleurs. Et vite. Par égard pour votre père dont nous célébrons aujourd'hui le mariage, je tairai cette conversation lors de la prochaine assemblée du consistoire. Et maintenant, par pitié, cessez de vous tourmenter, faites honneur à votre maison et réjouissez-vous avec vos invités. »

L'eulan reprit sa marche et pressa le pas pour reprendre sa place aux côtés du rayon d'étoile. Eshan resta en arrière, perdu dans ses pensées. Il n'avait pas le cœur à se réjouir. Dans quelques minutes, la femme qu'il aimait serait unie à son père. Il n'avait pas eu le courage de l'enlever avant ce jour fatidique ; empêtré dans ses hésitations et ses peurs comme un oiseau prisonnier des mailles d'un filet, comment trouverait-il celui de briser un tabou en devenant l'amant de la cinquième épouse de son père ? Il rêvait pourtant jour et nuit du corps d'Ellula, de ses seins qu'il avait capturés pendant quelques secondes, de la saveur de sa bouche, de la douceur de sa peau, de son odeur, de sa sueur.

La nuit précédente, il s'était levé, rhabillé, il était sorti dans la cour intérieure et s'était rendu sous la fenêtre de la chambre de la jeune femme. Là, il avait lutté avec lui-même pendant plus de deux heures sous l'œil rond de Xion, un combat intérieur exacerbé par le silence de la nuit. Il avait fini par renoncer, la mort dans l'âme, sacrifiant ses sentiments et ses désirs sur l'autel de la tranquillité familiale. Il l'avait regretté à l'aube, comme il aurait probablement regretté d'avoir pris la décision opposée. Il voulait maintenant croire que le temps effacerait ses remords, mais il en doutait, connaissant sa nature tourmentée, cette fascination pour la souffrance qui n'augurait d'aucun apaisement. La conversation avec l'eulan avait participé de la même obsession du conflit : la thèse du complot estérien l'exaltait parce qu'elle était synonyme d'un chaos qu'il appelait de tous ses vœux, d'un malheur dont il se nourrirait avec un appétit féroce.

Lorsque l'eulan Paxy et ses assistants furent prêts à officier, Rijna et Juna, les première et quatrième épouses, conduisirent Isban Peskeur sous le dais de cérémonie au son de la musique nuptiale, puis Opra et Kephta, les deuxième et troisième épouses, sortirent de la maison en tenant la promise par les bras. Des murmures admiratifs parcoururent l'assistance à la vue de la jeune fille dont la beauté reléguait au second plan la splendeur de la robe et de la coiffe. Placé au milieu de ses frères et sœurs, Eshan ne resta debout qu'au prix d'un effort

surhumain. Il se mit à transpirer sous la double épaisseur de sa chemise et de sa veste, retira son chapeau, s'essuya le front, contint à grand-peine une violente envie de vomir. Un hurlement monta du plus profond de ses entrailles, d'autant plus déchirant qu'il resta coincé entre son ventre et sa gorge. Alarmée par sa pâleur subite, une de ses grandes sœurs se tourna vers lui et l'interrogea du regard. D'un geste agacé de la main, il lui fit signe qu'il se sentait parfaitement bien.

Ellula avait tellement chaud sous son jupon, son corset et son épaisse robe que la réalité glissait sur elle comme un songe. L'A brillait de tous ses feux dans un ciel étincelant, figeait les odeurs. Dans l'ombre du dais, elle distinguait les silhouettes d'un vieil homme aux cheveux et à la barbe blancs que Kephta lui avait présenté comme l'eulan Paxy, et de cinq autres officiants vêtus de toges grises et de capes rouges. Elle apercevait, au second plan, une mosaïque de formes et de couleurs, la foule des invités rassemblés devant les tables. Les notes de musique, les commentaires et les rires composaient un fond sonore étourdissant. Elle n'osait pas regarder Isban Peskeur, immobile à ses côtés, elle maudissait sa condition de femme, elle haïssait son père et son futur époux, ces hommes qui l'avaient marchandée comme un animal domestique, elle attendait un événement, n'importe lequel, qui eût empêché ce mariage.

Et, soudain, elle fut traversée par des images, par des bruits, par des cris. C'est tout juste si elle se rendit compte que l'eulan Paxy prononçait les formules rituelles, s'emparait de sa main, la plaçait dans celle d'Isban Peskeur, bénissait leur union. Les applaudissements, les roucoulements et les clameurs des invités lui firent le même effet qu'une averse lointaine. Sa vision l'accaparait tout entière, claire, puissante, séparée de la réalité par un très léger décalage. Quelqu'un, un assistant de l'eulan Paxy sans doute, lui versa quelques gouttes d'eau parfumée sur le front, un autre lui répéta les commandements de l'épouse, un troisième lui traça les signes de fécondité sur la poitrine et le ventre. Un bourdonnement d'essaim, des formes noires dans le ciel, une pluie de feu, des milliers de cadavres calcinés. Les quatre premières épouses, leurs enfants, leurs gendres et leurs brus se pressaient maintenant sous le dais, l'embrassaient, lui souhaitaient de nombreux enfants, des garçons surtout. Un flot d'hommes et de femmes dans un couloir obscur, vibrations des pas sur un revêtement lisse et froid, visages désespérés, détresse, déracinement. Une étreinte lui coupa le souffle. Elle reconnut l'odeur, la brutalité d'Eshan, bientôt détaché d'elle par les poussées désordonnées de la foule. Elle vit les corps inertes de son père, de Mazira, de sa mère, comprit qu'elle ne les reverrait pas. Des dizaines de milliers d'Estériens se répandent sur le continent Sud comme une nuée d'insectes, massacrent les yonaks, éventrent la terre pour en extraire le minerai. Elle ressentit la douleur

d'Ester, de la mère nourricière dont ils arrachaient les entrailles.

« Tiens-toi droite ! Tu es l'épouse d'Isban Peskeur désormais. »

La voix éraillée de Rijna.

Ellula prit conscience qu'elle marchait en direction de la table, soutenue par le bras de la première épouse. Présent et avenir se confondaient, l'écartelaient, son corps et son esprit n'avaient pas la capacité d'accueillir les deux réalités en même temps. Elle ne vivait ni dans l'une ni dans l'autre, elle avait besoin de fraîcheur, de silence, de calme pour remettre un peu d'ordre, pour retrouver des repères. Les scènes défilaient, se superposaient sans lien apparent : des hommes misérables se battaient dans les couloirs et les pièces d'une immense maison aux murs de pierre noire, des soldats regroupés en pelotons exécutaient leurs prisonniers avec des armes qui crachaient la foudre, des femmes couraient entre les collines en portant leur enfant, des soudards achevaient des jeunes filles après les avoir violées, d'étranges mariages étaient célébrés dans une salle obscure et confinée… L'impression dominante était celle de la fin d'un monde, de l'omniprésence du vide noir et froid.

« Vous êtes toute pâle. »

Une voix masculine.

Elle était assise devant la table d'honneur dont la nappe blanche lui blessait les yeux. Elle se tourna vers son voisin. Isban Peskeur l'examinait avec la mine satisfaite du fermier venant d'acheter une yonaka, avec un soupçon d'inquiétude également. Il grignotait un bout de galette de fizlo dont les miettes s'incrustaient dans sa barbe. Tout autour d'eux, les conversations des invités de prestige, l'eulan Paxy, les dignitaires du consistoire, les grands domaniaux, grossissaient le brouhaha général et couvraient les envolées des instruments de musique.

« La chaleur », souffla-t-elle.

La menace planait sur le domaine comme une ombre sournoise. Elle ne pouvait pas révéler sa prémonition. Elle transpirait de plus belle sous sa coiffe et ses vêtements, des gouttes de sueur perlaient de son front, s'écoulaient sur ses tempes, sur ses joues. Elle fermait les yeux pour échapper aux visions, pour gagner quelques secondes de répit, mais elle s'abîmait dans un gouffre sans fond où les images prenaient une dimension terrifiante.

La mort la prévenait-elle de son passage ?

Les louagers découpaient les trois yonaks à l'aide de longues lames en pierre, les servantes apportaient les plats de choux dentelés et de navelles, les légumes traditionnels des plaines du continent Sud.

Il y eut d'abord un bourdonnement ténu, insistant, puis une odeur désagréable et tenace se répandit parmi les effluves de viande grillée. Les invités ne prirent pas immédiatement conscience du danger, mais

ils parlèrent moins haut, rirent moins fort, et l'éclat de leurs yeux se ternit. Sans tenir compte des remontrances de ses sœurs, Eshan se débarrassa de sa veste, sortit de table, se faufila entre deux bâtiments et courut en direction des collines.

Le bourdonnement se transforma en grondement sourd, obligeant les invités à se taire. Brusquement dégrisés, les musiciens eux-mêmes cessèrent de jouer et restèrent immobiles sur l'estrade, la tête levée vers le ciel. Les visions d'Ellula s'interrompirent, elle reprit aussitôt pied dans le réel. Elle savait maintenant que l'avenir avait rejoint le présent, que le feu de la destruction allait s'abattre sur le continent Sud. Elle n'éprouvait aucune peur mais ressentait de la compassion pour ses parents, pour ses frères kroptes, même s'ils l'avaient traitée en sorcière puis en animal domestique. L'eulan Paxy, les autres officiants, les dignitaires, les grands domaniaux s'étaient levés à leur tour, avaient retiré leur chapeau, et, la main posée sur le front, ils scrutaient l'horizon dans une attitude comparable à celle des charognins, les petits rongeurs qui se dressaient sur les promontoires rocheux pour prévenir les ruses des prédateurs. Les pleurs d'un nourrisson s'élevaient quelque part dans un recoin de la cour où sa mère s'était retirée pour lui donner le sein.

Une dizaine de formes sombres firent leur apparition au-dessus des sommets arrondis des collines. De loin, elles ressemblaient à des rapaces volant en bande, mais plus elles se rapprochaient, plus les différences se précisaient : bien que souples, leurs ailes restaient immobiles et leur envergure avoisinait les trente mètres. Elles crachaient des panaches de fumée noire qui restaient un long moment en suspension avant de se disperser, émettaient un rugissement sourd et continu qui évoquait un grondement d'orage permanent, répandaient une âcre odeur d'air brûlé. Les yonaks, affolés, couraient dans tous les sens, brisaient leurs clôtures, se télescopaient de plein fouet, se piétinaient.

Les engins volants effectuèrent un premier passage au-dessus du domaine, déclenchant une telle panique que la plupart des convives se jetèrent au sol et se plaquèrent contre terre. Peu nombreux étaient les Kroptes qui connaissaient l'existence des aéronefs estériens, interdits de vol au-dessus du continent Sud : les eulans du consistoire, les exportateurs, les grossistes, quelques grands domaniaux, tous ceux qui avaient d'une manière ou d'une autre affaire aux agents gouvernementaux du Nord. Les autres, terrifiés, crurent que les démons eschatologiques de l'Amvâya s'étaient échappés de leur enfer afin de prononcer le jugement dernier. La peur se transforma en panique lorsque les aéronefs rebroussèrent chemin après avoir décrit une large boucle et, au lieu de filer à pleine vitesse comme lors du premier passage, se stabilisèrent au-dessus de la cour intérieure dans

un vacarme assourdissant. La nuit parut soudain s'être posée en plein jour, la puanteur devint irrespirable. Passés les premiers instants de saisissement, des hommes, des femmes, des enfants s'enfuirent par l'allée principale, mais des éclairs étincelants tombèrent des engins volants et les calcinèrent en une fraction de seconde. Certains, les vêtements en feu, firent encore quelques pas avant de s'effondrer dans la poussière.

« Ne bougez pas ! » glapit un eulan.

Ellula était restée assise sur sa chaise, contrairement à Isban Peskeur qui avait plongé sous la table. Elle attendait la mort avec détachement, avec sérénité.

Durant d'interminables minutes, les engins volants demeurèrent suspendus au-dessus des invités pétrifiés, puis deux d'entre eux amorcèrent leur descente et se posèrent l'un au centre du carré formé par les tables et l'autre à côté d'une grange dans un sifflement de pales et d'hélices. Des courants d'air chaud soulevèrent les nappes et la toiture du dais de cérémonie, la température grimpa de plusieurs degrés, des chapeaux et des coiffes s'envolèrent et roulèrent sur l'herbe rase. Au sol, les appareils étaient encore plus impressionnants qu'en vol. Leur fuselage arrondi et luisant, leurs six pieds courts et massifs, leurs tuyères noires et fumantes, leurs ailes articulées, leurs hublots convexes et ovales les apparentaient à des monstres caparaçonnés et invincibles. Des portes coulissèrent sur leurs flancs, des passerelles télescopiques en jaillirent comme des langues de batraciens. Le rugissement des huit autres aéronefs de l'escadron, qui avaient repris de l'altitude, s'était transformé en un grondement sourd.

Trois hommes vêtus de costumes clairs et escortés de soldats dévalèrent la passerelle et se dirigèrent vers la table de l'eulan Paxy. Les intrus étaient rasés et portaient les cheveux courts. Un domanial eut la mauvaise idée de s'interposer entre eux et le rayon d'étoile. Un éclair jaillit de l'objet métallique brandi par un soldat et lui perfora la poitrine. Le domanial baissa la tête comme pour contempler le trou béant dans lequel avait disparu son cœur et son poumon gauche, puis il bascula vers l'avant et s'affaissa de tout son long sur l'herbe. Ses deux épouses et ses enfants éclatèrent en sanglots. Des dizaines d'autres soldats surgirent des appareils et bloquèrent toutes les issues de la cour intérieure.

« Nous vous cherchions, eulan Paxy, déclara l'un des trois hommes d'une voix forte en s'inclinant. À Madeïon, on nous a dit que vous vous étiez absenté pour célébrer un mariage dans les plaines.

— Vous n'étiez pas invités, messieurs », rétorqua l'eulan.

Un sourire narquois flotta sur les lèvres de son interlocuteur.

« Nous mourrions d'envie d'explorer les vertes plaines du centre. Notre gouvernement nous a chargés de vous annoncer l'annexion du

continent Sud. Aujourd'hui, plus de cent mille soldats estériens se sont déployés du littoral du bouillant jusqu'au péripôle. Selon les rapports télémentaux, nous contrôlons tout le territoire. Nous venons donc vous demander de vous soumettre, vous et tous les membres de votre consistoire.

— Le Traité des littoraux… » commença l'eulan Paxy.

Le plénipotentiaire estérien balaya l'argument d'un geste du bras.

« Un traité vieux de trente ou quarante siècles n'est plus d'actualité. Les temps ont bien changé depuis que nos ancêtres l'ont signé.

— Prenez garde, monsieur, vous offensez la mémoire humaine ! » tonna l'eulan Paxy.

Ses yeux noirs flamboyaient sous ses sourcils blancs et fournis.

« Et vous, les Kroptes, vous offensez le présent, répliqua l'Estérien. Votre splendide isolement prend fin à ce jour, pour le bien de tous.

— Les armes finissent toujours par se retourner contre les bourreaux.

— Considérez en ce cas que votre comportement s'est retourné contre vous.

— Qu'allez-vous faire d'eux ? » demanda l'eulan en désignant les invités d'un mouvement de menton.

Le plénipotentiaire consulta ses deux acolytes du regard.

« Quelques-uns d'entre eux entreront dans un projet gouvernemental de la plus haute importance.

— Et les autres ? »

N'obtenant pas de réponse, l'eulan Paxy saisit son vis-à-vis par le col de sa veste et répéta :

« Et les autres ?

— Les mentalistes décideront de leur sort. Quant à vous, eulan, vous serez consigné à Vrana tant que dureront les opérations militaires. »

Les invités ne furent pas autorisés à repartir chez eux. Après la distribution de la viande de yonak, ils s'installèrent dans les granges et les étables pour y passer une nuit inconfortable. L'astronef du plénipotentiaire avait décollé en emportant l'eulan Paxy et les autres dignitaires du consistoire, mais deux autres engins avaient atterri et vomi des cohortes de soldats qui avaient immédiatement réquisitionné les habitations et les vivres. Ils avaient également contraint des femmes à passer la nuit en leur compagnie. Les maris qui avaient protesté avaient été foudroyés et leurs corps jetés dans une fosse avec les cadavres des hommes, des femmes et des enfants qui avaient été abattus par les aéronefs. Ellula avait échappé à cette première rafle en

se faufilant dans une grange. Elle s'était enduit le visage de poussière, avait retiré sa robe de mariée, s'était revêtue d'une blouse usagée qui ne mettait guère en valeur sa beauté. Deux soldats s'étaient emparés de Juna, la quatrième épouse d'Isban Peskeur, l'avaient traînée à travers la cour et emmenée dans la maison d'un louager d'où elle n'était pas ressortie. Rijna et Opra s'étaient efforcées de réconforter ses deux filles, âgées respectivement de douze et neuf ans.

Alors qu'on le croyait mort et qu'on commençait déjà à le pleurer, Eshan fit sa réapparition à la tombée de la nuit. Il expliqua qu'il s'était glissé entre les sentinelles estériennes à la faveur de l'obscurité naissante. Kephta le serra à l'étouffer avant de le sermonner vertement. Le patriarche ne lui adressa en revanche aucun reproche. Assis contre un pilier, plus voûté que d'habitude, le regard dans le vague, il semblait porter sur ses épaules toute la misère du monde. Sans doute jugeait-il qu'il portait une grosse part de responsabilité dans le malheur des familles qui avaient été décimées sur son domaine. Son mutisme et son abattement se conjuguèrent au manque d'intimité et de confort pour dispenser Ellula de la redoutable corvée de nuit de noces. Ils se couchèrent sur une litière de paille fraîche étalée par Eshan et d'autres jeunes gens, mais tardèrent à trouver le sommeil, dérangés par les hurlements des femmes qu'on maltraitait dans les maisons et dont les appels au secours transperçaient les fenêtres et les murs.

CHAPITRE V

L'ESTÉRION

Les satellites Vox et Xion, colonisés au XXIII^e siècle de l'ère monclale, firent l'objet de terribles conflits jusqu'au XXVI^e siècle. Les grandes compagnies d'exploitation minière poussèrent les colons, menés par le sécessionniste Sten Vary, à proclamer leur indépendance. Principales pourvoyeuses en matières premières indispensables à la production d'énergie magnétic et à la fabrication des navettes estersat, les compagnies étaient excédées par le monopole du CEE, le Cartel estérien des énergies. L'émancipation des satellites représentait pour elles la garantie d'une libre exploitation et d'une augmentation substantielle de leurs profits. À contrario, le gouvernement estérien ne pouvait reconnaître l'indépendance de ses colonies : forts de leurs richesses minières, les satellites auraient tôt ou tard les moyens de constituer une armée puissante et seraient tentés de prendre le contrôle d'Ester, de recoloniser en quelque sorte leur ancienne planète.

Les édiles estériens n'avaient pas envisagé, en revanche, que la guerre s'avérerait aussi longue, aussi meurtrière, aussi destructrice. Truffés de nanotecs destinés à compenser la faible gravité et la pénurie d'oxygène, les colons se révélèrent des adversaires redoutables dans les combats au sol. Sur les deux millions de soldats estériens ayant participé aux batailles, un million huit cent mille trouvèrent la mort. De même, sur les mille navettes de liaison estersat expédiées sur Vox et Xion, les mines aériennes en détruisirent plus de neuf cents. Les réserves de magnétic, les stocks de minerais, les citabulles, les biosphères agricoles, les réseaux d'énergie, toutes ces réalisations d'une civilisation balbutiante, fragile, furent entièrement anéanties. On établit à vingt millions le nombre de victimes voxiones, militaires et civiles. Sten Vary fut capturé, jugé et précipité dans un puits d'eau bouillante, les compagnies dissoutes et remplacées par des firmes à la solde du pouvoir estérien. La guerre n'entraîna pas seulement le désastre écologique des satellites, mais elle marqua le point de départ du déclin économique d'Ester.

Il fallut reconstituer la flotte de navettes estersat, rebâtir des biosphères,

rouvrir les puits d'extraction, rétablir les voies commerciales. Deux siècles furent nécessaires pour cicatriser les gigantesques blessures ouvertes par la guerre. On modifia le système génétique des colons de la deuxième vague, choisis parmi les criminels, les opposants politiques, les terroristes, afin d'éradiquer de leur cerveau tout germe de révolte.

*Cependant, la guerre eut une autre conséquence, indirecte celle-là : la démographie galopante d'Ester, l'épuisement des gisements, la pollution de l'air et de l'eau, la manifestation annoncée des premiers signes d'instabilité d'Aloboam se conjuguèrent aux difficultés spécifiques des satellites – faible gravité, défaut d'oxygène, vie confinée dans les biosphères – pour pousser le gouvernement estérien à explorer des voies radicalement différentes. Plusieurs programmes furent proposés et aussitôt abandonnés, comme l'exploitation de l'océan Osqval ou encore l'estéraformation de Vox et Xion. Un projet finit par se dégager, qui était en réalité la combinaison de deux et qui permettait de dégager une solution sur le court et sur le long terme : la recherche d'une terre nouvelle aux caractéristiques très proches de celles d'Ester répondait au problème de la dilatation d'Aloboam et de l'extinction de son système ; la remise en cause du sacro-saint Traité des littoraux, autrement dit l'ouverture du continent Sud à une éventuelle colonisation, résolvait en partie les difficultés démographiques et écologiques de la planète. On mit d'abord à contribution les astronomes de l'académie de Vrana, qui, à l'aide de télescopes et de capteurs spectraux, scrutèrent le ciel sans relâche et tentèrent de découvrir une planète habitable parmi les systèmes observables. Une équipe de mentalistes fut ensuite chargée de sélectionner les candidats au premier exode. L'armée se prépara à envahir le continent Sud, une simple formalité dans la mesure où la non-violence était l'un des commandements majeurs de la religion kropte. Enfin, les scientifiques et les techniciens les plus qualifiés d'Ester furent rassemblés sur Vox pour concevoir et réaliser l'*Estérion*, qui acquit rapidement le surnom de « vase » ou d'« amphore », tant sa forme – proue large et plate, taille étranglée, poupe arrondie presque obèse – évoquait celle de ces récipients qu'on trouve dans n'importe quelle maison du continent Nord. On aurait également pu le comparer à une alviola, un insecte parasite des monts Qvals, ou encore, et certains ne s'en sont pas privés, au corps d'une déesse callipyge de la religion primitive des Grandes Assuors.*

Extrait du journal du moncle Artien.

« V

OUS PENSEZ réellement que ce… que cette chose puisse franchir une distance de douze années-lumière ? »

Debout devant la baie du salon, le prémiaire fixait l'*Estérion* avec une moue sceptique. Moteurs coupés, la navette gouvernementale s'était calée sur l'orbite de la gigantesque masse noire qui occultait en grande partie le fond grisâtre de Vox.

« Cela prendra du temps, monsieur, répondit Jij Olvars, le technicien responsable du chantier. Environ cent vingt ans à la vitesse de trente mille kilomètres par seconde, stabilisée par le voleur de temps. »

Le prémiaire pivota sur lui-même avec une extrême vivacité et planta son regard de rapace dans celui de Jij Olvars.

« Il n'a pas été possible de faire plus vite ?

— C'est un engin expérimental, monsieur. Au-delà de cette vitesse, sa fiabilité ne serait pas garantie.

— Et, à trente mille kilomètres par seconde, vous me certifiez qu'il atteindra sa destination ? »

Le technicien chercha un appui parmi les astronomes, les trois mentalistes de l'Hepta, les administrateurs et les dioncles assis autour de la grande table de conférence, mais tous baissaient la tête, le laissant se débrouiller seul avec le chef du gouvernement estérien. Chacun avait son lot de problèmes et serait tôt ou tard placé sur la sellette. Sculptés par les faisceaux crus des appliques, les visages tendus, figés, évoquaient les masques tragiques du théâtre omnique.

« Je ne peux rien garantir, monsieur. Nos calculs sont théoriques et certains paramètres ne sont pas vérifiables, même si nous avons pris toutes les précautions, multiplié les essais. »

Le prémiaire hocha la tête. Vêtu d'un costume sobre dont la veste était boutonnée jusqu'à la base du cou, incapable de rester en place plus de trente secondes, il marchait sans cesse de la table à la baie, de la baie à la porte, de la porte à la rangée de hublots opposée, des hublots à la table. Ses cheveux blancs et ras accentuaient la sévérité d'une face qu'aucune ride ne creusait – l'action des molécules de jouvence sans doute. Il avait accédé à la fonction de triumvir une trentaine d'années plus tôt, avait rapidement pris l'ascendant sur les deux autres membres du gouvernement et s'était autoproclamé prémiaire, un titre qui lui donnait le pouvoir absolu sur Ester et ses deux satellites. N'accordant qu'une confiance limitée à ses deux

collègues du triumvirat et aux administrateurs régionaux, il leur concédait les tâches les plus courantes, les plus routinières. Il leur avait, par exemple, confié l'annexion du continent Sud, une mission facile qu'aurait exécutée n'importe quel officier subalterne.

« Je vous sais gré de votre franchise, Olvars, dit le prémiaire en revenant se planter devant la baie. Cent vingt ans, dites-vous ? Cela signifie qu'il devra embarquer des quantités phénoménales de carburant…

— Nous avons prévu plusieurs systèmes de propulsion, monsieur. Les carburants fossiles qui seront utilisés pour lancer l'*Estérion* serviront ensuite d'appoint en cas de défaillance des autres systèmes, le réacteur nucléaire à fusion situé au cœur de la structure et le générateur de mouvement autodynamique. Enfin nous comptons sur l'effet de fronde pour accroître…

— Laissons de côté les détails techniques, voulez-vous, coupa le prémiaire. Je suppose que vous avez convaincu quelques membres de votre équipe de faire partie du voyage. »

Jij Olvars marqua un nouveau temps de silence. Du coin de l'œil, les autres le regardaient avec un soupçon de cruauté se débattre dans ses hésitations.

« L'*Estérion* sera en permanence sous contrôle, monsieur, si tel est le sens de votre remarque.

— Je n'aurais pas compris que les passagers fussent livrés à eux-mêmes tout au long de leur voyage. D'autant qu'ils perdront leurs repères habituels. L'absence de gravité, par exemple, risque de leur poser un certain nombre de…

— Nous y avons remédié, l'interrompit le technicien. Le réacteur nucléaire est constitué d'une masse de matière extrêmement compacte où sont réunies les forces fondamentales. Le paramètre de la vitesse sera suffisant pour créer un petit effet de gravité, pour permettre aux passagers de garder la tête en haut et les pieds en bas. Après une courte période d'adaptation, ils se promèneront dans les coursives avec la même aisance que dans les rues d'une cité. Ou que dans les couloirs d'un pénitencier. »

Le prémiaire décolla son pied du plancher au prix d'un effort qui lui tira une grimace, le posa sur son genou opposé et désigna la semelle luisante de sa chaussure.

« J'espère que vous tiendrez compte de vos découvertes pour l'élaboration des futures navettes estersat. Je déteste marcher avec ces fichues semelles aimantées. » Il reprit une position conforme à la dignité de sa fonction. « Cette masse du cœur nucléaire ne risque-t-elle pas de contrarier le mouvement, la vitesse ?

— Leur masse n'a jamais empêché les galaxies de filer à une allure de plus de mille kilomètres-seconde dans le vide, monsieur.

Cependant, nous avons choisi d'utiliser son inertie, de la transformer en source d'énergie supplémentaire : nous avons installé des inverseurs, des sortes de miroirs qui piègent l'inertie et la dirigent vers des réacteurs annexes. Nous estimons qu'elle aidera grandement l'*Estérion* à atteindre sa vitesse de croisière. Les miroirs se désactiveront dès que le seuil des trente mille kilomètres par seconde sera atteint, et le voleur de temps prendra le relais. Au-delà, et pour finir de répondre à votre première question, nous pensons que nous perdrions tout contrôle sur l'appareil. Il nous fallait trouver le meilleur compromis entre masse, énergie, temps et vitesse.

— Ce « voleur de temps » me contrarie. N'y a-t-il pas moyen de s'en passer ?

— Pas dans ce système, monsieur. Comme son nom l'indique, il volera du temps pour maintenir la stabilité de l'*Estérion.* Sans lui, les propulseurs provoqueraient une accélération permanente qui risquerait de rapprocher dangereusement le vaisseau du mur de la vitesse de la lumière. Et là…

— Espérons seulement que le vol de cet appareil sera aussi convaincant que vos théories !

— Cela fait près de cent ans que mes prédécesseurs et moi-même travaillons sur ce projet, monsieur. Nous avons essayé de mettre toutes les chances de notre côté. Reste évidemment un facteur par nature imprévisible.

— Lequel ? »

Jij Olvars promena un regard appuyé sur les trois mentalistes et les deux dignitaires de l'Église monclale.

« Le facteur humain. »

Après avoir ainsi passé le relais aux autres intervenants, il se détendit et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Bientôt, lorsque *L'Estérion,* ce monstre qui lui avait volé la plus grande partie de sa vie, aurait quitté le système d'Aloboam et entamé son périple incertain – beaucoup plus incertain qu'il ne l'affirmait – vers une destination également hypothétique, il pourrait enfin regagner Ester et explorer le continent Sud, ces terres vierges qu'on disait si belles et qu'un traité archaïque l'avait jusqu'alors empêché de visiter.

Le prémiaire s'abîma une nouvelle fois dans la contemplation de *L'Estérion* et lui trouva effectivement une ressemblance frappante avec une sculpture primitive et callipyge des Grandes Assuors. Bien qu'il n'en fût pas l'instigateur, ce projet lui tenait particulièrement à cœur. Les nanotecs le prolongeraient sans doute de cent cinquante ans, voire de deux cents ans, mais il mourrait ou deviendrait un légume congelé avant de connaître le dénouement de cette aventure, la plus extraordinaire, la plus fascinante de l'histoire estérienne. On lui avait expliqué que le temps ne se déroulerait pas à la même vitesse à

l'intérieur de *L'Estérion* et sur Ester, que les cent vingt ans dont avait parlé Jij Olvars équivaudraient à six ou sept siècles pour les habitants de la planète et de ses satellites. Toutefois, l'histoire retiendrait que le rêve un peu fou de ses prédécesseurs s'était concrétisé sous son mandat, que sa volonté, sa ténacité avaient entretenu l'espoir du peuple estérien voué à l'anéantissement, et cela suffisait à justifier les nombreuses exactions commises au nom de la raison d'État, les meurtres qui avaient jalonné son parcours, les coups bas, les complots, les trahisons, les décisions iniques, comme celle de violer le Traité fondamental des littoraux et d'ordonner l'extermination massive de cinq millions de Kroptes.

Il dispersa ses pensées d'un mouvement de tête, se retourna et s'avança vers les trois mentalistes d'une foulée rendue saccadée par les semelles aimantées.

« Parlons donc du facteur humain, dit-il d'une voix lasse. Je ne suis guère convaincu par le choix que vous avez proposé, défendu et maintenu en dépit d'une opposition presque unanime. Nous avions demandé à l'Hepta de dégager une élite, des hommes et des femmes sains de corps et d'esprit, au besoin renforcés par des nanotecs, et vous nous proposez un groupe constitué de cinq mille détenus du pénitencier de Dœq et de cinq mille Kroptes. Curieuse conception de l'élite : des tueurs de la pire espèce et des fanatiques pacifistes ! »

Les mentalistes ne répondirent pas tout de suite. À leur immobilité, à l'extrême attention qui pétrifiait leurs traits, il ne faisait aucun doute que les deux femmes, une ancienne aux cheveux gris et courts, une plus jeune à la longue chevelure blonde, et l'homme, dont le visage inexpressif le désignait comme un mutant-tec voire un androïde, tenaient une conversation télémentale. Ils portaient tous les trois la tenue traditionnelle des mentalistes, une ample combinaison verte frappée sur la poitrine d'une tête noire et stylisée.

« Épargnez-moi vos conciliabules, de grâce ! maugréa le prémiaire, qui exécrait la communication télémentale bien que sa fonction l'obligeât à y recourir fréquemment. Nous nous sommes réunis dans cette navette précisément pour nous exprimer en mode oral simple et réduire au maximum les risques d'interception : pour différentes raisons liées à la sécurité de l'État, je ne tiens pas à ce que notre entretien déborde des cloisons de cette navette…

— Nous estimons que nous n'avons pas à nous justifier de nos choix, monsieur, attaqua la plus vieille des deux femmes d'une voix perforante. Nous sommes des techniciens de l'esprit, même si certains nous dénient ce titre. Le facteur humain n'est ni plus imprévisible ni plus fiable que les facteurs astronomique ou matériel. Il entre également dans un cadre strict de probabilités. »

Le prémiaire soupira et dévisagea tour à tour les trois mentalistes

dont les visages restèrent de marbre.

« Je suis en droit, me semble-t-il, de vous réclamer des comptes. » Sa voix conservait son calme mais les marques de son impatience se devinaient dans son souffle accéléré et dans certaines de ses intonations. « Je n'ai rien contre vous trois, mais j'apprécie moyennement l'absence de Mald Agauer ou d'un autre membre de l'Hepta. Pourquoi ne se sont-ils pas déplacés en personne ? Leur temps est-il si précieux qu'ils n'ont pas trois heures à me consacrer ? Je sais que les mentalistes n'aiment pas qu'on se mêle de leur travail, mais, bordel ! ce programme vous a été commandé par le gouvernement estérien. Il faudrait vous enfoncer dans le crâne qu'il engage l'avenir de l'humanité estérienne et que je n'ai strictement rien à foutre de vos susceptibilités corporatistes !

— Vous n'avez pas exigé de Jij Olvars qu'il justifie chacun des procédés ou des matériaux utilisés pour la construction de *L'Estérion,* intervint la jeune femme blonde. Ses connaissances outrepassant votre seuil de compétence, vous n'avez pas d'autre choix que de lui accorder votre confiance. Mais, en tant qu'être humain, vous pensez avoir votre mot à dire sur le matériau humain, vous vous autorisez un avis. Or vous ne pouvez juger qu'au travers d'un tamis tendu par votre mémoire cellulaire, par votre affect, par votre intellect. »

Sa voix suave et basse avait un effet apaisant, presque hypnotique. Elle aurait pu être jolie avec ses grands yeux bleus et ses lèvres sensuelles, mais son absence d'expression, si elle ne l'enlaidissait pas, ne la rendait ni sympathique ni attirante. Le problème avec les mentalistes, c'est que leurs interlocuteurs ne savaient jamais jusqu'à quel point ils étaient manipulés.

« J'ai des pensées, des sentiments, des émotions, un passé comme tout un chacun, je suppose, grommela le prémiaire.

— Le but du corps des mentalistes est précisément d'avoir une vision claire, statistique, rationnelle du comportement humain et dérivé, dit la blonde. C'est-à-dire dégagée de la subjectivité, de l'influence de l'inconscient et de la mémoire cellulaire. Nous nous plaçons sur un plan d'observation où vous ne pouvez pas nous rejoindre. C'est pourquoi nous ne vous demandons pas de nous comprendre, monsieur, mais d'accepter notre point de vue de spécialistes comme vous avez accepté celui de Jij Olvars, ou encore des astronomes lorsqu'ils vous affirment avoir localisé une planète aux caractéristiques similaires à celles d'Ester.

— Ne comparons pas ce qui n'est pas comparable, protesta maître Kalris, le président de l'AAV, l'Académie astronomique de Vrana, un homme d'une centaine d'années au crâne rasé et aux lourdes paupières qui tiraient sur ses yeux jaunes un rideau presque hermétique. L'hypothèse de la vie sur une planète éloignée est le

résultat de l'observation, de l'analyse spectrale, d'une multitude de données qui se recoupent. Il serait prétentieux et vain que de prétendre à la certitude absolue, mais notre démarche a été dictée par les critères scientifiques les plus rigoureux. Je ne vois pas que les mentalistes aient démontré la même exigence dans la conduite de leurs propres travaux. Les hommes et les femmes de qualité ne manquent pas sur Ester et le Voxion, et le…

— Quels sont selon vous les critères de qualité requis pour ce voyage ? coupa la plus âgée des mentalistes.

— Une bonne santé, une intelligence au-dessus de la moyenne, une moralité irréprochable, une aptitude certaine à résoudre les problèmes techniques… »

Maître Kalris chercha une approbation sur le visage du prémiaire mais celui-ci, consterné par le côté simpliste de l'énumération, ne lui accorda aucun regard.

« Nous parlons d'envoyer des Estériens dans l'espace, maître Kalris, articula la blonde avec force. Nous parlons de les arracher de leurs racines et de les maintenir pendant cent vingt ans, c'est-à-dire pendant deux ou trois générations, en milieu confiné, sans autre horizon que des cloisons, des planchers et des plafonds métalliques. Savez-vous ce que devient un homme sain de corps et d'esprit enfermé dans la cellule d'une prison ? Avez-vous observé à quelle vitesse il perd ses repères sociaux ? »

L'astronome eut un geste du bras signifiant que ce genre d'observation ne relevait ni de son intérêt ni de sa compétence.

« Et, pourtant, un détenu n'est pas environné de vide, il garde les pieds sur terre, il respire l'air de son monde natal, poursuivit la blonde. En prison, il a le choix entre deux types de comportement : la défaite ou la survie. Pour survivre, il doit renouer avec son instinct animal, se comporter comme un fauve, s'adapter en permanence, tuer ou être tué.

— C'est ce genre d'énergumènes que vous projetez d'embarquer dans *L'Estérion* ? ricana maître Kalris.

— Des hommes ordinaires paniqueraient, perdraient les pédales, tandis qu'eux connaissent déjà ce type de situation, gèrent quotidiennement l'insupportable tension engendrée par l'exiguïté. Nous avons fait le pari qu'ils s'adapteraient mieux et plus vite que de soi-disant candidats triés sur le volet. À leur manière, ils forment une élite, pas au sens éthique où vous l'entendez mais sur le plan de l'efficacité. Encore une fois, nous n'avons pas été mandatés pour ratiociner sur des règles de moralité, ne vous en déplaise, n'en déplaise aux représentants de l'Église monclale, mais pour optimiser les chances d'atteindre le but.

— Pourquoi avez-vous décidé de leur livrer les Kroptes en

pâture ? » s'enquit le prémiaire.

Les trois mentalistes s'absorbèrent à nouveau dans une conversation télémentale qui eut le don de l'indisposer.

« Quand vous en aurez fini avec vos apartés, siffla-t-il, vous condescendrez peut-être à me donner une explication ! »

Ce fut l'homme dérivé qui répondit :

« Chaque pièce a deux faces, monsieur. » Impossible de déterminer si sa voix synthétique était masculine ou féminine. « Les Kroptes représentent l'autre face des détenus. Côté pile, pas d'espoir, pas de foi, pas de lois, pas de femmes ; côté face, un système de croyances monolithique, la polygamie, le mythe de la terre promise…

— Ils ont déjà trouvé leur terre promise, le continent Sud, objecta le prémiaire.

— Nous pensons qu'ils ont gardé au fond d'eux la dynamique de l'exode. Nous sommes même persuadés que le mythe a influé sur leur patrimoine génétique. La proportion de quatre femmes pour un homme tendrait à prouver qu'ils se sont préparés de tout temps à un nouveau départ.

— Je ne vois pas le rapport entre…

— La polygamie ne résulte pas chez eux d'un simple assujettissement des femmes mais d'une volonté inconsciente de préserver le potentiel procréateur. Procréer est la meilleure manière pour un peuple pacifique et vulnérable d'assurer sa pérennité.

— De quelle manière les avez-vous sélectionnés ?

— Ils ont tous été éduqués dans les mêmes valeurs. Il nous a suffi de choisir un échantillonnage représentatif. »

Les mots du mentaliste flottèrent un long moment dans le silence du salon de conférences. D'un côté de la masse de *L'Estérion,* on distinguait, sur la croûte grisâtre de Vox, la ligne sinueuse de la faille centrale du Mécédone. Tout paraissait suspendu dans l'espace, et l'état de nerfs des passagers, pourtant enfermés dans le compartiment depuis seulement trois heures, démontrait mieux que tout discours la validité du raisonnement des mentalistes.

« Les deks les extermineront en moins de deux jours ! lança le prémiaire.

— Pas si les responsables du chantier ont suivi nos recommandations, rétorqua la blonde, pas mécontente, visiblement, de renvoyer la balle à Jij Olvars.

— Nous avons tenu compte de vos remarques, assura le responsable du chantier avec une précipitation révélatrice de son embarras. Mais… euh… des contraintes techniques ne nous ont pas permis… Enfin, l'essentiel est que *L'Estérion* soit séparé en deux parties bien distinctes comme vous l'aviez exigé.

— Certains facteurs humains sont effectivement imprévisibles,

lâcha l'homme dérivé avec une pincée de mépris. Il nous paraît important, capital même, que les deux faces de la pièce ne soient pas rassemblées avant un quart de siècle.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Qu'est-ce que ça change si un engrenage n'a pas été placé au bon endroit, si le réacteur nucléaire a été monté en dépit du bon sens, si la planète qu'on nous annonce accueillante s'avère inhabitable ? Vous n'apprécieriez pas, je pense, que des incapables s'ingénient à saboter votre travail ! »

Jij Olvars se leva d'un bond et pointa sur le mentaliste un index rageur. Son ombre s'étira sur les cloisons et le plafond lisses du compartiment.

« Je n'ai pas de leçon à recevoir de la part de… d'une espèce de mécanique !

— Vous recourez vous-même aux nanotecs, n'est-ce pas ? riposta l'homme dérivé sans élever la voix. Je ne suis pas un androïde ni un mutant au sens réducteur où vous entendez ces termes. On a ramassé mon cadavre dans une rue de Vrana et on m'a ressuscité grâce aux implants technologiques et aux injections de molécules de synthèse. J'ai été conçu pour assister les humains dans les recherches mentales. On m'a équipé d'une voix et d'une formidable banque de données qui me donne une capacité d'analyse et de synthèse dont vous n'avez pas la moindre idée. Mais, et c'est là sans doute que nos opinions divergent, j'ai aussi un ego, une perception idiosyncratique de l'espace et du temps. Je ne suis donc ni un ersatz d'humain, ni un monstre, ni un ennemi, mais seulement une individualité, si choquant que puisse vous paraître ce terme, un être qui éprouve des émotions, des sentiments, des pensées, et même parfois de la colère, comme en ce moment. Et, si je vous dis que votre négligence met en danger l'expérience de *L'Estérion,* ce n'est pas pour le seul plaisir humain de vous donner une leçon.

— Vous semblez vous tenir en très haute estime vous-même, pour une créature de synthèse, cracha Jij Olvars. Pourquoi ne prendriez-vous pas la place des détenus ou des Kroptes dans *L'Estérion ?*

— Nous avons glissé quelques-uns des nôtres parmi eux. Je serais moi-même parti sans hésitation si mes probabilités de réussite avaient été supérieures aux leurs.

— Avouez plutôt que vous éprouvez ce sentiment bien humain qu'on appelle la peur !

— Il suffit ! glapit le prémiaire. Combien de temps cela prendrait-il de réaménager *L'Estérion* conformément aux souhaits des mentalistes ? »

Le responsable du chantier évita soigneusement de croiser le regard luisant du triumvir.

« Quinze ans, peut-être vingt, répondit-il du bout des lèvres.

— Beaucoup trop. Nous ne pouvons pas faire marche arrière. »

Le prémiaire se tourna vers l'administrateur des monts Qvals, vêtu de l'uniforme officiel des ads, un costume bleu nuit orné de boutons et de galons holographiques.

« Où en êtes-vous avec les deks ?

— Au dernier recensement, leur population s'établit à sept mille. Ils s'entre-tuent à une cadence de trois cents par jour. Au train où vont les choses, l'objectif des cinq mille sera atteint dans six ou sept jours. Ils sont enragés, monsieur, et je doute que ce soit une bonne idée de les boucler dans ce tas de ferraille. Autant rassembler dans la même cage cinq mille aros sauvages et cinq mille yonaks.

— C'est pourtant ce que nous allons faire, ad, parce que nous n'avons plus le choix. Demain, le conseil des dioncles de l'Église monclale prononcera l'hérésie des Kroptes et j'ordonnerai leur exécution dans deux jours, hormis les cinq mille qui auront été retenus pour effectuer le grand saut.

— Pourquoi l'Église monclale ? demanda maître Kalris. Pourquoi pas l'Astafer ou une autre des grandes religions estériennes ? Et, d'ailleurs, rien ne vous obligeait à déclarer ces pauvres bougres hérétiques avant de les massacrer… »

L'attaque laissa de marbre les deux dioncles coiffés de leurs hautes toques et drapés dans les plis de leurs robes noires. La guerre avait été déclarée depuis bien longtemps entre l'Académie astronomique de Vrana et le conseil des dioncles : la plupart des scientifiques d'Ester, d'obédience omnique, redoutaient le caractère hégémonique et obscurantiste de l'Église monclale, qui intriguait sans cesse dans les allées du pouvoir pour accéder au statut de religion officielle. Les ecclésiastiques du Moncle s'opposaient avec virulence à tout prolongement de la vie humaine par assistance technologique, à toute forme de vie artificielle ou modifiée. Les créatures dérivées étaient donc pour eux des abominations, des monstres issus de l'orgueil humain. Forts de leur eau d'immortalité dont ils gardaient soigneusement le secret et qu'ils présentaient comme un don de l'Un à ses serviteurs, ils réclamaient un retour à l'ordre primitif qui aurait le double mérite de contrecarrer l'influence des scientifiques et de maintenir leurs fidèles dans un dogmatisme proche de la superstition. Comme bon nombre de religieux, ils professaient exactement le contraire de ce qu'ils étaient en réalité, des enfants de l'artifice. Ils recouraient à la violence, exhortaient leurs partisans à tuer les prêtres et à détruire les lieux de culte des religions rivales, effectuaient un véritable travail de sape auprès du triumvirat et des administrateurs régionaux, bref, accroissaient sans cesse leur emprise sur une population angoissée par la grande peur de l'extinction de l'A et de

l'anéantissement d'Ester.

« L'Église monclale est la seule religion qui se soit réellement impliquée dans le projet, rétorqua le prémiaire. J'en conclus qu'elle est la seule à s'intéresser à l'avenir du peuple estérien.

— Elle a plutôt fait en sorte que la Fraternité omnique et les autres confessions en soient exclues, corrigea maître Kalris.

— Les mots ne suffisent pas, maître Kalris ! La Fraternité omnique et les autres confessions se sont fendues de magnifiques déclarations d'intentions, mais jamais elles ne nous ont proposé d'aide concrète. Dois-je vous rappeler que l'Église monclale a financé en partie le projet, c'est-à-dire vos propres travaux ?

— Elle a peut-être payé nos télescopes et nos capteurs spectraux, elle n'a pas pour autant racheté la liberté de croyance, monsieur, et nos âmes ne lui appartiennent pas. »

L'espace de quelques secondes, le prémiaire parut sur le point de se jeter sur l'astronome. Les dioncles restaient impassibles, mains posées à plat sur la table, mais les lueurs vives qui leur enflammaient les yeux trahissaient une tension intérieure portée à son paroxysme. Les mentalistes étaient à nouveau plongés dans une conversation télémentale.

« Personne ne prétend le contraire, monsieur l'astronome, lâcha le prémiaire entre ses lèvres serrées. L'Église a simplement acheté son billet pour le premier voyage. Il me paraît juste qu'elle soit la première à recueillir les fruits de ses investissements, d'autant qu'elle est désormais la religion la plus répandue sur le continent Nord et les satellites. En contrepartie, pour sceller notre alliance plus exactement, elle accepte de prendre sur elle le sang kropte.

— Ce ne sera ni le premier ni le dernier, maugréa maître Kalris.

— Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'elle proclamera l'hérésie des Kroptes, poursuivit le prémiaire sans tenir compte de l'intervention. Il nous fallait une… une caution morale pour justifier auprès de l'opinion l'exécution de cinq ou six millions d'êtres humains.

— Est-il indispensable de les tuer pour occuper leurs terres ? Nos ancêtres ne se sont pas montrés aussi radicaux envers les créatures non humaines des monts Qvals… »

Le prémiaire revint se poster devant la baie et, tout en contemplant d'un œil distrait la masse noire de *L'Estérion,* s'absorba un long moment dans ses pensées. Seul le grésillement des appliques et le frottement régulier de la jambe de Jij Olvars contre un pied de la table troublèrent le silence profond de l'espace.

« La situation n'était pas comparable, murmura-t-il sans se retourner. Les Qvals ont aujourd'hui disparu de la surface d'Ester, et nous en sommes arrivés à un point où nous ne pouvons plus épargner les bouches inutiles. Nous luttons pour la survie de notre espèce,

maître Kalris, et nos mesures seront désormais à la hauteur de notre ultime combat : drastiques, sélectives, impitoyables. Je compte bientôt promulguer un décret qui réglementera la liberté d'expression et condamnera à mort tout individu coupable du délit d'opinion. À partir d'aujourd'hui, prenez garde à vos paroles, elles pourraient vous mener tout droit dans un puits d'eau bouillante. Le Moncle n'a peut-être pas acheté vos âmes, selon votre expression, mais votre collaboration au projet, essentielle, je vous le concède, ne vous dispense en aucune façon d'observer la règle commune. L'*Estérion* s'envolera à la date prévue. Les facteurs humains ne nous empêcheront pas de respecter nos délais. »

*

Les détenus marchaient d'un pas hésitant au milieu des grilles magnétic dressées de chaque côté des avenues de Vrana. Bouclés depuis plus d'une semaine dans des cellules individuelles de deux mètres carrés, les cinq mille rescapés de Dœq avaient été libérés à l'aube. Entravés par de courtes chaînes, escortés chacun de deux soldats des forces armées estériennes, on les avait rassemblés dans la cour de l'ancien centre de soins de la capitale du Nord. Là, un délégué du gouvernement juché sur une estrade leur avait expliqué qu'ils avaient été choisis pour vivre la plus formidable aventure jamais expérimentée par le genre humain. Trop affaiblis pour accorder de l'attention à ses paroles, ils l'avaient vaguement entendu évoquer un voyage interstellaire de cent vingt ans, la mission qui leur était confiée de jeter un pont entre Ester et le nouveau monde découvert par l'Académie astronomique de Vrana, la possibilité de rendre un très grand service à l'humanité et de racheter ainsi leurs fautes. Eux ne songeaient qu'à se remplir l'estomac et à dormir.

Les conditions s'étaient tellement durcies à Dœq que le sang avait coulé sans interruption dans les couloirs et les cellules, que la moindre cuillerée de soupe, la moindre bouchée de rondat, la moindre parcelle de matelas, le moindre bout de tissu avaient engendré des batailles meurtrières, que l'organisation mise en place par les clans dominants avait volé en éclats et cédé la place à une confusion encore plus meurtrière. C'est ainsi qu'Abzalon avait pu régler son compte à Fonch avant de s'occuper du cas de Pixal. Il avait coincé le quartre dans un couloir et lui avait brisé les quatre membres à main nue avant de lui transpercer le ventre avec ses doigts, de lui arracher le foie et de le manger sous le regard exorbité de sa victime. Quant à Pixal, le chef du clan lâché par les siens, il avait commis l'erreur fatale de s'aventurer seul dans la cellule où s'étaient installés Abzalon et Lœllo : il s'était retrouvé pendu avec ses propres tripes aux barreaux de l'unique lucarne. Une frénésie destructrice s'était emparée des deks tandis que

se rétrécissait leur espace vital, que ce fumier d'Erman Flom fermait l'un après l'autre les cellules, les couloirs, les étages et rationnait la nourriture avec une régularité implacable, que les rondats se faisaient de plus en plus rares, que les latrines s'engorgeaient, que l'exiguïté contraignait les hommes à se frotter en permanence les uns aux autres. La morgue automatique avait cessé ses rondes quotidiennes et laissé les cadavres pourrir sur place. La puanteur presque palpable avait largement contribué à accentuer l'hystérie sanguinaire des détenus.

Abzalon et Lœllo avaient décidé d'établir des tours de garde : l'un veillait pendant que l'autre dormait, mangeait ou satisfaisait un besoin naturel. Ils étaient parvenus à déjouer de nombreuses agressions au prix d'une vigilance de tous les instants et de son corollaire, une fatigue nerveuse qui les avait peu à peu vidés de leur énergie. Les foies de leurs adversaires, que Lœllo lui-même s'était efforcé d'ingurgiter malgré sa répulsion pour la pratique cannibale, n'avaient pas suffi à les reconstituer, et c'était avec un grand soulagement qu'ils avaient vu arriver un détachement de l'armée estérienne commandé par Erman Flom. Un jeune dek n'avait pas résisté à la tentation de se jeter à la gorge du directeur et de l'étrangler. Ni les soldats ni les RS n'étaient intervenus pour sauver Erman Flom, qui s'était débattu un long moment avant de céder subitement et de s'effondrer sur le carrelage souillé de sang. Le meurtrier n'avait même pas été châtié pour son geste, comme si la mort du directeur n'avait été que la conséquence attendue, voire souhaitée, du programme des mentalistes dont avait parlé le Taiseur. Les cinq mille deks survivants avaient été transférés à Vrana par une noria de véhicules blindés de l'armée et enfermés dans des cellules individuelles équipées en tout et pour tout d'une paillasse et d'un trou d'évacuation. On leur avait servi deux repas assez copieux par jour, mais ils n'avaient pas eu la possibilité de récupérer : leur système nerveux, laminé par les années passées dans l'enfer de Dœq, leur interdisait de trouver le sommeil.

« Si on nous a permis de nous entre-tuer, ce n'est certainement pas pour nous gracier et nous proposer une reconversion paisible, avait dit le Taiseur. Nous resterons jusqu'à notre mort des indésirables, des assassins et des violeurs aux mains et à l'âme tachées de sang. »

Ils étaient sortis de leur cellule avec la plus grande circonspection lorsque les soldats étaient venus leur ouvrir la porte. Éblouis par la lumière du jour naissant, ils avaient marché au jugé, d'une allure rendue maladroite par la chaîne qui leur reliait les deux chevilles. Dans la cour, Lœllo était venu se placer aux côtés d'Abzalon, un pâle sourire sur sa face émaciée. On lui avait retiré ses bottes pour lui enserrer les bracelets de la chaîne. De son pantalon de toile et de sa chemise ne subsistaient que des lambeaux reliés les uns aux autres par les fils de la trame. Des mèches blanches parsemaient dorénavant sa

chevelure bouclée et sa peau, autrefois hâlée, avait pris une teinte cireuse qui le vieillissait de vingt ans. En comparaison, Abzalon paraissait avoir mieux supporté son séjour dans l'obscurité du minuscule cachot, mais il était difficile de détecter des traces d'usure sur sa trogne tellement cabossée qu'elle paraissait avoir été forgée par un marteau frénétique. Il avait gardé le pantalon trop petit qu'il avait récupéré sur le cadavre de l'un des hommes de Fonch dans le labyrinthe souterrain des Qvals. Les coutures avaient pratiquement toutes cédé mais il tenait par miracle sur ses hanches de plus en plus saillantes. Le Taiseur, dans un état pitoyable – maigreur maladive, dents déchaussées, cernes violacés –, s'était joint à eux.

« Nous entrons dans la phase finale du programme, avait-il chuchoté tandis que l'officiel, une huile gouvernementale reconnaissable à son costume sombre parfaitement coupé et à son air important, gravissait les quelques marches de l'estrade.

— J'suis rudement content de vous revoir », avait soufflé Abzalon dans un débordement de joie qui ne lui était guère coutumier.

Les rayons encore pâles de l'A s'étaient reflétés dans ses yeux globuleux et avaient paré sa pauvre bouille d'une grâce enfantine qui avait bouleversé Lœllo.

« Moi aussi, Ab », avait balbutié le Xartien, les larmes aux yeux.

Après le discours du représentant du gouvernement, ils avaient été poussés vers la sortie de la cour et s'étaient engagés dans une première rue encadrée de grilles magnétic. Une foule énorme s'était massée sur les trottoirs et sur les balcons des immeubles, séparée des grilles magnétic par un cordon de sécurité. Quolibets, injures, hurlements avaient salué l'apparition des premiers deks. La procession des futurs passagers de *L'Estérion* dans les artères principales de la capitale du Nord avait été décidée par le prémiaire en dépit de l'opposition des deux autres triumvirs et de l'administrateur de Vrana. Il s'agissait selon lui de donner un tour solennel à cet embarquement afin de marquer les esprits et d'attiser la flamme défaillante de l'espoir. Il avait donc ordonné aux responsables de la sécurité d'interdire le centre-ville à la circulation et de dresser d'infranchissables grillages magnétic tout au long du trajet entre l'ancien hôpital et l'astroport de Vrana, puis, par l'intermédiaire du CTP, le canal téléoral planétaire, il avait convoqué la population à cette procession solennelle. Le résultat avait largement dépassé ses prévisions puisque plus de vingt millions d'Estériens venus de tous les coins du continent Nord se pressaient depuis la veille sur les sept kilomètres du parcours.

« On s'croirait des bestiaux qu'on mène à l'abattoir ! grogna Lœllo.

— Les bestiaux, on leur crie pas dessus », renchérit Abzalon.

Ils avançaient côte à côte dans le passage d'une largeur de quatre mètres, se tenant à distance respectable des grilles. Leur peau captait

les infimes vibrations et la chaleur de l'énergie magnétic qui les aurait happés et réduits en cendres au premier effleurement. Les vociférations de la multitude leur perforaient les tympans, la poitrine et le ventre. Les spectateurs déversaient toute leur colère, toute leur frustration, toute leur peur sur les deks vêtus de haillons, parfois même entièrement nus, qui progressaient en trébuchant, avec une lenteur presque comique, sur le revêtement lisse de la rue. Contrairement aux vœux téléoraux du prémiaire, les spectateurs ne ressentaient aucune sympathie pour ces bannis sur lesquels reposaient tous les espoirs de la civilisation estérienne. Les mentalistes avaient quant à eux estimé que la population du continent Nord éprouvait le besoin impérieux d'une catharsis et que ce défilé « représentait pour elle une belle opportunité de libérer les charges émotionnelles négatives engendrées par les prévisions à long terme de l'agonie d'Aloboam ».

Des grappes humaines colorées et bruissantes, suspendues aux balcons, aux fenêtres, aux toits, égayaient les façades de ces immeubles dans lesquels Abzalon avait autrefois rôdé, à l'affût d'une femme à décortiquer. Il reconnaissait la ville, même débarrassée de ses habituels encombrements aériens ou terrestres, même travestie par cette multitude vociférante. Vrana avait une couleur, une odeur reconnaissables entre toutes, elle émettait une note qui, comme la corde d'un grêlon des rues, déclenchait des vibrations particulières dans son plexus solaire et dans son bas-ventre. Elle avait été son terrain de jeu puis son terrain de chasse, à la fois mère, sœur et maîtresse. Sa rumeur l'avait bercé, sa chaleur l'avait rassuré, son gigantisme l'avait protégé. Il se souvint alors des mots du représentant du gouvernement.

Jamais…

Il suffoqua subitement, chercha son souffle, crut qu'il allait défaillir sous les yeux et les rires des spectateurs, réussit à rester debout, continua de marcher. Il ne laissait pas de famille derrière lui, mais un enchevêtrement de métal et de béton qu'il avait aimé comme une entité vivante, comme une personne, et la séparation le déchirait autant que s'il avait dû quitter définitivement des êtres de chair et de sang.

« J'ai pas tout compris à cette histoire de voyage… »

Lœllo avait hurlé pour dominer les huées de la foule. Ce fut le Taiseur, marchant derrière eux, qui répondit :

« Ils vont nous boucler dans un engin spatial et nous expédier dans un autre coin d'univers. Ils font coup double : ils se débarrassent des parias tout en les utilisant comme cobayes. Leur programme, c'était une sorte d'entraînement à un long voyage dans l'espace. Cent vingt ans, pour être précis. J'avais raison l'autre jour quand je disais que

nous avions vécu la meilleure part de notre détention. Dans les jours prochains, nous n'aurons plus de terre sous les pieds, plus de ciel sur nos têtes, nous vivrons dans un Dœq de ferraille et de vide. Nous nous sommes battus, nous avons tué, nous avons bu du sang de rondat et mangé des foies humains pour avoir le privilège de mourir à des millions et des millions de kilomètres de notre monde natal. Baisés sur toute la ligne. Chierie. »

L'affolement enfiévra et agrandit les yeux de Lœllo.

« Mourir ?

— Nous faisons partie d'un projet expérimental. Les responsables de ce programme n'auraient sûrement pas joué avec la vie d'Estériens ordinaires. Je connais suffisamment les mentalistes pour affirmer qu'ils ont au contraire sauté sur l'occasion de… »

La recrudescence des clameurs ainsi que son propre épuisement le contraignirent à s'interrompre. Ils venaient de déboucher sur un large boulevard qu'Abzalon identifia comme la promenade des Prémiaires, l'artère la plus prestigieuse et la plus onéreuse de Vrana, une partie de la ville qu'il n'aimait pas pour son côté trop ordonné, trop aéré, trop prévisible. Au bout se dressait le siège du gouvernement, un bâtiment massif, gris, entouré de colonnes hautes de plus de cent mètres, symbolisant chacune un personnage important de l'histoire estérienne. De chaque côté de la promenade, des tribunes avaient été installées dans lesquelles avaient pris place les milliers de personnalités que comptait la capitale, administrateurs, secrétaires ministériels, officiers supérieurs, dioncles de l'Église monclale, comédiens, chanteurs, peintres, sculpteurs, médialistes, mentalistes, tous ceux qui faisaient et défaisaient les réputations, qui avaient ou croyaient avoir une influence quelconque sur la société estérienne. Ébloui par les rayons rasants de l'A, Abzalon avait l'impression d'avancer dans un chemin tracé au milieu d'un champ de couleurs vives et changeantes.

« Expérimental, cela veut dire que nous avons toutes les chances d'exploser en vol, reprit le Taiseur lorsqu'un silence relatif fut retombé sur le boulevard. En admettant que l'engin soit fiable, nous risquons fort de dériver pour l'éternité dans l'espace. Et si nous atteignons notre destination, cette soi-disant planète découverte par les astronomes de l'Académie, nous nous serons probablement débrouillés pour nous éliminer les uns les autres. Enfin, cent vingt ans, cela nous laisse largement le temps de mourir de vieillesse. Ne compte pas revenir un jour sur ton monde, Lœllo. »

Les chaînes de Lœllo lui pesèrent soudain des tonnes. Il scruta la foule dans l'espoir insensé de reconnaître un visage familier, celui de sa mère, de ses sœurs, d'un ami, peu importait, mais les grilles l'empêchaient de discerner avec précision les traits des hommes et des femmes massés dans les tribunes. Et puis, il aurait fallu un véritable

miracle pour capter un regard complice dans cette marée humaine dont les plus hautes vagues culminaient à plus de trente mètres de hauteur et dont l'écume léchait les balcons et les toits. À Dœq, il avait gardé l'espoir de revoir un jour les siens dont il n'était séparé que par quatre murs et quelques milliers de kilomètres, mais dans l'espace il n'aurait ni passé ni avenir, ni descendance ni tombeau, il ne serait qu'un fzal omnique. Il lança un regard éperdu par-dessus son épaule et contempla la longue file des deks. Il en vit un se précipiter sur la grille et s'embraser dans une ultime étreinte magnétic.

Abzalon comprit qu'ils se dirigeaient vers l'astroport, situé au nord de la cité. Il lui était arrivé de se réfugier dans le tarmac, dont le gigantisme et la complexité offraient d'intéressantes possibilités de planque. Il avait regardé les navettes estersat décoller dans un rugissement assourdissant, crachant des colonnes de feu par leurs tuyères, mais jamais il n'avait été effleuré par l'envie d'embarquer et de gagner le Voxion. La perspective de vivre à l'intérieur des biosphères, l'obligation de recourir aux nanotecs correctrices, la faible gravité, tous les inconvénients des satellites le renforçaient dans son conditionnement d'Estérien, d'homme qui pouvait respirer et marcher à l'air libre. L'A, encore bas dans le ciel, déversait son or rose et tiède dans la promenade des Prémiaires, assombrissait les bâtiments dressés vers le ciel comme des bras suppliants. C'était la dernière fois qu'il admirait le lever de l'astre du jour.

Quelqu'un poussa un gémissement dans son dos. Il perçut un cliquetis de chaînes, un bruit de pas précipités, un grésillement prolongé, les cris d'effroi des spectateurs. Il n'eut pas besoin de se retourner.

Il aurait fait exactement la même chose si l'odeur de viande grillée ne lui avait pas donné faim.

CHAPITRE VI

VENTRE-SEC

*Le conseil des dioncles nous a contraints, mes confrères de la délégation de l'Église et moi-même, à assister à un spectacle bien cruel avant notre embarquement à bord de l'*Estérion. *Nous avons été transportés au centre du continent Sud, dans le massif de l'Éraklon plus précisément, au bord d'un cirque où plusieurs milliers de Kroptes avaient été rassemblés, entièrement dénudés (je crois avoir entendu qu'un cartel de grossistes a récupéré leurs vêtements pour les revendre sur les marchés du continent Nord ; il n'y a pas de sots profits). L'officier qui nous accompagnait nous a précisé que « ce genre d'endroit facilitait drôlement le travail », qu'il « suffisait de faire pleuvoir un déluge magnétic pour réduire cette racaille hérétique en cendres », qu'il « n'y aurait même pas besoin de les enterrer ». Il a prononcé ces paroles sans sourire, et c'est ce manque de distance, cette adhésion totale à la volonté conjointe du gouvernement et de l'Église qui m'ont le plus frappé. J'ai alors pris conscience que je préférais les cyniques aux fanatiques, et c'est sans doute à cet instant que s'est fissuré mon attachement au Moncle. On peut toujours se glisser dans le recul pris par les cyniques, les fanatiques ne vous en laissent pas le loisir. Je puis en tout cas affirmer que jamais un espace ne s'est ouvert entre mon poignard et la gorge de ceux que je considérais comme les ennemis de l'Un. J'étais, comme cet officier, incapable d'éprouver la moindre pitié, et moins encore de compassion, pour le père, la mère, le frère, la sœur, le fils, la fille à qui je m'apprêtais à retirer la vie.*

L'aéronef de l'armée estérienne a décollé, traversé le cirque et lâché ses bombes magnétic. Mes yeux sont restés secs lorsque le souffle incendiaire s'est répandu parmi les Kroptes, que leurs cheveux se sont enflammés, que leurs peaux se sont noircies, rétractées comme du papier léché par les flammes, qu'elles ont éclaté, libéré du sang coagulé et des morceaux de chair calcinée. Je n'ai ressenti qu'une vague impression de gâchis lorsqu'une deuxième salve de bombes a achevé les blessés et réduit leurs cadavres en cendres. J'étais, je m'en souviens avec une acuité douloureuse, légèrement incommodé par l'odeur de viande grillée et par les hurlements

d'agonie. Il me tardait de quitter cet endroit qui semblait avoir été frappé par une malédiction divine. À mes côtés, les visages du moncle Gardy et des dix aspirants qui avaient été choisis pour nous accompagner dans l'espace sont restés de marbre, comme le mien. Nous les moncles avons longtemps estimé que l'expression des émotions et des sentiments était un aveu de faiblesse. À présent, chaque fois que je repense à cette scène, je sens un froid intolérable m'envahir, inversement proportionnel à la chaleur des bombes. Comment avons-nous pu laisser s'accomplir une horreur pareille ? Les rejetons de l'Église monclale sont-ils donc définitivement condamnés à l'indifférence, à l'inhumanité, à la cruauté ? Quelle sorte de revanche prenions-nous sur les Kroptes ? Ou, plutôt, quelle sorte de revanche prenions-nous sur nous-mêmes ?

*L'officier nous a ensuite expliqué qu'au même moment d'autres exécutions se déroulaient dans d'autres endroits du continent Sud, que deux jours suffiraient à nettoyer cette région magnifique de la vermine kropte. Puis nous avons été embarqués dans un aéronef, celui-là même qui avait vomi ses bombes quelques minutes plus tôt, nous avons survolé l'océan Osqval et ses grandioses tempêtes bouillantes, une partie du continent Nord et ses hideuses boursouflures industrielles, et nous avons été déposés à l'astroport de Vrana où venaient de décoller cinquante navettes à destination de l'*Estérion. *Le dioncle Jawahïl, le porte-parole du conseil, nous y attendait pour nous rappeler la grandeur de notre mission et nous exhorter à nous immerger corps et âme dans le flot éternel de l'Un. Il nous a confié que notre mère l'Église plaçait beaucoup d'espoir en nous, ses fils chéris entre tous : nous étions les pierres angulaires du temple que nous étions appelés à bâtir sur un monde vierge. Il n'a pas évoqué le massacre des Kroptes, mais je gage que l'Église nous avait conviés à ce spectacle abominable dans le but de nous renforcer dans notre foi, de nous lier à elle par un secret inavouable. La plupart des grandes réalisations humaines sont ainsi bâties sur des fondations de souffrance et de sang. Le dioncle Jawahïl nous a ensuite bénis sur la passerelle d'embarquement, puis nous avons enfilé nos combinaisons ignifuges, nous avons chaussé nos semelles aimantées et nous nous sommes engouffrés dans la navette avec une certaine appréhension, conscients que, pendant plus d'un siècle, notre horizon se limiterait au métal gris, lisse, sinistre des coursives et des cabines. L'excitation et l'effroi se divisaient en parts égales chez les dix novices que nous nous proposions de former, le moncle Gardy et moi-même. Nous ne nous sommes pas demandé alors pourquoi aucun dioncle n'avait souhaité être du voyage. Aujourd'hui, je pense avoir trouvé la réponse à cette question : les dioncles ne sont – n'étaient ? – pas animés par le désir de répandre la Parole de l'Un, seule les motive la consolidation de leur pouvoir. Autrement dit, ils ne sont pas des aventuriers du Verbe, des âmes pures et tranchantes qui défient l'espace et le temps pour disséminer la Vérité sur les mondes comme les insectes colportant le pollen fécondateur*

de fleur en fleur, mais des suppôts de la matière, des êtres prisonniers de leurs sens. Ils ne sont pas – n'étaient pas ? – des serviteurs de l'Un, mais des serviteurs d'eux-mêmes, des comploteurs prisonniers de leurs intrigues et de leurs palais. Ils se servent de nous, les moncles et les aspirants, pour massacrer leurs rivaux et avancer leurs pions sur le champ politique estérien. Ils exploitent sans vergogne notre naïveté, notre pureté, cette propension à l'extrémisme qui est le trait commun de tous les adorateurs de l'Un et qui a atteint son apogée dans l'extermination des Kroptes. Et si le spectacle de ces corps noircis, recroquevillés, n'était que la vision prémonitoire du sort qui attend les Estériens dans quelques centaines d'années ? Les premières manifestations de l'instabilité d'Aloboam auront peut-être le même effet qu'une gigantesque déflagration magnétic. La pensée m'effleure qu'il vaudrait mieux qu'il en soit ainsi, même s'il paraît monstrueux de souhaiter l'anéantissement de milliards d'individus. Tant que nous laisserons des dioncles et d'autres affamés de pouvoir derrière nous, nous ne pourrons pas réellement changer le cours des choses.

Extrait du journal du moncle Artien.

D

EPUIS qu'elle avait pris place à bord de l'*Estérion,* Ellula était en proie à de soudaines crises de panique qui lui coupaient le souffle et la jetaient haletante, tétanisée, sur sa couchette.

Elle rencontrait les pires difficultés à reconstituer les événements qui s'étaient succédé avant la mise à feu du vaisseau. Elle s'y efforçait néanmoins, persuadée que sa mémoire serait le fil conducteur autour duquel elle se reconstruirait. Elle détestait la froideur technologique de son nouvel environnement, la neutralité fonctionnelle de l'appartement de six pièces dans lequel s'était installée la famille d'Isban Peskeur, l'exiguïté de la cabine où elle dormait en compagnie des filles les plus jeunes et des petits-enfants du patriarche, l'étroitesse des coursives et des escaliers qui reliaient les compartiments et les différents niveaux, la lumière brutale des appliques qui restaient

allumées en toutes circonstances, les vibrations qui secouaient parfois les cloisons, le plancher, et donnaient à croire que l'appareil était sur le point de se disloquer, les odeurs oppressantes de métal et de carburant fossile, le ronronnement étouffé des moteurs qui ne parvenait pas à briser le silence sépulcral imprégnant la structure même des matériaux. De même, elle avait mis du temps à s'habituer à la faible pesanteur qui transformait le moindre pas en une aventure périlleuse. À plusieurs reprises, elle avait oublié qu'elle ne marchait pas dans la lande du bord du bouillant ou sur un quelconque chemin de terre, elle avait perdu contact avec le plancher, emportée comme une feuille, et s'était cogné la tête au plafond bas. Le deuxième jour, elle s'était ouvert le cuir chevelu sur l'arête d'une poutrelle. Tout en nouant un bandeau autour de sa tête, Rijna l'avait sévèrement réprimandée pour son étourderie et Kephta avait renchéri en la traitant publiquement de petite idiote.

C'était d'ailleurs le phénomène qui l'avait le plus étonnée depuis leur départ : la vitesse à laquelle les Kroptes avaient reproduit leurs habitudes dans un milieu totalement nouveau. Même s'ils ne possédaient plus de terres, plus de troupeaux, plus de maisons, ils s'empressaient de recréer la même hiérarchie, les mêmes coutumes. Seul Eshan semblait prêt à rompre avec le passé, à bousculer une tradition qui n'avait pour lui plus aucune signification. Il passait le plus clair de son temps dans les cabines et les coursives pour discuter avec les hommes de son âge et tenter de les gagner à ses vues, arguant que la clairvoyance des eulans avait été prise en défaut et qu'il fallait en tirer les conséquences.

Pour l'instant, Isban Peskeur n'avait pas exigé de sa cinquième épouse qu'elle le rejoigne sur sa couchette. Il dormait en compagnie de ses trois premières épouses – la quatrième, Juna, violée par les soldats estériens, avait été disgraciée – et des plus grandes de ses filles. Le traumatisme occasionné par la brutalité de l'exode se conjuguait au manque d'intimité et à l'inquiétude pour reléguer sa convoitise au second plan. Ellula pressentait cependant qu'elle bénéficiait seulement d'un sursis, que tôt ou tard le patriarche succomberait à l'appel de la chair et réclamerait son dû. Elle espérait sans trop y croire qu'Eshan réussirait à secouer le joug kropte avant que son père ne retrouve le goût à la vie.

Elle frissonnait lorsqu'elle repensait à l'épisode de l'étable, aux mains du jeune Peskeur sur ses seins, à son souffle sur sa nuque, à la saveur de sa bouche. Elle n'envisageait pas de partager son existence avec lui. Elle consentait à lui offrir son corps mais pas son esprit, consciente cependant qu'il ne prendrait pas l'un sans essayer de posséder l'autre, que son caractère exclusif, possessif, le prédisposait à l'exercice d'une tyrannie autrement redoutable que celle qu'il

prétendait abolir. Leurs nouvelles conditions d'existence aiguillonneraient sa violence comme les zihotes excitent les yonaks. Même si elle restait attirée par Eshan, elle s'arrangeait désormais pour ne pas se retrouver seule en sa compagnie, ne quittait jamais l'appartement de peur de le rencontrer dans une coursive déserte, essuyait de temps à autre une crise de claustrophobie qu'elle combattait en repensant aux paysages de son enfance. Les visions ne lui avaient pas annoncé sa mort, comme elle l'avait cru jusqu'alors, mais ce voyage dans l'espace. Elle se préparait à porter le fardeau de la vie plus longtemps que prévu.

Elle ignorait ce qu'étaient devenus ses parents et les autres Kroptes prisonniers de l'armée estérienne. Elle sentait que les liens s'étaient rompus mais elle voulait croire que cette impression reposait en grande partie sur l'éloignement, sur l'extension incessante du vide froid et noir. Un jeune eulan en visite à l'appartement d'Isban Peskeur avait affirmé qu'il n'y avait rien à craindre pour les frères et sœurs restés sur Ester, que les parjures du Nord avaient gardé en eux suffisamment d'humanité pour les épargner, les loger et les nourrir. Il avait ajouté que leurs prières se joindraient à celles des cinq mille prisonniers de *L'Estérion* pour proclamer leur espoir et leur foi dans l'ordre cosmique.

« Voyez où nous ont menés votre espoir et votre foi ! s'était exclamé Eshan sans tenir compte des regards inquiet de sa mère, sévère d'Isban Peskeur et scandalisés des autres épouses. Les Estériens ont violé le Traité des littoraux, ils nous ont confisqué nos terres, ils ont entassé cinq mille d'entre nous dans ce monstre volant pour une destination que nous ne connaissons pas, et vous persistez à croire en leur compassion ? »

Il s'était levé et était sorti de la pièce en claquant la porte métallique.

La manière dont les Estériens avaient mené leur affaire soulevait en effet de sérieux doutes sur leur propension à la miséricorde. Les événements s'étaient enchaînés à une telle vitesse après l'intervention des soldats dans la ferme d'Isban Peskeur qu'ils avaient glissé sur Ellula comme des songes. Ils avaient effectué un tri brutal à l'aube, certains invités d'Isban Peskeur avaient été parqués à l'écart dans une étable, d'autres embarqués dans des aéronefs, transportés jusqu'à Vrana, la capitale du Nord, enfermés dans un temple désaffecté où ils étaient demeurés une dizaine de jours. Elle se demandait sur quels critères s'étaient basés les responsables estériens pour opérer leur choix parmi les cinq ou six millions de Kroptes, pourquoi ils avaient sélectionné des familles entières, telle celle d'Isban Peskeur, pourquoi ils en avaient séparé d'autres, pourquoi ils avaient retenu l'eulan Paxy et aucun autre membre du consistoire, pourquoi ils avaient adjoint au

rayon d’étoile une cinquantaine de jeunes eulans qui n’avaient pas encore achevé leur formation à l’école de Madeïon… Les explications sibyllines d’un représentant du gouvernement, le matin du départ, avaient eu pour seul résultat d’épaissir le mystère.

Ellula gardait un souvenir cuisant de la procession dans les rues de la capitale du Nord. Exposés à la curiosité de la foule comme des animaux de foire, raillés, insultés, les Kroptes s’étaient efforcés de conserver leur dignité. Les hommes, les femmes et les enfants s’étaient tenus droits, aucun d’eux n’avait pleuré ni émis la moindre plainte, les visages étaient restés impassibles sous les chapeaux et les coiffes, et c’était le silence, un silence à la fois embarrassé et admiratif, qui les avait accompagnés au long des derniers kilomètres de leur parcours. Le regard d’Ellula s’était parfois égaré sur les immeubles dont la hauteur l’avait impressionnée, sur les gigantesques colonnes, sur les palais, sur tous ces édifices qui semblaient lancer un défi permanent aux cieux. L’orgueil, sur le continent Nord, se traduisait d’une tout autre façon que sur le continent Sud : l’un s’affichait avec une insolence puérile, presque risible, l’autre se dissimulait sous un vernis d’humilité pernicieux et finalement plus redoutable, plus difficile à extirper.

Les gardes de l’astroport l’avaient contrainte à retirer sa robe et ses sous-vêtements pour enfiler une combinaison ignifuge munie de semelles aimantées. Des bras articulés l’avaient clouée sur son siège, puis, après que les trois cents passagers eurent pris place dans le compartiment, la navette estersat s’était arrachée au sol dans un rugissement assourdissant, avait rejoint *L’Estérion* en moins de trois heures, s’était engouffrée au ralenti dans une bouche arrondie et s’était posée sur un quai du port intérieur du grand vaisseau. Au bout d’une heure d’attente, les passagers avaient été libérés de leurs sièges et conduits dans une immense pièce où on leur avait ordonné d’enlever leurs combinaisons ignifuges et où on leur avait rendu leurs vêtements. Surpris par la différence de gravité, privés des semelles aimantées, les Kroptes avaient mis un temps à fou à se rhabiller, décollant du plancher à chaque mouvement, se battant avec des pantalons, des robes, des vestes récalcitrants. Les techniciens s’étaient esclaffés au spectacle de ces corps qui s’élevaient subitement de deux ou trois mètres, pivotaient sur eux-mêmes, laissaient échapper la manche de chemise ou le jupon qu’ils venaient d’enfiler et retombaient quelques secondes plus tard à nouveau dévêtus. On avait ensuite dirigé les passagers vers un tubascence, un puits circulaire dont le fond s’était soulevé et les avait déposés, une vingtaine de mètres plus haut, sur une place de forme octogonale d’où partaient les premières coursives et les escaliers.

Embarqués la veille, l’eulan Paxy et les autres eulans avaient

procédé d'autorité à la répartition immédiate des appartements et des cabines individuelles disponibles, distribuant les appartements les plus vastes et les plus confortables aux familles prestigieuses, dont celle d'Isban Peskeur, sans tenir compte du fait que des notions telles que le prestige ou la richesse ne revêtaient plus grande signification dans ce genre de circonstances. Les autres, familles pauvres, louagers, célibataires, ventres-secs, s'étaient partagé les logements restants, qui comprenaient une ou deux pièces.

Passés les premiers moments d'abattement et sous l'impulsion des eulans, les Kroptes se regroupaient régulièrement par niveaux, qu'ils avaient rebaptisés « domaines », afin de réciter et de commenter des passages de l'Amvâya, en particulier les épisodes évoquant le premier exode et la traversée héroïque de l'océan bouillant. Les assemblées se tenaient sur les places octogonales où aboutissaient les coursives et les escaliers et qu'on avait transformées en temples. N'ayant aucun regard sur le ciel, ne possédant aucun instrument de mesure, ils se basaient sur la distribution régulière des repas pour compenser l'absence totale de repères chronologiques. Toutes les cinq heures environ, des portes s'ouvraient sur les cloisons des coursives et livraient passage à des chariots automatiques chargés de plateaux. La nourriture n'avait aucun goût, et il leur était difficile, voire impossible, d'identifier ce qu'ils mangeaient.

Contrairement aux navettes estersat, l'*Estérion* s'était ébranlé en douceur une dizaine de jours après leur embarquement (un jour équivalait désormais à trois repas, soit un intervalle de quinze heures, la nuit débutait après le « dîner » et s'achevait au moment du « premier déjeuner », soit une période de neuf à dix heures). Une légère vibration avait agité le plancher et les cloisons, la structure métallique avait émis un grincement lugubre, une plainte déchirante qui s'était peu à peu atténuée et transformée en un bourdon grave désormais indissociable du silence. Durant les premières heures, la sensation de mouvement, de poussée, les avait cloués sur le plancher métallique, puis ils avaient pu à nouveau se lever et, après quelques pas hésitants, marcher normalement.

Lors de l'assemblée suivante, les eulans avaient déclaré d'un ton solennel qu'aucun retour en arrière n'était désormais envisageable, que l'ordre cosmique détenait les clefs de leur destinée comme il avait détenu celles d'Eulan Kropt et de ses compagnons lorsqu'ils s'étaient élancés sur l'océan bouillant à bord de leurs embarcations de fortune. Ils avaient également insisté sur les vertus ancestrales des Kroptes, la dignité, la non-violence, le respect des lois cosmiques et des textes sacrés. Au domaine 3, Eshan et plusieurs de ses compagnons avaient contesté vertement le discours du jeune eulan de service avant d'être pris à partie par une dizaine de patriarches et chassés de la place

octogonale.

Ellula marchait précautionneusement dans la coursive centrale du niveau 3 (elle refusait de donner le nom prétentieux de « domaine » à cet espace cloisonné privé d'air et de lumière). Les attaques de panique avaient cessé depuis trois jours et elle éprouvait le besoin d'explorer les environs immédiats, d'agrandir son champ de vision. Elle ne supportait plus l'ambiance de la chambre, les criailleries des enfants, les bavardages des femmes, les odeurs entremêlées des corps. Habitués à une hygiène rudimentaire et bien qu'il leur suffît de passer la main devant un voyant lumineux pour obtenir à volonté de l'eau chaude, les membres de la famille d'Isban Peskeur n'utilisaient qu'avec parcimonie les quatre douches de la petite salle située au centre de l'appartement. Ellula se lavait quant à elle deux fois par jour, restait de longues minutes sous le jet brûlant, une coquetterie qui lui avait valu les remarques désobligeantes de Rijna et de Kephta. Il n'y avait rien d'autre à faire, ni cuisine à préparer, ni yonak à traire, ni linge à laver, ni ménage à faire, le vaisseau étant équipé d'un système d'aspiration automatique des poussières et des déchets, mais les deux épouses ne rataient aucune occasion de manifester leur autorité, de consolider les fondements d'un règne qui ne reposait plus que sur l'abstraction. Depuis quelques jours, les hommes ressentaient la nécessité de se réunir entre eux sur les places octogonales pour se donner l'impression d'agir, de ne pas subir le lent écoulement du temps. Ils projetaient de réorganiser les domaines, de casser les cloisons qui séparaient les cabines individuelles, de réunir les familles séparées, de rassembler dans un même lieu les ventres-secs, d'explorer les coursives pour tenter de découvrir des pièces vides ou des matériaux avec lesquels ils pourraient agrémenter leur intérieur. Isban Peskeur revenait de ces discussions l'œil vif et le sourire aux lèvres, comme réchauffé par une flamme nouvelle. Les regards brillants dont il couvrait Ellula auguraient d'un réveil imminent de son désir.

La coursive débouchait sur une place octogonale plongée dans un clair-obscur diffus. Cinq des huit appliques étaient éteintes, une sixième diffusait une clarté ténue, les faisceaux des deux autres ne balayaient qu'une partie du plancher et des cloisons. Ellula s'y engagea, aspirant à renouer avec cette ombre qui leur était refusée dans les appartements, de goûter enfin quelques vrais instants d'intimité. Elle s'assit dans le coin le plus sombre, s'adossa à la cloison, renversa la tête en arrière et ferma les yeux, heureuse de soustraire ses paupières à l'agression permanente de la lumière artificielle. Elle dériva sur le fil paresseux de ses pensées, s'attarda un moment sur les visages de ses parents et de Mazira, s'immergea tout

entière dans un flot de nostalgie qui brouilla ses yeux de larmes.

Elle vit soudain des corps nus amoncelés dans une fosse, des têtes et des poitrines trouées par un rayon incendiaire, des soldats répartis à intervalles réguliers sur le talus entourant l'excavation, la plupart riant et parlant fort, quelques-uns urinant sur les corps. Elle distingua d'abord le visage de sa mère, intact, émouvant dans sa sérénité mortuaire, puis celui de Mazira, en partie déchiqueté, et enfin celui de son père, à demi recouvert de terre. Mazira tenait d'un côté la main de son père et de l'autre la main de sa mère, et cet ultime geste d'amour de la première épouse, dont elle avait si souvent exécré l'épouvantable caractère, la bouleversa. Elle pleura silencieusement pendant un temps qu'elle aurait été incapable d'évaluer. Sa vision, car c'était une vision même si elle ne concernait pas l'avenir, lui révélait le sort affreux subi par sa famille, par tous les Kroptes restés sur Ester, confirmait les doutes émis par Eshan sur la compassion des Estériens du Nord. Dans un accès de rage silencieuse, elle répudia violemment ce don qui continuait de lui valoir les heures les plus noires de son existence, puis, après avoir évacué sa colère et son chagrin, elle comprit que l'ordre cosmique l'avait plongée dans l'horreur de ce carnage pour trancher les liens qui l'amarraient au passé, pour l'inviter à affronter le présent.

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

Elle sursauta, rouvrit les yeux. Eshan se tenait devant elle, seul, pieds nus, chemise largement ouverte sur son torse grêle, barbe et cheveux en bataille, yeux fiévreux. Il s'accroupit et, du dos de la main, lui caressa délicatement le front.

« Pourquoi pleures-tu ? C'est mon père et ses femmes qui te rendent malheureuse ? »

Elle ne répondit pas, aussi effrayée qu'un petit rongeur face à son prédateur.

« Depuis le temps que j'attends ce moment… »

Il tenta de l'embrasser mais elle se déroba et il ne réussit qu'à lui effleurer la joue. Il lui saisit le menton entre le pouce et l'index, lui releva la tête et captura sa bouche. Elle lui mordit la lèvre inférieure, exploita son mouvement de recul pour se dégager. Ses cheveux s'échappèrent en partie de sa coiffe et tombèrent en cascades dorées sur ses épaules. Déçu, surpris, il plaça ses bras de manière à la coincer contre la cloison, à l'empêcher de se relever.

« Qu'est-ce qui te prend ? Tu n'avais pas les mêmes réticences dans l'étable.

— C'était un autre monde, un autre temps. Lâche-moi, quelqu'un pourrait nous surprendre.

— Ça m'est égal. Tu l'as dit toi-même : nous sommes sur un autre monde, dans un autre temps. Nous n'avons pas à obéir aux mêmes

lois. Rien ni personne ne m'interdira de m'unir à la femme que j'aime. »

Joignant le geste à la parole, il tira sur l'encolure de la robe d'Ellula. Comme elle avait abandonné depuis quelques jours le port du corset, il ne rencontra aucune difficulté à glisser la main sur sa poitrine. Elle essaya de le frapper, de le griffer, de le mordre, mais il lui pinça fortement un mamelon jusqu'à ce que la douleur la contraigne à s'immobiliser.

« Je croyais que tu m'aimais », murmura-t-il sans relâcher sa pression.

Il y avait du dépit dans sa voix, de la colère également.

« Tu me fais mal, gémit-elle. Ce qui s'est passé dans l'étable et ce qui se passe ici n'a rien à voir avec l'amour.

— Est-ce que mon père t'a… »

Elle remua la tête en signe de dénégation. Elle le regretta aussitôt, car eût-elle affirmé le contraire que le rêve d'Eshan se serait brisé, qu'il aurait peut-être renoncé.

« Ça me rend fou de t'imaginer dans ses bras. Viens avec moi, Ellula. Mes amis et moi avons trouvé un passage qui donne sur une autre partie du vaisseau. Nous pourrions nous y installer, fonder un nouveau peuple avec ses propres lois. Et nous saurons nous défendre si les autres s'avisent de nous agresser.

— Les récits de l'Amvâya disent que la violence est un cadeau empoisonné des démons. »

Il ricana, se redressa légèrement, relâcha le mamelon tout en gardant la main dans l'échancrure de la robe.

« C'est toi qui me dis ça ? Toi qui as été vendue pour deux misérables yonaks à un vieillard libidineux déjà marié quatre fois ? Toi que ses épouses ont obligée à traire les yonakas comme la dernière des louagères ? Les Kroptes se prétendent non-violents, et pourtant ils font subir aux trois quarts des leurs les pires des violences. Ils appellent ça les lois de l'ordre cosmique.

— Et toi, comment appelles-tu ce que tu me fais subir ? »

Il lui décocha un regard aigu, douloureux.

« Nous avons scellé un pacte dans l'étable, Ellula, je viens prendre ce qui m'est dû. »

Il plaça ses mains de chaque côté de l'encolure de la robe et la déchira jusqu'à la taille. Ses yeux exorbités, son souffle précipité, ses gestes fébriles lui donnaient l'air d'un démon de l'Amvâya. Ellula tenta de se débattre, mais la folie décuplait les forces d'Eshan. Il la prit par les épaules et la coucha sur le plancher métallique. Haletant comme un aro assoiffé, il acheva de la dénuder, contempla son corps pendant quelques secondes et dégrafa son pantalon tout en la maintenant allongée.

Elle eut le réflexe de se refermer comme un coquillage des bords du bouillant. Elle parvint à se tourner sur le côté, replia les jambes et tint de toutes ses forces ses genoux serrés l'un contre l'autre. Pendant quelques instants, ils se livrèrent une lutte acharnée, lui s'efforçant de l'allonger sur le dos, elle exploitant le moindre relâchement de sa part pour s'enrouler en position fœtale. Elle se défendit avec l'énergie du désespoir, mais il était nettement plus puissant et sa résistance commença à s'émousser. Elle eut l'impression que les doigts coupants du jeune Peskeur la dépeçaient, lui transperçaient la poitrine, les muscles, les articulations, le bassin, les vertèbres. Un voile rouge lui tomba sur les yeux. Elle voulut crier, appeler à l'aide ; seul un râle étouffé s'échappa de sa gorge. L'amour ne pouvait pas être cet odieux simulacre, ce frottement douloureux, ce rituel archaïque de possession, de domination. Exténuée, brisée, elle finit par lâcher prise et laissa Eshan disposer d'elle. Les images fugaces des cadavres de ses parents et de Mazira, des soldats brandissant leurs armes foudroyantes, lui traversèrent l'esprit. Le jeune Peskeur grossissait à sa manière la source de souffrance et de sang qui semblait jaillir de chaque homme et recouvrir l'ensemble des terres conquises par l'espèce humaine. Du genou, il lui écarta les jambes en grognant de satisfaction. Trop tendue, trop nouée pour pleurer, elle ferma les yeux et adressa une brève supplique à l'ordre cosmique.

C'est alors que retentirent des bruits de pas et de voix. Accaparé par son désir, pressé de recueillir les fruits de sa victoire, Eshan n'y prêta d'abord aucune attention. Le brouhaha s'amplifiant, il s'immobilisa, prêta l'oreille, resta pendant quelques secondes à l'écoute, se rendit compte que le groupe allait déboucher d'un moment à l'autre sur la place, sauta sur ses jambes et disparut dans la première coursive sans prendre le temps de remonter son pantalon.

Ellula, elle, n'eut ni le réflexe ni la volonté de bouger. Elle se vit brusquement entourée d'une vingtaine d'hommes, dont l'eulan Paxy qui la fixa d'un air sévère. Elle ramassa précipitamment sa robe déchirée pour s'en couvrir la poitrine et le ventre. Elle comprit à leurs regards hostiles qu'ils l'avaient déjà condamnée. Ils l'avaient surprise nue, dans une position qui ne laissait aucune place à l'équivoque, et cela suffisait à arrêter leur jugement. Bien qu'ils n'eussent plus à endurer les rigueurs de l'A, ils continuaient de porter leurs larges chapeaux de paille et leurs longues barbes comme des insignes de leur autorité. L'eulan Paxy se détacha du groupe et s'avança de deux pas vers Ellula, toujours allongée. La pénombre arasait ses traits, estompait sa robe grise, faisait ressortir la blancheur immaculée de ses cheveux et de sa barbe.

« Tu as ouvert la porte du malheur dans la famille d'Isban Peskeur, déclara le rayon d'étoile d'une voix calme mais tranchante. L'homme

qui était avec toi n'a pas eu la délicatesse de rester pour partager ton sort, mais tôt ou tard il se trahira, ou l'ordre cosmique nous le désignera. Tu connais le prix à payer pour le délit d'adultère ? »

Elle ne répondit pas, consciente qu'il ne servirait à rien de se disculper. Il n'y avait pas de terre dans le vaisseau pour ensevelir les amants illégitimes, mais on pouvait faire confiance aux eulans, à l'affût de tout châtiment exemplaire qui renforcerait leur emprise sur les cinq mille Kroptes de l'*Estérion,* pour trouver une solution de remplacement.

« Il ne faut que quelques jours pour passer de la joie à la honte, reprit l'eulan Paxy. Hier je célébrais ton mariage, aujourd'hui je prononce ta disgrâce. Nous avons été brutalement déracinés, bouleversés par l'exode, et c'est justement dans les failles de l'incertitude que s'engouffrent les démons de l'egon. Tu es la pierre poreuse dans le rempart et nous devons t'arracher sans pitié, ou notre muraille s'effondrera au premier vent. Tu seras jugée aujourd'hui même devant celles et ceux qui t'ont accueillie dans leur maison et t'ont acceptée comme un membre à part entière de leur famille. Lève-toi maintenant et suis-nous. »

Elle était dans un tel état de faiblesse que sa robe lui échappa des mains, qu'elle déploya, pour se relever, la même maladresse, la même fragilité qu'un yonakin sortant du ventre de sa mère. Aucun d'eux ne lui vint en aide. Ils auraient préféré se casser le bras plutôt que de le proposer à cette femme frappée de la malédiction de l'egon.

Le procès se tint sur la plus grande des places octogonales, située au centre du domaine 10. On ne permit pas à Ellula de changer de vêtements. Debout devant l'eulan Paxy et ses deux assistants, elle dut en permanence maintenir les deux pans déchirés de sa robe pour soustraire son corps aux regards. La rumeur s'était rapidement répandue dans les coursives et avait attiré plusieurs centaines de Kroptes sur l'esplanade et dans les coursives adjacentes. Au premier rang, assis à même le plancher, avaient pris place Isban Peskeur, ses trois premières épouses et les plus âgés de ses enfants. Après qu'on leur eut rapporté les faits, le patriarche n'avait pas desserré les lèvres, Rijna avait couvert Ellula d'imprécations, Opra, la deuxième épouse, avait paru sincèrement désolée, Kephta avait fait preuve d'une discrétion qui ne lui ressemblait pas.

Les récits des témoins, les hommes qui avaient surpris Ellula dans ses coupables activités – après ses coupables activités, plus exactement –, concordaient à quelques détails près : les uns prêtèrent à l'accusée un regard provocant, lubrique, d'autres la ! soupçonnaient d'exhiber ses charmes à la moindre occasion, d'autres affirmèrent

qu'elle présentait tous les symptômes des possédés. Tous s'accordaient à dire que l'homme, l'amant, avait détalé comme un voleur juste avant leur arrivée. Certains s'étaient lancés à sa poursuite mais n'étaient pas parvenus à le rattraper. Ils ne parlèrent, en revanche, ni des contusions ni des éraflures, ni de l'état de la robe, ni de la défaillance de l'accusée entre la place et l'appartement d'Isban Peskeur. L'eulan Paxy invita ensuite des hommes ou des femmes à venir témoigner en faveur ou en défaveur d'Ellula. Une vieille femme se manifesta et certifia que l'accusée avait subi, à l'âge de dix ou onze ans, le rituel de l'exorcisme au grand temple de l'Erm. Le rayon d'étoile la remercia et ferma les yeux pour « recevoir l'éclairage de l'ordre cosmique dans la sentence qu'il lui fallait maintenant prononcer »…

Entre les mèches qui lui balayaient le front, Ellula croisa furtivement le regard de Kephta. La troisième épouse avait considérablement maigri depuis l'irruption des soldats du Nord dans le domaine d'Isban Peskeur, mais sa tête paraissait toujours aussi ronde et sa coiffe ridiculement petite. Ellula lut dans ses yeux qu'elle avait peur pour Eshan, qu'elle l'implorait silencieusement de ne pas le dénoncer. La femme arrogante, méprisante, soupçonneuse qu'elle avait connue sur Ester s'était effacée devant la mère inquiète.

Le silence oppressant retombé sur la place octogonale étouffait le grondement sourd des moteurs du vaisseau. Ils filaient à une vitesse phénoménale dans l'espace, et tenaient les mêmes procès rétrogrades que dans les temples du continent Sud, comme s'ils refusaient d'accompagner le mouvement, comme s'ils étaient à jamais embourbés dans le passé.

Ellula n'avait nullement l'intention de dénoncer Eshan, encore moins de se venger des brimades infligées par sa mère. Elle se détachait d'eux, des Kroptes en général, elle se sentait étrangère à tout ce qui les concernait. Leur jugement, leur verdict n'auraient aucune valeur à ses yeux. Elle accepterait sa probable condamnation comme la volonté de l'ordre cosmique, elle ne protesterait pas, n'implorerait pas sa grâce, car elle était déjà morte dans leurs cœurs, et les morts n'avaient pas de comptes à demander ni à rendre. Elle releva la tête et promena un regard serein sur les visages qui l'environnaient, sculptés par la lumière crue des rampes et des appliques.

« Ta faute mérite le châtiment suprême, Ellula, fit l'eulan Paxy en rouvrant les yeux. Tu as fait le malheur d'Isban Peskeur, tu as sali l'honneur de sa famille, tu as menacé l'intégrité de la communauté. Eulan Kropt lui-même a fixé les règles qui nous ont permis de rester unis et de préserver le continent Sud pendant plusieurs milliers d'années. Tu portes pourtant le nom de l'héroïne la plus célèbre de l'Amvâya, l'Ellula des légendes qui chassa les démons de l'egon et enseigna les vertus de pudeur et d'obéissance aux femmes. »

La voix du rayon d'étoile se répercutait sur les cloisons et le plafond métalliques. Il marqua un temps de pause pendant lequel il rajusta les plis de son ample robe grise. Outre la blancheur de ses cheveux et de sa barbe, l'âge se traduisait chez lui par un affaissement des épaules et des pectoraux. Les cinq mille Kroptes de *L'Estérion* craignaient à tout moment que la mort ne l'emporte et n'éteigne définitivement sa lumière. Les jeunes eulans avaient appris à perpétuer la tradition orale en mémorisant l'intégralité des textes de l'Amvâya et des autres récits héroïques, mais il leur manquait pour l'instant le discernement et l'autorité nécessaires à leur interprétation.

« Es-tu prête à nous révéler le nom de l'homme qui se trouvait avec toi ? » demanda l'eulan Paxy.

Elle ne répondit pas, ne le regarda même pas, comme si la question ne la concernait pas. Elle perçut avec netteté la tension soudaine de Kephta, tassée par l'angoisse à trois mètres d'elle.

« Je ne puis dire que j'approuve ton silence, mais je le respecte, reprit le rayon d'étoile. Et, malgré la gravité de ta faute, l'ordre cosmique ne souhaite pas ta mort. » Il écarta les bras pour endiguer le murmure qui montait de l'assistance. « Nous avons décidé de réserver le niveau 20, le plus haut, aux ventres-secs. C'est en leur compagnie que tu vivras désormais. Ne va surtout pas croire que je t'accorde une faveur : nous condamnerons bientôt les escaliers et les coursives qui communiquent entre le niveau 20 et les autres domaines. Tu auras tout le temps de goûter la solitude, de te repentir, de maudire ton exil, d'implorer le pardon d'Isban Peskeur, de ses épouses, de ses enfants, de l'ensemble du peuple kropte. Ainsi en a jugé l'ordre cosmique. »

Tandis que l'assistance refluait lentement vers les appartements, frustrée par l'inexplicable clémence de la sentence, Ellula discerna un immense soulagement sur les traits de Kephta, une joie mauvaise sur le visage de Rijna, des regrets dans les rides d'Isban Peskeur.

*

Les ventres-secs étaient exactement cent sept avant l'arrivée d'Ellula. Réparties au moment de l'embarquement dans des cabines des différents domaines, elles avaient ensuite été regroupées, sur l'ordre des eulans, au niveau 20, le plus haut et le moins étendu. Traversé par une seule coursive, il ne comprenait qu'une quinzaine de cabines de deux pièces. Elles vivaient par groupes de trois ou quatre dans des chambres de six mètres carrés, une exiguïté qui obligeait certaines d'entre elles à dormir à même le plancher.

Les plus jeunes avaient une vingtaine d'années, les plus anciennes atteignaient la soixantaine. La doyenne, Samya, une femme de quatre-vingt-deux ans, avait vieilli d'une tout autre manière que les épouses des patriarches. Si ses cheveux avaient blanchi, aucune ride ne

creusait son visage et son corps avait gardé une sveltesse d'adolescente. Elle paraissait dégager la même sécheresse que sa peau parcheminée, la même tristesse que ses sempiternelles robes et coiffes noires, mais sa voix, son sourire, sa chaleur corrigeaient cette première impression. Elle était devenue, et pas seulement en vertu de l'ancienneté, l'interlocutrice privilégiée de ces femmes bannies de la communauté pour le seul motif qu'elles n'avaient pas réussi à se marier avant leurs dix-huit ans. Elle les représentait devant les eulans et les patriarches, arbitrait leurs conflits, leur servait à la fois de mère, de confidente et d'autorité morale. Ce fut donc elle qui accueillit Ellula, escortée au niveau 20 par une délégation de dix hommes. Surprise par la jeunesse de la proscrite, Samya s'enquit de la nature de sa faute auprès des membres de l'escorte et hocha la tête d'un air grave pendant que l'un d'eux lui expliquait les raisons de sa condamnation. Lorsqu'ils s'en furent repartis, elle souhaita la bienvenue à la nouvelle arrivante.

« Je devine à ton expression que tu dénies leur version des faits…

— Quelle importance ? répondit Ellula. Ils n'ont pas souhaité m'entendre. »

Le regard de Samya tomba sur la robe déchirée d'Ellula, sur les égratignures de son cou et de ses bras.

« Pour les Kroptes, les femmes sont nées fautives, souillées par l'egon, murmura la doyenne. Viens, nous allons d'abord te soigner. Nos appartements ne sont pas grands mais nous te trouverons bien un coin où t'installer.

— Est-ce que vous savez qu'ils ont l'intention de condamner les coursives et les escaliers donnant sur les autres niveaux ?

— Cette idée ne vient pas des patriarches mais des épouses elles-mêmes, acquiesça Samya. Elles ne sont pas si confiantes que ça dans la vertu de leurs maris. Sur Ester, on a souvent surpris dans les granges ces chers patriarches avec les ventres-secs qu'ils hébergeaient. »

Ellula se souvint que les mendiantes de passage à la ferme de Prendan Lankvit n'étaient pas toutes des laiderons, loin de là, et que son père aurait très bien pu leur rendre visite dans l'étable des yonaks. Elle n'avait jamais envisagé l'existence des ventres-secs sous cet angle-là mais, après tout, ces femmes affamées d'amour, de reconnaissance, s'étaient peut-être ouvertes au désir des hommes comme les aloboames aux premiers rayons de l'A.

« Je pensais que l'exode changerait quelque chose à nos vies, que nous serions traitées comme des femmes à part entière, poursuivit Samya. Je me trompais. Pour moi, ce n'est pas grave : je ne suis qu'un arbre mort ; mais certaines d'entre nous peuvent encore donner des fruits. »

Elle conduisit Ellula dans un appartement occupé par six femmes.

Elle relata brièvement les circonstances qui avaient valu la condamnation de la nouvelle bien qu'elle n'eût pas atteint l'âge fatidique de dix-huit ans. Elle insista sur la robe déchirée et les plaies, laissant entendre que les eulans et les patriarches avaient établi un délit d'adultère là où il n'y avait rien d'autre qu'une tentative de viol.

On déshabilla Ellula, on la poussa sous la douche, on soigna ses plaies à l'aide d'un onguent antiseptique que Samya avait réussi à soustraire à la vigilance des gardes de l'astroport, puis on l'emmitoufla dans un ample drap de bain. Ensuite on raccommoda sa robe et sa coiffe avec les fils qu'on avait récupérés sur les jupons et les corsets dont le port était devenu superflu. La dextérité des ventres-secs émerveilla Ellula. Elle se servaient, pour aiguilles, de baleines de corset qu'elles avaient sectionnées et aiguisées sur les angles métalliques des couchettes. Elles avaient déjà constitué une réserve importante de pelotes de laine qu'elles utilisaient à ravauder les vêtements, à confectionner des housses qu'elles bourraient ensuite d'étoupe pour en faire des matelas. Leur condition d'errantes sur le continent Sud, leur extrême dénuement les avaient habituées à ne rien gaspiller, à tirer le meilleur parti des brimborions qui leur tombaient sous la main. Tout en cousant, elles évoquaient certains épisodes de leur ancienne existence, leurs marches harassantes à travers les collines, l'accueil méprisant des épouses, les premières, les plus redoutables, les gardiennes du foyer à qui il ne manquait que le collier pour parachever la ressemblance avec un aro domestique, les visites nocturnes des patriarches ou de leurs fils dans les étables où elles dormaient. Dans un grand éclat de rire, certaines déclarèrent qu'elles avaient déniaisé quelques puceaux et rendu un fier service à leurs futures épouses. La crudité de leur langage choqua d'abord Ellula, puis l'amusa. Leurs commentaires grivois, savoureux, tournaient presque toujours autour du « dardelet » ou de « l'aiguillonnet » de ces messieurs. Elles en détaillaient la forme, la consistance, la longueur, la grosseur, soutenant que la plupart d'entre eux avaient une tendance désespérante à la précocité, à la maladresse ou à la paresse. Ellula devinait qu'elles en rajoutaient, qu'elles éprouvaient le besoin de brocarder ceux qui les avaient traitées avec moins de considération que leurs yonaks ou leurs aros, d'embellir ou d'exorciser par le verbe un passé particulièrement douloureux. Assise sur une couchette, Samya ne fut pas la dernière à décrire les épisodes croustillants qui avaient jalonné son vagabondage. Ces confidences intimes étaient également une manière d'inclure la nouvelle arrivante dans leur cercle, dans leur famille, et Ellula leur en fut reconnaissante.

Elles lui remirent sa robe après l'avoir agrémentée de broderies colorées qui dissimulaient les piqûres du ravaudage. Puis elles lui installèrent le matelas dans un coin de la pièce, entre les deux

couchettes superposées et la couchette basse. Enfin, à l'aide des pointes des baleines et des couteaux en plastique fournis avec les plateaux-repas, elles prélevèrent des bandes de leurs propres couvertures pour les assembler entre elles et en confectionner une supplémentaire.

Ellula s'installa peu à peu dans sa nouvelle vie. De ses trois compagnes de chambrée, deux étaient inséparables, Mohya et Sveln, âgées toutes les deux d'une trentaine d'années. Elles s'embrassaient, se disputaient, se réconciliaient comme un véritable couple. Au milieu de la nuit – les huit ou neuf heures qui correspondaient à la nuit –, elles sortaient de la chambre, munies chacune de leur couverture, et ne revenaient qu'avant le premier déjeuner. La troisième, Clairia, avait un physique ingrat qui la faisait paraître beaucoup plus vieille que ses vingt-deux ans, une difformité soulignée par sa timidité, par sa gaucherie, par ses difficultés d'élocution. Cependant, tous ces défauts s'effaçaient comme par magie lorsqu'elle se mettait à chanter. Elle se métamorphosait alors, son visage grêlé, ses traits grossiers, sa maigreur maladive s'estompaient devant la pureté de sa voix. Après le dîner, nombreuses étaient les ventres-secs qui venaient l'écouter sur l'unique place octogonale du niveau 20. Elle entonnait des chants traditionnels du continent Sud, dont les accents nostalgiques, surgis d'un passé lointain, peut-être même antérieur à la civilisation kropte, bouleversaient ses auditrices. Des larmes silencieuses venaient aux yeux d'Ellula. Elle ne pleurait pas sur elle-même ni sur ses parents, mais sur l'humanité dont toute la souffrance semblait contenue dans la voix pure et triste de Clairia.

Elle apprit à tricoter, à ravauder, à dévider, à embobiner les fils de laine. Elle ne craignait plus d'être jetée en pâture à Isban Peskeur, car le patriarche n'était pas du genre à se révolter contre une sentence de l'eulan Paxy, mais elle continuait de redouter une intrusion d'Eshan : lui s'était engagé dans une logique de violence qui conduisait à tous les excès, à toutes les folies.

Le temps se figea. Les chariots surgissaient avec une régularité de métronome, chargés de plateaux-repas, un système qui rappelait la manne miraculeuse envoyée à Eulan Kropt et ses frères pendant la traversée de l'océan bouillant. Un système pernicieux également : les passagers dépendaient entièrement de lui et, s'il venait à s'enrayer, à tomber en panne, ils seraient privés de ressources. Ils auraient certes la possibilité de briser les cloisons et d'essayer de remonter à la source

de l'approvisionnement, mais le vaisseau était peut-être équipé de gardiens automatiques chargés de les refouler et de les maintenir dans leurs quartiers.

Elle apprivoisa peu à peu Clairia, au point qu'elles passaient de longues heures à discuter pendant les absences de Mohya et de Sveln. Clairia avait elle aussi subi un rituel d'exorcisme à l'âge de treize ans parce qu'elle passait son temps à chanter au lieu de travailler et qu'elle distrayait les louagers qui, comme son père, avaient trouvé du travail dans un grand domaine du péripôle. Aucun homme n'avait voulu d'elle, non pas à cause de son physique disgracieux mais à cause de sa voix, considérée comme une manifestation démoniaque de l'egon. À l'image de leurs terres ingrates, glacées la moitié de l'année, les habitants du péripôle témoignaient d'une plus grande austérité, d'une plus grande sévérité que les autres Kroptes. Elle avait été chassée du domaine le jour de ses dix-huit ans. Bon nombre d'hommes et de femmes avaient exprimé le désir de l'entendre chanter avant son départ. Elle n'avait interprété qu'une comptine enfantine, mais de façon tellement sensible, tellement poignante que tous avaient éclaté en sanglots. Elle n'avait pas eu la possibilité d'embrasser une dernière fois ses parents et ses sœurs que la honte et la douleur avait retenus dans leur petite maison de pierre noire. Elle était ensuite entrée dans sa nouvelle existence de ventre-sec, chantant dans les granges, dans les étables, dans les chemins ou sur les places des agglomérations contre un bol de soupe ou une litière de paille. Une source de détresse coulait en elle que rien ni personne ne semblait en mesure de tarir.

Des bruits sourds retentirent dans la coursive du niveau 20 et jetèrent les ventres-secs hors de leurs appartements. Des plaques métalliques, d'anciennes cloisons sans doute, avaient été posées devant l'entrée de la coursive, condamnant également la cage de l'escalier. Les patriarches avaient trouvé le moyen de les fixer solidement, soit en les étayant, soit en les clouant avec des poinçons métalliques. Samya et quelques autres eurent beau essayer de les pousser de l'épaule, elles ne les déplacèrent pas d'un millimètre.

Ellula et ses cent sept compagnes étaient désormais recluses. Elle en éprouva de la colère et du chagrin, non que la communauté kropte lui manquât, mais personne n'accepte d'un cœur léger qu'on lui vole sa liberté.

Après le dîner, alors que ses compagnes de chambrée observaient un silence maussade, elle eut une vision : des hommes équipés d'armes grossières se répandaient dans les coursives, des combats s'engageaient, sanglants, meurtriers. Les assaillants étaient des bêtes féroces, pétries de haine, et ils plongeaient leurs éclats métalliques

dans les chairs avec une telle fureur qu'elle se sentit transpercée de part en part, qu'un long hurlement s'échappa de sa gorge.

CHAPITRE VII

ELAÏM

*Je crains que la négligence des constructeurs de l'*Estérion *ne soit l'élément impondérable du programme. J'estime en effet que les deux populations du vaisseau entreront en contact beaucoup plus tôt que prévu, peut-être même avant un an. Les deks n'ayant pas eu le temps de modifier en profondeur leur comportement collectif et individuel, ils traiteront les Kroptes en adversaires, en victimes sacrificielles, cathartiques. La présence des femmes ne réussira qu'à réveiller leurs pulsions animales et leur instinct de domination pour l'instant en sommeil. Ils se sont déjà répandus hors de leurs quartiers et ont commencé à explorer les zones interdites du vaisseau. Ils ont rapidement – beaucoup plus rapidement que nous ne l'avions estimé – appris à repérer les RS et à déjouer leurs rayons magnétic. Ils se sont orientés sans aucune difficulté dans le labyrinthe, se sont aventurés jusqu'à l'étranglement central de la coque, jusqu'à la taille de l'alviola. Jij Olvars est-il encore en vie ? Si oui, traduisez-le d'urgence devant un tribunal pour faute professionnelle grave. Le labyrinthe réalisé par le responsable du chantier n'a qu'une lointaine ressemblance avec celui que nous avions conçu : un primate guanopan ne mettrait pas plus de trois jours à en faire le tour. Je suppose que Jij Olvars et ses subordonnés ont cédé à la tentation d'économiser du temps et de gagner de l'argent. Ou, pire, ils ont détourné des matériaux pour les revendre à un cartel de trafiquants estersat. Cela reste à vérifier, bien sûr : je vous suggère d'aiguiller les douaniers spatiaux sur cette affaire. Ce sont des aros féroces qui ne lâchent jamais leur proie, et l'idée me réjouit que leurs crocs se referment sur les fesses grasses et molles de ce très cher « facteur humain ».*

À peine audible dans les autres parties du vaisseau (reconnaissons que, sur ce plan-là, les techniciens ont fait un excellent travail), le bruit du réacteur nucléaire devient assourdissant près de la taille de l'alviola. Il est dû à la présence de l'immense cuve de refroidissement, qui contient des millions de litres de liquide (eau et solution azotée) et qui dégage une vapeur dense, permanente, un support tout indiqué pour la transmission du son. Ce rugissement, vraiment très impressionnant, a pour l'instant

*dissuadé les deks de progresser plus avant, mais ils devinent que l'*Estérion *comprend une autre partie et ils sont très impatients de la visiter. L'un d'eux, un ancien pilote de navette, a émis l'hypothèse que l'oxygène se ferait plus rare, voire inexistant, de l'autre côté des sas de sécurité. Il en a déduit que le vaisseau devait être muni de scaphandres ou de combinaisons autonomes, et plus de cinq cents deks fouillent avec acharnement les coursives et les salles condamnées à la recherche d'équipements qui leur permettraient de poursuivre leur exploration. Trois d'entre eux se sont allongés sur les chariots automatiques pour essayer de remonter jusqu'à la source de l'approvisionnement. Mal leur en a pris : ils n'ont pas reparu, probablement coincés dans les monte-charges ou piégés par le froid des chambres de congélation.*

Nous avions vu juste – évidemment, devrais-je ajouter – lorsque nous prédisions l'apaisement des anciens détenus. Ils continuent de se chamailler mais ne se battent pratiquement plus, jamais jusqu'à la mort en tout cas. Ils ont dépensé une grande partie de leur agressivité à Dœq et la vie revêt un caractère précieux dans leur nouvel environnement, d'où ma colère à l'encontre de Jij Olvars et de ses complices : tant qu'ils restent entre eux, qu'ils ne disposent pas de point de comparaison, les deks se satisfont du statu quo, ils n'essaient pas de renverser une hiérarchie qui s'est naturellement établie. Ils se livrent parfois à des démonstrations collectives d'amitié et de fraternité qui me surprennent. Je ne pensais pas, et vous non plus, qu'ils recouvreraient leur potentiel empathique aussi vite. Cette observation relance la « controverse des îles » amorcée par Kanji au XVIIIe siècle de l'ère monclale : les êtres humains et dérivés sont-ils tous reliés au même fond océanique (théorie de l'empathie unifiée), sont-ils séparés par des failles (théorie de l'empathie morcelée), dérivent-ils sur des plaques tectoniques (théorie de l'empathie divergente) ? Et se repose la question fondamentale qui sous-tend la controverse, à laquelle nous n'avons pas encore trouvé de réponse : quelle est l'influence de la pensée humaine sur l'évolution de l'univers ? Ce voyage aura en tout cas permis de constater que la pensée abolit l'espace et le temps, qu'elle est donc supérieure à la lumière qui se contente de parcourir l'un et d'infléchir l'autre. En effet, l'émission et la réception des messages télémentaux s'effectuent instantanément. Cette simultanéité ne va pas d'ailleurs sans me perturber : c'est une chose étrange que de converser avec des êtres qui ne se situent pas sur le même plan temporel que vous, qui vieillissent cinq ou six fois plus vite (peut-être pas encore tout à fait, car le voleur de temps ne s'est mis en route que depuis peu). Vous ne me donnez pas l'impression de décliner en accéléré lorsque nous échangeons en mode télémental, mais entre chaque communication vous accusez une demi-année estérienne supplémentaire là où je n'ai pas encore pris un mois. L'inexorable éloignement de nos temps engendre un décalage pernicieux de mes perceptions qui pourrait, si je n'y prends garde, dégénérer en schizophrénie. Je vérifie sans cesse mon vieux

*dateur, me demande à chaque instant s'il ne s'est pas détraqué, trouble obsessionnel qui semblerait indiquer un glissement vers un état pathologique durable. Les deks ne souffrent pas de cet écartèlement. Ils éprouvent certes de la nostalgie – et je gage que les Kroptes sont logés à la même enseigne – mais ils auraient ressenti les mêmes sentiments s'ils avaient dû émigrer sur un satellite, voire sur le continent Sud. N'ayant plus aucune relation avec leur planète d'origine, ils n'ont pas l'impression d'avoir brisé le continuum temporel, tandis que je me dédouble, un pied avec vous sur Ester, un pied avec eux dans l'*Estérion*. Je ne me plains pas, j'ai accepté les dangers ubiquistes de cette aventure, mais j'analyse mes réactions avec autant de minutie que possible en espérant qu'elles vous seront d'une utilité quelconque – à vous ou à vos successeurs (nouveau petit vertige du décalage). Au cas où l'humain en moi sombrerait dans la folie, mes anges gardiens prendraient le relais avec la froideur et l'efficacité qui me font défaut. Mais…*

[Interruption de la communication pendant une vingtaine de secondes.]

*Vous l'aviez prévu ainsi, n'est-ce pas ? Vous avez anticipé mes troubles psychiques, vous avez programmé mes nanotecs afin qu'elles se connectent entre elles au moment opportun, qu'elles engendrent un être indépendant de ma volonté et entièrement soumis à la vôtre. Je suppose que je ne suis pas le seul dans ce cas, que l'*Estérion* renferme d'autres soldats de votre armée secrète.*

Et me voici assailli de doutes, autre conséquence probable de mon dédoublement spatio-temporel. Pour qui ai-je réellement œuvré durant toutes ces années ? Quelle entité, quel pouvoir, quel projet se cachent derrière la façade mentaliste ?

Retranscription pirate d'une communication télémentale entre l'*Estérion* et le siège mentaliste de Vrana.

« J

'AVAIS RAISON ! s'exclama Elaïm. Ça ressemblait foutrement à un local technique. La porte d'entrée se trouve sans doute dans une coursive

surveillée par les RS. »

Abzalon avait éventré la cloison à l'aide d'une barre de fer qu'il avait ramassée dans une coursive et dont il s'était servi comme d'une masse. Par la brèche, les quatre hommes s'étaient introduits dans une pièce éclairée par une double rangée de veilleuses. Elaïm s'avança prudemment vers les rayonnages, s'immobilisant à chaque pas afin de prévenir l'éventuelle agression d'un RS. Depuis qu'ils s'étaient aventurés hors de leurs quartiers, ils avaient essuyé de nombreux tirs de la part des robots sentinelles, moins volumineux et plus mobiles que ceux du pénitencier. Certains d'entre eux surgissaient du plafond, fondaient sur eux avec une rapidité de rapace et les ajustaient sans leur laisser le temps de réagir. Fort heureusement, leurs rayons n'étaient pas mortels mais paralysants. Touché à trois reprises, Abzalon avait eu à chaque fois besoin de deux jours pour recouvrer ses fonctions motrices, de trois pour sortir de sa torpeur et de quatre pour se débarrasser d'une nausée latente. Il avait très mal supporté cette impotence provisoire, cette sensation de dépendre entièrement de ses compagnons de cabine, cette crainte chevillée au corps qu'un dingue ne profite de son immobilité forcée pour l'étrangler ou l'étouffer avec son oreiller. Il déployait désormais une prudence d'aro sauvage, laissant volontiers l'initiative à d'autres, à Elaïm en particulier, un ancien pilote de navette estersat qui avait été condamné à la perpétuité pour avoir provoqué, sur l'astroport de Vrana, un accident au cours duquel trois cents passagers avaient trouvé la mort. Aussi, lorsqu'il avait défoncé la cloison quelques secondes plus tôt, Abzalon s'était immédiatement jeté en arrière de peur d'être frappé par un rayon.

Le grondement du vaisseau faisait trembler le plancher sous leurs pieds et leur donnait l'impression qu'un monstre avait élu domicile à quelques pas de là. Ils savaient que ce n'était que le rugissement d'un moteur dix mille fois plus puissant que celui d'une navette, mais le bruit était tellement terrifiant que *L'Estérion* semblait en proie à une colère perpétuelle, comme un dragon des légendes astafériennes que des visiteurs imprudents auraient dérangé dans son sommeil millénaire. Le local n'était pas gardé, ou les RS, équipés de capteurs thermomentaux, analysaient la situation avant d'intervenir, toujours est-il qu'Elaïm put atteindre sans encombre le premier des rayonnages et saisir une combinaison qui se déplia dans un crépitement d'herbe sèche. Des coulées de lumière dévalèrent les plis du tissu gris et brillant.

« Jolie grenouillère spatiale ! »

Elaïm était un homme de soixante ans aux cheveux blonds qu'il taillait régulièrement avec l'un de ces petits couteaux en plastique qui leur servaient à couper la viande et faisaient pour tout le monde office

de rasoirs. Sa haute taille, ses larges épaules, son visage buriné, sa voix grave, ses yeux d'un bleu glacial maintenaient une certaine distance entre ses interlocuteurs et lui. Il savait se montrer intraitable, ou il n'aurait pas survécu à ses six ans de détention dans l'enfer de Dœq, mais ceux qui allaient au-delà des apparences découvraient un homme chaleureux, enjoué, parfois vantard.

« Beaucoup plus légère que les scaphandres des navettes, poursuivit-il. Étanchéité et isothermie parfaites, hublot quadruple épaisseur, verre incassable, intercommunicateur. Exactement ce que nous cherchions ! »

Il déverrouilla les trois attaches extérieures, retourna le haut de la combinaison et désigna un réseau de tubes souples verticaux et horizontaux fixés au tissu.

« L'oxygène est contenu dans la doublure et diffusé par un propagateur intégré. Les rejets carboniques sont aspirés dans ce tuyau (il désignait un tube de couleur rouge) et expulsés par des valves automatiques. Moins d'autonomie, mais une maniabilité incomparable. J'avais entendu parler de cette nouvelle génération de combinaisons : elles devaient remplacer les vieux scaphandres des navettes estersat.

— M'ont pas l'air trop solides ! lança Abzalon.

— Faut pas se fier aux apparences, Ab, rétorqua Elaïm avec un sourire. Ce truc-là est encore moins fragile que ton crâne.

— Allons prévenir les autres », suggéra Lœllo.

Mais Abzalon, Elaïm et le Taiseur ne bougèrent pas. Le Xartien vit à leurs regards qu'ils étaient tous les trois traversés par la même idée et il n'eut besoin que de quelques secondes pour épouser le cours de leurs pensées.

« La consigne… commença-t-il.

— Laisse tomber la consigne, coupa le Taiseur. L'occasion se présente, on doit la saisir. On perdrait trop de temps à rassembler tout le monde, à décider qui fera partie de la première expédition.

— Perdre du temps ? On a cent vingt ans devant nous !

— Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Personnellement je ne vivrai pas cent vingt ans et je suis très curieux de savoir ce qu'il y a derrière les sas.

— Du vide peut-être… »

Le Taiseur s'avança à son tour dans le local, s'approcha d'Elaïm et examina la combinaison. Il avait dormi pendant trois jours et trois nuits d'affilée après l'embarquement. Sans doute avait-il jugé, en tant qu'ancien mentaliste, qu'il ne jouait plus sa peau à bord de cette prison volante, qu'il ne risquait plus d'être assassiné pendant son sommeil. Les faits lui avaient donné raison : mangeant à leur faim, disposant de cabines luxueuses en comparaison des cellules de Dœq,

se prélassant sur leurs couchettes, se lavant quatre ou cinq fois par jour sans pour autant se débarrasser de l'odeur tenace du pénitencier, les détenus s'étaient satisfaits de reprendre des couleurs et du gras. Avant le départ, on les avait douchés avec des produits désinfectants, on leur avait distribué à chacun une chemise et un pantalon de laine grise ainsi qu'une paire de chaussures de toile, et le simple fait de porter du linge propre leur avait procuré un immense bien-être. Tout juste avait-on noté des scènes de jalousie qui n'intéressaient que deux ou trois hommes, des états dépressifs dus à la nostalgie, des prises de bec pour une parole de travers, une couverture déplacée ou un vêtement emprunté. Ils avaient peu à peu perdu la notion du temps et ressenti le besoin de partir à la découverte de leur nouvel environnement.

Bien que le Taiseur se fût remplumé, son cou et ses mains avaient conservé leur finesse extraordinaire et son regard n'avait rien perdu de son acuité.

« Du vide, ça m'étonnerait, reprit-il. Tels que je connais les mentalistes, ils ne nous auraient pas expédiés pour un voyage de plus d'un siècle sans prévoir de quoi assurer notre descendance. »

Il avait prononcé cette dernière phrase à mi-voix et, à cause du grondement du moteur, les trois autres n'étaient pas sûrs d'avoir bien entendu.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? s'étonna Elaïm. Qu'il y aurait… des femmes à bord de ce vaisseau ?

— Pas si vite », se défendit le Taiseur, les bras tendus vers l'avant.

Il avait immédiatement remarqué le changement d'expression d'Abzalon chez qui la simple prononciation de ce mot semblait ranimer des pulsions meurtrières.

« La conception envisagée par les mentalistes ne passe pas nécessairement par la fusion d'un spermatozoïde et d'un ovule, ajouta-t-il rapidement. Le système de nettoyage automatique aspire nos cheveux, nos peaux mortes, nos ongles, nos poils de barbe, largement de quoi pratiquer des analyses cellulaires, de fabriquer des clones ou des androïdes à la chaîne. Ils pourraient même se servir de notre merde pour nous donner des petits frères ! Ils pourraient aussi nous prolonger par les nanotecs : il leur suffirait de nous endormir avec un gaz soporifique et d'envoyer des robots pour nous injecter de nouvelles boucles ADN, des molécules réparatrices. Quoi qu'il en soit, je vais enfiler immédiatement cette petite merveille technologique et voir ce que ce putain de vaisseau a dans le ventre.

— Les autres vont se demander où nous sommes passés », insista Lœllo.

Le Taiseur saisit une combinaison sur le rayonnage, la déplia, constata qu'elle était trop grande pour lui, la tendit à Abzalon et en

choisit une autre.

« Qu'ils continuent de chercher. Ils découvriront peut-être des trucs qui nous intéressent.

— Je suis d'accord, dit Elaïm. Allons au moins jeter un coup d'œil de l'autre côté des sas. Ensuite nous aviserons.

— Personne ne sera prévenu s'il nous arrive quelque chose, objecta Lœllo.

— Juste, admit le Taiseur. Puisque tu es si soucieux de légalité, tu n'auras qu'à nous attendre devant les portes des sas. Si nous ne sommes pas revenus avant le troisième repas, donne l'alerte aux autres.

— Qu'est-ce que t'en penses, Ab ? »

Abzalon s'éventait avec un pan de sa chemise ouverte. Les crevasses sur son torse semblaient s'être approfondies maintenant qu'elles étaient nettoyées de leur crasse. Pas facile de toucher le cœur sous une écorce aussi dure, aussi blessante. Seul Lœllo y était parvenu, personne, pas même le principal intéressé, ne savait pourquoi.

« J'vais avec eux, répondit Abzalon. Mieux vaut que tu restes en arrière. On sait pas ce qui nous attend de l'autre côté.

— Attendez avant d'enfiler vos grenouillères, dit Elaïm. Pas la peine de gaspiller l'oxygène… »

Lœllo les accompagna jusqu'aux portes des sas, d'énormes panneaux ronds fermés par une serrure complexe mais entièrement mécanique, qui ne requérait donc pas d'empreinte cellulaire ou d'autre forme d'identification. Ils durent, avant d'arriver jusque-là, retourner sur leurs pas et franchir une section du labyrinthe. Chaque sortie des quartiers des deks donnait sur cet inextricable enchevêtrement de coursives, d'escaliers, de portes et de puits.

« Une marotte de mentalistes, avait soupiré le Taiseur en découvrant le dédale et en s'y perdant (il avait fallu plus de quatre heures à dix hommes pour le retrouver). Ils nous prennent pour des rondats de laboratoire ! »

Il surnommait l'ensemble la « triple perte », perte de temps, perte d'énergie, perte d'espace. Lœllo et Abzalon avaient été les premiers à découvrir les portes des sas. Ils avaient balisé le parcours en gravant les signes convenus sur les cloisons à l'aide d'un fragment pointu récupéré dans les débris d'un plateau-repas qu'un dek en proie à une crise de nerfs avait fracassé sur une couchette. Les cercles indiquaient les bons passages, les triangles désignaient les coursives et les escaliers qui ne donnaient sur nulle part – les plus nombreux –, les traits signalaient la présence probable de RS. On avait tracé ainsi plusieurs chemins dans cette jungle métallique et par endroits plongée dans une

obscurité totale. Les uns conduisaient à la paroi intérieure du fuselage, des feuilles concaves, noires, assemblées entre elles par d'énormes rivets et recouvertes d'une épaisse couche d'une matière molle, transparente, isolante, qu'Elaïm appelait la « spruine ».

« Doit encore y avoir sept ou huit sandwiches de métal et de spruine jusqu'au fuselage, avait précisé l'ancien pilote. Séparés les uns des autres par des couches de vide. Je suppose que le vaisseau est équipé de détecteurs et de destructeurs de météorites, mais, si d'aventure l'une de ces saloperies parvenait à leur échapper, elle ne réussirait pas à franchir le bouclier magnétic. Du moins espérons-le, parce que sinon… »

Les autres chemins menaient soit aux pièces condamnées que les deks avaient décidé de visiter de manière systématique, soit à des tubascences dont ils n'avaient pas encore réussi à enclencher les mécanismes, soit encore à d'immenses salles parsemées de reliefs alvéolaires. Un Vranasi du nom de Torzill, un ancien architecte cloué sur sa couchette par une attaque de paralysie, s'était chargé de reconstituer le schéma de *L'Estérion* à partir des descriptions des détenus et de ses propres estimations. Son croquis, exécuté sur un drap tendu avec des pointes de fourchette trempées dans un liquide noir de sa composition, représentait un cercle approximatif avec, au centre, un carré constitué de vingt traits qui matérialisaient les quartiers. Des lignes sinueuses partaient des différents niveaux, figurant les chemins du labyrinthe, rejoignant la circonférence du cercle ou d'autres formes géométriques qui symbolisaient les salles aux alvéoles, les locaux condamnés ou les tubascences. Selon son échelle, le diamètre du cercle mesurait environ huit cents mètres, les côtés du carré deux cents mètres, et le dédale, par simple soustraction, six cents mètres de profondeur.

« Se sont pas foutus de notre gueule ! s'était exclamé Elaïm. Un engin de près d'un kilomètre de diamètre pour cinq mille passagers. Quand je pense qu'on en fourrait trois ou quatre cents dans des navettes de trente mètres de long ! »

La hauteur de l'ensemble était estimée à deux cents mètres, sûrement plus, selon Torzill : il fallait bien mettre quelque part les moteurs, les caissons à huile, les générateurs d'oxygène, les filtres carboniques, les émulseurs et les épurateurs d'eau, les salles de congélation, les stocks de nourriture, les réserves de matériel, les chariots, les fours automatiques, les aspirateurs, les ventilateurs, les tuyaux d'évacuation, les rails, les tuyères, les locaux de maintenance, la salle de pilotage et bien d'autres choses encore.

« Pas étonnant qu'ils l'aient construit dans le ciel de Vox. Il lui aurait fallu une puissance phénoménale pour s'arracher à la pesanteur d'une planète. »

Les quatre hommes n'eurent qu'une centaine de mètres à parcourir pour déboucher devant les portes circulaires des sas qui, sur le croquis de Torzill, se situaient en haut du cercle, à l'extrémité d'un chemin tournant plusieurs fois autour du carré central avant de traverser le labyrinthe. D'après Elaïm, elles donnaient sur les salles des machines et, au-delà, peut-être sur une autre partie du vaisseau. Il avait testé des prototypes estersat dont les moteurs étaient ainsi placés au centre de la coque afin de faciliter les décollages et les manœuvres dans l'espace. La compagnie Invostex & Cie, qui, depuis la défaite des satellites, exerçait le monopole absolu des voyages entre Ester et le Voxion, n'avait jamais encore utilisé ce type d'engin en configuration commerciale, mais elle avait procédé à de nombreux essais dans un cirque de Xion, auxquels Elaïm, en tant que pilote confirmé, avait participé.

Aucun hublot ne se découpait sur les portes, séparées les unes des autres par un intervalle de quinze mètres. Les faisceaux croisés de projecteurs révélaient les niches qui renfermaient le clavier et les divers instruments de commande des serrures. Le gris omniprésent, uniforme, était ce qu'Abzalon détestait le plus dans sa nouvelle existence. Les couleurs d'Ester, de Vrana en particulier, lui manquaient, le bleu du ciel, les ors de l'A, le noir des montagnes, le blanc des murs, le bleu ou le mauve des toits, le vert des arbres, l'ocre du bitume, l'indigo de la nuit, l'argent de Vox et de Xion, l'orangé des autowags aériens… Il avait l'impression de perdre peu à peu sa mémoire visuelle. Il essayait de l'entretenir en observant les yeux, les cheveux, les taches lie-de-vin, les pigmentations des autres deks, mais il lui semblait que tous se fondaient peu à peu dans un univers incolore, se recouvraient d'un vernis de neutralité. Il traversait des périodes de mélancolie de plus en plus longues pendant lesquelles il se retirait dans un coin sombre du labyrinthe et s'abandonnait à sa tristesse. La structure neutre, froide, de *L'Estérion* ne prédisposait à aucune relation intime, sensuelle, maternelle, comme avaient su tisser le foisonnement généreux de Vrana et le bubon architectural de Dœq.

« Par laquelle des trois on commence ? demanda le Taiseur.

— Comme on ne sait pas sur quoi elles donnent, il n'y a qu'à essayer la première, répondit Elaïm.

— On ne risque rien à l'ouvrir ?

— Je suppose qu'elle débouche sur un sas de transition, puis sur d'autres sas intermédiaires.

— Et si on reste coincés de l'autre côté ? »

Elaïm haussa les épaules.

« Toute aventure comporte sa part de risque, mais en général une porte s'ouvre dans les deux sens. »

L'ancien pilote leur montra comment enfiler les combinaisons,

comment les fermer de manière à assurer une étanchéité parfaite, comment placer les oreillettes de l'intercom dans les conduits auditifs. Il leur désigna le micro, une petite pastille noire sertie sous le hublot qui, comme le diffuseur d'oxygène, serait automatiquement connectée dès qu'ils auraient verrouillé la dernière attache extérieure.

« Crier ne servirait qu'à gaspiller de l'oxygène. Un simple murmure suffira : l'intercom amplifie le son.

— Par quoi est-ce qu'il est alimenté ? s'enquit le Taiseur.

— Minipile à fusion insérée dans la doublure. C'est elle qui assure également la diffusion régulière de l'oxygène et l'expulsion du gaz carbonique. Elle a une énergie pratiquement inépuisable. Si quelqu'un en a marre d'être connecté aux autres, il lui suffit d'appuyer sur le micro de la pointe de la langue pour désactiver l'intercom. Idem s'il veut ensuite se reconnecter. Mais je vous conseille de vous abstenir de ce petit jeu.

— Quand pourrons-nous quitter nos grenouillères ?

— Je vous le dirai. »

Ils enfilèrent leur combinaison par-dessus leur chemise et leur pantalon.

« Fais attention, grand », dit Lœllo à Abzalon.

À peine eut-il prononcé ces paroles que son antenne détecta une présence. Il poussa une exclamation de surprise : il n'avait pas ressenti ce genre de sensation depuis son embarquement et il en avait conclu que son don l'avait abandonné. La perception n'était pas assez nette pour lui permettre de savoir s'il y avait un ou plusieurs hommes, quelles étaient leurs intentions, mais il ne faisait aucun doute qu'ils se tenaient quelque part de l'autre côté de la porte du sas.

« Pourquoi t'as crié ? demanda Abzalon, suspendant ses gestes.

— Y a du monde par là, répondit le Xartien.

— Combien ?

— C'est pas clair, juste une impression.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? » s'impatienta Elaïm.

Abzalon lui lança un regard mauvais.

« Lœllo est capable de voir à distance, lâcha-t-il d'un ton irrité.

— Foutaises de bonnes femmes ! répliqua l'ancien pilote. Moi je ne crois que ce que je vois. »

S'apercevant qu'Abzalon ne supportait pas qu'on doutât des facultés de son protégé, le Taiseur jugea opportun d'intervenir avant que la discussion ne s'envenime.

« Lœllo est un fumé comme moi et, sur les bords du bouillant, ce type de manifestation métapsychique est courant. Les frères omniques affirment que c'est un don de l'Omni, les autres religions mettent ça sur le compte de la sorcellerie, les mentalistes parlent de perceptions décalées, les scientifiques étudient le rapport entre les pouvoirs et les

vapeurs perpétuelles du bouillant. Quoi qu'il en soit, pas la peine de s'énerver : nous aurons bientôt l'occasion de vérifier les dires de Lœllo. »

La porte du deuxième sas leur résista un long moment. Elaïm rencontrait les pires difficultés à saisir les touches du minuscule clavier fixé sur un socle. La complexité des mécanismes d'ouverture s'associa à sa maladresse pour bloquer les trois hommes pendant plus d'une demi-heure dans un réduit inondé d'une lumière blessante. À sa décharge, la double épaisseur de tissu qui lui emprisonnait les doigts ne favorisait guère la précision. Le Taiseur l'observait avec attention et s'appliquait à mémoriser chacun de ses gestes. Abzalon n'entendait pratiquement plus le bruit du moteur mais il avait l'impression que le souffle saccadé et les imprécations de l'ancien pilote s'élevaient à l'intérieur de sa propre tête, et ces murmures intempestifs accentuaient sa nervosité à un point tel qu'il faillit à plusieurs reprises tirer la langue pour désactiver le micro. Il étouffait à l'intérieur de sa combinaison, suffoquait, transpirait, se demandait si son propagateur d'oxygène n'était pas défaillant, essuyait de violentes attaques de panique, fermait les yeux, serrait les mâchoires, ramenait un peu de calme dans sa respiration et dans ses idées. Impossible de soulager les démangeaisons qui lui tiraillaient les aisselles et les aines. L'étroitesse du verre transparent réduisait son champ de vision. Une petite soufflerie se déclenchait de temps à autre au-dessus de son front et chassait la buée qui se formait sur son hublot. L'ouïe torturée par l'amplificateur de l'intercom, la vue rétrécie par le hublot, il n'avait pas la possibilité de se reposer sur ses autres sens : il ne humait que sa propre odeur et celle, plus lourde, du matériau de la combinaison, il ne goûtait que sa propre salive et la saveur légèrement acide de l'oxygène, les gants retiraient à ses doigts toute sensation tactile.

«… chierie de clavier… auraient prévoir plus grand… marmonna Elaïm.

— Ferme-la ! » Bien que déformée par l'intercom, Abzalon reconnut la voix acérée du Taiseur. « C'est pourtant toi qui nous recommandais d'économiser l'oxygène… »

L'ancien pilote se retourna avec vivacité. Abzalon entrevit les éclats furieux de ses yeux au travers du verre embué.

« T'as raison, reconnut Elaïm après cinq secondes de colère silencieuse. Cette saloperie de clavier me rend dingue.

— Eh bien, calme-toi et essaie de trouver la solution. Si tu n'y arrives pas, nous rebrousserons chemin. »

Abzalon n'était pas certain que, dans les circonstances, Elaïm fût encore capable de déverrouiller la porte qu'ils venaient de franchir.

Peut-être auraient-ils pu respirer sans assistance dans ce sas de transition, mais ils n'avaient aucune certitude à ce sujet, ils ne distinguaient aucune bouche, aucun orifice, aucune arrivée d'oxygène sur les parois ou sur les portes. Les deux rampes lumineuses encastrées dans le plafond et les deux claviers de commande posés sur leurs socles étaient les seuls éléments qui brisaient l'uniformité lisse du métal.

« Je crois que ça y est », murmura Elaïm.

La porte coulissa lentement à l'intérieur de la paroi.

Ils franchirent ainsi trois sas successifs soumis à des vibrations de plus en plus fortes.

« On approche de la salle des machines… »

Lorsque Elaïm eut déverrouillé la cinquième porte, une fumée opaque et blanche s'engouffra dans la petite pièce. Abzalon eut un moment d'affolement, se recula, heurta de plein fouet le socle du clavier opposé, perdit l'équilibre, rebondit sur une cloison avant de s'affaler de tout son poids sur le plancher.

« Ab, qu'est-ce qui se passe, bordel ? »

La voix du Taiseur suffit à lui faire prendre conscience de la stupidité de son attitude.

« Me suis cogné contre ce putain de socle, me suis cassé la gueule.

— Tant que tu es protégé par la grenouillère, cette fumée ne peut ni t'asphyxier ni te cramer, ajouta le Taiseur.

— J'ai été surpris », concéda Abzalon, mortifié d'avoir été percé à jour par l'ancien mentaliste.

Il se releva et tenta de localiser les deux autres dans la fumée de plus en plus dense. Entre les gouttes d'eau qui ruisselaient sur son hublot, il devina plutôt qu'il ne discerna leurs silhouettes légèrement plus sombres entre les volutes qui se ruaient comme des serpents furieux dans le sas.

« Normal, Ab, reprit le Taiseur. Un moment ou un autre, on perd les pédales dans ce tombeau volant.

— Tu dis ça pour moi ? grommela Elaïm.

— Pour nous trois. Et maintenant ?

— On va certainement passer au-dessus ou à côté de la cuve de refroidissement du réacteur nucléaire. On continue en se tenant très près l'un de l'autre, à se toucher s'il le faut. »

Ils percevaient à nouveau le grondement du moteur, assourdi par le matériau isophonique de la combinaison. Ils attendirent que la fumée se dissipe légèrement avant de franchir le seuil de la porte, Elaïm en tête, Abzalon en deuxième position, le Taiseur fermant la marche. Ils s'avancèrent avec prudence sur une passerelle qui surplombait une immense cuve environnée de vapeur et dont, à la faveur de soudaines éclaircies, ils entrevoyaient la surface

bouillonnante.

« L'océan bouillant, à côté, c'est de la tiédasse, murmura le Taiseur. Je suppose que toute cette flotte finit par s'évaporer…

— Elle est récupérée par des capteurs atmosphériques, reconvertie en eau, redistribuée dans les cuves. Des émulseurs PLO se chargent de pallier la déperdition. Je reconnais la patte de l'Invostex dans la conception et la réalisation de ce vaisseau. Nous nous baladons au-dessus d'une cuve annexe destinée à refroidir l'eau de la cuve principale.

— La chaleur du réacteur ne fait pas fondre le métal ?

— La structure entière de ce vaisseau est en milénarium, un alliage qui résiste aux températures extrêmes. Les gisements de ses deux principaux composants, le stafer et l'arium, se trouvent sur le Voxion.

— D'où la guerre d'indépendance : les compagnies minières souhaitaient récupérer pour elles la plus grosse part du gâteau… Le stafer, ça a un rapport avec l'Astafer ? »

Pendant quelques instants, Abzalon oublia sa peur et prêta l'oreille. Il lui paraissait inconcevable que l'Astafer, une religion de légendes, de dragons, de serpents, d'oiseaux, de magiciens, de sorcières, de demi-dieux et de monstres eût un lien quelconque avec un métal. Néanmoins, il devait reconnaître que cet endroit évoquait l'antre d'un dragon, ou encore le chaudron de Balamprad, le géant qui vivait au milieu du bouillant et jetait les navigateurs imprudents dans une cuvette naturelle qui lui servait de marmite.

« Le prospecteur qui découvrit le premier gisement était astaférien. »

La fumée se dispersait au fur et à mesure qu'ils progressaient sur la passerelle. Des faisceaux étincelants jaillissaient d'invisibles projecteurs et cinglaient la surface de l'eau dont les frémissements, se reflétant sur les parois métalliques, composaient des figures oniriques et changeantes. L'extrémité de la passerelle se perdait dans les spirales de brume que les éclats de lumière métamorphosaient en créatures fantomatiques, en « danseurs qui transportent les rêves ».

« Je ne comprends pas en revanche comment ils ont résolu le problème de la gravité, marmonna Elaïm comme s'il s'adressait à lui-même. Dans les navettes estersat, on n'avait pas d'autre solution que de porter ces foutues semelles aimantées. »

Abzalon éprouvait de temps à autre le besoin de s'appuyer sur la barre supérieure du parapet. Il ne souffrait pas habituellement de vertige, mais la présence de toute cette eau déclenchait en lui un malaise qui perturbait son équilibre. Il ne se sentait en sécurité qu'au milieu du solide, du sec, du chaud. Le liquide, l'humide lui inspiraient une répulsion viscérale. Il lui était arrivé, lorsque la pression des waks se faisait un peu trop insistante, de changer d'air, de se réfugier dans

une ville du littoral bouillant. De ces excursions, il gardait le souvenir d'une moiteur nauséeuse. Il s'était hâté de rentrer à Vrana pour libérer l'insoutenable tension engendrée par la proximité de l'océan, car jamais il n'aurait envisagé d'immoler une femme ailleurs que dans le cadre familier de la capitale du Nord, le seul temple qu'il eût jugé digne de ses sacrifices. Il repensait souvent au contact avec le Qval dans les galeries souterraines de Dœq. Il regrettait à présent que cette rencontre n'eût pas duré plus longtemps. Leur brève relation avait modifié quelque chose en lui, lui avait donné envie de comprendre les raisons secrètes de son comportement, pourquoi il perdait la boule en certaines circonstances, pourquoi il avait de l'amitié pour Lœllo, pourquoi il était devenu la bête sauvage qui avait semé la terreur pendant une trentaine d'années sur le territoire de Vrana… S'il était resté à Dœq, il serait retourné dans les tunnels, il serait allé au-devant du Qval. Et maintenant il errait dans l'espace, aussi ignorant de lui-même qu'au jour de sa naissance, il ne savait pas ce qu'il cherchait dans les entrailles métalliques de ce géant de métal et d'eau. Un autre Qval sans doute, un être assez généreux pour l'accepter, pour le toucher, pour le réconcilier avec lui-même. Il crut apercevoir un mouvement à l'intérieur de la cuve, une masse sombre qui se déplaçait avec la grâce et la vivacité d'un poisson. Et si c'était la présence qu'avait perçue Lœllo ?… Il aurait voulu s'immobiliser, concentrer son regard sur la surface frémissante de l'eau, mais il se dit que les deux autres le prendraient pour un demeuré et il préféra se persuader qu'il avait été victime d'une illusion d'optique.

« Un simple passage, dit Elaïm lorsqu'ils atteignirent l'extrémité de la passerelle. La salle du réacteur est probablement séparée du reste du vaisseau par une épaisse couche de milénarium. Et seulement accessible aux techniciens.

— Alors c'est eux qu'a détectés Lœllo, avança Abzalon.

— Eh, pas la peine de gueuler si fort ! protesta le Taiseur.

— Faites chier avec ces conneries de fumé ! grogna Elaïm.

Les techniciens ne sont pas nécessairement humains. Ça va du simple robot à l'androïde dernier cri.

— Et les mutants-tecs ?

— Pas assez fiables. »

Ils arrivèrent devant une nouvelle porte ronde. Leurs hublots se couvraient de gouttes d'eau qui avaient le mérite, en s'écoulant, de tracer des sillages transparents au milieu de la buée. De ce côté, ils ne trouvèrent pas de clavier ni de système complexe d'ouverture, seulement une roue placée sur le milieu de la porte et qu'ils durent actionner manuellement.

« Des composants magnétic n'auraient pas tenu deux jours dans une telle étuve », précisa l'ancien pilote entre deux ahanements.

Abzalon vint lui prêter main forte. Après que la roue eut entièrement pivoté sur son axe, les énormes pênes coulissèrent hors des gâches, le panneau s'entrouvrit et ils n'eurent plus qu'à le tirer légèrement pour pénétrer dans le sas.

« Je pense qu'on peut retirer les grenouillères… »

Abzalon ne se le fit pas dire deux fois, impatient d'évoluer à l'air libre, si tant est qu'on pût appeler air libre l'atmosphère confinée d'un vaisseau. Il débloqua les trois attaches extérieures, les joints d'étanchéité s'écartèrent d'eux-mêmes, le diffuseur d'oxygène se désactiva automatiquement. Il souleva d'abord la têtière, retira les oreillettes, prit une profonde inspiration, savoura les effleurements de l'air frais sur son visage. Le grondement du moteur lui apparut comme le bruit le plus délicieux qu'il eût jamais entendu. Il entreprit enfin de se débarrasser de la combinaison en veillant à ne pas accrocher un tuyau souple. Sa chemise et son pantalon trempés de sueur lui collaient à la peau. Contrairement à ses deux compagnons, le Taiseur ne présentait aucune auréole ni aucune autre trace de transpiration ; le métabolisme d'un fumé avait ses avantages.

Au sortir du quatrième sas, ils avaient débouché sur une large coursive éclairée par des appliques semi-sphériques.

« Qu'est-ce qu'on fait des grenouillères ? demanda le Taiseur.

— On les roule en boule et on les laisse là, répondit Elaïm.

— Et si on nous les pique ?

— On ne peut pas les emmener avec nous, elles nous encombreraient. »

Ils se rendirent aux arguments de l'ancien pilote, plièrent les combinaisons et les posèrent devant la porte du sas. Puis ils remontèrent la coursive et arrivèrent sur une place octogonale où se découpaient huit bouches aux cintres arrondis. Le décor ne changeait pas – métal gris, lisse, rampes lumineuses – mais les lieux étaient agencés de façon différente, les plafonds étaient plus hauts, les passages, les escaliers et les places plus larges. Ils hésitèrent pendant quelques instants sur la direction à suivre. Ils rejetèrent catégoriquement l'idée de se séparer, comme le suggéra sans conviction le Taiseur, et décidèrent de s'engager dans la coursive qui se trouvait dans l'exact prolongement de celle qu'ils venaient de parcourir. Abzalon regretta de ne pas avoir emporté avec lui la barre de fer. Il avait plutôt l'habitude de régler ses affaires à coups de tête ou de poing mais, après avoir traversé une cuve qui prenait la dimension d'un océan dans cet univers clos, ils s'aventuraient sur un rivage mystérieux, ignoraient à quel genre d'hommes ou de créatures dérivées ils allaient être confrontés. Pour en avoir souvent bénéficié,

Abzalon ne concevait aucun doute sur les perceptions de Lœllo et recouvrait instantanément les réflexes qui l'avaient conditionné pendant des années dans la fosse de Dœq. Des grincements, des claquements brisaient le ronronnement monocorde du moteur.

Ils parcoururent la coursive en silence, veillant à faire le moins de bruit possible, redoutant l'intrusion d'un RS. Ils ne pourraient compter sur personne pour les ramener dans leurs quartiers si un rayon paralysant les touchait. Aucun d'eux ne l'aurait avoué, mais ils pensaient à cet instant que Lœllo avait eu raison, qu'il aurait mieux valu prévenir l'ensemble des deks et mettre sur pied une expédition structurée. Ils s'étaient coupés de leur base et, même alertés par le Xartien, les autres n'auraient pas la possibilité d'intervenir. Elaïm était le seul ancien pilote des cinq mille deks, le seul qui eût une connaissance étendue des engins interplanétaires. Le Taiseur s'estimait capable d'ouvrir les portes des sas, mais là s'arrêtait sa compétence.

« J'aurais dû montrer à Lœllo comment… » chuchota Elaïm.

Le Taiseur lui décocha un coup de coude dans les côtes pour l'inciter à se taire. Elaïm ouvrit la bouche pour protester mais, d'un signe de tête, l'ex-mentaliste désigna la silhouette sombre qui se tenait dans la coursive une vingtaine de mètres plus loin. Vêtu d'une robe noire, la tête rasée, l'homme leur tournait le dos, appuyé sur la cloison de droite, comme perdu dans ses pensées.

Les trois deks s'immobilisèrent, se consultèrent du regard. Communiquant par signes, ils décidèrent de poursuivre leur approche silencieuse puis, au cas où l'homme s'apercevrait de leur présence, de foncer sur lui pour le neutraliser. Ce plan pourtant sommaire ne se déroula pas comme prévu, non qu'ils commirent une erreur ou s'écartèrent de leur idée, mais à aucun moment leur cible ne bougea, même lorsqu'ils furent à moins de cinq mètres d'elle.

Arrivés à sa hauteur, ils se rendirent compte que l'homme était mort. Ce n'était pas vraiment un homme d'ailleurs, mais un adolescent de quinze ou seize ans dont les yeux grands ouverts contemplaient le néant pour l'éternité. Il ne portait aucune trace de blessure, de strangulation ou de coup. Ses traits juvéniles avaient conservé une expression à la fois stupéfaite et terrifiée. Il était resté debout, légèrement penché, l'épaule et la tempe collées sur la cloison, comme si la mort l'avait surpris dans cette position et ne lui avait pas laissé le temps de s'affaisser. Seule la couleur crayeuse de son visage et de ses mains indiquait que le sang avait cessé de couler dans son corps en apparence intact. Sa robe de laine noire et grossière le désignait comme un membre de l'Église monclale.

« Bordel de dieu ! lâcha Elaïm entre ses lèvres serrées. On dirait une statue de cire.

— Il n'est pas mort depuis longtemps, dit le Taiseur. Il n'a pas

encore commencé à se décomposer. On dirait qu'il s'est raidi d'un seul coup, comme si on lui avait injecté un gaz liquéfié. »

Il toucha le front du cadavre du dos de la main.

« Je me demande ce que l'Église monclale peut bien foutre dans *L'Estérion*, marmonna-t-il.

— L'Église ?

— Quand tu vois un moncle tu vois l'Église, et quand tu vois l'Église c'est déjà trop tard, dit un proverbe omnique. Ça veut dire que si nous rencontrons un apprenti moncle, même à l'état de cadavre, il y en a d'autres dans le coin. »

Comme tous les Astafériens et bien qu'il ne fût affilié à aucun culte, Abzalon ne portait pas l'Église monclale dans son cœur. Enfant, il avait vu une légion du Moncle s'introduire à l'intérieur de l'orphelinat et égorger sous ses yeux les ancils chargés de la pédagogie et de l'intendance. Il n'avait que de vagues réminiscences de cette scène mais il se souvenait que les assassins avaient dansé autour des cadavres en invoquant le nom de l'Un. Les enfants qui avaient tenté de s'enfuir avaient subi le même sort que leurs professeurs. Abzalon avait eu le réflexe de s'engouffrer sous une cage d'escalier. Le sang d'un cadavre égorgé sur la première marche s'était répandu sur le carrelage, lui avait léché les pieds, les jambes, avait imprégné ses vêtements. Il était resté d'interminables minutes aux prises avec une horreur muette, puis, lorsque les ululements des sirènes des waks avaient dispersé les meurtriers, il était resté tétanisé, englué dans le sang coagulé, et il avait fallu qu'un adulte – un wak ou un ancil, il ne se rappelait pas la couleur de l'uniforme – vînt le sortir de sa cachette. Il n'avait jamais tué de moncle, mais contempler le cadavre d'un « robe-noire », ainsi que les surnommaient les adeptes des autres religions, lui procurait le sentiment d'être en partie vengé.

« Bizarre que les mentalistes aient mêlé les moncles à leur programme, dit le Taiseur. Ils se livrent une guerre sans merci dans les allées des palais de Vrana.

— De toute façon, personne ne sait exactement ce qu'il fout dans ce putain de vaisseau ! maugréa Elaïm.

— Les robes-noires sont agressifs et armés. On ferait mieux de repasser de l'autre côté et de revenir en force.

— C'est aussi mon avis, acquiesça l'ancien pilote. Ab ?

— Ça me va, dit Abzalon. Mais t'avise plus de douter de l'antenne de Lœllo. »

Ils rebroussèrent chemin, traversèrent la coursive dans l'autre sens, débouchèrent quelques secondes plus tard sur la place octogonale. Là, drapés dans leurs robes noires, les attendaient une dizaine de moncles. Leurs visages impassibles, leur immobilité de marbre auraient pu donner à penser qu'ils étaient morts eux aussi, mais le plus âgé d'entre

eux braquait sur les trois deks un foudroyeur dont la bouche ronde pouvait vomir à tout moment son onde mortelle.

CHAPITRE VIII

LILL

Essayons donc de reconstituer l'histoire d'Ester puisqu'il nous reste peu de temps pour échafauder des hypothèses, pour les abandonner si elles s'avèrent décevantes, ou peu élégantes, ce qui revient au même, pour les entretenir, voire les embellir, si elles vont dans le bon sens. Ma démarche ne sera pas historique à proprement parler, car je n'ai pas accès à la bibliothèque du grand temple du Moncle de Vrana ni aux innombrables témoignages qu'elle renferme, elle tiendra à la fois du travail de mémoire, de l'exercice spéculatif et du décryptage symbolique. Mais, la vérité n'ayant pas de centre (plus je me rapproche de la fin et plus j'apprécie cet aphorisme « haudebranesque »), mon œuvre vaudra bien celle d'historiens respectant les canons traditionnels de cette science – qui n'en est pas une finalement, car reposant entièrement sur les fragiles perceptions humaines. Et puis une aide précieuse m'a été accordée que je n'escomptais pas et qui vaut cent, mille, cent mille fois les travaux des spécialistes. La chance sourit aux audacieux, dit-on. Je pense, cher lecteur imaginaire, que si tu occupes la place juste dans le moment juste quelque chose se structurera autour de toi qui te guidera, qui te portera. Les uns appellent cela l'ordre cosmique, d'autres le nomment l'Un, d'autres encore le baptisent Omni, intelligence créatrice, dieu, dragon, fée ou héros, mais qu'importent les vêtements dont on le pare ? Il suffit de savoir que l'univers, comme un tissu dans les mains d'un couturier, se plie aux aspirations secrètes de ceux qui l'habitent.

Nous intitulerons sobrement ce premier chapitre « La genèse d'Ester ».

Au début étaient les Qvals. Depuis la nuit des temps, ils vivaient sur Ester, qui portait alors un autre nom. Les Qvals n'étaient pas régis par un système reposant sur les notions de terre, de tribu, de patrie, de possession, de domination, ils se contentaient d'être les gardiens silencieux de leur monde, en particulier de l'océan Osqval dont ils régulaient les débordements en creusant des galeries souterraines et des puits bouillants.

Les Qvals avaient-ils engendré une civilisation de progrès telle que nous la concevons, avec de gigantesques cités, des monuments, des transports aériens, maritimes et terrestres, des chantiers, des mines, des industries, une technologie avancée, un système politique élaboré, des religions complexes et tout ce que nous-mêmes rattachons aux mots civilisation et progrès ? Certes non : ils n'avaient pas pour ambition de transformer la matière, ils en connaissaient les mécanismes les plus intimes et ils accomplissaient leur devoir au sens sacré du terme, qui était de veiller à l'équilibre de leur monde. Et leur planète était la note juste dans la symphonie cosmique, un havre de paix, de douceur et de beauté.

*Furent ensuite les hommes, qui vinrent d'une autre galaxie à bord d'une nef céleste. Elle transportait en son sein une femme du nom d'Ellula, un homme du nom de Xion et les membres de l'équipage, tous plongés dans un sommeil profond. Elle transportait également des milliers d'ovules congelés qui renfermaient, en lieu et place de leur noyau, des cellules humaines. Lorsque l'appareil se posa sur le continent Nord, tout près des monts noirs, Ellula se réveilla mais ses compagnons, victimes d'une défaillance du décryo de leur cuve, restèrent endormis. Après avoir essayé pendant plusieurs mois de les ranimer, elle décida de sortir de la nef et se rendit au cœur des montagnes noires où elle entra en contact avec les Qvals. Ceux-ci ne parlaient pas en mode oral comme les êtres humains, mais en mode télémental, un langage universel. Ils la conduisirent près d'une source aux vertus extraordinaires. Elle recueillit la précieuse eau dans une gourde, revint à la nef et réveilla Xion. Celui-ci aurait murmuré, en rouvrant les yeux : « Est-ce la Terre ? » De cette question viendrait le nom d'Ester**[1]**.*

*Xion avait reçu pour mission d'implanter une souche humaine sur ce nouveau monde. Il entreprit immédiatement de décongeler les ovules et de les placer dans des couveuses. Ellula s'y opposa avec véhémence, car elle estimait que l'introduction massive de clones humains entraînerait le déséquilibre d'Ester et, à terme, sa destruction. Xion l'emprisonna dans une soute de la nef tout le temps que dura le développement des embryons. Elle finit par s'échapper, retourna près de la source miraculeuse, recueillit de l'eau, réveilla les membres de l'équipage, hommes et femmes, et les informa de la situation. Ils prirent parti pour elle, hormis un certain Olmir d'Avox**[2]** qui décida de rallier la cause de Xion. Les deux hommes s'armèrent et tuèrent quelques partisans d'Ellula. La jeune femme et les rescapés réussirent à s'enfuir sains et saufs et se réfugièrent avec les Qvals dans les montagnes noires. Ellula épousa un certain Eulven Kropt (ou Kraupte, les deux orthographes coexistent) avec lequel elle eut sept enfants, un garçon et six filles. Les autres femmes qui s'unirent aux hommes de l'équipage eurent, comme elle, davantage de filles que de garçons, dans une proportion de cinq pour un.*

Les clones étaient pendant ce temps parvenus à l'âge adulte. Armés, guidés par Xion et d'Avox, ils sortirent de la nef, se répandirent tels des

aros féroces dans les montagnes noires dans le but de massacrer les Qvals et ceux qu'on leur avait présentés comme des traîtres. Bon nombre de partisans d'Ellula périrent dans ce conflit. Quelques-uns parvinrent à se réfugier dans les labyrinthes souterrains des Qvals, qui leur conseillèrent alors de traverser l'océan bouillant et d'émigrer sur le continent Sud, où ils pourraient s'établir en respectant les lois naturelles d'Ester. Les Qvals leur révélèrent également que l'A manifesterait sa colère dans quelques milliers d'années, que la vie ne serait alors plus possible sur leur monde, que leurs descendants connaîtraient la douleur d'un nouvel exode.

Ce fut Eulan Kropt, le fils d'Ellula et d'Eulven, qui conduisit les siens au travers du continent Nord, Eulan Kropt à qui il revint de séjourner dans l'indicible sein des Qvals afin de se pénétrer des principes de la loi naturelle et de l'ordre cosmique. Ils empruntèrent le réseau des galeries et des puits inactifs, échappant ainsi à la vigilance des milliers de clones déployés sur le continent Nord. Il leur fallut deux ans pour atteindre le littoral de l'océan Osqval. Là, ils fabriquèrent de grands radeaux mais certains refusèrent d'embarquer, disant qu'Eulan Kropt les conduisait à leur perte, et se dispersèrent sur le littoral où ils fondèrent les villes de X-art, de Sphaïs et de Z-üot. Les autres, sous la conduite d'Eulan Kropt, s'élancèrent sur les flots bouillants. Ils connurent la faim, la soif, les tempêtes ; des hommes, des femmes, des enfants tombèrent des radeaux et sombrèrent dans l'océan. Ils perdirent espoir, se lamentèrent, se mutinèrent contre Eulan Kropt et les membres de sa famille, assaillirent leur radeau, massacrèrent Eulven Kropt et deux de ses filles, puis, alors qu'ils s'apprêtaient à mettre à mort Eulan lui-même et sa mère Ellula, une île apparut à l'horizon. Ils l'abordèrent, y trouvèrent des fruits et du gibier en abondance, se reposèrent et décidèrent de s'y installer. Mais Eulan Kropt eut un songe dans lequel les Qvals lui recommandaient de quitter l'île au plus vite. Peu nombreux furent ceux qui consentirent à le suivre, seulement deux cents hommes, femmes et enfants, qui s'entassèrent sur quatre radeaux. Ils virent la vague gigantesque qui submergea l'île et emporta ceux qui avaient refusé d'écouter leur guide. Dès lors, les survivants cessèrent de mettre en doute sa parole et endurèrent leurs nouvelles épreuves sans se plaindre ni se révolter. Après des jours et des jours de navigation, tandis que les vivres et l'eau douce venaient à manquer, ils subirent une terrible tempête qui disloqua l'un des radeaux sur une barrière de récifs. Les trois autres, ballottés par des vagues hautes comme des montagnes, échouèrent sur une grève de sable noir. C'est ainsi qu'ils prirent pied sur le continent Sud, qui allait devenir la terre sacrée des Kroptes.

Extrait du journal du moncle Artien.

« LES ÉLITES ESTÉRIENNES se sont ruées sur le Sud comme des zihotes sur une charogne », fit Mald Agauer.

Par le hublot de l'envolter de la NS, la nouvelle compagnie aérienne qui avait obtenu le monopole des liaisons aériennes entre les continents Nord et Sud, la mentaliste désignait les somptueuses demeures blanches disséminées entre les collines, entourées de hauts grillages magnétic qui teintaient de bleu les frondaisons des arbres.

Lill s'abstint de rappeler à son interlocutrice qu'elle avait elle-même cédé à la mode puisqu'elle venait d'acquérir une immense propriété près du massif de l'Éraklon. Mald Agauer faisait partie de l'Hepta, le groupe des sept permanents qui dirigeaient cet État dans l'État qu'était le mouvement mentaliste, et il valait mieux ne pas la contrarier si on voulait préserver ses chances de grimper dans la hiérarchie. Âgée seulement de trente ans, Lill avait déjà franchi de nombreux barrages depuis qu'elle était entrée en « mentalie », selon l'expression méprisante des religieux et des scientifiques, les adversaires les plus acharnés de la cause. On pouvait même parler à son propos de progression fulgurante. Elle n'avait pas hésité à recourir à tous les transplants possibles et imaginables. Elle n'avait pas encore atteint le stade de mutant-tec, car pour l'instant la part humaine restait chez elle supérieure à la part technologique, mais elle disposait déjà d'une formidable banque de données, et ses facultés analytiques, nettement supérieures à la moyenne, en faisaient une partenaire indispensable. Elle n'avait travaillé que tardivement sur le projet de *L'Estérion,* lancé dans l'espace quatre ans plus tôt, mais, grâce à la qualité de ses interventions, elle s'était vu confier le suivi du dossier : on l'avait chargée de recevoir les communications télémentales des agents en poste dans le vaisseau, de leur transmettre les nouvelles instructions, de surveiller l'évolution des deux populations et d'en référer auprès de l'Hepta. Mald Agauer ne l'avait pas prise en sympathie – la sympathie était une notion absurde dans le milieu mentaliste – mais l'avait choisie comme assistante personnelle, consciente qu'elle réchauffait un serpent en son sein. Mald avait atteint l'âge vénérable de cent soixante-deux ans, et elle aurait sans doute pu allonger ce nombre d'une bonne centaine d'années si elle n'avait pas éprouvé une grande lassitude de la vie, qui se traduisait

chez elle par un déclin irréversible de son potentiel mental. Il y avait donc, dans sa relation avec Lill, un aspect suicidaire et testamentaire : elle avait choisi, sur les seuls critères de l'efficacité et de la pérennité mentaliste, celle qui la pousserait dans le néant pour lui succéder.

L'envolter survolait à présent une plaine brunie par les champs de fizlo. Des maisons basses aux pierres noires et des silos en bois supplantaient ici les résidences secondaires. Les compagnies agroalimentaires avaient installé dans les anciennes fermes kroptes des techniciens chargés de tirer le meilleur parti des terres fertiles du continent Sud. On avait au préalable organisé de gigantesques chasses où de riches Vranasi, installés à bord de véhicules blindés, avaient été conviés à abattre des millions de yonaks. Les carcasses avaient été débitées sur place, chargées dans des autowags frigorifiques et expédiées sur le continent Nord. Cet afflux de viande de première qualité avait excité toutes les convoitises et engendré une spéculation forcenée. Des cartels de trafiquants avaient tenté de contourner les circuits de distribution des grossistes, qui avaient levé des milices armées et organisé une riposte sanglante. La guerre du yonak avait duré plus de deux ans, fait plus de dix mille morts et soulevé des émeutes meurtrières dans diverses grandes villes du Nord.

« Combien de temps leur faudra-t-il pour épuiser les ressources du Sud ? soupira Mald Agauer. Cinquante ans ?

— Je pencherais plutôt pour vingt, répondit Lill. Le recours aux engrais chimiques engendrera d'abord une surproduction, puis les terres perdront leur fertilité, les compagnies minières obtiendront des concessions et le Sud subira le même déclin écologique que le Nord. Le problème est que le nouveau prémiaire n'a pas assez de…

— Couilles ? »

Lill acquiesça d'un clignement de paupières.

« Pour s'opposer aux divers groupes de pression à l'œuvre dans les couloirs des bâtiments administratifs de Vrana », continua-t-elle en revenant au mode télémental.

Bien que la minuscule cabine fût en principe insonorisée, le bruit du moteur l'obligeait à forcer sa voix. L'ombre de l'envolter se faufilait entre les arbustes aux feuillages jaunâtres et les rochers noirs dont les échines déchiquetées semblaient avoir subi un bombardement foudroyant.

« Vous vous demandez sans doute pourquoi j'ai organisé cette petite escapade au péripôle », reprit Mald Agauer.

Elle continuait d'employer le mode oral simple. Un réflexe conditionné : elle avait toujours vécu dans la crainte de l'interception de ses conversations télémentales. Les capteurs indiscrets n'étaient pas nécessairement manipulés par les adversaires traditionnels des mentalistes, mais également et surtout par les six autres membres de

l'Hepta qui consacraient une bonne partie de leur temps à surveiller les faits et gestes de leurs pairs.

« Je suppose que nous allons rendre une visite à la dernière peuplade kropte.

Lill persistait à trouver stupide de s'égosiller alors qu'on disposait d'un outil de communication à la fois plus performant et plus reposant.

— On n'a pas pu vous en informer car je n'ai fait part de cette décision à personne, s'étonna Mald Agauer avec une moue à la fois admirative et agacée.

— *Simple déduction : c'est le seul sujet qui puisse représenter un quelconque intérêt dans ce coin paumé d'Ester.*

— Vous connaissiez l'existence des rescapés du génocide kropte ?

— *Je sais même que l'Hepta est intervenu auprès du gouvernement estérien afin d'obtenir leur grâce. Vous n'avez pas agi par souci humanitaire mais pour disposer de sujets d'observation et compléter vos banques de données sur les Kroptes. D'autant que cette peuplade a vécu coupée des autres pendant plusieurs centaines d'années et qu'elle a connu une évolution différente.*

— Ce dossier était pourtant classé confidentiel…

— *Disons que nous sommes plusieurs à être entrés dans la confidence.*

— Légalement ?

— *Vous savez aussi bien que moi, Mald, que l'efficacité recule les limites de la légalité. »*

Mald Agauer laissa un moment errer son regard sur la plaine sinistre et pelée que traversaient des plaques de glace annonciatrices de l'hiver méridional. Elle avait troqué sa combinaison verte frappée d'une tête stylisée contre un tailleur de laine de yonak noire qui évoquait les costumes de cérémonie des hommes kroptes. Lill présumait qu'elle avait choisi ces vêtements afin de faciliter le contact avec les rescapés du génocide et jugeait cette initiative parfaitement déplacée. Elle-même avait opté pour une tenue neutre, une tunique et un pantalon de matière synthétique qui avaient le mérite d'être légers et isothermes.

Mald se retourna et fixa Lill avec un sourire mélancolique.

« Il est temps que je cède la place. Je ne puis dire que j'approuve l'évolution actuelle du mouvement mentaliste, mais je me dois au moins de la reconnaître. Je me sens désormais dépassée, ma chère Lill, mes remparts intérieurs sont sérieusement ébréchés. Sans doute reste-t-il une trop grande part d'humain en moi.

— *Nous avons toujours trop d'humain en nous, trop de réactions incontrôlables, trop de sentiments, trop d'émotions. Le but d'un mentaliste est d'éliminer les impondérables, de tendre vers cette perfection mentale qui permet de se débarrasser des scories irrationnelles et de prendre la bonne*

décision au bon moment. C'est grâce à des gens comme vous que nous avons pu approcher l'idéal, Mald. »

Mald Agauer émit un petit rire qui resta suspendu comme une note triste dans le grondement de l'envolter.

« Vous n'êtes guère compatissante, ma chère ! Vos paroles ne font qu'aviver mes remords. Je ne tire aucune fierté d'avoir consacré toute mon existence à la cause mentaliste.

— Cette affirmation ne vous ressemble pas, protesta Lill à voix haute, comme brutalement tirée d'un rêve.

— Elle ne ressemble pas à l'image que je me suis efforcée de donner, corrigea Mald. Je me rends compte que j'ai passé mon temps à fuir tout ce que vous venez d'évoquer, les émotions, les sentiments, les réactions incontrôlables. Les fuir, c'est une façon stupide de les nourrir ou, plus exactement, de leur permettre de grandir dans les zones oubliées de l'esprit. Nous restons des humains, quoi que nous en disions…

— Des descendants de clones humains ! l'interrompit Lill. Je me suis introduite dans toutes les bibliothèques de Vrana et j'ai consulté des quantités d'ouvrages traitant de la genèse d'Ester : tous décrivent nos ascendants comme des clones venant d'une autre galaxie, hormis les Kroptes.

— Et alors ?

— *Cette particularité explique en partie notre quête. Même si la plupart d'entre nous ont été conçus de manière naturelle, par l'union d'un homme et d'une femme, nous gardons au fond de nous cette interrogation fondamentale sur nos racines. Nous nous comportons comme des enfants de l'éprouvette, comme des êtres en quête d'une rédemption par la connaissance. Nous serons allés au bout de nous-mêmes lorsque nous aurons éradiqué notre humanité et justifié notre conception par l'émergence d'une espèce nouvelle.*

— Au lieu de nous en éloigner, la quête aurait pu, aurait dû nous ramener vers l'humanité. Dans l'autre direction, je crains fort que nous ne trouvions que désillusion.

— *Vous pensez vraiment que l'humanité est le stade le plus évolué de la création ?*

— *Le plus évolué, probablement pas, mais nous avons beau nier notre patrimoine génétique, nous ne pouvons échapper à ce que nous sommes. Nous ne ferons la paix avec nous-mêmes que si nous acceptons notre héritage humain, notre mémoire profonde, et non si nous continuons à bâtir notre palais sur le sable du refus. »*

Mald était elle-même revenue à la communication télémentale pour donner davantage de poids à sa pensée.

« Ne me dites pas que vous êtes encore à la recherche du bonheur et de toutes ces vieilles lunes superstitieuses, mentalisa Lill.

— Je suis arrivée à un âge où on renonce volontiers à toute forme de recherche, à toute ambition, à toute illusion. Je n'aspire plus qu'à me dissoudre dans le néant.

— En ce cas, pourquoi tenez-vous à ce que je rencontre ces Kroptes du péripôle ? »

Mald marqua un long temps de pause avant de répondre :

« Certains éléments échapperaient donc à votre esprit analytique ? Vous serez bientôt appelée à me succéder, Lill, et peut-être le contact avec cette peuplade vous permettra-t-il d'apprécier la vie sous un autre angle… Ce sera mon cadeau de départ. »

Le reste du voyage se déroula dans un silence maussade, Mald refusant obstinément de répondre aux sollicitations télémentales et orales de sa jeune consœur.

L'envolter se posa à quelques mètres d'un glacier que les rayons obliques de l'A paraient de reflets chatoyants. L'administrateur du péripôle, un homme d'une centaine d'années aux cheveux rasés et à la mine renfrognée, les accueillit au pied de la passerelle et les conduisit à son bureau, situé dans la tour principale de l'aéroport. La capitale du péripôle avait été rebaptisée récemment Genko en hommage à l'ancien prémiaire disparu dans des circonstances encore non élucidées (le bruit courait à Vrana qu'il avait été empoisonné par son successeur, l'ancien tertiaire Sëlmik). Outre les hangars de l'aéroport et les bâtiments administratifs, Genko se composait d'une poignée de maisons de pierre noire séparées par une courte rue droite et d'une dizaine de silos où étaient entreposées les récoltes de fizlo. L'agriculture n'était guère productive sur ces terres arides, mais les techniciens venus du Nord s'obstinaient à y cultiver des variétés rustiques de céréales en s'efforçant d'accroître rapidement les rendements. Les hivers rigoureux et les vents desséchants qui soufflaient la majeure partie de l'année ayant dissuadé les riches Estériens d'installer leurs résidences secondaires au péripôle, c'était une population d'immigrants pauvres et laborieux qui avait investi les anciennes fermes kroptes dans l'espoir d'une vie meilleure, ou moins mauvaise. La chasse aux grands aros sauvages, dont les fourrures blanc et feu se vendaient à prix d'or à Vrana et dans les grandes métropoles du Nord, constituait la seule autre activité économique de la région. Des safaris étaient de temps à autre organisés pour les touristes en mal de sensations mais, la plupart du temps, rôdait dans les auberges de la ville une faune d'aventuriers qui avaient l'alcool et le coup de poing faciles.

« La réserve est formellement interdite aux visiteurs, mais vous autres, les mentalistes, vous vous débrouillez toujours pour obtenir ce

que vous voulez, attaqua l'administrateur. C'est vrai que vous êtes des spécialistes de la manipulation mentale.

— Votre rôle n'est pas de chercher à comprendre mais de nous faciliter la tâche ! » riposta Mald Agauer.

Une ombre pâle glissa sur le visage de l'administrateur.

« Un char à vent vous transportera jusqu'au poste de Toukl, articula-t-il d'un air pincé. De là, les soldats vous escorteront jusqu'à la réserve kropte. Veuillez excuser ma mauvaise humeur, mais je passe mon temps à boucler les ivrognes et à compter les grains de fizlo.

— Genko n'est pas le poste rêvé pour un ad, concéda Mald en désignant les murs et le plafond écaillés du bureau.

— Genko est le trou du cul d'Ester, si vous me permettez l'expression. Difficile de rêver quand on a les pieds dans la merde. »

L'administrateur ne leur avait pas précisé que le voyage jusqu'à Toukl durerait plus de six heures, qu'il se déroulerait dans des conditions épouvantables et que les visiteuses devraient se débrouiller pour passer la nuit sur place. Les membres de l'équipage du char à vent, tous d'anciens chasseurs recrutés par la compagnie Vent arrière, jetaient sur leurs deux passagères, sur Lill en particulier, des regards luisants de concupiscence. Le char avait autrefois appartenu aux Kroptes : son apparence rustique, ses matériaux naturels, bois, corde, toile, ne l'empêchaient pas de filer à grande vitesse sur la plaine verglacée. Au passage des ornières, les deux femmes décollaient et heurtaient le dossier de leur banc. Ces chocs répétés leur coupaient la respiration, leur meurtrissaient les cuisses, les fesses, la colonne vertébrale, mais elles évitaient de se plaindre pour ne pas détourner sur elles l'attention des chasseurs enfouis dans des combinaisons de peau grossièrement tannées. De temps à autre, un panache de fumée, la silhouette squelettique d'un arbuste ou l'ombre noire d'une ferme brisaient la monotonie lancinante des terres blêmies par de fines couches de givre ou de glace. Parfois, les nuages gris et bas se déchiraient et des colonnes de lumière pâle tombaient alentour comme les piliers d'un temple éphémère. Un vent de plus en plus piquant s'engouffrait par les interstices de la pelisse que leur avait remise les hommes d'équipage et qu'elles étaient sans cesse obligées de ramener sur leurs jambes et leur poitrine. Les claquements des voiles, les grincements des mâts et des roues rendaient difficile, voire impossible, toute conversation orale.

« L'envolter n'aurait pas pu nous transporter jusqu'à Toukl ? mentalisa Lill.

— Il ne va pas plus loin que Genko, répondit Mald. Question de sécurité. Je savais que nous aurions un bout de chemin à parcourir en char à vent, mais je ne me doutais pas qu'il serait aussi long et désagréable.

— Il existe quand même des camions, des engins plus confortables que

ces résidus de la préhistoire…

— Aussi bizarre que cela puisse paraître, les techniciens estériens estiment que les chars kroptes sont les mieux adaptés pour parcourir certaines régions du continent Sud.

— Ils ne se sont jamais assis sur ces bancs ! Je n'aime pas non plus la façon dont ces brutes nous dévisagent.

— Réaction typiquement humaine, ma chère. Vous qui prétendez disposer d'une intelligence supérieure, vous ne devriez rencontrer aucune difficulté à leur imposer votre volonté.

— L'intelligence ne sert à rien dans certaines circonstances… » Lill souleva la pelisse et désigna, d'un coup de menton, la bosse qui déformait la poche de sa veste. *« J'ai pris la précaution de me munir d'un minifoudroyeur. J'abats le premier qui tente de poser ses sales pattes sur moi.*

— Vous me décevez, Lill. Ces hommes sont des chasseurs, des tueurs professionnels. Ils ne vous laisseraient pas le temps d'en tuer un deuxième et ils vous couperaient en petits morceaux après vous avoir fait subir les pires sévices.

— Vous en parlez à votre aise : je ne veux pas vous offenser, mais…

— Détrompez-vous : les nanotecs ont gommé bon nombre d'effets de l'âge et certains hommes ne sont pas insensibles à la… maturité.

— Et comment réagirez-vous si ces brutes décident de rendre hommage à votre maturité ? »

Mald lança un regard de biais à sa consœur. La beauté, la pureté des traits de Lill transparaissaient encore sous le masque de dureté qu'elle arborait en permanence, ciselé par les nanotecs. Ses yeux noirs, d'une vivacité d'aro, ressortaient dans son visage blanchi par le vent glacial du péripôle. Quelques mèches d'un blond cendré dansaient autour de la capuche grise qu'elle avait relevée et resserrée sur sa tête.

« Je ne réagirai pas, répondit Mald. *Je considérerai ce viol comme un désagrément au même titre que les cahots de ce char à vent, au même titre que le froid. Je laisserai ces hommes se soulager de quelques millilitres de leur sperme, je les y aiderai au besoin, puis je reprendrai le voyage comme s'il ne s'était rien passé. Le sexe de l'homme ne m'effraie pas. Ce n'est qu'un bout de chair qu'on présente comme une arme et qui a la fragilité du verre. Qu'est-ce que nous risquons ? Vous êtes stérile, comme moi, comme toutes les femmes qui ont choisi d'embrasser la carrière mentaliste.*

— Je veux pouvoir choisir le moment et la manière, affirma Lill avec une telle force que sa pensée traça un sillon brûlant dans l'esprit de Mald.

— Maîtriser tous les paramètres de l'existence, une vieille lune mentaliste ! Une attitude parfaitement irrationnelle. Et la cause possible, sinon probable, de l'échec du projet Estérion.

— La responsabilité d'un éventuel échec incombera à Jij Olvars et aux

incapables qui ont fabriqué le vaisseau. S'ils avaient tenu compte de…

*— Je pense au contraire que les seules chances de réussite de l'*Estérion *reposent sur les incertitudes engendrées par l'incompétence des techniciens. Ou par leur vénalité, ce qui revient au même. »*

Les doigts de Lill triturèrent avec nervosité le liseré de la pelisse.

« Sans vouloir vous offenser, Mald, j'ai la désagréable impression que vous êtes le fruit pourri du panier. »

Des bâtiments se profilaient dans les brumes lointaines. L'équipage s'était rassemblé à la proue du char, au pied de la cabine de pilotage, et se réjouissait bruyamment à la perspective de vider quelques verres à l'auberge du relais de chasse qu'ils appelaient le « Hourle ».

« Peut-être que tous les fruits sont pourris », émit Mald.

Malgré son uniforme bleu marine et ses galons dorés, l'officier qui commandait le poste de Toukl avait une allure aussi négligée que les chasseurs : barbe de quinze jours, auréoles suspectes sur la veste et la chemise, bottes maculées de boue, odeur suffocante de crasse et d'alcool. Les deux visiteuses avaient eu l'impression, en descendant du char, d'avoir passé plusieurs jours dans un concasseur à fizlo. Bien qu'ils eussent éclusé plus de dix gobelets d'un alcool frelaté à l'auberge de Hourle, les membres de l'équipage ne les avaient pas importunées, n'avaient pas outrepassé en tout cas le stade des réflexions égrillardes.

Toukl se résumait à trois baraquements militaires, un entrepôt de fourrures, une vingtaine de cabanes et un débit de boissons qui servait également d'épicerie, de quincaillerie et d'armurerie. La rue principale n'était qu'un fleuve de boue dans laquelle les piétons s'enfonçaient jusqu'aux chevilles. Alentour, les premières chutes de neige avaient tendu la terre d'un linceul blanc qui effaçait les maigres reliefs.

« Y a encore trois bons kilomètres jusqu'à la réserve kropte, dit l'officier. Et vous n'avez pas d'autre choix que d'y aller à pied.

— J'ai aperçu des véhicules sous le hangar, fit observer Lill.

— Des véhicules militaires, ma petite dame. C'est-à-dire réservés au strict usage de l'armée. Si vous avez un bon paquet d'estes, vous dénicherez peut-être un chasseur qui acceptera de vous louer son autogliz.

— L'administrateur nous a pourtant assuré que vous nous aideriez, mon petit monsieur ! » siffla Lill.

L'officier s'assit sur l'unique chaise de la pièce, posa les bottes sur le bureau où régnait un désordre insensé, se renversa en arrière et fixa les deux femmes avec insolence.

« En tant qu'officier de l'armée estérienne, je ne reçois aucun ordre d'un ad !

— Savez-vous à qui vous avez affaire ? s'emporta Lill.

— À deux emmerdeuses qui feraient bien de la boucler si elles ne veulent pas passer la nuit au trou ! »

Lill voulut protester mais Mald la saisit par le poignet et la tira vers la porte.

Trop fatiguées pour entreprendre le voyage à pied jusqu'à la réserve kropte, elles se rendirent à l'auberge, un grand mot pour désigner une pièce sombre traversée par un comptoir métallique et meublée de tables et de bancs de bois massif. Sur les conseils du tenancier, elles abordèrent un groupe de chasseurs attablés et leur demandèrent si l'un d'entre eux acceptait de leur louer un autogliz. Ils ne réagirent pas dans un premier temps, se contentant de vider leurs verres avec une régularité de robot domestique, puis un grand gaillard au visage ravagé déclara qu'il se rendait justement près de la réserve kropte et qu'il consentait à les y déposer pour cinquante estes, une somme exorbitante que Mald ne chercha pas à négocier. Elles durent attendre encore une heure à l'intérieur du bouge avant que leur chauffeur ne condescende à se lever et à se diriger vers la porte d'une démarche titubante. Lorsqu'elles sortirent dans la rue, de gros flocons jaillissaient de l'obscurité naissante comme des insectes affolés.

Le chasseur s'arrêta entre deux cabanes, déboutonna sa veste fourrée, se débraguetta et urina sans gêne sur une congère dans laquelle sa miction brûlante creusa un large trou.

« Z'avez rien de mieux à vous mettre sur la peau ? demanda-t-il après avoir vigoureusement secoué son appendice rabougri par le froid. Risquez d'attraper la mort, habillées comme vous êtes. »

Ils pataugèrent dans la boue sur une cinquantaine de mètres avant de pénétrer dans un hangar où étaient entreposés l'autogliz, équipé d'un coussin d'air et d'une remorque, et des peaux d'aros tendues sur de grands cadres en bois.

« Pour cinquante estes supplémentaires, j'peux p't-êt'vous louer des fourrures… »

Lill était tellement frigorifiée malgré ses vêtements isothermes que, d'un regard, elle supplia Mald d'accepter la proposition du chasseur. Il empocha l'argent avec un grognement de satisfaction et leur fournit des manteaux d'aro qu'elles se hâtèrent d'enfiler bien qu'une odeur pestilentielle se dégageât des peaux sommairement tannées et cousues. Puis il saisit un bidon, remplit le réservoir d'un liquide ambré, leur intima de s'asseoir sur les renflements métalliques du plancher de la remorque, s'installa à califourchon devant le guidon et démarra l'autogliz. Le coussin d'air se gonfla en moins d'une minute et l'engin s'élança en pétaradant sur la neige immaculée.

Ils contournèrent les entrepôts, les cabanes, prirent la direction du sud, s'éloignèrent rapidement de Toukl et s'enfoncèrent dans l'encre

nocturne qui se déversait maintenant à flots sur le péripôle.

« Si j'étais férue de mythologie, je dirais que ce voyage ressemble à une… initiation », mentalisa Lill.

Le faisceau du phare de l'autogliz heurtait les flocons qui venaient à sa rencontre, captait des mouvements dans le lointain, les éclats des yeux d'animaux éblouis, les formes fugitives de rochers torturés, d'arbustes givrés. Une puanteur de combustible montait du tuyau d'échappement et frappait les narines des deux femmes, obligées de remonter le col de leurs fourrures et de respirer les relents à peine plus supportables du tanin. Contrairement au char à vent, l'autogliz épousait en souplesse les inégalités du sol. Le vent ne parvenait pas à soulever les cheveux noirs et huilés du chasseur mais posait la pointe de sa longue barbe sur son épaule gauche.

« Initiation, répondit Mald. *Un mot que nous avons rayé de notre vocabulaire. Un mot magnifique, pourtant. Voilà peut-être ce que nous avons perdu et cherché pendant des siècles.*

— L'idée me répugne qu'une civilisation puisse s'établir sur la parole ou les rites de guides qui se proclament infaillibles. La connaissance n'est pas transcendantale mais horizontale, elle ne se révèle pas, elle s'acquiert, elle ne vient pas des cieux, elle s'offre à celui ou celle qui manifeste la volonté de la saisir. Je serais fort surprise de trouver une révélation au terme de ce voyage.

— En ce sens, nous sommes des descendants de clones, d'êtres qui n'ont pas eu la chance de vivre une initiation par la naissance. Nous sommes issus d'une fêlure, d'une rupture, et ce chaînon manquant hante notre patrimoine génétique. Nous essayons de le combler par le contrôle des événements, par la recherche incessante de la performance, mais ma conviction est que nous n'avons pas avancé d'un pouce depuis que nos ancêtres ont posé le pied sur cette planète. Le manque est toujours là, qui s'est traduit par une exploitation irrespectueuse des ressources de la planète, par des guerres sanglantes, par une criminalité galopante.

— L'instabilité de l'A nous condamnait de toute façon : dans moins de vingt mille ans, cette planète sera entièrement réduite en cendres. »

Mald observa un moment les mouvements des mains du chasseur sur le guidon, ses coups de poignet pour remettre les gaz après un passage délicat, l'extrême précision de ses gestes malgré l'impressionnante dose d'alcool qu'il avait ingurgitée avant leur départ.

« La colère d'Aloboam se serait-elle déclenchée si nous n'avions pas perturbé l'équilibre du système ? mentalisa-t-elle.

— Vous parlez comme une dévote de l'Astafer…

— Nous mésestimons l'importance de notre pensée, poursuivit Mald sans tenir compte de l'intervention de Lill. *Le cosmos n'est pas figé, il se modifie en permanence pour s'accorder avec nos désirs, avec nos actes. La*

véritable initiation, c'est justement le rituel qui nous relie à l'univers, qui nous permet de nous fondre dans l'ordre cosmique tel que décrit par la cosmogonie kropte.

— Les Kroptes n'ont… n'avaient que l'ordre cosmique à la bouche et, pourtant, leur civilisation a produit son lot d'injustices et de rites rétrogrades. Pendant des siècles, les eulans et les patriarches ont maintenu les leurs dans un immobilisme aberrant. Et leur ordre cosmique n'est pas intervenu pour les sauver des foudroyeurs de l'armée estérienne.

— Vous me déroutez, Lill : parfois votre intelligence est si brillante qu'elle éclipse la lumière de l'A, parfois elle est plus plate que le péripôle. Vous savez bien que les religions, quelle que soit la pureté de leur origine, quelle que soit leur légitimité, se transforment tôt ou tard en machines de pouvoir, de la même manière que le mouvement mentaliste s'est métamorphosé en instrument de conquête et de domination. Entre l'initiation d'Eulan Kropt et l'interprétation de ses enseignements à des fins partisanes, il y a un gouffre sur lequel les patriarches se sont empressés de jeter un pont.

— Par qui Eulan Kropt aurait-il été initié ? »

Ulcérée par les insinuations de sa consœur de l'Hepta, Lill avait tenté de donner le change en soutenant la conversation mais sa colère, qui se traduisait par l'intensité presque blessante de ses pensées, n'avait pas échappé à l'attention de Mald.

« C'est précisément ce que je vous invite à découvrir. »

Entièrement clôturée par une grille magnétic dont la lumière bleue dispersait les ténèbres, la réserve s'étendait sur une superficie de dix mille hectares. Elle abritait mille trois cents Kroptes répartis dans deux cents fermes et vivant en complète autarcie depuis plusieurs siècles. Ils élevaient des yonaks laineux parfaitement adaptés au climat péripolaire et cultivaient une variété de fizlo qui donnait une farine noire et amère impossible à commercialiser sur les marchés des métropoles du Nord. Leur isolement les avait coupés du reste de la population kropte et leur avait valu d'être oubliés par les armées estériennes. Un groupe de chasseurs avait découvert leur existence deux ans après le génocide et avait alerté un détachement de l'armée basé une centaine de kilomètres plus au nord. Le prémiaire Genko avait d'abord décrété leur exécution mais, sur l'intervention de l'Hepta, de Mald Agauer en particulier, il avait annulé l'ordre et décidé de les parquer dans une réserve. Son successeur, le prémiaire Sëlmik, avait prolongé d'une décennie le premier sursis de cinq ans qui leur avait été accordé. Les mentalistes savaient que les dix mille hectares de la réserve, riches en ressources minières, attireraient tôt ou tard les compagnies à l'affût de nouveaux gisements, que les

derniers Kroptes seraient alors exterminés comme leurs coreligionnaires deux ans plus tôt, mais, en attendant, un pan de la mémoire humaine d'Ester était préservé, qui pouvait apporter un éclairage précieux sur certains aspects occultes de l'histoire de la planète. Après s'être démenés pour la sauvegarde de cet îlot kropte aux confins d'un continent désormais livré à la rapacité des hordes du Nord, les mentalistes ne s'étaient d'ailleurs pas montrés très empressés de rendre visite à leurs protégés – trop loin, trop fatigant, trop froid –, au point que le prémiaire Sëlmik s'était étonné, lors de la réunion hebdomadaire consacrée au projet Estérion, du peu de cas que faisaient les membres de l'Hepta de cette poignée de culs-terreux dont ils avaient demandé la grâce avec un tel acharnement. Mald Agauer avait décelé le travail de sape des représentants des grandes compagnies minières dans cette réflexion et avait décidé d'entreprendre, avant qu'il ne fût trop tard, ce voyage qu'elle avait à plusieurs reprises ajourné.

L'autogliz s'immobilisa devant l'entrée de la réserve à l'issue d'un long dérapage sur la neige verglacée. Le chasseur se retourna et, d'un signe de tête, leur fit signe de descendre.

« Faut me rendre les manteaux », aboya-t-il.

Il actionnait sans cesse la manette des gaz pour empêcher le moteur de s'étouffer.

« Nous risquons d'en avoir besoin pour le trajet retour, dit Mald en enjambant précautionneusement le rebord de la remorque.

— J'vous les relouerai à ce moment-là. Quand est-ce que j'dois revenir vous chercher ?

— Je ne sais pas encore. Y a-t-il un moyen de vous prévenir à Toukl ?

— J'connais pas le télémental, mais vous pouvez toujours contacter Morl.

— Morl ? »

Enfoncées dans la neige jusqu'aux mollets, les deux femmes remirent les manteaux au chasseur qui les jeta dans la remorque. Immédiatement, elles furent transpercées par les rafales de bise qui soulevaient des tourbillons de poudreuse au pied de la grille magnétic.

« L'officier. On lui a implanté dans le crâne toute la quincaillerie pour recevoir les communications mentales. J'suppose que vous saurez retrouver son code d'accès.

— Qu'est-ce que vous fait croire que nous avons nous-mêmes la possibilité de converser en mode télémental ? » demanda Mald.

Le chasseur haussa les épaules avant d'arracher un miaulement rauque au moteur de l'autogliz.

« Vous venez de Vrana, pas vrai ? »

Puis, sans attendre de réponse, il débloqua le frein à main de

l'engin, donna un coup d'accélérateur et fila sur la gauche de la grille en soulevant une somptueuse gerbe de neige.

Les deux femmes franchirent la petite porte, fabriquée dans un matériau non conducteur, qui s'ouvrait sur la cour intérieure d'une vieille maison kropte reconvertie en bureau administratif. Lorsque la nuit noire eut absorbé le rugissement du moteur, un silence profond, à peine troublé par les subtils crissements des flocons sur la neige déjà dure, se déposa sur les environs.

« Je me demande ce que nous fabriquons dans ce trou ! » maugréa Lill.

Le son de sa propre voix lui parut déplacé, aussi étrange que l'éclat bleuté de la grille magnétic qui paraissait dresser une barrière onirique entre la réserve et le monde réel.

« Ouvrez grand votre cœur et votre esprit, et vous aurez peut-être la réponse, murmura Mald.

— En attendant, je ne peux pas m'occuper du dossier Estérion.

— D'autres se chargeront de recevoir les communications pendant votre absence. »

Elles s'introduisirent dans le bureau, une pièce faiblement éclairée où deux Kroptes, reconnaissables à leur barbe, à leur chapeau de paille et à leurs vêtements traditionnels, s'affairaient derrière un comptoir sommaire.

« L'accès de la réserve n'est pas autorisé aux non-Kroptes », fit l'un d'eux en levant les yeux sur les visiteuses.

C'était un homme jeune, d'une quarantaine d'années environ, au visage émacié et aux yeux d'un vert lumineux qui tranchait sur la noirceur de ses cheveux, de ses sourcils et de sa barbe.

« Nous ne sommes pas des touristes mais des mentalistes de Vrana », dit Mald Agauer en époussetant les flocons sur les manches et les épaulettes de sa veste.

Le Kropte la dévisagea pendant quelques secondes avant de hocher la tête. Les lueurs insaisissables de bougies caressaient les pierres brutes des murs, les dalles du sol, les poutres chevillées à l'ancienne. D'agréables senteurs de cire chaude se mêlaient à l'âpre odeur qui montait de la peau de yonak étalée devant le comptoir.

« Nous désirons rencontrer le responsable de votre communauté, poursuivit Mald.

— À cette heure-ci ?

— Nous pouvons attendre demain. Est-il possible de passer la nuit dans la réserve ?

— En principe non, mais nous ferons une exception. Nous n'oublions pas que nous devons la vie aux mentalistes et, même si nous ne partageons pas toutes leurs idées, la réserve leur est ouverte. »

Il les conduisit dans une maison située une cinquantaine de mètres

plus loin et réservée aux hôtes de marque. Elle ne disposait d'aucun confort, ni énergie magnétic, ni salle de bains, ni chauffage, mais elle était propre et bien entretenue, et les deux femmes étaient tellement fatiguées qu'un lit confortable, des draps frais et d'épaisses couvertures de laine suffisaient amplement à leur bonheur.

Cependant, malgré son épuisement, Lill eut du mal à trouver le sommeil. Toute la nuit, elle eut la sensation d'une présence dans la chambre et, à plusieurs reprises, elle se leva, alluma la bougie avec les bâtons de résine que le Kropte avait laissés à leur disposition, explora la pièce, le couloir et la salle de séjour de la maison. À chaque fois, elle négligea d'enfiler ses chaussures encore humides et, comme elle ne portait que le haut de sa tenue isotherme, le froid glacial du carrelage montait par ses pieds et ses jambes nus et se répandait en elle comme un poison violent. Elle s'abstint de réveiller Mald endormie dans la chambre voisine, ne voulant pas s'attirer les sarcasmes de sa consœur, qui aurait pris un malin plaisir à railler son comportement irrationnel. La flamme vacillante de la bougie ne débusqua aucune silhouette, aucun intrus dans l'obscurité. Pourtant, Lill aurait juré qu'un être vivant se tenait à quelques mètres d'elle et l'observait avec l'attention d'un aro épiant sa proie. Pire, elle avait la très nette impression d'être traquée par un prédateur métapsychique, de nouer avec lui des liens inconscients, de lui ouvrir l'intimité de ses pensées, de le laisser s'introduire en elle pour explorer sa mémoire profonde et exhumer des scènes d'un passé très lointain. Dans un sursaut de lucidité, elle consulta sa banque de données et estima que ses transplants avaient altéré son psychisme, qu'elle perdait la tête comme ces jeunes mentalistes que l'abus technologique avaient transformés en légumes. Grelottante, elle retourna se coucher en espérant que quelques heures de sommeil suffiraient à la reconstituer.

Lorsque la main de Mald vint lui secouer l'épaule à l'aube, elle sut que quelque chose avait changé en elle, elle ignorait exactement quoi. Défaillance des nanotecs, peut-être.

« Bien dormi ? » s'enquit Mald avec un petit sourire.

Lill repoussa les couvertures, se redressa, examina attentivement le visage lisse, impénétrable, de la vieille femme et se demanda qui était réellement Mald Agauer.

CHAPITRE IX

MONCLES

La religion du Moncle.

L'étymologie du mot « monclal », contraction du mot « monoclonal » qui signifie « appartenant à un même clone cellulaire », suffit à se faire une idée pertinente de l'Église du Moncle…

[Paragraphe illisible.]

…pense que le premier fondateur de l'Église fut Nuphaël, un homme ayant appartenu à la première génération des clones de la nef des origines, un contemporain de Xion, d'Avox, d'Ellula et d'Eulven Kropt. On croit également savoir qu'il participa à la guerre menée contre les partisans d'Ellula et qu'il s'établit, lorsque les Kroptes eurent déserté le continent Nord, non loin des monts noirs ; après de longues recherches, il finit par trouver la source miraculeuse qui avait permis à Ellula de réveiller ses compagnons endormis. Il parvint à en détourner le cours jusqu'à la cité de Vrana où il fonda le premier temple d'une religion qui rejetait les hommes et leurs valeurs. Nuphaël récupéra également les appareils servant à fabriquer les clones, les couveuses artificielles, détruisit la nef des origines et conçut, dans le laboratoire souterrain qu'il avait installé près de la source dans les anciennes galeries qvals, des clones à partir de ses propres cellules. Il les abreuva de l'eau miraculeuse de manière à leur donner une excellente santé et à prolonger leur espérance de vie. Ils devinrent bien entendu ses premiers disciples, d'autant qu'il les éduqua dans les dogmes qu'il avait lui-même institués, ces mêmes dogmes qui traversèrent les siècles pour régir encore aujourd'hui l'existence des membres du clergé. Le but de Nuphaël était de fonder une descendance de purs clones, d'êtres qui ne seraient pas les fruits de l'union d'un homme et d'une femme, mais des répliques biologiques de lui-même qui lui permettraient de prolonger son

rêve à travers le temps. Nous, les moncles, gardons tous une trace du premier d'entre nous dans notre patrimoine génétique. Je dis bien une trace, car si les premiers clones furent fabriqués à partir des cellules du fondateur, des clones d'une autre origine se convertirent, accédèrent aux responsabilités de l'Église et crurent bon de mélanger leurs gènes à ceux de Nuphaël afin de créer leur propre descendance. À partir de cet instant, il fut impossible de reconstituer l'ADN du princeps, et la croyance se répandit parmi les adeptes du Moncle que l'Un, l'Unique ou encore le Principe-source reviendrait un jour s'incarner dans le corps d'un moncle qui rendrait sa pureté originelle à l'Église et chasserait les derniers vestiges humains d'Ester.

À l'issue de ce préambule, il n'est guère difficile de deviner que tous les membres du clergé sans exception sont des enfants de l'éprouvette, qu'ils n'ont pas franchi le col étroit qui sépare l'ombre de la lumière, l'eau de l'air, qu'ils n'ont pas connu la douleur initiatique de la naissance, qu'ils…

[Deux lignes illisibles.]

…suis, comme mes frères, une réplique des cellules conservées dans les cryptes souterraines du grand temple de Vrana. Les techniciens concepteurs de l'Église ont trouvé le moyen de se passer des ovules fécondateurs, ne me demandez pas comment, je ne suis pas un spécialiste des choses de la biologie. Nous sommes des fragments de Nuphaël et de tous ces dioncles qui, par orgueil sans doute, ont souhaité marquer de leur empreinte génétique les serviteurs de l'Un. Nous ne connaissons ni parents ni famille, ni ces sentiments qui rattachent les humains à leurs semblables. Nous avons été éduqués par l'Église et pour l'Église, nous n'avons pas habité d'autre demeure que le grand temple de Vrana, les dortoirs, les réfectoires et les salles de connaissance où nous avons appris le service de l'Un et l'écriture. Nos professeurs nous enseignèrent la haine, la violence, le mépris de tous les êtres ayant séjourné dans les testicules d'un homme et dans le ventre d'une femme, et que nous appelions avec mépris les « hasardeux » ou encore les « mêlés ». J'avoue bien volontiers, tellement ma foi me brûlait, que je me suis pris, enfant, pour l'incarnation de l'Un. La réalité m'a apporté le plus cinglant des démentis mais je reste persuadé que chacun d'entre nous a un jour caressé le rêve intime d'être celui qui rendrait sa virginité monoclonale à un monde infesté par les partages génétiques.

Les ennemis jurés du Moncle n'étaient pas les Astafériens, ni les frères omniques ni les officiants des autres cultes, mais les Kroptes, même s'ils vivaient sur une terre séparée du continent Nord par l'océan bouillant, large de douze mille kilomètres. Les humbles serviteurs de l'Un n'en étaient

pas conscients, car on les envoyait dans les rues des cités égorger les ancils astafériens ou les fidèles omniques, mais le conseil supérieur de l'Église poursuivait en secret le dessein d'exterminer le peuple kropte, ces hasardeux qui abominaient le clonage et professaient un retour à l'ordre naturel incontrôlable, intolérable. C'est l'une des raisons pour lesquelles les dioncles acceptèrent de financer la construction de l'Estérion : ils voyaient dans ce projet la possibilité de débarrasser la surface d'Ester des Kroptes et, en même temps, d'établir une civilisation entièrement dédiée à l'Un sur un monde vierge, de perpétuer le grand dessein de Nuphaël. Ils intriguèrent donc auprès du gouvernement estérien et muselèrent l'opposition mentaliste pour imposer une délégation monclale à bord du vaisseau. Ils ne se doutaient pas que le conditionnement de certains de leurs représentants, qu'il fût génétique ou culturel, inné ou acquis, volerait en éclats dans le contexte singulier de l'Estérion.

Mais revenons sur l'écriture, car elle n'est pas davantage dissociable de l'histoire du Moncle que la conception monoclonale. Au bout de trois siècles d'existence, la corruption avait gangrené l'Église, au point que certains dioncles envisageaient d'introduire des femmes dans le clergé. Ils éprouvaient ce que le Livre des vertus et révélations dénonce comme le désir de la dualité génétique, qu'on pourrait également traduire par la tentation de l'humain. Ils se complaisaient dans un tel état de paresse mentale qu'ils prêtaient une oreille attentive aux idées nouvelles de l'Astafer et de l'Omni, des religions qui, créées en réaction contre le dogme de l'unicité, exhumaient une mythologie foisonnante illustrant une recherche inconsciente de la multiplicité.

Le grand dioncle Jahern, probablement l'un de ceux qui, sans être l'incarnation parfaite de l'Un, se rapprochèrent le plus près du modèle génétique de Nuphaël, décida de reprendre l'Église en main. Il égorgea un à un ses confrères du conseil supérieur et cloua leur tête sur le portail monumental du grand temple. Ensuite, à l'aide de ses partisans, des clones conçus à partir de ses propres cellules, il déclara une guerre sans merci aux moncles qui avaient renié l'enseignement de l'Un pour s'adonner à la débauche. Plus de dix mille d'entre eux furent ainsi traqués par les légions du renouveau, jetés dans des puits bouillants ou crucifiés sur les portes des édifices publics des cités. Puis le grand dioncle Jahern résolut de réinstaurer l'écriture, alors pratiquement disparue, au sein de l'Église nettoyée de ses éléments corrompus. Il y voyait plusieurs avantages : d'abord, l'enseignement écrit s'assimile à un travail de gravure et imprime dans le cerveau de celui qui le reçoit des traces plus profondes et plus durables que l'oral. Ensuite, l'exercice régulier de la plume permet, de par la relation intime qu'il noue avec le scripteur, d'explorer les zones les plus profondes, les plus pures de l'esprit. Il requiert en outre une volonté quotidienne qui éloigne le spectre de la facilité, de l'indolence mentale guettant chacun sur ce bas monde. Enfin, le message écrit offrait une alternative aux

communications télémentale ou téléorale en plein essor au III^e siècle de notre ère.

Le grand dioncle Jahern fonda le réseau des messagers afin d'étendre l'influence de l'Église dans les cercles du pouvoir estérien de l'époque, alors constitué d'un présidiaire de vingt hommes et de cent conseillers. Les missives transmises par le réseau monclal étaient un gage de secret pour les expéditeurs et les récipiendaires, une garantie indispensable dans un monde instable où la moindre indiscrétion pouvait se traduire par la disgrâce ou la mort. Forte du succès des messagers, forte également de l'eau de l'immortalité qui conférait à ses membres une espérance de vie très nettement supérieure à la moyenne, l'Église du Moncle devint le partenaire privilégié et indéracinable des gouvernements qui se succédèrent au cours des siècles. Ses légions purent massacrer en toute impunité les officiants des cultes rivaux et semer la terreur dans les cités du continent Nord. Elle gagna de nombreux adeptes, le plus souvent de pauvres bougres désorientés par l'annonce de l'extinction de l'A, par la violence et la misère qui régnaient dans les mégapoles du Nord, attirés par la promesse de purification génétique d'Ester et par l'espoir de gagner leur rédemption dans la fusion avec l'Un.

Cependant, le grand dioncle Jahern n'avait pas prévu que l'écriture, pratiquée à haute dose, aurait les effets inverses de ceux qu'il avait escomptés. La danse de la plume sur le papier engendre en effet un recul sur les événements qui modifie le champ de perception. Et les vérités présentées comme intangibles ne résistent pas à l'exploration quotidienne de la conscience, les dogmes se fissurent lorsqu'ils se confrontent à l'introspection sincère, aux mythes originels, aux archétypes, le centre de la vérité se déplace (un tic de langage, j'en suis conscient). J'en veux pour preuve le peu de goût affiché par le moncle Gardy pour la pratique scripturaire : il n'ignorait pas que les mots surgis de son moi profond remettraient en cause les croyances qui avaient guidé son existence, et il ne voulait pas prendre le risque d'invalider ses choix.

Extrait du journal du moncle Artien.

« NOTRE DEVOIR nous commande de les tuer, déclara le moncle Gardy en dévisageant tour à tour Abzalon, Elaïm et le Taiseur. Parlementer ne sert à rien. » Alignés contre la cloison d'une cabine, les trois deks guettaient la moindre faute d'attention de sa part pour se précipiter sur lui et lui arracher son foudroyeur. Quelques minutes plus tôt, croyant que la vigilance de l'ecclésiastique s'était relâchée, Elaïm avait esquissé un pas en avant mais une rafale foudroyante avait creusé un trou fumant dans le plancher à quelques centimètres de ses pieds. Le moncle Gardy paraissait vieux comme le monde avec son visage et son crâne parcheminés, avec ses mains aux veines saillantes et parsemées de taches brunes, mais la vivacité de ses gestes, de son regard, et la fermeté de sa voix restaient celles d'un jeune homme. Les autres, les aspirants et le moncle plus jeune, semblaient tous avoir été façonnés dans le même moule, une impression qui ne reposait pas seulement sur leur robe noire identique ou leur crâne rasé, mais sur l'absence d'expression de leurs traits soulignés par la lumière dure des appliques.

« Nous ne sommes pas dans les rues de Vrana, objecta le moncle Artien. Ces hommes ne sont pas nos ennemis mais nos compagnons de voyage. Et nous pouvons avoir besoin d'eux, de leurs connaissances…

— De leurs connaissances ? ricana le moncle Gardy. Ce sont des détenus, des criminels de la pire engeance, des résidus de la diversité génétique !

— Nous n'avons pas reçu l'ordre d'exterminer les anciens détenus de Dœq ni les Kroptes.

— Nous n'avons effectivement reçu aucun ordre, moncle Artien ! C'est à nous, et à nous seuls, qu'il revient de juger de la situation. Et si nous laissons repartir ces trois-là, ils reviendront avec d'autres pour nous massacrer. Dois-je vous rappeler qu'ils sont cinq mille de l'autre côté ? »

Le moncle Artien s'avança de manière à se placer entre les deks et le moncle Gardy. Les neuf aspirants restaient impassibles, comme ils étaient restés impassibles en découvrant le corps de leur coreligionnaire dans la coursive. Les moncles n'avaient pas rejeté la responsabilité de sa mort sur les intrus. Tout juste avaient-ils constaté le décès, s'étaient-ils étonnés de la position verticale du cadavre, avaient-ils marmonné une brève prière afin que l'Un accueille en son sein son serviteur décédé.

Ils n'avaient manifesté aucune émotion, aucune douleur, ils n'avaient même pas pris le temps de lui refermer les paupières, encore

moins de le transporter dans sa cabine, ils l'avaient laissé dans la coursive, comme si sa mort, dont la singularité aurait dû les intriguer, ne les concernait pas.

« Les autres finiront par trouver à leur tour le passage, argumenta le moncle Artien. La réserve de votre foudroyeur n'est pas inépuisable. Tôt ou tard, nous devrons négocier avec eux, ou nous succomberons sous le nombre. Autant commencer tout de suite et préserver toutes nos chances de porter la Parole de l'Un sur le nouveau monde.

— Négocier avec des criminels revient à essayer d'apprivoiser une horde d'aros sauvages ! glapit le moncle Gardy. Je pense au contraire que si ces trois-là disparaissent leurs semblables n'oseront plus sortir de leurs quartiers. Au cours de son histoire, l'Église n'a jamais négocié avec quiconque, et c'est ce qui lui a permis de devenir la première religion d'Ester. »

Le moncle Artien écarta les bras et prit une profonde inspiration. Petit homme tout en arêtes et en angles, il avait la même apparence inexpressive que ses coreligionnaires mais quelque chose dans son visage, une douceur insolite dans les yeux sombres peut-être, le différenciait du moncle Gardy et des aspirants. Le Taiseur, recouvrant ses anciens réflexes de mentaliste, avait immédiatement deviné que ses deux compagnons et lui comptaient un allié sur le territoire où ils s'étaient imprudemment aventurés, mais il s'abstenait pour l'instant de se mêler de la discussion entre les robes-noires, comprenant que la moindre intervention de sa part serait sanctionnée par une rafale de foudroyeur en pleine tête. Quelques minutes plus tôt, il aurait volontiers étranglé Elaïm dont la réaction stupide avait offert au vieux moncle le prétexte qu'il cherchait pour les abattre. Du coin de l'œil, il surveillait Abzalon qui serrait ses énormes poings au bout de ses bras ballants. Réputé pour ses pulsions incontrôlables, le grand Ab gardait jusqu'à présent la maîtrise de ses nerfs. Aiguisé par des années de détention à Dœq, son instinct lui commandait de rester immobile. L'éclat intense de ses yeux globuleux montrait toutefois qu'il saisirait la première occasion pour bondir sur le râble du vieil ecclésiastique et lui briser la nuque d'un coup de patte.

« Le rapport des forces nous était favorable sur Ester, il ne l'est plus dans *L'Estérion*, déclara le moncle Artien d'une voix calme. D'un côté cinq mille deks, de l'autre cinq mille Kroptes…

— Nous n'avons rien à craindre des Kroptes, l'interrompit le moncle Gardy. D'autant que les femmes sont deux ou trois fois plus nombreuses que les hommes.

— Détrompez-vous : l'être le plus pacifique peut se métamorphoser en fauve dans le contexte du vaisseau. Quoi que vous en pensiez, notre seule chance est de proclamer notre neutralité et de nous entendre avec l'un et l'autre groupe.

— La neutralité ne vous ressemble pas, Artien. Ou plus exactement ne vous ressemblait pas lorsque vous plongiez votre poignard dans la gorge ou dans le cœur des ennemis de l'Un. »

Les traits du moncle Artien se crispèrent. Le Taiseur l'observa avec une attention redoublée : en général, les assassins de l'Église n'éprouvaient pas de remords.

« Nous avons laissé notre passé sur Ester, articula le moncle Artien d'une voix sourde.

— Nous n'y avons pas laissé nos principes, notre foi, notre appartenance au Moncle. Ces trois-là (le moncle Gardy braqua le canon de son foudroyeur sur les deks, qui se tendirent dans l'attente de l'onde fatale) sont des aros enragés, des ennemis de l'Un, et, en tant que tels, je n'ai pas d'autre choix que de les exécuter. »

Le moncle Artien se rapprocha de son aîné jusqu'à ce que le tissu de sa robe frôle l'extrémité du foudroyeur.

« Pouvez-vous, au moins une fois dans votre vie, essayer de réfléchir autrement ? Les tuer équivaudrait à déclarer la guerre aux cinq mille autres ! Donnons-leur une chance, donnons-nous une chance de ne pas transformer ce voyage en un bain de souffrance et de sang. »

Du canon de l'arme, le moncle Gardy percuta sans ménagement la poitrine de son vis-à-vis.

« C'est peut-être vous que je devrais foudroyer en premier ! rugit-il, les yeux hors de la tête. Vous dont le goût du compromis vous classe parmi les ennemis les plus dangereux de l'Un. »

Le moncle Artien ne recula pas. Regroupés dans un coin de la cabine, les aspirants assistaient à l'affrontement de leurs supérieurs hiérarchiques sans émotion apparente. Ils ressemblaient aux androïdes des premières générations, de grossières reproductions d'êtres humains dont la fabrication remontait à cinq siècles.

« Vous avez cédé aux sirènes de la multiplicité, Artien, reprit le moncle Gardy. Comment un légionnaire aussi fidèle et féroce que vous a-t-il pu devenir ce chantre de la mollesse ?

— J'essaie seulement de préserver nos chances de parvenir au terme de ce voyage. Dans le Livre des vertus et révélations, il est stipulé que… »

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Une ombre s'était glissée dans son dos, qui le contourna, saisit le canon du foudroyeur et le releva avant que le moncle Gardy n'ait eu le temps de presser la détente. Un éclair jaillit de la bouche ronde et alla percuter le plafond de la cabine, semant sur le métal lisse une corolle flamboyante d'où dégringolèrent des éclats calcinés. Abzalon, car c'était lui, arracha l'arme des mains du vieil ecclésiastique et le projeta d'un coup d'épaule sur la cloison opposée. Puis, du bras, il poussa le moncle

Artien et l’envoya heurter les aspirants qui se renversèrent comme des quilles. Cette succession de gestes n’avait pas duré deux secondes. Il avait aussitôt exploité le léger relâchement engendré par la querelle entre les deux robes-noires, se glissant, avec une habileté et une vivacité d’aro en chasse, dans l’angle mort du champ visuel du vieil ecclésiastique en partie occulté par le corps du moncle Artien.

Abzalon brandit le foudroyeur comme un trophée et se tourna vers le moncle Gardy, recroquevillé sur le plancher, étourdi par la violence du choc contre la cloison. La haine déformait sa face, arrondissait ses yeux, retroussait ses lèvres. Le Taiseur comprit qu’il était traversé – possédé eût été le terme exact – par l’une de ces colères ravageuses qui avaient fait sa sinistre réputation à Dœq. Les aspirants, empêtrés dans un enchevêtrement de membres et d’étoffe noire, tentaient de se relever avec une maladresse d’insectes couchés sur leur carapace. Abzalon se dirigea d’un pas pesant vers le moncle Gardy. S’opposer à lui lorsqu’il était dans cet état, fermé au monde, muré dans sa folie, relevait purement et simplement du suicide, et pourtant le Taiseur décida de s’interposer. Il étouffa la petite voix qui lui conseillait de se tenir tranquille, rejoignit Abzalon en trois foulées et lui agrippa l’épaule.

« Est-ce que tu as vraiment besoin de lui vider la tête, Ab ? » dit-il d’une voix qu’il aurait souhaitée plus ferme.

Abzalon ne parut pas prendre conscience de sa présence dans un premier temps, puis il pivota sur lui-même avec une telle rapidité que le canon du foudroyeur frôla le ventre du Taiseur. N’importe quel autre homme aurait pissé sur lui devant son regard de dément et son rictus effrayant, mais l’ancien mentaliste garda son sang-froid.

« Fous-moi la paix, Taiseur ! »

Le Taiseur estima que les choses n’étaient pas si mal engagées.

« Tu lui as donné une sacrée leçon, Ab, tu lui as piqué son flingue, tu pourrais décider que ça suffit. »

Abzalon secoua vigoureusement la tête. Il soufflait comme un yonak, la sueur ruisselait à nouveau sur son torse, collait sa chemise à sa peau. Derrière eux, trois aspirants aidaient le moncle Artien à se relever. Elaïm ne bougeait pas, car lui n’était pas assez fou, ou pas assez sage, pour tenter d’amadouer le monstre que les circonstances lui avait donné pour compagnon.

« Il voulait nous zigouiller, merde ! gronda Abzalon. Et j’ai vu, de mes yeux vu, des ordures de son espèce étriper des gosses à Vrana.

— Tu as raison, concéda le Taiseur. La plupart des robes-noires sont des putain de salopards, mais ceux-là auront sûrement compris qu’il valait mieux ne pas se mêler de nos affaires. On ne gagnerait rien à s’en faire des ennemis. Il y en a sûrement d’autres dans le vaisseau, armés eux aussi.

— Tu les as pas entendus ? rétorqua Abzalon. Ils ont dit que le rapport des forces n'était pas en leur faveur.

— On a mieux à foutre que de s'engager dans une guerre inutile. Il y a des femmes dans ce vaisseau et… »

Il s'interrompit, s'apercevant qu'il venait de commettre une erreur.

« Des Kroptes, corrigea-t-il aussitôt.

— Les moncles sont comme les femmes, cracha Abzalon avec une moue qui accentuait la difformité de son visage. Ils portent des robes et ils ont le même genre de saloperie dans le ventre. »

Il avait baissé le canon du foudroyeur, et une forme de mélancolie avait supplanté la colère dans ses yeux. Elaïm et les ecclésiastiques retenaient leur souffle.

« Tu ne peux pas dire que toutes les femmes ont de la cruauté dans le cœur parce que tu as connu de mauvaises femmes, argumenta le Taiseur. Tu n'as jamais rencontré de femmes kroptes. Je te propose d'aller leur rendre visite et de juger sur place. »

Abzalon demeura silencieux, le regard penché sur le moncle Gardy qui gémissait en sourdine à ses pieds.

« Elles me rejetteront comme toutes les autres avant elles, murmura-t-il d'une voix imprégnée de tristesse.

— La vie n'a jamais été facile pour toi, n'est-ce pas ? »

Le Taiseur ressentait de la compassion, un sentiment qu'on ne lui avait pas enseigné dans les écoles mentalistes, pour ce géant dont le corps – la carapace – abritait une blessure incurable.

« On y va, Ab ? »

Abzalon resta quelques secondes immobile, les yeux rivés sur le moncle Gardy, puis il leva lentement la tête. Le Taiseur l'entraîna avec douceur vers la porte de la cabine. Elaïm leur emboîta le pas. Les aspirants se collèrent contre la cloison lorsque les trois deks passèrent devant eux : la peur était la réaction de base qui les différenciait des premiers modèles d'androïdes.

Avant de sortir, le Taiseur se retourna et s'adressa au moncle Artien, affairé à rajuster sa robe et sa ceinture de corde.

« Vous êtes intervenu pour l'empêcher de nous tuer, déclara-t-il en désignant le moncle Gardy. Nous vous avons épargnés, je considère que nous sommes quittes. Nous gardons le foudroyeur au cas où vous ne respecteriez pas votre neutralité. Nous serons amenés à traverser souvent votre territoire. Je m'engage à ce qu'il n'y ait aucun heurt, aucune exaction, si vous ne vous mettez pas en travers de notre chemin. »

Un pâle sourire s'afficha sur la face émaciée du petit ecclésiastique.

« De mon côté, je m'engage à raisonner Gardy, fit-il d'une voix légèrement tremblante. Et je regrette, croyez-le bien, qu'il ait introduit cette arme dans l'univers clos de *L'Estérion.* J'ai cru deviner que vous

n'étiez pas au fait de la présence des Kroptes à bord…

— De même sans doute qu'il n'ont pas été avertis de la nôtre. Un plan foireux de mentalistes. C'est comme s'ils nous avaient enfermés dans un baril de poudre avec une boîte d'allumettes. La plupart des détenus n'ont pas touché une femme depuis au moins cinq ou six ans.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Nous ne pouvons pas prendre une décision pour les autres. »

Le Taiseur salua le moncle Artien d'un mouvement de tête et sortit dans la coursive, suivi d'Elaïm et d'Abzalon.

*

La vitesse à laquelle la rumeur se répandit dans les cabines et dans les coursives inquiéta le Taiseur. L'annonce de la présence de femmes à bord de *L'Estérion* risquait à tout moment de ranimer les instincts primaires qui avaient prévalu à Dœq et qui s'étaient atténués pendant les premiers mois de voyage.

Les deks étaient tous sortis des cabines, s'étaient répandus dans les coursives et sur les places où ils s'apostrophaient, se défiaient du regard et du geste. Ils réendossaient leurs antagonismes d'antan puisque, n'ayant plus besoin de se battre pour la nourriture, l'espace, l'air et l'eau, un nouveau sujet de rivalité leur était proposé. Ils avaient cru que ce voyage se résumerait à une lente agonie dans cet espace qu'ils ne voyaient pas, qui ne revêtait aucune réalité concrète, et voici que l'horizon s'élargissait, s'éclaircissait, que la situation se débloquait, qu'ils n'étaient pas appelés à se supporter entre eux jusqu'à leur extinction, que se profilait l'espoir d'une vie un peu moins aride, un peu moins inutile. Les éclats de voix, de rires, de querelles crevaient les cloisons et les plafonds, notes allègres ou discordantes d'un bouillonnement intérieur que le Taiseur ressentait lui-même, bien que son expérience avec les femmes se résumât à deux passades décevantes, l'une à l'âge de seize ans avec une amie de sa mère et l'autre, une vingtaine d'années plus tard, avec une mentaliste nymphomane.

Il se tenait, en compagnie d'Abzalon et de Lœllo, dans la cabine de Torzill, devant le dessin qui représentait le vaisseau et que l'ancien architecte, assis sur sa couchette, complétait en se basant sur leurs descriptions. Au cercle approximatif originel s'était à présent ajoutée une partie étranglée qui s'évasait en son extrémité et donnait à l'ensemble une vague allure de cruche.

« Si les Kroptes sont vraiment cinq mille, commenta Torzill en se reculant pour avoir une vue d'ensemble de son œuvre, la deuxième partie du vaisseau est aussi grande que celle-ci. »

L'hémiplégie avait figé la moitié de son visage et il ne parlait que du coin des lèvres. Un de ses yeux restait fixe tandis que l'autre, à

demi occulté par ses cheveux épars et gris, avait la mobilité d'une zihote.

« Les mentalistes n'ont pas favorisé notre rencontre, mais ils l'ont prévue, dit le Taiseur. Ils ont probablement évalué que nous devions nous débarrasser de nos pulsions agressives avant d'entrer en contact avec la deuxième population du vaisseau, et, à en juger par les réactions des deks, je ne suis pas loin de partager leur avis. Je suis étonné, en revanche, qu'ils aient cru qu'un labyrinthe aussi minable et une poignée de RS paralysants réussiraient à nous maintenir pendant des années dans nos quartiers.

— Ils nous ont sous-estimés », avança Lœllo.

Il avait été tellement heureux de retrouver Abzalon, lorsque les trois hommes avaient entrouvert la porte du sas, qu'il lui était tombé dans les bras sans lui laisser le temps de retirer sa combinaison. Il avait passé des heures interminables à les attendre, regrettant de ne pas les avoir accompagnés, repoussant à plusieurs reprises la tentation de retourner dans les quartiers pour prévenir les autres. Assis contre une cloison, engourdi par la vibration incessante du réacteur du vaisseau, il avait pensé à sa mère, à ses sœurs, à l'atmosphère moite et brûlante de X-art, aux assemblées du partage omnique, à la violence des parfums des mauvettes, aux levers et aux couchers le l'A, à la brume perpétuelle, à la surface frémissante du bouillant, et les larmes avaient roulé silencieusement sur ses joues. Il ne caressait plus l'espoir de s'évader, de regagner le littoral, de s'enivrer du vent du large, de marcher dans ses souvenirs, de briser la malédiction omnique. Aussi, dans les heures noires qu'il traversait, il n'aurait pas supporté la disparition d'Abzalon, sa seule famille désormais, et son soulagement de le revoir en vie avait été à la hauteur de son inquiétude.

« Je ne crois pas qu'ils nous aient sous-estimés, reprit le Taiseur après quelques secondes de réflexion. Pas le genre de la maison. Je pencherais plutôt pour des problèmes de communication entre eux et les fabricants de ce vaisseau.

— À quoi ça sert d'en causer ? intervint Abzalon. Ce qui a été fait ne peut plus être défait.

— Juste, j'essaie seulement de trouver une solution à un problème mal défini par les mentalistes.

— Quel problème ? demanda Torzill. Les Kroptes ne feraient pas de mal à une zihote. Du genre à te tendre leur deuxième femme quand tu leur piques la première. Ils peuvent : il leur en reste encore deux ou trois… »

Un rire enroué s'échappa de la gorge de l'infirme. Le Taiseur se leva, se rendit près de la porte restée ouverte, resta un moment à écouter les cris et les rires provenant des coursives et des places. Tenaillé par la faim, il guettait avec une certaine impatience le

passage des chariots automatiques. Le vacarme enflait, ponctué par des coups sourds, des insultes, des hurlements. On se battait quelque part, avec une ardeur, une volonté de détruire que les deks n'avaient plus manifestées depuis leur transfert dans *L'Estérion*.

« Ce serait une erreur que d'entamer avec les Kroptes une relation basée sur la domination, murmura le Taiseur. D'une part ils finiraient par oublier leur idéaux pacifiques pour défendre leur peau, d'autre part nous entrerions dans une spirale de violence qui risquerait de nous emporter nous-mêmes.

— Il n'y a pas d'autre façon de traiter avec eux, insista Torzill. Ces fanatiques religieux ne s'inclineront que par la force ! »

Par-dessus son épaule, le Taiseur lui lança un regard sévère.

« Tu oublies une chose, Torzill : nous sommes habitués à l'exil, à l'enfermement, à la privation, eux n'avaient jamais encore quitté le continent Sud.

— Et alors ?

— Alors, dans les situations instables, les repères se modifient, les morales les plus intransigeantes se désagrègent, les esprits les plus fermés s'entrouvrent. Ils ne nous accueilleront pas nécessairement avec hostilité, à la condition que nous nous comportions comme une société organisée et que nous expédions une ambassade restreinte chargée de nouer les premiers contacts.

— L'aro ne palabre pas avec le yonak, il se jette sur lui pour l'égorger ! »

L'expression du Taiseur se modifia, redevint ce masque dur et impénétrable qu'il n'avait jamais abaissé dans l'enceinte du pénitencier.

« Nous pousser à la guerre contre les Kroptes ne te vengera pas de ton infirmité, Torzill, lança-t-il d'un ton cassant, presque menaçant. Le petit moncle avait raison tout à l'heure : nous avons une occasion de repartir sur de nouvelles bases, ne la gâchons pas.

— Le problème, c'est de convaincre les autres et de décider du nombre d'hommes qui formeront la première ambassade, intervint Lœllo.

— À mon avis, quarante est le bon nombre : il est assez imposant pour créer un effet de masse, assez restreint pour ne pas déclencher une réaction de panique.

— Tout le monde va vouloir en être, avança Abzalon. Qui les choisira ? »

Du plat de la main, le Taiseur essaya de discipliner ses rares cheveux rebelles sur son crâne et sur son front.

« Quelqu'un qui sache manipuler les esprits, répondit-il.

— Quelqu'un comme toi, pas vrai ? »

Le Taiseur acquiesça d'un signe de tête.

« Une tête pensante n'est rien sans un bras puissant. J'ai besoin de toi, Ab, de la crainte que tu leur inspires.

— Tu paraissais plutôt en avoir peur chez les robes-noires. »

Le Taiseur s'avança vers la couchette sur laquelle était assis Abzalon et lui posa la main sur l'épaule.

« La violence n'est ni une bonne ni une mauvaise chose, elle te sert ou te nuit. Tout à l'heure, elle te nuisait parce que tu en étais la première victime…

— Ce vieux taré de moncle voulait nous tuer, merde !

— Quand tu lui as arraché son flingue, ta violence te servait, Ab. Quand tu as voulu lui vider le crâne, ce sont tes propres fantômes que tu pourchassais. Tu as massacré plus de cent femmes à Vrana, et pourtant tu n'as pas réussi à éliminer celle qui t'a fait si mal, n'est-ce pas ?

— J'la connais pas !

— Bien sûr que non, elle se terre dans ton inconscient, comme un démon qui se serait installé dans ton cerveau et qui appuierait sur le levier de ta colère à chaque fois que tu croises quelqu'un qui lui ressemble.

— Le Qval… » commença Abzalon.

Il ne put en dire davantage, sa voix s'étrangla dans sa gorge, il se pencha vers l'avant, enfouit son visage dans ses mains.

« Qu'est-ce que t'en dis, Ab ? » demanda doucement le Taiseur.

Abzalon se redressa, un sourire timide sur les lèvres. Il saisit le foudroyeur et le brandit avec gravité, comme s'il levait l'une des innombrables reliques de la religion astaférienne.

« Si j'peux servir à quelque chose une fois dans ma vie, je suis ton homme. »

Rassembler et convaincre les cinq mille deks s'avéra une entreprise malaisée. Il fallut d'abord trouver un endroit assez grand pour les contenir tous. Lœllo suggéra les salles aux alvéoles, une proposition acceptée bien que le trajet fût parsemé d'embûches, de puits antigravitationnels, de RS volants, de coursives leurres qui ne donnaient sur nulle part. Ils durent ensuite réfléchir à un moyen de convoquer les autres et de s'assurer que la majorité d'entre eux participeraient à l'assemblée. Ils chargèrent de cette tâche leurs voisins de cabine, qu'ils promirent d'inclure dans la première ambassade. Lorsque les messagers se furent dispersés dans les différents niveaux, le Taiseur, Lœllo et Abzalon s'engagèrent dans le labyrinthe et se dirigèrent vers la salle aux alvéoles afin, selon le Taiseur, d'étudier la disposition des lieux, laissant Torzill seul avec son croquis, ses pointes de fourchette, ses pots d'encre, sa détresse et ses

récriminations.

Ils traversèrent sans encombre les trois coursives contrôlées par les RS, ayant observé, au cours de leurs explorations précédentes, que les sentinelles automatiques n'intervenaient pas pourvu qu'on franchît leurs zones de surveillance en rampant très lentement, en s'immobilisant au besoin si l'une d'entre elles, alertée par un mouvement un peu trop brusque ou un grincement inhabituel du plancher, se détachait du plafond et les survolait dans un faible grésillement qui résonnait alors comme un épouvantable vacarme. Il leur suffit de suivre les signes gravés sur le métal pour atteindre sans encombre la première salle des alvéoles. Avec ses soixante-dix mètres de long et ses quarante de large, le Taiseur évalua sa capacité d'accueil à trois mille cinq cents hommes environ. Éclairée par des rampes lumineuses moins agressives que dans les quartiers, elle offrait une hauteur suffisante, six mètres, pour donner un tour solennel à l'assemblée. La vingtaine de piliers qui soutenaient l'ensemble accentuaient sa ressemblance avec un temple. Le métal y était moins omniprésent, moins oppressant que dans les coursives et les cabines.

Le Taiseur choisit de s'installer sur un relief de forme alvéolaire un peu plus haut que les autres et situé au fond de la pièce, à la place habituelle des autels et des chaires. Les alvéoles n'étaient pas de simples éléments d'assemblage, encore moins des motifs décoratifs, mais les toits de salles localisées au niveau inférieur et qui, étant donné leur herméticité, contenaient probablement des chargements précieux, inaccessibles en tout cas aux passagers du vaisseau.

Ils attendirent une bonne heure avant que les premiers deks ne fassent leur apparition. Elaïm se détacha du groupe, traversa la salle d'une allure furieuse, se planta devant l'alvéole où se tenait le Taiseur. Abzalon déverrouilla discrètement le cran de sûreté du foudroyeur. Il ne portait pas l'ancien pilote dans son cœur depuis qu'il s'était moqué des perceptions extrasensorielles de Lœllo.

« À quoi rime tout ce cirque ? aboya Elaïm dont la voix puissante se répercuta sur le plafond et sur les piliers de la salle. Qu'est-ce qui t'a pris de convoquer les hommes dans cette salle ? Plus d'une centaine ont été touchés par les rayons paralysant des RS ! »

Le Taiseur marqua un temps de silence avant de répondre.

« Il me semble important, essentiel même, que nous nous réunissions pour prendre une décision.

— Chacun est assez grand ici pour prendre ses décisions. Nous avons assez reçu d'ordres dans notre putain de vie !

— Qui te parle d'ordres ? Je n'ai nullement l'intention de prendre la place de ce fumier d'Erman Flom, je souhaite seulement que nous discutions de la nouvelle situation, que nous cherchions ensemble une solution. »

Les deks continuaient d'affluer, se répartissaient dans les différents recoins de la salle, s'entassaient sur les alvéoles ou s'asseyaient à même le plancher.

« La solution est simple, grogna Elaïm. Chacun est maintenant au courant de ce qu'il y a de l'autre côté et chacun est libre d'aller y faire son marché.

— Tu oublies une chose : les femmes kroptes ne sont ni des légumes ni des morceaux de viande ! »

Le Taiseur observa l'assistance qui grossissait de minute en minute.

« Tu crois vraiment qu'elles nous suivront si nous ne les y obligeons pas ? avança Elaïm.

— On peut toujours le leur proposer.

— Tu ne convaincras personne : tous ici ne pensent qu'à fourrer leur queue dans une chatte.

— Laisse-moi au moins essayer. »

Elaïm leva un index rageur sur son interlocuteur.

« Tu resteras toute ta vie un mentaliste, un manipulateur, un de ces maudits mutants qui veulent tout régenter ! »

Le Taiseur s'abstint de répliquer. Il n'avait pas d'énergie à dépenser pour tenter de convaincre un homme qui ne représentait que lui-même et se montrait un peu trop pressé de toucher les dividendes de ses actions. Elaïm parut un moment sur le point de sauter sur l'estrade, mais il n'insista pas lorsqu'il vit Abzalon se détendre comme un ressort et braquer l'extrémité du foudroyeur en direction de sa poitrine. Il recula et s'assit sagement sur le rebord d'une alvéole.

Lorsque plus de trois mille deks se furent entassés dans la salle, le Taiseur écarta les bras pour réclamer le silence. Au-delà des premiers rangs, la lumière douce des rampes enflammait les nuées de poussière soulevées par le remue-ménage et associaient les piliers et les visages dans une brume diffuse. Debout au pied de l'alvéole, Abzalon et Lœllo faisaient face à une mer humaine qui pouvait à tout instant se soulever et les submerger.

« Vous savez maintenant que nous ne sommes pas seuls à bord de ce vaisseau, déclara le Taiseur d'une voix forte après que les murmures se furent apaisés. Les moncles nous ont appris que cinq mille Kroptes avaient été embarqués en même temps que nous. Comme les patriarches kroptes sont polygames, nous pouvons en déduire que trois mille femmes au moins nous attendent de l'autre côté. »

Des cris, des sifflets, des rires montèrent de l'assistance, des vagues houleuses agitèrent la mer et s'échouèrent au pied des alvéoles. L'enceinte métallique métamorphosait les clameurs en mugissements de tempête. Nerveux, Abzalon résista tant bien que mal à l'impulsion de tirer dans le tas. Il avait jadis assisté aux lynchages d'Astafériens ou

de frères omniques orchestrés par les robes-noires du Moncle. Les multitudes en furie lui inspiraient de l'aversion. Il avait toujours ressenti la nécessité d'être seul pour traquer et décortiquer ses proies : à ses yeux, un rituel perdait toute signification dans l'anonymat de l'hystérie collective.

Les deks finirent par réintégrer leur place et le calme se rétablit peu à peu.

« Nous avons été trop longtemps privés de femmes pour ne pas saisir l'occasion », reprit le Taiseur.

Des approbations, des grognements ponctuèrent sa phrase, mais ne provoquèrent pas l'indescriptible charivari qui avait suivi son entrée en matière.

« Nous avons deux façons de procéder : la première, c'est de nous armer et de passer immédiatement dans l'autre partie du vaisseau. À la condition que nous disposions de combinaisons isothermes en quantité suffisante pour franchir tous ensemble les sas. Ensuite, nous massacrons les Kroptes et nous violons leurs femmes. »

Abzalon et Lœllo s'attendirent à un nouveau déferlement d'enthousiasme, mais ce furent de simples murmures, des bourdonnements de zihotes, qui se répandirent de bouche en bouche d'un coin à l'autre de la salle.

« C'est évidemment la solution la plus simple, poursuivit le Taiseur. Les Kroptes sont des êtres pacifiques, et nous, nous sommes les rescapés de Dœq, nous avons survécu à tous les combats, à toutes les saloperies, et même cette ordure d'Erman Flom n'a pas réussi à nous achever ! »

Un bref tollé souligna la prononciation du nom de l'ancien directeur du pénitencier.

« Cependant, en y réfléchissant d'un peu plus près, je me suis aperçu que cette victoire facile serait aussi la plus cuisante de nos défaites, ajouta le Taiseur. D'abord, les femmes kroptes ne nous pardonneraient jamais d'avoir massacré leurs maris, leurs enfants, de les avoir prises par la force. Elles exploiteraient nos moindres faiblesses, notre sommeil, notre abandon, pour se venger, nous égorger, nous empoisonner ou encore nous castrer. La suite de notre voyage se déroulerait dans un climat permanent de suspicion et de peur. Ensuite, nous plongerions dans une spirale infernale de violence et nous recréerions les mêmes conditions d'existence qu'à l'intérieur des murs de Dœq. Ceux qui auraient été privés de femme estimeraient juste d'être servis à leur tour et n'hésiteraient pas à tuer pour parvenir à leurs fins, de la même manière que nous nous sommes entre-tués à Dœq pour une couchette ou un morceau de rondat. Enfin, nous aurions manqué l'opportunité de nous libérer de notre passé et de nous engager dans une voie nouvelle. Hormis les victimes de

l'injustice, et ceux-là n'avaient pas assez de rage pour survivre à Dœq, nous avons tous été condamnés pour des crimes. Moi-même je… »

Le Taiseur n'avait jamais parlé à quiconque des motifs de son incarcération, et il lui était visiblement pénible d'extraire l'aveu de sa gorge. Aucun bruit, pas même un chuchotement, pas même le ronronnement diffus du réacteur, ne troubla le silence irrespirable qui ensevelissait la salle aux alvéoles.

« J'ai eu un moment de folie au cours duquel j'ai égorgé toute la population d'un village des montagnes noires, hommes, femmes et enfants. Ils ne m'avaient rien fait, mais je sortais d'une solitude de vingt ans et je ne supportais plus de les entendre parler, rire et chanter. » Il tourna légèrement la tête et fixa Abzalon : « Je ne me supportais plus moi-même, je suppose, mais je n'ai pas eu le courage de me donner la mort et je me suis vengé sur la population de ce village. Le résultat, c'est que je n'ai pas encore fini de me vomir… »

Il n'était plus en cet instant le personnage énigmatique, inquiétant, qui avait traversé la vie pénitentiaire retranché dans ses secrets, mais un homme qui acceptait de partager l'horreur de son passé.

« La deuxième solution ? cria quelqu'un.

— Elle sera plus compliquée, plus longue, plus féconde également. Nous formons une ambassade de quarante unités, nous nouons un contact officiel avec les Kroptes, nous leur exposons nos problèmes et nous négocions avec eux une solution équitable.

— Conneries ! gronda Elaïm en se levant et en se tournant vers l'assemblée. Les Kroptes n'accepteront jamais de nous recevoir. Ils sont encore plus fanatiques que les robes-noires ! Ils méprisent les Estériens du Nord. Ils refuseront même d'ouvrir la bouche devant nous de peur d'être souillés. »

Elaïm avait été jusqu'alors un compagnon plutôt agréable, voire important de par sa connaissance des engins spatiaux, mais le triomphe qu'il avait remporté auprès des deks en s'empressant de leur annoncer la présence de femmes à bord avait réveillé en lui des penchants belliqueux. Sa fonction de pilote lui avait valu un certain prestige sur Ester, et il ne tolérait pas que le Taiseur, formé à l'école de la manipulation mentale, s'approprie son succès.

Tiraillé entre ses propres pulsions et les recommandations du Taiseur, Abzalon regrettait de s'être écarté de la ligne de conduite qu'il s'était fixée à Dœq. Là-bas, il n'aurait même pas laissé à Elaïm le temps d'ouvrir la bouche.

« Garde tes conseils pour toi ! siffla l'ancien pilote. Nous sommes assez grands pour nous débrouiller seuls ! »

Déjà des hommes se levaient, brandissaient un poing menaçant, se dirigeaient vers le fond de la salle.

« Qu'est-ce que tu cherches à prouver ? riposta le Taiseur.

— Ni toi ni le monstre que tu as choisi comme aro domestique ne nous dicteront notre conduite ! »

Un voile rouge tomba sur les yeux d'Abzalon. Il entrevit les courants qui convergeaient vers l'alvéole. Certaines zones de la mer restaient calmes. La plupart des deks attendaient que la tempête s'apaise pour se prononcer.

« J'crois bien que ce connard t'a traité de monstre », souffla Lœllo, calé derrière Abzalon.

CHAPITRE X

L'AMBASSADE

Les mille démons de l'Egon surgirent des ténèbres et environnèrent Ellula. Toute la nuit, ils l'assiégèrent, tentèrent de forcer les portes de son corps et de son esprit. Il y avait là les sept démons principaux : Orn, le démon de la colère, Var, le démon de l'orgueil, Faz, le démon de la luxure, Pem, le démon de l'abus, Ziv, le démon de l'envie, Uïu, le démon de la paresse, et Wax, le démon de la transformation. Chacun d'eux commandait une légion de cent quarante et un soldats aux visages hideux, aux corps poilus, aux mains et aux pieds griffus.

Ellula s'entailla le ventre, dessina sur le sol un cercle protecteur avec son sang, puis, jusqu'à l'aube, elle invoqua l'ordre cosmique afin qu'il la soutînt dans son combat. L'Egon, l'entité chargée par les seigneurs des ténèbres d'anéantir les êtres humains, avait décidé de capturer la première femme arrivée sur la planète Ester afin d'entraîner toutes les autres à sa suite dans la corruption et l'autodestruction. Ellula traversa des moments difficiles, pleura des larmes d'amertume, éprouva les pires souffrances, faillit à maintes reprises capituler devant les créatures qui la harcelaient, mais à chaque fois qu'elle sentait le souffle brûlant des démons sur son visage ou entre ses jambes, elle se ressaisissait, les repoussait et demeurait vigilante. Elle entonna des chants de son enfance pour se donner du courage, et si pure était sa voix que les mille démons de l'Egon en furent saisis d'effroi et s'éloignèrent en poussant des gémissements horribles.

Vint le petit jour, ce moment magique où les frayeurs s'enfuient sur les premiers rayons de l'A, où les créatures des ténèbres regagnent leur sombre tanière. Les démons essayèrent une dernière fois de posséder Ellula, puis, comprenant qu'ils n'y parviendraient pas, ils se retirèrent avant d'être foudroyés par la lumière de l'A. Une musique glorieuse se fit alors entendre dans les cieux, une clarté éblouissante environna Ellula et pansa ses plaies.

C'est ainsi qu'elle enseigna l'intransigeance aux femmes devant les manœuvres perverses des mille démons de l'Egon.

Variante de la légende d'Ellula, tradition orale kropte.
Extrait du journal du moncle Artien.

D

ES COUPS SOURDS ébranlèrent les pans de cloison qui bouchaient l'unique entrée du niveau 20. Les quatre femmes suspendirent leurs travaux et se consultèrent du regard. Cela faisait maintenant plus d'un mois qu'Ellula avait été exilée chez les ventres-secs, et elle s'était habituée à sa nouvelle existence, à cette vie qui s'écoulait comme un maigre filet d'eau entre deux rochers, à ce silence morne que troublaient parfois les disputes entre Mohya et Sveln et qu'envoûtaient chaque fin de journée – après le troisième repas – les chants de Clairia. Le temps s'étiolait en travaux de couture, en confection de rideaux, de robes, de couvertures, d'oreillers, de matelas, destinés principalement à meubler une solitude et une mélancolie grandissantes. Des visions lui rendaient de temps à autre visite, trop brèves et trop désordonnées pour qu'elle réussît à leur donner une explication cohérente, mêlant les paysages estériens à l'environnement du vaisseau, les personnages du passé à des inconnus à la laideur repoussante, les batailles furieuses et sanglantes aux scènes intimistes et tendres. Ses dernières menstrues avaient été douloureuses, exténuantes, sans qu'elle sût si ce dérèglement était lié à sa claustration ou au désordre de ses visions.

Une deuxième série de chocs ébranla les plaques métalliques. Mohya fut la première à se lever et à sortir de la chambre, aussitôt suivie de Sveln. Ellula et Clairia leur emboîtèrent le pas, traversèrent à leur tour la deuxième chambre désertée par ses occupantes, gagnèrent la coursive où s'étaient déjà rassemblées de nombreuses ventres-secs. Elles se dirigeaient en papotant et riant vers l'entrée de la coursive, se demandaient si les patriarches avaient décidé de mettre fin à leur réclusion ou s'ils leur amenaient une nouvelle pensionnaire. Ce tapage brisait leurs habitudes et leur offrait un sujet de conversation.

Ellula se laissait emporter par le flot mais ne partageait pas leur insouciance. Elle percevait une sourde menace dans ces coups portés contre les panneaux métalliques qui les isolaient des autres Kroptes. Ce n'étaient pas des patriarches qui se pressaient dans la coursive

condamnée, mais des hommes ivres de violence, les bêtes féroces de ses visions. Elle ne s'était ouverte à personne de son don métapsychique, car elle avait appris à ses dépens ce qu'il en coûtait de transgresser les dogmes, et elle redoutait les réactions des victimes à qui se présentait l'occasion de se transformer en bourreaux. Seuls auraient pu la comprendre et l'accepter ceux dont la sensibilité était égale ou supérieure à la sienne, Clairia peut-être, dont le chant coulait des sources les plus profondes de son être.

Les ventres-secs se regroupèrent devant l'entrée murée de la coursive. L'inquiétude plissait le visage de Samya, la doyenne, qui ressemblait à une arachne du continent Sud dans sa robe et sa coiffe noires. Elle se tenait droite, raide, à deux mètres des panneaux fissurés, au milieu du demi-cercle qui s'était formé autour d'elle. Les ampoules de deux appliques ayant grillé les jours précédents, les lieux étaient plongés dans une semi-obscurité qui, apaisante en temps ordinaire, prenait un tour inquiétant dans ce contexte. Les ventres-secs avaient cessé de parler, même celles qui, comme Ellula et Clairia, se tenaient au six ou septième rang et ne distinguaient rien d'autre qu'une forêt de coiffes.

Un nouveau choc ébranla une plaque métallique, la fendit de haut de bas, la vibration se propagea au plancher et aux cloisons proches, des vociférations retentirent, féroces, blessantes. Les ventres-secs frémirent, se reculèrent, se resserrèrent l'une contre l'autre, agrandirent la distance qui les séparait de Samya. Des fauves se pressaient à l'entrée de leur domaine. Jamais les patriarches ne se seraient comportés avec une telle sauvagerie.

Un côté d'un panneau céda sous une série de coups et se renversa dans un craquement sinistre. Un bras et une jambe vêtus de gris se faufilèrent par l'étroite ouverture, puis une épaule, une tête. L'homme portait des cheveux longs et une barbe clairsemée que recouvrait une fine couche de poussière. Il brandissait un fragment métallique taillé en pointe et dont la lame paraissait tranchante bien que sommairement aiguisée. Ses yeux clairs, fiévreux, examinèrent d'abord Samya avant de se promener sur les têtes des ventres-secs qui entouraient la doyenne. Les déchirures de sa chemise dévoilaient sa peau blême, le bas de son pantalon s'en allait en lambeaux. Un deuxième homme se glissa à sa suite, puis un troisième, un quatrième, qui, à l'aide de leviers et de masses fabriqués avec des matériaux de récupération, dégagèrent entièrement le passage. Tous jeunes, barbus, hirsutes, sales, dépenaillés, comme s'ils avaient traversé un désert de plusieurs milliers de kilomètres sans prendre le temps de se reposer, de se changer ou de se laver. Il y en avait encore entre cinquante et soixante de l'autre côté, dont quelques-uns coiffés de chapeaux kroptes. Les uns étaient armés de longues piques aux pointes acérées,

d'autres de barres aux extrémités renflées, d'autres encore de sabres grossiers aux lames évasées. Leurs yeux exorbités, leurs rictus, la poussière qui uniformisait leur visage et leurs vêtements les apparentaient à un essaim d'insectes géants, à une cohorte des mondes ténébreux. Ils ne bougeaient pas, guettant un signe du premier d'entre eux qui s'était introduit dans le niveau 20 et qui semblait être leur chef.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous ? demanda Samya, tendue, très pâle sous sa coiffe noire.

— Nous sommes simplement venus réparer une injustice, répondit l'homme aux yeux clairs sans cesser d'examiner les ventres-secs des premiers rangs.

— Qui vous envoie ? »

Il lança à la doyenne un regard acéré, presque douloureux.

« Personne. Nous ne reconnaissons plus l'autorité des eulans et des patriarches.

— Vous êtes… kroptes ? »

Cela expliquait les barbes, les chapeaux, les chemises, les pantalons, vestiges pitoyables des tenues traditionnelles des fermiers du continent Sud.

« Si être kropte signifie vouer une obéissance aveugle à des vieillards tyranniques, alors nous ne sommes plus kroptes. Si être kropte consiste à nous offrir sans défense aux coups de nos ennemis, alors nous ne sommes plus kroptes.

— Quels ennemis ?

— Nous ne sommes pas seuls à bord de *L'Estérion* : un vieux prêtre de l'Église monclale nous a prévenus que cinq mille anciens détenus du continent Nord sont enfermés dans une autre partie du vaisseau et s'apprêtent à lancer une offensive générale sur les domaines. »

Ces paroles agrandirent de stupeur et d'effroi les yeux des ventres-secs.

« Que veulent-ils ? demanda Samya.

— Que peuvent bien vouloir cinq mille hommes qui ont été privés de femmes pendant plusieurs années ?

— Et c'est pour cette raison que vous avez fracturé l'entrée de notre domaine, pour nous donner en pâture à ces enragés et protéger vos épouses ? »

L'épée rudimentaire de son vis-à-vis grinça sur le plancher.

« Tôt ou tard, ils auraient découvert votre présence ! vitupéra-t-il. Nous sommes venus vous prévenir et vous donner la possibilité de vous défendre.

— Comment une centaine de femmes pourraient-elles se défendre contre cinq mille hommes ?

— En acceptant de renoncer au dogme de la non-violence, en

rejoignant nos rangs.

— Combien êtes-vous ? Cinquante ? Soixante ? Le rapport est de un contre cent…

— L'étroitesse des coursives et des cabines favorise les groupes restreints. De plus, nous avons exploré notre territoire de fond en comble, nous en connaissons chaque passage, chaque recoin.

— Qu'en disent les autres ?

— Leur avis n'a aucune espèce d'importance. Ils vous ont chassées, condamnées à l'errance sur le continent Sud, enfermées dans ce niveau comme des yonakas dans une étable. Les patriarches espèrent l'intercession de l'ordre cosmique, mais aucun héros de l'Amvâya, aucune tempête, aucun feu divin n'est intervenu pour empêcher l'invasion du continent Sud. Nous avons choisi de prendre notre vie en main. Nous mourrons peut-être, mais au moins nous aurons lutté, nous aurons essayé de changer le cours des choses.

— Qu'attendez-vous de nous ? Nous ne savons que tisser, coudre, broder, soigner, parler, chanter pour certaines d'entre nous… »

Le visage de la doyenne avait recouvré des couleurs, et elle parlait à nouveau d'une voix claire et ferme. Les ventres-secs n'avaient rien à craindre des intrus : même s'ils s'en défendaient, même s'ils avaient coupé les ponts avec l'ordre cosmique et ses représentants, ils restaient des Kroptes, des hommes conditionnés par le respect de la vie humaine, ils affichaient une violence trop démonstrative, trop caricaturale pour être vraiment prise au sérieux. Quant aux cinq mille détenus dont ils annonçaient la venue, ils ne revêtaient pour l'instant aucune réalité concrète. Samya se demandait même s'ils n'étaient pas les produits de l'imagination enfiévrée de ces guerriers à la fois grandiloquents et dérisoires. Les voyages dans l'espace avaient peut-être des conséquences désastreuses sur l'esprit de certains passagers, comme ces marins perdus sur l'océan bouillant qui métamorphosaient en monstres les volutes de brume et les vagues ourlées d'écume.

« Vous et nous, nous formons le noyau d'un nouveau peuple, affirma l'homme aux yeux clairs avec emphase. Vous parce que vous avez été bannies, nous parce que nous avons été rejetés. Et nous devons lutter pour affirmer notre identité, pour planter nos racines, comme nos ancêtres ont livré combat contre les clones sur le continent Nord.

— Qui vous dit que nous avons envie d'appartenir à un nouveau peuple ?

— Choisir la passivité, c'est choisir la mort ! Plusieurs millions de Kroptes ont été dépossédés de leurs terres, cinq mille autres risquent d'être massacrés s'ils refusent de prendre les armes.

— Je ne m'explique toujours pas votre intérêt pour nous : nous ne vous serions d'aucune utilité dans une bataille. »

L'homme aux yeux clairs se dressa sur la pointe des pieds pour tenter de discerner les ventres-secs des deuxième et troisième rangs.

« Nous sommes célibataires, et les hommes ont besoin de femmes pour procréer.

— Vous pourriez les choisir parmi les jeunes filles qui… »

Il interrompit la doyenne d'un geste de la main péremptoire, presque menaçant.

« Nous n'avons que faire de femmes qui ne connaissent de la vie que les commandements de l'épouse et quelques prières à l'ordre cosmique ! »

Un mouvement agita le groupe des ventres-secs. Ellula s'en extirpa, traversa l'espace vide entre les femmes du premier rang et la doyenne, se planta en face de l'homme aux yeux clairs. Il eut un mouvement de surprise, puis, la bouche entrouverte, les yeux écarquillés, il la contempla un long moment, s'attarda sur les broderies de sa robe, sur les torrents ambrés et soyeux qui dévalaient ses épaules et sa poitrine.

« C'est moi que tu cherches, Eshan ? »

Un sourire crispé s'esquissa sur le visage du jeune Peskeur mais, loin de dissimuler son embarras, il ne réussit qu'à le souligner.

« Je viens dissiper un malentendu, murmura-t-il.

— Un malentendu ? Où étais-tu lorsque les patriarches me relevaient sur la place ? Qu'ils m'exhibaient nue devant les autres ? Qu'ils me jugeaient et m'exilaient au niveau 20 ? »

Jamais Samya et les ventres-secs n'avaient perçu une telle colère dans les yeux et la voix d'Ellula. La benjamine du groupe était d'une rare discrétion, et ses compagnes mettaient sur le compte d'une mélancolie compréhensible les périodes où elle se murait dans un silence maussade que rien, pas même la sollicitude de Clairia, ne parvenait à distraire.

« Je me tenais prêt à intervenir au cas où ils t'auraient condamnée à mort, se défendit Eshan. J'ai entendu l'eulan Paxy prononcer ton bannissement chez les ventres-secs et j'ai attendu le moment propice pour te délivrer.

— C'est avant qu'il fallait te manifester, lorsque tu avais encore la possibilité de me disculper.

— Tu attaches trop d'importance aux jugements des patriarches…

— Moins que toi, Eshan Peskeur ! Tes aveux t'auraient sali à leurs yeux, aux yeux de ton père, aux yeux de ta mère. »

Eshan blêmit, serra le manche de son arme à s'en faire craquer les jointures. Il n'était plus en cet instant le guerrier arrogant qui s'était introduit dans le niveau 20 quelques minutes plus tôt, mais un enfant désemparé, fragile, dont la superbe se délitait sous les mots de son accusatrice.

« Je suis venu payer ma dette…

— Le jugement de l'eulan Paxy t'arrangeait, poursuivit Ellula d'une voix qui se gonflait de fureur. Il m'arrachait des bras de ton père et te donnait la possibilité de me reprendre ultérieurement, en toute impunité. Je ne crois pas que tu aies agi pour le bien commun, mais par intérêt, par calcul. C'est ainsi que se comportent les lâches. Et maintenant, que comptes-tu faire ? Me violer devant tes complices ?

— Écoute-moi, Ellula…

— Épargne-moi tes suppliques, Eshan Peskeur ! Ce que tu n'as pas réussi à obtenir par la loi ou l'ordre cosmique, tu essaies de le prendre par la force, et tu veux entraîner tous les autres sur ton chemin de violence. Même si cinq mille criminels s'apprêtent à nous envahir, et je le crois car je les ai aperçus dans mes visions, je ne te suivrai pas, je n'appartiendrai pas à ton peuple, je ne serai jamais à toi. »

Les rayons étincelants qui jaillissaient de l'ouverture fracassée de la coursive enflammaient sa chevelure et son visage. Les ventres-secs et Samya la considéraient d'un air stupéfait, impressionnées par sa détermination, abasourdies par la révélation de ce don métapsychique qu'elle leur avait jusqu'à présent caché. Les hommes, regroupés dans la coursive, lui jetaient des regards haineux car, en insultant le guide qui les menait vers leur destinée glorieuse, c'étaient eux-mêmes qu'elle offensait, c'était leur rêve qu'elle piétinait.

« Je te protégerai contre ta volonté, Ellula, répliqua Eshan d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir. Je me battrai jusqu'à la mort pour que tu ne tombes pas entre les mains de ces monstres.

— Défends-toi contre toi-même, contre le monstre qui vit en toi, je ne t'en demande pas plus. »

Eshan leva son arme, s'immobilisa pendant quelques secondes dans une attitude menaçante, puis il pivota subitement sur lui-même et se dirigea d'une foulée saccadée vers l'entrée de la coursive.

« La porte de votre prison reste ouverte, dit-il avant de s'engager dans le passage. Au cas où vous changeriez d'avis, vous pourrez nous contacter au domaine 1, cabines 20 à 25. »

Après que ses hommes et lui eurent évacué les lieux, les ventres-secs se pressèrent autour d'Ellula et la harcelèrent de questions. Elle dut leur raconter par le détail son mariage avec Isban Peskeur, la première caresse et le premier baiser d'Eshan dans l'étable, l'intervention de Kephta, la troisième épouse, la tentative de viol du fils Peskeur dans le vaisseau, l'irruption d'un groupe de patriarches et de l'eulan Paxy, son procès, sa condamnation à l'exil.

« Il a cru que tu te promettais à lui en répondant à ses avances, commenta Elja, une femme entre deux âges réputée pour passer en quelques secondes du rire aux larmes.

— Les hommes, ils vous embrassent, ils vous caressent un sein, ils croient que le corps entier leur appartient ! s'exclama Ombilla, une

petite boulotte qui s'était autoproclamée adjointe de Samya et qui, à ce titre, se croyait obligée de régenter la vie de ses compagnes avec une voix stridente et une maladresse désespérante.

— Ils sont capables de toutes les folies pour nous planter leur dardelet entre les cuisses ! gloussa une autre.

— Fallait voir les patriarches se glisser dans les granges en pleine nuit ! Aussi excités que les yonaks en rut.

— Sauf qu'ils n'ont pas la même… importance que les yonaks en rut ! »

Éclat de rire général, puis elles se remémorent les propos préoccupants d'Eshan Peskeur, et les visages redeviennent sérieux, se figent dans la lumière qui étire les ombres et sculpte les traits.

« Tu as vraiment des visions ? s'enquiert Samya.

— Depuis ma petite enfance, répond Ellula. J'ai subi le rituel de l'exorcisme à onze ans au grand temple de l'Erm, mais l'ordre cosmique n'a jamais cessé de m'envoyer des révélations. Elles n'arrivent pas toujours dans l'ordre : je sais par exemple que les Kroptes ont été exterminés sur le continent Sud. J'ai vu les cadavres de mon père, de sa première épouse et de ma mère dans une fosse, avec des centaines d'autres autour d'eux. On les avait déshabillés afin, je suppose, de récupérer leurs vêtements. »

Les fronts se plissent, les yeux s'humectent. Elles ne doutent à aucun moment de la parole d'Ellula, elle savent que la vérité s'écoule par sa bouche. Elles ont laissé là-bas des parents, des frères, des sœurs, des neveux, des nièces, et, même si leur famille les a reniées, elles ressentent la souffrance, le vertige de la séparation. Quelques-unes éclatent en sanglots, d'autres se mordent les lèvres ou se tordent les mains, d'autres pleurent en silence, d'autres enfin adressent une prière à l'ordre cosmique.

« Pourquoi nous l'avoir caché ? »

Aucune acrimonie dans la voix de Samya, le reproche est amical, bienveillant.

« La vie m'a enseigné à exercer ma méfiance, répond Ellula. J'ai souffert dans ma chair et dans mon âme lorsque l'eulan de l'Erm m'a fouettée en public avec une branche de zédrier. Les gens n'ont pas envie d'entendre les avertissements de l'ordre cosmique, ils m'estiment responsable des malheurs qui les frappent.

— Qui d'autre qu'une ventre-sec saurait le mieux comprendre celles et ceux que la vie a meurtris ? affirme Samya. Notre cœur n'a pas la dureté de celui d'un eulan ou d'un patriarche. Nous avons connu le mépris des hommes, mais également leurs aspects les plus intimes, les plus sincères, lorsqu'ils s'abandonnaient dans nos bras avec la confiance d'un enfant. Avec nous, ils n'étaient plus prisonniers de leur rôle, ils ne trichaient pas, ils dénudaient leur corps et leur

âme, ils osaient se montrer tels qu'ils étaient, violents, fragiles, généreux, cruels, affamés de caresses, de tendresse. Nous n'aurions rien appris si nous nous laissions encore abuser par les apparences kroptes. Ce garçon… comment s'appelle-t-il déjà ?…

— Eshan Peskeur.

— … exprime tout haut ce que les autres ont enfoui au plus profond d'eux pendant des siècles. Nous ne t'aurions pas jugée, Ellula, nous sommes des confidentes, des puits sans fond qui recueillent les eaux perdues, les trop-pleins. »

Ellula baisse la tête, trop émue pour articuler le moindre son. Les larmes qui perlent à ses cils se décrochent, roulent sur ses joues. Elle mesure soudain le sacrifice de ces femmes condamnées à l'errance et au silence perpétuels. Elles ont recueilli et gardé pendant des siècles les inavouables secrets de ceux-là mêmes qui les ont bannies. Chassées de ferme en ferme, elles ont été les exutoires, les courants d'air qui dépoussièrent, qui dispersent les miasmes. En ouvrant des espaces de liberté dans un monde figé, elles ont entretenu son mouvement, elles lui ont évité de crouler sous le poids de sa propre rigidité.

« Parle-nous donc de ces détenus », proposa Samya.

Ellula s'essuya les joues d'un revers de manche. Les ventres-secs se resserrèrent autour d'elle. La curiosité et l'inquiétude avaient déjà supplanté la tristesse dans leurs yeux.

*

La file des deks s'étirait dans une coursive légèrement déclive. Après avoir franchi les sas et la passerelle surplombant la cuve de refroidissement, ils avaient retiré les combinaisons spatiales, les avaient pliées et rangées dans un réduit dont ils avaient fracturé l'entrée. Ils s'étaient ensuite regroupés et avaient traversé sans encombre le quartier des moncles. Ils n'avaient rencontré qu'un seul ecclésiastique, le petit moncle Artien, qui les avait assurés de la neutralité de ses coreligionnaires et s'était proposé de les accompagner. Ils avaient décliné l'offre, arguant que leur démarche ne concernait pas l'Église monclale. Le robe-noire s'était incliné mais il avait paru contrarié, peiné même, comme un enfant à qui l'on interdit l'entrée d'un cercle de jeux.

Abzalon marchait en tête en compagnie du Taiseur et de Lœllo. Il n'avait pas été facile de lui faire admettre qu'il devait laisser le foudroyeur dans les quartiers. On lui avait expliqué en long et en large qu'il était préférable, pour une ambassade, de se déplacer sans arme, de n'exhiber aucun objet, aucun comportement de nature agressive. Il n'avait été qu'à demi convaincu, mais il s'était plié à la volonté commune et avait caché le foudroyeur dans un endroit du labyrinthe qu'il était le seul à connaître. C'était pourtant grâce au « cracheur de

feu », comme il le surnommait, qu'il était parvenu à rétablir une situation compromise dans la salle des alvéoles.

Voyant que les contradicteurs du Taiseur s'apprêtaient à submerger l'estrade, il avait visé Elaïm et pressé la détente. L'onde foudroyante avait arraché l'os frontal de l'ancien pilote. Les mains d'Elaïm avaient volé vers le haut de sa tête, comme pour protéger son cerveau dénudé, puis il s'était effondré au pied de l'alvéole, répandant dans sa chute le contenu de sa boîte crânienne. Abzalon avait aussitôt exploité le saisissement de ses partisans pour éliminer les éléments qu'il estimait les plus dangereux, les plus influents. Il avait tiré au jugé, pivotant sur lui-même avec une vitesse étonnante pour un homme de son gabarit, esquivant les coups de ses adversaires rassemblés autour de lui comme une meute d'aros enragés. Il avait été surpris de constater qu'il ne perdait pas sa lucidité ni son sang-froid. Les rangs de la meute s'étaient éclaircis et les rescapés avaient commencé à reculer. Abzalon en avait encore foudroyé deux puis il avait laissé les autres s'enfuir, certain désormais que ceux-là ne reviendraient pas à la charge. Les volutes de fumée et l'odeur de la chair calcinée s'étaient peu à peu dissipées.

« Comme tu peux le constater, Ab, la violence bien canalisée a parfois du bon, avait murmuré le Taiseur après que le silence fut retombé sur les lieux.

— On aurait pu éviter cette boucherie, bordel ! » avait grommelé Abzalon.

Il avait contemplé avec une tristesse coléreuse le canon encore fumant de l'arme.

« Tu peux rien te reprocher, était intervenu Lœllo, livide. Je sais pas ce qui s'est passé dans le crâne d'Elaïm, mais ce fzal l'a bien cherché… »

Le Taiseur n'avait eu aucun mal, ensuite, à convaincre la majorité des deks qui étaient restés passifs pendant l'affrontement. S'ils avaient adhéré avec enthousiasme à son projet d'entamer des négociations avec les Kroptes, c'était avant tout parce que les rapports de forces ne leur convenaient plus, qu'ils ressentaient confusément, eux aussi, le besoin d'asseoir leur existence sur de nouvelles fondations. L'ambassade avait été formée, en plus d'Abzalon, de Lœllo et du Taiseur, de ceux qui s'étaient chargés de convoquer les deks à l'assemblée et de vingt-cinq hommes choisis parmi les nombreux volontaires. Quelques-uns avaient protesté pour la forme, mais la promesse d'être incorporés dans les délégations suivantes les avait apaisés.

Ils s'étaient préparés pendants trois jours, avaient lavé leurs vêtements, les avaient recousus avec les moyens du bord, s'étaient rasés avec les couteaux en plastique, avaient coupé leurs cheveux,

s'étaient récurés, coiffés, avaient répété leur rôle avec un sérieux entrecoupé de crises de fou rire, bref, ils s'étaient préparés à présenter le meilleur d'eux-mêmes devant ces Kroptes qui, selon le Taiseur, seraient conditionnés par le premier regard, par la première impression. Après le premier repas du quatrième jour, ils avaient pris la direction des sas, escortés par un grand nombre de deks qui avaient surmonté leur jalousie pour les encourager, pour les abreuver de conseils. Ils avaient alors ressemblé à des adolescents intimidés et excités se rendant à leur premier rendez-vous.

Quelques-uns avaient recommandé au grand Ab de ne pas trop effaroucher les femmes, et l'intéressé, l'homme qu'on avait craint d'effleurer par mégarde dans l'enceinte de Dœq, avait lui-même ri de leurs plaisanteries. Conscient de son physique repoussant, Abzalon n'attendait pas de cette expédition que les yeux d'une femme se posent sur lui. Il lui paraissait inconcevable qu'un regard féminin lui renvoie autre chose que de l'horreur ou de la pitié. Et puis il n'était pas certain de maîtriser les pulsions qui pouvaient se manifester à tout instant et le pousser à décortiquer la tête de la malheureuse. Accompagner ses amis Lœllo et le Taiseur suffisait largement à son bonheur. Il voulait également s'assurer que la rencontre avec le Qval dans les galeries souterraines du pénitencier avait réellement changé quelque chose en lui, qu'il avait dorénavant la possibilité de regarder une femme sans perdre la tête, sans être tyrannisé par ce démon funeste qui hantait les ruines de son esprit.

Abzalon et le Taiseur avaient expliqué à leur trente-huit compagnons le mode d'emploi des combinaisons dénichées dans les locaux techniques. Ils avaient ensuite ouvert les portes de sas en se remémorant les gestes d'Elaïm, puis Abzalon et Lœllo avaient conduit la troupe de l'autre côté tandis que le Taiseur refermait les portes derrière eux. Certains avaient été saisis de panique lorsque la fumée des cuves de refroidissement s'était engouffrée dans le dernier sas. La voix puissante d'Abzalon avait alors retenti par l'intercom et les avait ramenés au calme. Fustigés par son coup de gueule, ils n'avaient marqué aucune hésitation au moment de parcourir la passerelle jetée au-dessus de l'eau bouillante. Au travers du verre embué, Abzalon avait essayé d'entrevoir la forme sombre et ondulante qu'il avait cru discerner lors de son premier passage, mais il n'avait rien observé d'autre que les volutes étincelantes de vapeur et les chatoiements de lumière à la surface frémissante de la cuve. Pourtant, une petite voix tenace lui répétait qu'il n'avait pas été victime d'une illusion d'optique quelques jours plus tôt.

« Y a du monde pas loin, murmura soudain Lœllo en

s'immobilisant.

— Ça t'étonne ? s'exclama le Taiseur avec un sourire. Ils sont plusieurs milliers dans le coin.

— Non, non, c'est pas ce que j'veux dire ! insista le Xartien en secouant la tête. Ceux-là atteignent l'échelon cinq. »

Derrière eux, les hommes s'étaient figés, alertés par son éclat de voix.

« L'échelon de quoi ? s'agaça le Taiseur.

— Cinq, intervint Abzalon. Ça veut dire qu'ils ont l'intention de nous étriper. Z'auriez pas dû m'empêcher de prendre le foudroyeur, chiure de rondat !

— Tu es sûr de ce que tu racontes, Lœllo ?

— Il se goure jamais ! »

Le ton d'Abzalon était devenu menaçant. Il se sentait pris au piège dans cette coursive étroite qui ne favorisait pas les individus de sa corpulence. Ils n'avaient aucun endroit où se planquer, il suffisait que deux groupes armés bloquent les issues du passage pour les foudroyer en toute tranquillité.

« Combien sont-ils ? demanda le Taiseur.

— Plus de trente en tout cas.

— Repartons tout de suite vers les sas, suggéra Abzalon.

— On ne peut tout de même pas renoncer sur la foi de simples suppositions métapsychiques, merde ! s'emporta le Taiseur. Peut-être que l'antenne de Lœllo a été détraquée par… »

Des bruits de pas, des crissements, des cliquetis l'interrompirent. Des hommes firent leur apparition dans la coursive, les uns coiffés de chapeaux, les autres tête nue. À la façon dont ils brandissaient leurs bouts de ferraille aiguisés, aux braises haineuses qui couvaient dans leurs yeux, les quarante deks comprirent qu'il ne servirait à rien de parlementer, que c'en était fini de leur rêve. Les vieux démons les avaient rattrapés.

« Replions-nous ! » glapit le Taiseur.

Ils refluèrent au pas de course, tombèrent, à l'autre extrémité de la coursive, sur une deuxième troupe qui les prenait en tenaille, s'arrêtèrent, se regroupèrent. Bien que désarmés, ils n'avaient pas d'autre choix que de défendre leur peau, que d'accepter l'engagement. Les Kroptes progressaient en rangs serrés avec une lenteur exaspérante. Jeunes, peu expérimentés à en juger par leur façon de manier leurs armes et par leur hésitation à porter les premières attaques, ils avaient sur leurs adversaires le gros avantage de connaître parfaitement le terrain.

« Tu nous a foutus dans une sacrée merde, Taiseur ! gronda quelqu'un.

— On en discutera après ! répliqua le Taiseur. Souviens-toi de Dœq

et garde tes forces pour te battre. »

Un ordre claqua, et les Kroptes fondirent par vagues de trois sur les deks.

« Je prends celui de gauche, Lœllo celui de droite, Ab celui du milieu », souffla le Taiseur.

Les jambes fléchies, les mains à hauteur des yeux, Abzalon se concentra sur son adversaire, un homme ni très grand ni très costaud mais équipé d'une longue pique à la pointe ébréchée. Il ne bougea qu'au dernier moment, en même temps que l'autre tendait les bras pour l'embrocher. Il esquiva l'extrémité de la pique d'un retrait du buste, coinça la hampe entre son coude et ses côtes, s'avança d'un pas, saisit son adversaire par la barbe, la ramena à lui d'une traction tellement puissante qu'il entendit craquer ses vertèbres. Il lui fendit le crâne d'un coup de poing, puis il souleva son corps inerte et le projeta de toutes ses forces sur le groupe des Kroptes, dont certains perdirent l'équilibre et entraînèrent les autres dans leur chute. Il jeta un coup d'œil sur sa droite, vit que Lœllo frappait du pied son adversaire allongé, un coup d'œil sur sa gauche, s'aperçut que le Taiseur était en difficulté face à un homme équipé d'une sorte de sabre à la lame recourbée, leva la pique, la plongea dans le flanc découvert de ce dernier. La pointe métallique s'enfonça sous la cage thoracique du Kropte, crissa sur sa colonne vertébrale, sur les os de son bassin, ressortit de l'autre côté, se ficha profondément dans la cloison de la coursive. Le Kropte resta hébété dans un premier temps, puis il poussa un râle d'agonie, gigota comme un insecte cloué par une aiguille, bascula vers l'avant, s'enroula autour de la hampe qui l'empêcha de tomber.

« Récupérez leurs armes ! » glapit Abzalon.

Déjà, ils devaient faire face à l'offensive de la deuxième vague. Lœllo ne dut qu'à un réflexe désespéré d'éviter le tranchant d'une lame qui s'abattait sur sa nuque. Il trébucha sur le corps de l'homme qu'il venait de rouer de coups de pied, roula sur le plancher, heurta les jambes de son nouvel adversaire qui s'effondra à son tour. Une odeur de sang, doucereuse, écœurante, saturait déjà l'atmosphère confinée de la coursive. Les clameurs, les gémissements, les cliquetis, les chocs prenaient une résonance effroyable dans le boyau métallique. Abzalon arracha la pique de la cloison et du cadavre du Kropte, lui ouvrant le ventre et lui arrachant les viscères au passage. Une colère folle l'envahissait, il perdait tout empire sur lui-même, comme face à ses victimes dans les rues de Vrana. Le projet du Taiseur l'avait emballé pourtant, avait soulevé un fol espoir en lui, lui avait procuré un sentiment d'importance, le premier qu'il eût jamais éprouvé de sa vie, et les Kroptes, ce peuple soi-disant religieux et pacifique, les obligeaient à revenir plusieurs mois en arrière, transformaient

L'Estérion en un nouveau Dœq, exhumaient les pulsions qu'il avait crues définitivement enterrées. L'espace de quelques secondes, il fut effleuré par la tentation d'écarter les bras et de s'avancer vers les ennemis, de leur offrir sa poitrine, de mettre fin à la malédiction de sa vie. Puis l'instinct de survie reprit le dessus, il se laissa gouverner par ses anciens réflexes, il embrocha d'un geste vif et précis le Kropte coiffé d'un chapeau qui se précipitait sur lui. Emporté par son élan, il continua d'aller de l'avant, conscient de se couper des siens, s'enfonça dans les rangs adverses en frappant de taille et d'estoc, transperça des gorges, des ventres, reçut un coup sur le bras, un autre sur le haut de la cuisse. La pointe d'un hast lui effleura l'arcade sourcilière, ripa sur son os frontal. Aveuglé par le sang, incapable de réfléchir, il avança, cogna au jugé, empoignant de temps à autre un adversaire par le col de sa chemise et le projetant avec une force inouïe contre la cloison. Il n'avait pas voulu cela, grands dieux, il avait même ri des plaisanteries qui l'avaient pris pour cible avant leur départ, baigné d'un étrange sentiment de plénitude dans lequel il avait décelé la marque du Qval. Il ne percevait plus qu'une vague rumeur, des murmures qui évoquaient le friselis des arbres, les stridulations des insectes, les soupirs d'une brise d'été. Le mur s'était reformé autour de lui, l'avait isolé du reste de l'univers. Il était le soldat des mondes ténébreux, le Holom de l'Astafer, qui se fermait aux suppliques des hommes pour trancher, pour détruire. Il frappa encore et encore, parce que le sang appelait le sang, parce que la mort vendangeait, procurait à chaque instant davantage de vigueur à son bras. Il ne sut combien de temps dura son combat, il prit soudain conscience que l'espace se dégageait, s'éclaircissait autour de lui. Avec la manche de sa chemise, il essuya le sang et la sueur de son front et de ses yeux, s'aperçut qu'il venait de déboucher sur une place octogonale déserte, traversée par des traces sanglantes qui se dirigeaient vers les différentes entrées des coursives. Il comprit que les Kroptes avaient battu en retraite et s'étaient égaillés dans toutes les directions. À cet instant seulement, il se rendit compte qu'il était blessé au bras, à la cuisse, au flanc, au front, des entailles larges, impressionnantes mais peu profondes. Il lança un regard par-dessus son épaule, aperçut les corps qui gisaient en travers du plancher, reposant sur des lits empourprés, des Kroptes mais aussi des deks. Prenant soudain peur pour Lœllo, il revint rapidement sur ses pas. Une dizaine de membres de l'ambassade, regroupés au milieu de la coursive, avaient survécu à l'assaut. Il lui fut difficile de les identifier car le sang maculait leurs traits, leurs cheveux, leurs vêtements. Il remarqua le corps de Lœllo allongé contre une cloison, et son cœur s'arrêta de battre. Il s'en approcha, s'accroupit, lui releva délicatement la tête. Il fut soulagé de croiser le regard du Xartien, un regard encore vivace bien que légèrement trouble. En revanche, la

large auréole carmin qui naissait de son ventre et s'épanouissait sur son bassin l'inquiéta.

« C'est rien… rien, gémit Lœllo. Un simple égratignure.

— Je n'en suis pas si sûr, fit une voix. Ramenons-le dans nos quartiers. »

Abzalon tourna la tête, aperçut la frêle silhouette du Taiseur, blessé aux bras et aux jambes.

« Tout ça est arrivé par ta faute, Taiseur ! » gronda un dek affalé sur le plancher.

Ils avaient l'impression de s'être fourvoyés à l'intérieur de l'un de ces abattoirs géants du continent Nord qui empuantissaient l'air à des kilomètres à la ronde.

« Je n'ai pas l'intention de fuir mes responsabilités, rétorqua l'ancien mentaliste.

— Celui qui accusera le Taiseur m'accusera aussi ! cracha Abzalon d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Son idée était bonne, ces putains de Kroptes l'ont foutue en l'air. »

Les rescapés chargèrent sur leurs épaules les blessés – certains, la jambe ou le bras sectionnés, étaient intransportables : malgré leurs suppliques, on dut se résoudre à les abandonner sur place – et prirent le chemin du retour. De la joyeuse ambassade qui s'était ébranlée quelques heures plus tôt en portant les espoirs de cinq mille criminels ne subsistaient qu'une dizaine d'hommes blessés dans leur chair et dans leur âme, des hommes qui s'étaient présentés les mains ouvertes et à qui les Kroptes n'avaient pas laissé la moindre chance de s'expliquer, des hommes qui s'en repartaient déçus, humiliés, prisonniers de leur destin.

CHAPITRE XI

L'AUTRE RIVE

Si tu ne reçois pas d'instructions pendant un certain temps, ne t'en étonne pas. Contente-toi d'observer l'évolution des deux populations du vaisseau et attends la prochaine communication. Surtout ne prends aucune initiative : la situation exige de nouvelles analyses, les réponses appropriées te seront fournies en temps voulu.

*Cela fera bientôt six ans que l'*Estérion *s'est élancé pour son long voyage – six ans pour nous, à peine un an pour toi –, et bien des choses se sont passées sur Ester depuis ton départ. D'abord, trois prémiaires se sont succédé pendant cette courte période : le prémiaire Genko a été assassiné – on le sait à présent de source sûre – par l'ancien tertiaire Sëlmik, qui lui-même a été destitué deux ans plus tard et jeté dans un puits bouillant par un cartel d'officiers supérieurs dont l'un, le commandant Zjor, s'est autoproclamé empereur (Zjor I*er*, tu te rends compte…) après s'être débarrassé de tous ses complices. Nous sommes convaincus que l'Église monclale a joué la carte de l'armée pour prendre le contrôle d'Ester et que Zjor n'est qu'une marionnette entre ses mains. Preuve en est que le premier décret du nouveau pouvoir a été d'interdire les religions astaférienne, omnique, oulibazienne ainsi que les autres cultes majeurs ou mineurs d'Ester. Ensuite ont été promulguées les lois d'exception, dont la plus scélérate, le délit d'opinion, permet à tout Estérien de dénoncer ses voisins, ses amis, les membres de sa famille dont il convoite les honneurs ou les biens. L'ancien pénitencier de Dœq a été transformé en camp de concentration où on entasse et ébouillante les opposants politiques, les anciens partisans de Genko et de Sëlmik, les adeptes des religions interdites et tous ceux dont les idées, d'une manière ou d'une autre, ne sont pas jugées conformes à la pensée dominante. Les rues de Vrana sont vides du crépuscule à l'aube. Chaque individu surpris dans la rue pendant le couvre-feu est foudroyé sans sommation. Ce tableau sommaire suffira à te faire comprendre à quel point il est devenu difficile de vivre sur Ester ; j'en suis arrivée à t'envier d'avoir été choisi pour la mission Estérion.*

Dois-je t'avouer que tu me manques davantage que je ne le prévoyais ?

Je pensais que notre relation n'avait laissé qu'une trace superficielle dans ce substrat émotionnel dont je m'efforce, jour après jour, de réduire l'influence, mais je dois reconnaître que ton départ a créé en moi un vide que je ne réussis pas à combler, ni avec mes amants, dont je change tous les deux ou trois semaines – et encore ne m'apportent-ils que des orgasmes mécaniques, un résultat que je pourrais très bien obtenir par moi-même –, ni avec mes responsabilités grandissantes auprès de l'Hepta, ni avec mes recherches personnelles sur les origines de l'humanité. Comment pourrais-je définir cette blessure que le temps ne parvient pas à cicatriser ? Oserais-je employer le mot… amour, ce concept bassement humain dont nous nous sommes autrefois tant moqués ?

Je souffre, voilà la réalité, et, en me confiant le dossier Estérion, l'Hepta a remué cruellement le fer dans la plaie. Je vieillis six ou sept fois plus vite que toi et, quand je pense que tu ne compteras qu'une quinzaine d'années supplémentaires là où j'accuserai presque un siècle de plus, le manque se transforme en abîme, la souffrance est multipliée par dix, par cent, par mille. Je hais ce maudit voleur de temps, ce voleur de vie. Ton souvenir se magnifie à mesure que la distance croît, que le temps nous divise. Je donnerais n'importe quoi, je trahirais mon engagement mentaliste pour avoir le bonheur de te toucher, de te respirer, de te goûter. Je crains fort d'avoir été rattrapée par mon humanité.

Depuis quelques mois l'Hepta ne compte plus sept membres mais six : Mald Agauer s'est évanouie dans la nature, de même que son assistante, Lill Andorn. Tu connais certainement cette dernière, c'est elle qui avait la responsabilité du dossier Estérion avant qu'on me demande – qu'on m'ordonne – de la remplacer. Je ne puis dire que je déplore sa disparition, car son ambition et son sens de l'intrigue m'agaçaient, me contrariaient (contrariaient ma propre ambition, évidemment). Au fait, a-t-elle été ta maîtresse ? Oui, sans doute, elle a séduit tous les hommes du mouvement pour parvenir à ses fins, et, je le reconnais, elle disposait d'arguments convaincants. Quoi qu'il en soit, elle a libéré, sur l'échelle hiérarchique, un barreau sur lequel je me suis naturellement hissée, pour mon plus grand malheur. Malheur, bonheur, je m'aperçois que je parle de plus en plus comme une humaine pure. À quoi servent donc ces foutues molécules correctrices censées me garantir des scories irrationnelles ?

*Le mouvement mentaliste est également dans le collimateur du gouvernement. Pour l'instant, le pouvoir estérien ne peut se passer de nous, car nous sommes le seul lien entre l'*Estérion *et lui, mais nous savons qu'il prépare en secret – ce n'est donc plus un secret… – des équipes d'androïdes et de mutants-tecs destinées à prendre la relève et à manipuler les nanotecs de nos agents dans le vaisseau. Nous décelons la patte noire et griffue du Moncle dans ce projet. Nous nous apprêtons donc à entrer dans la clandestinité et nous élaborons de nouveaux programmes afin de dresser d'infranchissables barrières entre leurs aros domestiques et vous. Afin de te*

protéger de toi-même, mon cher amour (ridicule, je sais).

As-tu connu d'autres femmes dans le vaisseau ? Les derniers rapports faisaient état d'une rencontre imminente entre les Kroptes et les deks, et je suppose que, étant donné la longue abstinence à laquelle tu as été condamné (je ne parle pas ici des détenus que tu aurais pu… ou qui auraient pu te…, mais des femmes dont tu semblais tellement apprécier la compagnie sur Ester, je te parle de… moi), tu ne laisseras pas ta part aux aros. Je suis jalouse, je le confesse, même si, de mon côté, je me suis égarée plus qu'à mon tour sur les sentiers de l'infidélité. Est-ce que tu seras consolé si je t'assure que j'essayais de retrouver chez les autres hommes le grain de ta peau, la saveur de tes baisers, la tendresse de tes mains, la fougue de tes étreintes ? Est-ce que tu me retrouveras dans le corps d'une autre femme ou ne suis-je plus pour toi qu'une histoire oubliée, une abstraction, un fantôme du passé ?

Tandis que je t'envoie ce message personnel, exploitant indûment les avantages de ma fonction, je prends conscience que le mouvement mentaliste, cet autre voleur de temps, nous a dépossédés de la plus belle part de notre vie, et je pleure. Tu ne peux me répondre personnellement pour l'instant, mais bientôt, lorsque j'aurai ouvert un canal personnel fiable, indétectable, je te recontacterai et, si tu en éprouves le désir, nous nous étourdirons dans l'échange télémental puisque l'union des corps nous est à jamais refusée. Et puisque le ridicule ne tue pas, mon amour, mon amour, mon amour, mon amour…

Retranscription pirate d'une communication télémentale entre le siège mentaliste de Vrana et *L'Estérion.*

L

ES DOMAINES bruissaient d'une activité fébrile. Des réunions animées se succédaient sur les places octogonales, des clameurs d'enthousiasme retentissaient dans les coursives, des adolescents exaltés haranguaient les patriarches pour les inciter à rejoindre l'armée de défense rassemblée par Eshan Peskeur et ses hommes.

Ces derniers avaient accédé au statut de sauveurs depuis qu'ils

étaient revenus, blessés, ensanglantés, de la bataille qui les avait opposés aux détenus dans la coursive basse. Plus de quarante Kroptes avaient trouvé la mort au cours de l’affrontement, dressant le rempart de leurs corps face à la horde sanguinaire qui s’avançait vers le domaine 1. Eshan lui-même avait été touché à la tête et à l’épaule. Isban Peskeur avait accueilli à bras ouverts ce fils héroïque qu’il avait renié quelque temps plus tôt, bravant ainsi la colère de l’eulan Paxy qui avait condamné publiquement l’initiative de ces « impudents foulant aux pieds les valeurs les plus profondes, les plus sacrées de l’Amvâya ». Des voix s’étaient élevées dans l’assistance et avaient contesté les propos du rayon d’étoile avec une virulence surprenante. Sans l’intervention de ces impudents, avaient-elles rétorqué, des aros féroces se seraient glissés dans les domaines, auraient égorgé les hommes, les vieillards, les enfants, auraient fait subir aux femmes les pires humiliations. L’ordre cosmique souhaitait-il donc la mort et la souffrance des cinq mille Kroptes de *L’Estérion* après les avoir chassés de leurs terres et condamnés à l’exode ? Fallait-il se laisser massacrer, violer sans réagir, simplement parce qu’une loi désuète, inadaptée dans le contexte du vaisseau, leur interdisait de se défendre ? L’eulan Paxy s’était appliqué à réfuter leurs arguments, à leur démontrer que le chemin de la violence ne conduisait qu’au repaire secret des démons, mais, devant les questions de plus en plus nombreuses, de plus en plus agressives, il avait déclaré que l’ordre cosmique lui recommandait de se retirer dans le silence afin de recevoir sa lumière et il avait battu en retraite, laissant implicitement aux patriarches la responsabilité de leur avenir.

On avait aussitôt décrété la mobilisation et recensé environ un millier d’hommes incorporables. Puis on avait commencé sans perdre de temps la fabrication des armes, des boucliers et des casques également, car Eshan estimait qu’avec des protections la plupart de ses hommes auraient survécu au premier affrontement. On était descendu jusqu’au quartier des moncles, ces étranges oiseaux noirs dont les responsables s’étaient opposés sur l’interprétation qu’il convenait de donner aux événements. Le plus ancien soutenait qu’il fallait exterminer jusqu’au dernier les bêtes sauvages enfermées dans l’autre partie du vaisseau, le plus jeune prétendait que les détenus n’avaient pas eu l’intention d’agresser les Kroptes mais seulement d’entamer des négociations. Comme l’autorité semblait pencher du côté du plus ancien, comme d’autre part les partisans d’Eshan Peskeur s’étaient engouffrés dans une logique de guerre, on en avait retenu que des criminels restaient des criminels quoi qu’il arrive, et on avait décidé d’établir des postes de surveillance permanents devant les portes de sas, situés à quelques dizaines de mètres du quartier des moncles. Les sentinelles, relevées toutes les trois heures – le vieux moncle avait

accepté de prêter son dateur estérien aux responsables de l'armée kropte –, avaient reçu pour consigne d'alerter par des cris ou des sifflements les hommes répartis à intervalles réguliers dans les coursives. Cette alliance contre nature entre les représentants de l'Église monclale et les Kroptes n'avait réjoui ni les uns ni les autres, mais on s'était accommodé de ces compromissions que les circonstances avaient rendues inéluctables.

Eshan Peskeur avait été proclamé commandant suprême et ses compagnons de la première heure avaient recueilli les fruits de leur engagement en se voyant décerner le grade d'officier. Hormis quelques irréductibles fidèles à l'eulan Paxy, tous avaient accepté de se soumettre à l'autorité de cette poignée de révoltés. Eshan s'enorgueillissait de cette reconnaissance, mais sa dernière entrevue avec Ellula l'empêchait d'en retirer une pleine satisfaction. Elle l'avait accueilli avec froideur, elle avait prononcé des paroles très dures, elle avait affirmé en public qu'elle ne serait jamais à lui. C'était pour elle, pourtant, qu'il avait bravé l'ordre établi, qu'il avait combattu les détenus, c'était d'elle qu'il attendait admiration et gratitude, c'était à elle qu'il pensait nuit et jour tandis qu'il organisait la défense kropte, qu'il soignait ses blessures, qu'il se reposait, qu'il mangeait, qu'il se lavait, qu'il subissait l'affection étouffante de sa mère et de ses sœurs. Elle qui l'obsédait, qui hantait ses insomnies et ses rêves. Si elle ne devenait pas son épouse, de gré ou de force, ses victoires auraient à jamais le goût amer des défaites.

Personne ne s'était aperçu que les ventres-secs s'aventuraient hors de leur domaine, se répandaient dans les coursives et sur les places. Accaparés par les préparatifs de la guerre, les hommes ne prêtaient aucune attention à ces petits groupes de femmes qui allaient de cabine en cabine pour converser avec les épouses. D'abord reçues avec méfiance, voire avec hostilité, elles ne se laissaient ni chasser ni insulter comme les miséreuses qu'elles avaient été sur le continent Sud, elles se plantaient dans les embrasures des portes avec une audace qu'on ne leur connaissait pas, elles s'imposaient aux épouses livrées à elles-mêmes depuis que leurs maris avaient transgressé le dogme de la non-violence, et leur expliquaient avec calme et détermination les raisons de leur visite. Au bout de quelques instants, les ventres-secs étaient conviées à s'asseoir et les enfants priés de sortir. On abordait alors les sujets qu'on n'aurait jamais osé évoquer en présence des hommes, en particulier la notion d'egon et les insatisfactions qui s'y rapportaient. Les ventres-secs n'hésitaient pas à raconter, avec une crudité parfois choquante, souvent drôle, les aventures qui avaient jalonné leur errance, non qu'elles eussent

l’intention de semer la discorde dans des familles en apparence unies, mais elles voulaient démontrer que les hommes étaient autant que leurs épouses prisonniers de la tradition, que la violence déferlant sur les domaines n’était que la conséquence de la sclérose de la civilisation kropte, que les prétendus ennemis étaient eux aussi des hommes piégés par leur passé, que les femmes devaient prendre leur vie en main si elles désiraient vraiment changer le cours des choses. Les visiteuses terminaient leur argumentation en avançant des propositions qui soulevaient l’indignation des épouses, puis leur curiosité et, enfin, leur intérêt. Elles se retiraient ensuite après avoir arraché à leurs hôtesses la promesse qu’elles ne divulgueraient pas la teneur de leurs entretiens à leurs maris, puis elles s’en repartaient d’un pas joyeux vers le domaine 20, croisant des hommes qui couraient d’une coursive à l’autre sans leur accorder le moindre regard, et elles attendaient que chacun des petits groupes fût rentré au bercail pour se rassembler et exposer à tour de rôle les résultats de leur expédition.

Ellula avait compris depuis peu que ses visions ne concernaient qu’un avenir probable, qu’en aucun cas le futur n’était figé. L’ordre cosmique ne l’avait pas douée de perceptions méta-psychiques dans le seul but de la tourmenter, mais pour la prévenir, pour lui offrir une chance d’enrayer la marche du destin. Sa prise de conscience avait commencé avec les réactions de Samya et des ventres-secs, qui, lorsqu’elle leur avait décrit les scènes terribles de ses visions, s’étaient demandé de quelle manière elles pouvaient empêcher de telles atrocités. Elle avait jusqu’alors considéré ses prémonitions comme des jalons semés sur un chemin tracé à l’avance, comme des escapades dans le temps, et elle en avait éprouvé de la culpabilité, comme un enfant qui s’accuse de la mort de ses parents parce qu’il n’a pas trouvé le moyen de les retenir. Il n’y a rien de pire que de porter la souffrance d’autrui en se croyant impuissant à la soulager.

Elle s’était demandé à son tour s’il n’existait pas un moyen d’arrêter la guerre avant qu’elle n’éclate, et la réponse lui avait été donnée, évidente, lumineuse. Elle s’en était ouverte à Clairia, qui avait jugé l’idée magnifique, puis à Samya, qui avait immédiatement convoqué les ventres-secs pour leur soumettre sa proposition. Hormis quelques-unes, elles avaient adhéré au projet avec un enthousiasme indescriptible. D’un commun accord, elles avaient décidé d’étendre cette initiative aux épouses et constitué de petits groupes chargés de visiter les cabines des domaines 1 à 19. Elles s’étaient alors aventurées hors des limites du niveau 20, avec circonspection au début, puis, s’apercevant que les patriarches avaient d’autres aros à fouetter que l’insubordination d’une poignée de bannies, elles s’étaient enhardies et éparpillées dans les coursives.

Elles en rapportaient des nouvelles plutôt encourageantes : si

certaines épouses s'étaient montrées hostiles à leurs propos, d'autres avaient paru intéressées et quelques-unes, principalement des troisièmes et des quatrièmes épouses, avaient d'ores et déjà signifié leur accord. Toutes avaient promis, en tout cas, de ne rien révéler à leurs maris ni aux eulans qui venaient souvent rendre visite aux femmes maintenant que les hommes avaient échappé à leur autorité.

Un mois s'écoula ainsi, les patriarches fabriquant des armes et s'exerçant au combat, les ventres-secs se démenant sans relâche pour essayer de convaincre les épouses récalcitrantes, les premières le plus souvent. Ellula ne participait pas aux expéditions, car elle craignait qu'une rencontre fortuite avec Eshan ne fasse échouer leur projet. Elle restait cloîtrée dans la cabine de la doyenne en compagnie de Clairia et d'une garde rapprochée de ventres-secs chargées de la prévenir au cas où le jeune Peskeur s'introduirait à l'improviste dans le niveau 20. On lui avait aménagé une cachette, une cloison en trompe-l'œil façonnée avec des panneaux métalliques et habillée de rideaux de laine afin d'en dissimuler les brisures. Elle avait appris qu'Eshan, à la faveur de son fait d'armes contre les détenus, avait été nommé commandant suprême de l'armée kropte, et elle n'en redoutait que davantage ses réactions. Elle n'aurait aucune chance de se soustraire à ses griffes maintenant qu'il était parvenu à entraîner les autres dans son sillage, que les patriarches le reconnaissaient comme le seul garant de la loi.

Après le premier repas du quarantième jour, des cris, des sifflements brisèrent l'habituel bourdonnement de ruche qui régnait sur les domaines kroptes. Les hommes étreignirent rapidement leurs épouses, leurs enfants, saisirent leurs armes, se regroupèrent autour de leurs officiers, se postèrent dans les coursives et sur les places par bataillons de cinquante unités. Le silence absorba progressivement les bruits de pas, les crissements des boucliers ou des armes sur le plancher et les cloisons.

Quelques minutes plus tard, des hurlements retentirent, tellement sinistres que les femmes, inquiètes, sortirent de leurs cabines malgré les consignes. Un groupe d'hommes fit son apparition dans le domaine 1, Eshan Peskeur en tête. Ils ramenaient deux prisonniers vêtus d'un pantalon et d'une chemise grise, blessés l'un à la tête et l'autre au ventre, et qui avaient tellement perdu de sang qu'on devait les pousser à coups de pied et de poing pour les faire avancer. On les relevait sans ménagement lorsqu'ils s'effondraient, on les traînait sur plusieurs mètres, puis on les maintenait debout en leur enfonçant une pique entre les omoplates. Ils furent conduits au niveau 10, sur la place octogonale des assemblées.

Alertés par le bruit, les femmes et les enfants des cabines proches affluèrent en grand nombre et, bientôt, ce furent plus de cinq cents spectateurs qui se pressèrent sur la place et dans les coursives adjacentes. Les épouses s'étonnaient de la métamorphose des patriarches. Les fermiers austères et paisibles du continent Sud étaient désormais des soldats féroces à la face durcie, enlaidie par la haine. Elles en arrivaient à plaindre les prisonniers, deux hommes au crâne rasé, aux yeux exorbités, aux traits déformés par la souffrance.

Eshan conduisit l'interrogatoire à sa manière, avec une brutalité d'où n'était pas absente la cruauté. Il n'hésitait pas à frapper de la pointe de ses chaussures les parties génitales des deux détenus, ou encore l'endroit précis de leur blessure. Les prisonniers se tordaient de douleur sur le plancher, semant des gouttes de sang autour d'eux, trop accaparés par leur souffrance pour répondre à ses questions.

« Quelle était votre mission ? Quand votre armée compte-t-elle attaquer ? Combien de soldats ? Avec quelles armes ? »

De temps à autre, l'un des deux prisonniers réussissait à balbutier une phrase cohérente entrecoupée de gémissements : ils n'étaient que deux, ils n'avaient rien à voir avec tout ça, ils avaient été privés de la compagnie des femmes pendant des années, ils avaient pris l'initiative de passer de l'autre côté afin d'en voir, peut-être d'en rencontrer, ils n'avaient pas pensé à mal…

« Menteurs ! On vous a envoyés en éclaireurs pour repérer les lieux et préparer votre offensive !

— Nous… nous ne sommes pas armés, pas armés… »

Alors Eshan déclara que les Kroptes n'obtiendraient rien d'intéressant de ces deux démons et décida de les mettre à mort. Ne laissant à personne d'autre le soin d'exécuter la sentence, il tira son sabre de sa ceinture et l'abattit sur le cou d'un prisonnier. La tête ne se détacha pas tout de suite, car la lame, mal aiguisée, ne réussit qu'à entailler le cou. Baignant dans son sang, le prisonnier se mit à trembler de tous ses membres. Les claquements de ses genoux et de ses coudes sur le plancher métallique s'associèrent à ses râles et aux suppliques de son compagnon pour composer un tableau navrant, pitoyable. Eshan s'acharna sur lui avec une maladresse révélatrice de son exaspération. Une fois la lame ripa sur le crâne du malheureux, une autre fois elle lui coupa une oreille, un troisième coup lui arracha la joue, le quatrième lui brisa les vertèbres cervicales, le cinquième, enfin, le décapita. Sa tête roula jusqu'aux pieds d'une fillette qui se recula en poussant un cri d'horreur, des panaches de sang jaillirent par saccades de son corps agité de soubresauts. Les yonaks sacrifiés à l'occasion des cérémonies de mariage, des fêtes de Mathella ou du retour des jolis-gorges avaient été traitas avec davantage de respect que cet homme. Éclaboussé de sang, les yeux hors de la tête, Eshan se

tourna vers le deuxième détenu qui, tantôt à genoux, tantôt à quatre pattes, poussait des gémissements d'aroceau apeuré et tournait autour de son bourreau dans le cercle qui s'élargissait autour d'eux. La lame du sabre le cueillit d'abord à hauteur du front, ensuite sous la nuque. Lorsqu'il eut cessé de bouger, Eshan, comme possédé, saisit l'arme d'un de ses hommes pour lui trancher la tête. Puis, livide, en sueur, haletant, il se tourna vers les femmes et les enfants, et déclara :

« Leurs têtes seront clouées sur les portes des sas. Elles dissuaderont les autres de sortir de leur tanière. »

Après le premier repas, elles se rassemblèrent au signal convenu sur les places octogonales. Cent huit ventres-secs et huit cents épouses, des troisièmes et des quatrièmes pour la plupart. Elles avaient orné leurs cheveux de rubans, elles avaient revêtu leurs plus belles robes, leurs plus jolies coiffes, elles s'étaient parfumées avec les restes d'essences végétales qu'elles avaient emportées dans leur exode. Elles avaient confié leurs enfants en âge de marcher et de s'alimenter seuls aux premières ou aux deuxièmes épouses. Aucune ne renonça malgré la peur, malgré le chagrin. Elles avaient été éduquées dans le culte du sacrifice, et celui-là, le plus terrible que l'ordre cosmique exigeât d'elles, était l'aboutissement d'un conditionnement qui, pendant des siècles, avait tracé un chemin d'abnégation au plus profond d'elles. Les ventres-secs leur avaient pourtant stipulé que personne ne leur en voudrait si elles reculaient au dernier moment, qu'elles pouvaient en toute légitimité choisir de rester aux côtés de leur mari et de leurs enfants. Cependant, bon nombre d'entre elles n'avaient pas trouvé le bonheur avec les patriarches, et la présence des enfants, s'il comblait leur instinct maternel, n'avait rien changé à l'affaire. Elles avaient ployé sous le poids de l'egon, elle avaient souffert en silence du manque de reconnaissance, elles s'étaient desséchées dans leur désert affectif, elles avaient bruissé de désirs secrets, elles avaient rêvé à d'autres bras, à d'autres murmures sous la lumière pâle de Vox et de Xion. Rien ne leur garantissait qu'elles accéderaient à ce bonheur qui se dérobait sans cesse, ni même qu'elles resteraient en vie, mais elles auraient essayé, elles auraient ouvert une nouvelle voie dans l'inconscient collectif des femmes kroptes.

Au niveau 12, Ellula reconnut Juna parmi elles, qui lui sourit et vint lui baiser les mains. Bannie de sa propre famille, la quatrième épouse d'Isban Peskeur faisait partie de ces femmes qui, aspirant à reconstruire leur vie, avaient été immédiatement séduites par les propositions des recluses.

Conduit par Samya et une dizaine de ventres-secs, le groupe grossissait à mesure qu'il descendait dans les niveaux. Le secret avait

été bien gardé à en juger par la mine ébahie des hommes qui voyaient tout à coup une épouse se lever et rejoindre sans dire un mot le cortège insolite qui passait devant leur cabine. Les opposantes au projet, y compris les plus virulentes, n'avaient pas trahi leurs compagnes. Ellula avait redouté les indiscrétions, volontaires ou non, de femmes comme Kephta dont l'orgueil avait enflé en même temps que le corps depuis que son deuxième fils occupait la fonction de commandant suprême des armées kroptes. Peut-être était-elle soulagée qu'Ellula, qui avait failli causer la perte de son cher Eshan, aille se faire prendre sous d'autres cieux, espérait-elle qu'il finirait par oublier cette petite sorcière qui lui dévorait le cœur.

Au niveau 1, le groupe comptait un peu plus de neuf cents femmes. Ellula marchait au milieu de la colonne, protégée des regards par un encadrement de ventres-secs plus grandes qu'elle. Elles s'engagèrent dans les coursives qui menaient au quartier des moncles et se heurtèrent aux premiers barrages des sentinelles. Les soldats de l'armée kropte s'étaient attendus à affronter des bêtes féroces surgies de l'autre partie du vaisseau et non des femmes de leur propre peuple apprêtées comme pour un mariage. Ils ne surent donc pas de quelle manière il convenait de réagir face à ce qui ressemblait à une invasion à l'envers. Ils baissèrent leurs armes et n'osèrent pas s'interposer lorsque Samya et ses compagnes se faufilèrent entre leurs rangs sans daigner leur fournir d'explication.

Elles forcèrent ainsi cinq barrages avant que les premiers cris, les premiers sifflements ne déclenchent l'alerte. Elles ne ralentirent pas l'allure lorsqu'elles entendirent les bruits caractéristiques d'un branle-bas de combat, les vociférations, les courses échevelées, le cliquetis des armes. Elles ignoraient ce qui les attendait de l'autre côté, comment franchir les sas qui marquaient la frontière entre les deux mondes, mais elles étaient en marche, comme un fleuve paisible qui se dirige vers l'océan en sachant qu'aucun obstacle n'arrêtera son cours. Elles contournaient les hommes en armes, de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'elles se rapprochaient des quartiers des moncles, avec la même fluidité, la même facilité que l'eau éludant les rochers. Elles distinguaient de l'étonnement puis de la panique dans les yeux des soldats kroptes, soudain inutiles, ridicules avec leurs bouts de fer. Les premiers instants de saisissement passés, les officiers, les premiers compagnons d'Eshan, reprenaient empire sur eux-mêmes, leur emboîtaient le pas, tentaient de les interroger, de les raisonner, mais elles ne répondaient pas, ne les regardaient même pas. Certains d'entre eux entraient dans des colères noires, tiraient leurs armes, les pointaient sur la poitrine de Samya et des ventres-secs qui ouvraient la marche. Elles esquivaient avec un calme imperturbable la lame ou la pique et poursuivaient leur chemin. Submergés, ils perdaient pied et

laissaient passer le flot tout entier. Leur honneur d'homme, de soldat, leur interdisait de frapper ces femmes sans défense et dont le seul tort était de traverser un espace réservé à la guerre.

Les cris alarmèrent les moncles qui se précipitèrent hors de leurs cabines. Un rempart imposant se dressait déjà sur la place de leurs quartiers. Prévenus par des messagers qui avaient emprunté un autre itinéraire, les officiers de faction avaient rassemblé toutes les sentinelles du bas et les avaient ordonnées en quatre lignes compactes devant l'entrée de l'unique accès aux sas. La lumière des appliques miroitait sur leurs armes, leurs boucliers, leurs casques.

Le moncle Artien s'étonna auprès d'un officier que les soldats fussent tournés vers leur propre camp. L'autre lui rétorqua que cette affaire concernait la sécurité kropte et qu'il n'avait qu'à se mêler de ses « moncleries ». Le petit ecclésiastique lui fit alors observer qu'en abandonnant la surveillance des sas les défenseurs s'exposaient à une attaque surprise des deks. Agacé, à court d'arguments, l'officier le pria sèchement de lui foutre la paix.

Les moncles ne tournèrent pas les talons pour autant. Ils haussèrent légèrement les sourcils lorsqu'ils virent arriver les premières femmes. Ils furent encore plus étonnés de constater qu'il y en avait des dizaines, des centaines, et qu'elles fonçaient sans hésitation en direction des soldats kroptes retranchés derrière leurs boucliers comme des insectes retirés dans leur carapace. Elles durent s'arrêter cette fois-ci, car le barrage ne céda pas et les Kroptes ne baissèrent pas leurs armes. Samya et les ventres-secs des premiers rangs s'arc-boutèrent sur les jambes pour ne pas être précipitées par la poussée des autres sur les pointes effilées des pics. Lorsque la longue colonne se fut immobilisée, les hommes et les femmes s'observèrent en silence sous le regard intrigué des robes-noires rencognés dans les bouches d'entrée des coursives. Les environs restaient imprégnés d'une odeur de sang séché que parcouraient des senteurs d'encens et d'autres, plus lourdes, de minéraux broyés ou de métal chauffé à blanc.

« Écartez-vous, ordonna Samya. Nous désirons nous rendre de l'autre côté des sas.

— Retournez d'où vous venez ! riposta l'officier, un homme jeune à la voix, au caractère et à la barbe aussi pointus que son épée. Les femmes n'ont rien à faire ici.

— Nous sommes des ventres-secs, des errantes, nous n'obéissons pas à vos lois. »

L'officier souleva le tétraèdre grossièrement façonné qui lui servait de casque, se haussa sur la pointe des pieds et examina les visages des sixième ou septième rangs.

« Je vois ici des épouses. Leurs maris et leurs enfants les attendent

dans leurs cabines. Ils promettent qu'aucun reproche ne leur sera adressé.

— Elles ont librement choisi l'exil. Elles ne veulent plus retourner près des patriarches. »

L'officier se gratta le menton, perplexe. Les messagers lui avaient transmis la consigne de bloquer la coursive jusqu'à l'arrivée d'Eshan, mais il se sentait dépassé par les événements et s'interrogeait sur la conduite à suivre au cas où les femmes tenteraient malgré tout de forcer le passage.

« Peut-être, mais… euh… on m'a ordonné de vous empêcher d'aller plus loin. »

Il était à court d'arguments, comme devant le petit moncle quelques instants plus tôt, et il n'entrevoyait pas d'autre choix que de se référer à sa hiérarchie. Samya le comprit, qui s'approcha d'un pas, saisit la pique d'un soldat et l'abaissa vers le plancher.

« Tu ne comprends pas, jeune imbécile, que ni toi ni les tiens n'avez le pouvoir d'arrêter la vie. »

Elle continua d'avancer, écarta deux boucliers et s'enfonça dans les lignes des sentinelles. Humilié, l'officier perdit son sang-froid, se lança à sa poursuite, bouscula ses hommes, leva son bras, lui enfonça la pointe de son épée entre les omoplates. Elle tressaillit mais continua de marcher jusqu'à ce qu'elle fût arrivée de l'autre côté du barrage. Là, elle vacilla, se retourna, le visage voilé par l'ombre de la mort, et cria d'une voix qui prit une ampleur solennelle dans le silence presque palpable retombé sur les lieux :

« Vous n'arrêterez pas la vie… »

Puis ses yeux se troublèrent, ses jambes se dérobèrent sous elle, elle s'affaissa en douceur sur le plancher. Sa coiffe se détacha, sa chevelure se déversa en ruisseaux gris autour de son visage apaisé, sa robe noire, rehaussée de quelques broderies colorées, s'épanouit comme une corolle autour de son corps inerte. Des larmes vinrent aux yeux des ventres-secs, les soldats épouvantés se reculèrent, se plaquèrent contre les cloisons, comme s'ils refusaient d'être mêlés au meurtre perpétré par leur officier. Ce dernier contemplait d'un œil hagard le fil ensanglanté de son épée. Ils avaient été des Kroptes autrefois, des fermiers pacifiques, respectueux de la loi naturelle. Le sang versé de l'une des leurs, même s'il s'agissait d'une exilée, d'une mendiante, marquait l'écroulement définitif de leur monde.

Ellula fut la première à réagir. Elle n'avait pas vu la scène mais elle avait compris, aux bruits, aux cris, au silence funèbre retombé sur les lieux, qu'un drame s'était noué à l'avant. Suivie de Clairia, elle se fraya un chemin jusqu'à la tête de la colonne, se faufila entre les ventres-secs du premier rang, figées par l'horreur, et se dirigea vers le corps de la doyenne. Ni l'officier ni les soldats n'osèrent se mettre en

travers de sa route. Elle se pencha sur Samya, lui ferma délicatement les paupières, se releva et, sans se retourner, prit la direction des sas. L'une après l'autre, les femmes se départirent de leur immobilité et lui emboîtèrent le pas. Elles s'écoulèrent en rangs serrés entre les hommes pétrifiés, s'inclinèrent au passage devant la dépouille de Samya et pressèrent l'allure pour rejoindre Ellula.

Elles n'avaient aucune idée de la façon d'ouvrir les sas. Elles ne s'étaient pas préoccupées de cet aspect de leur expédition, estimant que, puisque les détenus étaient parvenus à se glisser dans cette partie du vaisseau, elles trouveraient bien le moyen d'accomplir le trajet inverse. Elles prenaient conscience de la difficulté de la tâche devant ces portes rondes et convexes. N'ayant jamais été confrontées au monde technologique des Estériens, elles ignoraient à quoi servaient les touches souples du clavier encastré dans une niche et les diverses manettes qui refusaient obstinément de répondre à leurs sollicitations. Elles essayèrent à tour de rôle de déclencher les mécanismes d'ouverture, sans le moindre résultat. Elles explorèrent les coursives environnantes à la recherche d'un autre passage, mais durent rapidement se rendre à l'évidence : elles n'avaient pas d'autre choix, pour gagner le monde des détenus, que de forcer ces portes aussi hermétiques que les coquilles des grands mollusques du littoral bouillant.

Des ventres-secs demandèrent à Ellula si elle n'avait pas reçu une vision leur indiquant le moyen de poursuivre leur chemin. Elle décela de l'anxiété, de l'acrimonie dans leur voix et, tout en les exhortant à la patience, jugea la situation préoccupante. Les chariots automatiques ne passaient pas dans les parages et, si elles ne trouvaient pas rapidement une solution, elles devraient se résoudre à remonter dans les domaines pour s'alimenter et se reposer. Or, Ellula n'avait aucun doute à ce sujet, après avoir retrouvé leurs enfants, leurs habitudes, elles n'auraient plus la volonté de repartir. Elles avaient puisé aux tréfonds d'elles-mêmes le courage de quitter leur famille, leur communauté, et elles percevraient sans doute tout retour en arrière comme un désaveu, comme une humiliation.

La solution se présenta sous la forme d'un petit moncle qui avait remonté sa robe noire jusqu'en haut des cuisses et avait couru aussi vite que possible afin de prévenir les fuyardes que le commandant de l'armée kropte avait mobilisé tous ses soldats pour, selon ses propres termes, « ramener ces possédées par la peau des fesses ».

Il avait fendu les rangs serrés du groupe étiré dans la coursive et s'était dirigé sans hésitation vers Ellula, ayant compris, à la lueur de ce qui s'était passé sur la place des quartiers moncles, qu'elle était

l'âme de ces femmes tandis que l'ancienne assassinée par l'officier n'en avait été que la porte-parole.

Ellula refoula la méfiance spontanée qu'elle éprouvait vis-à-vis de cet ecclésiastique au corps d'enfant et au visage de pierre. La lumière des appliques luisait sur son crâne rasé recouvert d'une fine couche de sueur. Les femmes, curieuses, se bousculaient pour l'observer : des moncles, on ne savait pas grand-chose, sinon que certains récits de l'Amvâya décrivaient les robes-noires comme les ennemis les plus acharnés du peuple kropte.

« Pourquoi nous avez-vous prévenues ? demanda Ellula en essayant de capter une expression dans les yeux sombres de son vis-à-vis.

— Peu importe. Si vous ne débloquez pas rapidement ces portes, les soldats kroptes vous coinceront et vous reconduiront de force dans vos quartiers.

— Nous n'avons aucune idée de la manière…

— Je sais les ouvrir, coupa le moncle. Je n'ai rien d'autre à faire que d'explorer les recoins de notre petit monde. J'ai découvert un passage qui ne nécessite pas de protection particulière. La chaleur y est intense mais supportable. Je ne me suis pas encore présenté : je suis le moncle Artien.

— Pouvez-vous nous…

— Nous avons assez perdu de temps ! »

Suivi d'Ellula, le moncle Artien se rendit d'une démarche tressautante de charognin vers la niche qui abritait le clavier. Les ventres-secs qui s'obstinaient à manipuler les leviers s'écartèrent pour lui céder la place. Ses doigts pianotèrent avec une grande vivacité sur les touches, puis, après qu'un claquement bref eut retenti, il enfonça successivement trois manettes. Des questions fusèrent tout au long de la colonne. Celles qui ne voyaient rien s'inquiétaient de savoir ce qui se passait à l'avant, d'autant que le bruit d'une intervention imminente de l'armée des patriarches était parvenu jusqu'à elles et qu'elles percevaient une rumeur grandissante dans les coursives proches.

La troisième porte s'entrebâilla en silence, surprenant les femmes qui se tenaient à proximité et qui se reculèrent d'un pas.

« Suivez-moi, dit le moncle Artien. Il y en a quatre autres à ouvrir. »

Il saisit le bord du panneau rond, l'ouvrit en grand et s'engouffra dans le sas, une pièce exiguë, habillée d'un métal lisse, inondée d'une lumière brutale, aveuglante. Une porte en tout point identique se découpait sur la cloison du fond, un socle se dressait à sa droite, également équipé d'un clavier et d'un jeu de manettes. Tandis que les femmes, conduites par Ellula, s'introduisaient avec prudence dans le sas, l'ecclésiastique courut vers le socle et accomplit la même

succession de gestes vifs, précis, quasi mécaniques.

Si la chaleur ne grimpa que de quelques degrés dans le deuxième sas, elle monta brutalement dans le troisième et devint presque insupportable dans le quatrième. Lorsque le moncle eut réussi à déverrouiller la cinquième porte, ils débouchèrent sur une immense étendue d'eau d'où montait une fine dentelle de vapeur transpercée par des faisceaux provenant d'invisibles projecteurs. Une passerelle étroite bordée de garde-corps, fixée au plafond par des montants métalliques verticaux, partait de la plate-forme carrée qui jouxtait le sas, surplombait l'élément liquide et se perdait dans l'obscurité qui occultait l'autre rive.

« La troisième cuve de refroidissement du réacteur nucléaire, précisa le moncle Artien. Ici, la température est d'une cinquantaine de degrés. Elle atteint quatre-vingts dans la deuxième et plus de cent cinquante dans la première. »

Au gré des frémissements de la surface de l'eau, des caresses de lumière soulignaient les limites de la gigantesque salle, les poutrelles du plafond, les étais des cloisons, les rebords de la cuve. Les volutes de vapeur s'entrelaçaient dans un ballet aérien et perpétuel, dessinaient de somptueuses arabesques que les faisceaux obliques paraient d'éclats fugitifs et chatoyants. L'eau semblait peuplée de centaines d'esprits qui s'invitaient à un bal silencieux et majestueux.

Des frissons parcoururent le corps d'Ellula. Elle se retrouvait tout à coup quelques mois en arrière, sur le littoral bouillant, au bord d'une eau fumante semblable à celle-ci, enveloppée de chaleur moite. Même si l'A ne brillait plus au-dessus de sa tête, même si les grands vents du large ne soufflaient pas dans ses cheveux, même si elle ne respirait pas les parfums des mauvettes, même si les grondements des vagues ne charmaient pas ses oreilles, elle prenait conscience qu'elle était à jamais une fille de l'eau.

« Je ne pensais pas qu'il pouvait y avoir de la beauté dans un vaisseau, murmura Clairia.

— La beauté n'est qu'une question de regard, fit Ellula.

— Plus tard, les considérations de ce genre ! » intervint le moncle.

Ellula hocha la tête et, prenant Clairia par la main, s'engagea sur la passerelle.

Alors que la tête de la colonne avait parcouru une quarantaine de mètres, un brusque vacarme résonna vers l'arrière, qui déchira le silence paisible de la cuve.

CHAPITRE XII

RENCONTRES

Mourir.

Ils doivent tous mourir.

Ils ne sont pas dignes de poser le pied sur le nouveau monde, ni mes coreligionnaires, ni les Kroptes, ni les deks. La vitesse à laquelle la population du vaisseau s'est corrompue m'amène à penser qu'il n'y a aucun espoir de rédemption, que le silence du néant est la seule réponse appropriée à ce bouleversement, à ce pourrissement des valeurs. Nous n'atteindrons pas l'idéal du Moncle avec cette poignée de hasardeux qui ne songent qu'à assouvir leurs sens, à mêler leurs gènes. On ne pouvait guère attendre autre chose de la part des deks, ces rebuts de la société que l'Hepta mentaliste, pour des raisons qui m'échappent et qui, probablement, lui échappent aussi, nous a imposés comme compagnons de voyage, mais on était en droit d'espérer mieux des Kroptes, des eulans et des épouses en particulier. J'aurais dû me douter, toutefois, que l'engeance féminine…

[Sept lignes illisibles.]

…quelques jours, un agent de l'Hepta est venu me rendre visite. Il ne paraissait pas jouir de toute sa raison. Il présentait tous les symptômes du possédé – paroles incohérentes, yeux exorbités, gestes saccadés –, puis j'ai deviné qu'il avait subi une modification à distance de ses nanotecs correctrices, que deux êtres cohabitaient en lui, que deux volontés s'exprimaient par sa bouche. J'ai cru comprendre que le nouveau gouvernement estérien, appuyé par l'Église, avait déclaré illégal le mouvement mentaliste et constitué sa propre équipe de manipulateurs et de correspondants. Ainsi donc, mon interlocuteur recevait des ordres télémentaux contradictoires, les mentalistes s'étant réorganisés pour continuer à œuvrer dans la clandestinité. D'un côté il m'affirmait qu'il était

entré au service de l'empereur – Jzor ou Zjor, à ce qu'il m'a semblé entendre –, de l'autre il me soutenait qu'il continuait de travailler pour le Sexta-libre (je suppose que les membres permanents de l'ancien Hepta ne sont désormais plus que six ; libres, il m'étonnerait fort qu'ils le soient un jour). Enfin, il me parlait, avec des sanglots dans la voix, d'une femme qu'il n'aurait jamais dû quitter. En bref, je n'ai rien retenu de très intéressant de ses propos, hormis le fait que notre chère Église a pris le contrôle d'Ester, ce qui, évidemment, me réjouit au plus haut point. La perturbation de ses nanotecs, et par extension de son cerveau, n'en fera un allié ni fiable ni efficace. Il risque de développer rapidement une schizophrénie pathologique qui le rendra insaisissable, voire dangereux.

Je ne puis donc compter sur personne d'autre que moi-même pour évaluer la situation et prendre les mesures appropriées. Et j'en suis arrivé à conclure qu'il est préférable de mettre fin à cette expérience dont nous avons perdu le contrôle, que nous n'avons pas le droit de semer des germes infectés sur le nouveau monde, qu'il faut lui garder sa virginité en attendant de lui envoyer une population réellement sélectionnée, non mêlée, non hasardeuse.

Les tuer, disais-je.

Ma décision est irrévocable. Seul je n'y arriverai pas, mais mes alliés seront bientôt opérationnels, ma légion, forte de mille soldats, se répandra en silence dans les entrailles du vaisseau pour accomplir sa mission purificatrice.

Qu'il est douloureux d'écrire ! Mais je me devais de fixer cette déclaration de guerre sur le papier afin de lui conférer un tour solennel. Ma plume restera dorénavant rangée dans son écrin, j'ai mieux à faire que de noircir des pages qui erreront à jamais dans l'indifférence du vide. Un dernier mot cependant pour évoquer mon soulagement et mon allégresse : je retrouve les sensations exaltantes que j'éprouvais tandis que, jeune moncle, je parcourais les rues de Vrana à la recherche des ennemis de l'Un, le poignard à la main et la joie au cœur.

Extrait du journal du moncle Gardy.

CHARGÉS de dégager la voie pour le gros des troupes massées dans les coursives voisines, les vingt deks de l'avant-garde s'étaient équipés de leurs combinaisons et regroupés devant la troisième porte des sas. Ils avaient décidé d'emprunter un nouvel itinéraire pour tenter de surprendre les Kroptes qui, en toute logique, s'attendaient à les voir surgir du premier passage. Ils n'avaient encore jamais exploré cette voie, mais un certain Kraer, un ancien partisan d'Elaïm autrefois contremaître sur les chantiers spatiaux, avait affirmé que les constructeurs d'un vaisseau de cette dimension avaient certainement prévu plusieurs communications entre ses deux corps principaux. Le gros des troupes avait reçu pour consigne de ne pas bouger tant que les éclaireurs n'auraient pas donné le signal.

Au retour de l'ambassade, les deks avaient crié vengeance et manifesté le désir de se ruer immédiatement de l'autre côté et d'en découdre avec les Kroptes. Des voix s'étaient élevées pour les exhorter à la patience : retourner là-bas sans armes et en ordre dispersé équivaudrait à se jeter dans la gueule de l'aro. Comme ils éprouvaient l'irrépressible besoin d'évacuer leur déception et leur colère, ils s'en étaient pris au Taiseur, et il avait fallu une intervention énergique d'Abzalon pour éviter à l'ancien mentaliste d'être taillé en pièces.

Ils avaient préparé leur revanche pendant plus d'un mois. Ils s'étaient organisés sous l'impulsion des anciens complices d'Elaïm, dont le plus influent était Kraer, un Vranasi d'une cinquantaine d'années aux cheveux ondulés, aux yeux brillants et au sourire vénéneux. Ils avaient trouvé plus de trois mille combinaisons spatiales dans les divers locaux techniques, ils avaient fabriqué des armes à partir des plateaux-repas dont les éclats leur avaient servi de pointes et qu'ils avaient emboutés sur les montants des couchettes arrachés de leurs supports. Ils avaient également confectionné des masses d'armes, des sphères plus ou moins régulières obtenues à partir de matériaux pilés, reliées à un manche par des lacets ou des bandes de couvertures tressées, recouvertes d'une double épaisseur de tissu, hérissées de couteaux, de fourchettes et de tous les objets pointus qui leur étaient tombés sous la main.

Kraer avait eu l'habileté d'apaiser l'acrimonie des deks à l'encontre du Taiseur. Il gardait ainsi en vie le seul homme capable d'ouvrir les sas et s'épargnait les foudres d'Abzalon. À l'issue de plusieurs réunions et en se basant sur le plan dessiné par Torzill, on avait décidé du jour de l'offensive et on avait constitué l'avant-garde : le Taiseur se chargerait d'ouvrir les portes des sas, Abzalon et son foudroyeur

neutraliseraient les adversaires qui essaieraient de leur barrer le chemin et, dès que la voie serait libre, l'armée des deks se répandrait par vagues successives dans les quartiers kroptes, massacrerait les hommes, épargnerait les femmes en âge de féconder et les plus jeunes enfants. Ensuite on se partagerait le butin et chacun serait libre de s'installer où bon lui semblerait.

Bien qu'il n'approuvât visiblement pas ce programme, le Taiseur s'était abstenu d'intervenir, non qu'il craignît pour sa vie mais, à nouveau retiré en lui-même, il avait rétabli des distances infranchissables avec ses interlocuteurs. Il avait cependant accepté d'être incorporé dans l'avant-garde, rompant son silence pour préciser qu'il s'inclinait devant la volonté générale, qu'il consentait à ouvrir les portes de sas mais qu'il ne porterait pas d'arme et refuserait de combattre, car « il avait donné et reçu beaucoup trop de coups dans sa putain de vie ».

Lœllo avait lutté pendant cinq jours entre la vie et la mort. Abzalon s'était privé de nourriture et de sommeil pour rester à son chevet jusqu'à ce qu'il soit rétabli. Le jeune Xartien avait perdu beaucoup de sang et sa blessure au ventre s'était infectée. Il avait été soigné par Belladore, un guérisseur originaire des Grandes Assuors qui utilisait l'énergie contenue dans ses mains et prétendait avoir été formé par le grand Gombalha, le « faiseur de miracles, un saint homme assassiné par les légions du Moncle ». Comme il avait répliqué à la mort de son maître par le meurtre de deux robes-noires, Belladore avait été condamné à la détention à perpétuité. À Dœq, il avait passé son temps à soulager les misères des uns et des autres, raison pour laquelle, selon lui, il était sorti vivant de « ce nid de serpents ». Ses cheveux blonds et filasses offraient un contraste étonnant avec sa peau foncée, presque noire, comme celle de tous les habitants des Grandes Assuors, un archipel relié au continent par des routes percées dans la roche et recouvertes à marée haute. Ses dents, dévoilées par un éternel sourire chaleureux, presque enfantin, se chevauchaient mais conservaient une blancheur éclatante, presque insolente, que lui enviaient bon nombre de deks.

Il avait imposé les mains sur la blessure de Lœllo tout en marmonnant d'incompréhensibles suites de sons, des invocations aux dieux de ses ancêtres dans l'ancienne langue assuori. Étaient-ce les traitements de Belladore, était-ce la robuste constitution du blessé, étaient-ce encore les prières silencieuses qu'Abzalon avait adressées aux quelques divinités astafériennes qui survivaient dans un recoin de sa mémoire, toujours est-il que la fièvre de Lœllo était subitement tombée, que ses pensées étaient redevenues cohérentes, qu'il avait retrouvé des couleurs et s'était remis à manger avec un tel appétit que les deux autres, bien qu'affamés, lui avaient donné en souriant la

moitié de leurs repas. Le Xartien avait affirmé qu'il se sentait prêt à participer à la bataille entre les deks et ces « fumiers de Kroptes », mais Abzalon le lui avait formellement interdit, passant outre ses protestations, soutenu par Belladore qui craignait que ne se rouvre la blessure en voie de cicatrisation. Pour tout salaire, le guérisseur n'avait exigé qu'une poignée de main et une petite place dans le cœur des deux hommes. Lui ne participerait pas à la guerre contre les Kroptes parce que, « quand les dieux vous confient la mission de guérir, ce n'est pas pour aider la mort à vendanger ».

Abzalon ne s'habituerait jamais aux combinaisons spatiales. Il avait l'impression de mijoter à petit feu dans le chaudron de Balamprad. L'épaisseur de tissu ne facilitait pas la préhension et, il avait beau serrer la crosse de toutes ses forces, il craignait à tout moment de laisser échapper le foudroyeur. Après que le Taiseur eut ouvert la première porte et se fut écarté, il se rua dans le sas, l'index posé sur la détente – difficile, avec ces fichus gants, d'évaluer la sensibilité de la minuscule languette métallique, les ondes foudroyantes risquaient de partir à son insu –, inspecta le sas du regard – maudite buée ! –, fit un large geste du bras pour prévenir les autres que la voie était libre.

À l'entrée du troisième sas, la voix du Taiseur grésilla dans l'intercom.

« Risque d'y avoir pas mal de fumée dans le prochain. Pas de panique, vous avez de l'oxygène et vous êtes protégés par vos combinaisons. »

Cependant, lorsque la porte s'ouvrit, seuls de fins serpents de vapeur clairsemée s'insinuèrent dans la petite pièce. Le foudroyeur à hauteur du ventre, Abzalon s'avança sur la plate-forme qui surplombait une immense cuve et d'où s'échappait une passerelle étroite, droite, bordée de rambardes. L'étrange beauté des volutes entrelacées qui s'élevaient de la surface frissonnante de l'eau et qu'enluminaient les faisceaux obliques des projecteurs l'émerveilla. Puis il distingua des mouvements vers le milieu de la passerelle et son index se crispa sur la détente. La buée l'empêchait de discerner précisément les formes, mais il voyait des dizaines de silhouettes s'avancer dans sa direction.

« Bordel, ils sont là ! » hurla-t-il.

Sa voix puissante, amplifiée par l'intercom, déchira les tympans des dix-neuf autres deks de l'avant-garde, tapis dans les sas.

« Pas si fort, merde ! protesta le Taiseur.

— Combien sont-ils ? demanda Kraer.

— Un paquet, répondit Abzalon, baissant le ton.

— À quelle distance ?

— Une quarantaine de mètres… Je tire dans le tas ?

— Attends, intervint le Taiseur. Ils ne sont pas équipés d'armes foudroyantes, ils ne peuvent pas t'atteindre pour l'instant.

— Ils ont peut-être des arcs ou des trucs de ce genre.

— Ab, tu ne peux pas les flinguer sans savoir ce qu'ils…

— Ta gueule, le Taiseur ! grogna Kraer. Ils ne t'ont pas demandé ce que tu voulais la dernière fois.

— Tant que nous resterons prisonniers du passé, nous serons condamnés à perpétuer le cycle, marmonna l'ancien mentaliste.

— Branlettes de tordu ! siffla Kraer. Nous voulons leurs femmes, ils ne veulent pas nous les donner, y a pas d'autre problème. »

S'ensuivit un moment de silence où le souffle accéléré des vingt hommes résonna avec la force d'une tempête dans les oreillettes.

« Qu'est-ce que je fais ? s'inquiéta Abzalon. Ils continuent d'avancer.

— Je vais à leur rencontre, lança le Taiseur en se relevant.

— T'es cinglé, t'as même pas d'arme !

— Ab, cesse de gueuler comme un yonak qu'on égorge ! Si cette merde doit continuer, ça m'est totalement égal de mourir. »

Avant que les autres n'aient eu le temps de s'interposer, le Taiseur se leva et rejoignit Abzalon sur la plate-forme. Leurs regards se croisèrent par les sillages transparents des rigoles qui s'écoulaient sur le verre de leurs hublots.

« J'te couvre si tu veux », proposa Abzalon.

Le Taiseur désigna le foudroyeur.

« S'il y a une toute petite chance d'éviter la guerre, je préférerais ne pas la gâcher avec ce truc-là.

— T'es sûr de ce que tu…

— Laisse-le, Ab, coupa Kraer. S'il a envie de se faire trouer la peau, c'est son affaire ! »

Abzalon s'effaça pour céder le passage au Taiseur.

« J'crois que t'es un gars bien, murmura-t-il tandis que l'ancien mentaliste s'engageait sur la passerelle.

— On est tous beaucoup mieux qu'on croit, ça vaut pour toi, Ab. Pour toi aussi, Kraer. »

Alarmés par le tumulte qui allait s'amplifiant à l'arrière, Ellula, Clairia, le moncle Artien et les ventres-secs des premiers rangs s'étaient arrêtés sur la passerelle. Les hurlements, les appels au secours les informaient que les soldats d'Eshan Peskeur avaient opéré leur jonction et commencé à s'emparer des femmes pour les ramener de force dans leurs cabines. Des mouvements confus, contradictoires, agitaient la colonne, les unes poussant vers l'avant pour tenter de

gagner l’autre bord, les autres essayant de revenir sur leurs pas pour prêter main forte à leurs compagnes en difficulté.

« Avançons, dit le moncle Artien. Ou vous serez reprises par les soldats kroptes.

— Nous étions neuf cents au départ, nous devrions être neuf cents à l’arrivée, rétorqua Ellula.

— Vous ne pouvez plus rien pour celles qui ont déjà été enlevées.

— Elles seront humiliées, méprisées, rejetées…

— Si elles en éprouvent le désir, elles trouveront en elles les ressources pour vous rejoindre, affirma le petit ecclésiastique. La meilleure façon de rendre hommage à leur sacrifice est d’aller jusqu’au bout de votre idée.

— Je n’ai toujours pas compris votre intérêt dans cette histoire.

— Encore une fois, peu importe ! Chaque seconde qui s’écoule voit votre groupe amputé d’un nouveau membre.

— Il a raison », renchérit Clairia.

Ellula lança un ultime regard par-dessus son épaule puis, se mordant les lèvres pour ne pas éclater en sanglots, se remit en mouvement. Quelques pas plus loin, elle entrevit une tache claire qui semblait avancer dans leur direction et réduisit inconsciemment l’allure. Une silhouette émergea de la brume, enveloppée des pieds à la tête d’un vêtement brillant et gris qui ressemblait à la coquille des mollusques argentés des bords du bouillant.

« Un dek, souffla le moncle. Ils ont découvert ce passage, mais ils ignorent que les combinaisons spatiales ne sont pas nécessaires pour le franchir.

— Que devons-nous faire ?

— Aller à sa rencontre, essayer de savoir ce qu’il veut. »

L’homme avait quelque chose d’un spectre dans sa combinaison. L’éclat de ses yeux transperçait la bande sombre de son hublot. Des coulées de lumière dévalaient la matière souple et scintillante de son vêtement qui, dépourvu de coutures, de linéaments apparents, bruissait à chacun de ses pas. Plus il se rapprochait, plus augmentait l’inquiétude d’Ellula et de Clairia. Elles discernaient à présent les détails, les trois attaches extérieures, l’une à hauteur de la ceinture, l’autre à hauteur de la poitrine et la dernière au niveau du cou, les épaulettes renforcées, l’intérieur des gants légèrement granuleux, les bords arrondis et boursouflés du hublot.

À sa démarche hésitante, à l’inertie de ses bras, elles n’avaient pas besoin d’examiner ses traits pour deviner que le dek se posait lui aussi des questions. Et d’ailleurs ce fut lui qui, lorsqu’il fut parvenu à moins de dix mètres de la tête de la colonne, prit l’initiative de s’arrêter. Ellula, Clairia et le moncle s’immobilisèrent à leur tour, mais furent propulsés cinq pas vers l’avant par les poussées convulsives de la

colonne. Les volutes de vapeur poursuivaient leur ballet lancinant au-dessus de la surface frémissante de la cuve.

On s'observa de part et d'autre pendant deux bonnes minutes avant que les mains du dek ne se lèvent et ne déverrouillent l'attache du cou. Les joints d'étanchéité s'ouvrirent d'eux-mêmes dans un sifflement à peine audible, puis, d'un geste lent, presque théâtral, il abaissa sa têtière sur ses épaules. Elles s'étaient attendues à faire face à une brute, à une bête féroce, elles furent étonnées de découvrir un homme sans âge aux traits fins, presque féminins, aux cheveux clairsemés et mi-longs, au regard sombre et profond. Intrigué par le vacarme qui continuait d'enfler dans le silence de l'immense salle, il lança un coup d'œil aigu vers l'arrière de la colonne.

« Nous avons déjà été présentés, fit le moncle Artien avec un léger plissement des lèvres qui était sa manière à lui de sourire.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ? demanda le Taiseur en désignant l'extrémité de la passerelle.

— Ces femmes ont décidé d'aller à votre rencontre, mais les soldats kroptes prétendent les en empêcher.

— C'est vous qui leur avez ouvert les portes ?

— Je suis même allé à plusieurs reprises dans vos quartiers, acquiesça le moncle. Mais l'ambiance n'était guère favorable à une tentative de médiation. En tout cas, j'ai pu me rendre compte que les combinaisons n'étaient pas nécessaires dans ce passage.

— Vous aimez jouer avec votre vie, moncle…

— Cela ne m'effraie pas. J'ai tellement joué avec celle des autres. »

Le regard du Taiseur se promena sur Ellula, sur Clairia, sur leurs compagnes des premiers rangs. Depuis combien de temps, si on exceptait les spectatrices de leur procession dans les rues de Vrana – mais alors ces dernières n'avaient été que les aspérités anonymes d'une multitude cimentée par la haine –, n'avait-il pas contemplé de femmes ? Dix, quinze ans ? Il avait assouvi ses pulsions sexuelles les plus pressantes avec quelques-uns de ses codétenus, avec Lœllo en particulier, dans l'enceinte du pénitencier, mais, même si ses relations avec l'autre sexe n'avaient pas abouti à un résultat très probant au cours de sa vie d'homme libre, il était traversé devant les visiteuses par une intense émotion, quelque chose comme un appel profond de ses fibres, une aspiration originelle, fondamentale.

« Qu'est-ce qu'elles veulent ? demanda-t-il.

— Je leur laisse le soin de vous en faire part, dit le moncle en invitant, d'un geste de la main, Ellula à répondre.

— Si nous restons plus longtemps sur cette passerelle, monsieur, un grand nombre des nôtres ne pourront pas passer de votre côté, déclara la jeune femme d'une voix dont elle s'efforça de maintenir jusqu'au bout la fermeté.

— Pourquoi voulez-vous passer de notre côté ? insista l'ancien mentaliste. Nous sommes des criminels, la pire racaille qu'Ester ait jamais engendrée…

— Nous perdons du temps ! protesta le moncle. Elles auront tout le loisir de vous l'expliquer lorsqu'elles seront en sécurité. »

Le Taiseur se frotta le menton et jeta un nouveau coup d'œil en direction du tumulte.

« D'accord, murmura-t-il. Essayons d'abord d'arrêter cette foutue guerre. »

Il pivota sur lui-même et, d'un ample mouvement du bras, engagea les femmes et le robe-noire à lui emboîter le pas.

« Ils arrivent, chuchota Abzalon. On a perdu le contact avec le Taiseur.

— C'est sans doute que ces bâtards l'ont égorgé ! glapit Kraer. Dégage-moi cette passerelle, Ab !

— On devrait peut-être attendre un peu…

— Fonce et tire dans le tas, bordel, c'est clair ?

— Faut pas m'parler comme ça, Kraer.

— Excuse, Ab, mais ça urge. »

Abzalon transpirait de plus belle à l'intérieur de sa combinaison et, à cause de la buée de plus en plus épaisse, il ne discernait qu'un mouvement flou devant lui, une vague étroite et dense qui submergeait peu à peu la passerelle. Alors il prit une longue inspiration, releva le canon de son foudroyeur et s'ébranla. Curieusement et bien que la première bataille contre les Kroptes l'eût profondément meurtri, il ne ressentait aucune haine, aucune rage, aucune excitation, il éprouvait même une sorte de répugnance à obéir aux ordres de Kraer et de ses partisans, à être leur Holom, le soldat de leurs désirs ténébreux. Et puis il jugeait déloyal de foudroyer des hommes qui n'avaient à lui opposer que des lances et des épées de bric et de broc. Il accomplirait toutefois son devoir parce qu'il avait une soif éperdue de reconnaissance et que sa force, sa férocité étaient les seuls présents qu'il pouvait déposer aux pieds de ses frères humains. Il se rendit compte que la vague ennemie prenait de la vitesse. Probablement l'avaient-ils repéré, se ruaient-ils sur lui comme un troupeau d'arcarins cornus afin de le renverser, de le piétiner. Il se campa sur ses jambes, cala le foudroyeur contre son ventre et attendit encore un peu avant de faire feu.

« Où t'en es, Ab ? »

La voix de Kraer eut le même effet sur son cerveau qu'un courant magnétic à haute tension. Il perdit le contrôle de son index replié sur la détente. Aucune onde foudroyante ne sortait du canon, il avait

pourtant l'impression d'avoir enfoncé le court levier jusqu'à la garde. Il se demanda s'il n'avait pas oublié de débloquer le cran de sûreté. Les autres n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres. Ses yeux guettaient l'apparition d'une rigole qui aurait tracé un sillon clair au milieu du rideau de buée. Il entrevoyait une vague silhouette de couleur grise qui agitait les bras comme un épouvantail articulé des vergers industriels du continent Nord, puis, derrière elle, d'autres formes, plus sombres, plus floues.

« Ab ? »

La voix de Kraer à nouveau. Abzalon n'avait pas appris à respecter cet homme au regard fuyant et au sourire fourbe, mais il le tolérait parce qu'il avait su lui donner de l'importance et qu'il avait eu l'intelligence d'épargner le Taiseur. Il se rendit compte qu'il appuyait sur le pontet, rectifia immédiatement la position. La silhouette grise, parvenue à moins de dix mètres, tendait les bras dans sa direction comme si elle tenait une lance. Une voix intérieure lui hurla de ne pas tirer, mais son corps ne lui obéissait plus et la détente s'enfonça en souplesse sous l'épais tissu enserrant son index. Le trait lumineux, éblouissant, jaillit de la bouche du canon, embrasa la surface de la cuve, percuta l'adversaire au niveau de la poitrine : l'impact l'arrêta net dans sa progression, le projeta en arrière, faillit le renverser, mais il se rééquilibra en s'aidant de ses bras, parcourut encore quelques pas et s'effondra au pied de la rambarde.

Les rigoles tant attendues dégoulinèrent sur le hublot d'Abzalon. À la faveur des étroits sillons, il s'aperçut que les ennemis, pétrifiés sur la passerelle, portaient des robes, des coiffes, et ne brandissaient aucune arme. Il baissa les yeux, observa le visage de l'homme qu'il venait d'abattre, reconnut le Taiseur. Son sang se glaça, un spasme lui contracta les entrailles, le foudroyeur lui échappa des mains et tomba à ses pieds, une plainte étranglée monta de sa gorge.

« Qu'est-ce qui se passe, Ab ?

— J'ai… j'ai flingué le Taiseur, gémit Abzalon.

— Bon débarras ! ricana Kraer. Ses conneries de mentaliste commençaient à nous les briser. Et les Kroptes ?

— Il avait baissé sa têtière, je l'ai pas reconnu…

— Je te demande ce que fabriquent ces putain de Kroptes, Ab ! »

Désespéré, Abzalon eut le réflexe de relever la tête et de regarder devant lui : c'étaient bien des femmes et un moncle qui se pressaient devant lui.

« Des femmes, bredouilla-t-il.

— Quoi, des femmes ? »

Abzalon s'accroupit et fixa jusqu'au vertige le visage inerte du Taiseur. Il pria les dieux qu'il connaissait et ceux qu'il ne connaissait pas de redonner un souffle de vie à ce compagnon qui, avec Lœllo,

avait été le seul à lui apporter un peu d'amitié et de réconfort entre les murs de pierre ou de métal de ses prisons successives, d'effacer la cavité aux bords déchiquetés et noircis qui s'étendait de son épaule gauche jusqu'à son abdomen et abritait un magma d'étoffe et de chair calcinées.

« Quoi, des femmes ? » croassa Kraer.

Abzalon faillit saisir le foudroyeur et en retourner le canon contre son cœur. Seule la mort pourrait le délivrer de l'insaisissable démon qui exploitait avec une rare cruauté ses failles affectives et sa brutalité. Il l'avait poussé à tuer un ami, un frère de hasard, exigeant de lui un sacrifice déchirant, choisissant sa victime non plus dans le grouillement anonyme de Vrana ou dans l'enceinte du pénitencier mais dans le cercle de ses proches. Abzalon examina le canon luisant et encore fumant du cracheur de feu. Le Taiseur avait eu raison quelques minutes plus tôt, ce genre de truc pourrissait l'existence.

« Ab, réponds, bordel de merde !

— Tu vas fermer ta grande gueule, Kraer ! » cracha Abzalon de toutes ses forces dans le micro de l'intercom.

Une petite lueur s'alluma dans son désespoir et il se souvint du Qval dans les souterrains de Dœq. Quelque part dans cet univers, il existait des êtres, humains ou non, qui pouvaient l'aider à comprendre pourquoi le monde se ruinait autour de lui, pourquoi il attirait la malédiction comme les gigantesques antennes du pôle Nord estérien captaient l'énergie magnétic du cosmos, pourquoi il s'obstinait à vivre tandis que ceux qui gravitaient autour de lui étaient condamnés à disparaître.

Quelqu'un lui agrippa l'épaule. Il releva la tête, entrevit d'abord une tache noire devant son hublot, puis une face blême et glabre, reconnut le petit ecclésiastique qui avait pris la défense des deks face au vieux moncle.

« Ab, si tu réponds pas tout de suite, on y va ! glapit Kraer.

— Restez où vous êtes ! »

D'un geste de la main, le robe-noire lui demanda de déverrouiller son attache extérieure et de baisser sa têtière. Il ramassa le foudroyeur, se releva et s'exécuta. Des cris perçants lui vrillèrent immédiatement les tympans. L'air de la cuve, pourtant chaud, glissa sur son crâne et sur son visage dégoulinants comme la plus exquise des caresses. Agglutinées derrière le moncle, les femmes le fixaient avec une expression horrifiée, la même que celle de ses victimes dans les rues de Vrana. Il se présentait devant elles dans toute sa disgrâce, les mains couvertes du sang d'un frère. Il fut frappé par la beauté de la jeune femme qui s'était détachée du groupe et s'était avancée aux côtés du petit robe-noire. Moins de vingt ans sans doute, des cheveux épais, brillants, qui lui tombaient sur les hanches, un teint de ciel pâle,

des yeux d’eau claire que ne troublaient aucun reproche, aucun mépris, une robe brodée qui mettait en valeur la finesse de sa taille et la rondeur de sa poitrine. Il l’aurait rencontrée au détour d’une rue de Vrana, l’idée ne l’aurait même pas effleuré de lui décortiquer le crâne, il s’en serait écarté comme la nuit se sauve devant le jour, comme les démons s’effacent devant les fées et les déesses. Des larmes lui embuèrent les yeux, bordel ! voilà qu’il chialait comme un gosse devant des femmes à qui il inspirait une horreur sans nom.

« J’voulais pas le tuer, c’était mon ami, balbutia-t-il. J’voyais rien, j’ai cru que… »

Les cris couvrirent la fin de sa phrase.

« Une méprise tragique, dit le moncle Artien. Faisons en sorte que le sacrifice de votre ami ne reste pas vain. Vous est-il possible de prévenir les autres deks que ces femmes ne veulent pas les agresser mais simplement les rencontrer ?

— Nous rencontrer ? ânonna Abzalon.

— De toute urgence ! Vous entendez ces cris ? Les soldats kroptes essaient de les en empêcher. »

Abzalon prêta l’oreille et discerna, entre les hurlements, des chocs sourds, des bruits de lutte. Ce n’étaient pas les deks qui devaient se battre pour aller chercher les femmes, mais les femmes qui se battaient pour se rendre chez les deks. Le monde à l’envers. Il décela dans la situation une possibilité de réparer en partie sa faute, même si, il en était conscient, le sang du Taiseur ne sécherait jamais sur ses mains.

« J’vais leur donner un coup de main, si vous voulez… »

Il guetta une approbation dans le regard de la jeune femme dont les yeux emplissaient tout l’espace par-dessus l’épaule du moncle.

« Il y a déjà eu trop de morts », répondit-elle d’une voix dont la douceur l’envoûta.

Il fut étonné de s’entendre dire :

« P’t-êt’bien que vous avez raison, madame. »

« Madame », ce mot qu’il n’avait jamais employé, ou alors quand il était petit, lui était venu spontanément aux lèvres. Bien qu’on le réservât généralement aux femmes mûres ou très haut placées sur l’échelle sociale, il n’en avait pas trouvé d’autre pour s’adresser à son interlocutrice. Alors il leva son foudroyeur et le lança par-dessus la rambarde de la passerelle, un geste spontané dont le premier mérite était de le débarrasser de l’arme qui avait volé la vie du Taiseur. La jeune femme lui eût-elle demandé de se jeter à son tour dans la cuve qu’il se serait exécuté sans la moindre hésitation. L’impact du foudroyeur à la surface de l’eau perturba les mouvements des volutes, qui s’égaillèrent dans tous les sens avant de reprendre leur ballet aérien.

« Vous faites preuve d'une grande sagesse, approuva le moncle Artien.

— Lui était sage, murmura Abzalon en désignant le corps du Taiseur.

— Pas tant que ça. Il a commis une erreur : il aurait dû prendre le temps de vous prévenir. »

Un sillon de feu fusa du bas-ventre d'Abzalon, monta le long de sa colonne vertébrale, une impulsion colérique. Sans la présence de la jeune femme, son bras se serait détendu comme un ressort et son poing aurait écrabouillé le crâne du robe-noire.

« Je contacte les autres », marmonna-t-il.

Il remonta la têtière et attendit que se fussent refermés les joints d'étanchéité avant de pousser la bride de fixation de l'attache. La voix acérée de Kraer satura aussitôt son intercom.

« …m'entends, Ab ? Tu m'entends ?

— Elles arrivent.

— Où étais-tu passé, bordel de merde ? J'ai cru que… Comment ça, elles arrivent ?

— Les femmes kroptes. Remballez les combinaisons et les armes. Envoie quelqu'un prévenir les autres. »

Et, sans attendre la réponse de Kraer, il s'accroupit, jucha le corps du Taiseur sur ses épaules, se redressa et rebroussa chemin.

Les dernières femmes de la colonne s'engouffrèrent dans la coursive basse des quartiers des deks. Les Kroptes lancés à leur poursuite n'avaient pas insisté lorsqu'ils avaient vu se dresser devant eux une quinzaine de deks vêtus de combinaisons grises et armés de lances ou de masses d'armes. Ils avaient capturé trois ou quatre fuyardes sur la passerelle et s'étaient repliés avec ce maigre butin. L'une d'elles s'était débattue avec une telle énergie qu'elle avait basculé par-dessus la rambarde et entraîné son ravisseur dans sa chute. Alourdis par leurs vêtements, ils avaient coulé comme des pierres dans l'eau de la cuve. Une autre, dont la robe s'était déchirée de haut en bas, avait été frappée à la tête et traînée pratiquement nue sur le plancher.

Postée d'un côté de la porte du quatrième sas, Ellula estimait qu'un peu plus de huit cents épouses et ventres-secs étaient parvenues à traverser la cuve, qu'une centaine d'entre elles, par conséquent, avaient été reprises par les hommes d'Eshan Peskeur. Des doutes venaient à présent la harceler avec la même virulence que les zihotes dans les étables d'Isban Peskeur : à cause d'elle, Samya était morte et cent femmes subiraient dans les heures à venir une humiliation pire que celle des ventres-secs, pire que celle qu'elle avait elle-même

endurée dans le grand temple de l'Erm. Les patriarches s'acharneraient sur les captives pour dissuader les autres épouses de s'enfuir, pour se resserrer autour des valeurs fondatrices. Elles expieraient pour toutes celles qui avaient eu l'audace de partir, de céder à la tentation de l'egon.

Elle avait de surcroît aperçu les visages et croisé les regards de certains deks, et elle se demandait si elles n'avaient pas opté pour un remède pire que le mal. Les femmes ne paraissaient avoir aucune chance de connaître le bonheur avec ces hommes aux trognes ravagées par la souffrance, le désir et la haine. Elles éviteraient peut-être une guerre inutile, et encore, la réaction d'Eshan et de ses soldats montrait que les deux camps n'étaient pas au bout de leurs peines. Elles paieraient un tribut exorbitant. Jusqu'au bout, y compris dans leur propre révolte, dans cette tentative désespérée d'infléchir le cours de leur destin, les femmes kroptes étaient-elles incapables de se défaire de la fatalité qui s'attachait à leurs pas ?

Les portes des sas se refermèrent l'une après l'autre. Le dek qui semblait inconsolable d'avoir tué son compagnon par erreur avait reposé délicatement le cadavre sur le plancher de la coursive et retiré sa combinaison. Sa chemise et son pantalon détrempés révélaient les aspérités de sa peau. Il ressemblait à un arbre desséché à l'écorce dure et blessante. Au bout des branches épaisses et noueuses de ses bras avaient poussé des mains gigantesques, comme s'il s'était projeté tout entier dans ces deux excroissances faites pour briser, pour broyer, négligeant de couvrir son crâne de cheveux et ses joues de barbe. Il portait comme un aveu sa monstruosité sur son visage, et pourtant ce n'était pas lui qu'Ellula redoutait le plus. Il avait une manière de promener sur elle ses yeux globuleux qui évoquait la candeur et la pureté de l'enfance. Elle ne l'avait jamais rencontré dans ses visions, mais des images l'effleuraient à présent qui le concernaient, visages de femmes terrorisées, crânes brisés comme de vulgaires brindilles, sang, éclats de cervelle, cadavres décapités, démembrés, projetés à travers les vitres, abandonnés sur un terrain vague…

Le flot serré des épouses et des ventres-secs s'écoulait lentement dans la coursive basse. Tout en reprenant leur souffle et leurs esprits, elles observaient ces hommes qui surgissaient l'un après l'autre des coursives adjacentes et les détaillaient avec la même crudité que des fermiers kroptes examinant des yonakas. Ils se massaient sur la petite place qui précédait le labyrinthe, toujours armés de leurs lances ou de leurs masses d'armes, les yeux brillants, se poussant, se bousculant, se disputant pour apercevoir les femmes qui marchaient en tête, le visage en partie dissimulé par leur coiffe. Si deux ou trois ne purent retenir une réflexion égrillarde, la plupart gardaient le silence, intimidés, troublés.

À l'arrière, devant la porte close du troisième sas, un dek escorté d'une dizaine d'hommes se présenta à Ellula. Grand, mince, cheveux ondulés, sourire cauteleux. D'emblée elle ne l'aima pas : lui cachait sa monstruosité sous ses dehors affables.

« Je m'appelle Kraer. Les deks nous ont chargés, moi et mes hommes, de les représenter. »

Légèrement en retrait, abattu, Abzalon contemplait le visage exsangue du Taiseur caressé par le rayon d'une applique. Il avait réduit au silence l'homme qui aurait trouvé les mots et l'attitude justes pour empêcher Kraer et les siens d'exploiter la situation. Ces profiteurs, ces charognards se réserveraient les meilleures parts et briseraient le rêve de réconciliation de l'ancien mentaliste.

« J'ai cru comprendre que tu… que vous aviez autorité sur ces femmes », poursuivit Kraer.

Il avait une façon de reluquer sa vis-à-vis qui horripilait Abzalon. Il se désintéressait totalement du moncle et de l'autre fille, beaucoup moins belle – Abzalon l'aurait volontiers traitée de mocheté ou de zihote s'il n'avait pas eu une conscience aussi aiguë de sa propre laideur. Un peu plus loin, dans la lumière vive de la coursive, les deks de l'avant-garde tentaient de lier conversation avec les femmes qui se tenaient en queue de colonne.

« Je n'ai autorité sur personne, dit Ellula. Elles ont elles-mêmes décidé de venir à votre rencontre.

— Pourquoi donc ? s'exclama Kraer. Leurs hommes ne leur suffisaient pas ? »

Ellula essaya de reprendre courage dans les yeux de Clairia et de l'ecclésiastique.

« Pour rétablir l'équilibre, répondit-elle. Et pour éviter un carnage inutile.

— Combien êtes-vous ?

— Environ huit cents. »

Kraer se frotta les joues du dos de la main.

« Nous sommes un peu moins de cinq mille, reprit-il. Votre offre est généreuse mais elle est porteuse de nouveaux déséquilibres, de nouveaux carnages.

— D'autres épouses viendront peut-être nous rejoindre.

— En attendant, vous me placez dans la situation de faire huit cents heureux et quatre mille malheureux.

— La liberté de choix nous revient : c'est notre seule condition. »

Kraer libéra un petit rire qui fouailla les entrailles d'Abzalon.

« Je vous trouve gonflée de vouloir nous imposer une condition. Quelles que soient les raisons de votre décision, vous vous êtes réfugiées sur notre territoire. De plus, vos hommes n'ont sans doute pas apprécié que vous fichiez le camp pour frayer avec des criminels.

Vous vous êtes jetées de vous-mêmes dans nos bras : il ne vous reste plus qu'à rester en notre compagnie et accepter nos lois et nos conditions. »

La vitesse à laquelle le visage angélique de la jeune femme se métamorphosa en un masque dur, intraitable, stupéfia Abzalon.

« Monsieur, si vous refusez cette condition, toutes ces femmes, je dis bien toutes, se donneront la mort sans aucune hésitation. »

Bien qu'elle n'eût pas haussé le ton, l'impact de sa voix fit reculer Kraer d'un pas. Il comprit qu'elle ne plaisantait pas, qu'elles étaient liées par un pacte, qu'elles avaient franchi un point de non-retour, mais il tenta encore d'argumenter :

« Faudrait pour ça que vous ayez les moyens de…

— Il existe des milliers de façons de se tuer, coupa-t-elle. Nous ne sommes pas passées de votre côté pour subir votre domination. À la moindre violence exercée contre l'une d'entre nous, nous nous retirerons définitivement. Puisque vous affirmez représenter ces hommes, rassemblez-les et transmettez-leur ces instructions. Le plus vite sera le mieux. »

Kraer pâlit, ouvrit la bouche, puis se ravisa et se contenta d'acquiescer d'un mouvement de tête. Il n'appréciait visiblement pas d'avoir été mouché devant ses hommes par une fille à peine sortie de l'adolescence mais, comme tous les animaux à sang froid, il savait analyser les situations et en tirer aussitôt le meilleur parti, ou le moins mauvais. Il ordonna à ses partisans de rassembler tous les hommes dans la grande salle aux alvéoles, hormis Abzalon et cinq autres qui reçurent pour consigne de surveiller les portes des sas au cas où les Kroptes passeraient à l'offensive.

« Pourquoi moi ? grogna Abzalon.

— Parce que tu veux confier le foudroyeur à personne.

— J'l'ai balancé à la flotte. »

Kraer sourcilla, désigna d'un geste le cadavre du Taiseur.

« Même mort, il continue de t'influencer.

— Son idée était bonne : y avait la possibilité de réunir les deux camps sans faire couler le sang.

— C'est le sien qu'a coulé ! ironisa Kraer. On peut pas prendre la fourrure de l'aro sans l'avoir d'abord égorgé.

— Espèce de… »

Le poing levé, Abzalon se précipita sur Kraer, mais une brûlure lui incendia le front et brisa son élan. Elle le dévisageait, il y avait de l'effroi dans ses grands yeux, et il eut honte de lui-même, honte de son emportement, honte de cette violence qui suintait par tous les pores de sa peau.

Kraer le considéra avec ironie. Rien n'échappait à son regard de charognard, et il savait à présent qu'il ne risquait rien en présence de

la jeune femme, qu'elle avait réduit le grand Ab, le monstre tant redouté de Dœq et de *L'Estérion*, à l'état de yonak domestique.

« J'te nomme responsable de la sécurité, Ab. Aucun Kropte ne doit franchir le seuil de cette put… de cette porte !

— Et le corps du Taiseur ?

— Débrouille-toi pour ne pas le laisser pourrir dans le coin. Ça pue, et il y a des femmes parmi nous. »

Longtemps après qu'ils furent partis, Abzalon demeura assis devant le corps du Taiseur. Ils s'étaient répartis par groupes de deux devant les portes, distantes les unes des autres d'une vingtaine de mètres. Le dek qui faisait équipe avec lui, un type d'une trentaine d'années, tuait le temps en fredonnant des chansons du désert oriental du continent Nord, sa région natale. Il s'appelait Yzag, avait amorcé un début de conversation – « Pas de chance, hein, pour une fois qu'on reçoit des bonnes femmes, on est consignés dans ce trou à rondats ! » –, n'avait pas insisté devant le mutisme obstiné de son vis-à-vis, s'était adossé à la paroi, avait renversé la tête en arrière et s'était laissé aller à ses rêveries.

Abzalon demeura plongé dans sa détresse pendant un temps qu'il aurait été incapable d'évaluer. Les images des femmes qu'il avait massacrées remontaient à la surface de son esprit. Jamais il ne les avait revues avec une telle précision. Elles avaient jusqu'alors gardé le plus strict anonymat dans ses souvenirs, comme s'il s'était acharné sur un seul et même corps, comme si, sous le prétexte de brouiller les pistes, il avait embrouillé sa mémoire. Elles se superposaient au visage du Taiseur, il se les remémorait toutes avec une netteté accablante et libératrice en même temps. Il fallait qu'il les regarde pour les laisser sortir de lui, qu'il leur rende l'hommage posthume qu'elles attendaient, qu'elles réclamaient. Il ne ressentait pas de la honte, comme sous les yeux de la jeune femme quelques instants plus tôt, mais un chagrin d'enfant devant la dépouille de sa mère, une douleur sincère, déchirante. Sa violence se terrait là, dans cette blessure qui n'avait jamais saigné et qui avait gangrené tout son être.

« Eh, mais tu… tu pleures, Ab ? »

Yzag s'était penché vers l'avant et avait relevé les mèches brunes de son front pour mieux constater l'incroyable. Abzalon ne s'essuya pas les joues, il se redressa et s'efforça de sourire.

« Je transpire des yeux, crétin ! »

Au moment où il prononçait ces mots, il sut ce qu'il convenait de faire pour apaiser définitivement ses victimes, les femmes anonymes de Vrana, les détenus de Dœq, son ami le Taiseur.

« J'en ai pas pour longtemps », marmonna-t-il en se relevant.

Il s’introduisit dans le local où étaient entreposées les combinaisons, en choisit une à sa taille, l’enfila sans verrouiller les attaches extérieures, revint vers la porte du premier sas, se dirigea vers la niche qui abritait le clavier et les manettes, se concentra pour se rappeler les gestes du Taiseur. Étrangement, lui qui n’avait jamais été capable d’apprendre la moindre leçon à l’orphelinat de Vrana ne rencontra aucune difficulté à presser les bonnes touches et à manipuler les manettes. Il n’avait qu’à se laisser guider par la voix qui naissait au creux de son ventre et résonnait avec les accents de l’ancien mentaliste. La porte s’ouvrit dans son chuintement caractéristique.

« Qu’est-ce que tu fous, Ab ? s’écria Yzag. Kraer a dit que… »

Abzalon remonta la têtière et boucla les attaches extérieures. Une chaleur d’étuve et un silence profond l’environnèrent. Il revint vers le cadavre, le chargea sur ses épaules et, sans tenir compte des gesticulations forcenées d’Yzag, franchit le seuil de la porte qu’il ne referma pas.

Il traversa sans encombre les trois premiers sas, mais la vapeur aveuglante qui s’engouffra dans le quatrième déclencha une attaque de panique qu’il jugula rapidement. Lorsqu’il distingua à nouveau les formes au travers de son hublot, il emprunta la passerelle au-dessus de la cuve bouillonnante, la parcourut jusqu’à son milieu, leva le corps, le tint un long moment à bout de bras, subjugué par les jeux de lumière sur les volutes, par les miroitements de l’eau sur les parois, le plafond et les étais de la pièce. La tombe du Taiseur serait aussi belle et aussi grande que son âme.

Il lança le corps, le regarda s’enfoncer dans l’eau, le perdit de vue, resta un moment penché au-dessus de la rambarde. Il aurait voulu réciter une prière appropriée mais aucune ne lui vint à l’esprit, sa tête restait vide, il avait besoin d’air frais.

Au moment où il se redressait, il crut distinguer une forme ondoyante et sombre au centre de la cuve. Il s’immobilisa, suspendit sa respiration, concentra son regard sur la surface de l’eau. Il eut la nette impression que la forme avançait dans sa direction. Saloperie de buée ! Il lui fallait à tout prix savoir s’il se trouvait en face d’un phénomène réel ou s’il était victime d’une illusion d’optique. Il contint tant bien que mal son envie de déverrouiller l’attache du cou et de rabattre la têtière sur ses épaules.

Il n’eut pas besoin d’en arriver à cette extrémité : la forme émergea lentement de l’eau, se dressa au-dessus de l’étoupe de vapeur et se stabilisa à hauteur de la passerelle.

CHAPITRE XIII

ABZALON

Qui découvre Abzalon pour la première fois de son existence reçoit en général un choc équivalent à un coup de poing dans le plexus solaire. Tel ne fut pas mon cas, non que mon seuil de tolérance soit plus élevé que chez les autres, mais les circonstances de notre première rencontre, la tension qui s'était créée entre le moncle Gardy et moi-même ont fait que je n'ai pas concentré toute mon attention sur son apparence physique. Je l'ai certes trouvé hideux avec ses gros yeux, la plaie de sa bouche, ses dents noires, son crâne déformé, mais je n'ai pas eu cette réaction d'horreur qui est le réflexe habituel des hommes et des femmes le croisant dans les coursives. Maintenant qu'il a pris la décision de ne plus répondre aux provocations, de ne plus porter un seul coup, le dégoût, l'insulte, l'injure succèdent rapidement à l'horreur. Ce phénomène en dit davantage sur la nature humaine que la plus savante des thèses : les foules craignent le monstre tant qu'il constitue une menace, elles le méprisent dès qu'il devient inoffensif. En d'autres termes, le monstre n'a pas d'autre choix que de régner par la terreur s'il veut être reconnu, considéré, et Abzalon l'avait instinctivement compris, dont le physique et l'enfance le prédisposaient à endosser le rôle de l'épouvantail. Il s'est affirmé en tuant des dizaines de femmes – des centaines ? – dans les rues de la ville de Vrana, en inspirant les plus vives craintes chez ses codétenus de Dœq. Il a accompli ce qu'on attendait de lui, devenant le symbole des ténèbres, le Holom astaférien, le démon de l'Amvâya, l'exutoire, le miroir dans lequel chaque être humain refuse de se reconnaître. Il a massacré et torturé avec ses grosses mains qui, lorsqu'elles se tendent vers ses interlocuteurs pour les saluer, leur donnent l'impression qu'elles vont les broyer avec la même puissance que les gigantesques concasseurs à fizlo du continent Nord. Puis est venu le jour où il a refusé de jouer son rôle, où il a aspiré à une nouvelle existence, où il s'est engagé sur le long chemin qui menait à lui-même. Dès lors, les autres l'ont méprisé et se sont vengés des frayeurs qu'il a suscitées en eux. Par un effet de vases communicants, puisque le monstre n'acceptait plus d'être la représentation de leur face cachée, ils se sont découverts, ils ont libéré le monstre en eux.

J'ai acquis la certitude que chacun d'eux aurait suivi le même parcours qu'Abzalon s'il avait été confronté à la même enfance, aux mêmes difficultés. Ils n'étaient pas meilleurs que lui, seulement façonnés par la peur de l'autorité, par leurs croyances, par leur morale, par l'amour de leur famille. Que se disloquent les armures qui les protègent et ils apparaissent dans leur nudité, dans leur fragilité, dans leur réalité. Dans leur humanité.

Le Taiseur n'avait pas peur du monstre en lui, l'ayant apprivoisé au cours de sa longue retraite dans les monts Qvals, raison pour laquelle il n'a pas hésité à donner son amitié et sa confiance à Abzalon. De même, Lœllo le Xartien n'a pas craint de se placer sous la protection d'un homme qui pouvait fracasser le crâne de ses semblables d'un seul coup de poing. Sens aiguisé de l'opportunisme, me rétorquera le lecteur imaginaire. Bien, lecteur, choisis la créature la plus effrayante de ton village, de ta ville, de ton continent, de ta planète si tu veux, prends ton courage à deux mains, va te présenter devant elle, combats-la ou prie-la de te prendre sous son aile. Je sens que tu hésites, que l'image mentale de la créature, humaine ou non, te retient dans ton abri de certitudes et de peurs. Considère alors ta faiblesse et essaie, comme le Taiseur, de dompter la créature en toi. Lœllo était quelqu'un de suffisamment solide et stable pour assumer ce genre de rendez-vous. Cette forme d'audace n'était pas consciente, bien entendu, elle avait été forgée par la tendresse de sa mère et de ses sœurs. On ne dira jamais assez l'importance de l'amour maternel, c'est un enfant de l'éprouvette qui vous l'affirme.

Nous, les moncles, avons caché notre monstruosité sous d'autres vêtements. Nos robes noires abritaient des âmes façonnées comme des lames, durcies par le feu de la foi, aiguisées par le marteau de la haine. Et si nous plongions nos couteaux dans les cœurs, c'était avant tout pour transpercer un symbole, pour extirper de notre monde cette tentation de l'amour, pour justifier la sécheresse de nos vies.

*Abzalon a accueilli en lui une souffrance que nous ne parviendrons jamais à mesurer. Il mérite qu'on le laisse en paix, il a donné suffisamment à l'humanité. Je conçois ce qu'il y a de choquant dans cette affirmation, mais il ne s'agit pas d'une provocation gratuite. Abzalon est descendu tellement bas dans sa déchéance qu'il a touché le fond, qu'il a aboli tout jugement sur lui-même. On l'a certainement aidé dans ce cheminement, mais un verset du Livre des vertus et révélations dit que l'hôte ouvre sa porte au voyageur qui frappe et la laisse fermée devant celui qui ne frappe pas (je me dois ici de préciser que l'hôte symbolise la connaissance dans la religion monclale). Abzalon a frappé à la porte, l'hôte lui a ouvert sa maison. Qu'importent la nature de l'hôte et la teneur de ses enseignements car, contrairement à ce qu'affirme le Livre des vertus et révélations, je le crois changeant, polymorphe, adaptable aux besoins des voyageurs. Au tour des autres passagers de l'*Estérion *de parcourir le sentier qui mène à leur cœur. Cela fait longtemps que j'ai moi-même entrepris ce voyage, mais*

je n'ai pas encore aperçu la maison de l'hôte, sans doute parce que, contrairement à Abzalon, je me suis fourvoyé très longtemps dans le labyrinthe des illusions. Je ne désespère pas et, même si je meurs avant d'avoir goûté la joie de cette fusion avec moi-même, avec l'univers par conséquent, je sais que j'aurai accompli une bonne partie du trajet. Il m'est intolérable d'écrire, la douleur m'irradie de l'épaule jusqu'à l'extrémité des doigts, mais ma plume dansera sur le papier jusqu'à mon dernier souffle.

Tout s'arrêtera sans doute quand j'aurai appris à aimer la douleur.

Extrait du journal du moncle Artien.

« NOM DE DIEU, Ab, t'as bien failli nous ébouillanter ! »

Une fumée brûlante s'était répandue dans la coursive, avait embrasé la gorge et les poumons d'Yzag et des cinq autres sentinelles qui avaient dû se jeter sur le plancher pour pouvoir respirer. Ils étaient restés dans cette position un temps interminable, jusqu'à ce que la vapeur commence à s'estomper. Lorsque Abzalon était sorti du premier sas et avait refermé la porte, ils s'étaient relevés, furieux, prêts à lui planter leur lance dans le ventre, puis ils s'étaient souvenus qu'ils s'en prenaient à un homme qui pouvait leur arracher la tête d'une simple chiquenaude.

« Excusez-moi, les gars », avait-il marmonné après avoir retiré sa combinaison.

Ils s'étaient lancé des regards étonnés : Abzalon n'avait pas pour habitude de présenter des excuses, ou alors avec ses poings. Ils n'auraient pas réussi à décrire exactement ce qui avait changé dans ses traits, dans son attitude, mais ils s'apercevaient qu'une lumière nouvelle, à la fois discrète et puissante, éclairait ses gros yeux.

« Ça va, mais referme les portes la prochaine fois, avait grommelé Yzag. C'est qu'on n'avait pas de combinaison, nous autres.

— Vous avez entendu ce qu'a dit Kraer : fallait pas laisser pourrir le cadavre du Taiseur dans la coursive. »

Ils avaient repris leur poste devant les portes des sas. Le silence

était retombé, morne, troublé par des grincements ou de lointains éclats de voix.

Quatre ampoules grillèrent à quelques secondes d'intervalle et plongèrent la coursive dans une demi-obscurité qui se resserrait autour des halos de lumière. De temps à autre, Yzag épiait Abzalon assis contre la cloison, figé, le regard tourné vers l'intérieur. À Dœq, il avait systématiquement tourné les talons lorsqu'il avait vu sa grande carcasse se profiler dans les couloirs. Le monstre qui lui avait infligé ses plus grandes trouilles lui paraissait à présent aussi doux et inoffensif qu'un petit animal. Pourtant, l'idée ne venait pas à Yzag d'en profiter, de régler ses comptes, de venger ses amis qui avaient été détruits par les marteaux de ses poings. La solitude, le recueillement d'Abzalon lui inspiraient davantage de respect que sa brutalité. Lui-même avait massacré toute une famille afin de la déposséder de son puits d'eau tiède, et il n'avait plus jamais goûté ce silence intérieur, cette paix qui baignait le désert du continent Nord et qui enveloppait le grand Ab comme une ombre bienveillante. Yzag se promit de lui en toucher deux mots quand il aurait décidé de sortir de son silence et de revenir parmi les hommes.

Durant les jours qui suivirent, les deks réaménagèrent leurs quartiers afin de loger leurs huit cents invitées. Ils leur abandonnèrent un niveau entier, le plus haut, et se serrèrent dans les cabines des autres niveaux. De leur côté, les femmes confectionnèrent de nouveaux matelas, de nouvelles couvertures avec les pans de tissu, de toile ou les morceaux de mousse qu'ils ramenaient des locaux techniques, des salles alvéolaires, du labyrinthe, arrachant au besoin des cloisons pour récupérer les matériaux isolants. Elles ravaudèrent également les chemises et les pantalons de leurs hôtes à l'aide des aiguilles et des bobines de fil que les plus prévoyantes n'avaient pas oublié d'emporter dans leur exode. Comme les chariots automatiques ne livraient que cinq mille plateaux, elles s'invitaient dans les cabines et partageaient les repas avec les hommes, meilleure manière de lier conversation et de faire plus ample connaissance.

Les rares deks qui contrevinrent aux ordres de Kraer, qui se montrèrent grossiers ou tentèrent d'agresser une femme isolée furent immédiatement ceinturés, neutralisés et enfermés dans une pièce du labyrinthe qu'on avait précipitamment baptisée « prison » ou « trou » et qu'on maintenait fermée à l'aide d'un verrou de fortune.

Bon nombre de changements survinrent pendant cette période : les deks prirent davantage soin de leur personne, se présentèrent sous leur meilleur jour, lavèrent plus souvent leurs vêtements, se rasèrent chaque matin, surveillèrent leur langage, cessèrent de se disputer ou

de se battre pour des futilités. Des couples qui s'étaient constitués à Dœq ou dans *L'Estérion* se défirent, car en aucun cas on ne voulait être surpris avec un autre homme et perdre toutes ses chances d'attirer l'attention d'une femme. Dans les yeux se lisaient à la fois l'espoir de faire partie des heureux élus et la crainte d'en être exclu. Déjà se manifestaient les préférences et s'opéraient les choix. Les plus jolies étaient courtisées par des nuées d'admirateurs, les moins belles se contentaient d'un ou deux soupirants, les plus avisés finalement car, en jetant leur dévolu sur les délaissées, ils augmentaient sensiblement leurs chances de fonder une famille, ce rêve qu'ils avaient cessé de caresser à Dœq et qui reprenait vie dans leur prison de l'espace. Les petits veinards qui recevaient un baiser ou une promesse étaient accueillis à leur retour par des mines envieuses et des sous-entendus salaces. Des parfums légers, fleuris, flânaient dans l'odeur lourde des quartiers. C'était une atmosphère de fête assurément, même si on voyait de temps à autre passer des hommes désespérés ou courroucés par un refus, même si le retour à la réalité serait brutal pour la majorité des anciens détenus.

Kraer rendait des visites de plus en plus fréquentes à Ellula. Il se présentait toujours seul, ayant ordonné à ses partisans d'écarter discrètement tout importun qui tournerait autour d'elle. Il lui apportait des plateaux-repas qu'elle s'empressait de partager avec Clairia, laquelle, d'une timidité maladive, ne quittait pratiquement jamais la cabine. En tant que responsable, il s'estimait en droit de se réserver la meilleure part du gâteau. Il avait redouté la réaction d'Abzalon au début, puis, ses hommes lui ayant rapporté que ce dernier se désintéressait totalement de la vie des quartiers, il avait estimé la voie libre : il lui suffisait de raccourcir la distance que la jeune femme maintenait avec lui.

Lœllo déboucha sur la coursive du bas et se dirigea vers la porte du premier sas. Alerté par le bruit de ses pas, assis contre la cloison, Abzalon leva la tête et sourit au Xartien, qui s'alarma de sa pâleur et de sa maigreur. À ses pieds gisait une combinaison spatiale utilisée de manière intensive à en juger par son usure.

Lœllo s'accroupit en face d'Abzalon, scruta ses traits pendant quelques secondes, respira son odeur âpre, observa le tissu de sa chemise et de son pantalon amidonné par la crasse. La tendance qui s'était amorcée après l'irruption des femmes dans les quartiers deks était allée en s'accentuant : du grand Ab, de l'arbre massif et puissant qui l'avait abrité à Dœq, ne subsistait qu'une loque humaine, un tronc creux qui semblait avoir été arraché par le vent et précipité dans la pénombre de la coursive basse.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Ab ? finit-il par demander, autant pour dissiper sa propre émotion que pour amorcer la conversation. Ça fait cinq jours que t'as pas mis les pieds à la cabine, que t'as pas mangé, que t'as pas dormi…

— Pas le temps, répondit Abzalon d'une voix faible.

— Pas le temps ? Y a rien à foutre dans ce trou volant !

— Me semble pourtant que vous êtes bien occupés ces temps-ci. »

Un demi-sourire éclaira le visage soucieux de Lœllo.

« C'est vrai que tout le monde travaille à temps plein depuis l'arrivée des femmes dans les quartiers.

— T'en es où ?

— J'en compte bien une dizaine, peut-être plus, qui bourdonnent comme des alviolas autour de ma petite personne, mais j'me suis pas encore prononcé. Je fais le difficile. Et toi, tu tentes pas ta chance ? »

Les lèvres rainurées d'Abzalon s'étirèrent en une moue dubitative.

« J'ai croisé leur regard quand elles sont arrivées…

— Y en a peut-être une qui te trouvera à son goût. »

Abzalon secoua lentement la tête d'un air résigné.

« En tout cas, tu peux pas rester ici à te morfondre, reprit le Xartien. Remonte avec moi, t'as besoin de dormir, j't'ai gardé un peu de nourriture.

— T'occupe pas de moi. Je retournerai dans les quartiers quand le moment sera venu. »

Lœllo hésita un petit moment avant d'aborder le sujet qui empoisonnait l'esprit d'Abzalon.

« Tu vas pas passer le reste de ta vie à t'accuser de la mort du Taiseur, se risqua-il. Le petit moncle m'a raconté, et quelques femmes aussi, que c'était un concours de circonstances, un accident. »

Abzalon fixa le bout de ses chaussures de toile dont la trame ajourée laissait entrevoir un gros orteil souligné d'un arc de cercle noirâtre.

« On n'est pas le soldat de la mort par accident, soupira-t-il d'une voix tellement basse que le Xartien dut tendre l'oreille pour saisir ses paroles.

— Qui t'a fourré cette idée en tête ? »

Abzalon posa sur Lœllo des yeux que sa maigreur rendait encore plus globuleux, plus inquiétants, et désigna la porte du premier sas.

« Quelqu'un qui vit dans la cuve, répondit-il avec un étrange éclat dans le regard. Celui-là même que j'ai croisé dans les souterrains de Dœq. »

Un voile de perplexité puis de commisération glissa sur les traits du Xartien.

« On est dans l'espace, Ab, coincés dans un putain de cercueil volant qui erre à des millions et des millions de kilomètres d'Ester ! »

Il avait haussé le ton pour sortir son interlocuteur de son mauvais rêve. Abzalon le congédia d'un geste évasif de la main. Lœllo esquissa quelques mouvements d'assouplissement, fut un moment partagé entre son désir de regagner les quartiers et celui de rester plus longtemps en compagnie de l'Astaférien.

« C'est seulement que j'ai besoin d'être seul pendant quelque temps, précisa Abzalon. Ta visite m'a fait rudement plaisir. Fous le camp maintenant, ou les autres vont te piquer tes femmes.

— Je t'apporterai tes repas si tu veux.

— J'suis sûr que tu préfères les partager avec tes admiratrices ! »

Les lueurs d'inquiétude s'éteignirent dans les yeux sombres de Lœllo : si le grand Ab le taquinait ainsi, c'était qu'il n'allait pas si mal, qu'il souffrait seulement d'une déprime passagère, qu'il reprendrait bientôt sa place parmi les siens. Rasséréné, le Xartien s'éloigna d'un pas léger en direction de la place.

« Que devient la fille ? cria Abzalon avant qu'il n'eût atteint l'extrémité de la coursive.

— Quelle fille ? s'étonna Lœllo en se retournant.

— Celle qui commande le groupe des femmes…

— Ellula ? »

Lœllo se gratta le crâne. Des rumeurs couraient dans les quartiers, qui donnaient une tout autre explication à la disparition d'Abzalon. On insinuait qu'il avait eu le coup de foudre pour la jeune Kropte et que, comme l'attirance n'était pas réciproque, il était parti cacher sa peine et sa laideur dans la coursive basse. Les relations du grand Ab avec les femmes s'étant limitées à des décervelages en bonne et due forme, Lœllo n'avait jusqu'à présent accordé aucun crédit à ce genre de ragots.

« Pourquoi, Ab ? Elle t'intéresse ?

— Comme ça. Elle est… euh… très…

— Belle ? Ça, tu peux le dire ! On la voit pas souvent dans les quartiers. Elle reste le plus souvent terrée dans sa cabine.

— Personne lui court après ? »

Quelles qu'en fussent les conséquences, Lœllo n'avait pas le cœur à mentir au grand Ab, affaissé sur le plancher comme un sac de toile vidé de son contenu.

« Un seul, répondit-il de mauvaise grâce. Kraer. »

Il n'eut pas le courage, en revanche, de juger de l'effet produit par ses paroles sur Abzalon, il tourna les talons et détala comme un voleur.

« Ellula ? »

Clairia s'était égarée dans le labyrinthe. Elle n'avait encore jamais

vu de robots sentinelles mais elle savait qu'ils pouvaient à tout instant surgir du plafond métallique, fondre sur elle et la condamner à une immobilité de plusieurs jours. Elle avait aperçu les corps pétrifiés de femmes victimes du rayon paralysant d'un RS et qui, à en juger par leur expression d'épouvante, garderaient de la rencontre un souvenir particulièrement cuisant.

« Ellula ? »

La voix de Clairia s'échoua dans les innombrables recoins du dédale. Pendant que la plupart des femmes exploraient les passages et apprenaient à se repérer aux signes gravés sur les cloisons, elle était restée confinée dans sa cabine avec Ellula, ou seule quand celle-ci consentait à se rendre aux invitations de Kraer. Elle avait accepté de les accompagner aujourd'hui, sur la demande pressante d'Ellula – au grand déplaisir de Kraer –, mais elle les avait perdus de vue et n'était pas parvenue à les retrouver. Elle avait eu la très nette impression que le chef des deks – il se prétendait leur chef mais il n'en avait ni la prestance ni l'autorité – avait subitement pressé le pas au sortir d'une étroite coursive afin de la semer et d'être seul avec Ellula. Clairia ne comprenait pas ce qui poussait sa jeune consœur à encourager – à ne pas décourager, plus exactement – les avances de cet homme dont, par ailleurs, elle déclarait se méfier comme d'un démon de l'Amvâya. Elle-même témoignait à son encontre d'une froideur que rien, pas même les paroles aimables dont il se croyait obligé de la gratifier, ne réussissait à tiédir.

Sa timidité, son manque de confiance en elle l'avaient tenue à l'écart, des jeux amoureux qui égayaient les coursives et les cabines. La rapidité de la métamorphose de ses sœurs l'étonnait, de la part des épouses principalement. Les ventres-secs avaient usé de leurs charmes au cours de leurs pérégrinations sur le continent Sud d'Ester, seule manière pour elles d'affirmer leur existence, et donc elles évoluaient avec une relative aisance au milieu de ces hommes assoiffés de tendresse, mais il n'avait pas fallu longtemps aux épouses pour se débarrasser de leur oripeaux de femmes effacées et soumises, pour jeter coiffes, jupons et corsets, pour dénouer leurs cheveux et dégrafer le haut de leurs robes. Elles avaient embrassé leur nouvelle vie avec la même avidité que des crève-la-faim conviés à un banquet.

Clairia n'avait pas osé les imiter, non qu'elle n'en eût pas ressenti l'envie, mais elle redoutait d'entrevoir le reflet de sa laideur dans le regard des hommes. Ellula avait eu beau lui répéter que quelqu'un saurait aller au-delà des apparences et découvrir sa beauté intérieure, elle était persuadée qu'elle resterait jusqu'à sa mort une ventre-sec, une branche morte. Elle s'astreignait à présenter un visage serein devant les autres et s'effondrait en pleurs sur sa couchette dès qu'elle se retrouvait seule, oubliée par la vie.

« Ellula ? »

Elle était arrivée sur une petite place d'où partaient trois escaliers et quatre coursives, les uns abondamment éclairés, les autres plongés dans l'obscurité. Elle n'avait aucune idée de la direction à suivre, ayant perdu tout sens de l'orientation. Découragée, terrorisée, elle s'assit sur les marches d'un escalier et resta un long moment prostrée, incapable de remettre de l'ordre dans ses pensées. Puis elle se souvint qu'elle n'avait pas chanté depuis qu'elle avait quitté le domaine des ventres-secs. Un air lui vint spontanément à l'esprit, la comptine enfantine qu'elle avait entonnée devant les louagers lorsqu'elle avait été chassée du domaine où résidait sa famille. Les notes jaillirent du plus profond d'elle-même, résonnèrent dans son ventre, dans sa cage thoracique, s'écoulèrent sans effort de sa bouche entrouverte. Sa voix occupait en cet instant tout l'espace, évacuait sa souffrance, sa détresse, l'emportait au-delà de ce labyrinthe de cauchemar, au-delà de ce vaisseau, au-delà des plus lointaines étoiles.

Lorsque la comptine s'acheva et qu'elle reprit conscience de son corps, elle se rendit compte qu'elle pleurait.

Elle s'aperçut également que quelqu'un l'observait.

Un jeune homme, assis légèrement au-dessus d'elle sur les marches de l'escalier voisin. Vêtu d'une chemise et d'un pantalon gris, comme tous les deks. Cheveux bouclés, traits d'une finesse peu commune, longs cils noirs, yeux sombres et luisants, une vingtaine d'années, peut-être moins.

Le feu monta aux joues et au front de Clairia.

« Je… je suis désolée, je ne vous avais pas vu, bredouilla-t-elle.

— C'est de votre faute ! s'exclama-t-il avec un large sourire. Vous chantez tellement bien que ç'aurait été un crime de vous interrompre. »

Loin de la dissiper, le compliment ne fit qu'accentuer la confusion de la jeune femme.

« Ma mère autrefois me berçait avec des chansons de ce genre, reprit-il. Je l'ai revue grâce à vous. »

L'enfance émergeait en filigrane sur son visage envahi par la nostalgie.

« Je suis désolée si je vous ai causé du désagrément, murmura Clairia.

— Encore ! s'écria-t-il. Vous êtes toujours désolée, vous ! Qu'est-ce que vous fichez toute seule dans le labyrinthe ?

— Je me suis perdue.

— Je veux bien vous ramener dans votre cabine, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Que vous me chantiez une autre chanson. »

Clairia se départit enfin de sa crispation et esquissa un sourire.

« D'accord. »

Tandis qu'il se levait et dévalait les marches avec souplesse, elle retira précipitamment sa coiffe et secoua ses longs cheveux noirs.

Ellula regrettait d'avoir accepté l'invitation de Kraer. Elle avait jugé que le temps était venu, pour Clairia et pour elle, de rompre leur solitude, que c'était une manière comme une autre d'explorer le labyrinthe, mais Kraer avait une autre idée derrière la tête. L'attitude du dek était comparable à celle d'Eshan Peskeur dans l'étable du domaine de son père ou sur la place octogonale des quartiers kroptes : yeux brillants, gestes autoritaires, presque brutaux, respiration saccadée. Seule la menace que toutes les femmes se donneraient la mort si une seule d'entre elles était violentée le retenait de passer à l'acte, un fil d'autant plus mince qu'Ellula avait entièrement improvisé ce chantage lors de leur première entrevue. L'avertissement avait été pris au sérieux par les deks, mais il suffisait qu'un seul n'en tînt pas compte pour découvrir qu'il ne reposait sur aucun fondement. Elle n'en avait pas parlé aux autres femmes, contrairement à ce que lui avait conseillé Clairia, car elle ne s'estimait pas en droit de les perturber avec cette idée de suicide collectif. Rien ne les obligerait à se donner la mort si les deks leur manquaient de respect, elles continueraient à vivre en acceptant les blessures nouvelles comme elles avaient accepté les anciennes, elles ravaleraient leur déception et courberaient l'échine en attendant des jours meilleurs.

« Nous devrions partir à la recherche de Clairia… »

Ils étaient arrivés au bout d'une coursive leurre sombre, fermée par une cloison et où régnait une forte odeur de rouille.

« Nous avons mieux à faire, répliqua Kraer avec un sourire venimeux. C'est une grande fille. Elle se débrouillera toute seule pour rentrer à la cabine. »

Cet homme était plus dangereux qu'Eshan Peskeur, car lui avait appris à diriger sa violence, lui garderait la tête froide, se montrerait précis et efficace dans chacun de ses gestes.

« Nous allons nous en tenir là, dit-elle d'une voix dont elle s'efforça de masquer les fêlures. Merci de m'avoir montré le labyrinthe. »

Elle tenta de rebrousser chemin mais il la saisit par le poignet et la plaqua contre lui.

« Pas si vite, ma belle ! À mon tour de fixer les règles du jeu. »

Elle reçut de plein fouet son haleine brûlante. Ses doigts puissants lui meurtrissaient le poignet, son corps tout entier semblait être devenu une lame tranchante.

« Tu vas devenir ma femme, Ellula. Maintenant. Et c'est ensemble

que nous regagnerons les quartiers.

— Vous oubliez que…

— Ton histoire de suicide collectif ? Du vent ! J'ai demandé à mes hommes de mener une enquête : les femmes qu'ils ont interrogées n'en ont jamais entendu parler. Rassure-toi, l'idée était bonne et je l'ai reprise à mon compte. Je te laisse le choix suivant : ou tu te donnes à moi, ou je révèle ta petite supercherie aux deks.

— Vous ne m'empêcherez pas de me tuer. »

Les serres de Kraer se resserrèrent sur le poignet d'Ellula.

« Il y a trop de vie en toi. Les femmes te vouent de la reconnaissance, de l'admiration ; les deks me craignent, m'obéissent. Nous deux, nous pouvons faire de grandes choses. »

Tout en parlant, il rapprochait sa bouche de celle de la jeune femme. Il avait parfaitement préparé son affaire : il avait sans doute disposé des hommes aux diverses entrées du labyrinthe pour en interdire l'accès aux autres deks.

« J'attends ce moment depuis trop longtemps ! » grogna-t-il en promenant sa main libre sur le corps d'Ellula.

Il commença à déboutonner sa robe, avec délicatesse d'abord, avec brutalité ensuite. Elle essaya de le frapper, de le griffer, mais chacun de ses soubresauts ne réussit qu'à souffler sur le feu de son désir. Il parvint à lui retirer ses manches et à lui rabattre le haut de sa robe sur les hanches, dénudant sa poitrine que ne voilaient plus que de longues mèches collées à ses seins par la transpiration. Elle le mordit à l'avant-bras, il lui assena en retour une gifle sonore qui l'étourdit, la déséquilibra et l'envoya rouler sur le plancher métallique.

« Petite pute ! rugit-il, les yeux hors de la tête. Tu vas le regretter ! »

Il lui posa le pied sur les reins pour l'empêcher de se relever et dégrafa son pantalon.

« C'est toi qui vas le regretter, Kraer ! »

Reconnaissable entre toutes, la voix eut sur lui le même effet qu'une douche glacée. Il se figea, la ceinture de son pantalon entre les mains, leva les yeux sur la silhouette qui s'avançait dans la coursive. Le grand Ab avait maigri mais, entre les pans de sa chemise ouverte, les muscles qui se dessinaient sous sa peau épaisse paraissaient plus noueux, plus redoutables que jamais.

« Ab ? Qu'est-ce que tu fous là ? » déglutit Kraer.

Il s'était coupé de ses hommes, son propre piège risquait de se refermer sur lui.

« Des voix ont résonné dans la coursive basse, répondit Abzalon. M'a semblé qu'y avait un problème. »

Le calme indéchiffrable qui baignait ses yeux globuleux ne rassura pas Kraer.

« On m’a pourtant raconté que tu ne t’intéresses plus à ce qui se passe dans les quartiers…

— Ce qui se passe ici m’intéresse en tout cas. Tu devrais retirer ton pied du dos de la dame. »

Fébrile, Kraer s’efforça de rajuster son pantalon. Ellula rampa sur quelques mètres, se releva et rabattit le haut de sa robe sur sa poitrine.

« On m’a aussi rapporté que t’en avais marre de fracasser des crânes, lança Kraer.

— J’me salirai pas les mains sur le tien, répliqua Abzalon. T’as juste à foutre le camp aussi vite que possible.

— C’est elle que tu veux, pas vrai ? »

Les traits d’Abzalon se durcirent.

« Fous le camp ! »

Les lèvres déformées par un rictus, Kraer hocha lentement la tête.

« Faudra un jour que j’m’occupe sérieusement de ton cas », lâcha-t-il avant de se mettre en marche.

Il s’éloigna dans la coursive, puis il revint subitement sur ses pas et fondit sur Abzalon. Dans sa main brillait un objet pointu, un éclat de plateau-repas qu’il avait discrètement sorti d’une poche de son pantalon. Il frappa du haut vers le bas, visant les vertèbres d’Abzalon, mais celui-ci, averti par les claquements précipités de ses semelles, eut le réflexe de se jeter vers l’avant. La pointe de plastique accrocha sa chemise, ripa sur l’intérieur de son omoplate, termina sa course sur l’arrière de son crâne. Il tomba de tout son long sur le plancher, reçut presque simultanément le poids de Kraer sur le dos. Il parvint à se retourner, lança son bras dans un large mouvement de balayage, heurta le coude de son adversaire, l’envoya d’une violente poussée percuter la cloison opposée. Le cou de Kraer ne résista pas au choc. Ses vertèbres cervicales craquèrent comme du bois mort, il demeura quelques secondes plaqué contre le métal lisse, puis il lâcha son arme et s’affaissa lentement sur le plancher. Un soupir s’exhala de sa bouche entrouverte, un voile terne glissa sur ses yeux.

Une vive brûlure s’étendait de l’omoplate d’Abzalon jusqu’à son occiput. Sa chemise imbibée de sang l’entravait dans chacun de ses mouvements.

« Vous êtes blessé », souffla Ellula, livide.

Elle avait enfilé les manches de sa robe, fermée par un seul bouton à moitié arraché.

« C’est rien…

— Laissez-moi au moins regarder.

— Il aurait dû filer sans demander son reste, gémit Abzalon.

— Vous n’avez rien à vous reprocher, vous étiez en état de légitime défense. »

La jeune femme s’approcha de lui, l’aida à retirer sa chemise et

s'accroupit dans son dos pour examiner ses blessures. La douceur de ses mains le fit frissonner de la tête aux pieds : il n'en avait jamais connu de si légères et de si chaudes en même temps. Il avait l'impression que deux oiseaux s'étaient perchés sur ses épaules pour le ravir de leur chant silencieux.

« La plaie est profonde, dit Ellula. Elle pourrait s'infecter.

— J'connais un guérisseur qui arrangera ça. »

Ellula éprouvait d'étranges sensations à toucher la peau de cet homme. Autant son aspect granuleux, rugueux, la repoussait, autant son contact la troublait, l'envoûtait. Elle aspirait ses mains comme la terre aride absorbe l'eau.

« Je ne vous ai pas encore remercié de m'avoir sauvé la vie, murmura-t-elle, songeuse.

— Il avait pas l'intention de vous tuer.

— Je l'aurais fait moi-même s'il était parvenu à ses fins. »

Il tourna la tête en direction d'Ellula et lui adressa son plus beau sourire. Elle accepta de le regarder en face et discerna de la grandeur, de la noblesse sous la grossièreté de ses traits. Il avait changé depuis leur première rencontre sur la passerelle de la cuve, une douceur grave et profonde imprégnait ses yeux, quelque chose émergeait du chaos de son visage qui reléguait sa laideur au second plan. Elle garda les mains posées sur ses épaules. Ce contact prolongé l'emplissait d'une sérénité qui dispersait ses doutes et ses peurs.

« Nous devons remonter, vous continuez de saigner, chuchota-t-elle au bout d'un moment avec des nuances de regret dans la voix.

— C'est maintenant que j'vais réellement commencer à saigner ! » s'exclama Abzalon.

Elle se pencha sur lui et déposa un baiser furtif sur son cou. Son odeur forte ne l'incommoda pas. Il eut l'impression qu'une alviola venait de le piquer, de lui inoculer un venin délicieux.

« Venez ! » fit-elle en le prenant par la main et en l'aidant à se relever.

Après avoir marmonné ses invocations, Belladore posa les mains sur les blessures d'Abzalon. Elles ne lui procuraient pas le même effet que celles d'Ellula mais elles avaient l'incontestable mérite de le soulager.

« Kraer n'a pas reparu depuis un jour, fit le guérisseur. La majorité ne s'en plaint pas, mais ses hommes prétendent que sa disparition coïncide avec ton retour.

— Y a qu'à les laisser dire, intervint Lœllo, assis sur sa couchette. Ils finiront bien par se taire. »

L'irruption du grand Ab dans la cabine avait transporté le Xartien

de joie, l'avait également frappé de stupeur : Abzalon n'était pas revenu seul mais avec Ellula, qui s'était occupée de lui avec la même attention qu'une mère veillant sur son enfant. Il n'avait pas encore osé interroger Abzalon sur la nature de leurs relations mais il avait constaté qu'une certaine complicité s'était nouée entre eux, la même qui commençait à s'établir entre Clairia et lui-même. Tandis que les deks se gonflaient d'importance pour attirer le regard d'une femme, le grand Ab avait réussi à séduire la plus belle de toutes en restant prostré dans la coursive basse. Lœllo n'en concevait aucune jalousie : sa rencontre avec Clairia avait comblé ses propres attentes et Abzalon méritait plus que quiconque de recevoir sa part de bonheur. Lœllo avait d'ailleurs cessé tout rapport avec les femmes sensibles à ses charmes et qui, de temps à autre, surgissaient dans sa cabine afin de s'inquiéter de ses éclipses. Il avait abusé de la promesse et du compliment, comme tous les hommes du littoral bouillant, il lui fallait maintenant s'en dépêtrer en invitant les visiteuses à choisir l'élu de leur cœur parmi les autres deks. Elles s'en repartaient dépitées, furieuses, lui jetaient des regards noirs si elles venaient à le croiser dans les coursives ou dans la cabine de Clairia. Leur rancune n'épargnait pas cette dernière, le laideron trompeur, l'araignée timide qui avait tissé sa toile dans l'ombre pendant qu'elles butinaient d'homme en homme, ivres de liberté.

« Heureusement que ta peau est plus épaisse que celle d'un estérinodon, fit observer Belladore. Quelques millimètres de plus et la lame se coinçait entre tes vertèbres.

— Personne t'a dit que c'était une lame, grogna Abzalon.

— Y a pourtant pas de fauve dans le labyrinthe et, à part une griffe d'aro, j'vois pas ce que ça pourrait être d'autre. J'espère en tout cas que t'as planqué le cadavre. On est quand même plus tranquille en temps de paix. »

Abzalon sourit : ce n'était pas lui qui en avait eu l'idée mais Ellula.

« Il ne faut pas que ses hommes le trouvent ! s'était-elle exclamée alors qu'ils atteignaient la sortie du labyrinthe. Ne leur donnons aucun motif de se venger. » Ils avaient rebroussé chemin et avaient transporté le corps de Kraer jusqu'à la porte du premier sas. Elle lui avait posé un bandage de fortune, il avait passé une combinaison spatiale, traversé les sas et jeté le cadavre dans la cuve bouillante. Il n'avait pas pris le temps d'avancer au milieu de la passerelle, d'établir une communication avec le Qval, il s'était hâté de regagner la coursive basse où l'attendait Ellula.

« J'm'inquiète pas pour moi, reprit Belladore.

— Pour qui alors ? demanda Lœllo. Pour une femme ? »

Le large sourire qui éclaira le visage du guérisseur était la plus probante des réponses.

Lœllo était sorti une heure plus tôt pour, avait-il déclaré avec un sourire entendu, se rendre à un concert privé. Resté seul, Abzalon dérivait sur le fil tumultueux de ses pensées. Les événements s'étaient succédé à une telle cadence ces derniers temps qu'il avait du mal à en épouser le cours. Il se sentait dans la peau d'un naufragé rejeté sur le sable par les flots tempétueux. Quelques figures restaient immobiles, plantées dans la tourmente comme de grands rochers : celle du Taiseur d'abord, dont l'image se magnifiait à mesure que s'estompait son souvenir, celle du Qval ensuite, auquel il ne parvenait toujours pas à donner de forme mais dont la neutralité bienveillante lui renvoyait une image apaisée de lui-même, celle de Lœllo encore, l'adolescent paumé de Dœq qui avait ouvert une brèche dans le mur de sa solitude, celle d'Ellula enfin, la plus récente mais non la moindre, la magicienne qui le métamorphosait en homme. Il craignait en permanence de se réveiller en sursaut, de constater que tout cela n'était qu'un rêve, un peu comme quand il avait émergé de ses cauchemars d'homme libre, hagard, couvert du sang de ses victimes, jetant sur ses mains un regard horrifié.

On frappa à la porte. La tension brutale de ses muscles réveillèrent ses blessures, puis il se dit que les hommes de Kraer ne se seraient pas annoncés s'ils avaient eu l'intention de lui trouer la peau. Il ne se détendit pas, mais pour d'autres raisons, lorsqu'il vit Ellula s'introduire dans la cabine, vêtue d'une robe blanche rehaussée de broderies colorées. Des fleurs en tissu parsemaient sa chevelure qu'elle avait rassemblée en chignon et maintenue avec des épingles métalliques au sommet de sa tête. Il fut à nouveau émerveillé par la pureté irréelle de son visage, par la finesse de son cou et de ses mains, par la grâce féerique de ses gestes. Elle referma soigneusement la porte et leva sur lui un regard grave, presque douloureux.

« Je suis venue vous faire une demande », déclara-t-elle d'une voix oppressée mais résolue.

Abzalon se redressa sur un coude. Il ressentait confusément la solennité de sa démarche et regrettait de rester allongé devant elle, aussi nu qu'au jour de sa naissance sous la couverture – elle lui avait d'autorité confisqué ses vêtements pour les laver et les raccommoder. De même, il aurait bien voulu que ces satanées ampoules cessent de briller, ne serait-ce qu'un instant, pour donner un peu d'intimité, un peu de mystère à cette visite, pour dissimuler également le trouble qui s'emparait de lui.

« Vous n'êtes pas obligé de me répondre tout de suite », poursuivit-elle.

Ni l'un ni l'autre n'avait encore osé le tutoiement, lui parce qu'il la

vénérait trop pour se permettre la familiarité, elle parce qu'elle ne voulait pas raccourcir trop brusquement la distance qu'il avait établie avec elle et qui, comme chez tous les grands blessés de la vie, n'était qu'une manière de se garantir des déceptions.

« J'vous écoute, bredouilla-t-il.

— Voulez-vous… voulez-vous être mon mari ? »

Elle n'avait pas l'air de plaisanter, il n'y avait aucun autre homme dans la cabine, mais il eut besoin de deux bonnes minutes pour comprendre qu'elle s'adressait à lui. Il faillit sauter de sa couchette et lui témoigner sa reconnaissance en se jetant à ses pieds, puis il se souvint qu'il était nu et les images de son passé, comme un rappel à l'ordre, remontèrent à la surface de son esprit.

« Laissez-moi d'abord vous dire quel homme je suis, déclara-t-il d'une voix sourde.

— J'aurai toute la vie pour apprendre à vous connaître. »

Il balaya l'objection d'un revers de main, écartant par la même occasion la tentation de faire l'impasse sur ses aveux.

« J'ai tué plus de cent femmes à Vrana, et probablement davantage d'hommes à Dœq et dans *L'Estérion,* dit-il rapidement. Le Taiseur et Kraer n'étaient que les derniers de la liste. La mort me suit comme une ombre. »

Ellula s'avança vers la couchette et posa la main sur son bras.

« Nous laissons tous une histoire derrière nous, murmura-t-elle avec un sourire chaleureux.

— Vrai qu'on ne peut plus revenir sur le passé, mais j'risque aussi de vous pourrir l'avenir. J'ai parfois des réactions bizarres, incontrôlables.

— Je n'ai pas peur. Vous n'avez toujours pas répondu à ma question.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que j'étais pas obligé de…

— J'espérais un oui tout de suite.

— C'est pour ça que vous avez mis cette robe blanche et ces fleurs dans vos cheveux ? »

Elle acquiesça d'un clignement des paupières.

« Alors c'est oui… »

Il avait prononcé ces quelques mots d'une voix étranglée, presque inaudible. Elle se hissa sur sa couchette, glissa les bras autour de sa taille et l'étreignit doucement, longuement. Comme il ignorait ce qu'il convenait de faire en de telles circonstances, il se laissa bercer par le souffle tiède et régulier de la jeune femme. Il guetta avec appréhension les manifestations annonciatrices d'une crise de démence, mais le démon semblait avoir déserté les bas-fonds de son âme. Ce n'était peut-être qu'une trêve passagère, il pouvait resurgir à tout instant, pousser son vieux serviteur à extirper le germe de vie qui

s'éveillait en lui. Abzalon n'aurait plus jamais de paix maintenant qu'Ellula, après Lœllo, après le Taiseur, après le Qval, avait définitivement abattu le rempart qui l'avait si longtemps isolé des autres et de lui-même. La souffrance était désormais tapie dans le souffle de la jeune femme, dans son odeur, dans sa fragilité, dans l'écume dorée de ses cheveux.

« Nous nous marierons dès que tu seras rétabli, dit-elle en se détachant de lui.

— Tu aurais pu prétendre… Enfin, y a d'autres hommes dans les quartiers. »

Des lueurs farouches dansèrent dans les yeux d'Ellula.

« C'est toi que j'ai choisi.

— J'voudrais pas que tu regrettes… »

Elle lui posa l'index sur les lèvres.

« La vie a un ordre, Abzalon. » Sa voix était sèche, presque hargneuse. « Les regrets ne viennent que si l'on essaie de s'y soustraire. »

Elle se détourna avec brusquerie et sortit de la cabine. Il entendit ses pas décroître dans la coursive.

CHAPITRE XIV

FUSIONS

*Les premiers mariages entre les femmes kroptes et les deks furent célébrés un an seulement après le départ de l'*Estérion*, et c'est votre serviteur qu'ils choisirent pour en assurer l'office. Quatre-vingts ans plus tard, j'en retire toujours de la fierté, même si, j'en suis conscient, mon ministère s'exerça par défaut : ils aspiraient à marquer leur union du sceau du sacré et j'étais le seul religieux disponible. Les femmes ne voulaient pas entendre parler des eulans, lesquels ne se seraient de toute façon pas déplacés ; les deks n'avaient plus avec leurs confessions d'origine que des rapports très distendus. Le rituel matrimonial de l'Église monclale me paraissait inapproprié pour la circonstance : il consiste en une mise en garde sévère contre les dangers du mélange génétique, propose – impose – aux époux la stérilisation et le recours à la technique monoclonale. Je dus donc imaginer, dans une vision syncrétique très éloignée de l'idéal de l'Un, un rituel qui contentât les uns et les autres, qui évoquât l'ordre cosmique cher aux Kroptes, les dieux et les magiciens de l'Astafer, l'Omni et sa vision fraternelle, les héros de l'Oulibaz, les ancêtres des Grandes Assuors et bien d'autres encore. Du Moncle je ne conservai que la robe noire, mon surnom et le seul vêtement qui fût à ma disposition, ainsi que le concept global de l'Un, lequel n'est finalement qu'une façon comme une autre de décrire le grand principe universel.*

*Les cérémonies se tinrent dans la grande salle aux alvéoles, transformée pour l'occasion en un temple orné par des centaines de guirlandes multicolores fabriquées par les épousées. Derrière l'autel, le relief alvéolaire où le Taiseur avait, convaincu les deks de former une ambassade, avait été tendu le drap sur lequel Torzill avait dessiné le plan de l'*Estérion*. Je me suis aperçu après coup que cette esquisse, réalisée par un homme qui n'avait pas la possibilité de se déplacer, se rapprochait de la réalité d'une manière saisissante. Torzill s'était projeté tout entier dans son œuvre de cartographe, sans doute parce que, davantage que les autres, il avait besoin de représenter ce pays métallique et volant que son infirmité l'empêchait d'explorer.*

Le premier jour, une trentaine d'unions furent célébrées. La salle était comble, les femmes avaient transformé leurs robes afin de leur donner un petit air de fête et avaient confectionné, avec les surplus de tissu, des gilets et des rubans pour les hommes. Du haut de l'alvéole, je vis d'abord Ellula et Abzalon fendre les rangs serrés de l'assistance. Je ne suis pas un spécialiste en matière d'esthétique féminine, mais je puis dire que la beauté d'Ellula, radieuse dans ses vêtements d'un blanc immaculé dont sa chevelure dénouée était le seul ornement, me bouleversa. J'ai décelé de la gravité dans son regard – les mots « douleur » et « peur » seraient sans doute plus proches de la vérité mais je n'ose les employer – et j'ai deviné que, si cette union ne s'accomplissait pas contre sa volonté, elle sacrifiait une part d'elle-même pour se plier à un ordre qu'elle était la seule à connaître. Abzalon avait l'air quant à lui d'un enfant perdu dans sa tenue grise que rehaussaient un ruban bleu, survivance des coutumes kroptes, et un court gilet de couleur pourpre. Il ne savait visiblement pas quel comportement adopter, oscillant entre allégresse et inquiétude, tantôt souriant d'un air béat, tantôt promenant des yeux effarés sur l'assistance, tantôt me lançant des regards désespérés comme un naufragé à la recherche d'une terre au milieu des flots hostiles. J'ai appris par la suite qu'Ellula avait déjà épousé un patriarche kropte avant l'invasion du Sud par les Estériens du Nord, mais, d'après ce que m'ont rapporté ses compagnes, ce mariage n'avait jamais été consommé et l'aventure matrimoniale restait pour elle un mystère. Bien qu'ayant une opinion sur la question, je ne saurai sans doute jamais pourquoi elle a choisi de la vivre en compagnie d'un homme tel qu'Abzalon. Ses visions, cet ordre secret auquel je faisais allusion quelques instants plus tôt, ont probablement tenu une place importante dans sa décision.

Je vis ensuite approcher Lœllo et Clairia. La jeune femme renfrognée que j'avais découverte dans le quartier des moncles s'était épanouie. Oh, elle n'atteindrait jamais à la perfection épurée d'Ellula, car peu d'êtres humains peuvent prétendre à cette grâce éthérée dont les dieux – ou l'Un, l'ordre cosmique, les magiciens, etc. – se montrent si avaricieux, mais le bonheur irradiant son visage escamotait ses défauts ou faisait ressortir ses qualités. Elle avait opté pour une robe d'un jaune éclatant, comme pour symboliser cette lumière qui avait surgi dans sa vie après une très longue période de ténèbres. Lœllo riait et répondait aux plaisanteries que lui lançaient les deks, mais il était empli, je crois, d'une émotion intense. Il allait enfin fonder une famille, il ne serait plus le fzal omnique, l'homme par qui s'interromprait la lignée, il n'était plus condamné à fréquenter la seule compagnie de ses souvenirs, de ses remords.

Je vis d'autre couples se diriger vers l'autel, Belladore et Juna, dont j'appris ensuite qu'elle fut l'épouse du même patriarche qu'Ellula, Jérem et Mohya, Orgal et Sveln, Yzag et Athna… et bien d'autres que je ne citerai pas ici, qu'ils me pardonnent, la liste serait trop longue et fastidieuse.

J'avais préparé un préambule dont j'étais assez satisfait – vous ai-je déjà avoué que j'ai l'autosatisfaction facile ? – mais si grande était ma nervosité que j'oubliai complètement de le prononcer. L'autre jour, je suis tombé par hasard sur ce texte et je me dois de reconnaître que mon manque de maîtrise leur a épargné un moment pénible. Que de grandiloquence, que de redondance, que de fatuité en si peu de lignes ! Je croyais me surpasser, pressé d'épouser le cours d'une histoire que je pressentais glorieuse, mes mots m'avaient dépassé. Mes ouailles n'avaient pas besoin de mon éloquence pour souligner la solennité de l'instant. Dans l'environnement du vide, à l'intérieur d'un vaisseau qui file à plus de trente mille kilomètres-seconde dans l'espace infini, la vie se fait toujours plus intense, à la limite du supportable, et les cérémonies qui la célèbrent prennent une densité inouïe.

Extrait du journal du moncle Artien.

A

VANT MÊME que le visiteur eût frappé à la porte de sa cabine, Ellula sut qui il était et ce qu'il voulait. À son réveil, elle l'avait aperçu dans une vision pendant qu'Abzalon dormait d'un sommeil paisible à ses côtés. Après leur mariage, ils s'étaient installés dans un local technique de la coursive basse, situé pratiquement en face de la porte du premier sas et équipé d'un petit cabinet de toilette. Leur premier souci avait été de briser quelques appliques afin de diminuer l'intensité de la lumière et de créer d'indispensables zones d'intimité. Les deks et leurs épouses leur apportaient à tour de rôle leurs plateaux-repas, le seul salaire qu'avait exigé Abzalon pour se charger de la surveillance permanente de cette partie du vaisseau.

En trois ans, il n'avait eu à intervenir qu'en une seule occasion, lorsqu'une dizaine de femmes kroptes avaient cherché à gagner les quartiers des deks. Elles avaient malheureusement emprunté le deuxième passage, là où la vapeur atteignait plus de quatre-vingt-dix degrés, et elles avaient été gravement brûlées aux poumons, à la gorge, sur le visage, sur la poitrine et sur les mains. Quatre d'entre

elles n'étaient pas parvenues à franchir la passerelle, Abzalon avait récupéré les six autres dans un piteux état. Belladore avait réussi à en sauver trois, les trois dernières étaient mortes dans d'atroces souffrances.

Ellula enfila rapidement sa robe. Abzalon était parti quelques instants plus tôt pour rendre une visite à celui qu'il appelait son ami de la cuve et qu'elle-même n'avait jamais rencontré, ni dans la réalité ni dans ses visions. Elle doutait parfois de l'équilibre mental de son mari, mais il ne s'était jamais montré brutal avec elle, faisant même preuve d'une douceur surprenante, compensant certaines de ses carences par une attention de tous les instants.

Elle alla ouvrir la porte et s'effaça pour laisser entrer le visiteur.

« Tu es toujours aussi belle », murmura-t-il en la détaillant avec insistance.

Elle s'abstint de lui dire qu'il avait changé, qu'il s'était installé prématurément dans sa vieillesse de patriarche. Des fils gris parsemaient ses cheveux et sa barbe, et son visage autrefois délicat s'était creusé, durci. Il resta planté devant elle pendant quelques secondes, puis il retira son chapeau et essuya d'un revers de manche les gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

« Il fait chaud dans cette cuve, ajouta-t-il. Je suppose que c'était comme ça chez toi, au bord du bouillant.

— Comment as-tu su que j'habitais là ? » demanda-t-elle d'une voix sèche.

Eshan Peskeur s'avança de deux pas vers le centre de la pièce et contempla la large couchette défaite.

« J'ai traversé à plusieurs reprises les sas et je t'ai vue avec ce… avec cet homme devant la porte de votre cabine.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Savoir si tout va bien pour toi, dit-il en écartant les bras.

— Tu le sais maintenant. »

Eshan remonta d'un geste nerveux la mèche rebelle qui lui tombait sur le front.

« Je ne vois pas beaucoup de bonheur ici…

— C'est sans doute parce que tu ne sais voir que le malheur, Eshan Peskeur.

— Ne prends pas tes grands airs, Ellula Lankvit. Affirme-moi dans les yeux que cet homme te rend heureuse, et je repars aussitôt d'où je viens. »

La prononciation de son nom de famille la ramena quatre années en arrière dans la ferme de son père, et elle fut submergée par un flot de nostalgie qu'elle endigua immédiatement.

« Les chemins qui mènent au bonheur ne sont pas nécessairement droits et courts, fit-elle sans conviction.

— À mon avis, celui que tu as choisi est particulièrement long et tortueux, renchérit Eshan. Il arrive à tout le monde de commettre des erreurs, même à toi. »

Comme tous les destructeurs, il savait remuer le fer dans la plaie, frapper là où ça faisait mal.

« Parle-moi plutôt de toi, dit-elle d'un ton mal assuré, à la fois pour changer de sujet et dissiper son malaise.

— Je vais bientôt me marier, ou plutôt ma mère m'a trouvé une épouse, la fille d'un ancien domanial de l'est du continent Sud. Quelconque, effacée comme il convient à une femme kropte, des hanches et une poitrine de yonaka, une parfaite reproductrice. Le chef de l'armée kropte ne pouvait rester plus longtemps sans descendance. Le départ des huit cents femmes a provoqué une véritable psychose de l'autre côté : les épouses et les filles sont désormais bouclées en permanence dans les cabines.

— Que sont devenues celles que vous avez ramenées de force ?

— Certaines ont été battues à mort par leur mari, les autres ont été traitées comme les putains qu'elles souhaitaient devenir. On leur a brûlé les yeux, puis on les a consignées dans le niveau 20. »

Ellula pâlit, se retint au montant de la couchette pour ne pas défaillir.

« Vouloir changer de vie n'est pas un crime… »

Les mots avaient glissé de ses lèvres comme une longue plainte.

« Dans notre situation, c'est un crime contre l'esprit, déclara Eshan. Le crime de l'egon. Nous avons besoin de nous rassembler pendant ce voyage, et non de nous disperser.

— J'ai connu autrefois un jeune homme au cœur pur du nom d'Eshan Peskeur, sur le char à vent qui nous conduisait au domaine de son père, je rencontre aujourd'hui un patriarche au cœur aussi dur qu'un rocher du massif de l'Éraklon.

— Je veux seulement amener mon peuple à bon port.

— Ton peuple ? Tu as semé la violence pour lui apparaître comme son sauveur. Ton plus grand exploit ? Avoir attaqué une ambassade de quarante deks guidés par un esprit de paix. Ces femmes aux yeux morts contempleront pour l'éternité le fond de ta conscience, Eshan Peskeur.

— Elles te maudissent, Ellula Lankvit, cracha-t-il. Tu es celle qui a prêché la révolte, qui les a entraînées sur la pente de l'egon. »

Il avait ce regard luisant, cette crispation de la bouche qui préludaient à un accès de violence. Ellula prit peur, regretta de ne pas avoir parlé de cette visite à Abzalon, espéra qu'il serait en mesure d'entendre ses cris au cas où Eshan se jetterait sur elle. Cependant, le Kropte prit une longue inspiration et parvint à recouvrer sa maîtrise.

« Nous nous sommes de nouveau placés sous l'autorité de l'eulan

Paxy, poursuivit-il d'une voix légèrement tremblante. Il nous a permis de garder notre armée de défense. J'ai obtenu que soient pardonnées toutes les épouses qui ont quitté leur famille et abandonné leurs enfants. Si elles acceptent de revenir, il ne leur sera fait aucun mal et elles reprendront leur place auprès de leur mari comme si elles n'étaient jamais parties.

— Je leur ferai part de sa proposition, mais je crains que la plupart d'entre elles n'aient aucune envie de retourner dans les domaines. Elles ont eu des enfants, les deks sont de bons maris, de bons pères…

— Où sont tes enfants, Ellula ? »

Une ombre de tristesse voila le visage de la jeune femme.

« L'ordre cosmique n'a pas encore…

— Ces mots, dans ta bouche, résonnent comme un blasphème ! siffla-t-il.

— J'essaie pourtant de me conformer à ses commandements.

— Il t'ordonne, par ma bouche, par la bouche de l'eulan Paxy, de reprendre ta place parmi les tiens.

— Il ne passe pas par vos bouches pour me parler. »

Eshan perdit à nouveau son contrôle, leva le bras, abattit son poing fermé sur l'étagère centrale qui servait de table. Les cloisons vibrèrent et les restes des plateaux-repas s'entrechoquèrent.

« Un mot de toi, un seul, et je t'imposerai comme épouse auprès de ma mère.

— Tu oublies que je suis déjà mariée deux fois…

— Ton mariage avec mon père n'a jamais été consommé, le rayon d'étoile est prêt à l'annuler. Quant à l'autre, il ne revêt aucune valeur à mes yeux. Tu couches avec un… monstre, ajouta-t-il en désignant la couchette. Je comprends que tu aies eu pitié de lui mais tu n'as pas le droit de…

— Je vois un monstre ici, et ce n'est pas lui, l'interrompit Ellula d'un ton calme mais résolu. Pars maintenant, Eshan Peskeur, et ne cherche pas à me revoir, nous n'avons plus rien à nous dire. »

Il tritura son chapeau, se dandina d'une jambe sur l'autre, puis il se dirigea d'un pas chancelant vers la porte. La main sur la poignée, il se retourna et enveloppa la jeune femme d'un regard brûlant.

« Je n'ai jamais cessé de t'aimer, Ellula. Si tu m'avais accepté, les choses auraient été différentes… »

Lorsqu'il fut sorti, Ellula s'allongea sur la couchette et pleura à chaudes larmes.

« Tu n'as donc pour moi aucun désir ? »

Assis sur l'étagère basse qui leur servait de banc, embarrassé, Abzalon baissait la tête comme un enfant pris en faute. Lœllo avait

apporté le troisième repas du jour quelques minutes plus tôt. Il leur avait annoncé, avec de la fierté dans la voix, que Clairia attendait leur deuxième enfant. Le premier, Laslo, atteignait maintenant ses deux ans, marchait comme un vrai petit homme et leur jouait des tours pendables.

« Il adore écouter chanter sa mère, comme moi, avait précisé le Xartien. Et vous, quand est-ce que vous lui faites une petite amie ? »

Il s'était aperçu du malaise engendré par sa question, s'était mordu les lèvres et avait aussitôt pris congé.

Le désir, Abzalon ne savait pas à quoi ça correspondait. Bien sûr, il aimait le contact des mains d'Ellula sur son corps, il aimait se serrer contre elle et se blottir dans sa chaleur, il aimait rester près d'elle et l'écouter respirer, mais rien d'autre ne s'éveillait en lui qu'une douleur sourde au bas-ventre, la même qu'il avait ressentie dans la chambre de la prostituée de Vrana et qui avait déclenché sa colère meurtrière. Sitôt qu'Ellula essayait de le caresser à cet endroit, il se détournait ou s'en allait.

« Regarde-moi, Abzalon. »

Elle retira sa robe et s'exhiba nue devant lui. Elle-même n'avait aucune expérience dans le domaine, mais les conversations entre les ventres-secs lui en avaient donné un aperçu théorique tantôt drôle, tantôt énigmatique. Elle avait cru deviner, lors de ses violentes confrontations avec Eshan et Kraer, qu'il suffisait à une femme de dévoiler son corps à un homme pour déclencher la montée de son désir, mais avec son mari elle n'avait obtenu aucun résultat en trois ans. Elle avait pris conseil auprès de ventres-secs très portées sur la chose. Ces dernières l'avaient abreuvée de conseils qu'elle avait tous appliqués, exception faite de certaines caresses manuelles et buccales qui entraînaient de brutales réactions de rejet de la part d'Abzalon. Elle avait déployé des trésors de patience les deux premières années, car elle comprenait qu'il devait être apprivoisé avec la plus grande douceur, mais elle avait commencé à s'en irriter les derniers mois, d'autant qu'elle percevait l'appel pressant de son propre corps, qu'elle frémissait intérieurement, que l'attention et la tendresse ne lui suffisaient plus.

Abzalon contempla le corps d'Ellula puisqu'elle l'en priait. Il voyait bien qu'elle attendait de lui une réaction, quelque chose comme une affirmation de sa virilité. Il trouvait beaux son ventre lisse ombré d'un duvet sombre, ses jambes longues et fines, ses hanches et ses épaules à l'arrondi délicat. Les seins, en revanche, le laissaient perplexe : il n'avait pas encore réussi à se déterminer face à ces deux éminences tendres dont le sommet s'ornait d'un mamelon plus foncé, plus dur. Parfois il lui prenait l'envie de les saisir à pleines mains, d'y enfouir son visage, parfois le traversait l'impulsion de les arracher comme de

mauvaises herbes. La neutralité du Qval ne lui avait pas permis de pénétrer dans la région de sa mémoire où se terrait l'explication de ces réactions contradictoires, comme si c'était à lui et à lui seul de résoudre son problème.

Elle s'approcha de lui et posa son front contre le sien. Son odeur, plus forte que d'habitude, une odeur puissante et musquée de femme, le grisa.

« Nous devons tout tenter pour former un vrai couple, Abzalon », chuchota-t-elle.

Il prit conscience que le moment était venu d'affronter l'épreuve qu'il était parvenu à repousser pendant trois ans.

« La dernière fois qu'une femme a essayé, elle est passée par la fenêtre et s'est retrouvée cinquante mètres plus bas, admit-il rapidement, la gorge sèche. J'deviens fou quand on me touche là (il désignait son bas-ventre), c'est comme si on enfonçait une manette pour faire exploser un engin magnétic.

— Par bonheur, il n'y a pas de fenêtre dans notre cabine, dit Ellula avec un sourire.

— J'connais plein d'autres façons de tuer. » Il la fixa d'un air douloureux. « Je ne veux pas te tuer, Ellula.

— La mort ne me fait pas peur. Aie seulement confiance en toi comme j'ai confiance en toi. »

Il émit un grognement qu'elle interpréta comme un acquiescement. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se contenter d'une relation tronquée, d'une tricherie. Ils avaient uni leurs vies pour le meilleur et pour le pire, il leur fallait provoquer le pire puisque le meilleur tardait à venir. Les héros de l'Amvâya n'hésitaient pas à risquer leur vie en affrontant les mille démons de l'Egon, en lançant leurs frêles embarcations sur l'océan bouillant. Comme l'Ellula des légendes, elle devait débusquer le démon d'Abzalon ; comme les demi-dieux des mythes astafériens, il devait s'engager dans le labyrinthe intérieur où se cachait son tyran.

Tremblant de tous ses membres, il se laissa dévêtir comme un enfant, marqua juste une légère résistance lorsqu'elle lui retira son pantalon. Elle se recula, le couvrit d'un regard caressant, puis l'embrassa avec une ferveur inhabituelle, avec la même attention, le même recueillement que si c'était leur premier et dernier baiser. La douleur, la plante vénéneuse, grimpait déjà le long de sa colonne vertébrale et lui incisait les nerfs. Ce fut pire lorsque la bouche d'Ellula, après avoir rampé sur sa poitrine et sur son ventre, cueillit délicatement son sexe. Une écharde acérée, brûlante, le transperça de part en part. Il s'agrippa à l'étagère pour résister à l'impulsion qui lui commandait de l'empoigner par les cheveux et de la projeter de toutes ses forces contre la cloison. Un hurlement terrifiant s'échappa de sa

gorge. Ses genoux tremblaient, frappaient les tempes, les bras, les épaules d'Ellula, mais elle resta accroupie entre ses jambes, effrayée, les larmes aux yeux, la bouche pleine de ce bout de chair qui refusait de grandir, les mâchoires douloureuses, levant de temps à autre les yeux sur les grosses mains qui tournoyaient autour d'elle comme des rapaces ivres de colère, qui pouvaient à tout moment s'abattre sur elle et lui briser les os du crâne. Il agrippa soudain une mèche d'Ellula et la repoussa avec une telle brutalité qu'elle crut entendre craquer ses vertèbres. Il se releva et la tira par les cheveux sur quelques mètres. Poupée désarticulée, elle heurta violemment l'étagère basse, tomba sur le plancher métallique, entrevit le visage d'Abzalon déformé par la haine, un masque funeste et grimaçant de démon. Envahie d'une peur immense, elle n'éprouvait aucun regret, elle était allée aussi loin que le lui ordonnait son devoir d'épouse. L'ordre cosmique ne lui avait pas permis de réconcilier Abzalon avec lui-même, mais il choisissait l'heure et la manière, et elle se conformait à sa volonté, non pas avec la résignation des épouses kroptes mais comme une femme libre, consentante. Elle ne pleurait pas sur elle-même ni sur les chocs qui lui meurtrissaient le cou, les hanches, la poitrine et les jambes, mais sur lui, sur l'homme blessé qui refusait d'être aimé. Il la souleva comme une brindille, la tint à bout de bras pendant un temps qui s'étira indéfiniment, poussant des gémissements qui ressemblaient à des vagissements de nouveau-né. Elle lui posa alors la main sur le front, un geste de pardon. Il se tendit pour la catapulter contre la porte, hésita, vacilla, libéra un long cri de désespoir, puis il se dirigea vers la couchette où il la reposa et se laissa choir sur le plancher, la tête entre les mains.

Pendant de longues minutes, elle demeura allongée sur la couchette, couverte de sueur, incapable d'esquisser le moindre geste, tandis que le silence de la cabine s'emplissait des sanglots d'Abzalon. Elle décida de ne pas permettre au sentiment d'échec de s'installer entre eux, se secoua, l'invita à la rejoindre d'une pression de la main sur l'épaule. Il tourna vers elle un visage bouleversé et vint docilement s'étendre à ses côtés.

Elle déploya toute sa sensibilité, toute sa tendresse lors de sa deuxième tentative. La crise qui le secoua alors fut moins longue et surtout moins violente que la précédente. Il se tordit de douleur sur la couchette, griffa la cloison, mais n'essaya pas de fuir ni ne chercha à la frapper. Attentive à ses réactions, elle s'interrompit lorsqu'il fut sur le point de franchir le seuil intolérable de la souffrance et le laissa se reposer. Elle revint à la charge un peu plus tard avec la même douceur, avec la même détermination. Elle l'embrassa, lui lécha le visage, aventura sa bouche et ses mains sur son torse, sur son ventre, eut la sensation que sa peau rugueuse s'était relâchée, assouplie. Ses

caresses ne déclenchèrent plus que de brèves convulsions, des répliques décroissantes de la colère qui avait failli les emporter tous les deux. Il transpirait en abondance et ses plaintes sourdes exprimaient autre chose que la souffrance. Elle surmonta son épuisement, la lourdeur de ses membres, la crispation de ses mâchoires pour persévérer, d'autant qu'il lui semblait percevoir d'infimes soubresauts dans la chair flasque qui lui distendait la bouche. Il ne bougeait plus, ne respirait plus, comme s'il craignait de dissiper par un mouvement maladroit la magie de l'instant. Car son sexe se gorgeait peu à peu, c'étaient maintenant des ondes de plaisir, encore ténues, encore fragiles, qui se diffusaient dans son bas-ventre.

Gagnée par les crampes, tétanisée, suffocante, secouée de spasmes, Ellula avait perdu le contrôle de ses gestes. Elle abandonna, se recula, rouvrit les yeux, ne put retenir une exclamation de surprise. À quelques centimètres de ses yeux se dressait un aiguillon luisant, imposant, intimidant, aussi droit et lisse que le reste du corps d'Abzalon était granuleux et tordu.

« Tu as réussi, Abzalon ! » s'écria-t-elle, riant et pleurant en même temps.

Elle oublia sa fatigue, l'enlaça, l'embrassa. Il riait et pleurait également, la tête relevée et penchée vers l'avant pour mieux contempler le chef-d'œuvre.

Ils restèrent enfermés dans la cabine durant une période équivalente à une semaine, se levant seulement pour ramasser les plateaux-repas déposés devant leur porte par des visiteurs d'abord inquiets puis, avertis par les bruits qui traversaient les cloisons métalliques, rassurés et hilares.

« Ainsi donc, vous n'avez pas résisté à l'appel du misérable tyran qui vous pend entre les jambes ! grommela le moncle Gardy.

— Certaines pulsions sont plus fortes que les nanotecs et le conditionnement réunis », répliqua son interlocuteur.

Le vieil ecclésiastique referma soigneusement la porte du minuscule réduit qui lui tenait lieu de laboratoire et remit la clef dans la poche de sa robe noire.

« Le mariage est la meilleure manière de passer inaperçu », ajouta le visiteur.

Le moncle Gardy s'assit à son bureau et rangea son nécessaire d'écriture. Avant de refermer son journal, il jeta un coup d'œil sur une page surchargée de ratures et haussa les épaules.

« La communication télémentale me serait plus utile que l'écriture, marmonna-t-il en classant le cahier dans un tiroir. Je n'aime pas dépendre d'un hasardeux.

— Je suis un pur clone ! protesta son vis-à-vis. Mes parents se sont convertis à la religion du Moncle.

— Un clone qui laisse une grande place au hasard, qui se hâte de disperser ses gènes avec une hasardeuse.

— Une Kropte. Mais elle n'est pas enceinte, moncle. Je crains fort que mon sperme ne souffre d'insuffisances génétiques. Il est difficile à un clone de procréer par les voies naturelles. En revanche, la source de l'amour et du plaisir n'est pas encore tarie. »

Le masque impénétrable du moncle Gardy se plissa légèrement, signe chez lui de désapprobation.

« Je suppose que vous n'êtes pas venu me voir pour m'entre-tenir de vos coucheries. Êtes-vous sûr que vous n'avez pas été suivi, au moins ?

— Un jeu d'enfant. Le monstre de la coursive basse file le parfait amour avec sa belle. Je m'arrange de temps à autre pour leur porter leurs repas. J'ai reçu deux communications récemment… »

Le visiteur s'interrompit et considéra l'ecclésiastique d'un air narquois. À chacune de leurs entrevues, il sautait sur l'occasion de lui démontrer la supériorité que lui conférait son statut de communicant. Sans lui, sans ses confrères mentalistes, *L'Estérion* ne serait qu'un vaisseau voguant dans l'espace sous le seul contrôle de ses RP, des robots pilotes d'un nouvelle génération dont les techniciens n'avaient pas eu le temps de contrôler la fiabilité. Lui était bourré de nanotecs qui contenaient les instructions de pilotage en cas de panne et bien d'autres fonctionnalités qu'il ne connaissait pas encore.

« Deux communications, disiez-vous, le relança le moncle, ravalant son orgueil.

— La première émane du nouveau pouvoir estérien, répondit le visiteur, satisfait de cette maigre victoire. Nos supérieurs, là-bas, souhaitent prolonger l'expérience même si elle ne correspond pas à ce qu'ils en attendaient.

— Leur avez-vous précisé que nous courons le plus grand risque de répandre les germes du hasard sur le nouveau monde ?

— Il m'ont répondu qu'il nous restait cent seize ans de voyage pour inverser la tendance.

— Leur avez-vous parlé de la trahison du moncle Artien ?

— Vous êtes son supérieur par l'expérience et par l'âge, il vous revient donc de résoudre le problème.

— Pas facile, il se terre depuis trois ans dans les quartiers des deks. Mais c'est un enragé de la plume et il viendra un jour ou l'autre reprendre son nécessaire d'écriture.

— Je peux lui régler son compte. »

Le moncle Gardy contempla pendant quelques secondes la tache de lumière dessinée par l'applique sur la cloison grise. Il sembla au visiteur que les draps et couverture de la couchette n'avaient pas été défaits depuis bien longtemps, comme si l'occupant des lieux n'éprouvait plus le besoin de dormir.

« Ne prenons pas ce risque, reprit l'ecclésiastique. Imaginez qu'on vous surprenne : on vous exécuterait et j'aurais perdu mon seul contact avec Ester.

— Vous me sous-estimez, moncle. Je sais parfaitement me montrer aussi discret qu'un serpensec du désert intérieur du continent Nord. »

Le moncle Gardy en appela à tout son contrôle pour ne pas trahir le trouble dans lequel le jetaient les paroles du visiteur. Il scruta son interlocuteur pour tenter d'y déceler une intention, une indication, mais la lumière vive de l'applique devant laquelle se tenait ce dernier formait un contre-jour et rendait son visage indéchiffrable. Pourtant, cette allusion au serpensec, un reptile noir et long de deux centimètres dont le venin tuait en moins de cinq secondes, ne pouvait pas être une coïncidence.

« Je n'en doute pas, articula-t-il d'une voix neutre. Mais, puisque vous me contraignez à préciser les choses, je représente l'Église dans *L'Estérion* et je considère que cette tâche m'incombe.

— Comme vous voulez. N'oubliez pas cependant que je ne suis pas le seul mentaliste dans ce vaisseau.

— Qui sont les autres ?

— Je ne les connais pas. Pas encore. Et, d'ailleurs, ils ne se connaissent pas nécessairement eux-mêmes : l'Hepta en a programmé quelques-uns à leur insu, avant ou pendant leur incarcération à Dœq.

— Mais ceux-là, à qui obéiront-ils ? »

Le visiteur haussa les épaules.

« Tout dépendra de l'issue de la guerre technologique que se livrent les manipulateurs du nouveau pouvoir estérien et ceux du Sexta-libre. De chaque côté ils s'efforcent d'implanter de nouvelles données, d'effacer ou de reprogrammer les nanotecs. Les miennes reçoivent des impulsions contradictoires. Aujourd'hui je vous parle en allié, demain on m'ordonnera peut-être de vous éliminer.

— Je ne suis pas de ceux qu'on élimine facilement… »

Le moncle Gardy crut discerner un sourire sur le visage de son vis-à-vis.

« Un nouveau problème commence à se poser : la distance. Il semblerait que la pensée soit elle-même confrontée aux difficultés de l'espace-temps. Cela ne se traduit pas en termes de décalage temporel, comme la lumière, mais par la qualité de l'émission et de la réception, un peu comme les ondes magnétiques. En gros, les émetteurs et les

récepteurs manquent de puissance. J’estime que nous serons définitivement coupés d’Ester dans une dizaine, peut-être une quinzaine d’années, à moins que d’ici là les techniciens n’aient réussi à mettre au point des amplificateurs télémentaux, des sortes de télescopes de la pensée. Les deux camps ont engagé une course de vitesse qui porte à la fois sur la réalisation de ces amplificateurs et sur la reprogrammation des nanotecs des agents.

— Si je comprends bien, nous risquons un jour ou l’autre de nous retrouver livrés à nous-mêmes.

— Les passagers de *L’Estérion* le sont déjà, moncle. L’individu est aisément contrôlable, le groupe bien moins. Les interactions humaines multiplient les combinaisons, les probabilités. Comment prévoir, ainsi, que plus de huit cents femmes kroptes déserteraient leurs quartiers pour passer chez les deks ? Comment prévoir qu’elles seraient unies à ces mêmes deks par un moncle ?

— L’échec des mentalistes… commença l’ecclésiastique.

— Est également le vôtre ! coupa le visiteur. Ni l’ancien Hepta ni l’Église ne sont parvenus à vaincre le hasard, leur ennemi commun. Vous avez essayé de le combattre par la sélection génétique, nous nous sommes efforcés d’éradiquer les aspects irrationnels du comportement humain et dérivé, mais certains éléments nous ont échappé, à vous et à nous. Votre moncle Artien est un pur produit de vos éprouvettes, et pourtant il semble attiré par la diversité génétique comme un insecte par la lumière. »

Le moncle Gardy se releva et fit quelques pas en direction de la porte, les mains derrière le dos, la tête rentrée dans les épaules. Il paraissait sur le point de s’effondrer à tout moment, comme un arbre creux ployant sous le poids de ses branches. Cependant, le visiteur ne se laissait pas abuser par les apparences : une énergie farouche animait le représentant de l’Église, qui non seulement lui donnait une vigueur surprenante mais en faisait également un être agissant, dangereux. Son eau d’immortalité pouvait prolonger ses fonctions biologiques pendant encore cinquante ou soixante ans, voire plus, et il était tellement pénétré de l’importance de sa mission qu’il ne se résoudrait jamais à passer le relais aux aspirants, ravalés au simple rang de serviteurs ou de cobayes, que son esprit resterait tendu vers un but qui deviendrait de plus en plus obsessionnel.

« Vous avez parlé d’une deuxième communication, reprit le vieil ecclésiastique en se retournant et en posant un regard impénétrable sur le visiteur.

— Personnelle. Vous savez, la mentaliste avec laquelle j’ai eu des relations très… irrationnelles.

— Une manie chez vous !

— Quelque chose a dû se passer dans mon éprouvette ! Ma

correspondante souffre de mon absence, au point qu'elle prend tous les risques pour me contacter. De mon côté je me console avec mon épouse : les femmes kroptes ont des ressources insoupçonnées. Elles ont été sevrées d'amour pendant des siècles et elles se donnent comme si leur vie en dépendait.

— Épargnez-moi ce genre de détails, je vous prie !

— Je vous épargnerai en ce cas l'ensemble de la communication. Je me bornerai à vous dire que des vagues de répression de plus en plus dures déferlent sur Ester, que le Sexta-libre organise la résistance, que les puits bouillants se sont subitement réveillés et ont fait pleuvoir un déluge meurtrier sur le continent Nord.

— Rien d'autre ?

— Une dernière chose peut-être : des millions d'hommes et de femmes se sont rassemblés dans les rues et sur les places des principales métropoles du Nord pour protester contre le tout nouveau décret impérial interdisant la conception naturelle. Ils ont tous été exterminés. Il ne sera pas facile d'extirper l'aspiration au hasard dans l'esprit humain. »

Sur ces paroles, le visiteur s'inclina et se retira. Le moncle Gardy attendit qu'eût décru le bruit de ses pas pour s'enfermer dans le placard minuscule qu'il avait aménagé en microlaboratoire. L'entrevue avec le visiteur ayant dissipé ses derniers doutes, le temps était pour lui venu de réveiller sa légion.

Kephta et deux femmes se présentèrent à l'appartement d'Eshan, revêtues de robes et de coiffes ornées de rubans. On les avait exceptionnellement autorisées à sortir de leur cabine pour aller chercher le marié. En l'honneur d'Eshan Peskeur, le commandant de l'armée kropte, on avait exhumé la tradition qui voulait que les mères conduisent leurs fils jusqu'à la porte du temple où se déroulait l'office, en l'occurrence jusqu'à l'entrée de la place octogonale du niveau 10. Elles devraient ensuite abandonner la place aux patriarches et regagner leur logis, escortées par des soldats. Il serait permis à une seule femme de rester en compagnie des hommes, la future épouse.

« Tu n'es pas encore prêt, Eshan ? » s'étonna Kephta.

Il se rendit alors compte qu'il n'avait pas passé sa chemise. Il posa un regard froid sur sa mère. Il trouvait particulièrement ridicules sa robe jaune et serrée à la taille qui glorifiait sa corpulence, sa coiffe de dentelle blanche qui soulignait l'empâtement et la mollesse de son visage. Les deux autres, des femmes âgées qu'il avait autrefois aperçues dans les coursives, lui firent l'effet de branches desséchées. Ce mariage tramé par sa mère lui apparaissait comme une odieuse tentative de ramener un semblant de vie dans un monde mort.

Elle voulut l'aider à se vêtir, mais il ne supportait plus le contact de ses mains et il la repoussa sans ménagement.

« Quelque chose ne va pas ? » s'inquiéta Kephta.

Elle lui avait pourtant trouvé une épouse digne de son rang, une Kropte issue d'un bonne famille, elle s'était démenée auprès des patriarches et des eulans afin que lui soit alloué, au niveau 5, un spacieux appartement de quatre chambres dans lequel il avait emménagé depuis quelques jours.

Il grommela quelques mots inintelligibles puis il enfila sa chemise, posa son chapeau sur sa tête, écarta d'un geste rageur les extrémités du ruban bleu qui lui tombaient dans le cou. Il décelait des lueurs de réprobation dans les yeux des deux femmes âgées. Elles semblaient porter sur lui un jugement qui allait bien au-delà de son comportement avec sa mère.

Une dizaine de soldats les attendaient dans la coursive, armés de leurs piques, de leurs épées et de leurs boucliers. Dérisoires étaient leurs armes, leurs uniformes, leur vénération, aussi dérisoires que la bataille contre une poignée de deks qui lui avait conféré ses titres de gloire, aussi dérisoires que les anciennes coutumes des grands domaines du continent Sud qu'on s'obstinait à perpétuer dans un espace métallique et confiné. Eshan concevait des doutes sur sa capacité à honorer la jeune Kropte soumise et dodue qu'on s'apprêtait à pousser dans ses bras. Elle se prénommait Elona, il l'avait rencontrée à trois reprises et il n'avait éprouvé pour elle qu'une indifférence teintée d'agacement. Elle n'était pas laide, l'or de sa chevelure s'associait à la générosité de ses hanches et de sa poitrine pour ajouter un soupçon de sensualité à un visage et un corps ordinaires, mais sa voix haut perchée, presque criarde, sa conversation insipide, hachée de petits rires de gorge avaient grandement irrité le promis, qui avait failli tourner les talons et l'abandonner à ses ruminations comme une yonaka dans son enclos.

Il s'était également contenu pour ne pas traverser ce minuscule océan bouillant qu'était la cuve. Il était ressorti mortifié de son entrevue avec Ellula et il avait conçu le projet de l'enlever pour la contraindre à l'aimer. Mais quelque chose l'en avait dissuadé, la crainte d'un nouveau refus peut-être, ou encore cette tendance à l'atermoiement qui l'avait déjà empêché de s'enfuir avec elle quelques années plus tôt.

Les rares hommes et enfants mâles qu'ils croisèrent dans la coursive agitèrent leur chapeau, un sourire entendu sur les lèvres. Ils empruntèrent l'étroit escalier en colimaçon qui montait au domaine 6. Débouchant en tête sur le palier supérieur plongé dans l'obscurité, Eshan faillit heurter deux femmes qui obstruaient le passage. De fort méchante humeur, il leur demanda ce qu'elles fabriquaient en dehors

de leurs appartements, puis, avant qu'elles n'aient eu le temps de se justifier, il se rendit compte qu'elles marchaient à tâtons. Il les examina, discerna les cavités béantes sous leurs sourcils, comprit qu'elles faisaient partie du groupe des ventres-communs, ces femmes que, trois ans plus tôt, les soldats avaient reprises avant qu'elles ne franchissent les sas. On leur avait brûlé les yeux afin que leur regard ne se pose jamais plus sur le peuple qu'elles avaient trahi et on les avait logées au niveau 20, dans l'ancien domaine des ventres-secs. L'eulan Paxy les avaient déclarées « ventres-communs », du nom de la coutume qui avait régi la vie des prostituées dans des temps très anciens. N'importe quel homme célibataire ou trop jeune pour envisager le mariage pouvait disposer d'elles à sa guise. Eshan lui-même et plusieurs de ses officiers, mariés ou non, s'étaient invités à plusieurs reprises au niveau 20 pour s'amuser avec ces proscrites dont l'infirmité engendrait des situations cocasses. La première fois que sa bande de soudards et lui-même s'étaient introduits dans leur domaine, elles avaient pris peur, s'étaient cognées comme des alviolas affolées sur les cloisons, sur les portes, sur les montants des couchettes. Ils en avaient soumis quelques-unes à tous leurs caprices. Eshan n'en avait retiré aucune fierté mais, au moins, cela lui avait permis de ne plus penser à Ellula, au gâchis de sa vie.

Les deux ventres-communs se plaquèrent contre la cloison pour lui céder le passage, mais il ne bougea pas, pétrifié, harcelé par les remords. Leurs yeux morts le regardaient au fond de sa conscience, selon l'expression d'Ellula. L'obscurité était devenue leur royaume et, puisqu'elles n'étaient plus trompées par les apparences, elles voyaient mieux que les autres la noirceur de son âme.

« On t'attend au temple, Eshan ! » s'impatienta Kephta.

Les deux ventres-communs attendaient, terrorisées. Il se rendit compte que l'une d'elles était enceinte, peut-être de lui. Leurs enfants leur étaient systématiquement arrachés, et on les apercevait parfois dans les coursives, immobiles, attentives aux vagissements des nourrissons, ignorant que, comme dans les temps très anciens, les patriarches jetaient les fruits de leurs entrailles dans les grands vide-ordures placés à chaque extrémité des coursives.

« Eshan ! répéta Kephta.

— Vous êtes trop pressée de me marier avec quelqu'un qui vous ressemble, ma mère ! » cracha Eshan.

Il se retourna, retira son chapeau, arracha le ruban bleu, le roula en boule et le lança sur Kephta. Les rides des deux accompagnatrices de sa mère se creusèrent de surprise et d'indignation. Un peu plus bas, les soldats demeurèrent impassibles.

« Eshan…

— Je la détesterai comme je vous déteste aujourd'hui. Comme je

déteste les Kroptes et leurs stupides coutumes ! Comme je me déteste ! » Sa voix gonflée de colère et de tristesse flotta un long moment dans la coursive du niveau 6. « Trouvez donc un autre reproducteur pour la yonaka que vous avez sélectionnée ! »

Kephta tomba à genoux sur la première marche de l'escalier et agrippa les jambes de son fils.

« Je n'ai jamais oublié Ellula, ma mère, poursuivit-il en la couvrant d'un regard haineux.

— Je ne le savais pas, balbutia la grosse femme.

— Vous le saviez, mais vous aviez peur d'elle, de ce qu'elle représentait.

— Je te demande pardon, pardon, pardon… » La voix de Kephta n'était plus qu'une succession de gémissements et de sanglots. « Nous organiserons une expédition pour aller la chercher, elle deviendra ta deuxième épouse, ta première si tu veux. »

Du pied, il la frappa sans ménagement sur les épaules et les bras pour la contraindre à le lâcher, puis, lorsqu'elle se fut affalée de tout son long sur le plancher, il s'en écarta avec la même vivacité qu'un charognin devant l'ombre d'un aro.

« Trop tard, mère. J'ai ouvert la porte du malheur, je dois maintenant la refermer. »

Il contourna les ventres-communs figées contre la cloison et s'éloigna en courant dans la coursive.

« Rattrapez-le ! » s'égosilla Kephta.

Les soldats ne réagirent pas. Ils obéissaient aux ordres des officiers et des eulans, pas aux braillements d'une mère hystérique.

Eshan contempla un long moment le ciel étoilé par le hublot ovale. Il avait découvert ce minuscule sas deux ans plus tôt, après avoir extirpé les énormes rivets d'une trappe qui donnait sur une succession d'échelles et de passerelles également protégées par des trappes fixées au plancher et dont les rivets étaient à moitié descellés. Au fond d'un passage étroit, il était tombé sur une porte ronde munie d'un hublot et avait compris qu'il suffisait d'appuyer sur le bouton inséré dans la cloison pour en déclencher l'ouverture.

Il avait longtemps hésité devant le champignon de couleur rouge, craignant de provoquer une catastrophe, puis il avait pris la décision de s'en entretenir avec le vieux moncle malgré la méfiance et la répugnance que lui inspirait ce dernier. Le robe-noire lui avait précisé qu'il avait probablement découvert un sas de secours, une pièce tampon entre l'extérieur et l'intérieur du vaisseau, destinée à une éventuelle réparation ou à une évacuation d'urgence. Le moncle avait ajouté qu'il n'avait pas besoin de prendre de précautions particulières

tant qu'il n'actionnerait pas le mécanisme de la deuxième porte, celle qui débouchait directement sur le vide.

« Bien que n'étant pas spécialiste des engins spatiaux, je pense que les deux portes sont de toute façon coordonnées, c'est-à-dire que la deuxième refusera de coulisser tant que la première ne se sera pas hermétiquement refermée. Une dépressurisation brutale risquerait en effet de causer d'irréparables dommages au vaisseau. À moins que vous en ayez assez de la vie, je vous déconseille fortement toute promenade dans l'espace : en deux secondes, vous vous retrouveriez à soixante mille kilomètres de *L'Estérion.* »

Eshan s'était introduit à trois reprises dans le sas, avait collé son visage au hublot de la porte extérieure et avait admiré le ciel étoilé, légèrement voilé par le halo bleuté du bouclier protecteur du vaisseau.

Ce ciel qu'il n'avait pas contemplé depuis une éternité.

Saisi de vertige, il avait dû déployer toute sa volonté pour ne pas actionner le mécanisme de la deuxième porte, pour ne pas se jeter dans cet océan de ténèbres qui lui promettait l'oubli.

Une veilleuse déposait sa lumière orangée sur les cloisons et le plancher lisses. Son regard heurta le bouton, plus petit et noir celui-ci.

« Ellula… »

Avec elle, il aurait accompli des merveilles. Il eut l'impression qu'elle se tenait à ses côtés, qu'elle l'encourageait d'un sourire chaleureux. Son index se dirigea par mégarde vers le bouton. Une voix vibrante retentit, qui glissa sur lui comme de l'eau sur le poil d'un yonak. Quelqu'un lui demandait s'il avait pris toutes ses précautions et l'informait que le panneau extérieur se refermerait automatiquement dans les cinq secondes après sa sortie.

« Ellula. »

Le bouton s'enfonça sans résistance, la porte coulissa, le silence de l'espace envahit le réduit minuscule. Aspiré par le vide, Eshan Peskeur eut la fugitive impression d'embrasser l'infini.

CHAPITRE XV

DJEMA

Je t'ai parlé, il y a maintenant une cinquantaine d'années estériennes – eh oui, je vieillis, mais mes molécules correctrices font leur boulot […] signale que je suis encore très désirable, même si je n'ai plus le même appétit charnel –, de Mald Agauer et de Lill Andorn, cette ancienne membre de l'Hepta et son assistante qui avaient disparu de la circulation. Je pensais qu'elles avaient été […]l'une de ces terribles vagues de violence qui s'abattent régulièrement sur Ester et sur le Voxion […] la plupart des mentalistes ont […] dispersés ou massacrés […] échappé moi-même à la mort à de nombreuses reprises […] Les légions du moncle répandent la terreur dans les cités livrées au pillage et à […] L'empereur Holl, le fils aîné et successeur de Zjor, a été déposé par l'Église, promené pendant sept jours entièrement nu dans une cage transparente infestée de rondats […] a lutté longtemps contre les rongeurs qui le harcelaient, puis ils lui ont happé les jambes, les bras, lui ont sauté à la gorge et l'ont dévoré vivant […] Ester, gouvernée par le conseil des dioncles. Le Sexta-libre est devenu un trio, trois des membres dirigeants ayant été capturés et condamnés à subir un châtiment public plus cruel encore que celui de Holl. Je me suis retrouvée séparée de mon groupe, j'ai erré sur le continent Nord, me cachant dans les maisons abandonnées ou dans […] violée par un de ces groupes de miséreux qui hantent les transports publics estériens. D'en parler me donne la nausée, surtout à cause de l'odeur […] péripétie si je me suis enfuie sur le continent Sud, pris d'assaut par des millions d'émigrants portés par l'espoir d'une vie meilleure.

J'ai bien cru mourir à bord du bateau […] une succession de tempêtes terrifiantes […] En moins de trente ans, les techniciens du Nord ont épuisé la plus grande partie des ressources du Sud. Les cités ont poussé à la vitesse de champignons […] tous les problèmes liés à une urbanisation anarchique : surpopulation, taudis, criminalité, famine, épidémies, trafics de toutes sortes […] meurent de faim dans les rues, les femmes et leurs filles, âgées parfois de dix ans, se prostituent pour une galette de fizlo, les hommes s'abrutissent de mauvais alcool, les soldats estériens prélèvent une

part exorbitante sur toutes les transactions, les légions du Moncle surgissent tous les deux ou trois jours, pillent, brûlent, massacrent. La première cité que j'ai traversée, La-Ne-Vra, ressemblait à un champ de bataille. Des cadavres jonchaient par centaines les rues et les trottoirs, la fumée et l'odeur rendaient l'atmosphère irrespirable […] heureusement sous la protection d'un homme que j'avais rencontré dans le bateau et que j'avais trouvé suffisamment digne d'intérêt pour lui ouvrir mes cuisses […] un chasseur, un aventurier armé d'un foudroyeur et dont la carrure imposait le respect […] comme un pied, et encore, un pied, surtout le tien, eût certainement fait preuve d'une sensibilité et d'une adresse supérieures […] m'a permis en tout cas de ne pas être importunée par les pouilleux qui pullulent […] sa jalousie morbide, j'ai réussi à lui fausser compagnie aux environs du péripôle […] ne supportais plus sa brutalité […] me suis retrouvée à Gloire-de-l'Un, anciennement Genko. Ce petit relais de chasse s'est métamorphosé, par la magie de l'immigration, en un gigantesque bidonville. Les gisements de stafer, découverts vingt ans plus tôt, ont attiré des milliers de prospecteurs alléchés par la possibilité de faire rapidement fortune, puis les compagnies estériennes ont posé leurs grosses pattes sur la région et ont racheté toutes les concessions, n'hésitant pas à recourir à la menace et au meurtre si nécessaire. Elles se sont livré une guerre farouche pour […] La violence […] omniprésente, presque palpable […] rapatrié les spécialistes voxions pour exploiter les mines, un afflux que les premiers colons ont considéré comme une provocation.

J'ai survécu dans les entrailles putrides de Gloire-de-l'Un en me prostituant […] pas très glorieux mais je n'avais pas d'autre choix que d'exploiter mes seules ressources, mon corps artificiellement conservé par les nanotecs, ce corps que tu as autrefois si divinement célébré. Je pensais à toi tandis que, pour cinq misérables estes, mes clients me plantaient leur soc immonde dans le ventre, qu'ils m'envoyaient leur épouvantable haleine dans les narines, qu'ils frottaient leur crasse à ma […] et se soulageaient dans un beuglement de yonak. Cette période n'a pas été la plus agréable de mon existence mais il me fallait sans doute descendre au plus bas pour entrevoir […] certitudes mentalistes s'étaient effilochées l'une après l'autre comme les fils d'une trame usée.

J'ai essayé de recontacter mentalement les éléments dispersés du mouvement, mais personne n'a répondu à mes sollicitations, soit qu'ils aient succombé à la répression monclale, soit qu'ils aient désactivé leurs canaux pour ne pas risquer l'interception. Tu ne peux pas savoir à quel point je t'ai envié. À propos, je ne t'ai pas encore demandé comment tu allais, ni comment allait ta Kropte d'épouse ? Mais ne parlons pas de choses qui […] Alors que je commençais à perdre espoir et que je songeais de plus en plus sérieusement au suicide, un de mes clients, un Kropte, un des rares rescapés du génocide – tu vois, j'ai couché moi aussi avec un Kropte, nous sommes quittes, mais, contrairement à ta maîtresse de

l'espace, il n'avait aucun don pour les choses du sexe –, m'a parlé de cette réserve près du pôle où, selon lui, deux mentalistes s'étaient rendues quelques dizaines d'années plus tôt. La réserve n'avait pas conservé bien longtemps son statut. Chassée par les compagnies, la dernière peuplade kropte s'est réfugiée plus au sud, au milieu des glaces éternelles. Toujours d'après mon client – dix estes pour une passe de deux minutes et une conversation d'une heure, une bonne affaire finalement –, une des deux mentalistes, la plus ancienne, était morte, l'autre vivait toujours sur la banquise.

J'ai immédiatement […] le lien avec Mald Agauer et Lill Andorn […] rassemblé mes maigres économies, j'ai stipendié un chasseur […] Après le relais de Toukl, cette brute a voulu […] dans la neige mais je ne l'ai pas supporté, je l'ai tué avec son propre coutelas et j'ai moi-même piloté son autogliz jusqu'à la banquise. Là, j'ai erré sur la glace jusqu'à ce que l'appareil tombe en panne de carburant, et je serais probablement morte de faim et de froid si je n'avais pas reçu une impulsion télémentale m'enjoignant de marcher en direction du sud. Je ne savais pas si cette pensée émanait réellement d'un correspondant ou si elle n'était qu'une expression de mon subconscient, toujours est-il que je n'avais plus rien à perdre et que je me suis exécutée. J'ai déambulé pendant des heures sur la banquise, transie, exténuée, émerveillée par le spectacle de cette immensité immaculée et irisée par les pâles rayons de l'A. J'avais l'impression d'avancer vers ma mort, ou ma rédemption, vers un état apaisé en tout cas, et puis, au moment où je m'apprêtais à m'allonger sur la glace, vidée de mes forces, soulagée, heureuse presque de mettre un terme à l'absurdité de mon existence, t'aimant comme au premier jour – j'ai définitivement décidé d'apposer le mot amour sur mes sentiments envers toi, malgré l'irruption dans ta vie de cette peste kropte –, j'ai vu approcher deux grands aros blancs, deux bêtes magnifiques dont la course aérienne soulevait de somptueuses gerbes blanches. Je n'ai pas eu le temps d'éprouver la moindre peur, j'ai aperçu le traîneau qu'ils tiraient et les silhouettes des trois hommes de l'équipage […] d'un rêve, avoir franchi un seuil où les désirs se concrétisent sous la forme de mirages, mais j'ai été soulevée, allongée sur un confortable matelas de peaux, roulée dans d'épaisses couvertures, j'ai senti une douce chaleur investir peu à peu mon corps et chasser le froid de mes membres […] transportée dans un village de glace édifié autour d'un large puits d'eau tiède. Là, une femme est venue à ma rencontre, vêtue de fourrures, plus très jeune mais encore très belle avec ses longs cheveux blancs qui contrastaient avec le noir profond de ses yeux. Il m'a fallu dix secondes pour reconnaître Lill Andorn, mon ancienne rivale, la femme que j'ai sans doute le plus détestée avec la Kropte que tu as osé épouser. Elle m'a souhaité la bienvenue avec une telle chaleur dans la voix et le regard que j'ai su instantanément que j'étais arrivée au terme de mes errances.

Ceci est notre dernière communication par l'intermédiaire des nanotecs.

Dans les jours prochains, j'aurai la possibilité de te contacter sans ces interférences parasites qui perturbent nos échanges, et je t'indiquerai de quelle manière procéder pour utiliser le même canal que moi. Une ère nouvelle s'ouvre. À très bientôt, mon bel amour qui s'éloigne.

Retranscription pirate d'une communication télémentale entre une ancienne membre du Sexta-libre et *L'Estérion.*

L

'ESTÉRION connut ses premières défaillances techniques onze années après son lancement. Les chariots automatiques ne passaient plus pendant deux ou trois jours, puis ils effectuaient une dizaine de livraisons en deux heures d'intervalle, transportant de la nourriture encore lyophilisée, immangeable. Au début les deks se rationnèrent et partagèrent les rares repas consommables, mais il s'avéra bientôt qu'ils ne pourraient pas tenir très longtemps à ce régime. Des femmes enceintes tombèrent malades, puis des enfants, des vieillards et tous ceux qui ne jouissaient pas d'une bonne santé. C'est ainsi que Torzill, lui qui avait consacré toute son énergie de voyageur à tenter de représenter la prison volante qui l'emmenait à travers le vide, succomba à une deuxième attaque de paralysie. Belladore eut beau essayer de le maintenir en vie en multipliant les formules incantatoires et les séances d'imposition, l'ancien architecte rendit son dernier souffle après avoir puisé dans ses ultimes forces pour apposer, avec l'aide de ceux qui le veillaient, sa signature en bas de son œuvre. Après une brève oraison prononcée par le moncle Artien, on recouvrit son corps d'un drap et on le glissa par la trappe de l'un des grands broyeurs destinés à recueillir les déchets trop volumineux pour être éliminés par le système d'aspiration automatique. D'autres cadavres suivirent, ceux de nouveau-nés que les mères n'étaient plus en mesure d'allaiter, ceux de jeunes enfants terrassés par des fièvres malignes, ceux de femmes et d'hommes affaiblis par les privations.

La décennie relativement paisible qui avait suivi l'arrivée des femmes kroptes dans les quartiers deks n'avait engendré que des

scènes de jalousie ou des querelles de voisinage vite résorbées. Une cinquantaine d'épouses ou de ventres-secs, se sachant stériles ou trop âgées pour enfanter, avaient décidé de rendre un peu plus supportable l'existence des quatre mille deks restés célibataires. Leurs cabines restaient ouvertes à toute heure pour recevoir les hommes en mal d'affection, pour les soulager de leurs misères morales et de leurs désirs physiques. Elles avaient ainsi réussi à désamorcer les tensions entre les minoritaires élus par une femme et la majorité des laissés-pour-compte. La population des quartiers, consciente de l'importance et de l'ingratitude de leur rôle, vouait un immense respect à cette poignée de femmes. Elles étaient devenues, davantage que de simples prostituées, des prêtresses de l'amour, des consolatrices, des puits de tendresse, des maîtresses et des mères universelles. Elles y avaient gagné un titre, les « mathelles », du nom de la sixième femme d'Eulan Kropt, Mathella, la vestale qui avait rompu ses vœux de chasteté pour donner un fils au prophète. Aucune décision ne se prenait sans qu'elles fussent au préalable consultées et leurs conseils faisaient souvent office de sentences. Pendant dix ans, elles étaient parvenues à préserver un fragile équilibre à nouveau menacé par les premières défaillances du vaisseau.

On entra dans une période de deuil. Les coursives résonnaient des cris des mères effondrées devant le corps de leur enfant, des gémissements des épouses ayant perdu leur mari, des lamentations rageuses des hommes pleurant une femme ou un ami. Et la faim, cette faim terrible qui creusait les ventres et ranimait les vieux démons, se répandit tel un venin dans les coursives et les cabines.

« Tu devrais monter dans les niveaux, dit Ellula. Nous n'avons rien mangé depuis trois jours. »

Abzalon reposa délicatement sa fille sur le plancher. Âgée de sept ans, Djema avait hérité de la beauté de sa mère et du caractère taciturne de son père. Elle ne s'exprimait que rarement et toujours pour prononcer des paroles déroutantes, énigmatiques, d'un ton étrangement grave. Indépendante, elle s'absentait parfois pendant des heures et revenait à l'appartement de la coursive basse sans daigner fournir d'explication, posant sur ses parents un regard franc, clair, qui les dissuadait de lui adresser le moindre reproche. Même si le sentiment d'inquiétude ne les quittait jamais, ils avaient fini par s'accoutumer à ses fréquentes disparitions. Laslo et Pœz, les deux fils de Lœllo, venaient de temps à autre l'inviter à leurs jeux, mais elle déclinait invariablement l'offre, préférant la solitude à la compagnie des autres enfants. Son comportement avait alarmé Ellula dans les premiers temps, puis elle s'était souvenue de sa propre enfance sur les

bords du bouillant et elle avait compris que, de la même manière qu'elle-même avait couru des jours entiers dans la lande battue par le vent du large et les embruns, sa fille tentait de se ménager des espaces de liberté dans le cadre étouffant du vaisseau.

La mauvaise mine d'Ellula frappa tout à coup Abzalon : il ne s'était pas encore rendu compte à quel point ses traits s'étaient émaciés, à quel point ses cernes s'étaient creusés. Elle leur donnait, à Djema et lui-même, une bonne partie de ses maigres rations, se contentant d'un peu d'eau et de quelques bouchées de viande insipide qu'elle mâchait pendant de longues minutes. Alors il comprit que le temps de la violence était revenu, qu'il lui fallait trahir son serment et se battre, comme à Dœq, parce qu'il avait la responsabilité d'une famille et qu'elle attendait de lui qu'il subvienne à ses besoins.

« Tu viens avec moi, Djema ? » proposa-t-il en se levant.

Il évita de croiser le regard d'Ellula, de peur qu'elle ne devine sa résolution et ne l'implore de renoncer. Elle lui avait raconté quelques-unes de ses visions et lui avait affirmé qu'elle préférerait se laisser mourir de faim plutôt que d'être mêlée à cette barbarie qui déferlerait dans les coursives et ravalerait les êtres humains au rang d'animaux.

« Je vais toujours où tu vas, papa », répondit la fillette.

Elle accompagna Abzalon dans la coursive basse, mais, lorsqu'ils débouchèrent sur la première place, elle prit la direction opposée à celle de son père. Il la vit s'éloigner dans un passage sombre, minuscule silhouette auréolée de sa chevelure blonde, soulagé finalement qu'elle échappât au spectacle lamentable d'hommes et de femmes se battant comme des aros sauvages pour une galette de fizlo, quelques légumes fades ou un morceau de viande reconstituée.

Il hésita un moment à retourner sur ses pas et à rendre visite au Qval. Cela faisait deux ou trois mois qu'il n'était pas allé sur la passerelle de la cuve bouillante mais il en ressentait soudain le besoin. Il y renonça finalement, car il lui fallait chercher dans les ruines de son passé la rage nécessaire à la survie de sa femme et de sa fille.

Il s'aperçut qu'il ne servait à rien de prendre les précautions ordinaires dans le labyrinthe. Les RS volants ne manifestèrent à aucun moment leur présence, comme victimes du même dérèglement que les chariots automatiques. Il ne rencontra pas âme qui vive lorsqu'il déboucha sur la place du premier niveau des quartiers, mais son attention fut attirée par les clameurs qui provenaient des étages supérieurs. Il recouvra instantanément ses réflexes de Dœq, une tension intérieure qui noua ses muscles, accéléra son rythme cardiaque, précipita sa respiration, couvrit son torse de sueur. Les poings fermés, il s'engagea dans l'escalier tournant qui montait au deuxième niveau. Il découvrit un spectacle de désolation dans la coursive, des corps allongés, éventrés, égorgés, mutilés, des hommes

uniquement. L’odeur du sang le ramena onze ou douze ans en arrière dans les couloirs et les cellules du pénitencier. Un peu plus loin, un groupe de deks, brandissant des masses d’armes et des piques, tentait de forcer l’entrée d’une cabine. Il perçut, au milieu de leurs vociférations, de leurs ahanements, les gémissements et les cris d’effroi de femmes et d’enfants réfugiés à l’intérieur de la pièce. La faim n’était qu’un prétexte pour ceux-là : ils sautaient sur l’occasion de régler leurs comptes, de libérer la frustration engendrée par la solitude, par la nostalgie, par la promiscuité, autant de plaies que les mathelles, si elles les avaient adoucies, n’avaient pas guéries.

Bien qu’il comprît cette colère, ce désespoir de laissés-pour-compte, de déçus de la vie, Abzalon fondit sur eux avec la même détermination qu’il avait mise à pourchasser ses victimes dans les rues de Vrana. Les visages des agresseurs, déformés par la haine, lui étaient familiers, même s’il ne pouvait leur associer un nom ou un souvenir précis. Au nombre de cinq, ils étaient tellement concentrés sur la porte qu’ils ne le virent approcher qu’au dernier moment.

Une pique se tendit soudain en direction de son cœur. Il l’évita d’un crochet sans ralentir sa course. Ses deux poings percutèrent le front et le nez de son adversaire. Il entendit craquer ses os, puis des gouttes de sang se déposèrent sur ses avant-bras et son cou avec une légèreté d’écume. Il ne laissa pas aux quatre autres le temps de revenir de leur surprise et de s’organiser. Ombre tournoyante, insaisissable, il frappa le deuxième du tranchant de la main, lui broya le larynx, se jeta en arrière pour éviter les pointes acérées et sifflantes d’une masse d’armes, se détendit comme un ressort pour lancer son poing dans l’abdomen d’un troisième, l’acheva d’une manchette sur la nuque, happa au passage le poignet du quatrième, lui disloqua l’épaule, le plaqua contre lui pour parer l’offensive du cinquième dont la lance se ficha entre les omoplates de son bouclier humain et qui, comprenant qu’il n’avait aucune chance de s’en sortir en combat singulier face au grand Ab, lâcha son arme et prit ses jambes à son cou. Lorsqu’il eut disparu dans la pénombre de la coursive, Abzalon repoussa le corps et examina la porte déformée par les coups d’épaule et de pied. Il n’avait manqué aux cinq deks que quelques secondes pour finir d’arracher le verrou intérieur et se ruer dans la cabine. Il aperçut, par l’étroit espace entre le chambranle et la partie supérieure de la porte faussée, un œil qui le fixait, un œil sombre et familier lui aussi. Le verrou coulissa sur sa gâche, puis la porte s’ouvrit dans un grincement prolongé.

Une femme sortit et se jeta dans les bras d’Abzalon. Il lui fallut un moment pour reconnaître Clairia, pour se souvenir qu’elle était enceinte de huit mois, Lœllo le lui avait annoncé lors de sa dernière visite. D’autres femmes et des enfants s’aventurèrent prudemment hors de la cabine. Parmi eux il y avait Pœz, le deuxième fils de Clairia et de

Lœllo, un garçon brun comme sa mère, bouclé et enjoué comme son père, Juna, l'épouse de Belladore, et ses deux filles à la peau foncée et aux cheveux blonds, Sveln, la femme d'Orgal, qui se désespérait d'attendre un enfant.

« Ab, ils sont devenus fous, balbutia Clairia.

— Ils savent très bien ce qu'ils font, intervint Juna. Ils sont organisés.

— Qui ? aboya Abzalon.

— Une centaine de célibataires. Cela fait plusieurs mois qu'ils importunent les femmes, qu'ils revendiquent leur droit au mariage. Les mathelles ne leur suffisent plus. Ils confisquent les rares plateaux-repas consommables et ne distribuent la nourriture qu'à celles qui acceptent leurs conditions.

— Quelles conditions ?

— Ils veulent des femmes pour eux, mais, comme elles ne sont pas d'accord, ils tuent leurs hommes.

— Personne m'a parlé de ça, murmura Abzalon.

— Lœllo ne voulait pas qu'on te dérange, dit Clairia d'une voix entrecoupée de sanglots. Il disait que c'était à nous de régler nos problèmes.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas… Il est resté là-haut avec Laslo. Il y a eu une bagarre au sixième niveau. Nous nous sommes enfuis. Ceux-là nous ont poursuivis et nous nous sommes réfugiés dans cette cabine. Sans toi… »

Il dut la retenir pour l'empêcher de s'effondrer.

« Je… je perds les eaux, gémit-elle.

— Elle est sur le point d'accoucher ! s'écria Sveln.

— Est-ce qu'elle pourra tenir jusqu'à la coursive basse ? demanda Abzalon.

— Les RS risquent de nous retarder, fit observer Juna.

— Ils sont en panne. Emportez-la chez moi et bougez plus jusqu'à ce que je revienne.

— Et s'il t'arrive…

— Alors faudra repasser de l'autre côté. Les eulans ont promis le pardon à celles qui reprendraient leur place parmi les Kroptes. »

Juna et Sveln se consultèrent du regard puis elles se placèrent de chaque côté de Clairia, la soutinrent et, entourées du petit groupe, se dirigèrent vers l'entrée du labyrinthe.

Djema s'introduisit dans l'étroit boyau, glissa sur une dizaine de mètres, parcourut la partie plane, la plus longue, à quatre pattes, atteignit la pente abrupte qu'elle avait eu tant de mal à gravir la

première fois et qu'elle franchissait dorénavant sans difficulté. Le conduit métallique, plongé dans une obscurité totale, était froid au début, puis il devenait chaud, voire brûlant, vers le milieu, au point qu'elle ne pouvait pas y poser ses mains et ses genoux plus de deux secondes. Des bruits de toutes sortes y résonnaient, parfois avec une force effrayante, chuintements, grondements, claquements, sifflements, comme si l'activité mystérieuse du vaisseau se trouvait concentrée dans ce passage exigu – et secret, sans doute, puisqu'elle était la seule à le connaître. Des odeurs étranges y rôdaient, celle, piquante, dominante, de la rouille et d'autres qu'elle n'avait pas réussi à identifier. Elle l'avait découvert deux ans plus tôt après avoir exploré une salle alvéolaire et remarqué une trappe ronde et basculante cachée derrière un pilier. Elle l'avait poussée, s'était faufilée dans un inextricable enchevêtrement de tubes, d'escaliers, de passerelles, avait repéré une bouche d'entrée d'une largeur de cinquante centimètres qui se découpait sur le plancher. Comme elle aimait se réfugier dans les coins les plus reculés de son monde, elle s'y était engagée sans aucune appréhension. Ses parents parlaient parfois avec nostalgie de leur propre monde natal, des arbres, des collines, des montagnes, des rivières, du lever et du coucher de l'A, de l'herbe, des villes, des maisons, des animaux, mais seule la description de l'océan bouillant évoquait quelque chose à Djema : il ressemblait, en beaucoup plus immense, à la cuve d'eau chaude que sa mère et les autres femmes avaient franchie pour rejoindre les deks et que son père l'avait emmenée voir à plusieurs reprises.

Elle gravit lentement les trente ou quarante mètres de pente qui la séparaient de l'issue du boyau, les pieds calés contre la paroi pour ne pas glisser sur le métal lisse. De l'autre côté, c'était le même fouillis de passerelles, d'échelles, de tubes teintés de rouge par les veilleuses disposées à intervalles réguliers.

La dernière trappe donnait sur un local technique où étaient entreposées des centaines de combinaisons spatiales, identiques à celle dont s'équipait son père lorsqu'il allait rendre visite à son mystérieux « ami de la cuve bouillante ». Elle déverrouilla la porte, une manœuvre qui lui avait posé quelques problèmes au début. Elle avait immédiatement compris la relation entre le clavier placé dans une niche et les mécanismes d'ouverture mais elle avait mis près d'une heure à trouver le bon code. Alors que, la mort dans l'âme, elle envisageait de renoncer, elle s'était soudain vue taper sur les touches, un dédoublement ou plutôt un léger décalage temporel, un saut dans un futur probable qui lui avait permis de s'observer en train de pianoter sur le clavier et de restituer la combinaison. Elle utilisait désormais cette méthode à chaque fois qu'elle faisait face à une nouvelle difficulté : elle envoyait en reconnaissance une projection

d'elle-même, l'observait avec attention et n'avait plus qu'à reproduire ses gestes.

La porte s'ouvrit dans un chuintement feutré. Elle resta un petit moment à l'écoute du silence, puis sortit avec prudence dans la coursive. Elle pénétrait dans le pays des robes-noires, des êtres bizarres dont les crânes rasés, les visages figés et la démarche mécanique avaient quelque chose d'inquiétant. Ils ne déambulaient pas souvent hors de leurs cabines, mais elle craignait en permanence qu'ils ne surgissent silencieusement dans son dos, ne posent la main sur son épaule, ne la traînent dans leurs cabines et ne la dévorent comme ces montres des légendes astafériennes que lui avait racontées son père. Elle déployait donc la plus grande prudence dans ces coursives baignées d'un silence sépulcral, se plaquait contre la cloison au moindre murmure, s'enfuyait au premier cliquetis.

Elle ne se détendit que lorsqu'elle eut gagné la première place à huit côtés, là où commençait le pays des Kroptes, là d'où venaient sa mère et toutes les épouses des deks. Elle n'y rencontrait que des hommes, des enfants et, plus rarement, des femmes aux yeux morts, des créatures pétries de tristesse qui allaient toujours par deux, s'immobilisaient dès qu'elles entendaient son pas, tendaient les mains pour palper son visage et ses cheveux. Elle se prêtait patiemment à leur jeu mais s'abstenait de répondre lorsque l'une d'elles lui demandait de quelle famille elle venait, qui étaient ses parents, ses frères, ses sœurs… Parfois un homme à la barbe et au regard sévères surgissait et chassait durement les « ventres-communs », ainsi qu'il les appelait, un surnom dont Djema devinait la teneur méprisante sans pour autant en percer la véritable signification. Elle était montée à deux reprises jusqu'au niveau où habitaient ces proscrites, mais elle y avait entendu des clameurs et des rires d'hommes qui l'avaient incitée à rebrousser chemin.

Elle ne croisa pas grand monde dans les différentes coursives qu'elle parcourut, des vieillards portant chapeaux et longues barbes grises, de petits groupes d'hommes jeunes au visage aussi renfrogné que celui de leurs aînés, quelques enfants qui jouaient sagement sur les places. Bien que sa robe fût différente de celle des autres fillettes, personne ne lui prêtait attention, comme si elle avait toujours vécu parmi eux. Elle entrevoyait, par les portes entrouvertes des cabines, les silhouettes immobiles des femmes allongées sur les couchettes, assises sur les tabourets, fragments d'un univers silencieux, gelé, seulement troublé par les vagissements des nouveau-nés, par des pleurs étouffés ou le murmure d'une conversation.

En tout cas, les Kroptes ne paraissaient pas rencontrer les mêmes difficultés que les deks. Lors de la dernière distribution des plateaux-repas, à laquelle elle s'était rendue afin de rapporter un peu de

nourriture à ses parents, Djema avait assisté à une horrible scène. Deux hommes, frappés à mort, s'étaient écroulés devant elle, une mathelle qui avait voulu s'interposer avait reçu une lance dans la cuisse, une bataille rangée avait opposé un groupe de deks armés à une cinquantaine de familles, une boule hérissée de pointes métalliques avait sifflé à quelques centimètres de sa tête. Son double était alors sorti d'elle-même et s'était dirigé vers une cabine restée ouverte, lui signifiant qu'elle risquait de recevoir un mauvais coup si elle s'obstinait à rester dans les parages. Elle avait attendu en compagnie d'autres enfants que le calme soit revenu avant de prendre le chemin du retour.

Elle erra pendant un long moment dans les niveaux, poussée par l'impression persistante de chercher quelque chose, elle ne savait exactement quoi.

Elle rencontra sur une place des eulans vêtus d'amples tenues gris et rouge qui entouraient un vieillard à la barbe et à la robe blanches. Ils discouraient de l'ordre cosmique, comme sa mère, mais ils semblaient se servir de ces mots, qui, prononcés par elle, ouvraient des perspectives infinies, pour restreindre encore davantage l'espace déjà limité du vaisseau. Ils passèrent devant elle puis, au moment où ils s'engageaient dans une coursive, le vieillard sortit du groupe, revint sur ses pas, posa sur elle des yeux sombres et soupçonneux.

« Il me semble te connaître, rappelle-moi qui sont tes parents. »

Sa voix sévère pétrifia Djema, incapable de prendre la seule décision qui s'imposait, courir droit devant elle.

« Réponds. »

Déjà les autres eulans se pressaient autour d'elle, lui interdisant toute fuite.

« Le rayon d'étoile t'a posé une question ! » gronda l'un d'eux en levant un bras menaçant.

Elle devait trouver une réponse, vite, mais son esprit restait désespérément vide et des larmes traîtresses lui venaient aux yeux. Jusqu'alors elle n'avait jamais été prise à partie par les Kroptes, hormis les femmes aux yeux morts, mais celles-là, condamnées à l'obscurité perpétuelle, ne mendiaient qu'un peu de chaleur humaine, qu'un peu de reconnaissance.

« Elle est peut-être muette », avança un eulan.

Quelqu'un la pinça fortement au bras. Elle ne put retenir un cri de douleur. Ils lui faisaient penser aux créatures grimaçantes des légendes kroptes qui harcelaient les femmes afin d'éprouver leur vertu et de les entraîner sur la pente du malheur.

« Regard exorbité, mutisme insolent, elle présente tous les symptômes des possédés, avança l'un.

— Elle a besoin d'un exorcisme », renchérit un autre.

Sa mère et Clairia lui avaient parlé de l’épreuve humiliante qu’elles avaient subie sur Ester, et elle se mit à trembler de tous ses membres à l’idée d’être dénudée et frappée par ces hommes qui passaient leur temps à extirper du corps des autres le démon terré dans leur propre esprit.

« Qui sont tes parents ? » répéta le rayon d’étoile.

C’était lui qu’elle redoutait le plus, ce vieillard dont la lumière des appliques révélait la cruauté sous les apparences débonnaires. Alors, comme à chaque fois qu’elle était confrontée à un problème insoluble, elle lâcha prise et laissa agir son double. Le décalage ne fut pas visuel cette fois-ci, mais auditif : une voix s’éleva à l’intérieur d’elle-même, qui s’adressait directement aux eulans mais qu’elle était la seule à pouvoir entendre. De la même manière qu’elle observait et reproduisait sans réfléchir les attitudes de son double visuel, elle répercuta les mots qui se pressaient dans sa poitrine et dans sa gorge sans chercher à juger de leur contenu, et, instantanément, sa peur la déserta.

« Je ne reconnais pas votre autorité, je n’ai donc aucun compte à vous rendre. »

Saisis, les religieux se consultèrent du regard. Ce n’étaient pas tant ses paroles, pourtant étonnantes dans la bouche d’une fillette, qui les surprenaient le plus, mais la façon dont elle les avait prononcées, son ton à la fois déterminé et serein, son regard aussi profond qu’une nuit sans étoile du continent Sud.

« Vous voyez bien qu’elle est possédée ! rugit l’un d’eux, rompant un silence qui devenait oppressant. Nous devrions immédiatement… »

L’eulan Paxy l’interrompit d’un geste de la main.

« Quelle forme d’autorité reconnais-tu ? demanda-t-il à Djema.

— Celle de mon père, de ma mère, de tous les véritables serviteurs de l’ordre cosmique. »

Le rayon d’étoile fronça les sourcils.

« Et qu’est-ce qu’un véritable serviteur de l’ordre cosmique ?

— Quelqu’un qui sait écouter son cœur. »

Elle s’exprimait avec une assurance tranquille qui contrastait avec la nervosité grandissante de ses vis-à-vis.

« Ce sont ses parents qu’il faut exorciser ! glapit une robe rouge et gris.

— Et vite ! tonna un autre. Ou nous serons bientôt débordés par les démons de… »

L’eulan Paxy les pria de se taire d’un claquement de langue agacé. Il concentrait toute son attention sur la fillette, les yeux mi-clos, brillants, comme un aro ayant flairé une belle proie.

« Écouter son cœur, dis-tu… Mais le cœur est souvent impur, le cœur s’habille de désirs trompeurs pour entraîner celui qui l’écoute à

transgresser la loi cosmique.

— Il vaut mieux se tromper avec sincérité que s'enfermer dans de fausses certitudes. L'ordre cosmique est une ouverture.

— Les êtres humains ne peuvent évoluer sans guide, sans loi, ou ils deviennent les réceptacles des démons. Sans les enseignements de l'Amvâya, le peuple kropte n'aurait pas conservé cette unité qui a fait sa force pendant des siècles sur le continent Sud. Il aurait été vaincu par ses instincts primaires de possession, de domination, il aurait, comme les Estériens du Nord, saccagé sa terre nourricière et perdu son âme. Je parle également d'une ouverture, mais d'une ouverture aux valeurs nobles, spirituelles, qui s'accompagne d'une vigilance de tous les instants. »

Les robes rouge et gris jetaient des regards effarés sur l'eulan Paxy, sidérés que le rayon d'étoile, l'homme qui personnifiait l'ordre cosmique, s'abaissât à discuter théologie avec une fillette de sept ou huit ans.

« Le passé, voilà justement l'ennemi, dit Djema. La référence incessante aux dieux, aux démons, aux cultes vous empêche de regarder en vous-mêmes et vous donne l'autorité pour empêcher les autres de le faire. Vous êtes piégés par le temps, par votre mémoire. Cet idéal que vous poursuivez en vain est la cause même de votre souffrance, de votre échec. Votre volonté, votre effort, vos règles agrandissent sans cesse la faille entre ce que vous êtes et ce que vous prétendez devenir.

— Cette créature est l'incarnation de tous les démons de l'egon ! s'exclama un eulan en se reculant d'un pas.

— Je ne suis que l'incarnation de tes propres faiblesses », répliqua Djema.

Ulcéré, l'eulan s'avança vers elle dans l'intention de la gifler, mais le rayon d'étoile l'arrêta d'un mouvement du bras.

« Tu viens de l'autre partie du vaisseau, n'est-ce pas ? »

Le double de Djema se tut, puis elle le vit sortir d'elle-même, comme une ombre qui se serait détachée de son corps, et disparaître dans la première coursive sur sa gauche. Elle eut, pendant une fraction de seconde, l'impression d'évoluer dans deux dimensions en même temps, l'une incomparablement légère et fluide, l'autre dense et blessante. Elle savait maintenant qu'elle devait fuir, mais le mur infranchissable dressé autour d'elle par les eulans l'empêchait de suivre son double et, de nouveau, la peur l'envahit.

« Je crois avoir deviné qui est sa mère, reprit le rayon d'étoile. J'ai autrefois célébré son mariage sur le continent Sud. Elle a couvert d'opprobre la famille d'Isban Peskeur, elle a exhorté plus de huit cents épouses à rejoindre des criminels, elle a provoqué la disparition d'Eshan Peskeur…

— Ellula ? » s'écria un eulan.

Le rayon d'étoile acquiesça d'un hochement de tête.

« Ce nom qui symbolisait jadis la pureté, la droiture, incarne aujourd'hui tous les maux de l'egon, le désir individuel, la désunion. »

Djema faillit leur rétorquer que sa mère était plus droite et pure que n'importe lequel d'entre eux, mais elle garda prudemment les lèvres closes. Il lui fallait trouver un autre moyen de leur échapper que celui proposé par son double.

« Qu'est-ce qu'elle fiche dans les domaines ? s'interrogea l'un d'eux.

— Je suppose qu'elle cherche un moyen d'achever ce que sa mère a commencé, dit le rayon d'étoile. Les démons sont terriblement habiles : qui croirait que le germe du chaos se cache dans le corps d'une enfant en apparence inoffensive ?

— Tuons-la ! »

L'eulan Paxy eut un sourire qui fit frémir Djema de la tête aux pieds.

« Elle nous sera plus utile en vie. Elle nous servira de monnaie d'échange en cas d'un nouveau conflit avec les deks. Nous lui enseignerons les vertus de l'egon. Elle deviendra l'exemple, l'emblème vivant de la pérennité de la tradition kropte, l'antithèse de sa mère. Emparez-vous d'elle. »

Les eulans marquèrent une petite hésitation avant de tendre les bras en direction de la fillette. Djema se rencogna contre la cloison, chercha désespérément une issue des yeux, mais elle ne décela aucun passage, aucune brèche dans le demi-cercle gris et rouge qui se refermait sur elle. Une main lui agrippa le haut de sa robe, une deuxième se posa sur son poignet. Elle pensa alors à son père, à tous les pièges qu'il avait déjoués pendant sa captivité à Dœq – il ne lui en avait jamais parlé, mais Lœllo, plus disert, lui avait raconté quelques-uns de leurs combats avec ce sens du détail et de l'exagération propre aux habitants du littoral bouillant –, se demanda ce qu'il aurait fait dans ce genre de circonstances. Bien que deux fois plus grands et lourds qu'elle, les eulans n'étaient pas rassurés. Ils répandaient une odeur forte et maintenaient une certaine distance avec elle, pour éviter sans doute d'être contaminés par le démon qui la possédait. Elle comprit qu'elle devait exploiter leur peur de la même manière que son père avait joué de la terreur qu'il inspirait chez ses codétenus.

Elle avança la bouche vers le bras le plus proche et le mordit de toutes ses forces. Elle ne lâcha pas prise malgré le mouvement de recul de l'eulan. Ses dents se plantèrent profondément dans la chair tendre, elle eut le goût du sang à la gorge, puis elle profita du début de confusion provoqué par les gestes affolés de sa proie pour saisir un pan de son vêtement et tirer sur le tissu d'un coup sec. La robe gris et

rouge se déroula subitement, dénuda en partie l'eulan, acheva de le déséquilibrer. Il percuta violemment son coreligionnaire qui, pour ne pas être entraîné dans sa chute, dut relâcher à son tour le poignet de Djema.

« Empêchez-la de bouger, idiots ! » glapit le rayon d'étoile.

Mais Djema ne leur laissa pas le temps de revenir de leur saisissement. Repliée sur elle-même, presque accroupie, elle se faufila comme une ombre entre leurs bras et leurs jambes. Lorsqu'elle ne rencontra plus aucun obstacle, elle se redressa et courut sans se retourner en direction de la coursive où s'était engouffré son double.

« Rattrapez-la ! » hurla l'eulan Paxy.

Elle s'engagea dans le passage abondamment éclairé, perçut leurs vociférations, les bruits de leurs pas à la fois lourds et précipités sur le plancher métallique, n'eut pas besoin de lancer un regard par-dessus son épaule pour se rendre compte qu'ils gagnaient du terrain sur elle, avisa un escalier une trentaine de mètres plus loin, accéléra l'allure. Les poumons en feu, les muscles tétanisés, elle sentit sur sa nuque le souffle de ses poursuivants. À deux reprises ses jambes flageolantes se dérobèrent, elle faillit tomber, rebondit contre la cloison, serra les dents, allongea sa foulée.

Elle atteignit l'escalier avant eux. Par chance il était étroit, tournant, et les eulans se gênèrent mutuellement au moment de gravir les premières marches. Galvanisée par leurs grognements de dépit, elle reprit un peu d'avance sur eux.

L'escalier débouchait sur une coursive du niveau supérieur dont la plupart des appliques avaient grillé. Elle fonça droit devant elle, à bout de forces, repoussant tant bien que mal la tentation de renoncer, de s'allonger sur le plancher, d'apaiser les battements désordonnés de son cœur. Elle avait désormais l'impression de lutter contre un air à la consistance épaisse et molle. Les cris des eulans paraissaient provenir des zones les plus reculées du vaisseau. Ils n'avaient pas encore atteint la coursive, mais elle voyait leurs ombres s'étirer sur les cloisons éclairées par les appliques de la cage d'escalier. À l'allure où elle se traînait, il ne leur faudrait que quelques secondes pour fondre sur elle. Les images et les sensations se bousculaient dans sa tête, l'empêchaient de réfléchir. Elle flottait dans un état second où la résignation supplantait progressivement la douleur et la peur.

Elle longeait une série de portes closes qui luisaient faiblement dans la pénombre. Elle crut apercevoir un vague mouvement devant elle, perçut un grincement, vit une porte s'entrouvrir, distingua une silhouette dans l'entrebâillement, hésita pendant une fraction de seconde, continua d'avancer, n'esquissa aucun geste de défense lorsqu'une main jaillit de l'obscurité, la saisit par le poignet et la tira brutalement à l'intérieur de la cabine. Adossée à la cloison, au bord de

l'évanouissement, elle prit encore conscience que la porte se refermait dans un claquement, elle entendit la cavalcade et les cris de dépit des eulans, puis, exténuée, elle se laissa glisser en douceur sur le plancher.

CHAPITRE XVI

MARAN HAUDEBRAN

*J'aurai retenu, de l'aventure de l'*Estérion*, que l'être humain oscille en permanence entre le sublime et le grotesque, entre le haut et le bas, entre le divin et le bestial. Pour nous dissuader de nous vautrer dans nos instincts animaux, nous élaborons toutes sortes de symboles, de mythes, de religions et de morales censés servir de garde-fous, nous suivons les chemins tracés par les prophètes et les saints, nous jalonnons notre existence de cérémonies et de rituels, nous confions les clefs de nos âmes à ceux qui se proclament intermédiaires et nous obtenons le résultat inverse de celui que nous escomptions. Nous nous coupons de nous-mêmes ; notre nature animale, reléguée dans les oubliettes, grandit à notre insu, se nourrit des déceptions, des frustrations engendrées par l'impossibilité d'atteindre l'idéal prôné par les prophètes et les saints. Car nous ne sommes ni prophètes ni saints, seulement des hommes en quête de leurs origines et de leur but communs, des hommes indissociablement liés les uns aux autres, des hommes qui doivent apprendre à se regarder les uns les autres, à s'observer à travers l'autre, à comprendre que l'autre, le monstre, le criminel, le saint, l'ami d'hier, l'ennemi de demain, n'est qu'une indispensable facette de cette humanité qui nous rassemble. Voici, je pense, une bonne définition de l'ordre cosmique (méfions-nous du mot « définition », il porte en lui le germe de terribles discordes). Nous avons peur de l'autre parce que nous avons peur de nous-mêmes, nous aimons l'autre parce qu'il nous donne une image flatteuse de nous-mêmes, nous haïssons l'autre parce que nous ne nous reconnaissons pas en lui.*

*Si Abzalon a été l'un des personnages les plus craints et détestés de l'*Estérion*, c'est parce que ceux qui le contemplaient se retrouvaient face à leur propre monstruosité. En revanche, combien d'hommes m'ont avoué avoir été attirés, au moins une fois dans leur vie, par la beauté d'Ellula, combien d'hommes auraient souhaité capter un merveilleux reflet d'eux-mêmes dans le visage et le corps d'Ellula ! Même votre serviteur, clone et moncle, a rêvé, pendant de fugaces secondes, à un tête-à-tête – je suis un incorrigible hypocrite, j'aurais dû dire un corps à corps – avec l'épouse d'Abzalon ! Elle a choisi Abzalon, et ce n'est que justice, tant ces contraires avaient besoin de s'attirer.*

Je ne suis pas un prophète ni un saint, ni même un clone d'importance, mais je vous exhorte – voici venir l'orgueil à présent, je me complais à croire que ce texte sera lu par plusieurs lecteurs… – à vous défier des pensées toutes faites. Éloignez-vous des prêtres et des temples, ou, plus exactement, cherchez à comprendre pourquoi vous allez au temple et vous obéissez au prêtre, car, après tout, il se peut fort bien que vous vous sentiez parfaitement à l'aise dans votre religion. Essayez donc de découvrir quelle frayeur se cache derrière votre piété, quelle forme de bénéfice vous en espérez, quel but secret vous poursuivez. Peut-être prendrez-vous conscience que l'animal en vous, ce monstre que vous refusez obstinément de fréquenter, vous pousse à vous réfugier dans les idées, dans les concepts, dans un futur qui sans cesse vous glisse entre les doigts.

La quête, l'idéal, le futur, l'après, demain, le paradis, l'enfer, tous ces mots ne sont que des leurres destinés à vous éloigner de vous-mêmes. Les anciens détenus de Dœq, qui contactaient chaque jour leur nature animale, étaient probablement plus proches de l'humain véritable que tous les religieux abrités derrière leurs lois et leurs textes sacrés. Et c'est sans doute la raison pour laquelle Mald Agauer a tant insisté pour qu'ils fussent incorporés à l'expédition. Elle savait que la nature animale des êtres humains « ordinaires », empêtrés dans leur morale, dans leurs croyances ou dans leurs connaissances, se serait réveillée avec l'impétuosité d'un torrent trop longtemps contenu et les aurait détruits. Et, d'ailleurs, il suffit de constater de quelle façon ont réagi les patriarches et les eulans kroptes face aux aspirations individuelles des épouses : ils ont répondu par la dénégation, par l'enfermement, par la pire des violences. Il est intéressant, également, d'observer le comportement de mon supérieur hiérarchique, le moncle Gardy qui, à lui seul…

[Sept lignes illisibles.]

…clonage est un futur matérialisé, un rêve d'immortalité d'autant plus stupide que le hasard – ne serait-il lui-même qu'une autre définition de l'ordre cosmique ? – se fraye un passage dans les projets les mieux maîtrisés. L'acte créateur requiert de la liberté. Je ne donne pas ici un blanc-seing à de misérables technocrates épouvantés par le phénomène des cycles, j'évoque le plus grand cadeau qu'on puisse offrir à une créature : son libre arbitre. Et cela demande un amour infini, une compassion qui dépasse de loin l'entendement humain. Acceptons donc d'être quelques créatures libres parmi tant d'autres dans cet univers dont la complexité est en elle-même une source permanente d'émerveillement. Revenons justement à l'émerveillement primitif, à cette innocence perdue dans les méandres de

notre évolution, à cet instant présent que nous affublons constamment de déguisements technologiques, philosophiques ou religieux. Ceux qui ont tout perdu savent bien ce que je veux dire : pour eux, un morceau de pain, une gorgée de vin, un bon lit, la chaleur d'un foyer, une poignée de main amicale, un sourire représentent des trésors inestimables.

Les détenus de Dœq avaient tout perdu, honneur, famille, possessions, espoir, et c'est ce qui les rendit si près d'eux-mêmes, si proches finalement de la vie.

Extrait du journal du moncle Artien.

L

ŒLLO se détacha du groupe, un corps inerte dans les bras. Abzalon sut immédiatement, aux éclats tragiques des yeux du Xartien, au désespoir qui lui plissait le front et lui tordait la bouche, qu'il portait le cadavre de son fils. Tout autour d'eux, des deks maculés de sang les observaient en silence. La semi-obscurité qui baignait la place accentuait l'aspect dramatique de la scène. La bataille avait fait rage aux niveaux douze et treize, des corps jonchaient par dizaines le plancher des coursives. Abzalon n'avait pas rencontré de difficultés particulières pour franchir les niveaux intermédiaires. Les rares silhouettes qu'il avait croisées s'étaient enfuies aussitôt qu'elles l'avaient aperçu.

« Ces ordures ont tué Laslo », gémit Lœllo.

Il leva le corps à hauteur du visage d'Abzalon, qui distingua une entaille béante sur le cou du garçon.

« Ils l'ont égorgé comme un yonak. »

Abzalon se rendit compte que Lœllo était sur le point de défaillir et prit le cadavre de Laslo dans ses mains. Il fut bouleversé par l'expression à la fois soulagée et horrifiée du garçon, par son extrême légèreté également, et il ressentit comme la sienne propre la douleur immense du Xartien.

« Je suis un fzal, Ab, un maudit, balbutia Lœllo. J'ai fait le malheur de ma mère et de mes sœurs, je fais maintenant celui de ma femme et

de mes enfants.

— Tu peux rien te reprocher », protesta Abzalon, la gorge serrée.

Lœllo secoua la tête à plusieurs reprises, détachant les larmes qui roulaient sur ses joues.

« J'ai pas écouté Clairia, j'voulais que mon fils soit… »

Le reste de sa phrase se perdit dans les sanglots.

« Où sont ceux qui ont fait ça ? demanda Abzalon.

— Il en reste une trentaine là-haut, répondit un dek. Ils ont piqué presque tous les plateaux-repas et se sont barricadés au niveau vingt.

— Combien sommes-nous ?

— Environ vingt à vouloir encore se battre… »

Lœllo balaya ses joues d'un revers de manche énergique.

« Tu vas pas trahir ton serment à cause de moi, Ab.

— J't'ai jamais parlé de ça…

— Ellula l'a fait à ta place. Elle voulait pas que tu sois mêlé à nos histoires.

— Vos histoires sont aussi les miennes : j'peux pas laisser ma femme et ma fille mourir de faim. Et puis, mon serment, je l'ai déjà trahi. »

Le Xartien hocha lentement la tête : ils n'avaient plus besoin de mots, ils étaient redevenus le Voxion, les inséparables de Dœq, unis dans le malheur comme ils avaient été soudés par l'instinct de survie.

« J'voudrais d'abord m'assurer que Clairia et Pœz… commença Lœllo.

— Ils sont chez moi, l'interrompit Abzalon. Clairia a perdu les eaux. Laissons-la accoucher tranquillement. »

Le regard sombre de Lœllo erra sur le corps inerte de son fils, qui paraissait si frêle dans les bras d'Abzalon.

« Aucun enfant ne pourra remplacer Laslo, murmura-t-il. Il était si… si…

— Les deux autres auront besoin de leur père. »

Le Xartien se mordit l'intérieur des joues pour ne pas fondre en larmes, puis il reprit le corps de Laslo des mains d'Abzalon avec des gestes délicats, comme s'il craignait de le réveiller, et le déposa sur une couchette à l'intérieur d'une cabine vide.

Les hommes récupérèrent des piques, des masses d'armes, et s'engagèrent dans la succession d'escaliers tournants qui conduisait au niveau vingt.

Le garçon n'était pas beaucoup plus grand ni beaucoup plus vieux que Djema. Il portait la tenue traditionnelle des Kroptes, un pantalon noir, une chemise bleu roi trop grande pour lui et rabattue sur ses épaules par des bretelles de tissu, un chapeau de paille d'où

s'échappaient des touffes de cheveux bruns et qui, à en juger par son état, avait coiffé bien d'autres têtes avant la sienne. Ses yeux noirs, ourlés de longs cils, se posaient sur elle avec une timidité insistante.

Lorsque Djema était revenue à elle, il lui avait tendu un verre d'eau et un morceau de pain compact, presque rassis, qu'elle avait ingurgité en trois bouchées. Elle s'était alors souvenue qu'elle n'avait presque rien mangé depuis trois jours et avait dévoré tout ce qu'il lui avait proposé, légumes et céréales au goût insipide, dés de viande froide, laitages vaguement rances, portion d'une substance molle et sucrée qui hésitait entre gâteau et flanc. Comme elle avait mangé trop vite, elle s'était sentie subitement barbouillée et était allée régurgiter le tout dans les toilettes. Impavide, il lui avait alors présenté d'autres aliments, qu'elle avait mâchés avec davantage d'application malgré le goût persistant d'amertume dans sa gorge.

Les eulans avaient tenté d'ouvrir la porte, constaté qu'elle était fermée de l'intérieur, appelé, tambouriné, mais le garçon n'avait pas répondu à leurs sollicitations, et ils avaient fini par s'éloigner après avoir menacé les occupants de la cabine de sévères représailles.

« Ils vont revenir ? demanda Djema.

— Sans doute, dit le garçon.

— Ils réussiront à forcer la porte ?

— Y a des chances. »

Elle l'aurait volontiers secoué par le col de sa chemise pour lui faire cracher quelques mots supplémentaires, mais il était son seul allié sur un territoire désormais hostile et elle n'avait pas intérêt à le brusquer.

Elle explora rapidement les deux pièces de la cabine, constata qu'ils étaient seuls, rejoignit le garçon près de la porte.

« Où est ta famille ? » s'enquit-elle.

Il la fixa d'un air méfiant.

« Je n'ai pas de famille, finit-il par lâcher du bout des lèvres.

— Tu es bien né d'une femme ?

— Ma mère… est une ventre-commun. Les eulans lui ont crevé les yeux, puis quelqu'un l'a mise enceinte, mais elle a réussi à dissimuler sa grossesse et elle m'a caché dans cette cabine inoccupée. Elle m'apporte à manger tous les deux jours.

— Tu ne sors jamais ?

— De temps en temps, pendant que les autres dorment.

— Pourquoi m'as-tu ouvert la porte ? »

Le garçon se rendit près d'une ouverture carrée découpée dans la cloison du fond.

« D'ici, j'entends tout ce qui se passe sur les places de certains domaines. »

Comme pour illustrer ses propos, des voix montèrent de

l'ouverture, aussi claires et nettes que si elles avaient retenti à deux pas d'eux. Parmi elles, Djema reconnut l'organe grave du rayon d'étoile. «… Elle n'a pas pu aller bien loin. Ouvrez toutes les cabines du niveau où elle a disparu. Qu'est-ce que vous attendez pour remonter, bande d'incapables ? »

« Nous ne pouvons pas rester dans cette cabine, ajouta le garçon.

— Tu n'as pas répondu à ma question, insista Djema.

— Les eulans ont dit que tu étais la fille d'Ellula Lankvit. Ma mère n'aurait pas aimé que tu tombes entre leurs mains.

— Elle a pourtant des raisons d'en vouloir à ma mère, objecta Djema. C'est un peu à cause d'elle si on lui a crevé les yeux.

— Les ventres-communs maudissent les eulans, les patriarches, pas Ellula. Elles rêvent de la rejoindre de l'autre côté. Il faut partir maintenant.

— Pour aller où ? »

Le garçon haussa les épaules.

« Je ne sais pas…

— Comment t'appelles-tu ?

— Maran. Maran Haudebran, c'est le nom de jeune fille de ma mère.

— Djema. Mon père n'a pas de nom.

— Djema Lankvit, alors ? »

La fillette lui décocha un regard appuyé, grave, presque solennel.

« Djema Haudebran, ça sonnerait bien, tu ne trouves pas ? »

Il esquissa un sourire, se retourna, fit coulisser le verrou, entrouvrit la porte, jeta un coup d'œil sur la coursive sombre. Il aperçut, une dizaine de mètres plus loin, les silhouettes de deux eulans qui leur tournaient le dos et conversaient à voix basse. D'un signe de tête, Maran intima à Djema de le suivre. Ils se glissèrent dans la coursive et s'éloignèrent dans la direction opposée, rasant les cloisons, posant sur le plancher un pied aussi léger que possible. Ce n'est que lorsqu'ils furent parvenus à quelques pas d'une place octogonale que les eulans, alertés par un craquement, aperçurent les deux fuyards, poussèrent des jurons et se lancèrent immédiatement à leurs trousses.

Maran et Djema n'eurent aucun mal à les semer car huit autres coursives partaient de la place et, après avoir parcouru une trentaine de mètres au pas de course, ils s'immobilisèrent afin de ne donner aucune indication sonore à leurs poursuivants. Ces derniers hésitèrent, se concertèrent, se séparèrent, mais aucun d'eux ne choisit d'explorer la bonne coursive.

Maran et Djema gagnèrent tranquillement une deuxième place, s'engagèrent dans un escalier descendant, croisèrent deux patriarches aux barbes grises qui ne parurent même pas remarquer leur présence.

« Et maintenant ? souffla Djema après que le silence eut absorbé

les voix des deux vieillards.

— Je te raccompagne jusqu'à l'entrée du passage, proposa Maran.

— Viens avec moi de l'autre côté, ou ils vont te prendre et…

— Je ne peux pas abandonner ma mère, coupa le garçon. Et puis je ne risque pas grand-chose, les eulans ne me connaissent pas. »

Ils descendirent sans encombre jusqu'au pays des robes-noires. Les eulans avaient déclenché l'alerte générale dans les domaines, à en croire les rumeurs lointaines qui s'échouaient dans le silence. Ils durent se cacher dans un renfoncement pour laisser passer trois jeunes moncles au visage inexpressif, puis ils se rendirent au local technique dont ils n'eurent qu'à pousser la porte restée ouverte.

La fillette contourna une étagère qui contenait des combinaisons spatiales et se dirigea vers la trappe qui donnait sur l'enchevêtrement des échelles et des passerelles.

« Tu ne m'as pas dit ce que tu étais venue faire dans les domaines, dit Maran.

— Te rencontrer, répondit Djema.

— Tu ne savais même pas que j'existais.

— Je cherchais… Les choses vont mal chez les deks : les chariots sont devenus fous et nous manquons de nourriture. Les gens s'entre-tuent. Ma mère n'a rien mangé depuis cinq ou six jours. »

Maran garda le silence pendant quelques secondes. Le faisceau d'une applique qui tombait sur sa tête teintait d'or son chapeau et le bas de son visage. Elle l'examina plus attentivement et le trouva différent des autres garçons, peut-être moins beau que Laslo, le premier fils de Lœllo, mais du contraste entre sa peau claire et ses yeux noirs naissait un mystère qui le rendait attirant.

« Montre-moi le passage. »

Elle ne se fit pas prier car elle ne savait pas si elle remettrait les pieds dans le pays des Kroptes et elle n'avait pas envie de le quitter. Elle le conduisit, au travers du fouillis des échelles et des passerelles, jusqu'à l'orifice du boyau qui donnait sur les quartiers des deks.

« On peut passer là-dedans ? s'étonna Maran.

— Je l'ai traversé plein de fois. D'abord ça descend, après c'est plat, brûlant, et pour finir ça remonte.

— Au revoir », lança-t-il avec une brusquerie qui la blessa.

Elle engagea les jambes dans le conduit, surmonta sa vexation pour relever la tête et demander :

« Est-ce que… nous nous reverrons ?

— Je t'attendrai ici tous les jours », répondit-il avec un sérieux qui donnait une force inaltérable à sa promesse.

Rassérénée, elle se laissa glisser dans le boyau sans même se rendre compte que le métal lisse lui brûlait la peau des cuisses et des fesses.

Rongée par l'inquiétude, Ellula sortait régulièrement de la cabine pour scruter la coursive basse. Abzalon et Djema s'étaient absentés depuis maintenant de longues heures, et Juna et Sveln avaient brossé des quartiers un tableau effrayant. À l'issue d'un accouchement particulièrement long et pénible, Clairia avait donné naissance à une fille prénommée Istria. L'enfant, chétive, avait failli être étranglée par son cordon, et la mère, affaiblie par les privations, avait perdu beaucoup de sang. On avait craint le pire lorsqu'elle s'était évanouie, mais elle avait repris conscience quelques instants plus tard et les femmes avaient pu lui remettre sa fille, dont les vagissements leur déchiraient le cœur et les tympans. Bercée par la tiédeur maternelle, la nouveau-née s'était peu à peu apaisée et avait fini par s'endormir sur le sein de Clairia. Juna et Sveln avaient nettoyé la cabine puis s'étaient allongées sur la couchette, épuisées, minées elles aussi par la faim et l'anxiété. Les enfants étaient restés assis dans un coin de la pièce, silencieux, abattus, conscients que des événements graves secouaient les quartiers et que le temps de l'insouciance était désormais révolu.

Appuyée contre la cloison de la coursive, Ellula vit cinq ou six hommes sortir de la pénombre et se diriger d'un pas lourd vers la cabine. Elle distingua les pointes des piques et des masses d'armes au-dessus de leurs têtes et se contint à grand-peine de s'enfermer avec les autres dans la cabine et de barricader la porte. Puis elle reconnut la silhouette familière d'Abzalon au milieu du petit groupe et s'élança à sa rencontre, folle de joie. Elle remarqua soudain le petit corps que portait Lœllo, devina qu'un drame s'était noué dans les quartiers du haut, s'immobilisa. Abzalon s'approcha d'elle et l'étreignit avec une douceur inhabituelle. Ses vêtements répandaient une forte odeur de sueur et de sang. Par-dessus l'épaule de son mari, elle aperçut le visage de Laslo, d'une blancheur de ciel matinal, elle discerna l'incision large et boursouflée qui béait sous son menton, elle croisa le regard désespéré de Lœllo. Les autres, dont Orgal, l'époux de Sveln, présentaient des plaies plus ou moins profondes sur la face, sur les épaules et sur les bras, mais aucun d'eux ne paraissait grièvement blessé.

Un gémissement s'échappa des lèvres d'Ellula. Ses visions ne lui avaient pas annoncé que ses amis les plus proches seraient touchés par les vagues de violence qui secoueraient le vaisseau.

« Laslo a été… » murmura Abzalon.

Elle lui posa la main sur la bouche, se dégagea de lui, s'avança vers Lœllo, contempla le cadavre de l'enfant sans dire un mot, les larmes aux yeux, le cœur empli de colère. Qu'il était difficile, parfois, de se conformer à la volonté de l'ordre cosmique !

« Ils me l'ont tué », geignit Lœllo.

Ellula parvint à surmonter sa propre détresse.

« Il ne faut pas que Clairia le sache, dit-elle d'une voix hachée. Pas tout de suite. Elle ne le supporterait pas. Son accouchement l'a exténuée. Trouvez le moncle Artien et demandez-lui de prononcer l'oraison funèbre.

— Sans Clairia, j'aurai pas le courage, murmura le Xartien.

— Je sais que c'est difficile, Lœllo, mais nous devons tout faire pour préserver la vie.

— Ces ordures n'ont pas respecté la vie ! Ils s'en sont pris aux femmes, aux enfants…

— Ils ont reçu leur juste châtiment », intervint Orgal.

Ellula n'eut pas besoin de croiser le regard d'Abzalon pour savoir qu'il s'était parjuré en participant à l'expédition punitive, mais elle ne lui en tint pas rigueur car il avait mis sa violence au service de la vie. Lui, de son côté, n'avait pris aucun plaisir à semer la mort dans les rangs des deks retranchés au dernier niveau. Son démon ne s'était pas manifesté lorsque, après avoir enfoncé le barrage dérisoire qu'ils avaient dressé devant l'entrée d'une coursive, il avait plongé l'extrémité de sa pique dans les cous, dans les ventres, lorsqu'il avait fracassé des crânes, qu'il avait brisé des colonnes vertébrales sur les cloisons ou les tranchants des portes. Il en avait tué plus de la moitié à lui seul, faisant preuve jusqu'au bout d'un calme imperturbable, visant soigneusement les points vitaux. Son efficacité avait abrégé la bataille et permis à ses compagnons de s'en sortir sans dommage. Il était intervenu à plusieurs reprises pour tirer Lœllo du mauvais pas dans lequel l'avait fourvoyé une témérité quasi suicidaire. Ils avaient ensuite récupéré quelques plateaux-repas intacts qu'ils avaient distribués dans différentes cabines. Assaillis, ils n'en avaient pas eu suffisamment pour contenter tout le monde et n'avaient pas eu d'autre choix que de donner aux familles nécessiteuses ceux qu'ils avaient réservés à leur propre usage, si bien qu'ils s'en revenaient les mains vides à l'issue d'une bataille qui les avait vidés de leurs forces.

« Essayez de trouver un peu de nourriture pour Clairia et les enfants, reprit Ellula.

— Y en a pas assez pour tout le monde, grogna Abzalon.

— À moins d'aller se servir chez les Kroptes, proposa Orgal.

— Et s'ils rencontraient les mêmes problèmes que nous ? dit Ellula. Nous aviserons demain. Peut-être l'ordre cosmique nous apportera-t-il une solution dans les prochaines heures. »

Abzalon ne décela aucune certitude dans les yeux fiévreux de son épouse, elle s'évertuait seulement à entretenir l'espoir. D'un signe de la main, elle le retint auprès d'elle tandis que les autres rebroussaient chemin.

« Djema n’était pas avec toi ?

— Elle a pris une autre direction au sortir de la coursive basse.

— Elle n’est pas rentrée… »

Il la prit par les épaules et la tint un moment serrée contre lui.

« Elle est plus maligne que nous tous réunis, affirma-t-il. Elle reviendra. »

Lui non plus n’avait aucune certitude à ce sujet, il exprimait seulement un espoir.

Elle revint ainsi qu’il l’avait prédit, mais, malgré les recommandations d’Ellula, elle ne resta pas plus d’une heure dans la cabine, incapable de tenir en place. Elle s’éclipsa à la faveur d’un nouvel étourdissement de Clairia. Ses pas la portèrent machinalement dans la salle alvéolaire, puis devant le pilier qui dissimulait la trappe basculante. Elle hésita un long moment avant de s’y faufiler, consciente qu’il était encore trop tôt pour retourner de l’autre côté. Avant de rentrer à la cabine, elle avait essayé de raccourcir le temps en explorant d’autres recoins du vaisseau, mais elle n’était pas parvenue à tromper son impatience. Elle n’avait prêté qu’une attention distraite aux propos pourtant alarmistes des femmes regroupées autour de Clairia, au bébé minuscule et plissé drapé dans un pan de la robe de sa mère, aux pitreries de Pœz, aux bavardages des deux filles de Juna.

Elle retarda le plus possible le moment de franchir la trappe, par peur de rompre le charme, d’être déçue si elle ne trouvait pas Maran au sortir du boyau. Elle sollicita son double pour savoir ce qu’il convenait de faire, mais celui-ci demeura obstinément caché au fond d’elle. Elle s’assit sur la base du pilier, décida de compter mentalement jusqu’à mille, s’arrêta à cinquante-deux, se releva brusquement, se rua vers la trappe avec une telle précipitation qu’elle s’écorcha un coude et un genou sur les bords coupants de l’ouverture.

La première chose qu’elle distingua lorsqu’elle émergea du boyau quelques minutes plus tard, ce fut un plateau-repas posé à même le plancher métallique, recouvert de son cellophane et muni de couverts en plastique. Elle en découvrit d’autres alentour, une vingtaine, disposés sur les larges barreaux des échelles, sur les marches des escaliers. Les veilleuses teintaient de rouge les reliefs arrondis et brillants des cellophanes. D’agréables effluves de nourriture chaude masquaient l’habituelle odeur de rouille qui imprégnait les lieux. Elle chercha Maran des yeux, ne le repéra pas au milieu du chaos métallique, en éprouva une vive déception, tempérée toutefois par la présence des plateaux-repas. Ils n’étaient pas arrivés là par l’intervention de l’ordre cosmique. Affamée, elle se hissa hors de l’ouverture, s’assit devant un plateau dont elle arracha le cellophane avec ses ongles et commença à manger directement avec les doigts. La

nourriture lui parut tellement délicieuse qu'elle finit par lécher les récipients en plastique. Bien que rassasiée, elle eut envie de prolonger le plaisir et se pencha vers l'avant pour s'emparer d'un deuxième plateau-repas.

« J'ai jamais vu quelqu'un manger autant et si vite ! » fit une voix.

Saisie, elle releva la tête et aperçut la silhouette de Maran allongé sur une passerelle. Elle fut un instant partagée entre la joie de le revoir et la gêne d'avoir été surprise en flagrant délit de gloutonnerie.

Maran roula sous la barre inférieure du garde-corps et sauta sur le plancher.

« Faudrait en laisser un peu pour les autres !

— On ne pourra pas nourrir tout le monde avec vingt plateaux », rétorqua-t-elle, piquée au vif.

Il retira son chapeau et, d'un revers de manche, épongea les gouttes de sueur qui lui perlaient sur les tempes. La transpiration collait ses cheveux noirs sur son crâne et maculait sa chemise. La marque du chapeau barrait de part en part son front immense, disproportionné par rapport à l'ovale délicat de son visage. Djema remarqua également que l'arc prononcé de ses sourcils dissimulait des arcades sourcilières saillantes qui donnaient de la profondeur à son regard.

« J'ai déjà fait six allers et retours entre les domaines et l'entrée du passage, dit-il. J'en rapporterai d'autres.

— Où les prends-tu ?

— Je suis monté au domaine 20 et j'ai parlé de votre problème à ma mère. Les ventres-communs ne mangent presque pas. Un demi-plateau par jour leur suffit. Au lieu de jeter les restes, elles les mettront de côté. Je me charge de vous les amener ici.

— Ça fera combien par jour ?

— Une centaine, plus tous ceux que je pourrai récupérer sur les chariots. D'après ce que j'ai entendu, il y en a mille en trop à chaque repas. »

Djema s'essuya énergiquement les lèvres, se leva, défroissa sa robe, se rendit alors compte qu'elle saignait au coude et au genou, enduisit ses plaies de salive.

« Tout seul, tu n'y arriveras pas…

— Les autres ne m'aideront pas. Ils détestent les deks.

— Moi je peux trouver du monde.

— Tu as vu ce qui a failli t'arriver avec les eulans.

— Il y aura moins de risques si nous sommes habillés comme des Kroptes. »

Maran remit son chapeau sur sa tête pour laisser à la suggestion de Djema le temps de se faire une petite place dans son cerveau.

« Ma mère saurait sans doute où dénicher des vêtements…

— Une dizaine. Moitié filles, moitié garçons.

— Faudrait aussi que je trouve une cabine vide pour nous cacher au cas où les choses tourneraient mal. »

Ils se turent pendant quelques instants, effrayés soudain par leur propre audace, puis Djema empila quatre plateaux-repas et s'avança vers la bouche du boyau.

« Tu te donnes bien du mal pour des gens que tu ne connais pas, lâcha-t-elle avant de se glisser dans l'étroite ouverture.

— Ma mère dit que…

— Je ne te parle pas de ta mère, Maran Haudebran, mais de toi ! »

Il eut une expression embarrassée qui vengea en partie Djema de la honte qu'il lui avait occasionnée quelques minutes plus tôt.

« Je… je pense aussi que… que Djema Haudebran est un beau nom, bredouilla-t-il, cramoisi.

— Au revoir. »

Elle disparut dans le conduit. Le petit Kropte resta un moment à l'écoute du frottement du corps de la fillette sur le métal lisse avant de reprendre le chemin des domaines.

« Où les as-tu trouvés ? »

Les femmes regardaient manger Clairia et les enfants en essayant d'oublier leur propre faim.

« Je peux en apporter plus, dit Djema, mais il me faut l'aide d'autres enfants. »

Elle leur avait fait l'effet d'une apparition miraculeuse lorsqu'elle s'était introduite dans la cabine, munie de son précieux chargement.

« Pourquoi des enfants ? » insista Ellula.

Elle avait posé machinalement la question tout en sachant que sa fille n'y répondrait pas. Djema ne dévoilait jamais ses secrets. Elle avait même refusé de laisser sa mère examiner ses plaies au genou et au coude.

« C'est dangereux ? s'inquiéta Sveln.

— Ça deviendra bien plus dangereux ici si nous continuons à perdre du temps. » Djema désigna Pœz et les deux filles de Juna. « Maintenant qu'ils ont le ventre plein, je peux commencer tout de suite avec eux.

— Pas question que mes filles t'accompagnent si tu refuses de dire où tu les emmènes ! se récria Juna. J'ai déjà dû en abandonner deux chez les Kroptes : je ne tiens pas à perdre celles-ci.

— L'inquiétude des parents ne ferait que nous encombrer », répliqua Djema.

Elle prit conscience, à l'infime décalage entre ses pensées et ses paroles, qu'elle s'exprimait par l'intermédiaire de son double. Ellula

s'accroupit devant elle et la dévisagea gravement. Jamais Djema n'avait décelé pareille lassitude dans les yeux de sa mère. Un voile gris en ternissait la limpidité, la lumière.

« Il faut que tu admettes qu'on puisse s'inquiéter pour toi, Djema.

— Quand tu t'inquiètes pour moi, maman, tu t'inquiètes en réalité pour toi.

— Toutes les mères redoutent la douleur de la séparation… »

Ellula faillit lui parler de la mort de Laslo, mais la proximité de Clairia l'en dissuada.

« L'ordre cosmique nous relie pour l'éternité, dit Djema. Aie confiance en moi comme tu as confiance en lui.

— Moi j'ai confiance ! s'exclama Pœz en repoussant son plateau et en se relevant.

— Moi aussi ! renchérit Aphya, la fille aînée de Juna.

— Moi aussi ! » s'écria Mung, la cadette.

Les mères n'eurent ni la volonté ni le courage de s'interposer lorsque les quatre enfants sortirent de la cabine et s'éparpillèrent en riant dans la coursive basse.

De quatre, les enfants passèrent le lendemain au nombre de sept, et à dix quelques jours plus tard, cinq filles et cinq garçons, conformément au vœu de Djema. Ils assurèrent bientôt un approvisionnement quotidien de mille plateaux-repas, qu'ils livraient quatre par quatre, soit une quarantaine par voyage. Le bruit se répandit qu'il était désormais possible de se ravitailler dans la cabine d'Abzalon, et des files d'attente de plus en plus longues se formèrent dans la coursive basse. Ellula, Juna et Sveln se chargeaient de répartir les rations selon les besoins, Abzalon, Lœllo, Orgal et Belladore supervisaient les opérations, calmaient les plus agressifs avec courtoisie mais fermeté, vérifiaient que chacun repartait avec son dû. Quelques-uns furent dépouillés dans les niveaux du haut, mais les agressions cessèrent dès le cinquième jour et il ne fut pas nécessaire de recourir aux expéditions punitives pour rétablir l'ordre. Les maigres portions suffisaient à combler les estomacs rétrécis par des jours et des jours de privations. Les célibataires recommencèrent à fréquenter les appartements des mathelles, on vit de nouveau le moncle Artien, qui, pourchassé par trois hommes, s'était réfugié pendant plus de sept jours dans le labyrinthe, arpenter les coursives de sa foulée nerveuse, s'inviter dans les cabines, consoler les femmes qui avaient perdu leur mari, les parents qui pleuraient un enfant, Belladore multiplia les impositions et les invocations pour soulager les plaies physiques et morales, un groupe d'hommes entreprit de recenser la population et dénombra environ quatre mille deux cents survivants, bref, la vie

reprit peu à peu ses droits dans les quartiers.

Clairia ne versa pas une larme lorsque Lœllo lui annonça la mort de Laslo, mais à partir de ce jour elle cessa de chanter. Bien que minuscule, leur fille Istria se développa normalement après une fièvre sévère qui faillit l'emporter. Abzalon rendit plusieurs visites à son ami de la cuve bouillante, dont il revint rasséréné, nettoyé de ses doutes et de ses remords. Ellula ne lui reprocha pas d'avoir trahi son serment. De même, elle n'exigea plus de lui aucune promesse, elle décida de l'aimer comme il était, avec ses forces et ses faiblesses, avec sa douceur infinie sous le fer blessant de son armure.

Ils devaient ce retour de la paix à une poignée d'enfants qui, comme des insectes obstinés, convoyaient inlassablement les vivres par les méandres obscurs du vaisseau. Djema et ses compagnons avaient connu quelques problèmes de coordination au début, d'autant qu'il leur avait fallu incorporer six nouveaux et retoucher les vêtements procurés par Maran, puis ils s'étaient organisés et s'étaient réparti les tâches selon les qualités de chacun. Ainsi, Maran et Pœz, les plus hardis, se chargeaient d'ouvrir la voie dans le pays des robes-noires et de prélever les plateaux sur les chariots automatiques, Mung et un garçon du nom de Darl, les moins aventureux, restaient dans le local technique pour refermer la porte au cas où les moncles viendraient fouiner dans les parages, Djema, Aphya et les quatre autres effectuaient d'incessantes navettes entre la cabine du domaine 5, un appartement de deux pièces où était entreposé le butin, et le local technique du bas. Ils empruntaient les coursives les moins fréquentées, les escaliers reculés, les places désertes. S'ils ne prenaient pas de précautions particulières lorsqu'ils déambulaient les mains vides, leurs vêtements kroptes suffisant à donner le change, ils déployaient la plus grande vigilance pour transporter les plateaux. L'un d'entre eux partait devant en reconnaissance, s'assurait que la voie était libre, prévenait les autres d'un sifflement. Ils franchissaient alors la coursive ou l'escalier au pas de course, s'immobilisaient à l'entrée du passage suivant, attendaient Göt, le garçon qui surveillait les arrières, recommençaient l'opération jusqu'à ce qu'ils aient gagné le pays des robes-noires. Une fois parvenus au local technique, Mung et Darl acheminaient les plateaux jusqu'à l'entrée du boyau, les posaient sur le plancher, sur les échelles, sur les passerelles. Lorsqu'ils ne savaient plus où les entasser, ils les passaient de l'autre côté, la partie la moins difficile, la plus ludique de l'entreprise, celle à laquelle seul Maran ne participait pas.

Le jeu, l'aventure du départ se transforma peu à peu en une activité routinière et éreintante. La tranquillité des quartiers reposait désormais sur leurs seules épaules et la tension nerveuse les empêchait de trouver le sommeil. Djema constata que la fatigue entraînait

certains d'entre eux à commettre des erreurs, à courir des risques inutiles. Elle ne s'en ouvrit pas à ses parents cependant, car elle estimait que l'ingérence des adultes n'aboutirait qu'à briser la cohérence de son groupe.

Un soir, Juna lui reprocha vivement de jouer dangereusement avec la santé de ses filles. Ce fut Abzalon qui prit sa défense :

« Ce sera bien pire si la faim revient dans les quartiers.

— C'est aux hommes de se débrouiller pour nourrir leur famille, pas aux enfants ! rétorqua Juna.

— Tu n'as qu'à les reprendre, tes filles, fit Djema d'un ton sec.

— Nous ne sommes pas fatiguées, mentit Aphya.

— Nous en discuterons à la cabine. »

Juna prit ses filles par la main et les entraîna avec brutalité dans la coursive basse.

Le lendemain, la petite troupe, réduite à huit unités, fut obligée de se démultiplier pour compenser les absences de Mung et d'Aphya. Pœz, esseulé, fut surpris par un patriarche alors qu'il suivait un chariot, ployant déjà sous le poids d'une dizaine de plateaux.

« Hé, toi, qu'est-ce que tu fabriques ? »

Pœz lâcha aussitôt son chargement et tenta de fuir, mais le patriarche, d'une vivacité étonnante pour un homme de son âge, le saisit par le bras et l'empêcha de gigoter en lui comprimant douloureusement les muscles.

« Tu… tu me fais mal, gémit le garçon.

— Voleur et impoli ! grogna le Kropte. Explique-moi pourquoi tu as besoin d'autant de nourriture. Tu n'es pourtant pas bien gros. »

La douleur et la peur se conjuguèrent pour empêcher Pœz de fournir une réponse plausible.

« J'attends », glapit le vieil homme.

Sa barbe blanche et ses yeux clairs, presque transparents, accentuaient la sévérité de son visage. Les bords de son chapeau et les manches de sa chemise s'effilochaient, ses bretelles ne parvenaient pas à contenir son ventre rebondi et flasque.

« Une famille… une famille m'a demandé de lui apporter ses repas, déglutit Pœz.

— Quelle famille ?

— Hau… Haudebran…

— La seule Haudebran que je connaisse est une ventre-commun. Mène-moi à tes parents : il seront ravis d'apprendre qu'ils ont un enfant voleur, impoli et menteur. »

Pœz essaya de se dégager de l'emprise du patriarche, mais celui-ci avait une poigne de fer et ses contorsions ne réussirent qu'à accentuer la douleur à son bras.

« Je crois qu'il est préférable de t'emmener directement chez les

eulans. Eux sauront te remettre les idées en place. »

Joignant le geste à la parole, le vieillard commença à traîner le garçon vers la place octogonale la plus proche. Deux hommes, alertés par les bruits, sortirent d'une cabine voisine et vinrent aux renseignements. Jeunes, les joues ombrées d'une barbe encore clairsemée, ils retirèrent leur chapeau avec déférence.

« Que reprochez-vous donc à ce garçon, Isban Peskeur ? »

Le patriarche s'immobilisa mais ne desserra pas pour autant sa prise.

« Ce démon réunit en lui tous les péchés de l'Amvâya.

— Allons, on lui trouvera sûrement une qualité ! plaisanta l'un de ses interlocuteurs. Nous avons tous fait des bêtises lorsque nous étions enfants.

— L'indulgence, la paresse mentale, voilà les seuls dangers qui guettent les Kroptes.

— Nous savons les épreuves que vous avez traversées, Isban Peskeur, dit le deuxième homme. Personne n'accepte d'un cœur léger de perdre son fils bien-aimé et deux de ses épouses.

— Eshan n'est pas mort ! gronda le vieil homme. On n'a pas retrouvé son corps. Quant à mes épouses, je ne les ai pas perdues, je les ai chassées. Chassées ! »

Ses vis-à-vis se consultèrent du regard puis observèrent le garçon tordu de douleur par les serres d'Isban Peskeur.

« Je ne l'ai jamais vu, celui-là, fit l'un.

— On ne peut pas connaître tout le monde, renchérit l'autre. Nous pouvons vous accompagner si vous le souhaitez, Isban Peskeur. »

Le vieil homme refusa leur proposition d'un vigoureux mouvement de menton.

« Comme vous voulez. Mais ne soyez pas trop sévère avec lui. »

Isban Peskeur les regarda s'éloigner avec une moue de mépris, puis il recommença à traîner Pœz vers la place octogonale. Il n'eut pas le temps d'atteindre l'escalier qui conduisait aux niveaux supérieurs. Une bande d'enfants jaillit soudain d'une coursive et se précipita sur lui. Il voulut les éloigner de sa main libre comme il l'aurait fait d'un essaim de zihotes, mais ils s'accrochèrent à ses jambes, à son cou, lui griffèrent le dos, le mordirent aux bras. Il eut l'impression d'être assailli par une nuée de charognins, meugla et rua comme un yonak, lâcha sa proie, reçut un coup de pied sur le tibia qui le plia en deux, un autre sur les fesses qui l'humilia, un troisième sur le flanc qui lui coupa le souffle. Il n'eut pas d'autre ressource que de se laisser choir sur les premières marches de l'escalier. Il vit, entre ses paupières mi-closes, ses agresseurs s'engouffrer dans la bouche d'une coursive, se dit que la civilisation kropte ne survivrait pas à cet absurde exode, admit tout à coup la mort d'Eshan, tué par cette peste à la beauté

diabolique qu'il avait eu la mauvaise idée d'acheter à un fermier misérable du littoral bouillant. Des hommes se pressèrent autour de lui, attirés par le tumulte. Il refusa de répondre à leurs questions, muré dans son silence, dans sa douleur, dans ses regrets. Mort, déjà.

Aphya réintégra le groupe après avoir dormi, selon elle, trois jours d'affilée. La mésaventure survenue à Pœz ne les dissuada pas d'accomplir leur mission quotidienne de ravitaillement mais les incita à redoubler de prudence. Ils jouèrent inlassablement à cache-cache avec les Kroptes qui recherchaient activement les enfants coupables d'une impardonnable agression sur la personne de l'honorable Isban Peskeur, avec les moncles qui étaient tout à coup sortis de leur léthargie pour s'adonner à de mystérieuses activités. Djema conseilla de prendre quelques jours de repos à ceux qui semblaient au bord de l'épuisement, puis établit un roulement régulier dont elle-même s'exempta. Jamais les deks ne manquèrent de vivres en dépit des difficultés grandissantes de leur tâche. La bande y gagna plusieurs surnoms, les « provides » en référence aux fées nourricières de la mythologie astaférienne, les « lakchas » de l'Amvâya kropte, ces étoiles qui descendaient parfois sur Ester pour dispenser leur lait céleste aux voyageurs affamés, les « djorns » de la geste oulibazienne, petits êtres facétieux qui avaient le pouvoir de réaliser les désirs de ceux qui les rencontraient, ou encore, plus prosaïquement, les « fournisseurs ». Ils trouvaient de plus en plus souvent des présents au retour de leurs expéditions, un vêtement confectionné par une femme, une part de gâteau offerte par un enfant, un dessin sur tissu ou une sculpture réalisée par un homme. Ils échappèrent à maintes reprises aux Kroptes et aux moncles, les semant dans le dédale des coursives et des escaliers qu'ils auraient pu parcourir les yeux fermés, se réfugiant si nécessaire dans le domaine 20, où les ventres-communs leur avaient aménagé des cachettes.

Sorama, la mère de Maran, une belle femme malgré ses yeux morts, s'était prise d'affection pour ces petits voleurs qui égayaient son existence et renouaient le lien avec les épouses exilées. Elle les reconnaissait sans hésitation au bruit de leurs pas, à leur odeur, à leur souffle. Elle aimait particulièrement caresser le visage de Djema, la fille d'Ellula, qui avait sorti son fils de sa solitude comme sa mère avait sorti les épouses kroptes de leur résignation. Elle tremblait bien entendu pour Maran, ce fruit du viol sur lequel elle avait reporté tout son amour, mais elle préférait le savoir exposé au danger et heureux en compagnie de ses amis plutôt que condamné à la clandestinité.

Après trois mois de dérèglement puis d'inactivité complète, les chariots firent leur réapparition et effectuèrent leurs premières livraisons. Comme elles étaient encore irrégulières, les deks rassemblèrent les plateaux-repas et confièrent à Ellula et à ses compagnes le soin de procéder au partage.

La bande des « lakchas » ne cessa son activité que lorsque les chariots eurent repris leur rythme métronomique d'avant la panne. Après une cure de sommeil de cinq jours, les neuf enfants continuèrent de rendre de régulières visites aux ventres-communs du pays kropte et, en compagnie de Maran, désormais indissociable de leurs jeux et de leurs rires, s'aventurèrent dans d'autres régions du vaisseau. La passerelle de la cuve de refroidissement qu'avaient empruntée leurs mères quelques années plus tôt leur servait désormais de lieu de rendez-vous.

Le premier à s'y baigner fut Pœz, le plus téméraire des neuf. Il se dressa tout habillé sur la barre supérieure de la balustrade et sauta dans l'eau dont la température élevée, presque bouillante, lui tira des glapissements. Comme il n'avait pas appris à nager, il coula, se débattit, remonta à la surface, se débrouilla comme il le put pour avancer et se hisser sur le rebord métallique qui entourait la cuve. D'en bas, il leur cria qu'ils n'étaient que des peureux s'ils ne venaient pas le rejoindre. Djema l'imita, non qu'elle cédât à sa grossière provocation, mais elle avait envie depuis longtemps d'explorer cet élément qu'elle ne connaissait pas. Contrairement à Pœz, elle eut l'idée de retirer ses vêtements avant de sauter. Elle piqua d'abord profondément vers le fond du bassin, trouva cette immersion très agréable malgré les épingles brûlantes qui s'enfonçaient dans sa peau, reprit trop tôt sa respiration, déboucha à la surface, recracha toute l'eau qu'elle avait avalée, vit son double s'échapper d'elle-même et remuer les bras en cadence, reproduisit ses gestes sans affolement, se rendit compte qu'elle gagnait en efficacité lorsqu'elle était totalement relâchée, rejoignit le bord, se hissa à la force des bras aux côtés de Pœz.

« T'as la peau toute rouge, fit-il, troublé.

— Toi aussi ! s'esclaffa-t-elle en tirant sur le col de sa chemise. Si tu… »

Un plouf sonore les interrompit. Maran venait à son tour de sauter. Son chapeau flotta un petit moment au milieu des volutes de vapeur avant de couler. Djema se redressa, inquiète, puis une touffe de cheveux noirs émergea progressivement de l'eau. Maran toussa, vomit, râla, paniqua, sombra à nouveau, reparut quelques secondes plus tard, agita ses membres, maladroitement au début, puis de façon un peu plus méthodique.

Il avait vaincu sa peur viscérale de l'eau pour ne pas laisser Djema

seule en compagnie de Pœz. Elle sourit en le regardant progresser péniblement dans sa direction. Elle pressentait qu'ils traverseraient d'autres périodes difficiles et elle savait qu'elle pouvait désormais compter sur l'amour et le courage de Maran Haudebran.

CHAPITRE XVII

SERPENSECS

*La panne des chariots automatiques a été réparée trois mois estériens après avoir été localisée. Elle était due à une défaillance du système de guidage automatique. Une grande partie des provisions lyophilisées ont été détruites et il a fallu transférer les stocks de réserve des cellules alvéolaires dans les magasins frigorifiques. Cela nous a pris davantage de temps que prévu, car nous avons dû forer des passages entre le centre technique et les soutes de l'*Estérion*, puis les reboucher avant que les passagers ne les découvrent**[3]**. Ce problème a eu d'importantes répercussions sur les deks mais aucune sur les Kroptes. Cependant, nous déplorons beaucoup moins de morts que prévu. Les deks se sont débrouillés pour s'approvisionner par leurs propres moyens. Les détecteurs d'ondes ont enregistré les traces de passages répétés entre les deux parties du vaisseau. Le gestionnaire principal en a aussitôt conclu que des commandos deks se rendaient plusieurs fois par jour dans les quartiers kroptes afin de se ravitailler et a décidé d'augmenter en conséquence la quantité des plateaux-repas sur les chariots en fonctionnement. Les deks n'ont pas emprunté les passages habituels mais les conduits d'aération situés sous les cuves de refroidissement. Étant donné le diamètre de ces tubes, nous en déduisons qu'ils ont utilisé des individus de petite taille, des enfants probablement. Les sondes de surveillance étant définitivement hors d'usage**[4]**, nous nous appuyons sur des instruments d'observation nettement moins fiables et nous en sommes réduits à échafauder des hypothèses.*

Plus grave, nous avons constaté un important dysfonctionnement sur le voleur de temps du propulseur central. Nous sommes à nouveau passés en accélération continue et nous atteignons déjà les cinquante mille kilomètres-seconde. Nous naviguons désormais sur un même plan temporel que vous. Cela n'a pour l'instant aucune répercussion sur les passagers, car ils gardent l'impression de vivre depuis le début dans un même continuum, mais nous sommes repris par les problèmes de relativité et, si nous ne parvenons pas à réparer le voleur de temps, la vitesse de l'Estérion croîtra sans cesse jusqu'à atteindre le seuil fatidique des 300.000 kilomètres-

*seconde. De même, nous ne pouvons réduire la puissance de propulsion, car nous ne pourrions plus compenser la perte d'énergie et le vaisseau deviendrait ingouvernable. À 300.000 kilomètres-seconde, le gestionnaire principal prédit une augmentation gigantesque de la masse de l'*Estérion *et une déflagration comparable à l'explosion originelle. Autrement dit, Ester risque d'être elle-même détruite par le vaisseau qu'elle a expédié dans l'espace quelques dizaines d'années plus tôt. Non seulement Ester, mais les milliards et milliards d'étoiles et de planètes qui peuplent notre univers. Cette hypothèse nous paraissait au départ peu vraisemblable, mais le gestionnaire central a vérifié toutes les données, toutes les probabilités. Il estime que la vitesse de la lumière est le seuil à ne pas franchir. Nous serons donc amenés à saboter l'*Estérion *si nous continuons de nous rapprocher du mur fatidique. L'explosion détruirait probablement plusieurs étoiles et leurs systèmes, mais nous espérons que ce trou dans la toile universelle ne déclenchera pas une réaction en chaîne de type « trame d'étoffe***[5]** *».*

Nous avons aussi remarqué que le bouclier protecteur du vaisseau tardait à détecter et à éliminer les corps célestes qui croisent notre route. Nous n'évoquons pas ici les astéroïdes que nous serions à même de pulvériser avec les canons spectraux, mais les infimes particules qui échappent à la surveillance des périscopes et qui, à la vitesse où nous progressons, risqueraient de pratiquer d'énormes trous dans les couches du fuselage. La relative lenteur de réaction du bouclier s'explique peut-être par le suicide d'un Kropte qui s'est jeté dans le vide et dont la trajectoire inhabituelle a perturbé l'intelligence floulogique de ses capteurs. J'ai chargé une équipe robotique de les reprogrammer.

Enfin, et c'est le dernier point de ce rapport, les analyseurs d'atmosphère ont signalé la présence de virus inconnus dont le foyer s'est propagé depuis la cuve principale de refroidissement. Inconnus, donc introduits à l'intérieur du vaisseau par une créature ni humaine, ni dérivée, ni animale. Le gestionnaire central n'en a recensé qu'une seule qui corresponde à cette définition (nous avons écarté l'hypothèse improbable de l'embarquement en vol d'un organisme étranger) ; le Qval. Nous essaierons de localiser et de neutraliser la créature dès que nous aurons effectué les travaux de réparation les plus urgents. Les analyseurs n'ont pas encore déterminé si ces virus sont inoffensifs ou dangereux pour les passagers. Ils préparent une solution chimique qui, par mesure prophylactique, sera pulvérisée partout dans le vaisseau.

Prochain rapport dans trois jours estériens, même heure, même canal.

Rapport du pilote AH-191, type andros de la 3e génération.

« JE DOIS T'AVOUER quelque chose, dit Orgal, l'air préoccupé.

— Tu es allé voir les mathelles ? » demanda Sveln d'un ton badin où perçait une sourde inquiétude.

Il esquissa un sourire dont l'amertume n'échappa pas à l'attention de son épouse.

« J'ai mes secrets moi aussi, poursuivit-elle, soudain oppressée.

— Ton ancienne liaison avec Mohya ? Elle s'est empressée de me la révéler. Et par le détail ! Elle crevait de jalousie. Elle s'est consolée depuis avec trois ou quatre deks.

— Tu ne m'en veux pas ? »

Il lui effleura la joue d'un revers de main, puis laissa errer son regard sur la coursive déserte et sombre dans laquelle ils se promenaient. Il avisa une porte entrouverte, l'entraîna dans la cabine inoccupée, l'invita à s'asseoir sur la couchette de la première pièce, s'installa à ses côtés. Un drap gris de poussière recouvrait en partie des plateaux-repas vides qui jonchaient la table scellée au plancher. La seule applique en activité dispensait un éclairage diffus, révélait les taches de rouille qui parsemaient les cloisons et le plafond.

« Ton passé est resté chez les Kroptes, Sveln, reprit Orgal. Le mien me poursuivra jusqu'à ma mort.

— Une femme ? »

Il lui caressa les cheveux, respira profondément son odeur, repoussa la tentation de l'allonger sur le matelas habillé d'un seul traversin, de s'étourdir encore une fois dans ses bras, de remettre à plus tard ses aveux.

« Elle a beaucoup compté pour moi, mais je l'oublie avec toi. Il s'agit d'autre chose : je ne suis pas celui que tu crois.

— Qu'importent les crimes que tu as pu commettre ! »

La voix agressive, presque colérique, de Sveln resta un long moment suspendue dans le silence de la cabine.

« Je suis programmé pour en commettre d'autres, fit-il avec une étrange douceur.

— Programmé ?

— Je suis un mentaliste, pas un ancien détenu de droit commun, confessa Orgal dont le débit s'était accéléré comme s'il ne voulait pas être interrompu. Je suis bourré de nanotecs, d'émetteurs et de

récepteurs microscopiques grâce auxquels je peux communiquer avec Ester. J'ai été incarcéré dans le pénitencier de Dœq un an avant notre départ. Ma mission était d'établir un lien permanent entre l'Hepta et les deks, d'intervenir si nécessaire, d'éliminer les éléments qui risquaient de compromettre le projet. Rien ne s'est déroulé comme prévu : j'ai reçu l'ordre de retarder au maximum la rencontre entre les deux populations du vaisseau et, dans ce but, de neutraliser Abzalon, Lœllo et le Taiseur, mais je n'ai pas réussi à prendre leur vigilance en défaut. J'ai alors estimé que la guerre était le meilleur moyen de maintenir les deks et les Kroptes dans leurs quartiers respectifs, j'ai soutenu Elaïm, puis Kraer, et je serais probablement parvenu à mes fins s'il n'y avait eu cette initiative des épouses kroptes.

— Pourquoi ? souffla Sveln, livide. Pourquoi ? »

Il se releva, se rendit près de la porte, demeura un moment plongé dans ses pensées, secoua la tête, se retourna, posa sur son épouse un regard d'aro pris au piège.

« Pour nous tenir le plus près possible des prévisions de l'Hepta. Le mouvement mentaliste ne tolère pas qu'on bouscule ses plans. Il n'avait pas prévu, en revanche, que l'Église monclale prendrait le pouvoir et le démantèlerait. Le temps passe si vite sur Ester ! Les robes-noires ont remplacé les correspondants par leurs propres manipulateurs. Tu sais ce que ça veut dire ? »

Elle ne répondit pas, effarée, dépassée par les mots de celui dont elle avait partagé la couche pendant dix-sept ans et qui, elle en prenait conscience à cet instant, restait pour elle un inconnu.

« Je suis une bombe à retardement, reprit-il avec une moue désabusée. Ils peuvent presser le détonateur à n'importe quel moment.

— Tu… tu n'es pas obligé d'obéir à leurs ordres », avança Sveln.

Il revint s'asseoir à ses côtés et lui posa la main sur l'avant-bras.

« Tu ne connais rien à la technologie, tu es si pure, si naïve, si… kropte. Les moncles avaient perdu le contact mais ils ont mis au point un amplificateur et ils peuvent à nouveau modifier mes programmes à distance. Je crois, au train où vont les choses, qu'ils vont bientôt me reconditionner pour mettre fin à l'expérience.

— Tu veux dire que… »

Il acquiesça d'un clignement des paupières.

« Détruire *L'Estérion*, le pulvériser en vol.

— C'est horrible ! »

Il se pencha sur elle et l'embrassa tendrement dans le cou.

« Tu peux m'en empêcher si tu en as le courage. »

Elle se recula pour sonder son regard.

« Comment ? »

La réponse s'était déjà dessinée en elle mais elle la rejetait catégoriquement.

« Seul, je n'aurai pas la volonté, dit-il. Mon envie de vivre est trop forte. »

Elle se redressa comme un ressort et courut vers le centre de la pièce comme elle se serait réfugiée sur un rocher au milieu des flots hostiles. Il la trouva particulièrement émouvante et belle dans le clair-obscur de la cabine avec ses cheveux clairs qui ornaient de festons torsadés le haut de sa robe. Elle lui avait permis d'oublier qu'il était un humain dérivé, un être sans racines, sans avenir, une marionnette nanotechnique dans les mains de puissances qui le dépassaient. Il saisit le traversin et le tendit dans sa direction.

« Tu n'auras qu'à me l'appuyer sur le nez et la bouche pendant deux minutes. »

Elle le dévisagea d'un air incrédule, horrifié.

« Si tu refuses de le faire, tu condamnes à mort tous les passagers, ajouta-t-il d'une voix forte. Il y a d'autres mentalistes à bord du vaisseau, également manipulés par l'Église monclale. Ils prendront le relais lorsque j'aurai disparu. Je ne les connais pas. Ce sera à vous de les découvrir et de les éliminer sans pitié. Commencez donc par le vieux moncle Gardy : lui n'est pas équipé de nanotecs, mais c'est un fanatique, un fou dangereux.

— Il y a sûrement une autre… une autre solution, balbutia Sveln, les cils perlés de larmes.

— Ne regrette rien : la stérilité de notre couple ne t'est pas imputable. Je suis une branche morte, un être insuffisant génétiquement. Tu es encore féconde, tu trouveras un homme qui…

— Je n'en veux pas d'autre ! s'écria-t-elle. C'est toi que j'aime.

— Je suis un clone, Sveln. »

Ces quelques mots, pourtant prononcés avec douceur, résonnèrent avec la force d'un coup de tonnerre entre les cloisons de la cabine.

« Je suis un rejeton de l'éprouvette, je représente l'abomination pour les Kroptes, un défi à l'ordre cosmique… »

Elle vint s'agenouiller devant lui, lui saisit les mains, les baisa avec ferveur.

« Je ne vois ici ni clone ni Kropte mais deux êtres qui peuvent encore être heureux ensemble.

— Tu me rends les choses difficiles, Sveln. Je t'en supplie, prends immédiatement ce traversin et pose-le sur… »

Il s'interrompit soudain, son expression se modifia, ses traits se crispèrent, des éclats durs, métalliques, transpercèrent ses yeux. Il se laissa tomber en arrière sur la couchette, se prit la tête à deux mains, fut secoué par une série de convulsions, poussa un long gémissement, en proie à une souffrance dont Sveln, toujours agenouillée, ressentit toute l'intensité.

Lorsqu'il se redressa, elle se rendit compte qu'il n'était plus le

même, qu'il ne s'appartenait plus. Elle eut un brusque mouvement de recul, s'empêtra dans sa robe, perdit l'équilibre, tenta de se rattraper au drap posé sur la table, l'entraîna dans sa chute, s'affaissa lourdement sur le plancher. Les plateaux dégringolèrent en pluie autour d'elle. Il la contempla avec un rictus sardonique, puis, sans hâte, il s'avança vers elle, s'assit à califourchon sur son ventre et commença à l'étrangler. Sveln ne chercha pas à se défendre. Il était nettement plus fort qu'elle, elle n'avait plus de goût à la vie, elle préférait s'en aller en emportant le souvenir de leurs dix-sept années de bonheur. L'air lui manqua bientôt, un voile rouge lui tomba sur les yeux, puis, malgré la douleur à sa gorge, elle se sentit partir en douceur.

Elle perdit connaissance.

Elle se réveilla quelques instants plus tard, eut besoin d'une dizaine de secondes pour reconnaître les objets qui l'entouraient, le drap étalé sur le plancher, les plateaux vides, la table, le traversin, la couchette. Un garrot lui comprimait le cou, empêchait l'air de passer dans sa gorge. Elle haleta, se souvint qu'Orgal avait essayé de l'étrangler…

Orgal. Où était-il passé ?

Elle balaya la cabine d'un regard circulaire, aperçut un corps allongé dans une zone d'ombre entre la porte et la table. Encore trop faible pour se relever, elle s'en rapprocha en rampant sur les coudes. Comme il lui tournait le dos, elle l'identifia d'abord à ses vêtements, à sa chevelure, puis elle le contourna de manière à pouvoir contempler son visage. Une lumière s'éteignit au fond d'elle et elle sut qu'il était mort. Elle demeura un long moment sans bouger, hébétée, incapable de prendre une décision, puis, en un geste machinal, elle leva la main pour lui caresser la nuque.

C'est alors qu'un éclair sombre jaillit des cheveux d'Orgal, sinua sur sa joue, sur son menton, disparut dans l'échancrure de sa chemise. Mal remise de sa strangulation, encore vaseuse, Sveln crut d'abord qu'elle avait été victime d'une illusion d'optique, mais elle s'aperçut que la chemise était parcourue d'ondulations, suivit le déplacement de la chose – un insecte ? la chose n'en avait ni la forme ni le mode de locomotion… – sur la poitrine et le ventre de son mari. Une image incongrue lui vint à l'esprit, sa grand-mère maternelle, voûtée, vêtue d'une robe et d'une coiffe noires, assise sur le rebord de la cheminée. Allongée à ses pieds, âgée de cinq ou six ans, elle entendait la vieille femme évoquer l'animal le plus dangereux et le plus sournois qui ait jamais hanté le désert intérieur du continent Sud et dont la morsure tuait un yonak en moins de deux secondes. « À peine plus gros qu'une zihote et bien plus redoutable qu'un aro sauvage… » Sveln se souvint qu'elle avait très peur de se glisser dans les draps ce soir-là, que le

moindre recoin de sa chambre lui apparaissait comme un piège mortel. Bien qu'elle n'en eût jamais aperçu, bien que son père lui eût affirmé qu'ils avaient déserté depuis des lustres le continent Sud, des reptiles minuscules avaient hanté ses rêves pendant des mois.

L'éclair noir qu'elle avait entrevu sur la joue de son mari était, elle en avait la certitude à présent, un… serpensec. Épouvantée, elle oublia sa faiblesse, sa douleur, se redressa lentement sans quitter des yeux les vêtements d'Orgal, se recula vers la porte, l'entrouvrit, se rua dans la coursive et s'éloigna aussi vite que possible de cette cabine de malheur.

Les jours suivants, on découvrit plus de trente cadavres dans les appartements et les coursives, hommes, femmes et enfants. Certains furent retrouvés allongés sur leur couchette, d'autres appuyés contre une cloison, d'autres encore penchés sur le repas qu'ils venaient tout juste d'entamer. Des témoignages affluèrent qui confirmèrent les dires de Sveln, et la rumeur se propagea que des serpensecs, les tueurs les plus dangereux d'Ester, proliféraient dans les entrailles du vaisseau. Les deks s'enfermèrent dans leurs cabines et n'en sortirent que pour se fournir en plateaux-repas.

Le silence profond, menaçant, qui avait peu à peu enseveli les quartiers fut brisé un matin par des cris perçants. Une femme se précipita dans une coursive du premier niveau, le cadavre de son nourrisson dans les bras.

« Mes enfants, mon mari, ils sont tous morts… morts… »

D'autres hurlements lui répondirent en écho dans les niveaux du haut, puis un véritable concert de lamentations s'éleva dans les quartiers, qui se prolongea jusqu'au troisième repas du jour. Plus de deux cents cadavres furent cette fois-ci dénombrés. Les reptiles s'infiltraient par les conduits d'aération, par les tuyaux d'évacuation, par les moindres interstices, se dissimulaient dans les plateaux-repas, dans les draps, dans les cabinets de toilette, dans les chaussures. Les deks prirent conscience qu'ils n'étaient plus à l'abri nulle part et la peur dégénéra en psychose. Ils se sentaient impuissants face à cet ennemi silencieux, quasiment invisible et dont la morsure les foudroyait en une poignée de secondes. Ils constatèrent que les serpents avaient l'habitude de se réfugier dans les vêtements ou dans les cheveux de ceux qu'ils venaient d'exécuter et, dès lors, laissèrent les cadavres pourrir sur place.

Lœllo s'engouffra dans la cabine d'Abzalon et d'Ellula où se

tenaient déjà Sveln, le moncle Artien et Djema. Cela faisait un certain temps qu'il n'avait pas vu cette dernière et il fut frappé par sa ressemblance avec Ellula. Djema n'avait pas encore atteint ses quinze ans mais elle avait déjà la poitrine, les hanches et les manières d'une femme. Pœz tardait en comparaison à entrer dans l'âge adulte. Ellula pria le visiteur de s'asseoir et lui servit une part de gâteau qu'elle avait gardée du précédent repas.

« Tu as encore blanchi depuis la dernière fois, dit-elle avec un sourire en ébouriffant la chevelure bouclée du Xartien.

— Y a de quoi s'faire des cheveux blancs, non ? Avec ces saloperies qui rôdent au-dessus de nos têtes ! J'arrive plus à dormir, j'ai trop peur de me réveiller avec des morts autour de moi. Clairia n'est pas très en forme elle non plus…

— Nous en sommes tous au même point. »

Il examina Ellula et pourtant, malgré les cernes qui lui soulignaient les yeux, malgré ses traits tirés, elle lui parut toujours aussi belle, aussi rayonnante.

« On a recensé plus de deux cents morts hier, marmonna-t-il après avoir avalé sans entrain la part de gâteau. On approche les mille. Au train où ça va, nous serons exterminés en moins d'un mois. Les corps pourrissent sur place et la puanteur devient insoutenable. J'aimerais bien tenir le fumier qui a introduit ces saletés dans…

— Je crois le connaître. »

Les visages se tournèrent à l'unisson vers le moncle Artien. Lui avait été brutalement frappé par la vieillesse, son visage et son crâne s'étaient creusés de rides profondes, ses yeux s'étaient éclaircis, des taches brunes avaient fleuri sur ses mains. Juste avant l'arrivée de Lœllo, il avait expliqué aux autres, qui s'étonnaient de sa brusque transformation, qu'il n'avait plus accès à son eau d'immortalité depuis son installation chez les deks et qu'il avait simplement été rattrapé par son âge biologique, beaucoup plus avancé qu'ils ne le supposaient.

« Le moncle Gardy a emporté dans ses bagages un microlaboratoire de clonage, poursuivit-il. Et probablement des cellules d'embryons de différentes espèces animales. Je crois que nous tenons là l'explication de la mort du jeune moncle que vous aviez découvert dans la coursive lors de votre premier passage. Ce vieux fou avait sans doute procédé à un essai.

— Allons lui rendre une visite ! rugit Lœllo.

— Y a mieux à faire, objecta Abzalon. On lui réglera son compte plus tard. Faut d'abord distribuer aux autres toutes les combinaisons spatiales disponibles. Elles sont étanches.

— Leur réserve d'oxygène n'est pas éternelle.

— Ça nous laissera le temps d'éliminer un maximum de serpensecs.

— Ces saloperies se reproduisent comme les zihotes ! À quoi bon en tuer deux ou trois pendant que les autres se multiplient par dizaines ?

— Ce ne sont pas des insectes mais des reptiles, précisa le moncle Artien. Les femelles ne pondent que cinq ou six œufs lors de la période de fécondation. Il se peut de surcroît qu'ils souffrent d'insuffisances génétiques, comme les êtres humains issus du clonage.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'ils ne peuvent peut-être pas se reproduire. En revanche, leur espérance de vie est très longue pour des reptiles de cette taille, vingt ans d'après mes souvenirs. Autre chose : comme tous les animaux à sang froid, ils recherchent probablement les sources de chaleur. »

Le regard de Lœllo s'échoua sur Sveln, assise au bout de la table. À en juger par les éclats sombres de ses yeux, par le désordre de sa chevelure, elle ne parvenait pas à surmonter l'épreuve de la mort d'Orgal. Il ressentit de la compassion pour elle : Clairia et lui-même n'avaient pas encore réussi à s'habituer à la disparition de Laslo. Il lui arrivait souvent de pleurer en repensant à son fils.

« Admettons qu'ils ne se reproduisent pas, concéda le Xartien. Mais comment exterminer des bestioles qui sont pratiquement impossibles à repérer ?

— Je connaissais à Dœq un gars, un fumé, qui n'avait pas besoin de voir ses adversaires pour les détecter, lança Abzalon.

— Mon antenne, hein ? Ça fait un bon bout de temps que j'l'ai remisée au placard…

— Parce que t'en avais pas besoin. Le moment est venu de la ressortir. Comme à Dœq.

— C'est si loin, Ab, et ces foutus serpents sont si petits…

— Je te demande seulement d'essayer. »

Lœllo leva sur Abzalon, debout au milieu de la pièce, un regard à la fois ému et perplexe.

« En souvenir du bon vieux temps, c'est ça ?

— Seulement parce que le présent l'exige, Lœllo. »

Le Xartien marqua un temps de pause, les yeux toujours rivés sur son ancien compagnon de captivité.

« Avec quoi est-ce qu'on va les flinguer ? T'as balancé le foudroyeur des moncles dans la cuve du troisième passage.

— À l'époque, valait mieux ! s'exclama Abzalon avec un large sourire. Mais aujourd'hui, il peut nous rendre un fier service. »

Il se rendit près de la couchette, glissa les mains sous la couverture, en retira un objet oblong et métallique que Lœllo identifia du premier coup d'œil.

« Bordel de merde, t'as été le repêcher dans la cuve ?

— Pas moi, elle, dit Abzalon en pointant le canon du foudroyeur

sur Djema. Elle va s'y baigner presque tous les jours.

— Impossible ! Cette eau est encore plus chaude que l'océan bouillant… » Il s'interrompit, contempla Djema d'un air soupçonneux. « Eh, mais Pœz est toujours fourré avec toi !

— C'est même lui qui a plongé le premier, confirma Djema. Il ne t'en a jamais parlé ?

— Il ne voulait pas t'affoler », intervint Ellula.

Une moue irritée étira les lèvres de Lœllo, puis il haussa les épaules et désigna le foudroyeur.

« Il est encore en état de marche ?

— Comme au premier jour ! s'exclama Abzalon. Matériel de première qualité. L'Église n'a pas fait les choses à moitié.

— L'Église ne fait jamais les choses à moitié, murmura le moncle Artien. C'est là son grand défaut.

— J'avoue que j'avais pas pensé aux combinaisons, fit Lœllo. C'est pourtant une sacrée bonne idée. On commence la distribution ? »

Équipés de leur combinaison, Abzalon et Lœllo décidèrent d'abord de brûler systématiquement les cadavres en commençant par les niveaux du haut. Ils avaient réglé l'intercom de manière à être reliés en circuit fermé. Les ondes foudroyantes abandonnaient des squelettes noircis où s'accrochaient quelques lambeaux de chair calcinée. Un groupe de deks dirigé par Belladore se chargeait ensuite de les ramasser et de les jeter dans les grands broyeurs. Cette tâche leur prit toute une journée. Selon les calculs du moncle Artien, les réserves d'oxygène des combinaisons offraient seulement trois jours d'autonomie. N'ayant pas une minute à perdre, ils explorèrent sans relâche les coursives, les cabines, le labyrinthe, les salles alvéolaires, les locaux techniques…

Abzalon avait l'impression d'avoir perdu des litres et des litres de sueur.

« Je sue comme un yonak, là-dedans ! grommela-t-il. J'aimerais bien être un fumé par moments.

— Chiure de rondat, ces saloperies sont peut-être en train de tuer Clairia et les enfants pendant que je perds mon temps à les chercher, maugréa Lœllo.

— Parle pas si fort ! T'as failli me crever les tympans ! Et les tiens ne risquent rien tant qu'ils sont protégés par leur combinaison.

— Excuse, Ab, mais j'suis sur les nerfs : mon antenne détecte rien du tout.

— Reste concentré, ça va finir par revenir.

— J'en suis pas si sûr que toi. »

Au sortir d'une place plongée dans l'ombre, ils arrivèrent près du

cadavre d'une femme qui gisait à côté d'une combinaison beaucoup trop grande pour elle. Étendue sur le plancher, le visage à demi dissimulé par ses cheveux épars, elle ne portait rien d'autre qu'un court pan d'étoffe noué autour de sa taille. La terreur se lisait encore dans ses yeux grands ouverts.

« Elle a pas eu le temps d'enfiler sa grenouillère, chuchota Lœllo. Je la connais. Mohya, une ancienne ventre-sec. Elle est venue rendre visite à Clairia à trois ou quatre reprises. Une drôle de fille. Bon Dieu, je…

— Qu'est-ce qui se passe ? »

Abzalon essaya d'observer le Xartien au travers du hublot mais la buée et la faible luminosité l'empêchèrent de discerner ses traits.

« Y a quelque chose là-dessous ! »

Lœllo pointa l'index sur le pan d'étoffe.

« T'es sûr ?

— Je détecte un truc bizarre, frétillant, glacé comme la mort. J'en ai froid dans le dos. »

Abzalon glissa précautionneusement l'extrémité du foudroyeur sous le pan d'étoffe et dénuda entièrement le cadavre. Ils ne remarquèrent aucune forme suspecte sur le ventre et les cuisses blêmes de la morte.

« Bordel, là, regarde ! murmura Lœllo.

— J'vois rien…

— Dans sa touffe. »

Abzalon examina la toison pubienne de la morte, décela une forme allongée et sombre entre les poils, d'une longueur de trois centimètres.

« Voilà l'un de ces fumiers ! » gronda Lœllo.

Les deux hommes observèrent le serpensec qui restait pour l'instant parfaitement immobile, comme engourdi. Pendant une minute, seul le bruit de leur respiration et le léger grésillement de l'intercom troublèrent le silence.

Le minuscule reptile se mit tout à coup en mouvement, quitta son abri, rampa sur le ventre et la poitrine de la morte. Il se déplaçait à une vitesse telle qu'il donnait l'impression de tracer un sillon ininterrompu et noir sur la peau claire. Il atteignit le visage en moins de deux secondes et disparut dans la chevelure éparse.

« Flingue-le, Ab ! »

Abzalon pointa le canon du foudroyeur sur la tête de la femme allongée et pressa la détente. L'onde fulgurante coupa le cadavre en deux : le bas resta intact, du haut ne subsista qu'une bouillie d'os et de chair calcinés.

« Un de moins ! fit Abzalon.

— À ce rythme, nous y serons encore dans dix ans, soupira Lœllo. Je crève de faim. Si je ne mange pas tout de suite, j'crois bien que je

vais m’écrouler. »

Ils descendirent dans la coursive basse, brûlèrent au passage une dizaine de corps, déverrouillèrent les attaches extérieures de leur combinaison, abaissèrent leur têtière. En poussant la porte de la cabine, ils eurent la surprise de découvrir trois Kroptes en compagnie d’Ellula, de Djema et du moncle Artien. L’un d’eux était un adolescent, cheveux et yeux noirs, visage délicat, front immense, embryon de moustache, les deux autres étaient des hommes à la barbe noire et courte. Ils trituraient avec nervosité leur chapeau.

« Il nous a fallu toute une journée pour en tuer un seul ! grogna Lœllo en se dirigeant vers la table où avaient été disposés deux plateaux-repas.

— Pourquoi avez-vous retiré vos combinaisons ? » demanda Abzalon en promenant un regard inquisiteur sur Ellula, Djema et le moncle Artien.

Djema désigna les trois visiteurs.

« Pour pouvoir parler avec eux.

— Qu’est-ce qu’ils veulent ?

— Les serpensecs ont déjà mordu près de deux mille Kroptes. Ils sont venus nous demander de l’aide. »

Abzalon retira sa combinaison, s’assit aux côtés de Lœllo et commença à son tour à manger. Sa chemise trempée de sueur épousait les aspérités de sa peau.

« Les Kroptes n’ont pas bougé le petit doigt pendant la panne des chariots, marmonna Lœllo.

— Sans Maran, sans sa mère, sans les ventres-communs, nous serions tous morts de faim, protesta Djema.

— Pœz ne m’a jamais parlé de ça…

— Il ne t’a pas dit non plus qu’il va parfois se promener de l’autre côté, qu’il est tombé amoureux d’une fille kropte, qu’il se baigne régulièrement avec elle dans la cuve bouillante. »

Seule une brève crispation des mâchoires trahit l’étonnement, le désarroi de Lœllo.

« Y a pas de grenouillères de leur côté ? »

L’adolescent s’avança d’un pas.

« Je sais où elles se trouvent, monsieur. Je suis allé en parler aux autres, je les ai convaincus de les utiliser malgré l’opposition de l’eulan Paxy, mais nous n’en connaissons pas le mode d’emploi.

— De quel droit votre eulan vous l’interdirait ?

— Le respect de la loi naturelle, l’interdit technologique, la tradition kropte… »

Le moncle Artien agrippa le bord de la table et se pencha sur Abzalon et Lœllo.

« De toute façon, vous ne pouvez pas circonscrire vos recherches

aux seuls quartiers deks, dit l'ecclésiastique. Les serpensecs ne font pas de distinction.

— Nous irons de l'autre côté dès que nous aurons fini de manger », déclara Abzalon.

Les traits des trois Kroptes se détendirent. Un large sourire éclaira le visage de l'adolescent, le rendit pendant quelques secondes à cette enfance qu'il tardait à quitter.

« Merci, monsieur.

— C'est toi, Maran ? »

Intimidé par le ton et l'apparence bourrus de son interlocuteur, l'adolescent hésita à répondre, chercha Djema des yeux, finit par acquiescer d'un timide mouvement de tête.

« J'suis content de te connaître », dit Abzalon, tendant brusquement la main par-dessus la table.

Maran la serra chaleureusement malgré la crainte que lui inspiraient ces énormes doigts.

« J'ai constaté que les serpensecs attaquaient par cycles, reprit le moncle Artien.

— Qu'est-ce que ça change ? ronchonna Lœllo.

— Il se peut qu'ils se rassemblent dans un seul et même nid entre chaque offensive. Il serait sans doute plus pertinent d'employer votre don à découvrir l'emplacement de leur nid plutôt que de les pourchasser un à un. Je suis allé tout à l'heure dans les appartements du moncle Gardy et j'ai consulté son journal de bord : il évoque une légion purificatrice de mille soldats. Dans l'hypothèse optimiste que vous en éliminiez cinq par jour, il vous faudrait deux cents jours pour venir à bout de mille serpensecs. Et les réserves d'oxygène des combinaisons seront, je vous le rappelle, épuisées au bout de trois jours. Je vous conseille de chercher du côté des sources de chaleur, des cuves peut-être. »

Abzalon et Lœllo traversèrent la cuve du troisième passage, gagnèrent les locaux techniques situés dans les quartiers des moncles et expliquèrent aux trois Kroptes le mode d'emploi des combinaisons.

« S'il vous en manque, doit y en avoir d'autres ailleurs, suggéra Abzalon.

— Nous allons chercher du renfort pour effectuer les démonstrations et la distribution, dit Maran. Voulez-vous que nous mettions des hommes à votre disposition ?

— Ça servirait à rien.

— Bonne chance et encore merci. »

Ils bouclèrent leurs attaches et, suivant les conseils du moncle Artien, commencèrent leur exploration par les abords des cuves. Lœllo baigna peu à peu dans un silence intérieur qu'il n'avait pas ressenti depuis bien longtemps, depuis en fait qu'il avait erré sur les côtes

déchiquetées de l'océan bouillant. Debout sur un éperon rocheux, enveloppé par une brume chaude, bercé par le grondement des vagues et les piaillements des grands oiseaux marins, il s'était senti totalement apaisé, en harmonie avec les éléments, une sérénité qu'il n'avait pas retrouvée entre les murs de Dœq et les cloisons métalliques de *L'Estérion*.

Abzalon, lui, essayait de chasser les idées noires qui lui encombraient l'esprit. Juste avant leur départ, Ellula l'avait pris à part, l'avait étreint avec une ferveur inhabituelle, lui avait confié qu'elle avait eu une prémonition la nuit précédente, qu'elle avait vu la mort rôder autour de lui.

Il avait essayé de la rassurer :

« La mort a toujours rôdé autour de moi, mais elle a jamais réussi à m'emporter.

— Quoi qu'il arrive, je veux te remercier de m'avoir rendue heureuse, Abzalon. »

Ému, il n'avait pas trouvé les mots pour rétorquer que c'était à lui de la remercier, et il le regrettait à présent car il ne savait pas s'il la reverrait.

Ils remontèrent la coursive basse qui donnait sur les quartiers des moncles, passèrent devant la porte du premier sas, aperçurent au loin la silhouette fugitive d'un robe-noire.

« C'était donc vrai ! s'exclama Lœllo.

— Quoi donc ?

— Le Qval. Je détecte une présence neutre bienveillante. La même qu'à Dœq.

— T'y croyais pas, hein ?

— T'étais le seul à l'avoir vu, Ab, plaida le Xartien.

— T'as pas mes yeux et j'ai pas tes yeux. On peut jamais voir ce que voit l'autre.

— Tu deviens philosophe avec l'âge. En tout cas, je ne détecte pas de serpensecs dans le coin.

— Peut-être que le vieux moncle pourrait nous donner une indication… Après tout, c'est lui qui les a introduits. »

Ils visitèrent les quartiers des moncles, enfoncèrent la porte de la première cabine, y découvrirent trois robes-noires qui, à en juger par leur état de décomposition, étaient décédés depuis un bon moment. Ils tombèrent sur quatre autres cadavres dans les appartements suivants, sur un cinquième dans une salle d'eau, mais le vieux moncle demeura introuvable. Ils aperçurent sur une table un cahier aux pages noircies et à demi déchirées, explorèrent un réduit où s'amoncelaient de nombreux appareils, un producteur d'énergie magnétique, des cloches de verre, des récipients de toute taille, des couveuses, des éprouvettes, des bouteilles à moitié remplies de solutions chimiques, un

microscope…

« L'antre du monstre, marmonna Lœllo.

— J'ai aussi été un monstre, murmura Abzalon.

— Lui est un lâche. Il n'a pas eu le courage de faire lui-même le boulot. J'espère qu'il sera encore en vie quand on lui mettra le grappin dessus. En tout cas, mon antenne ne bronche pas : y a pas de serpensecs dans le coin.

— Ils ont fait deux mille morts chez les Kroptes pendant qu'ils en faisaient mille chez les deks.

— Ils auraient installé leur nid chez les culs-bénis ? Possible : entre serpents on se comprend…

— Je te rappelle que ton fils fraye avec une Kropte.

— Les réactions de nos gosses nous dépassent, Ab. »

Un spectacle de désolation les attendait dans les quartiers kroptes. Les cadavres jonchaient par dizaines les coursives et les places. Par les portes entrebâillées, ils aperçurent d'autres corps à l'intérieur des appartements, ils virent des hommes, des femmes, des enfants et même des eulans s'équiper hâtivement de combinaisons. Ils déambulèrent au hasard, explorèrent un grand nombre de cabines inoccupées, gravirent des successions d'escaliers, atteignirent le dernier niveau, rencontrèrent des femmes aux yeux morts qui n'avaient pas encore reçu de combinaisons bien que leur infirmité les rendît particulièrement vulnérables. Il ne restait d'ailleurs qu'une vingtaine de survivantes qui, à tâtons, s'affairaient à dévêtir les cadavres de leurs compagnes et à les transporter dans une pièce isolée. Elles s'interrompirent dans leur tâche lorsqu'elles perçurent le pas des deux hommes, se resserrèrent les unes contre les autres, visiblement inquiètes. De nombreux boutons manquaient à leurs robes déchirées, souillées par la transpiration.

Abzalon posa le foudroyeur contre sa jambe, défit le haut de sa combinaison, abaissa sa têtière. Du coin de l'œil, il entrevit les éclats réprobateurs des yeux de Lœllo derrière le verre de son hublot.

« Ayez pas peur, déclara-t-il. Vous allez bientôt recevoir des combinaisons qui vous protégeront des serpensecs. Nous fouillons le vaisseau pour essayer de les éliminer.

— Qui parle ? demanda l'une d'elles.

— Je m'appelle Abzalon. Je suis un dek.

— Vous êtes l'époux d'Ellula, n'est-ce pas ? Djema m'a beaucoup parlé de vous. Je suis Sorama, la mère de Maran.

— C'est justement Maran qui s'occupe de distribuer les combinaisons…

— Je lui ai ordonné de nous servir en dernier. Nous sommes des bouches inutiles.

— J'vois pas de bouches inutiles ici, mais des femmes qui ont aidé

nos gosses à s'approvisionner pendant la panne des chariots automatiques. »

Un sourire furtif égaya le visage de Sorama, creusé par la fatigue.

« Pouvez-vous veiller sur Maran s'il m'arrive quelque chose ?

— J'vous le promets, mais il se débrouille très bien tout seul. »

Il remonta sa têtière et verrouilla les attaches extérieures. Le diffuseur d'oxygène se déclencha aussitôt, un courant d'air frais lui lécha le front, la voix de Lœllo retentit par ses oreillettes, gonflée de fureur.

« T'es dingue ! C'est bourré de serpensecs dans le coin ! Ils arrivent de partout. On dirait qu'ils se dirigent vers le même point.

— Y a plus qu'à les suivre. »

Lœllo avait d'abord capté un frétillement, avait fermé les yeux et concentré toute son attention sur cette vibration qui traçait un sillage infime et glacé dans le silence de son esprit, puis il en avait perçu d'autres, des dizaines, des centaines, qui s'entrecroisaient comme les fils d'une trame. Ce grouillement insupportable ne lui avait pas semblé cohérent dans un premier temps. Au bord de la rupture, il avait failli renoncer, débrancher son antenne, mais, peu à peu, il avait détecté un courant, un mouvement convergent. S'il n'avait pas encore localisé l'endroit précis où se rassemblaient les reptiles, il se tenait désormais sur le rayon qui le conduirait au centre du cercle.

Il se rendit au bout de l'unique coursive qui desservait les appartements des femmes aux yeux morts. L'intensité de sa perception diminua sensiblement. Il comprit qu'il partait dans le mauvais sens, revint sur ses pas, essaya une autre direction. La sensation de fourmillement se fit immédiatement plus aiguë, un froid glacial lui envahit tout le corps. Il continua de marcher, franchit une porte qui ouvrait sur un palier, luttant contre l'engourdissement qui lui gagnait progressivement les membres. Suivi d'Abzalon, il dévala un escalier tournant et sombre, déboucha sur une place octogonale, emprunta la première coursive sur sa gauche, se rendit compte que ce n'était pas la bonne, rebroussa chemin, s'engagea dans la suivante.

« On approche, Ab… »

Le fourmillement était tellement dense qu'il en devenait blessant. Les serpensecs semblaient frétiller à l'intérieur de lui. Il ne capta pas d'autre présence dans la coursive déserte qui, à l'autre extrémité, ne donnait sur aucun dégagement mais était hermétiquement fermée par une cloison.

« Ils sont de l'autre côté. Faut ouvrir un passage ! »

Abzalon tira une première salve d'ondes foudroyantes qui abandonna une large corolle flamboyante sur le métal lisse. Des grappes d'étincelles dégringolèrent, s'égrenèrent sur le plancher, s'éteignirent après avoir jeté leurs derniers feux. Il essaya de défoncer

à coups de pied la cloison chauffée à blanc, mais elle ne céda pas et il dut lâcher une deuxième série d'ondes. Le métal s'enflamma, brûla pendant quelques secondes, répandit une épaisse fumée grise. Cette fois, le matériau s'effrita de lui-même comme de la terre sèche. Ils se glissèrent par la brèche, pénétrèrent dans une pièce hérissée de tubes verticaux et faiblement éclairée par des veilleuses rougeâtres. Abzalon eut la vague sensation de déambuler au milieu des innombrables colonnes et des lanternes ambrées du grand temple astaférien de Vrana. Ils s'enfoncèrent peu à peu dans une forêt de tubes coudés ou rectilignes, en escaladèrent certains, se contorsionnèrent pour franchir les passages resserrés.

« J'les sens, Ab, souffla Lœllo. Ils sont tout près. »

À peine venait-il de prononcer ces paroles qu'Abzalon vit une forme noire sinuer sur le hublot de sa combinaison.

« Merde, y en a un sur moi ! chuchota-t-il.

— Sur moi aussi, fit Lœllo. Laissons-les filer. On va leur réserver une petite surprise, à ces salopards. »

Ils restèrent immobiles pendant cinq bonnes minutes, chacun à l'écoute du souffle de l'autre.

« Ils sont tous là. Je détecte plus de mouvement. »

Ils parcoururent encore une vingtaine de mètres dans le labyrinthe métallique. À la lueur des veilleuses insérées dans les tubes, ils distinguèrent une sorte de fosse carrée aux parois criblées de cavités rondes et recouvertes de grilles métalliques. De fines dentelles de vapeur s'en élevaient mollement, de temps à autre soufflées par un courant d'air.

« Ça ressemble à un regard d'évacuation, dit Lœllo à voix basse. Y a de la fumée, donc de la chaleur. Le petit moncle avait raison. »

Ils s'approchèrent du bord de la fosse, en observèrent le fond, discernèrent un mètre plus bas un pullulement sombre, teinté de rouge par les veilleuses. Des centaines de reptiles noirs s'entortillaient les uns autour des autres, s'agglutinaient en grappes, formaient des monticules qui grossissaient démesurément, s'écroulaient et se reformaient un peu plus loin dans un mouvement perpétuel et frénétique qui avait quelque chose de fascinant, de répugnant.

« On dirait une sorte de danse », commenta Lœllo.

Quelques-uns s'échappaient de la multitude, rampaient à une vitesse sidérante sur les parois et sur le bas des tubes proches, se projetaient à nouveau dans la fosse dans un long vol plané qui les ramenait au centre de l'essaim.

« Jamais vu des serpents faire des trucs pareils ! Bousille-moi tout ça, Ab ! »

Abzalon se cala sur ses jambes, braqua le canon de l'arme sur les serpensecs, pressa la détente pendant dix secondes sans interruption.

La fosse s'emplit d'une lumière aveuglante qui éclaboussa les tuyaux proches et obligea Lœllo à détourner le regard. Les parois métalliques et les grilles des bouches d'aération se consumèrent dans une épaisse fumée noire. Lorsqu'elle se fut dispersée, ils purent à nouveau discerner le fond de la fosse, rougeoyant par endroits. Du grouillement des reptiles ne subsistait qu'une mince pellicule de cendres qui voletaient au gré des souffles d'air.

« J'crois bien que ces fumiers feront plus chier personne ! s'exclama Lœllo.

— Tu as réussi, Lœllo !

— Ouais, et j'en ai ma claque de cette combinaison. »

Abzalon fut traversé par un affreux pressentiment lorsqu'il vit le Xartien débloquer les attaches extérieures de sa combinaison.

« T'es sûr que tu captes plus rien ? » cria-t-il.

Mais son compagnon n'était plus en mesure de l'écouter, son intercom ayant été désactivé par l'écartement automatique des joints d'étanchéité. Lœllo abaissa sa têtière d'un geste las et contempla d'un air songeur la forêt de tubes métalliques. Abzalon lui intima par gestes de remettre sa combinaison, croisa son regard, le vit sourire d'un air moqueur, remuer les lèvres, prononcer des mots qu'il n'entendait pas.

Un éclair sombre jaillit quelques centimètres au-dessus de la chevelure du Xartien. Ses mains se levèrent mais n'eurent pas le temps d'atteindre sa tête. Une lueur de compréhension s'alluma dans ses yeux écarquillés. Le serpensec ressortit sur son épaule, rampa sur son bras et sauta dans la fosse sans qu'Abzalon, pétrifié, n'ait eu le réflexe de le coucher en joue. Lœllo pâlit, vacilla, s'appuya sur un tube pour ne pas tomber. Affolé, Abzalon lâcha le foudroyeur, fit sauter les attaches de sa combinaison, rejeta sa têtière en arrière, se précipita vers son compagnon chancelant, le prit à bras-le-corps au moment où il s'affaissait.

Lœllo respirait encore, luttait désespérément pour gagner quelques secondes de vie.

« Ab… Jure… jure-moi d'aller… jusqu'au bout… d'emmener Clairia, Pœz et Istria sur la nouvelle… Ester. Moi, je serai heureux de la voir par tes… par tes yeux. Je t'aime, vieux… vieux…

— Reste avec moi, bordel ! »

Le hurlement d'Abzalon se perdit dans la forêt de tubes.

Il ne sut combien de temps il resta devant la fosse, serrant à le briser le corps inerte de Lœllo. Quand il n'eut plus de larmes à verser, il le hissa sur ses épaules, ramassa le foudroyeur et prit le chemin du retour.

CHAPITRE XVIII

LA CUVE BOUILLANTE

*Il resta quelques serpensecs dans l'*Estérion*, trois ou quatre selon mes estimations. En l'espace de dix ans, ils tuèrent encore une cinquantaine de personnes, des Kroptes principalement. Les passagers finirent par s'habituer à cette menace diffuse et permanente. Après tout, leurs ancêtres avaient vécu pendant des siècles en compagnie de ces tueurs silencieux sur les continents Sud et Nord d'Ester. Un enfant de trois ans vint un jour me voir, me tendit la main : je découvris, dans le creux de sa paume, une minuscule forme allongée, noire, immobile, qui n'était autre qu'un reptile. J'éprouvai d'abord une grande frayeur, puis je me rendis compte que le serpensec était mort et j'en déduisis que les soldats de la légion purificatrice du moncle Gardy avaient épuisé leur temps de vie.*

La disparition de Lœllo traumatisa la communauté dek. Abzalon s'étant volontairement écarté de la vie publique, le Xartien était devenu son représentant, son porte-parole, avait acquis en vieillissant un statut de meneur. Les anciens détenus de Dœq se reconnaissaient en lui davantage qu'en Abzalon car, outre son apparence physique rassurante, il avait cette faconde et cette jovialité des habitants du littoral bouillant qui favorisaient le dialogue et le compromis. C'était un être humain sincère, je crois, un homme que chacun aimait compter parmi ses amis, et, même s'il garda toute sa vie une certaine réserve à mon encontre – son éducation omnique le prédisposait à une méfiance viscérale vis-à-vis de l'Eglise monclale et des autres religions en général –, je ressentais pour lui une grande sympathie. Je rends de fréquentes visites à sa veuve et à ses enfants. Clairia s'évertue à vivre mais je sens qu'elle n'est plus tout à fait avec nous, qu'elle a déjà rejoint son mari dans l'au-delà. Elle ne parle presque plus, ne mange pratiquement plus, ne sort jamais de sa cabine. Elle n'a rien dit lorsque Pœz, âgé maintenant de vingt-six ans, lui a présenté Jaïra, la jeune et jolie Kropte qu'il projette d'épouser. Elle a seulement souri et sorti le gâteau qu'elle avait confectionné avec divers ingrédients prélevés sur les plateaux-repas. C'est désormais la seule manifestation de joie qu'elle soit en mesure d'exprimer.

Abzalon ne m'a jamais reparlé de Lœllo. Ellula m'a confié qu'il a souffert comme un damné de la mort de son ami, la seule personne qui lui eût témoigné de l'affection dans l'enceinte du pénitencier, le fumé charmeur et futé de Dœq qui fut à l'origine de sa transformation. Puis, toujours selon son épouse, il a fini par retrouver la sérénité à l'issue de contacts répétés avec son mystérieux ami de la cuve, ce Qval mythique qui n'apparaît à personne d'autre que lui. Nombreux sont ceux qui ont essayé d'apercevoir la créature légendaire d'Ester, mais, une fois arrivés au milieu de la passerelle surplombant la cuve, ils ne distinguent rien d'autre qu'une eau frémissante, brûlante, qui dégage une vapeur aussi dense que les brumes du littoral bouillant. Je suis d'autant mieux placé pour en parler que j'ai moi-même tenté l'expérience à plusieurs reprises. À chaque fois je suis ressorti des sas avec un cruel sentiment d'échec, de déception, d'humiliation même, traitant intérieurement Abzalon de mythomane. Sa sincérité, pourtant, ne fait pas l'ombre d'un doute : il n'a jamais cherché à prouver quoi que ce soit ni à tirer une quelconque supériorité de son privilège.

J'enrage en réalité d'être exclu d'une relation que je pressens passionnante, fabuleuse, et j'envie la sagesse d'Ellula qui accepte les faits avec une simplicité désarmante.

Quant à leur fille unique, Djema, elle exerce sur moi une fascination grandissante. Elle n'a pas encore épousé Maran Haudebran bien qu'elle ait atteint ses vingt-quatre ans. Elle retarde sans cesse l'échéance, au grand désespoir du jeune Kropte qui m'a récemment avoué son incompréhension, son désarroi.

Les deux populations sont ressorties diminuées de l'épisode tragique des serpensecs. Environ deux mille Kroptes et trois mille deks ont survécu aux attaques de la légion du moncle Gardy. En revanche, sous l'impulsion des nouvelles générations, les communautés ont intensifié les échanges, au point que certaines familles deks se sont installées dans les quartiers kroptes et réciproquement. J'ai même été appelé à célébrer des mariages mixtes, les eulans ayant refusé de participer à ce qu'ils considèrent toujours comme une trahison, voire une abomination. Les serpensecs ont épargné l'eulan Paxy bien qu'il eût catégoriquement refusé d'enfiler une combinaison spatiale. Très âgé maintenant, il a conservé une poignée de fidèles qu'il appelle les « purs » et qu'il rassemble régulièrement dans le « temple », la place octogonale du domaine 10. Ceux-là conservent les vêtements traditionnels kroptes, robes ornées de broderies et coiffes pour les femmes, chapeaux, bretelles, chemises, pantalons noirs et barbes pour les hommes, tandis qu'ailleurs apparaissent de nouvelles modes dont les caractéristiques principales sont l'amplitude, le confort, l'aisance. La cuve du troisième passage, la plus tempérée, est devenue un lieu très fréquenté, non seulement par les adolescents et les enfants mais également par les parents. Des hommes se sont débrouillés pour fabriquer des berges flottantes à l'aide de matériaux de récupération. L'ancienne bande des lakchas, portée

maintenant à une vingtaine d'unités, a élu domicile dans la deuxième cuve dont ils sont pour l'instant les seuls à pouvoir supporter la température élevée.

Sveln m'a demandé un entretien ce matin. Elle m'a révélé les aveux d'Orgal avant sa mort, la prise de pouvoir monclale sur Ester, le danger permanent que font courir les mentalistes sur le vaisseau. Je me suis efforcé de la rassurer – et de me rassurer par la même occasion – en évoquant la possibilité de leur élimination par les serpensecs, mais j'observe attentivement les passagers depuis ce jour, je guette sur les visages les signes révélateurs d'une manipulation nano-technologique, je décèle un ennemi potentiel en chaque homme, en chaque femme. J'ai discrètement subtilisé le foudroyeur d'Abzalon. Je le porte en permanence sur moi, sous cette robe noire que j'abhorre mais qui s'avère pratique en l'occurrence. Finalement, le moncle Gardy n'avait pas eu une mauvaise idée en glissant cette arme dans ses bagages.

Extrait du journal du moncle Artien.

« S

ANS COMBINAISON ? La cuve du premier passage ? »

Maran dévisagea Djema, tenta de détecter des traces de moquerie dans les yeux verts de la jeune femme, se rendit compte qu'elle ne plaisantait pas. Il avait rasé sa barbe et coupé ses cheveux en se levant. Il paraissait désormais beaucoup plus jeune que ses vingt-cinq ans.

« Mais… il y fait au moins cent cinquante degrés !

— Tu as peur, Maran Haudebran ? »

Elle passait son temps à le provoquer, à lui imposer de nouvelles épreuves pour retarder le moment de leur union. Il avait gardé en lui des réminiscences de la tradition kropte qui imposait aux femmes de se marier avant l'âge de dix-huit ans, et il ne comprenait pas pourquoi elle se refusait à lui. Il devenait fou lorsqu'elle le congédiait devant la porte de sa cabine après avoir passé une journée entière à se baigner nue en sa compagnie, à le frôler dans l'eau brûlante de la deuxième

cuve. Elle tenait peut-être sa cruauté de son père qui, Maran l'avait entendu dire, avait torturé bon nombre de femmes dans les rues de Vrana. Nous ne sommes pas prêts, pas encore, disait-elle à chaque fois qu'il abordait le sujet. Il avait repoussé à plusieurs reprises la tentation de foncer chez les mathelles et de soulager un désir qui devenait encombrant, tyrannique. Les autres couples réguliers de la bande, Pœz et Jaïra, Göt et Aphya, Darl et Mung, Estevan et Lane, avaient consommé depuis longtemps leur amour.

« Je ne vois pas l'intérêt que…

— Le Qval », l'interrompit Djema.

Il remua la tête d'un air désolé comme s'il s'adressait à une folle.

« Et nous risquerions de nous ébouillanter pour rencontrer une créature qui n'existe pas ! »

Elle se leva de la couchette et le rejoignit près de la table. Elle avait emménagé depuis cinq ans dans une cabine du niveau 1 des quartiers des deks. Contrairement à ses amies et contrairement à Maran qui avait élu domicile dans un appartement du niveau supérieur, elle n'avait disposé aucun ornement, aucune tenture, aucune fleur en tissu, aucun dessin sur les cloisons criblées de points de rouille. De même elle ne portait que d'amples robes sans manches dont la simplicité mettait en valeur l'épure de sa beauté.

« Tu me déçois, Maran. Il n'est pas besoin de voir pour croire. J'ai confiance en mon père.

— En un type qui a massacré des dizaines de femmes sur Ester… »

Il regretta aussitôt ses paroles, croyant l'avoir inutilement blessée.

« Justement, rétorqua-t-elle. Il a changé à partir de sa première rencontre avec un Qval. Lœllo me l'a confirmé.

— C'était à Dœq, Djema. Il a très bien pu se forger un Qval imaginaire à l'intérieur du vaisseau. Comment se fait-il que personne d'autre que lui ne l'ait aperçu ?

— Lœllo m'a parlé aussi d'un ancien dek, le Taiseur, qui avait passé vingt ans de sa vie à essayer d'entrer en contact avec les premiers habitants d'Ester. Il disait que la rencontre avec un Qval ne relève ni de l'anecdote ni de la coïncidence.

— Possible. Et alors ?

— Nous devons nous dépouiller de toutes nos peurs pour communiquer avec lui.

— C'est ton double qui t'a suggéré cette brillante idée ? »

Il la soupçonnait d'avoir hérité d'Abzalon sa tendance à l'affabulation, d'avoir inventé cette histoire de double pour conserver une certaine distance avec les autres.

« La seule question qui se pose, Maran Haudebran, est de savoir si tu viens avec moi, répliqua-t-elle d'un ton sec, visiblement agacée par sa moue ironique.

— Et si je refuse ? »

Il savait très bien ce que signifierait un refus. D'ailleurs, elle ne prit pas la peine de répondre, elle sortit de la cabine et se dirigea à grands pas vers l'escalier qui donnait sur la coursive basse. Il la rattrapa alors qu'elle dévalait les premières marches, la saisit par le bras, la contraignit à s'immobiliser.

« Tu ne me laisses jamais le choix, hein ? »

Ses yeux flamboyaient dans la pénombre de la cage. La crispation de ses traits et le tremblement de sa voix annonçaient l'un de ces accès de colère dont il était coutumier et qu'elle traitait en général par une indifférence glaciale.

« Tu as toujours le choix, répondit-elle sans perdre son calme. Je ne te force pas à m'accompagner. Et lâche-moi, tu me fais mal.

— À quelle autre épreuve me soumettras-tu après celle-ci ?

— Qui te parle d'épreuve ? Je te demande seulement de respecter ce que je suis.

— Et moi ? Mes désirs ? Tu les respectes peut-être ? »

Elle attendit que le silence, blessé par le fracas de ses mots, redescende sur eux.

« Rien ne t'empêche d'aller voir une mathelle ou une autre femme.

— C'est toi que je veux, Djema Lankvit, dit-il d'une voix radoucie, presque plaintive.

— Il y a seulement un ordre à trouver entre nous. Tant que tu continueras de vouloir, tu retarderas ce moment. »

Il la relâcha et se fendit d'un long soupir.

« Les choses ne sont pas simples avec toi. Les autres…

— La véritable simplicité, Maran, c'est de n'avoir aucune idée sur rien. Les autres se contentent de reproduire une histoire vieille comme l'univers. Chacune de leurs actions est dictée par la peur. Peur de la solitude, peur du vieillissement, peur de la mort, peur de cette vie qui leur échappe. Viens avec moi si tu en ressens l'importance, reste là si tu as peur de me perdre.

— Tu n'as jamais peur ? »

Elle se frotta le bras sur lequel les doigts de Maran avaient imprimé une marque rouge.

« Je ne redoute qu'une chose : que tu fasses dépendre ton bonheur de moi. Es-tu capable d'être heureux sans moi ?

— Sûrement pas !

— Es-tu capable d'affronter la chaleur de la cuve ? »

Il marqua un long temps d'hésitation avant de donner sa réponse, conscient qu'elle le conviait à un jeu dont il ne ressortirait pas indemne. Il songea à sa mère qui coulait des jours tristes et paisibles dans le domaine 20 et qui lui demandait à chaque visite pourquoi il ne se mariait pas, pourquoi il ne lui offrait pas des petits-enfants, la

dernière joie qu'il lui restait à connaître avant de partir. La peur prenait parfois des chemins sournois, détournés : il ne craignait pas de mourir mais de décevoir sa mère, il ne redoutait pas de souffrir dans l'eau bouillante de la cuve mais de raviver le chagrin d'une femme que la vie n'avait pas épargnée.

Il était enfermé dans une prison autrement plus subtile que le légendaire pénitencier de Dœq, il était prisonnier d'un passé qui ne lui appartenait pas.

« Je… je suis prêt », murmura-t-il.

Elle sourit, le prit par la main et l'entraîna dans l'escalier.

Le moncle Artien trouva Abzalon dans un local technique de la coursive basse, affairé à trier les combinaisons, à entasser sur une couverture celles dont la réserve d'oxygène était épuisée, à replier et à ranger sur les étagères celles qui pouvaient encore servir. L'ecclésiastique le regarda travailler en silence pendant quelques minutes avant de signaler sa présence d'un léger raclement de gorge.

« Pas la peine de tousser, grommela Abzalon. J'vous ai entendu entrer.

— Excusez-moi de vous déranger, Ab, mais j'ai… euh… une proposition à vous soumettre. »

Abzalon vérifia encore une dizaine de combinaisons avant de se retourner et de fixer le moncle. Le local, éclairé par deux veilleuses, baignait dans une atmosphère douce et paisible.

« Y a besoin d'un sérieux ménage. Les gens sont négligents. Ils ne pensent pas qu'il peuvent de nouveau en avoir besoin. Une proposition, vous disiez ? »

Le robe-noire s'avança au centre de la pièce. Ses rides s'étaient estompées depuis qu'il s'était réinstallé dans les quartiers des moncles, sa démarche s'était assouplie, son œil avait retrouvé sa vivacité.

« Tout d'abord, je dois vous avouer que je vous ai subtilisé le foudroyeur et que je…

— Je sais, coupa Abzalon. Et j'ai deviné pourquoi. Sveln m'a parlé d'Orgal. Vous l'avez utilisé ?

— Pas encore. Je soupçonne certains hommes d'être des agents de l'Hepta, des correspondants de l'Église monclale désormais, mais je préfère ne pas intervenir plutôt que de commettre une erreur.

— J'ai vu les robes-noires à l'œuvre sur Ester, et j'me demande pourquoi vous êtes si différent… »

Le moncle Artien alla s'asseoir sur une étagère basse et contempla d'un air songeur l'amas de combinaisons hors d'usage.

« Je vous assure pourtant que je n'étais pas différent là-bas. J'étais un parfait soldat de l'Un, j'égorgeais, je brûlais, je pillais sans aucune

retenue, sans aucun remords, je préparais avec une rare énergie l'avènement de l'Église.

— Qu'est-ce qui a fait que vous avez…

— Changé ? Je suis incapable de répondre précisément à cette question. Peut-être la vue des cadavres kroptes dans les fosses, peut-être l'enfermement dans cette prison spatiale, peut-être la proximité permanente du vide, peut-être une tendance hasardeuse à la compassion. Je suis sans doute ce qu'on appelle une exception à la règle, un accident génétique. Je n'ai pas séjourné dans le ventre d'une mère, mais sait-on vraiment ce qui se passe dans une éprouvette ? J'ai poussé la différence jusqu'à désirer des femmes, comme les dioncles dégénérés de l'ancien temps. »

Il se garda de préciser qu'il parlait en l'occurrence d'Ellula, non qu'il eût peur de la réaction de son interlocuteur, mais il ne souhaitait pas encombrer leur amour avec ses propres turpitudes.

« Vous pensez que l'Église ordonnera aux mentalistes de détruire *L'Estérion* ? demanda Abzalon.

— Il faudrait pour cela qu'elle ait gardé le pouvoir sur Ester. Mais, si elle tient toujours les commandes et si elle estime que l'expérience ne correspond pas à ses attentes, elle le fera sans la moindre hésitation.

— Vous savez où est passé votre collègue, le vieux fou ? »

Un sourire affleura les lèvres du moncle Artien.

« Il n'y a plus rien à craindre de ce côté-là. Les novices ayant été éliminés par les serpensecs, je reste le seul robe-noire à bord.

— Vous l'avez exécuté avec le foudroyeur ?

— Je n'en disposais pas à ce moment-là. Je l'ai égorgé avec un éclat de plateau-repas. Et je l'ai regardé agoniser avec un certain plaisir, je vous le confesse.

— Ça m'est arrivé autrefois », murmura Abzalon.

Il vint s'asseoir aux côtés de l'ecclésiastique, sortit de la poche de sa chemise une part de gâteau enroulée dans un pan de tissu et dont il lui offrit la moitié. Le moncle Artien l'accepta et la mangea avec plaisir bien que le gâteau eût un goût prononcé de rance. C'était pour lui un honneur de partager la nourriture avec un homme tel qu'Abzalon.

« Alors, cette proposition ?

— N'y voyez pas d'offense, mais j'ai appris que vous aviez juré à Lœllo d'emmener les siens sur la planète de destination, sur la nouvelle Ester. »

Une ombre de tristesse glissa sur le visage d'Abzalon. On ne pouvait pas dire de lui qu'il avait embelli, mais l'ensemble formé par ses yeux globuleux, son crâne cabossé, ses lèvres rainurées et ses traits chaotiques se laissait désormais contempler sans déplaisir.

« C'est ma femme qui vous a raconté ça, hein ?

— Votre épouse l'a rapporté à Clairia afin de lui redonner du courage, et Clairia me l'a répété.

— Une promesse à un mourant… Il nous reste encore près de quatre-vingt-dix ans de voyage. Je serai mort depuis longtemps si ce foutu vaisseau arrive à bon port. »

Le moncle Artien épousseta les miettes de gâteau sur le haut de sa robe.

« Je peux vous aider à tenir votre promesse, reprit-il. Si vous le souhaitez, bien entendu…

— Y a rien qui pourrait me faire davantage plaisir. Lœllo rôde à l'intérieur de moi. Il ne sera pas apaisé tant qu'il n'aura pas vu la nouvelle Ester à travers mes yeux.

— J'ai découvert un certain nombre de fioles d'eau d'immortalité en fouillant la cabine du moncle Gardy. Elles vous permettront de vous maintenir en vie pendant un bon siècle.

— Y en aurait pour Ellula ?

— Je n'aurais pas le cœur de vous séparer ! s'exclama l'ecclésiastique. Je lui offrirai les miennes.

— Et vous ? »

Le moncle Artien haussa les épaules.

« J'ai déjà vécu trop longtemps. J'ai constaté de surcroît que le vieillissement me rapprochait de l'humain.

— Et les autres ?

— J'ai vérifié les circuits d'eau : la cuve du troisième passage alimente les quartiers en eau potable. Vous n'aurez qu'à y verser régulièrement le contenu des fioles des novices. J'estime que l'espérance de vie de chaque passager augmentera d'une cinquantaine d'années. Qu'en pensez-vous ? »

Abzalon se releva, saisit une combinaison, l'ouvrit, vérifia le niveau d'oxygène sur le petit cadran inséré dans la doublure, la replia et la rangea avec soin sur une étagère.

« J'accepte votre cadeau, moncle, fit-il sans se retourner. Pour Lœllo.

— Je vous souhaite une bonne journée et une longue vie, Ab. »

L'ecclésiastique s'inclina et s'éclipsa de sa foulée menue et tressautante de rondat.

Djema retira sa robe dès que la porte du troisième sas se fut refermée dans un chuintement prolongé. Maran hésita, puis entreprit de déboutonner sa chemise. Nerveux, maladroit, il dut s'y prendre à trois reprises pour dégrafer ses bretelles et son pantalon. Il continuait par habitude – par paresse ? par peur ? – de porter des vêtements

kroptes. La chaleur lui enflammait les oreilles et les ongles. C'était de la pure folie, mais Djema semblait bien décidée à aller jusqu'au bout. Des perles de sueur paraient la peau blanche de la jeune femme, captaient des éclats de la lumière violente des lampes, scintillaient, s'irisaient. Il se sentit particulièrement vulnérable lorsqu'il se fut débarrassé de son pantalon, mais un reste d'orgueil le dissuada de rebrousser chemin. Et puis, même s'il refusait de l'admettre, il espérait une belle récompense à l'issue de ce séjour dans la cuve… s'ils en revenaient. La vue du corps de Djema en tout cas, ce corps qu'il avait si souvent rêvé de serrer contre lui, s'associait à la température du sas pour lui faire bouillir le sang.

« Attention aux projections de vapeur, le prévint Djema. Baisse la tête.

— Comment tu sais ça ?

— J'y suis déjà venue. Avec une combinaison. »

Elle pressa quelques touches du clavier posé sur le socle. La porte s'ouvrit lentement et, comme elle l'avait prédit, une vapeur intense s'engouffra dans le sas. Maran se pencha vers l'avant mais inhala une bouffée d'air brûlant qui lui incendia la bouche, la gorge et les poumons. Il s'allongea sur le plancher, chercha désespérément un peu de fraîcheur, crut que sa peau partait en lambeaux, sentit la main de Djema se glisser dans la sienne, entrouvrit les paupières, découvrit la jeune femme allongée à ses côtés, vit qu'elle grimaçait, qu'elle éprouvait la même souffrance que lui, reprit courage, se détendit, ralentit sa respiration, serra les dents en attendant que la vapeur eût évacué le sas. La sensation de brûlure s'apaisa peu à peu, il se redressa légèrement, aperçut des taches et des cloques rouge vif sur les épaules et le dos de Djema, se rendit compte que sa propre peau en était couverte.

« Nous nous en tirons plutôt bien, murmura Djema en s'efforçant de sourire.

— Finissons-en », gémit-il. Parler lui était insupportable, des aiguilles chauffées à blanc lui déchiraient les lèvres. « Ça m'est égal de mourir si c'est avec toi. »

Ils se relevèrent avec difficulté. La vapeur s'était dispersée mais la chaleur avait brutalement augmenté. Il aurait donné n'importe quoi pour apaiser le feu qui le dévorait, qui le rendait fou.

« Ce sont nos peurs qui se consument », déclara Djema.

Il l'aurait volontiers giflée en cet instant mais il se contenta de hurler sa colère et sa douleur.

« Tu reconnais donc que tu en as, espèce de folle ?

— Les dernières, les plus profondes, celles qui m'empêchent de me fondre dans l'ordre.

— L'ordre, ce piège à fanatiques !

— Je ne te parle pas de l'ordre cosmique des eulans, Maran, mais de l'ordre absolu, du flot perpétuel. De l'éternité.

— Finissons-en. »

Il franchit rageusement la porte du sas et s'engagea sur la passerelle qui surplombait la cuve. Il eut l'impression de plonger dans le cœur même du feu, suffoqua, chancela, s'agrippa à la barre supérieure du garde-corps. Il s'embrasait maintenant de l'intérieur, ses organes se dilataient, ses veines se gondolaient, son sang s'évaporait, il ne cernait plus les limites de son corps, il n'était plus qu'une plaie vive, un bloc de douleur. Il voyait le visage de sa mère, ses orbites creuses, son air éternellement inquiet, elle prononçait des mots qu'il était incapable d'entendre, elle le tirait par le bras, le contraignait à la suivre. À chacun de ses pas, il perdait une partie de lui-même, il se dispersait, se fragmentait, et le feu se ruait dans ses blessures, s'infiltrait dans les moindres recoins de son corps. Il recouvra sa lucidité pendant une fraction de seconde, se rendit compte que Djema l'entraînait vers le milieu de la passerelle.

Djema… Son dos, ses fesses, ses jambes se couvraient d'une hideuse teinte rouge, ses longs cheveux ambrés s'en allaient par poignées, elle se décomposait, il s'en moquait, il avait envie d'elle, elle ne serait jamais à lui, qu'importait ? il l'avait aimée dès qu'il l'avait aperçue dans la coursive, affolée, effrayée, poursuivie par les eulans, il avait immédiatement compris qu'un lien indéfectible les unissait, il s'était jeté tout entier en elle.

Il prit vaguement conscience qu'ils s'arrêtaient, qu'ils contemplaient la cuve d'où s'élevaient des colonnes dentelées, éthérées, éphémères, ciselées par les faisceaux obliques des projecteurs. Le feu s'introduisait maintenant par ses pieds, montait par vagues successives le long de sa colonne vertébrale, s'échappait par le sommet de son crâne, investissait chaque fibre de son corps, chacune de ses cellules, lui incendiait l'âme, brûlait ses pensées, ses souvenirs. Les cloques crevaient, des rigoles séreuses s'écoulaient sur sa poitrine, sur son ventre. Il souleva ses paupières gonflées, tourna la tête, regarda Djema debout à ses côtés. Il voulait lui sourire avant de mourir, lui dire qu'il n'éprouvait aucun regret, qu'il était heureux de partir en sa compagnie. Le visage de la jeune femme n'était désormais plus qu'une odieuse caricature, un amas de chair boursouflée d'où émergeaient les éclats perçants de ses yeux. Elle fixait obstinément la cuve.

Toute volonté déserta Maran, qui ressentit un soulagement immédiat. Il accepta de se glisser dans l'oubli, referma les yeux, en paix avec lui-même, franchit un seuil où la matière n'existait plus, où la douleur n'avait plus de prise.

Une ombre se dressa devant lui, lui procura une sensation de

fraîcheur qui le revigora, la mort sans doute. Il l'accueillait avec joie, comme une promesse de délivrance. Elle grandit démesurément, le recouvrit tout entier, l'abrita dans son sein rassurant. Des images affluèrent à la surface de son esprit, souvenirs de sa petite enfance, cabine déserte, silence hostile, solitude effrayante, il hurle, personne ne vient, il gît sur un matelas, entouré d'épaisses couvertures qui forment les cloisons et le toit d'une cabane étouffante, rien ne sert de crier, nul ne peut l'entendre. Enfin, quelqu'un ouvre la porte, le plancher vibre, craque, il reconnaît le pas de sa mère, elle écarte les couvertures, se penche sur lui, sourit, le haut de son visage est percé de deux grands trous, elle le prend, le soulève, dégrafe le haut de sa robe, lui présente le sein…

Images d'un passé plus lointain qui ne le concerne pas. L'eulan retire le fer de l'œil d'une femme, elle se tord de douleur et hurle à ses pieds, une nuit perpétuelle efface le monde. « Tu as payé le prix de ta faute, Sorama Haudebran », se rengorge-t-il, drapé dans ses certitudes. Visages silencieux alentour, barbes noires ou grises, yeux emplis de haine ou de pitié…

Un homme se présente devant Sorama, elle ne le voit pas, elle l'identifie à son odeur, à sa façon de marcher : Eshan Peskeur, le chef de l'armée kropte. Il lâche un petit rire cruel, détestable, elle fuit, se heurte à la table, aux bancs, tombe, se relève. Il la suit sans hâte, elle perçoit son souffle, il la coince contre une cloison, l'empoigne par la robe, elle se défend, il la gifle, du sang s'écoule de ses lèvres déchirées, il grogne, l'allonge sur le plancher, lui arrache ses vêtements, l'observe en silence, retarde le moment de l'assaut, elle entend le froissement du pantalon qui tombe sur ses jambes, sur ses bottes, elle se crispe, il lui écarte les jambes du genou, s'étend sur elle, la pénètre d'un puissant coup de bassin, ventre coupé en deux, elle n'a plus de larmes à verser.

Eshan Peskeur, mon père…

Une fillette marche sur un sol étrange, souple, doux, d'une couleur verte qui évoque la teinte passée de certaines robes. Au-dessus de sa tête, une immensité bleue, traversée de nues vaporeuses semblables aux volutes de la cuve. Alentour, de mystérieux êtres à l'unique pied droit et planté dans le sol, surmontés d'une large chevelure bruissante… Ne seraient-ce pas les arbres dont lui a parlé sa mère ? La fillette se dirige vers des constructions aux murs noirs, aux toits gris, pénètre dans une cour, croise un curieux équipage. Un homme coiffé d'un chapeau de paille tient en laisse deux créatures qui marchent sur quatre pattes et dont le front s'orne d'excroissances courbes, pointues. « Tu viens avec moi, Sorama ? crie l'homme. J'emmène ces deux yonaks au pâturage. » Elle le suit au travers de grandes étendues vertes – herbe ? prairies ? Une boule de feu perchée là-haut – l'A ? – dépose sur ses joues une tiédeur agréable, elle entend des cris

d'animaux, écoute le murmure de l'air, observe pendant quelques secondes les arabesques aériennes d'une autre créature – oiseau ?

Maran comprit qu'il découvrait Ester à travers les yeux d'enfant de sa mère. Lui n'avait connu que l'environnement cloisonné, gris et monotone du vaisseau, mais elle venait d'un monde bouleversant de beauté, et il ressentait toute la douleur de l'exode, la sensation d'arrachement, le déchirement.

Sorama se promène sur le bord d'une cuve fumante qui se perd à l'horizon, les vagues incessantes se fracassent sur les rochers déchiquetés, se pulvérisent en gerbes dans un grondement permanent. Non loin, son père, ses trois épouses et leurs cinq autres enfants, dont quatre filles, attendent le passage du char à vent. Elle aimerait tant visiter le Nord, ce continent énigmatique qu'on dit habité par les démons de l'Amvâya, explorer un autre pays que ces plaines du Sud où le temps paraît figé. Elle sait que sa vie est déjà tracée, qu'elle épousera un homme avant ses dix-huit ans afin de ne pas être chassée de la ferme familiale, qu'elle s'abrutira dans les tâches domestiques, qu'elle combattra sans relâche les démons de l'egon, qu'elle subira jusqu'à sa mort le poids d'une tradition écrasante.

Maran fut projeté dans d'autres existences, dans celle d'un robe-noire qui plantait son poignard dans la gorge d'un frère de l'Omni, dans celle d'un homme qui fracassait le crâne d'une femme et plongeait les mains dans sa cervelle molle et chaude, dans celle d'une adolescente dénudée que les eulans frappaient avec une branche de zédrier, dans celle d'un garçon qui, du haut d'une falaise, admirait le spectacle grandiose de l'océan bouillant, dans celle d'une mentaliste qui errait sur la banquise du péripôle, dans celle d'un soldat qui foudroyait des corps étendus dans une fosse, dans celle d'un haut dignitaire de l'Église monclale qui ordonnait à un subalterne la destruction de *L'Estérion,* dans celle d'une femme infiniment vieille qui plongeait dans un puits d'eau tiède et s'immergeait dans l'indicible sein du Qval, dans celle de la jeune femme qui se tenait à ses côtés et dont il appréciait enfin la grandeur d'âme. Elles n'étaient pas étrangères les unes aux autres mais fondues dans un ordre secret comme les fils d'une trame. Chacune d'elles occupait le centre, chacune s'agençait de manière à permettre aux autres d'occuper le centre. Perçues comme indispensables ou négligeables dans l'univers matériel, elles prenaient toutes leur importance dans l'ordre invisible, elles plongeaient leurs racines dans le flot de l'humain, là où il n'y avait ni religion, ni préférence, ni force, ni faiblesse, mais seulement des expressions multiples de l'Un.

Il eut envie de partager son bonheur avec Djema. Il se tourna vers elle, elle lui rendit son regard, il discerna la même béatitude dans ses yeux verts. Il voulut la remercier, car sans elle il n'aurait pas eu le

courage de s'engager sur ce chemin de souffrance, mais les mots étaient impuissants à décrire ce qu'il ressentait. Il perçut un courant de pensées qui formait un langage, qui ne provenait pas de Djema mais de la créature qui les abritait.

Sans elle, tu n'aurais pas eu le courage, sans toi, elle n'aurait pas eu la force…

Ce n'étaient pas des mots, le Qval s'adressait directement à son âme.

Les humains se figurent qu'ils préservent leur individualité en se divisant, en s'opposant. C'est exactement le contraire qui se produit. Ils deviennent alors des êtres séparés, limités par leurs perceptions. Ils sont prisonniers de leur temps, ils voient les effets, non les causes. Ils se tendent vers un but, vers un désir, vers un futur pour tenter d'oublier l'inexorable marche du temps, ils élargissent sans cesse l'espace qui les éloigne de leur véritable nature.

Djema avait raison, se dit Maran. Mon désir pour elle n'était qu'une tentative confuse, illusoire, d'arrêter le temps. En le réalisant je l'aurais consumé et je me serais retrouvé au point de départ, le cœur couvert de cendres, à l'affût d'autres désirs, d'autres projets, pris au piège par ma propre mémoire. Le désir n'est-il pas pourtant le moteur de l'être humain ? N'est-ce pas le désir qui lui a permis de s'élever au-dessus de sa nature ?

Le désir est un leurre, l'aspiration profonde est un chemin. Le désir relève de l'instinct de possession, de l'orgueil, l'aspiration requiert de l'humilité, de la patience, de l'attention. L'un provoque les affrontements, les guerres, la destruction, l'autre inspire la compassion. Le désir engendre le pouvoir, la conquête, la religion, l'exploitation ; l'aspiration suscite la compréhension. Le désir bâtit des prisons, l'aspiration offre la liberté. L'un crée le temps, l'autre relie à l'éternité.

Je ne comprends pas pourquoi le Qval a choisi de communiquer avec Abzalon, un criminel, un homme qui s'opposait à l'expansion de la vie.

Abzalon n'avait pas de désir. Pour lui, seuls comptaient l'instant présent, la survie. Il n'échafaudait pas de projet à court ou long terme, il ne possédait rien, il n'avait aucune illusion sur lui-même, il ne se réfugiait pas dans le sein rassurant d'une religion, il se regardait tel qu'il était, même s'il en souffrait, il était ouvert en permanence au bruit de la vie. Il n'a pas été choisi, il était prêt à se rencontrer lui-même, sans artifice, sans faux-semblant.

Il torturait des femmes, il faisait souffrir les autres…

Les autres souffraient à travers lui, il œuvrait dans cet ordre sous-jacent où leurs fils se rejoignent. L'univers se plie sans cesse aux désirs cachés de ses créatures.

Difficile d'accepter cette définition de l'ordre. Elle ne sert, me

semble-t-il, qu'à justifier les actes monstrueux.

Tu refuses d'être assimilé aux bourreaux, d'être celui par qui le malheur arrive, et pourtant tu ne peux être dissocié de l'humanité, de ses crimes, de ses injustices. Tu te réfugies derrière une éthique, une morale, mais sache que des millions et des millions d'êtres vivants souffrent au nom de cette éthique, au nom de cette morale. L'intention, la volonté de convaincre, voilà l'erreur. Eulan Kropt commit cette erreur il y a de cela six mille ans du calendrier estérien : il voulut partager son expérience, mais les mots eux-mêmes sont des pièges tendus par le temps. Et ses proches utilisèrent son discours pour élaborer une religion, pour enclencher les mécanismes enfouis dans leur mémoire profonde. Ils n'agissaient pas par calcul, ils étaient sincères, mais ils ne se rendaient pas compte qu'ils initiaient un nouveau cycle de tourments, qu'ils édifiaient les murs d'une nouvelle prison.

J'aurai moi aussi envie de raconter ce que j'ai vécu dans cette cuve, de proclamer la beauté de la vie…

Alors tes auditeurs deviendront tes disciples, ils t'élèveront au rang d'un dieu, ils fonderont un culte sur ton nom. Ce n'est pas parce que tu leur auras désigné le but qu'ils s'engageront sur le chemin. Abzalon n'a jamais cherché à convertir quiconque, ni même d'ailleurs à percer le mystère de l'ordre secret, il venait seulement déposer ses doutes et ses peurs comme un enfant qui s'abandonne dans les bras de sa mère.

Je persuaderai les autres de goûter ce bonheur.

Un désir, une expression de l'orgueil. Le Moncle, l'Hepta, la Fraternité omnique, l'Astafer et toutes les autres religions ont de la même manière voulu le bonheur d'autrui. Vois aujourd'hui où en est Ester, divisée, déchirée, sur le point de s'autodétruire, et l'A n'en sera pas responsable. L'étoile fait seulement partie de la trame.

Comment les amener à découvrir l'ordre secret ?

Ils le découvriront d'eux-mêmes si tu démontes leurs mécanismes pervers, si tu leur apprends la vigilance, la plénitude du présent, si tu les délivres du temps. Le vaisseau lui-même est inséré dans votre trame. Les particules les plus infimes qui le constituent subissent l'influence de vos pensées. Elles vibrent comme des notes tantôt harmonieuses, tantôt dissonantes.

Vous devriez pourtant haïr et combattre ceux qui ont saccagé votre monde.

Nous ne sommes pas animés d'intentions, nous veillons seulement à nous fondre dans l'ordre, dans le présent. Notre monde va bientôt mourir car sa symphonie est devenue trop discordante, mais nous sommes à jamais liés à l'humanité estérienne.

Qui êtes-vous exactement ?

Les enfants de l'océan d'Ester, les gardiens des puits bouillants. L'eau et la chaleur sont notre nourriture.

Pourquoi vous êtes-vous embarqués dans *L'Estérion ?*

Pour recommencer ailleurs avec vous. Ceux des nôtres qui sont restés sur Ester entreprennent le voyage vers le nouveau monde.

Dans combien de temps ? Avec quel vaisseau ?

Le temps n'a pour nous aucune importance, aucune incidence. Et quelques-uns des vôtres construisent un nouveau vaisseau dans la région du péripôle.

Les moncles et les autres finiront bien par nous rejoindre un jour sur le nouveau monde, ils nous déclareront la guerre, ils nous persécuteront.

Difficile d'échapper au temps, n'est-ce pas ? Inutile de s'enfermer dans une prison qui n'existe pas.

Vous n'avez donc pas de but, pas d'idéal ?

L'idéal, un concept manié par les religieux. On ne peut jamais l'étreindre, il s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'en approche, il entraîne ceux qui le poursuivent dans une incessante fuite en avant, il génère tous les fanatismes, il ne tolère pas l'acceptation, il prend bien des noms, dieu, omni, ordre cosmique, moncle, science, paradis, il est le principal allié du temps.

Ne recourez-vous pas à la science et au temps pour fabriquer votre vaisseau ?

Nous utilisons les éléments dont nous disposons, sans parti pris, sans jugement. La technologie nous permet de franchir le vide spatial, qu'elle en soit remerciée. Et le temps chronologique est parfois nécessaire pour les réalisations d'envergure.

Le temps chronologique ?

Le cycle naturel de l'univers. Jusqu'alors, nous parlions d'un temps psychologique, d'une perception subjective de l'avant et de l'après.

Qu'attendez-vous de nous ?

Que vous soyez vous-mêmes, que vous incitiez les autres passagers à l'être, que vous utilisiez toutes les ressources du présent pour restaurer l'harmonie dans la structure subtile du vaisseau.

Vous n'avez pas le pouvoir de le faire vous-mêmes ?

Seuls, nous n'y arriverons pas. Pas davantage que nous n'avons réussi à empêcher la dévastation d'Ester. Les pensées humaines sont d'une redoutable puissance. Nous avons proposé à Eulan Kropt de rapprocher ses frères de l'ordre absolu, mais la religion fondée sur son nom a été une note dissonante supplémentaire dans la symphonie.

Il vous arrive donc de vous tromper.

Nous n'imposons rien à personne, nous laissons à chacun sa liberté.

Dangereux…

La véritable liberté n'est pas dangereuse. Elle coule comme une source intarissable, elle ouvre des voies vers le mouvement perpétuel.

Est-ce que nous nous reverrons ?

Aussi souvent que vous le jugerez nécessaire. Le feu vous épargnera si vous venez sans crainte, sans intention.

Je ne connais pas un être humain qui soit totalement dépourvu d'intention.

Nous en avons rencontré un : Abzalon.

Adressez-vous à lui, en ce cas.

Il n'aspire qu'à l'apaisement. Nous respectons son chemin. Son fil brille d'un vif éclat sur la trame. Djema et toi avez toutes les qualités pour déjouer les pièges du temps.

Que se passera-t-il si nous n'y parvenons pas ?

Alors ce vaisseau risque de franchir les limites de la matière et de détruire l'univers.

Est-ce que je suis… vivant ?

Celui qui ressent est vivant, celui qui veut est mort.

Le Qval cessa d'émettre, et Maran, étourdi, reprit conscience de son environnement, de la présence de Djema, de la passerelle, des miroitements à la surface bouillonnante de l'eau, sur les cloisons et le plafond de la grande salle. Il chercha le Qval des yeux mais ne distingua aucune forme parmi les volutes de vapeur qui montaient de la cuve. Ses douleurs s'étaient assourdies, bon nombre de ses cloques s'étaient résorbées, la chaleur lui paraissait dorénavant supportable, presque agréable.

Ils se rendirent dans le sas, récupérèrent leurs vêtements, se rhabillèrent en silence. Même si Djema portait encore les stigmates de son séjour dans la cuve, yeux et lèvres gonflés, joues parsemées de plaques rouges, son visage avait recouvré en grande partie sa beauté. Ils n'éprouvaient pas le besoin de parler, seulement de s'allonger, de dormir.

Ils sortirent dans la coursive basse, croisèrent une femme âgée qui leur lança un regard interloqué, gagnèrent le niveau 1. Quand ils arrivèrent devant la porte de la cabine de Djema, elle l'invita à entrer. Ils s'étendirent sans se dévêtir sur la couchette et plongèrent au bout de quelques secondes dans un profond sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, il aurait été incapable de dire combien de temps il avait dormi. Des brûlures sourdes couraient encore sur son corps. Djema, réveillée depuis un bon moment à en juger par la vivacité de son regard, se pencha sur lui et l'embrassa dans le cou.

« Le moment est venu, paresseux. »

Elle fit passer sa robe par-dessus sa tête puis entreprit de lui retirer sa chemise.

CHAPITRE XIX

L'*AGAUER*

De tous les courants philosophiques, réformistes ou religieux qui ont traversé l'histoire d'Ester, le mouvement mentaliste reste probablement le plus méconnu. D'origine clandestine, il s'est lentement développé dans l'ombre et n'est que tardivement apparu à la lumière, approximativement au XV^e^ siècle de l'ère monclale. Je présume qu'il a été fondé pour lutter contre un double extrémisme, le premier représenté par ce qu'on pourrait appeler le « tout-clonage », le second illustré par le « tout-humain », autrement dit par le Moncle et les Kroptes. Il a essayé de réunir en lui les deux tendances, de tirer le meilleur profit de l'une et de l'autre, de réaliser une synthèse : il comptait dans ses rangs des membres issus de l'éprouvette et conçus par les voies naturelles.

Des intentions nobles animaient ses fondateurs – qui étaient-ils ? Les disciples d'Eulan Kropt qui avaient refusé de suivre leur prophète sur l'océan bouillant et s'étaient établis sur le littoral ? Les rejetons d'unions mixtes entre clones et humains ? Ils estimaient en tout cas que les conflits naissent de l'ignorance, que l'étude et la maîtrise de la psychologie permettent aux uns et aux autres de vivre, sinon dans l'harmonie, du moins dans un bon voisinage. Ils explorèrent donc les arcanes de ce mental qui agite sans cesse la surface de l'esprit comme les vagues de l'océan bouillant et qu'actionnent des mécanismes cachés, des courants sous-marins. Ils recherchèrent les causes profondes des haines et des peurs, tentèrent d'éliminer de leur comportement les « scories irrationnelles », de lutter contre cette perte d'énergie et d'efficacité qu'engendrent les émotions. Ils exploitèrent les nouvelles possibilités offertes par la technologie, s'intéressèrent aux nanotecs, ces substituts cérébraux qui avaient le mérite d'être fiables, contrôlables, et qui leur ouvraient un formidable champ d'investigation. C'est ainsi qu'ils développèrent leurs facultés analytiques et qu'ils découvrirent la télécommunication (à laquelle l'Église monclale riposta par l'apologie de l'écrit). Les héritiers des premiers mentalistes devinrent peu à peu les interlocuteurs privilégiés des gouvernements estériens : on les recherchait non seulement pour l'extrême précision de

*leurs observations, pour la qualité de leurs prévisions, mais également pour leur pouvoir de manipulation sur les masses. Ils œuvrèrent pendant des siècles dans les coulisses, dans l'ombre des personnalités estériennes, hommes politiques, généraux, conseillers, scientifiques, responsables religieux qui cherchaient à contrecarrer l'influence grandissante du Moncle, tissèrent une toile où tout ambitieux venait systématiquement s'engluer. Cette poignée d'aventuriers de l'esprit s'enrichit progressivement de nouveaux membres, constitua un groupe de plus en plus important qui, sous la férule de Kern Atoral et de six de ses proches, s'organisa sous la forme du mouvement que nous connaissons actuellement – que nous connaissions avant le départ de l'*Estérion. *Dès lors, la hiérarchie adopta une structure pyramidale en haut de laquelle se tenait l'Hepta, composé de sept membres permanents qui choisissaient et instruisaient eux-mêmes leurs successeurs. Venaient ensuite les mentiaires, des membres sédentaires chargés du recrutement, de l'administration et de l'enseignement. Les régiaires occupaient le rang inférieur et régnaient sur une nombreuse population d'agents et de correspondants.*

Vers le XV^e^ siècle donc, le mouvement mentaliste sortit de la clandestinité, établit son siège à Vrana, s'affirma comme une force avec laquelle il fallait dorénavant compter. Il se détourna du projet initial de ses fondateurs, l'amélioration du comportement, pour se transformer en une redoutable machine à conquérir le pouvoir. La rumeur voulait que certains dirigeants du Nord fussent issus de ses rangs, comme le prémiaire Hajek ou le grand conseiller Marchulaïdis. L'utilisation excessive des nanotecs métamorphosa certains de ses adeptes en technotypes, en mutants. L'Hepta céda régulièrement à la tentation de reprogrammer ses agents à distance, de les contraindre à exécuter des ordres qu'ils auraient refusés s'ils avaient disposé de leur libre arbitre. Les agents manipulés eurent par exemple une influence prépondérante dans le conflit entre Ester et ses satellites. Ils firent probablement davantage de morts parmi les civils que les armées régulières.

Le mouvement commit cependant une erreur propre à tous les groupements en extension : entraîné par son élan, il entreprit d'exercer une domination hégémonique sur le continent Nord. À partir de cet instant, les autres corps constitués cessèrent de le considérer comme un partenaire pour le traiter en ennemi. Il représentait en particulier une menace pour l'Eglise monclale qui, poursuivant elle-même le projet de prendre le contrôle d'Ester et des satellites, prépara soigneusement sa riposte…

[Quatre lignes illisibles.]

…de quelques membres de l'Hepta qui prirent conscience de la dérive

*du mouvement et tentèrent de renouer avec le modèle des origines. Mald Agauer fit partie de ceux-là. Ce fut elle qui imposa la présence des deks et des Kroptes à bord de l'*Estérion*, elle qui sélectionna les agents, elle qui organisa l'embarquement du Qval. Elle s'évertua à réunir toutes les conditions propices à la réussite du voyage et créa, dans le même temps, un mouvement parallèle qui s'établit sur les glaces éternelles du péripôle. Avec l'aide de la dernière tribu kropte et des Qvals de l'océan bouillant, elle prépara le deuxième départ, elle réunit les techniciens et les matériaux nécessaires à la construction d'une nouvelle arche baptisée l'*Agauer*, *rassembla autour d'elle tous les êtres qu'elle jugea dignes d'être sauvés de la destruction. Mais, après avoir anéanti le mouvement mentaliste, après avoir mis en place ses propres manipulateurs, le Moncle n'eut de cesse d'éliminer ces germes de révolte qui menaçaient son pouvoir. Pendant près de trois siècles, Mald Agauer, puis Lill Andorn, sa remplaçante, déjouèrent inlassablement les manœuvres des légions de l'Eglise…*

[Trois lignes illisibles.]

À ceux qui se poseraient la question de savoir d'où je tiens ces renseignements, je répondrai que ni l'espace ni le temps ne sont des obstacles à la véritable communication.

Extrait du journal du moncle Artien.

V

ERNA ZALAR traversa à petits pas la galerie principale de la cité de glace. Âgée maintenant de trois cent dix ans, elle jouissait d'une excellente santé grâce aux nanotecs correctrices et aux contacts quotidiens avec les Qvals. Seules la lenteur de ses mouvements et une coordination parfois difficile entre son cerveau et son corps trahissaient son extrême vieillesse. Elle avait si souvent emprunté ce

passage qu'elle ne prêtait plus attention aux rosaces dentelées et translucides de la voûte, teintées de pourpre par les rayons rasants de l'A. Elle s'était aussi habituée au froid qui régnait quinze mois sur quinze au péripôle, au point qu'elle ne portait jamais de vêtements dans sa chambre, qu'elle endurait sans la moindre difficulté des températures qui descendaient certains mois d'hiver à moins soixante-dix degrés.

Verna avait passé pour l'occasion une longue robe et des bottines de peau de sospho, un petit mammifère marin qui avait la particularité de s'échouer sur la banquise pour mourir hors de l'eau, son élément habituel. Cette ultime offrande représentait une véritable manne pour le petit groupe rassemblé autour de Lill Andorn. Les sosphos avaient comme seul inconvénient de répandre une suffocante odeur de graisse qui évoquait le quartier des tanneurs de Vrana. Les Kroptes nourrissaient la communauté avec leur chair, prévenaient les gerçures avec leur huile, taillaient des vêtements et des couvertures dans leur peau, fabriquaient des armes et des outils avec leurs os.

Une fillette avait prévenu Verna quelques minutes plus tôt que Lill Andorn souhaitait la rencontrer de toute urgence. Elle se dirigea vers la chambre de la prima, s'arrêta devant la tenture qui remuait doucement au gré des souffles d'air, puis, traversée par une subite envie d'aller jeter un coup d'œil à *l'Agauer,* se remit en marche, longea le réfectoire, déboucha sur la place centrale étayée par des piliers de glace, emprunta l'étroite galerie descendante qui conduisait au hangar.

Quelques têtes se tournèrent dans sa direction lorsqu'elle pénétra dans l'immense salle creusée au cœur de la glace. Sigmon, le technicien en chef, un homme qui n'avait pas encore atteint ses cent ans et qui, lui, portait une épaisse combinaison fourrée pour se protéger du froid, vint à sa rencontre, la salua d'un sourire chaleureux et désigna le vaisseau d'un mouvement de menton.

« Belle pièce, n'est-ce pas ? »

L'appareil n'avait pas grand-chose à voir avec *L'Estérion,* du moins tel que Verna se le remémorait. Posé sur un gigantesque socle métallique, c'était un bloc monolithique qui avait une vague forme de cône avec, sur les côtés, deux parties symétriques et renflées. Elle ne distinguait rien d'autre que les points sombres des minuscules hublots sur le fuselage empourpré par la lumière mourante de l'A. Seuls une dizaine de techniciens s'affairaient autour de *l'Agauer.* On était loin de l'agitation bruyante qui avait présidé à l'assemblage des divers éléments de sa structure. D'une hauteur de quatre-vingts mètres et d'une largeur à la base de cent, il paraissait dérisoire en comparaison de *L'Estérion,* ce monstrueux insecte de plusieurs kilomètres que Verna avait eu l'opportunité de contempler depuis une navette intersat.

« Quand sera-t-il achevé ? » demanda-t-elle.

Elle connaissait la réponse à cette question, mais elle voulait s'assurer que tout se déroulait conformément à ses prévisions.

« Il ne nous manque que le voleur de temps, dit Sigmon. S'il nous est livré dans les délais prévus, nous pourrons décoller dans quatre mois.

— C'est long », soupira-t-elle.

Il haussa les épaules.

« Sans voleur de temps, nous risquerions de nous perdre dans l'espace…

— D'après nos correspondants du Nord, le gouvernement de l'Un prépare une opération d'envergure, et je doute fort qu'elle soit dirigée contre la coalition des satellites.

— Vous voulez dire que… ? »

Verna acquiesça d'un hochement de tête qui fit frissonner ses longs cheveux blancs.

« Les dioncles nous ont peut-être localisés. Nous avons réussi à les aiguiller sur de fausses pistes pendant près de deux siècles et demi, mais ces oiseaux de proie font preuve d'une remarquable ténacité.

— Nous ne nous mêlons pourtant pas de leurs affaires ! gronda Sigmon.

— Nous symbolisons ce qu'ils détestent le plus : la flamme minuscule de la liberté. Qui doit vous livrer le voleur de temps ?

— Un réseau de contrebandiers du Voxion.

— Sont-ils fiables ? »

Les lèvres de Sigmon s'étirèrent en une moue dubitative.

« On ne sait jamais avec ces gens-là. Nous ne sommes pas les seuls à vouloir quitter Ester, et ils auront peut-être la tentation de se vendre au plus offrant. Sans compter le risque d'arraisonnement par les légions volantes du Moncle.

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à espérer que vous avez misé sur les bons yonaks. Tenez-moi au courant quoi qu'il arrive. »

Sigmon s'inclina, remonta le col de sa combinaison et retourna converser avec les autres techniciens regroupés près du socle. Verna les observa pendant quelques secondes : les uns étaient originaires des deux continents d'Ester, d'autres du Voxion, ils avaient subi de nombreux contrôles destinés à mesurer leurs aptitudes mentales et physiques, ils étaient passés à l'épreuve de vérité des Qvals, mais l'esprit humain se recouvrait d'un voile de plus en plus opaque au fur et à mesure qu'on essayait d'approcher son mystère, et l'Église monclale était passée experte dans l'art et la manière d'infiltrer les réseaux clandestins.

Verna embrassa d'un large regard le hangar, les murs de glace enrobés de givre, le plafond étayé par des chevrons métalliques, percé

tous les vingt mètres de bouches d'aération, hérissé de stalactites qui grossissaient d'année en année, le sol souillé par les incessants déplacements des techniciens et des ouvriers, les diverses machines magnétic qui avaient servi à la construction de l'*Agauer,* les feuilles métalliques, les segments des câbles, les bouts de tuyaux amoncelés dans un coin. Elle songea qu'ils avaient peut-être perdu la course de vitesse engagée contre les dioncles de Vrana et elle fut envahie d'une détresse qu'elle n'avait pas ressentie depuis la mort d'Orgal, la même impression d'un monde qui s'écroulait, le même sentiment de gâchis, d'échec. Elle se souvint que la prima l'attendait et chassa résolument sa tristesse.

« Vous avez mis le temps, fit Lill lorsqu'elle s'introduisit dans sa chambre.

— Je suis allée voir Sigmon, répondit Verna en s'asseyant sur le fauteuil de peau dressé au pied du lit de la prima. Nous ne pouvons pas couper au délai supplémentaire de quatre mois. »

Lill leva lentement la tête, la seule partie de son corps qu'elle fût encore en mesure de bouger. Paralysée depuis maintenant près de trente ans, elle s'obstinait à vivre pour accomplir la tâche que lui avait confiée Mald Agauer. Sa chevelure d'un blanc immaculé se confondait avec la peau d'aro polaire qui la recouvrait des pieds au menton. Le regard de Verna se posa sur le visage de la prima, la seule tache de couleur de la pièce avec les cercles mordorés déposés par les rayons de l'A.

« Quatre mois, répéta la visiteuse, incapable de soutenir le regard noir et pénétrant de Lill. Les dioncles ont largement le temps de nous expédier leurs légions volantes s'ils apprennent que…

— Quand donc vous déciderez-vous à vous débarrasser de vos peurs, Verna Zalar ? »

Verna demeura interdite pendant quelques secondes sur le fauteuil, le plexus solaire perforé par la voix puissante de son interlocutrice.

« J'essaie seulement de mener à bien le projet, se défendit-elle.

— Faites-le sans crainte en ce cas. Les esprits faibles sont les proies toutes désignées des manipulateurs de l'Église.

— Je n'ai jamais eu votre force de caractère et je ne l'aurai jamais ! »

Verna avait libéré son dépit, sa colère, des sentiments qu'elle éprouvait à chaque fois qu'elle s'entretenait avec Lill mais que d'ordinaire elle n'exprimait pas.

« Nul ne peut vous le reprocher, dit la prima d'une voix radoucie. Mais je reste persuadée que vous seriez plus efficace si vous ignoriez vos émotions parasites.

— Les scories irrationnelles, vieille rengaine mentaliste… Voyez où elles ont conduit le mouvement. J'ai décidé une bonne fois pour toutes

de vivre en leur compagnie.

— De vous complaire en leur compagnie ? »

Verna se leva, se dirigea vers l'étroite lucarne qui donnait sur la banquise, laissa errer son regard sur l'immensité illuminée par les feux du crépuscule. Elle avait contemplé ce paysage désolé jusqu'à la nausée. Elle regrettait, avec une intensité qui lui tirait parfois des larmes, le fourmillement de Vrana, les immeubles dressés les uns contre les autres comme les pièces d'un puzzle absurde, la rumeur perpétuelle des autotrains aériens, les couleurs criardes, les éclairages blessants. Cela faisait plus de deux cents ans qu'elle n'avait pas remis les pieds sur le continent Nord et la réalité ne correspondait sûrement pas à ses souvenirs, mais sa mémoire était devenue son dernier refuge.

« Je revendique ma complaisance, murmura-t-elle, les yeux rivés sur le ciel ensanglanté. Vous auriez dû désigner une autre héritière que moi. D'ailleurs, j'ai pratiquement votre âge.

— La mort d'Orgal…

— Ne mêlez pas Orgal à nos histoires ! » siffla-t-elle en se retournant.

Lill la dévisagea avec calme. Ses yeux noirs, brillants, tranchaient sur la pâleur de son visage.

« Ce n'est pas moi qui l'y mêle mais vous, vous qui êtes appelée à me succéder. Et je n'ai pas eu d'autre choix que de vous désigner comme héritière, pour reprendre vos propres termes. Vous me paraissiez en avoir le potentiel. Je pensais que le temps et les contacts répétés avec les Qvals vous délivreraient des spectres qui vous hantent, mais je me suis trompée. Mon immobilité me contraint néanmoins à m'en remettre à vous. Je vous demande seulement d'être mes yeux et mes oreilles, ma porte-parole, ma correspondante auprès des différents membres de l'arche.

— Pourquoi ne pas vous adresser à quelqu'un d'autre ? À Galata ? À Kert ? Aux Kroptes ? Aux Qvals ?

— Ce sont tous des gens de valeur, mais ils n'en ont pas la compétence. Mald aurait dit qu'ils ont atteint leurs limites provisoires. Ils apprendront au cours du voyage : ils auront un siècle pour reculer leur seuil. Quant aux Qvals, ils sont les gardiens de l'ordre secret, ils n'ont pas vocation d'intervenir dans la matière. Tu es leur seule clef de voûte, Verna.

— Une clef pourrie ! se récria Verna, interloquée par le brusque passage au tutoiement de son interlocutrice.

— Pourrie ou non, il suffit que cette clef parvienne à maintenir l'édifice, répliqua Lill. Pendant quatre mois. Quatre tout petits mois. »

Ayant prononcé ces mots, elle ferma les yeux et s'endormit comme cela lui arrivait souvent après un long entretien. Verna traversa la chambre mais, alors qu'elle commençait à écarter la tenture, un

pressentiment la poussa à revenir sur ses pas, à s'approcher du grand lit blanc, à scruter le visage apaisé de la prima. Voulant en avoir le cœur net, elle plaça le dos de sa main devant le nez de Lill, ne perçut pas la tiédeur de son souffle, palpa ses jugulaires, se recula, repoussa une attaque de panique, chercha une seconde fois le pouls, ne le trouva pas, dut se rendre à l'évidence :

Lill Andorn était morte.

Désemparée, elle demeura immobile près du cadavre jusqu'à ce que les ténèbres eussent submergé la pièce. Elle s'était reposée toute sa vie sur une hiérarchie, le mouvement mentaliste dans les premiers temps, la microstructure mise en place par Mald Agauer ensuite, l'autorité de Lill Andorn enfin. Elle se sentait incapable d'endosser le rôle qu'avaient tenu ses devancières, de se relier à cet ordre secret dans lequel elles s'étaient fondues, prisonnière d'un passé qu'elle magnifiait à mesure qu'il s'éloignait.

Elle sortit de la chambre au milieu de la nuit, se demandant à quel moment elle devrait annoncer la nouvelle aux autres. Le plus tard possible en tout cas, car ils reporteraient tous leurs espoirs sur elle, et elle n'avait ni l'envergure ni la patience d'une prima, elle n'était encore qu'une enfant brisée par le départ puis la mort d'Orgal, une vieille femme qui ployait sous le fardeau de ses regrets. Parvenue sur la place centrale de la cité de glace, elle se faufila dans le couloir sinueux qui donnait sur l'extérieur.

La fraîcheur glaciale de la nuit s'engouffra sous sa robe. La morsure du froid lui fit l'effet d'un coup de fouet. Les satellites et les étoiles brillaient d'un vif éclat dans la nuit noire, émaillaient la banquise de reflets argentés. Elle marcha en suivant Alge, l'étoile du Sud, se concentra sur le mouvement de ses jambes et de ses bras, le crissement de ses bottines sur la croûte de glace. Un vent du nord soufflait par rafales, soulevait de petits tourbillons de givre qui s'en allaient grossir les congères. Elle entrevit la silhouette élégante et claire d'un aro polaire chassé de sa tanière par le bruit de ses pas. La paix qui régnait sur la banquise formait un contraste brutal avec l'agitation de son esprit. Orgal, Mald, Lill, le groupe de miséreux qui l'avaient violée dans l'aéro-train, le chasseur qui lui avait servi de protecteur pendant un an, les émigrants sur le bateau, les hommes qui avaient acheté quelques secondes de plaisir dans sa chambre sordide de Gloire-de-l'Un, ses anciens confrères de l'Hepta, ils vivaient tous en elle, lui réclamaient tous une part d'attention, se disputaient sa dépouille.

Verna marcha jusqu'à ce que l'étoile du Sud eût disparu derrière la ligne d'horizon. Elle avait espéré que la fatigue viendrait à bout de ce vacarme mental, mais c'était le contraire qui s'était produit. Désespérée, elle estima que seule la mort pouvait la délivrer de ses

tourments, s’allongea sur le dos, les bras écartés, les mains vers le ciel, les yeux grands ouverts, implorant l’apaisement. Les autres se débrouilleraient sans elle. Adieux qu’avec elle. Elle n’était pas une clef de voûte mais Verna Zalar, une femme qui s’était fourvoyée dans les illusions. Le froid l’engourdit progressivement, la sarabande s’interrompit, ils sortirent un à un de son corps, Orgal fermant la marche, un sourire malicieux vissé au coin des lèvres. Le salaud, il s’était débrouillé pour la posséder pendant plus de deux cents ans.

Verna reprit conscience, souleva ses paupières taquinées par un rayon pâle de l’A et collées par le givre. La luminosité de la banquise l’aveugla. Elle s’étonna d’être toujours en vie. Elle perçut une présence, une chaleur, tourna la tête, aperçut un aro polaire allongé à son côté, un animal puissant, splendide, dont le poids avoisinait les cinq cents kilos. Il ne dormait pas, il la fixait de ses yeux jaunes et ronds, un regard insondable, attentif. Le givre agglutinait par endroits son poil blanc et soyeux. Elle se demanda combien de temps elle avait dormi. On entrait dans la période où les nuits s’allongeaient, dépassaient les trente heures. Elle se redressa lentement, raideur dans la nuque, dans la colonne vertébrale, observa les alentours, ne distingua pas les reliefs de la cité de glace sur l’étendue scintillante. Elle ne s’en inquiéta pas, un silence profond l’emplissait qu’aucune peur, aucun regret ne pouvait briser. Orgal et les autres étaient loin maintenant, quelque part dans l’infini de l’espace. Elle se leva, esquissa des mouvements pour assouplir ses membres engourdis, frémissement douloureux du sang qui circule à nouveau dans les veines. L’aro bâilla, dévoilant ses longs crocs, s’ébroua, sauta sur ses pattes. Elle lui flatta délicatement le museau. Elle était la prima désormais, et il ne lui restait que quatre mois pour achever l’œuvre de Mald Agauer. Un vent d’ouest dispersait les brumes matinales, les feux clairs et naissants de l’A enflammaient la plaine céleste traversée par un banc de nuages rutilants. Elle s’absorba pendant quelques minutes dans la contemplation du lever du jour sur la banquise, émerveillée par la beauté de son monde. L’aro s’agenouilla à ses pieds, attira son attention d’un petit coup de patte sur sa jambe. Elle comprit qu’il l’invitait à le chevaucher, remonta sa robe, s’installa à califourchon sur son échine, glissa les bras de chaque côté de son encolure. Il s’élança, au petit trot d’abord, accéléra progressivement l’allure, puis, lorsque sa cavalière fit corps avec lui, il fila au grand galop en direction du nord.

*

Il fallut un mois aux Kroptes pour charger dans *l'Agauer* les tonnes de vivres qu'ils avaient patiemment amassées pendant vingt ans. Viande de sospho séchée et conservée dans la glace, mais aussi des sacs de farine et des sachets de nourriture lyophilisée échangés contre des peaux chez les grossistes de Gloire-de-l'Un. *L'Agauer* ne disposait pas d'un système automatique de distribution de nourriture, lequel était la source de bien des problèmes à en croire les rapports télémentaux des correspondants de *L'Estérion.* Les techniciens avaient prévu de nombreuses chambres de congélation qui leur permettraient en principe d'assurer la subsistance des cinq cents passagers jusqu'à la planète de destination. Au cas où ces réserves se révéleraient insuffisantes, ils avaient installé un laboratoire et embarqué des cellules d'embryons de sosphos et de yonaks avec lesquelles ils pourraient éventuellement reconstituer les provisions de viande.

Le réseau de contrebandiers du Voxion avait livré le voleur de temps à la date fixée. Ils avaient acheminé les différentes pièces par autogliz et s'en étaient repartis avec un milliard d'estes, soit le double de ce qu'ils avaient réclamé au départ. Verna s'était acquittée sans sourciller de ce supplément. Le trésor de l'arche, vestiges de la fortune personnelle de Mald, était maintenant à sec, mais cela n'avait plus aucune espèce d'importance. Sigmon et ses hommes avaient travaillé d'arrache-pied pour adapter le voleur de temps, plus petit que prévu, au propulseur central du vaisseau. Après avoir procédé à des essais qui s'étaient avérés concluants, ils avaient fixé la date du départ et commencé à dégager le toit du hangar. L'eau de la cuve où séjourneraient les Qvals serait réchauffée et maintenue à température constante par les moteurs, eux-mêmes alimentés par un générateur d'énergie magnétic. On avait abandonné la propulsion nucléaire, trop gourmande et mal adaptée à la structure réduite de *l'Agauer.* Les derniers travaux de l'Académie des sciences de Vrana, désormais contrôlée par le Moncle, avaient porté sur les nouvelles et fantastiques possibilités offertes par le magnétic. Sigmon avait réussi à obtenir les dossiers, les formules, les plans par l'intermédiaire de ses correspondants personnels.

« Je désespérais de voir ce jour arriver, dit Bren Chori, le patriarche kropte.

— Attendons le décollage pour nous réjouir, murmura Verna.

— Il n'y a plus aucune raison d'être pessimiste, prima. Le Moncle n'a pas bougé le petit doigt. »

Verna observa les Kroptes qui effectuaient d'incessants allers et retours entre la cité de glace et le sas principal de *l'Agauer,* les épaules chargés de quartiers entiers de viande ou de sacs de farine de fizlo

noir. Des enfants vêtus de peaux couraient et riaient autour d'eux. Il ne restait que deux cents membres de la dernière tribu kropte. De nombreuses familles avaient déserté l'arche et rejoint Gloire-de-l'Un pour s'intégrer à la civilisation des envahisseurs du Nord. Ceux qui étaient restés avaient renoncé à leur tenue traditionnelle depuis des lustres, mais ils conservaient la barbe et certaines de leurs coutumes, la polygamie par exemple, qui semblait inscrite dans leurs gènes. Ils avaient toutefois perdu la rigidité qui avait été le trait de caractère principal de leurs coreligionnaires. Lill avait déclaré à plusieurs reprises que leur métamorphose s'achèverait dans l'espace : « Le vide démantèle les dogmes. Ils ne pourront plus se raccrocher qu'à eux-mêmes. Ils comprendront alors toute la valeur des enseignements des Qvals. »

« Renoncer n'est pas dans la nature des moncles, reprit Verna.

— Je suppose qu'en tant qu'ancienne mentaliste vous avez prévenu toute mauvaise surprise, affirma Bren Chori avec un large sourire.

— Ne me surestimez pas, Bren. J'ai simplement fait mon possible. »

Le patriarche lissa sa longue barbe, signe chez lui d'embarras.

« J'ai bien cru que vous ne reviendriez jamais après la mort de Lill, dit-il d'une voix hésitante. J'ai du mal à trouver le sommeil, comme tous les vieillards, et je me promenais dans la grande galerie le soir où vous êtes sortie de la chambre de la prima. Vous paraissiez bouleversée. Je vous ai suivie et je vous ai vue vous éloigner sur la banquise. J'ai voulu vous suivre, mais je ne suis pas aussi résistant que vous au froid. Je suis revenu dans la chambre de Lill, j'ai constaté qu'elle était morte et j'ai cru que vous vouliez mourir à votre tour.

— Je suis revenue des morts, Bren. »

Il désigna le vaisseau d'un ample geste du bras.

« Sans vous, je crois bien que *l'Agauer* serait resté un rêve.

— Vous voulez dire que j'ai été votre… clef de voûte ? »

Elle éclata d'un rire joyeux, un rire d'enfant.

Ils se rassemblèrent à l'aube dans le hangar, les deux cents kroptes menés par Bren Chori, les techniciens de Sigmon, les derniers membres du mouvement mentaliste, les hommes et les femmes des deux continents qui s'étaient joints à la communauté. Seuls les Qvals restaient pour l'instant invisibles. Une lumière encore sale se déversait par le toit entièrement ouvert et révélait des visages graves, inquiets. Ils avaient troqué leurs habituels vêtements de peau contre des combinaisons d'un tissu léger et autonettoyant fabriqué à X-art. Verna vint se placer au pied de la passerelle d'embarquement et, d'un signe de tête, invita les passagers à monter. Sigmon s'avança le premier,

mais il s'arrêta avant d'atteindre la bouche ronde du sas, se retourna, promena sur l'assemblée un regard dur, plongea la main dans l'échancrure de sa combinaison et en sortit un petit foudroyeur.

« Désolé, mais vous restez ici », siffla-t-il avec un sourire venimeux.

Les hommes des premiers rangs se consultèrent du regard, puis quelques-uns d'entre eux, les yeux flamboyants, les poings fermés, s'approchèrent de la passerelle. Verna les arrêta d'un mouvement du bras.

« Obéissez à votre prima si vous ne voulez pas finir avec un trou dans la tête ! glapit Sigmon.

— Tu te décides à tomber le masque, Sigmon ? »

Aucune peur, aucune colère dans la voix de Verna. Le technicien la couvrit d'un regard à la fois intrigué et méprisant. Le vent soulevait quelques mèches de sa chevelure noire et dressait des cornes éphémères de chaque côté de sa tête.

« J'en avais assez de cette sinistre comédie ! cracha-t-il. Mes vrais passagers ne devraient plus tarder à arriver.

— Des dioncles et autres personnalités du Nord, n'est-ce pas ? »

Il se fendit d'une révérence grotesque.

« Je rends hommage à ta perspicacité, vieille sorcière.

— Tu pourras peut-être tuer vingt d'entre nous, trente en étant optimiste, mais nous finirons par te submerger. »

Il eut un petit rire étranglé.

« D'abord il faudrait que trente d'entre vous acceptent de se sacrifier. Ensuite il faudrait que je sois seul. »

D'autres hommes, une dizaine, s'écartèrent de la multitude, se disposèrent en divers endroits du hangar et brandirent également des foudroyeurs. Des murmures de dépit, des gémissements s'élevèrent de la foule pétrifiée.

« Les voici donc, les serpensecs que nous avons abrités en notre sein, lança Verna. Les hommes qui mangeaient, qui dormaient sous notre toit, qui osaient nous regarder dans les yeux.

— Et qui vous baisaient la main, prima ! ricana Sigmon. Certains oiseaux fabriquent les nids, d'autres les parasitent, ainsi va la vie. Les moncles voulaient un vaisseau interstellaire mais ils consacrent leur temps et leur argent à la guerre contre la coalition des satellites. Pourquoi crois-tu qu'ils n'ont pas bougé pendant trois siècles ? Ils m'ont fourni ce dont j'avais besoin, les nouvelles technologies magnétic, ils ont laissé l'arche financer les travaux et ont eux-mêmes organisé le trafic des matériaux, y compris le voleur de temps. Il n'y a pas de petit profit.

— Trois siècles, c'est long. Les robes-noires auraient gagné du temps s'ils avaient été les maîtres d'œuvre du chantier…

— Ils étaient les maîtres d'œuvre ! Mais un chantier officiel serait

devenu la cible privilégiée de leurs adversaires. Avec l'arche de Mald Agauer, ils avaient une garantie de tranquillité. Qui aurait soupçonné qu'un vaisseau se fabriquait sur la banquise du péripôle ? De plus, l'Invostex & C^ie^ est passée sous le contrôle de la coalition : toutes ses activités sont désormais concentrées sur le Voxion, à cause de la faible gravité. Mais, à chaque fois qu'elle se lance dans la construction d'un nouveau vaisseau, le Moncle s'arrange pour le bombarder. C'est peut-être long, trois siècles, mais nous avons maintenant une sacrée avance. Nous serons les premiers à mettre les pieds sur le nouveau monde. Et c'est cette chère Mald Agauer qui a tout financé !

— Tu oublies *L'Estérion*, il me semble. »

Sigmon mima l'explosion en écartant largement les bras et en soufflant sur des cendres imaginaires. Le canon de son foudroyeur accrocha un éclat de lumière qui caressa furtivement le fuselage lisse et blanc de *l'Agauer*.

« Tu n'es pourtant pas un moncle, Sigmon », ajouta Verna.

Il parut reprendre conscience de la présence de la vieille femme, la dévisagea d'un air hargneux.

« Je suis un clone, Verna Zalar. Un fils de l'éprouvette, un mutant-tec. L'ère humaine s'achèvera avec la disparition d'Ester. Le nouveau monde consacrera l'avènement des clones.

— Pauvre fou, fit Verna. En reniant les humains, c'est vous-mêmes que vous reniez.

— Épargne-moi tes discours de mentaliste, vieille putain ! rugit Sigmon. C'est ce que tu étais à Gloire-de-l'Un, non ? Vous entendez, vous autres ? Votre prima n'était qu'une petite pute à deux estes la passe ! Ton temps est fini : tu as suffisamment pourri la vie des autres. »

Il braqua le canon de son arme sur Verna. Elle ne recula pas, le fixa avec un petit sourire.

« Qu'est-ce que tu attends pour tirer, Sigmon ? »

Il pressa nerveusement la détente mais aucune onde ne surgit de la bouche du foudroyeur. Il lâcha un juron, s'obstina, des cliquetis dérisoires s'envolèrent dans l'air glacial du hangar. Il releva la tête, chercha ses complices des yeux, leur ordonna de faire feu. Ils levèrent leurs armes, débloquèrent les crans de sûreté, couchèrent en joue les hommes, les femmes, les enfants les plus proches, n'obtinrent pour tout résultat qu'une série de déclics qui égrenèrent leurs notes métalliques au-dessus de leurs têtes.

« Vous êtes négligents, reprit Verna. Vous avez oublié de vérifier les magasins magnétic de vos armes.

— Encore un de tes coups, hein ? fulmina Sigmon.

— Une simple précaution. Un accident est si vite arrivé.

— Depuis combien de temps est-ce que tu savais ? »

Il ressemblait désormais à un enfant perdu. Le foudroyeur pendait au bout de son bras et raclait le plancher métallique de la passerelle. En contrebas, des hommes armés de couteaux étaient sortis des rangs pour se regrouper autour de ses complices et leur interdire toute fuite.

« Tu veux dire : depuis combien de temps est-ce que nous savions ? répondit Verna. Depuis le début. Nous avions besoin de matériaux, de plans, de techniciens, le Moncle nous les fournissait. Payer des sommes exorbitantes aux robes-noires ou aux réseaux de contrebandiers, quelle différence ? Avec l'Église, au moins, nous avions certaines garanties.

— Sans moi, vous ne pourrez jamais faire décoller *l'Agauer,* se rebiffa Sigmon.

— Nul n'est indispensable. Nous avons nourri les serpensecs tant que nous en avions besoin, mais aujourd'hui ils ne nous sont plus d'aucune utilité. Nous avons formé nos propres techniciens, nos propres pilotes.

— Les légions volantes du Moncle seront là d'un moment à l'autre.

— Elles ne se présenteront que demain. Nous avons différé le rendez-vous d'un jour.

— Impossible ! J'étais leur seul contact !

— Les conversations télémentales se prêtent à merveille aux manipulations. J'ai vécu trois cent dix ans et, avant de faire la putain, j'étais un membre actif et même brillant du mouvement mentaliste. Crois-moi, tes amis moncles ne viendront pas te sauver. »

Elle fit un signe de tête et deux Kroptes s'engagèrent sur la passerelle. Sigmon courut en direction du sas mais deux autres Kroptes surgirent du vaisseau et lui en fermèrent l'accès. Il lança sur les environs un regard d'animal traqué, empoigna la barre supérieure du garde-corps, prit son élan. Un Kropte l'agrippa par le pied avant qu'il n'ait le temps de sauter, un autre le saisit par le bras, un troisième l'immobilisa en lui appuyant la pointe d'un couteau sur la gorge, puis ils le traînèrent en bas de la passerelle.

« Personne n'arrivera sur le nouveau monde ! hurla-t-il. Ni vous ni ceux de *L'Estérion* ! Nous… Les moncles trouveront le moyen de vous en empêcher ! »

Un Kropte interrogea Verna du regard. Elle cligna des paupières. Ils conduisirent Sigmon et ses complices sur la place de la cité de glace et leur tranchèrent la gorge.

L'embarquement s'effectua en trois heures. Verna resta au pied de la passerelle jusqu'à ce que les derniers passagers eussent disparu dans la pénombre du sas. Avant de franchir l'ouverture semi-circulaire, Bren Chori revint sur ses pas. Il ne semblait pas très à l'aise dans sa

combinaison grise qui soulignait sa maigreur.

« Vous avez accompli l'impossible, prima, dit-il en tirant machinalement sur quelques poils de sa barbe.

— Remerciez Mald et Lill. Je n'ai fait qu'apposer ma signature à leur œuvre.

— Il faut des gens pour semer le fizlo, d'autres pour le moissonner, d'autres pour le moudre, d'autres pour le pétrir, d'autres pour le cuire, mais tout cela ne sert à rien s'il n'y a personne pour le manger.

— Eh bien, bon appétit !

— Vous… vous ne voulez vraiment pas partager notre repas ?

— Je n'ai plus faim, Bren. Ester m'a vu naître, Ester me verra mourir. Nostalgie, scories irrationnelles, stupidité, appelez ça comme vous voulez. Allez maintenant, ils vous attendent pour refermer le sas.

— Mais les Qvals…

— Ils ont embarqué hier.

— J'ai près de cent ans, une broutille à côté de vous, et pourtant je serais totalement incapable de les décrire.

— Ils vivent à la frontière de l'ordre invisible. Vous avez encore cent ans pour apprendre à les contempler.

— Je serais étonné que l'ordre cosmique m'accorde un siècle de plus.

— Vous n'êtes encore qu'un jeune homme, Bren Chori ! »

Le patriarche n'eut pas la force de prononcer le petit discours d'adieu qu'il avait pourtant préparé pendant trois jours. Il se détourna avec brusquerie et parcourut la passerelle aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes.

Verna erra sur la banquise jusqu'au crépuscule. À l'aide d'un coutelas en os, elle construisit un igloo sommaire pour y passer la nuit. L'*Agauer* avait décollé dans un terrible rugissement au milieu du jour, creusant un gigantesque cratère sur la banquise, pulvérisant la cité de glace. Elle avait admiré son envol majestueux dans le ciel bleu pâle. Son sillage de feu s'était peu à peu transformé en une interminable guirlande de fumée blanche dispersée par le vent. Elle l'avait suivi des yeux jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point minuscule à l'horizon.

Elle s'allongea dans son abri de glace, s'endormit d'un sommeil paisible, fut réveillée à l'aube par un grondement persistant, discerna les formes noires et allongées des appareils des légions du Moncle. Les robes-noires avaient le sens de l'exactitude, on ne pouvait leur dénier cette qualité. Elle retira sa robe de peau, ses bottines, puis, nue, enfin libre, elle s'enfonça dans le cœur des glaces éternelles.

*

« On dirait qu'il se vide ! » s'exclama Jakt Brane.

Son assistant, un jeune Xartien du nom de Koleo, leva sur lui des yeux intrigués.

Jakt n'en revenait pas : depuis le lever du jour, l'océan bouillant, pourtant à marée haute, refluait à vue d'œil. Il n'avait pas besoin de recourir à ses instruments de mesure pour s'apercevoir que le niveau de l'eau avait déjà baissé d'une dizaine de mètres. Les récifs qui d'habitude affleuraient la surface étaient maintenant des collines noirâtres, partiellement couvertes d'écharpes de brume et d'algues verdâtres. Dix mètres, l'océan avait perdu des millions et des millions d'hectos, et cette eau était bien passée quelque part.

Jakt travaillait depuis trois ans pour le compte de l'EOB, une compagnie océanographique qui envisageait une exploitation systématique des ressources du bouillant, les terres du Nord et du Sud s'avérant désormais insuffisantes pour nourrir la population d'Ester. Il savait que les dirigeants de la compagnie n'était que des hommes de paille du Moncle, mais il avait accepté la mission, prévoyant de remettre les résultats de ses travaux aux réseaux de résistance qui s'efforçaient depuis maintenant deux siècles de renverser l'Église. Son œuvre serait utile, voire salutaire, pour la population estérienne qui souffrait d'une famine grandissante et qui, embrasée par des flambées régulières de barbarie, en était réduite à manger de la chair humaine.

Jakt déclencha son télécommunicateur d'une pression soutenue de la langue sur le nanorupteur serti dans la voûte de son palais. La liaison s'établit instantanément avec son correspondant du siège de l'EOB. Un flot torrentueux de pensées s'échappa de son cerveau et se rua dans l'émetteur connecté à ses synapses. Il reçut une impulsion qui lui demandait de remettre un peu d'ordre dans ses pensées. *« Sinon, j'en ai pour trois jours à m'y retrouver dans votre boxon, mon vieux… »*

Jakt prit une longue inspiration, s'éclaircit les idées, expédia une deuxième salve d'informations.

« Dix mètres ? Vous êtes sûr ? Bon sang, ici, à Vrana, les puits crachent des hectos d'eau bouillante. »

— Effet de vases communicants, problème de régulation… mentalisa Jakt.

— Peu probable. Pourquoi se mettraient-ils à cracher maintenant alors qu'ils sont restés éteints pendant des siècles ?

— Il a dû se passer quelque chose.

— La compagnie vous paie pour le découvrir. Et vite. Si ça continue, Vrana sera entièrement submergée avant ce soir. C'est déjà la panique. Les aérotrains ont cessé de fonctionner, des immeubles se sont effondrés, l'astroport est pris d'assaut. Ça ressemble à la fin du monde, Jakt. On

attendait le feu de l'A, et c'est cette putain d'eau bouillante qui risque de tout foutre en l'air.

— Bouchez d'urgence les puits.

— Vous en avez de bonnes ! Il y en a des milliers sur les deux continents d'Ester. »

Jakt tressaillit. La cité de X-art était elle-même criblée de puits bouillants. On en comptait trois dans la seule rue qui longeait la falaise. Leurs bouches rondes dessinaient des taches sombres sur le sempiternel voile de brume. Il coupa la communication d'une nouvelle pression de la langue et se rua vers la porte de son bureau. Koleo se leva à son tour, dévala l'escalier extérieur et le rejoignit dans la rue. Des rigoles fumantes couraient sur les pavés de pierre noire, s'infiltraient sous les portes des maisons voisines. Jakt poussa un juron. La surélévation et l'air conditionné du bâtiment de l'EOB l'avaient empêché d'apprécier la situation. L'eau montait plus vite qu'elle ne s'évacuait. La chaleur avait grimpé de plusieurs degrés, transformant la ville en étuve. Des silhouettes couraient dans tous les sens comme des insectes prisonniers d'une cloche de verre, d'autres se dirigeaient vers les grands aérotrains immobilisés sur la place voisine.

Il distingua le panache blanchâtre du puits le plus proche. Il atteignait une hauteur de trente ou quarante mètres, retombait en pluie sur les toits des habitations, brisait les tuiles, les volets, les vitres.

« Nous avons intérêt à filer ! » cria-t-il à Koleo.

Il contourna le bâtiment de l'EOB et s'élança vers la falaise. Il se retourna au bout de quelques pas, constata que le jeune Xartien n'avait pas bougé.

« Qu'est-ce que tu attends ? La falaise est le meilleur endroit où se planquer. L'océan continuera de baisser tant que les puits seront en éruption. »

L'eau montait rapidement, atteignait déjà les genoux de Koleo, mais il restait immobile, insensible à la douleur.

« Les Qvals, marmonna-t-il.

— Quoi, les Qvals ? gronda Jakt.

— Ils nous ont quittés. C'est la fin d'Ester.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries de fumé ? »

Il savait que Koleo, un jeune homme renfermé et discret contrairement aux autres fumés, fréquentait régulièrement les cercles clandestins de la Fraternité omnique, mais il ne se serait jamais douté qu'il accordait du crédit à ces vieilles superstitions.

« La légende, les gardiens des puits bouillants, l'eau, le feu… Nous sommes foutus, monsieur Brane. Foutus ! »

Jakt haussa les épaules mais, lorsqu'il atteignit la falaise, qu'il découvrit le fond vaseux et bouillant de l'océan une cinquantaine de

mètres plus bas, il comprit que tout était perdu.

CHAPITRE XX

LAED

Au cours des vingt années suivantes, nous en découvrîmes six ; six agents de l'Église que nous n'exécutâmes pas mais que nous enfermâmes dans une salle alvéolaire. À notre grande surprise, il y avait des Kroptes parmi eux, un patriarche et une épouse à qui les mentalistes avaient implanté des nanotecs à leur insu avant l'embarquement et qui étaient passés sans s'en rendre compte sous le contrôle du Moncle. On en surprit deux en train de percer une voie en direction du centre de pilotage de l'Estérion. *Ils ne répondirent pas à nos questions, non qu'ils fissent preuve de mauvaise volonté, mais la brusque interruption de leur réception télémentale provoqua d'irréparables lésions dans leur cerveau et ils perdirent définitivement la raison. Trois autres furent trahis par l'aberration de leur comportement : incohérents, agressifs, ils se mirent à réciter des passages entiers du Livre premier des vertus et révélations et, dès lors, il fut évident qu'ils étaient manipulés par l'Église. Le dernier, un vieux dek du nom d'Ouarb, vint de lui-même se dénoncer : il souffrait d'horribles migraines depuis une trentaine d'années et il lui semblait entendre régulièrement des voix. Il avait cru sombrer dans la folie mais, à la faveur des derniers événements, il avait compris qu'il avait « dans le crâne une des ces foutues télésaloperies », que des « ordures » lui donnaient « des ordres là-bas », qu'il leur résisterait comme il avait résisté aux « fumiers de waks, aux chiures de rondat de RS, aux enfoirés de serpensecs et, surtout, aux poings du grand Ab – désolé, Ab ! »*

Ouarb demanda à être enfermé avec les cinq autres – « Entre aros noirs on s'comprend » – et nous promit de nous fournir tous les renseignements qu'il jugerait importants : « J'vais faire mine de les accepter, leur putain d'ordres, et comme ça j'pourrai peut-être savoir ce que ces salopards de robes-noires – j'parle pas pour vous, moncle Artien – ont derrière la tête. » Cependant, jamais il n'eut l'occasion de nous fournir la moindre information. On le retrouva mort le lendemain, vaincu sans doute par la terrible tension engendrée par ce conflit permanent entre les émissions télémentales du Moncle et son libre arbitre.

L'Église semble nous laisser en paix depuis quelque temps. Les deux agents qui ont recouvré leurs facultés mentales affirment ne plus recevoir de télécommunications, comme si nous étions sortis de la zone d'influence des amplificateurs. Le silence d'Ester a quelque chose de rassurant et d'inquiétant. Nous avons désormais écarté la menace d'un sabordage du vaisseau (reste une inconnue cependant : les pilotes, humains ou robots, qui peuvent très bien avoir été programmés pour commander l'autodestruction de l'Estérion), mais nous sommes définitivement coupés de nos racines, livrés à nous-mêmes, nous errons dans ce vide où il n'y a ni après ni avant, où nous ne regardons ni derrière ni devant, où nous devons puiser la force d'exister par nous-mêmes, de nous suffire à nous-mêmes. Nous formons dorénavant un peuple à part entière, notre destin est entre nos mains, et cela nous donne une responsabilité vertigineuse. Cela exacerbe les tensions également, comme si chacun, flairant l'opportunité, se hâtait de prendre une place qui le rapprocherait du prestige et du pouvoir. Une réaction qui s'explique par le passé douloureux de la plupart des passagers.

Djema et Maran Haudebran combattent ces tendances avec une énergie inlassable. Certains les écoutent et essaient avec sincérité d'extirper cette mémoire mécanique qui se met en branle à la moindre occasion, mais d'autres se raccrochent farouchement au passé, mus par l'habitude d'habiller le vide, prisonniers de ce temps qui forge une chaîne sans fin d'actions et de réactions. (Ne serait-ce pas l'« actré » de l'Astafer ?) Je ne puis les en blâmer, éprouvant moi-même de grandes difficultés à me libérer de mes chaînes. Le jugement est mon écueil favori : tout m'est prétexte à juger, le beau, le laid, le grand, le misérable, l'utile, le superflu… Je suis toujours à l'affût de la faille chez l'autre, mon esprit inquisiteur sépare les individus en partisans et en adversaires, répartit les grâces et les anathèmes. Je suis conscient que mes vis-à-vis me renvoient à des aspects de moi-même que j'aime ou que j'abhorre, qu'en réalité c'est moi-même que je juge à travers eux, mais j'ai une tendance prononcée à la paresse mentale (un effet du vieillissement ?) et je me laisse volontiers reprendre par mes vieux réflexes.

Nous n'avions pas encore connu d'épidémie depuis le départ, c'est fait. On ne peut pas d'ailleurs parler d'épidémie, il s'agit plutôt d'une sorte de langueur morbide qui semble gagner les passagers l'un après l'autre et qui se révèle mortelle dans certains cas. Belladore, qui multiplie les séances d'imposition ces temps-ci, soutient que la cause en est le manque de lumière, de chaleur et d'air : « Nous sommes comme des plantes qui se dessèchent quand on les prive des rayons de l'A. Je le sens dans mes paumes. » On a donné à cette maladie le nom barbare d'« estérionite ». Je crois pour ma part qu'elle a un lien avec la nostalgie, j'en veux pour preuve qu'elle touche principalement les vieillards, ceux qui ont connu Ester et qui ne supportent plus la grisaille perpétuelle du vaisseau. Nous nous trouvons là confrontés à un problème purement psychosomatique, car l'eau de

l'immortalité, versée quotidiennement dans la cuve du troisième passage, assure à tous une excellente santé (à l'exception de votre serviteur bien sûr, qui ne boit jamais et souffre d'à peu près tout ce dont peut souffrir un homme de son âge – c'est à dessein que j'ai utilisé le mot « homme », je ne me considère plus comme un clone. Quoi ? Aurais-je quelque chose contre les clones ? Tu juges encore, Artien ! Je ne m'en sortirai jamais). Quoi qu'il en soit, l'estérionite a tué plus de trois cents hommes et femmes jusqu'à ce jour, et elle en tuera probablement beaucoup d'autres avant l'arrivée sur la nouvelle planète, prévue maintenant dans une cinquantaine d'années.

Extrait du journal du moncle Artien.

E

LLULA traversa les deux premières chambres, entra dans la troisième, s'avança vers la couchette basse sur laquelle était allongée la vieille femme recouverte d'un drap maculé de taches. Une ambiance de veillée funèbre régnait sur la petite pièce dépouillée.

Elle ne reconnut pas Kephta : de l'épouse à la forte corpulence et aux petits yeux soupçonneux qu'elle avait connue sur Ester ne restait qu'une femme décharnée, un squelette habillé d'une peau jaunâtre, flasque et ridée. Les quelques cheveux gris qui pendaient de chaque côté de son visage laissaient le sommet de son crâne entièrement dégarni.

Kephta fixa la visiteuse pendant quelques secondes, puis des larmes roulèrent silencieusement sur ses joues.

« Merci… merci d'être venue », balbutia-t-elle d'une voix rauque sans rapport avec le timbre criard de ses jeunes années.

Ellula s'assit sur le bord de la couchette, posa la main sur les doigts de Kephta entrecroisés par-dessus le drap, eut l'impression que la mort la frôlait.

« Je suis… je suis bien seule, ajouta Kephta. Ils sont tous morts autour de moi : Eshan, Isban, Rijna, Opra, Galan, mon deuxième fils… Les serpensecs, la maladie… Je n'ai pas d'autre famille que toi.

— Je n'en ai pas fait partie bien longtemps, dit Ellula.

— Tu as été mariée par l'eulan Paxy et, cela, jamais tu ne pourras l'effacer. »

Les braises fugitives qui luirent dans les yeux de la mourante transportèrent Ellula soixante-dix ans en arrière, dans l'étable du domaine d'Isban Peskeur. Kephta n'avait pas trouvé la paix.

« Ce n'est pas à Isban qu'on aurait dû te marier mais à Eshan.

— Il n'y a rien à regretter. C'était la décision de l'ordre cosmique.

— Au diable l'ordre cosmique ! » gronda Kephta, embrasée par une colère qui lui donna un regain de vie. Elle se redressa, resta un moment assise, raide, tendue, puis elle s'affaissa brutalement sur la couchette comme une marionnette aux fils coupés.

« Il m'a donné tout ce dont pouvait rêver une épouse, un mari respecté, un beau domaine, deux fils, et il m'a tout repris, tout, il ne m'a laissé que des regrets.

— C'est le passé, Kephta, avança Ellula. Le présent offre d'autres…

— Parle pour toi, Ellula Lankvit ! l'interrompit Kephta, hargneuse. Tu es restée aussi belle que lorsque tu t'es présentée au domaine, tu as encore ton mari, ta fille, ton petit-fils.

— N'exagère pas, je ne suis plus une jeune fille, je vais sur mes quatre-vingt-dix ans.

— On dit que le bonheur conserve, et, quand je te regarde, je m'aperçois que c'est vrai.

— L'eau d'immortalité des moncles n'y est sans doute pas étrangère.

— J'en bois aussi, et vois ce que je suis devenue.

— Que peut un remède pour un malade qui refuse de guérir ? »

Kephta garda un moment le silence, le regard perdu dans le vague. Sa déchéance était d'autant plus pathétique que le voisinage de la mort, au lieu de l'adoucir, exacerbait sa rage, sa frustration. Les autres vieillards touchés par l'estérionite s'en allaient sans un mot, sans une plainte. Ellula avait elle-même ressenti cette nostalgie poignante, cette invitation insidieuse à l'oubli, mais elle avait puisé dans l'amour d'Abzalon la force de résister.

« Si tu savais comme je t'ai haïe ! reprit Kephta. J'ai pensé, et je pense toujours, que les démons de l'Amvâya t'avaient envoyée pour me voler les deux hommes de ma vie.

— Je ne t'ai pris ni l'un ni l'autre.

— Tu as fait pire : Eshan s'est tué à cause de toi.

— Est-ce pour me reprocher sa mort que tu m'as fait demander ? »

Une ombre terne glissa sur le visage creusé de Kephta. L'enfance émergeait du foisonnement de ses rides et de ses taches brunes.

« J'ai entendu dire que… qu'Eshan avait eu un fils. » Elle avait eu du mal à extirper ces quelques mots de sa gorge car ils l'obligeaient à reconnaître la faute d'Eshan, à salir sa mémoire. « Est-ce que tu le

connais ? »

Elle avait superbement ignoré la rumeur jusqu'à ce jour, enfermée dans sa cabine, retranchée dans ses souvenirs, murée dans son orgueil.

« Non seulement je le connais, répondit Ellula, mais il m'est très proche puisque c'est mon gendre.

— Maran Haudebran serait… le fils d'Eshan ?

— Ne fais pas semblant d'être étonnée. Je sais que tu as déjà mené ta petite enquête…

— Qui me prouve que c'est vrai ? Comment le sait-il ? »

Ellula se releva et se dirigea à grands pas vers la porte.

« Où vas-tu ? » cria Kephta.

Ellula sortit sans dire un mot et revint quelques secondes plus tard, tenant par la main un jeune homme d'une vingtaine d'années.

« Juge par toi-même. »

Les yeux de Kephta s'agrandirent de stupeur. Elle eut l'impression d'avoir remonté le temps, crut qu'elle avait définitivement perdu la raison. Il avait rasé sa barbe, il ne portait plus de chapeau, il avait remplacé les vêtements traditionnels kroptes par des vêtements informes, mais c'était bel et bien Eshan qui se tenait devant elle : mêmes traits, mêmes cheveux noirs et bouclés, mêmes yeux bleus, même peau blanche, mêmes lèvres incarnates.

« Eshan, balbutia Kephta.

— Je suis son petit-fils, dit le jeune homme. Et votre arrière-petit-fils. Je m'appelle Laed. »

La vieille femme se redressa à nouveau sur la couchette, tendit les bras. Son sourire révélait ses dents déchaussées, rehaussait ses pommettes, effaçait ses joues, accentuait son air tragique.

« Viens, Eshan, viens embrasser ta mère. »

Laed interrogea Ellula du regard. D'un signe de la main, elle l'encouragea à accéder à la requête de Kephta. Il s'approcha de la couchette, se pencha sur la mourante, lui offrit son visage, subit sans broncher son étreinte hystérique.

« Eshan, tu n'es pas mort, tu es revenu, tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

— Je resterai toujours près de vous, murmura Laed qui ne bougea pas malgré l'inconfort de sa position, malgré les courants glacés qui s'échappaient des lèvres parcheminées de Kephta.

— Ellula est aussi venue, tu la vois derrière toi ? Tu l'épouseras, Eshan, tu lui feras de beaux enfants, nous recommencerons notre vie, tu auras le plus grand domaine, des milliers de yonaks, des dizaines de louagers, une maison et des granges qu'ils t'envieront tous. Tu te souviens, Eshan, des fleurs de pavol dans les champs de fizlo ? Comme elles sont rouges !

— Bien sûr, mentit Laed, étourdi par ce flot de paroles.

— Tu te souviens de la lumière de l'A sur les prairies, des fêtes des ventres-creux, de l'odeur du miel chaud, tu te souviens de notre bonheur, Eshan ? »

Il ne fut pas cette fois obligé de mentir : elle le relâcha soudain et retomba sur la couchette en exhalant un interminable soupir. Il observa pendant quelques instants ses yeux vitreux, sa bouche grande ouverte, ses cheveux épars sur l'oreiller, puis il se retourna vers Ellula.

« Est-ce qu'elle est…

— Elle avait besoin de toi pour franchir le passage.

— Je n'ai pas compris grand-chose à ce qu'elle m'a raconté.

— Elle te parlait d'Ester, Laed, de son monde.

— Tu en viens aussi, grand-mère, mais tu ne sembles pas le regretter autant qu'elle.

— Ça m'arrive de temps en temps. Mais ce ne sont pas les souvenirs qui me pousseront à quitter ceux que j'aime. »

Elle lui ébouriffa les cheveux, le prit par la main et l'entraîna dans l'autre pièce.

« Va vite prévenir les permanents de la morgue. »

Après qu'il eut filé dans la coursive, Ellula retourna près du corps de Kephta, ignorant l'odeur de mort qui avait déjà investi la chambre. Elle ferma les yeux de la défunte, lui glissa l'oreiller sous la nuque, arrangea le drap, puis elle s'assit au pied de la couchette et fixa un long moment le visage enfin détendu de la troisième épouse d'Isban Peskeur. Elle se souvint des quinze jours éprouvants qu'elle avait passés au domaine, de la chaleur étouffante de l'étable, des rires des femmes affectées à la traite, des nuées de zihotes… Elle vit soudain les vertes prairies et les bâtiments disparaître sous les eaux, des cadavres humains et animaux dériver sur les faibles courants, des charognards ailés planer au-dessus d'une cité dévastée, une poignée de survivants se réfugier sur la crête d'un massif montagneux. Elle fut transportée sur le littoral de son enfance. Du bouillant ne subsistait plus qu'un fond de terre craquelé, criblé de bouches rondes, hérissé de rochers torturés et noirs. Elle traversa l'océan, aperçut des lacs entre les reliefs majestueux et tourmentés dont les sommets avaient autrefois formé des îles, de grands bateaux couchés sur les algues desséchées, des cadavres pourrissants de mammifères marins, des milliers et des milliers d'oiseaux cherchant leur pitance au-dessus de marécages recouverts d'une herbe visqueuse et brune. Elle atteignit l'autre rive, erra dans les ruines d'une autre cité, immeubles effondrés, rues submergées, centaines de corps gonflés flottant à la surface de l'eau, ponts coupés en deux, moignons de piliers dressés vers le ciel, aérotrains renversés, corrodés. Elle survola le continent Nord, rencontra partout le même spectacle de désolation. L'eau escamotait des régions entières, reformait au milieu des terres un océan qui

recouvrait la métropole de Vrana. Les bâtiments les plus élevés de l'ancienne capitale du Nord affleuraient la surface paisible et miroitante des flots. Elle visita les monts noirs, l'ancienne réserve des Qvals, découvrit un gigantesque bâtiment entouré d'un haut mur d'enceinte et pratiquement intact, sut qu'elle pénétrait dans le pénitencier de Dœq, visita les couloirs et les cours déserts, se glissa à l'intérieur des cellules vides. Les pierres descellées et tapissées d'une lèpre jaunâtre restaient imprégnées de l'odeur, de la peur, du sang, de la sueur d'Abzalon.

Quelqu'un lui agrippa l'épaule. Elle rouvrit les yeux, se retourna : Abzalon la regardait, souriant, inchangé, rugueux, cabossé, aussi solide qu'un roc au milieu d'une tempête.

« Laed m'a dit que t'étais là, dit-il à voix basse comme s'il craignait de réveiller Kephta. J'te cherchais partout, j'commençais à m'inquiéter. C'est que j'arrive plus à me passer de toi.

— J'étais avec toi, là-bas, à Dœq.

— Une vision ?

— Ester… Ester n'est plus. Oh, Abzalon… »

Elle éclata en sanglots. Il la releva et la serra contre lui.

« C'est comme ça que ça devait finir », soupira-t-il.

La foule se répartissait par petits groupes sur les bases des piliers, sur les excroissances alvéolaires. Djema avait si souvent contemplé cette salle qu'elle ne prêtait plus attention aux fleurs de tissu figées par la poussière, aux lumières crues des projecteurs, aux cloisons, au plancher et au plafond gangrenés par la rouille.

Un millier de personnes venaient régulièrement l'écouter, mais ses auditeurs ne semblaient pas pressés d'abandonner leurs vieux oripeaux. C'était même l'inverse qui se produisait : le peuple de *L'Estérion* était à nouveau divisé par des tiraillements, par des désaccords, par des courants qui risquaient à tout moment de dégénérer en affrontements. Les uns se regroupaient auprès des eulans qui affirmaient continuer l'œuvre de l'eulan Paxy, mort une vingtaine d'années plus tôt, d'autres exhumaient des bribes de la Fraternité omnique et célébraient le souvenir de Lœllo, le Xartien qui avait donné sa vie pour les débarrasser des serpensecs, d'autres encore se rassemblaient autour d'un nouveau culte spatial dont la figure emblématique était le Taiseur, des jeunes filles rejoignaient les rangs des mathelles afin de jouer aux reines de la ruche, les nouvelles générations se montraient turbulentes, irrespectueuses, agressives, les plus anciens tombaient l'un après l'autre dans cette étrange langueur qui finissait par les emporter, bref, les choses empiraient peu à peu, et le découragement gagnait Djema qui avait le sentiment de s'être

démenée en vain tout au long de ces quarante dernières années. Elle s'était pourtant rendue aussi souvent que possible dans la cuve du premier passage, elle avait appliqué à la lettre les recommandations du Qval, mais plus elle leur parlait du présent, plus elle tentait de démonter leurs mécanismes pervers, et plus les passagers de *L'Estérion*, y compris les jeunes générations qui n'avaient pas connu d'autre horizon que le vaisseau, se référaient au passé. Son propre fils, Laed, semblait lui-même très attiré par certains rites qui se déroulaient dans l'ombre des cabines. On allait jusqu'à faire couler le sang lors de cérémonies occultes et vaguement astafériennes, oh ! pas jusqu'au point de mettre en danger la vie des participants, mais ces pratiques révélaient une fascination morbide pour la barbarie. Djema déplorait que Laed n'eût pas la solidité mentale de son grand-père. Elle l'avait eu à l'âge de quarante-trois ans, une grossesse tardive qui ne suffisait pas à expliquer sa faiblesse de caractère.

Les hommes et les femmes assemblés dans la grande salle alvéolaire affichaient ostensiblement leurs croyances par le biais de leurs tenues vestimentaires. Djema distinguait des chapeaux et des coiffes aux formes biscornues, des robes fendues jusqu'à l'aisselle qui ne dissimulaient pratiquement rien de l'anatomie de leurs occupantes, des vestes et des pantalons excentriques et vaguement inspirés des costumes traditionnels kroptes, de longues tuniques unisexes brodées de motifs criards… Une véritable industrie de la confection s'était développée ces dernières années : on décousait, on recousait, on transformait, on teintait avec des substances fabriquées à partir de colorants et de produits chimiques prélevés sur la nourriture, on s'affirmait coûte que coûte par les apparences. Et, si on venait régulièrement écouter Djema et Maran Haudebran dans la grande salle aux alvéoles, c'était davantage pour exhiber sa dernière création vestimentaire que pour s'imprégner de leurs paroles.

Djema laissa le silence s'installer avant de commencer. Elle était seule aujourd'hui, Maran ayant prétexté une grande fatigue pour se soustraire à ce qui était devenu pour lui une véritable corvée. Enthousiaste au début, il rechignait désormais à délivrer les enseignements du Qval : « Ils n'en ont strictement rien à foutre, du Qval et de l'ordre secret ! grondait-il. Ils ne songent qu'à se vautrer dans leurs vieux instincts ! » Il n'avait pas tout à fait tort : aucun d'eux n'avait exprimé le souhait de rencontrer la créature légendaire d'Ester, aucun n'aspirait à subir la terrible épreuve de la cuve bouillante, ils préféraient se tourner vers les anciennes idoles qu'ils affublaient de nouveaux noms, de nouvelles formes.

Djema parla sans conviction de la nécessité de s'éveiller au présent, un discours tellement rabâché qu'il en devenait machinal, dénué de sens. Et, d'ailleurs, plusieurs de ses auditeurs ne se privèrent

pas d'exploiter sa lassitude.

« Nous le vivons, le présent ! s'insurgea un homme qui, à en par juger ses vêtements, appartenait au groupe des néo-Kroptes. Chacun est libre de ses croyances.

— Seul est libre celui qui peut sortir de ses croyances, répliqua Djema.

— C'est ta croyance, pas la mienne !

— Je vous engage seulement à explorer votre mémoire profonde, à découvrir les raisons secrètes de votre comportement.

— Est-ce que tu les connais, toi, les raisons secrètes de ton comportement ? demanda une femme vêtue d'une robe courte surchargée de broderies. De quel droit est-ce que tu nous demandes de changer ? »

Bonne question. Il y avait une grand part de désir, d'orgueil, dans l'obstination de Djema. Insidieusement et malgré les mises en garde répétées du Qval, Maran et elle s'étaient fait un devoir de mener le peuple de *L'Estérion* à bon port. Ils avaient poursuivi un but, échafaudé un projet, ils s'étaient projetés dans le futur, ils avaient oublié le présent, l'ordre secret, ils avaient été rattrapés par le temps. Un mécanisme implacable. Et les autres, ceux qu'ils avaient voulu changer, venaient chaque jour leur tendre un miroir, leur rappeler la profondeur du gouffre qui se creusait entre l'apparence et la réalité, entre le discours et l'être.

Debout sur l'excroissance en forme d'alvéole, éclairée par les feux croisés de deux projecteurs, elle marqua un long temps de silence. Elle venait tout juste de passer le cap des soixante-trois ans mais elle paraissait beaucoup plus âgée que sa mère. Ses cheveux avaient blanchi, sa peau s'était flétrie, sa silhouette affaissée déformait ses sempiternelles robes droites aux couleurs passées.

« Je n'ai aucun droit, reprit-elle d'un ton presque implorant. Je voulais seulement… »

Elle voulait. *Celui qui veut est mort*, disait le Qval. Elle l'entraînait dans sa chute, ce peuple de *L'Estérion* qui avait placé tous ses espoirs en elle et l'avait regardée comme un modèle.

« Les mots, poursuivit-elle, oppressée. Ils m'ont piégée. Je voulais… j'aspirais seulement a partager avec vous la beauté de l'ordre secret. De quel droit en effet ?

— Est-ce que nous ne faisons pas partie nous aussi de l'ordre secret ? » demanda un vieux dek au crâne luisant.

Elle hocha la tête avec un sourire triste.

« Évidemment…

— Alors pourquoi chercher quelque chose que nous connaissons déjà ? »

Excellente définition du présent Chercher entraînait un désir, un

mouvement, une fuite en avant, le temps était inclus dans la notion de quête. Elle les avait exhortés à chercher, ils avaient traqué des mirages.

« Eh bien, cessez de chercher ! lança-t-elle avec véhémence. Trouvez.

— Trouver quoi ?

— Votre vérité. Le centre de la vérité se déplace. Laissez-le venir à vous.

— Quand saurons-nous que nous l'avons trouvé ?

— Il prendra naturellement sa place. Trouvez. Ce n'est pas un conseil, c'est un ordre ! ajouta-t-elle avec un petit rire. Les mots ne vous seront plus d'aucun secours.

— Ça veut dire que… tu ne viendras plus dans cette salle ? s'inquiéta une jeune femme.

— Quelqu'un revendiquait sa liberté tout à l'heure. Je vous libère, je repars dans l'ordre secret, dans le silence. Dans le Qval. Peut-être reviendrai-je un jour. Qui sait ce que nous réserve le présent ? »

Ayant prononcé ces mots, elle descendit de l'alvéole et traversa, le cœur léger, les rangs pétrifiés de l'assistance.

Laed et Chara, la fille de Pœz, se glissèrent dans l'ouverture aux bords ébréchés et s'enfoncèrent dans la forêt de tubes.

La veille, ils s'étaient ouverts de leur projet à Abzalon qui leur avait tendu le foudroyeur et deux combinaisons spatiales.

« J'les ai vérifiées. Vous en avez au minimum pour deux jours d'autonomie. »

Il ne les avait ni encouragés ni contrariés, il leur avait seulement expliqué le mode d'emploi des « grenouillères » avant de poser sur eux un regard malicieux. Il ne sortait pas souvent de sa cabine de la coursive basse, et toujours pour aller vérifier que personne n'avait « foutu le bordel » dans les combinaisons rangées avec le plus grand soin sur les étagères du local technique. Le reste du temps, il restait en compagnie d'Ellula, dormant parfois pendant trois jours d'affilée d'un sommeil si agité qu'elle se demandait s'il était pas atteint d'estérionite.

« Penses-tu ! s'exclamait-il lorsqu'elle lui faisait part de son inquiétude. J'récupère les heures de sommeil qu'on m'a volées à Dœq. »

On voyait de temps à autre sa grande carcasse se profiler dans les coursives, on lui cédait alors respectueusement le passage en se fendant d'un « Ça va comme vous voulez, Ab ? » auquel il ne répondait pas.

On le vénérait comme un sage mais on attendait qu'il meure pour en faire une idole.

Laed adorait ses grands-parents, Abzalon en particulier, auquel il vouait une admiration et une affection sans réserve. Il s'invitait parfois dans la cabine de la coursive basse pour le simple plaisir de passer une heure en sa compagnie, loin des remous qui agitaient les autres niveaux. Abzalon répugnait à lui parler de son passé, sauf pour évoquer Lœllo, le « fumé » avec lequel il avait partagé les heures les plus pénibles de son existence et qui continuait de vivre à l'intérieur de lui.

« J'attends pour mourir d'être arrivé sur le nouveau monde. Lœllo s'rait pas très content s'il avait pas mes yeux pour le voir, tu comprends… »

Laed n'acquiesçait pas seulement pour lui faire plaisir. Il comprenait que son grand-père collait à sa réalité intime, qu'il se tenait au centre de sa vérité comme aurait dit Djema. Il le surprenait quelquefois en compagnie du moncle Artien, un tout petit homme au crâne rasé et dont les rides profondes se prolongeaient dans les plis de sa robe noire. Il se retirait alors, car il n'avait pas la place de se glisser dans la complicité qui unissait ces deux-là.

« C'est ici qu'est mort ton grand-père, fit Laed en désignant le bassin aux parois criblées de bouches d'aération.

— Tu ne devrais pas parler si fort, Laed Haudebran, tu me casses les oreilles ! » protesta Chara.

Il lui lança un regard courroucé au travers de son hublot. Chara avait un caractère exécrable, comme Pœz, son père, un incorrigible râleur, mais c'est elle qu'il avait choisi d'aimer et il devait en supporter les conséquences. Elle avait quelques qualités heureusement, une voix merveilleuse par exemple, un don pour le chant hérité de sa grand-mère, Clairia, et de sa tante, Istria, mortes de l'estérionite trois ans plus tôt. Et puis il la trouvait jolie avec ses traits forts, ses sourcils fournis, ses yeux sombres, ses cheveux noirs qu'elle portait très courts et qui accentuaient son allure de garçonne.

« Je suis désolé. J'oublie que l'intercom amplifie les sons. »

Elle avait sans doute décelé une acrimonie larvée dans le chuchotement de Laed car son propre ton avait perdu toute agressivité lorsqu'elle reprit la parole :

« Tu es sûr ?

— Ab me l'a dit. C'est dans ce bassin que les serpensecs avaient établi leur nid. Regarde le fond, on voit encore le trou creusé par le foudroyeur.

— Cet endroit est sinistre. »

L'éclairage diffus et rougeâtre dispensé par les veilleuses soulignait l'épaisse couche de rouille qui dévorait les tubes, le plancher et le bassin.

« On aurait pu enfiler les combinaisons plus tard, poursuivit Chara.

On peut respirer : s'il y a de la rouille, c'est qu'il y a de l'oxygène.

— Deux précautions valent mieux qu'une. Et puis tu t'en fous : tu es une fumée comme ton père, tu ne transpires pas.

— Les serpensecs ont disparu depuis plus de trente ans, Laed, ironisa-t-elle.

— Nous ne savons pas ce qui nous attend plus loin », rétorqua-t-il, piqué au vif.

Il escalada un gros tuyau coudé pour contourner le bassin, se faufila au milieu de tubes plus étroits, reprit pied de l'autre côté de la cavité, se retourna, fixa Chara toujours immobile.

« Tu viens ? »

Le souffle précipité de la jeune fille résonna pendant quelques secondes dans ses oreillettes.

« Tout ça ne sert à rien, fit-elle d'une voix tellement hachée qu'il ne fut pas certain d'avoir saisi le sens de ses paroles.

— Tu as peur ? demanda-t-il, sautant sur l'opportunité de prendre une petite revanche.

— Je ne crois pas à ton histoire de voix…

— Il ne s'agit pas vraiment d'une voix, Chara. Plutôt d'un appel. Je ne retrouverai pas le sommeil tant que je ne serai pas allé voir ce qu'il y a de l'autre côté.

— J'appelle ça du délire obsessionnel.

— Et Lœllo, il délirait lorsqu'il se servait de son antenne pour détecter les serpensecs ? Et Ellula, elle délire quand elle reçoit ses visions ?

— Peut-être, mais nous avons mieux à faire que d'aller nous perdre dans les coins reculés du vaisseau.

— Quoi donc ? Un rituel du sang ? Un cérémonie omnique à la gloire de ton grand-père ? Un bain dans la cuve ? De nouveaux vêtements ?

— L'amour, par exemple… »

Elle choisissait ce moment pour s'offrir à lui : typique d'une emmerdeuse.

« J'en ai marre de tout ça ! explosa-t-il.

— Ne hurle pas, s'il te plaît ! Tu en as marre de moi ?

— De ce qui se passe dans ce vaisseau.

— Tu dis ça parce que tes parents se sont enfermés dans la cuve du premier passage ?

— Reste si tu veux. Moi, je dois continuer. »

Il pivota rageusement sur lui-même et se glissa entre les tuyaux verticaux. Il parcourut trente mètres dans le cœur de la forêt métallique, franchit une seconde cuve, traversa un espace nu, se retrouva devant une cloison parsemée à intervalles réguliers d'énormes rivets, la longea sur sa droite, revint sur ses pas, explora

l'autre coté, distingua le linéament d'une porte ronde, chercha des yeux une niche, un clavier, n'en trouva pas, arma le foudroyeur, tira une première rafale d'ondes sur le panneau circulaire et légèrement convexe. Il attendit que la fumée se fut dispersée, tenta d'ébranler le métal. Ses coups de pied ne réussirent qu'à décrocher une grappe d'éclats rougeoyants.

« Laed ? »

La voix de Chara. Son rythme cardiaque s'accéléra.

« Laed, où es-tu ?

— Avance tout droit après le deuxième bassin, prends à gauche quand tu tombes sur la cloison. Je suis devant une porte. J'essaie de l'ouvrir avec le foudroyeur.

— Attends-moi. »

Lorsqu'elle le rejoignit, il avait déjà renouvelé le tir à quatre reprises. Il l'accueillit d'un geste amical, puis il élargit les bords de la petite cavité qui s'était formée au milieu de la porte et d'où jaillissait un rai de lumière vive. À ses pieds des fragments s'amoncelaient, étincelaient, perdaient peu à peu leur éclat.

« Je… je ne pensais pas ce que je t'ai dit tout à l'heure, hésita Chara.

— Pour l'amour ?

— Pour le délire, pour tes parents, idiot !

— Ça veut dire que…

— J'ai décidé d'être à toi. »

Il s'interrompit, se redressa, capta son regard au travers des hublots, devina son sourire au plissement de ses yeux, au froncement de son nez.

« Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de l'autre côté ? demanda-t-elle.

— Le meilleur moyen de le savoir, c'est d'y aller.

— J'ai peur, Laed.

— Moi aussi. »

Il parvint à dégager un passage. La lumière s'y engouffra à flots, se déversa sur le plancher gondolé, troué par endroits, lécha les tuyaux enveloppés d'une substance visqueuse et noire.

« Le vaisseau souffre, marmonna-t-il. Pas sûr qu'il tienne encore cinquante ans.

— Est-ce que nous verrons un jour le nouveau monde, Laed ? »

Il ressentit la détresse de Chara, reposa le foudroyeur contre la cloison, se rapprocha, se pencha sur elle pour l'embrasser. Les hublots s'entrechoquèrent.

« Putain de grenouillères ! » s'exclama-t-il.

Ils éclatèrent de rire, puis, quand ils eurent retrouvé leur sérieux, il reprit le foudroyeur, l'invita à le suivre d'un signe de la main et se faufila dans l'ouverture.

Ils passèrent dans une pièce inondée d'une lumière aveuglante et dont le plafond, les cloisons et le plancher brillaient comme des miroirs. Laed se redressa, entrevit une silhouette devant lui, leva le foudroyeur, discerna progressivement un homme vêtu de chaussures montantes et d'une ample cape bleu nuit fermée par une broche triangulaire. Nerveux, gêné par l'épais tissu de ses gants, il dut s'y reprendre à trois reprises pour glisser l'index sous le pontet.

Encadré de cheveux mi-longs et dorés, le visage de l'homme était d'une blancheur et d'une finesse extraordinaires : nez droit, joues lisses, menton arrondi, lèvres minces, sourcils rectilignes, front haut. Impossible de déchiffrer une intention dans ses yeux entièrement gris. Bien qu'il fût seul et parfaitement immobile, il dégageait une impression menaçante.

« Qu'est-ce qu'on fait ? souffla Chara.

— S'il bouge, je tire ! gronda Laed.

— Cela ne servirait à rien. »

Laed et Chara se jetèrent un regard ébahi : l'être qui se dressait devant eux avait surpris leur conversation, il leur avait parlé. Il ne disposait pas de l'intercom pourtant. Pas possible non plus de deviner une quelconque intention dans la voix vibrante, ni agréable ni désagréable, qui avait résonné dans les oreillettes.

« Vous pouvez retirer vos combinaisons, poursuivit-il. Les androïdes sont bâtis sur le modèle humain. Nous avons besoin d'oxygène pour optimiser certaines de nos fonctions.

— Attends, Chara ! cria Laed. Il cherche peut-être à nous piéger.

— Il n'est pas nécessaire de vous piéger. Si nous décidions de vous éliminer, nous utiliserions des moyens plus radicaux.

— Qui êtes-vous ? demanda Chara.

— AH-191, andros de la troisième génération, responsable du programme de pilotage de *L'Estérion*.

— Ce n'est pas un nom, ça !

— Un matricule. Je suis un androïde de la compagnie Andro-Vox.

— Un andro… quoi ?

— Androïde. La plupart de mes fonctions sont artificielles mais je possède quelques organes humains dont un cerveau amélioré par les nanotecs. Mon enveloppe extérieure, ma peau si vous préférez, est imperméable aux ondes foudroyantes et à toute autre forme d'agression. »

Laed baissa machinalement le foudroyeur. Ses yeux commençaient à s'accoutumer à la luminosité aveuglante, il distinguait des vitres scintillantes insérées dans les cloisons.

« C'est donc là que vous pilotez le vaisseau », dit-il, légèrement désappointé.

Quand Ab lui avait parlé des pilotes – « Faut bien que cet engin

soit dirigé par quelqu'un, non ? » – il s'était imaginé un monde mystérieux, extraordinaire, et cette pièce neutre et froide malgré sa débauche de lumière ne correspondait en rien aux visions fantasmagoriques qui avaient hanté ses rêves.

« Nous ne sommes ici que dans un local de transition, déclara l'androïde. Deux autres pièces et une coursive nous séparent du poste de commande proprement dit.

— Vous pouvez nous y amener ? demanda Laed.

— À la condition que vous acceptiez de passer dans le vérificateur sanitaire.

— Le quoi ?

— Vous avez introduit des germes en franchissant cette cloison. Or nous nous trouvons en milieu parfaitement stérile. Nous devons refermer de toute urgence la brèche que vous avez pratiquée dans la cloison et nous avons l'obligation d'incinérer vos combinaisons, vos vêtements, votre foudroyeur.

— Il y avait pourtant une porte, et…

— Nous avons dû en percer une afin de nous rendre dans les salles alvéolaires et de reconstituer les réserves alimentaires des deks. Erreur de conception du vaisseau.

— Si nous vous remettons nos combinaisons et nos vêtements, intervint Chara, comment pourrons-nous regagner les quartiers ?

— Vous n'avez aucune garantie de sortir vivants du poste de commande. Nous devons encore procéder à des évaluations physiques et mentales. Soit vous acceptez nos conditions, soit vous retournez immédiatement dans vos cabines. »

Chara consulta Laed du regard. Il commençait déjà à dégrafer les attaches extérieures de sa combinaison.

« Je ne t'oblige à rien, Chara…

— Personne ne m'a jamais obligée à quoi que ce soit, Laed Haudebran ! »

Elle retira sa combinaison avec des gestes nerveux, rageurs. Elle ne portait en dessous qu'une courte robe sans manches d'où s'évadaient des jambes musclées. Elle la fit passer par-dessus sa tête, dévoilant un corps presque aussi blanc que le visage de l'androïde. Laed la contempla pendant quelques secondes avant de se dévêtir, refoula la tentation de poser la main sur ses seins ronds et fermes.

Deux petites machines surgirent dans la pièce, précédées d'un grésillement étouffé. Surprise, Chara eut un mouvement de recul, se prit les pieds dans sa combinaison, s'agrippa au bras de Laed pour ne pas tomber.

« Robots ménagers de la première génération, précisa l'androïde. Chargés d'éliminer les foyers de germes, virus, bactéries, protistes. Les micro-organismes risqueraient à terme d'infecter les liquides

matriciels et de perturber les échanges entre les différents éléments de l'analyseur central. »

Des volets s'ouvrirent sur le flanc arrondi de l'une des machines, des bras articulés en jaillirent, des pinces à six doigts saisirent les combinaisons et les vêtements, broyèrent les tubes d'oxygène, les hublots, réduisirent les étoffes en boules de la grosseur d'un poing. Puis un troisième bras articulé, plus court, ramassa un à un les éclats de verre et un quatrième s'empara du foudroyeur. La deuxième machine, plus volumineuse et de forme cylindrique, contourna Laed et Chara, se plaça devant la brèche, expulsa deux tuyaux télescopiques. L'un cracha une longue flamme bleutée, bourdonnante, l'autre vomit une matière flasque qui durcit rapidement et combla peu à peu l'ouverture.

« Suivez-moi », ordonna l'androïde.

Laed et Chara lui emboîtèrent le pas. Il marchait sans bruit, d'une allure aérienne accentuée par les ondulations de sa cape. Il les entraîna dans une première pièce où une dizaine de robots s'affairaient devant des tables jonchées de plaques dorées et minuscules.

« Atelier de réparation, commenta l'androïde. Les analyseurs consomment une grande quantité de nanotecs. »

La pièce suivante était entièrement occupée par une immense caisse noire traversée par deux passages étroits où luisaient des rangées de veilleuses rouges.

« L'un des sept vérificateurs sanitaires. Il va analyser vos germes, préparer une solution chimique adaptée, la pulvériser dans tout le poste de commande. Prenez chacun un couloir et n'en sortez que lorsque vous en recevrez l'ordre. L'analyse prendra quinze secondes. »

Laed discerna de l'inquiétude dans le regard de Chara. Lui-même n'était guère rassuré mais il s'efforçait de ne pas le montrer. Lorsqu'il s'avança, il eut l'impression de s'enfoncer dans la gueule d'un monstre des légendes astafériennes, qu'Abzalon décrivait comme des êtres aux mâchoires gigantesques, aux pattes griffues et à la peau écailleuse, et il éprouva la même sensation de terreur que lorsqu'il était suspendu, enfant, à la voix grave de son grand-père. Il s'immobilisa au milieu du passage sur une vitre circulaire éclairée par une lumière douce. Un courant frais lui effleura le visage, des picotements montèrent de ses pieds, grimpèrent le long de ses jambes, se répandirent sur son bassin, sur son torse, sur ses épaules. Il n'éprouva aucune douleur, seulement le sentiment désagréable d'être fouillé, évalué. Au bout d'une quinzaine de secondes, les veilleuses virèrent au jaune.

« Avancez », dit l'androïde resté en arrière.

Lorsque Laed et Chara furent passés de l'autre côté de la machine, il s'engagea lui-même dans l'un des deux couloirs, s'arrêta sur la vitre

lumineuse, attendit, pour les rejoindre, que les veilleuses aient changé de couleur.

Ils remontèrent une coursive incurvée où des appliques, réparties tous les deux mètres, diffusaient un éclairage tamisé. Elle débouchait sur une gigantesque salle en forme de coupole. Le regard de Laed fut immédiatement attiré par les fenêtres colorées serties dans le tablier métallique d'une large table semi-circulaire.

« Les trente écrans de contrôle, souligna l'androïde. Ils nous permettent de vérifier à tout instant les paramètres du vol et l'évolution des variables du vaisseau : population, foyers d'épidémies, stocks alimentaires, oxygène, évacuation, pour n'en citer que quelques-uns. Nous communiquons directement avec l'analyseur central par les nanotecs. »

D'autres meubles et objets étranges peuplaient la salle où ne traînait pas un grain de poussière, des robots s'agitaient sans un bruit derrière des ouvertures ogivales, des serpents étincelants sinuaient dans les rainures du plancher. Laed n'y prêtait pas attention : il fixait jusqu'au vertige la baie concave qui couvrait pratiquement toute la cloison du fond.

« Le joyau de *L'Estérion,* affirma l'androïde. Son vitrail spatial. Seize épaisseurs d'un verre plus solide que le milénarium. Léger effet de loupe permettant de corriger la distorsion du bouclier magnétic.

— Vous lisez dans mes pensées ? grommela Laed.

— Pas tout à fait. Nous disposons d'un programme destiné à décoder les expressions humaines, l'intensité du regard, les mouvements des lèvres, le comportement. J'ai été conçu par l'AndroVox mais modifié par une équipe de l'Hepta.

— L'Hepta ?

— Le mouvement mentaliste.

— Qu'est-ce que c'est ? Tous ces points lumineux ? »

Le bras de l'androïde jaillit de l'échancrure de sa cape, se pointa avec une lenteur solennelle vers la baie vitrée.

« Les étoiles. »

Laed et Chara contournèrent la table semi-circulaire, se précipitèrent vers la baie, collèrent leur nez sur le verre.

« Mon Dieu, Laed, s'écria Chara. C'est… c'est l'espace. »

CHAPITRE XXI

L'ARCHANGE

Elle vient, j'entends son pas, je sens son souffle. Je ne suis plus raccroché à la vie que par le doux fil d'encre qui s'écoule de ma plume.

L'écriture est sans doute ce que je regretterai le plus lorsque la visiteuse aura posé la main sur mon épaule. J'abandonnerai mon nécessaire, mon cher journal, l'odeur particulière de l'encre, le crissement musical de la plume sur le papier. Mon existence se sera résumée à quelques lignes jetées sur des pages inutiles. Je n'aurai pas eu d'influence sur les événements, ou si peu : j'aurai conduit les épouses et les ventres-secs par le passage de la troisième cuve, j'aurai tué le moncle Gardy, épousé le cours des événements avec un sens aigu de l'opportunisme, telles auront été mes seules contributions à l'aventure des maudits d'Ester.

Les dieux, l'Omni, l'Un, l'ordre cosmique, l'Astafer, l'ordre invisible ont finalement accordé leur bénédiction à ces maudits-là : nous avons appris, d'abord par l'intermédiaire d'Ellula, par nos nouveaux correspondants ensuite, que l'océan Osqval avait submergé les continents Nord et Sud et exterminé des milliards d'Estériens. Les satellites Xion et Vox sont devenus les derniers refuges du système d'Aloboam, des refuges inconfortables, ô combien ! Les biosphères n'auront jamais l'attrait ni la majesté de l'océan bouillant, des vastes plaines, des massifs montagneux, des fleuves paisibles, des déserts brûlants… Le peuple estérien, du moins ce qu'il en reste, est désormais condamné à survivre dans de misérables bulles jusqu'à la dilatation de l'A. Juste retour des choses. (Tu juges, Artien…)

Laed, le petit-fils d'Abzalon, m'a procuré une grande joie l'autre jour. Chara et lui s'étaient introduits dans le poste de pilotage et en étaient ressortis au bout de six mois, alors qu'on les croyait définitivement disparus.

Quinze années plus tard, ils nous ont invités, Ellula, Abzalon et votre serviteur, à contempler l'espace par la grande baie vitrée de la salle de commande. L'androïde responsable du vol et ses robots ont en effet ouvert une voie entre les quartiers et le poste de pilotage, et, sur la requête de Laed, quelques passagers triés sur le volet (orgueil, Artien ?) ont été invités

*à pénétrer dans l'endroit le plus secret et le mieux gardé de l'*Estérion*. Nous avons du d'abord affronter trois vérificateurs sanitaires. Abzalon ressemblait à un aro en cage dans ces machines inquiétantes, mais Ellula a réussi à l'empêcher de démolir la troisième à coups de poing.*

Quel choc, quelle joie ! Revoir le ciel enfin, admirer le fourmillement scintillant des étoiles, se sentir minuscule, dérisoire, face à l'immensité cosmique ! Il n'y a pas de plus grand bonheur que de redevenir grain de poussière ! Je n'avais plus de toit métallique sur la tête, je n'étais plus coupé de l'univers, de mon univers. Transis d'émotion, Abzalon et Ellula pleuraient à mes côtés. L'espace, cet espace au cœur duquel nous avons vécu pendant près de cent ans, nous était révélé, nous était donné. Nous sommes restés devant la baie six heures sans bouger, sans parler. Abzalon étreignait Ellula et, de temps à autre, me triturait l'épaule (il ne se rend pas compte, l'animal, qu'il jouit encore d'une force physique phénoménale ; mon épaule, elle, s'en est souvenue pendant plus d'une semaine). Le vaisseau s'est approché d'un système à trois étoiles dont les lueurs nous ont délicieusement éblouis. Nous avons vu le bouclier magnétic pulvériser un astéroïde qui croisait notre route et qui s'est embrasé dans une somptueuse corolle jaune et rouge, nous avons admiré la nébuleuse qui emplissait notre champ de vision, nous nous sommes dissous dans la nuit infinie… Il y aurait tant et tant de choses à dire, tant et tant de sensations à décrire. Je n'en ai pas le temps, lecteur improbable, et je te prie de bien vouloir accepter mes plus plates et hypocrites excuses.

*L'androïde AH-191 règne avec un calme imperturbable sur sa légion de robots. Abzalon lui a donné le surnom d'« archange », en référence aux êtres de lumière de la mythologie astaférienne, un surnom qui s'accorde parfaitement à son étrange beauté. Toujours précis dans ses explications, l'archange nous a confié que l'équipage avait connu deux sérieuses alertes depuis le départ : l'une au sujet des chariots automatiques et des réserves de nourriture (mais de cela nous nous étions déjà rendu compte), l'autre au sujet du voleur de temps, cet appareil bizarre qui se nourrit de futur afin de stabiliser le présent. L'archange affirme qu'il n'éprouve pas d'émotions, de sentiments, mais je crois déceler un grand attrait pour l'irrationnel dans sa voix, dans son regard, dans son attitude. Comme les clones il est harcelé par ce que j'appelle la tentation de l'humain. Il nous a révélé que, selon les probabilités des mentalistes, la rencontre entre les passagers et les pilotes aurait dû s'effectuer une trentaine d'années plus tôt. Les mentalistes ont commis bien d'autres erreurs, dont la plus importante fut de chercher à enfermer l'esprit dans des statistiques. L'archange était programmé pour vivre cent vingt ans, soit l'exacte durée du voyage, mais il estime qu'il se déconnectera plus tôt, environ dix ans avant l'arrivée de l'*Estérion*, « usure prématurée de certains de ses circuits biologiques » (les androïdes répugnent apparemment à utiliser les mots « maladie » et « vieillesse »). Il a donc entrepris la formation de Laed, qui aura la lourde responsabilité de*

poser le vaisseau sur le nouveau monde, une manœuvre qu'il devra effectuer à vue à l'aide des paramètres fournis par l'analyseur. Chara avait elle-même entamé cette formation, mais elle a dû s'interrompre pendant ses grossesses et elle a choisi de consacrer tout son temps à ses deux enfants, un garçon, Abzalon, qu'on surnomme Abza pour le distinguer de son arrière-grand-père, et une fille, Lulla.

*Ma plume court de plus en plus vite, dernier sursaut d'énergie avant l'entrée de l'envoyée de l'au-delà. Pendant trente ans l'estérionite a continué de décimer le peuple de l'*Estérion*. Elle frappe à présent les plus jeunes, y compris des enfants en bas âge. L'espace est une divinité exigeante qui réclame impitoyablement son dû. Les cabines, les coursives, les places, les salles se vident, et nous ne comptons plus qu'un petit millier de survivants. Djema et Maran Haudebran ne sont toujours pas sortis de la cuve bouillante, dont ils ont modifié les codes d'accès et qui est dorénavant inaccessible. La rumeur veut qu'ils se soient dissous dans le Qval, ou que le Qval se soit dissous en eux. Les survivants commencent à mettre en pratique leur enseignement maintenant que Djema et Maran ont renoncé à les instruire, comme si leur brusque disparition donnait leur vraie valeur à leurs préceptes. La plupart des religions se sont ainsi érigées sur les cendres ou les cadavres de leurs prophètes. Le Moncle lui-même… Mais cessons de ressasser un passé douloureux.*

L'espoir renaît, des noms circulent pour désigner le nouveau monde. Je ne serai pas là pour partager la joie de mon peuple – non pas le mien mais celui auquel j'appartiens – et je n'en éprouve aucun regret. Je reste un enfant de l'éprouvette, un être sans racines ni devenir, et j'estime juste que mon corps erre à jamais dans le vide. J'ai seulement demandé à Abzalon d'enfermer mon cadavre dans une combinaison spatiale avec mon journal et de l'expulser dans l'espace, le plus grand, le plus beau des tombeaux dont on puisse rêver. Je sais qu'il tiendra sa promesse, comme il s'acquittera de son serment à Lœllo. Il est bon de pouvoir se reposer sur un véritable ami… Ami, un mot abusif sans doute. Qui peut vraiment se vanter d'être l'ami d'Abzalon ? Seuls Ellula et le Qval sont entrés dans son intimité, l'une par l'amour, l'autre par l'acceptation (mais l'amour n'est-il pas la forme la plus accomplie de l'acceptation ?). À mon humble avis, Lœllo n'était qu'un miroir fidèle dans lequel le grand Ab a aimé se contempler, qu'il en soit loué pour avoir accepté d'être ce reflet-là.

*Nous avons donc reçu une télécommunication il y a de cela une dizaine d'années. Adressée à l'archange, elle annonçait qu'un vaisseau s'était élancée vers le nouveau monde trois siècles après le départ de l'*Estérion *(trois pour eux, un demi-siècle pour nous, calcul gracieusement fourni par l'analyseur central). Nous sommes désormais dans le même espace et le même temps que l'*Agauer*, où ont pris place cinq cents passagers, Kroptes (il en restait donc), mentalistes, Estériens du Nord et du Sud, Qvals. Peut-être l'*Estérion *n'a-t-il été qu'un artifice, une sorte d'immense leurre destiné*

à fixer toutes les attentions, tous les enjeux, pendant que d'autres préparaient dans l'ombre la deuxième expédition. Je me dis finalement que notre réussite n'était pas programmée, voire souhaitée, qu'elle s'est peu à peu forgée sur la seule rage de vivre de quelques-uns d'entre nous.

Pas si vite, incorrigible rêveur ! Subsistent encore quelques inconnues avant l'atterrissage tant espéré : quels programmes se cachent dans les nanotecs de l'archange ? Laed aura-t-il suffisamment de maîtrise pour poser sans heurt un vaisseau de plusieurs kilomètres de longueur ? Et surtout, surtout, la planète découverte huit siècles estériens plus tôt par les astronomes de l'AAV est-elle vraiment habitable ? N'est-elle pas qu'une…

Oh, la voici… froid dans le cœur… elle est si bel…

[Suivent une dizaine de mots illisibles.]

Fin du journal du moncle Artien.

A

BZALON traversa les sas et la cuve du troisième passage et se rendit à l'ancien quartier des moncles, désormais habité par deux familles et le moncle Artien. Ce dernier ne lui avait pas rendu visite depuis une semaine et il s'en inquiétait. Les conversations avec le robe-noire lui manquaient : elles avaient le mérite d'apporter un peu d'animation, un peu de fantaisie dans une existence bercée par une monotonie insidieuse qui risquait à tout instant de dégénérer en estérionite. Ellula restait des jours sans ouvrir la bouche, allongée sur sa couchette, les yeux déjà tournés vers l'au-delà, et il fallait qu'Abzalon lui parle, la caresse, la brutalise parfois pour la sortir de cette apathie qui gagnait peu à peu tous les survivants de *L'Estérion*. Elle revenait alors d'entre les morts, le regardait en souriant, l'embrassait, acceptait de s'alimenter, se promenait en sa compagnie dans les coursives où régnait un silence épais, troublé de temps à autre par des cris, des soupirs, des sanglots.

Il poussa la porte de la cabine de l'ecclésiastique, aperçut une forme noire et figée au centre de la pièce. La tête du moncle Artien reposait sur les pages de son cahier entrouvert. Il tenait toujours sa plume à la main, l'encre séchée lui ridait le front, le nez, ses yeux vitreux fixaient les lignes qui parcouraient les pages. Abzalon examina son visage, ne décela aucune expression de peur ou de douleur sur ses traits, en conclut qu'il s'était éteint paisiblement. Il ne ressentit pas de chagrin sur le moment, il accomplit les dernières volontés du moncle Artien avec des gestes précis, mécaniques. Il étendit le cadavre sur la couchette, lui retira son vêtement, le nettoya de ses souillures, constata que ses organes sexuels étaient atrophiés. Il n'en fut pas étonné dans le fond car, comme tous les robes-noires, il avait été éduqué dans le rejet de la conception naturelle et son corps s'était accordé à ce renoncement. Abzalon referma son journal sans y jeter un coup d'œil – même s'il avait su lire, il n'aurait pas cherché à prendre connaissance de son contenu –, le glissa avec la plume sous les mains du cadavre, entrecroisées sur son cœur, puis il retourna à sa cabine, annonça la nouvelle à Ellula, se rendit au local technique, perdit de longues minutes à choisir une combinaison, traversa de nouveau les sas et la cuve du troisième passage, s'arrêta un petit moment pour observer les enfants qui se baignaient en riant dans l'eau fumante, répondit à leurs sollicitations d'un geste de la main, reprit d'un pas plus lourd que de coutume la direction de l'ancien quartier des moncles.

Il ne lui fut pas facile d'enfiler les bras et les jambes rigides d'Artien dans la combinaison. Il s'assura que le cahier et la plume étaient restés en place, verrouilla les attaches extérieures, chargea le cadavre sur ses épaules, monta dans les quartiers kroptes, se rendit près d'un grand vide-ordures situé à l'extrémité d'une coursive sombre. L'archange avait expliqué à Laed que les systèmes d'évacuation du vaisseau expulsaient les déchets non recyclables dans le vide. Abzalon allongea le corps sur le plancher et se recueillit pendant quelques instants. Le moncle Artien étant mort, plus personne n'était capable de célébrer un rituel funéraire digne de ce nom dans le vaisseau, surtout pas le dernier eulan néo-kropte, un vieillard guetté par la folie, errant à toute heure du jour dans les coursives et sur les places, prononçant des paroles incohérentes, entrecoupant ses soliloques de rires hystériques.

« Une nouvelle victime de l'estérionite, Ab ? demanda un passant vêtu d'un simple drap resserré autour de la taille par une bande de tissu.

— Un ange qui nous a abandonnés, répondit Abzalon.

— Un quoi ?

— Un ange, un être qui a veillé sur nous pendant cent ans. »

L'autre haussa les épaules et poursuivit son chemin, persuadé que le grand Ab avait à son tour perdu la raison.

Abzalon poussa le panneau basculant du vide-ordures et engagea le corps dans le conduit. Lorsqu'il l'eut lâché, que le panneau se fut refermé dans un grincement horripilant, il marmonna quelques formules de la prière des morts astaférienne, puis il rejoignit Ellula dans la cabine de la coursive basse. Elle ne dormait pas, elle l'attendait, assise sur la couchette, vêtue d'une robe claire, auréolée de ses cheveux argentés, aussi belle et pure qu'au premier jour. Il s'agenouilla entre ses jambes, elle prit sa grosse tête entre ses deux mains et la posa sur sa poitrine. Ils restèrent ainsi enlacés jusqu'à ce que d'insupportables douleurs aux genoux le contraignent à changer de position.

*

Debout devant la baie du poste de pilotage, Laed observait l'espace. Bien qu'il le contemplât tous les jours depuis maintenant trente ans, il ne se lassait jamais du spectacle offert par la galaxie Endrome, « cette infime partie de l'univers dans laquelle évolue *L'Estérion* », selon les mots de l'androïde. Les étoiles les plus proches scintillaient sur un fond de poussière lumineuse qui était, toujours d'après l'archange, la vue en coupe de l'un des bras spiraux de la galaxie. L'analyseur central estimait que depuis son départ *L'Estérion* avait franchi onze années-lumière, qu'il lui en restait donc une à parcourir, soit encore dix ans de voyage. C'était à la fois peu et beaucoup. On distinguait désormais parfaitement Jael, l'étoile jaune du système qui abritait le nouveau monde et dont la magnitude augmentait jour après jour. Le vaisseau avait laissé sur sa gauche U-P-l et U-P-2, les jumelles d'un système voisin. Pendant des mois et des mois elles avaient teinté d'un bleu éclatant la baie vitrée et l'intérieur du poste de pilotage, puis le vaisseau avait changé de cap et leur luminosité avait été supplantée par l'éclat jaune et moins dur de Jael.

L'attention de Laed se reporta sur son visage réfléchi par la vitre. À l'aube de ses cinquante ans, ses cheveux blancs et bouclés étaient la seule marque visible de son vieillissement. Grâce à l'eau d'immortalité des moncles, aucune ride ne flétrissait sa peau, son corps avait conservé la sveltesse et la souplesse de ses jeunes années. Ses enfants, Abza et Lulla, venaient d'entrer dans l'âge adulte. Son apprentissage de pilote lui avait pris tant de temps qu'ils avaient grandi à son insu, qu'il avait l'impression, lorsqu'il les rencontrait, de faire face à deux étrangers. Il s'en défendait auprès de Chara en évoquant la responsabilité écrasante qui reposait sur ses épaules, mais il sautait sur tous les prétextes pour traîner dans le poste de pilotage, parfois plus d'une semaine d'affilée sans regagner ses appartements. Il ne se sentait

bien qu'en compagnie des étoiles et de l'archange, cet étrange mentor dont l'apparence et la connaissance le fascinaient.

Laed s'arracha à sa contemplation et vint machinalement consulter les écrans de contrôle. Ils signalaient toujours les mêmes dysfonctionnements, l'usure de certains matériaux, l'engorgement de la plupart des systèmes d'évacuation, une surchauffe anormale du moteur principal, la baisse alarmante du niveau d'oxygène, les brusques accélérations entraînées par les défaillances du voleur de temps… Plus le vaisseau se rapprochait du but et moins il paraissait avoir les moyens de l'atteindre. Laed espérait qu'il ne serait pas obligé de franchir une ceinture d'astéroïdes avant de se poser sur le nouveau monde : le bouclier magnétic montrait une telle lenteur pour localiser et détruire les corps célestes que *L'Estérion* aurait toutes les chances d'être percuté et perforé de part en part comme un vulgaire bout de papier.

« Inquiétant, n'est-ce pas ? »

Saisi, Laed se retourna. L'andros s'était approché silencieusement dans son dos. Le surnom d'« archange » lui allait à la perfection : toujours revêtu de son ample cape bleue, il posait sur son interlocuteur un regard qui semblait provenir d'un inaccessible au-delà. Sa voix égale, ses cheveux d'or, ses gestes calmes, sa démarche aérienne, son visage et ses mains d'une finesse irréelle correspondaient trait pour trait à la description qu'Abzalon faisait des archanges et des anges des légions célestes astafériennes : « On peut pas dire que ce sont des hommes ou des femmes, leur beauté vient pas d'la terre mais du ciel, ils s'énervent jamais, leurs yeux voient à l'intérieur des gens, bref, on sait pas si ce sont des hommes ou des dieux. » Le poste de pilotage lui-même avait tout d'une demeure surnaturelle avec sa vue sur l'espace, sa lumière traversée par les rayons des étoiles, sa propreté méticuleuse, le silence recueilli qui le baignait en permanence et que ne parvenait pas à briser l'activité parfois grésillante des robots.

« Encore dix ans à tenir, répondit Laed. Je crains que ce ne soit bien long. »

L'archange s'avança et fixa pendant quelques secondes les écrans de contrôle.

« Le vaisseau peut tenir, dit-il. Les robots sont déjà en train d'activer les systèmes de sécurité. L'appareil sera bientôt scindé en deux.

— Scindé ?

— Vous n'imaginiez toute de même pas poser cet énorme tas de ferraille sur sa planète de destination. Etant donné sa masse, vous risqueriez purement et simplement l'écrasement. Il perdra au moins neuf dixièmes de son poids. Sa partie la plus volumineuse, le plus

lourde, sera expulsée dès l'entrée dans le système de Jael.

— Les anciens quartiers des deks ? Les salles alvéolaires ? Le labyrinthe ? »

L'archange approuva d'un signe de tête.

« Si je comprends bien… commença Laed.

— Vous comprenez fort bien, l'interrompit l'archange. Dix mille passagers au départ, un millier à l'arrivée, telles étaient les probabilités mentalistes.

— Il faut avoir une sacrée dose de cynisme pour prévoir la mort de milliers et de milliers de gens, maugréa Laed.

— Un goutte d'eau. Le projet Estérion a coûté la vie à cinq millions de Kroptes et à des centaines de milliers de deks. Sans compter les trente millions de morts de la guerre d'indépendance des satellites, un conflit dont l'unique enjeu était le contrôle des matières premières et des bases spatiales. »

Ils restèrent un moment silencieux, les yeux rivés sur les signes et les chiffres qui s'affichaient sur le tableau de bord.

« Vous m'avez appris à lire mais je ne parviens pas toujours à déchiffrer les données, reprit Laed.

— Estimez-vous heureux qu'ils aient mis des écrans à votre disposition. Je n'en ai pas besoin : je communique directement avec l'analyseur central.

— Ils avaient donc prévu que vous pourriez être victime d'une… Eh, mais au fait, vous ne m'aviez pas dit que…

— Je me déconnecterai dans exactement trente minutes estériennes. Mais avant, il me reste une dernière faveur à vous demander.

— Vous n'avez pas achevé ma formation ! protesta Laed.

— J'ai transmis tout ce que votre cerveau était capable d'assimiler. »

Du coin de l'œil, Laed examina l'archange. Quelque chose avait changé dans son visage, les traits s'étaient imperceptiblement durcis, la bouche s'était crispée. Il n'était plus une créature de synthèse en cet instant, mais un être en proie à une tension intérieure que trahissaient ses gestes anormalement fébriles.

« J'aurais pu en apprendre davantage au cours de ces trente ans, marmonna Laed.

— Vous en savez assez. Le reste n'aurait réussi qu'à vous embrouiller les idées. »

La réponse sèche, presque agressive de l'archange eut un tel impact sur Laed qu'il recula de deux pas.

« L'*Estérion* ne devrait pas se poser sur le nouveau monde, poursuivit l'andros. Les êtres humains n'ont pas leur place dans cet univers. *L'Agauer,* le deuxième vaisseau, transporte les soldats d'une

nouvelle armée, la moitié des passagers environ. Eux sont équipés pour accomplir le vieux rêve du Moncle, pour implanter la souche d'une nouvelle espèce. Ils ont considéré *L'Estérion* comme une simple expérience, ils ont exploité les données que je leur ai fournies pour préparer la deuxième expédition, ils ont…

— Qui, « ils » ? » coupa Laed d'une voix blanche.

L'archange se retourna et lui jeta un regard dur.

« Ils ont vécu pendant des siècles dans l'ombre des gouvernants d'Ester, dans l'ombre des moncles, dans l'ombre de l'Hepta. L'expérience Estérion leur a fourni des données en quantité suffisante. Dans quelques minutes, ils m'ordonneront d'y mettre un terme.

— Pourquoi… pourquoi m'avoir formé dans ce cas ? »

Laed crut discerner un pâle sourire sur les lèvres de l'andros.

« Eux sont purement synthétiques, je suis en partie constitué de chair et de sang. Ma mémoire cellulaire me prédispose à une certaine empathie pour le genre humain, à une certaine autonomie de pensée, grâce sans doute aux modifications effectuées par l'équipe de Mald Agauer. Voilà pourquoi ils m'ont programmé pour vivre cent dix ans. Ils ne voulaient laisser aucune chance à ce vaisseau d'atterrir.

— Qui, « ils » ? s'impatienta Laed.

— Les technotypes, les légionnaires de la synthèse, de l'artifice. L'*Agauer* était leur projet ultime. Ils ont suggéré à Lill Andorn cette idée d'embarquer les Qvals. Ils savaient que l'équilibre écologique d'Ester en serait bouleversé, que l'océan bouillant déborderait par les puits pour recouvrir l'ensemble des terres selon le bon vieux principe des vases communicants. Ils élimineront les passagers humains et les Qvals au cours du voyage, et ils s'établiront sur le nouveau monde.

— Dans quel but ?

— Perpétuer leur existence, c'est ce que font toutes les espèces.

— Des technotypes ne forment pas une espèce ! objecta Laed.

— Une espèce nouvelle, dit l'archange. Une espèce qui n'agit qu'en fonction des probabilités d'expansion. Ils se sont mis au service de l'humanité tant qu'elle leur était utile, ils se sont développés grâce aux nanotecs, à tous les supports technologiques dont ils étaient les maîtres, mais à présent ils la considèrent comme une rivale.

— Une rivale ?

— Une créature ne s'estime affranchie que lorsqu'elle est parvenue à éliminer son créateur. Une loi de l'évolution.

— Il reste des hommes sur les satellites d'Ester.

— Détrompez-vous : le Voxion sera bientôt soufflé par une gigantesque explosion.

— C'est… monstrueux ! » s'écria Laed.

Curieusement, il ne pensait ni à sa femme ni à ses enfants en cet instant, la seule image qui lui venait à l'esprit était la bouille cabossée

de son grand-père.

Le sourire était franc cette fois sur le visage de l'androïde, franc et froid comme la mort.

« Par qui les monstres ont-ils été créés ? fit-il d'une voix qui avait recouvré sa neutralité.

— Rien… rien ne vous oblige à leur obéir.

— L'impulsion télétec balaiera ma mémoire cellulaire et mes vestiges de libre arbitre.

— Vous m'avez demandé une dernière faveur, tout à l'heure…

— Tuez-moi. Il vous restera ensuite à valider la destruction de l'*Agauer.* Le dernier cadeau de Mald Agauer, le dispositif ultime pour vous protéger des monstres. Elle a focalisé l'attention des technotypes sur *l'Agauer* pour protéger *L'Estérion,* son véritable projet. »

Laed se recula encore, heurta le coin de la table.

« Mais il y a des êtres humains dans *l'Agauer,* balbutia-t-il, très pâle. Pourquoi… pourquoi ne le faites-vous pas vous-même ?

— C'est à vous de vous affranchir, pas à moi. Il vous reste cinq minutes.

— Comment…

— Me tuer ? C'est simple : les yeux sont les zones les plus fragiles de mon enveloppe corporelle. »

Il glissa la main par l'échancrure de sa cape, en sortit un petit objet métallique de forme cylindrique.

« Un stylet à lame laser. Il permet d'inciser les surfaces les plus dures. Mes yeux n'y résisteront pas. Il vous suffira ensuite de diriger le faisceau vers le cerveau.

— Je ne suis pas un…

— Un monstre ? Allons, votre grand-père aurait accompli ce geste sans sourciller. Il a lutté pendant des années pour sa survie, vous luttez désormais pour la vôtre, pour la sienne, pour celle des vôtres. Après, vous aurez le temps de réfléchir. L'analyseur central vous demandera régulièrement de valider le programme de destruction de *l'Agauer.* Les robots ont tout préparé : la rencontre entre la charge explosive furtive et l'autre vaisseau s'effectuera dans une vingtaine d'années. Si vous refusez de valider selon le protocole exigé par l'analyseur, sachez qu'une armée implacable et invincible s'abattra dans un siècle sur le nouveau monde et exterminera vos descendants jusqu'au dernier. »

L'archange s'avança vers Laed et lui tendit le stylet.

« Vite. Il vous reste une minute. »

Laed s'en empara d'une main tremblante. La lame de lumière jaillit du manche. Aussi fine qu'une aiguille, légèrement bleutée, d'une longueur de quarante centimètres, elle ne dégageait aucune chaleur, ne faisait aucun bruit.

« Pourquoi ne pas m'avoir parlé de tout cela plus tôt ? demanda Laed.

— Pour ne pas leur laisser le temps de me manipuler. Et pour ne pas vous laisser le temps de réfléchir.

— Qui me prouve que vous n'êtes pas manipulé en cet instant ? »

Laed tentait de grignoter du temps, de repousser l'échéance. Ab aurait bondi sur l'andros sans se poser de question, mais il n'avait ni la force de caractère ni les réflexes de son grand-père.

« Dix secondes. »

Laed leva le stylet sans conviction, approcha timidement l'extrémité de la lame du front de l'archange qui le fixait sans bouger, un sourire vissé sur les lèvres. Il eut la désagréable impression d'être entraîné dans un jeu dont il ne connaissait pas les règles, et son bras se détendit. Les yeux de l'archange lancèrent des éclairs, il dégrafa le col de sa cape, s'en débarrassa d'un mouvement d'épaule. Il ne portait aucun vêtement en dessous. Laed fut frappé par sa peau d'une blancheur immaculée, par la longueur et la finesse de ses membres, par l'absence d'organes sexuels, par l'harmonie générale de son corps. Il incarnait un rêve de perfection, une perfection non pas vue à travers les yeux de l'humanité mais de ceux qui s'acharnaient à la dépasser, à la détruire.

Laed jeta le stylet sur le plancher. La lame laser grésilla pendant quelques secondes sur le métal lisse qu'elle ne réussit pas à entamer.

« J'ai confiance en ma mère, dit-il. J'ai confiance dans le présent, dans l'ordre secret des Qvals. On ne peut saisir le vide.

— Les croyances ne sont pas la réalité, rétorqua l'archange.

— La réalité n'a pas de centre. » Les paroles de ses parents, qu'il avait rejetées avec une extrême violence trente années plus tôt, lui revenaient en mémoire avec une acuité surprenante. Non seulement il s'en souvenait mais il s'en imprégnait, il se sentait relié à un flot continu, éternel. « Je n'ai pas peur de la mort, poursuivit-il. Personne ne peut vaincre le présent, pas même vos amis technotypes.

— Le terme « ami » n'a aucune signification pour eux, mais… non… *L'Agauer…* »

La voix de l'archange se déforma, devint un râle prolongé, ses yeux se ternirent, il leva les bras vers la gorge de Laed, lui agrippa le revers de sa combinaison, secoua la tête, s'affaissa brusquement, se retint à la table, se redressa, esquissa quelques pas vacillants puis s'effondra sur le plancher. Des soubresauts l'agitèrent, il tendit la main vers le stylet, ses ongles creusèrent des sillons étroits et profonds sur le plancher métallique, puis il se raidit et des étincelles crépitèrent dans sa chevelure d'or.

Laed resta un long moment immergé dans ses pensées. Il ne prêta pas attention au robot ménager qui, surgi d'une salle annexe, glissait

ses bras articulés sous le corps inerte de l'archange, le soulevait et le transportait vers l'incinérateur.

Le clignotement continu d'un écran de contrôle le tira de sa torpeur. Il s'en approcha, lut machinalement les phrases qui s'affichaient sur le liquide matriciel : *autorisation demandée pour l'envoi de la charge explosive furtive. veuillez poser votre main sur l'écran pour identification, destruction de l'Agauer prévue dans vingt ans, cinq mois et trois jours du calendrier estérien. autorisation demandée pour l'envoi de la charge explosive furtive. veuillez…*

*

« De nombreux passagers refusent de quitter leur cabine, maugréa Abza. Mon père dit pourtant qu'ils seront expulsés dans l'espace s'ils restent dans les anciens quartiers deks. »

Les bras chargés de combinaisons, Abzalon s'arrêta au milieu de la passerelle et lança un coup d'œil en coin à son arrière-petit-fils. Abza était celui qui lui ressemblait le plus, non pas physiquement – de ce côté-là, il tenait plutôt de Chara, Dieu merci – mais par son caractère taciturne et la candeur énergique qu'il plaçait dans chacun de ses actes, dans chacune de ses paroles.

« Combien il en reste de l'autre côté ?

— Peut-être deux ou trois cents, répondit Abza en haussant les épaules.

— Tu leur as dit ce que t'avais à leur dire. S'ils t'écoutent pas, c'est qu'ils ont pas envie de voir le nouveau monde.

— Mais pourquoi ? s'étonna Abza. Nous sommes presque arrivés au terme du voyage.

— J'connaissais des bêtes sur Ester, les varèges, elles sortaient jamais de leur terrier, même quand l'aro y fourrait son museau.

— Ellula et toi, vous êtes maintenant les passagers les plus anciens, les seuls qui aient connu Ester. L'estérionite a tué tous les autres. »

La cuve du troisième passage était pratiquement vide. Les faisceaux des projecteurs éclairaient à présent les parois rouillées du bassin, les anciennes berges flottantes fabriquées par les deks qui gisaient dans quelques centimètres d'une eau rougeâtre et fumante. Le grondement du moteur emplissait la grande salle et faisait vibrer le plancher de la passerelle, troué par endroits.

« Qu'est-ce que tu veux faire de toutes ces combinaisons ? demanda Abza.

— On sait jamais, on peut en avoir besoin.

— Attends, je vais t'aider. »

Abzalon et son arrière-petit-fils franchirent les portes des sas, qui resteraient ouvertes jusqu'à la séparation des deux corps principaux du vaisseau, prévue maintenant dans un mois. L'annonce de l'entrée

imminente de *L'Estérion* dans le système de Jael avait suscité un regain d'espoir et de vitalité chez les passagers, hormis les deux ou trois cents irréductibles dont parlait Abza et qui, gagnés par une estérionite rampante, refusaient catégoriquement de déménager dans les anciens quartiers kroptes. Chargé par son père de superviser les opérations de transbordement, Abza avait gaspillé son énergie et sa salive à tenter de persuader les familles récalcitrantes de le suivre ou, à défaut, de lui confier leurs enfants. Il en avait convaincu quelques-uns mais certains lui avaient claqué la porte au nez, d'autres étaient brusquement sortis de leur léthargie pour l'agresser, au point qu'il avait dû se dégager à coups de poing. Il avait découvert d'étranges pratiques dans les cabines, des corps nus allongés sur des sortes d'autels et criblés de symboles sanglants, des scènes d'hystérie autour d'un serpent de tissu dressé au milieu d'une pièce, des hommes et des femmes vêtus de robes gris et rouge qui se livraient à de tristes simulacres de cérémonies kroptes… Il avait lui-même été approché par les soi-disant officiants ou les adeptes de ces différents cultes, mais jamais il n'avait été attiré par les rituels occultes et vaguement barbares auxquels ses parents avaient participé du temps de leur jeunesse. Comme il ne connaissait pas ses grands-parents, que son père passait l'essentiel de son temps dans le poste de pilotage, il calquait son attitude sur celle de son arrière-grand-père, le grand Ab dont le bon sens, la stabilité mentale et la vitalité légendaire lui servaient de modèle.

Laed avait conseillé aux passagers de s'établir dans les niveaux les plus hauts des anciens quartiers kroptes, le plus loin possible de la taille étranglée de *L'Estérion,* pour ne pas être surpris par les vibrations que provoqueraient les séparations successives. Ils s'étaient donc rassemblés dans les cabines des niveaux 5 et 10, avaient retrouvé, en se resserrant, cette chaleur, cette convivialité qu'avaient abolie la décimation de la population et le gigantisme du vaisseau. On parlait, on riait, on chantait, on cherchait un nom pour ce nouveau monde qui cessait d'être un rêve pour devenir une réalité. Comme ils n'avaient pas connu de terre, ils s'entassaient dans la cabine exiguë d'Ellula et d'Abzalon et leur posaient des centaines de questions sur Ester. Abzalon avait laissé Ellula y répondre au début, puis il avait compris qu'ils se préparaient au changement, qu'ils cherchaient à dissiper leur inquiétude, et il participait désormais aux conversations, insistant sur la nécessité de préserver le nouveau monde des erreurs commises par l'humanité estérienne.

Abzalon et son arrière-petit-fils déposèrent les combinaisons dans l'appartement qui servait de local technique à l'entrée du niveau 5. Ils prélevèrent des plateaux-repas sur un chariot qui filait en grinçant le long de la coursive et s'assirent contre une cloison. Ils vivaient désormais dans une obscurité permanente, les appliques ayant grillé

l'une après l'autre.

« Qu'est-ce qu'on deviendra sur le nouveau monde, Ab ? demanda Abza en mâchant un morceau de viande au goût prononcé de moisissure.

— Ça, ce sera à vous d'le décider !

— Tu as déjà vécu sur une planète, pas nous…

— Il vous faudra pas deux mois pour oublier le vaisseau, pour vous habituer aux rayons de l'A – de Jael, j'veux dire –, aux vents, aux pluies, aux saisons. Et puis vous partirez à la découverte de votre monde, vous comprendrez ses exigences, vous affronterez ses dangers, vous saisirez sa beauté. Faudra vous adapter à lui et pas l'adapter à vous, sinon vous l'abîmerez et il finira par se fâcher.

— Personne n'y a jamais mis les pieds. Et si nous ne pouvions pas y vivre ? »

Abzalon cessa de mastiquer et leva les yeux sur le visage anxieux d'Abza. Les ténèbres estompaient sa chevelure brune et soulignaient ses traits forts, son nez légèrement cassé, ses mâchoires carrées, sa bouche lippue. Ellula affirmait qu'il tenait de son mari ses arcades sourcilières saillantes, ses yeux légèrement globuleux, ses épaules larges et sa haute taille. Des éclats de rire et des chants retentissaient un peu plus loin.

« Alors, on aurait fait tout ce voyage pour rien, répondit Abzalon. Non, ce que j'dis est faux : pour certains d'entre nous, pour moi en tout cas, ce voyage a été un… un cadeau.

— Tu ne penses pas que le nouveau monde sera le plus beau des cadeaux ?

— Pour vous, sûrement… »

Ils achevèrent leur repas en silence, bercés par les éclats de voix qui transperçaient les cloisons.

*

Drapé dans la cape bleue de l'archange, Laed s'éclaircit la gorge.

« Le voici, dit-il d'une voix solennelle, émue, Le nouveau monde. »

Ils se rapprochèrent de la baie dans un même mouvement et fixèrent le cercle à dominante jaune pâle qui occupait le centre de la baie vitrée et que traversaient des bandes blanches, mauves, vertes et brunes. Ils distinguaient nettement les trois satellites qui gravitaient autour de lui, trois éclats gris teintés de vermeil par les rayons de Jael.

« Le plus beau des cadeaux », murmura Abza, les yeux exorbités.

Des larmes coulèrent sur les joues de Lulla. Comme son frère, c'était la première fois qu'elle pénétrait dans l'antre de son père, la première fois qu'elle découvrait une autre perspective qu'un toit bas et métallique au-dessus de sa tête. Toujours vêtue de longues robes aux couleurs sombres, elle avait hérité de la chevelure ambrée et des yeux

verts d'Ellula, des traits de son père et du caractère de sa mère. Elle avait failli être emportée par l'estérionite un an plus tôt, et seul l'amour d'un jeune homme du nom d'Arel, l'arrière-petit-fils d'un dek qui avait bien connu Abzalon, l'avait raccrochée à la vie. Chara persistait à couper courts ses cheveux noirs. Le vieillissement avait durci ses traits, ses pommettes et ses mâchoires saillaient sous sa peau desséchée. Abzalon soutenait Ellula qui, malgré l'eau d'immortalité des moncles, rencontrait des difficultés grandissantes à tenir sur ses jambes.

« Quand nous poserons-nous ? s'enquit Abza.

— Dans trois jours, répondit Laed. Trois tous petits jours. Le voleur de temps s'est déréglé au moment de la séparation et nous sommes arrivés plus tôt que prévu. Environ un mois avant la date fixée. »

Abzalon se souvint que l'expulsion dans l'espace de la partie la plus volumineuse de *L'Estérion* avait déclenché de terribles vibrations, qu'ils avaient cru à la désintégration du vaisseau, que de nombreux passagers s'étaient mis à courir dans tous les sens comme des rondats affolés. Il avait fallu une intervention énergique d'Abza et de lui-même pour les ramener à la raison.

« La séparation a provoqué de gros dommages dans la structure, reprit Laed. Les robots ont rafistolé les couches extérieures du fuselage, mais je ne sais pas, ni l'analyseur central d'ailleurs, si elles résisteront au réchauffement généré par l'entrée en atmosphère.

— Ça veut dire quoi ? demanda Chara.

— Que nous risquons d'être réduits en cendres avant l'atterrissage.

— Pas la peine de nous demander de venir si c'était pour nous annoncer ce genre de choses ! maugréa Lulla.

— Je ne me suis pas beaucoup occupé de vous, mais j'ai besoin de vous, de votre présence, déclara Laed.

— On n'y connaît rien ! protesta Abza.

— Je vous demande simplement d'être là, à mes côtés.

— Tu veux qu'on admire ? siffla Lulla.

— Je ne veux rien du tout. Je sais seulement qu'avec ma famille autour de moi je serai plus serein, plus efficace. »

Chara se rapprocha de Laed et l'enlaça longuement.

« J'ai longtemps maudit cet endroit qui m'avait volé mon mari mais, quoi qu'il arrive, je resterai à tes côtés. »

Abza se mêla à leur étreinte puis, après une hésitation, Lulla vint à son tour se jeter dans les bras de son père.

Ellula fut soudain aspirée par l'œil brillant du nouveau monde. Elle se vit marcher dans une herbe jaune, parfumée, gravir le sommet d'une colline, s'y étendre, contempler le ciel dont le bleu tournait par

endroits au mauve. Des nuages roses le parcouraient lentement, poussés par une brise tiède qui colportait des odeurs sucrées. Puis la plaine céleste s'assombrit et elle sut qu'un autre voyage l'attendait. Elle perçut le poids du regard d'Abzalon sur sa nuque. Lui avait cessé depuis longtemps de fixer le nouveau monde pour la contempler. Elle fut heureuse d'avoir brillé pour lui pendant cent ans, elle pouvait désormais s'éteindre, se dissoudre dans le vide. Les images de son passé surgissaient régulièrement à la surface de son esprit : danses au milieu des averses de mauvettes, baignades dans les flaques tièdes et saumâtres, jeux avec les brumes encerclant les rochers, courses folles avec les aros domestiques et les yonaks, sources jaillissantes et fumantes, maison de pierre noire dressée sur le bord d'une falaise. Ses visions et ses souvenirs se confondaient parfois, elle errait entre passé et futur, incapable de prendre pied dans l'un ou l'autre, s'amarrant au présent dans les yeux et le souffle d'Abzalon.

Durant les deux jours qui suivirent, Laed s'efforça de réduire progressivement la vitesse de *l'Estérion* afin de lui éviter de rebondir sur l'atmosphère de la planète et de repartir dans une errance éternelle.

Il pilotait par l'intermédiaire de l'écran tactile sur lequel s'affichait régulièrement le protocole de destruction de *l'Agauer*. Il désactiva le voleur de temps, programma l'expulsion du moteur principal, qui s'arracha de *l'Estérion* dans une secousse de forte amplitude et qu'ils virent, par la baie vitrée, fuser dans l'espace en abandonnant un énorme sillage de feu, commanda l'extinction du générateur de mouvement autodynamique, diminua la puissance des propulseurs annexes. Des vibrations inquiétantes parcoururent la structure de l'appareil, trois couches du fuselage se détachèrent successivement, une feuille métallique se posa sur la baie où elle resta plaquée pendant deux heures avant d'être décollée par une nouvelle secousse. Les écrans de contrôle affichaient d'incessants messages d'alerte. Les robots avaient déserté le poste de pilotage pour tenter de combler les brèches les plus importantes, de réparer ce qui pouvait l'être.

Le nouveau monde grandissait à vue d'œil dans le champ de la baie vitrée. On discernait à présent les hachures brunes des reliefs, les taches blanches de masses nuageuses, les flaques bleu-vert des étendues d'eau. Les zones de couleur jaune, les plus importantes, viraient parfois à l'orange ou au mauve selon l'angle des rayons de Jael. À deux reprises la nuit effaça le nouveau monde, le métamorphosa en un trou noir nimbé d'un halo diaphane autour duquel brillaient les croissants argentés des satellites et les lointaines étoiles. Puis Jael réapparaissait, sa lumière ocre, rase, dévoilait la

planète, plus proche et plus grande que la veille, révélant quelques-uns de ses mystères, la chaîne montagneuse qui ceinturait de part en part un continent en forme de triangle cerné par deux « océans », le cours sinueux d'un « fleuve », la masse rougeâtre de ce qui semblait être une « forêt ».

« Est-ce qu'on sait où on va atterrir ? demanda Abza.

— Essayons au moins d'éviter l'eau », répondit Laed, les yeux fixés sur l'écran tactile.

Ce furent, avec les commentaires d'Abzalon, les seuls mots qu'ils prononcèrent durant ces trois jours. Ils oublièrent de manger et de dormir, écrasés par la solennité de l'instant, ne voulant pas perdre une miette du spectacle fantastique qui se déroulait sous leurs yeux. Ils faisaient corps avec le vaisseau, corps avec le nouveau monde, corps avec les passagers restés dans les cabines, corps avec Laed qui courait d'un écran à l'autre afin de vérifier les données. Abzalon était enfin lavé de la grisaille perpétuelle du vaisseau, renouait avec les couleurs qui avaient émerveillé son enfance d'Estérien, plus belles, plus vives encore que dans ses souvenirs, et Lœllo regardait tout cela à travers ses yeux, se réjouissait avec lui, même si les siens manquaient à l'appel. Le Xartien n'était pas un fzal omnique, sa lignée se perpétuait à travers Lulla et Abza, les petits-fils de Pœz, ses arrière-petit-fils. Abzalon soulevait parfois Ellula du plancher et la serrait contre lui avec un tel enthousiasme qu'elle poussait un gémissement et qu'il la reposait en s'excusant d'un sourire. Abza et Lulla tournaient comme des zihotes surexcitées autour des ancêtres, les embrassaient en riant, les entraînaient dans une farandole à l'issue de laquelle Ellula, étourdie, éprouvait le besoin de s'asseoir pour reposer ses jambes et reprendre ses esprits.

« Nous allons être capturés par la gravité du nouveau monde et rester en orbite jusqu'à ce que *L'Estérion* ait trouvé l'angle de pénétration en atmosphère, annonça Laed. C'est à partir de là que les choses risquent de se compliquer. »

Le vaisseau effectua trois orbites complètes avant que Laed ne se décide à couper les propulseurs annexes et à enclencher les moteurs auxiliaires de poussée. Ils passèrent du « jour » à la « nuit » à une dizaine de reprises, virent les satellites croiser au-dessus de leurs têtes, parsemés de taches blanches qu'Abzalon définit comme « p't-êt'bien des surfaces de glace ».

L'appareil libéra un rugissement terrifiant, tourna lentement sur lui-même et entama sa descente vers le nouveau monde, plongé pour le moment dans une obscurité totale. Immédiatement, les couches extérieures du fuselage rougeoyèrent, transpercèrent les ténèbres

d'éclats aveuglants, de traînées incandescentes qui effacèrent les étoiles lointaines et les deux satellites proches.

« Deux autres couches de spruine viennent de s'envoler ! cria Laed. Et… Merde, les écrans, il s'éteignent ! »

Alors, sans dire un mot, Chara, Abza, Lulla, Abzalon et Ellula se rassemblèrent devant la baie vitrée, se prirent par la main, fermèrent les yeux et s'abandonnèrent au présent, au bonheur d'être ensemble, de former une chaîne qui s'étendait bien au-delà de l'espace et du temps.

CHAPITRE XXII

LE NOUVEAU MONDE

Nous avons découvert que la moitié des passagers de l'Agauer *étaient en fait des androïdes de la dernière génération. Ils avaient pris des apparences féminine ou masculine, kropte ou estérienne. Bien qu'entièrement synthétiques, ils ressemblaient aux êtres humains de manière stupéfiante et nous n'aurions rien remarqué si les Qvals n'avaient pas attiré notre attention. Le mystère reste entier sur la façon dont ils se sont glissés dans nos rangs, dont ils ont influencé Mald Agauer, Lill Andorn et Verna Zalar, nos trois primas successives. Nous croyons avoir compris qu'ils avaient placé l'un des leurs dans l'*Estérion, *un androïde d'une génération précédente dont ils avaient programmé les nanotecs mais qui, pour des raisons que nous ignorons – une précaution de la très prévoyante Mald Agauer ? –, a échappé en partie à leur contrôle.*

Les androïdes sont passés à l'attaque quinze ans après notre départ. Nous leur avions préparé un piège qui prenait en compte leur esprit logique et leur volonté d'anéantir la race humaine. Nous ne pouvions les affronter en face car ils disposaient d'une puissance cent fois supérieure à celle de nos hommes et leurs perceptions étaient mille fois plus développées. À l'aide de leurres sensoriels et de fausses informations, nous leur avons fait croire que nous nous étions réfugiés dans le plus grand des magasins de vivres alors que nous étions en réalité enfermés dans la cuve des Qvals (la vapeur et l'eau bouillante ont tué vingt d'entre nous, les autres sont ressortis de l'épreuve avec une connaissance approfondie de l'ordre invisible). Ils ont enfoncé les cloisons et se sont rués sur les leurres comme des zihotes sur une charogne. Nous avons alors commandé l'ouverture des sas et les deux cents synthétiques ont été aspirés par le vide. Nous avons perdu une grande partie de nos réserves et nous avons immédiatement entamé la fabrication de clones de yonaks et de sosphos. Des enfants sont nés et nous comptons désormais trois cent vingt-deux passagers. Sur les conseils des Qvals, nous avons aboli la polygamie et la monogamie traditionnelles pour privilégier l'exogamie, pour augmenter le rythme de procréation. En effet, les aléas d'un voyage interstellaire nous amènent à penser que nous devons

maintenir un niveau élevé de population et nous nous sommes interdit formellement de recourir à la fécondation artificielle (nous ne nous sommes pas envolés vers le nouveau monde pour reproduire les erreurs estériennes). Nous tirons les conséquences de tous les problèmes que vous avez rencontrés.

Nous ne pouvons plus vous contacter au moyen des nanotecs car plus aucun d'entre vous ne dispose de récepteurs. C'est la raison pour laquelle nous passons désormais par le canal télépathique des Qvals, qui peuvent communiquer d'un bout à l'autre de la galaxie sans avoir besoin d'assistance technologique. Nous avons appris que deux d'entre vous avaient entrepris la fusion avec le Qval. C'est un grand et noble sacrifice que de renoncer à son enveloppe corporelle, à son ego, que d'accepter de se dissoudre dans une nouvelle entité. Ils seront notre unique récepteur désormais et, si vous souhaitez prendre des nouvelles de ceux qui se sont lancés sur vos traces à travers l'espace, il vous suffira de les interroger. Les Qvals de l'Agauer nous assurent qu'ils répondront volontiers à vos questions. À toutes vos questions.

*Nous espérons de tout cœur que les problèmes techniques de l'*Estérion *ne vous empêcheront pas d'atteindre le port. C'est avec un grand bonheur que nous ferons votre connaissance, ou que nos descendants feront la connaissance de vos descendants. Mais vivons le moment présent : il est suffisamment riche et digne d'intérêt pour que nous évitions de nous fourvoyer dans les méandres du temps.*

Communication des passagers de *l'Agauer*
aux passagers de *L'Estérion.*

L

ES FRAGMENTS INCANDESCENTS crissaient sur la vitre de la baie. L'*Estérion* continuait de plonger dans la nuit en émettant un gémissement déchirant, une interminable plainte qui s'accentuait au fur et à mesure qu'il perdait les éléments de sa structure. L'écran tactile du pilotage manuel était resté allumé, seule source de lumière dans la pièce emplie d'ombre nocturne, et Laed pressait sans

interruption le cercle blanc des rétropropulseurs.

Emporté par son poids, le vaisseau prenait inexorablement de la vitesse. Une brutale embardée avait renversé les six occupants du poste de pilotage, qui avaient roulé sur le plancher incliné et s'étaient heurtés violemment aux cloisons. Le front ouvert, les tempes et les joues barbouillées de sang, Abzalon avait rampé jusqu'à Ellula inconsciente et l'avait entourée de son corps pour lui épargner d'autres chocs. Laed, titubant, avait repris sa place devant l'écran tactile et ordonné aux autres de se recroqueviller. La chaleur grimpait rapidement, les secousses s'amplifiaient, disloquaient les dernières couches de fuselage qui traçaient des éclairs écarlates sur le fond des ténèbres.

« Bordel de merde ! hurla Laed. Tu vas ralentir, putain de tas de ferraille ! »

Abzalon sentit bouger le corps d'Ellula contre lui. Rassuré, il lui caressa les cheveux aussi délicatement que le lui permettait sa grosse main.

« J'tai encore jamais remerciée, chuchota-t-il à l'oreille de sa femme. Je sais pas bien dire les mots, mais sans toi j's'rais resté l'Ab de Dœq, un tueur de femmes, un pauvre type, j'aurais jamais été regardé, touché, embrassé. Avant, c'étaient toujours les autres qui tremblaient devant moi et j'aurais pas… »

Une série de vibrations assourdissantes l'interrompit. Il entendit la bordée de jurons proférés par Laed, un gémissement étouffé un peu plus loin, Chara sans doute, dont il entrevit la silhouette tassée contre le montant de la table semi-circulaire, éclairée par un rayon ondoyant et rouge sang.

« J'aurais pas connu le bonheur que c'est de trembler pour quelqu'un, reprit-il, soudain oppressé. Quand j't'ai vue la première fois, si belle sur la passerelle, jamais j'aurais cru que tu lèverais les yeux sur moi, moi qui venais de tuer le Taiseur, moi qui venais de la fosse de Dœq. D'avoir été ma femme pendant toutes ces années, d'avoir supporté mon sale caractère, de t'être poussée pour me faire une petite place dans ta vie, j'te remercie, Ellula… mon Ellula. »

Il ne transpirait pas malgré la chaleur d'étuve, il restait sec et froid. Il serra contre lui le corps inerte de sa femme jusqu'au moment où une formidable convulsion secoua le vaisseau et les souleva du plancher.

« Ça y est ! hurla Laed. Il ralentit ! »

Les moteurs de rétropropulsion s'étaient déclenchés dans un rugissement terrifiant. Le vaisseau, freiné brutalement, gîta, parut d'abord incapable de reprendre son assiette, perdit une nouvelle couche de fuselage, puis il se stabilisa, recommença à descendre, rapidement dans les premiers temps, plus lentement par la suite,

environné d'une épaisse fumée blanche, semant autour de lui de somptueuses gerbes d'étincelles.

Abza fut le plus prompt à se relever. Il courut vers la baie vitrée, fixa la nuit étoilée jusqu'au vertige, aperçut une frange pâle à l'horizon. L'aube se levait, couronnait les échines arrondies des collines, scintillait dans les cours d'eau.

Il vit comme dans un rêve le nouveau monde émerger des ténèbres, se revêtir de lumière, dévoiler ses couleurs douces et chaudes, se rapprocher de lui. C'est à peine s'il se rendit compte que Lulla et Chara prenaient place à ses côtés, que d'autres feuilles, d'autres poutrelles, d'autres éléments de la structure s'envolaient dans le ciel bleu pâle. La sortie du train d'atterrissage provoqua un nouveau choc, minime cette fois-ci. Ils contemplèrent une étendue plane recouverte d'une infinité de tiges jaunes qu'ils identifièrent comme les « herbes » dont leur avait parlé Ellula, parsemée de taches rouges, bleues, noires, brunes – les « fleurs » –, hérissée de créatures immobiles dressées sur un seul pied et surmontées d'une chevelure frissonnante rousse ou blanche – les « arbres ». Ils aperçurent de grandes bulles lumineuses qui éclataient en répandant des nuages de poussière multicolore. Jael se levait à l'horizon, rosissait les pics lointains, enflammait les nues vaporeuses qui se nouaient et se dénouaient au gré des courants d'air.

« Que c'est beau, s'extasia Lulla. Que c'est beau !

— Ab, viens voir ! » cria Abza.

Mais Abzalon ne bougea pas, prostré contre le corps d'Ellula, secoué de sanglots.

« Elle… elle est morte… » balbutia-t-il.

L'*Estérion* se posa sur le sol du nouveau monde avec une légèreté surprenante pour un appareil de son gabarit.

Laed commanda immédiatement l'ouverture des sas de débarquement. Les analyseurs étant hors d'usage, il n'estimait pas nécessaire de confiner les passagers dans une quarantaine d'acclimatation. L'archange lui avait pourtant précisé qu'un contact trop brusque avec un air trop riche ou trop pauvre en oxygène et la différence de gravité risquaient d'entraîner des réactions physiologiques ou psychologiques désastreuses, mais il n'avait pas le cœur de les laisser enfermés quarante jours supplémentaires dans l'amas informe de ferraille qu'était devenu *L'Estérion*.

Lorsque les cinq cents survivants eurent débarqué, il se fit un grand silence. Sortant de trois jours d'angoisse, ils marchèrent d'une allure maladroite, pesante, entre les hautes herbes jaunes fouettées par les rafales d'un vent chaud et sec. Éblouis par la lumière, étourdis par

les odeurs, enivrés d'air, ils cherchèrent d'abord des points de repère, des toits, des cloisons, des coursives, des portes, n'en trouvèrent pas sur la plaine qui s'étendait à perte de vue, dans le ciel qui oscillait entre le bleu et le mauve, dans les nuages qui filaient comme des voleurs au-dessus de leurs têtes, revinrent s'abriter sous la carcasse torturée de leur ancien monde, ce ventre métallique où ils étaient nés, s'étaient aimés, avaient souffert, qui avait abrité leurs espoirs et leurs peurs, qui les avait nourris, qui les avait protégés de l'attraction du vide. Les sifflements du vent et des cris lointains donnaient encore plus d'épaisseur au silence vaguement menaçant qui les cernait. Il leur fallait maintenant s'habituer à l'idée que leur rêve s'était matérialisé, prendre leur vie en charge, se débrouiller pour survivre dans un environnement mystérieux dont la splendeur avait quelque chose d'écrasant.

Puis un enfant échappa à son père, se mit à courir, un deuxième le poursuivit en criant, un troisième se joignit à leur jeu, une femme entonna un chant venu des profondeurs du temps, des hommes parlèrent, éclatèrent de rire, des clameurs montèrent des poitrines, un vieillard retira sa chemise et exposa son torse squelettique aux rayons de Jael, des garçons et des filles l'imitèrent, arrachèrent leurs vêtements, roulèrent dans les herbes, et bientôt ils s'étreignirent en riant et en pleurant, dansèrent au pied de *L'Estérion.* Puis on décida de s'occuper des blessés restés à l'intérieur de l'appareil, on les descendit par les passerelles, on les étendit sur le sol, on soigna leurs blessures, on fabriqua des attelles de fortune pour maintenir les jambes et les bras brisés, on dressa un bivouac de fortune avec les draps et les couvertures, on récupéra les derniers plateaux-repas, on recueillit l'eau des réservoirs dans des gobelets, on mangea de bon appétit, on raconta quelques légendes de l'ancien temps, on évoqua l'avenir, on fit mille et mille projets.

On se tut lorsque, au zénith de Jael, la silhouette imposante d'Abzalon apparut sur la passerelle. Il portait un corps inerte recouvert d'un linge blanc. Le chagrin avait rougi ses gros yeux. Ses traits n'avaient pas changé mais il paraissait infiniment las, infiniment vieux. Sa famille l'escortait, Laed son petit-fils et son épouse Chara, Abza et Lulla leurs enfants, une autre personne qu'on ne connaissait pas et qu'on aurait été bien incapable de décrire : tantôt elle avait la vague apparence d'une femme, tantôt celle d'un homme, tantôt elle avait la forme d'une ombre ; impossible de dire si elle portait des vêtements, si elle était entièrement ou partiellement nue.

Laed dépassa Abzalon, s'immobilisa au milieu de la passerelle et promena un regard pénétrant sur le peuple de *L'Estérion.*

« Ab est le plus vieux d'entre nous, le seul qui ait connu Ester, déclara-t-il. Il me semble juste que lui revienne l'honneur de donner

un nom au nouveau monde. »

Un tonnerre d'enthousiasme ponctua ses paroles. Laed étendit les bras pour ramener le calme et se tourna vers Abzalon.

« Qu'est-ce que tu en penses, Ab ? »

Le regard du vieil homme erra pendant quelques secondes sur le ciel, sur la plaine, sur le visage d'Ellula.

« Donner un nom à un monde, c'est le commencement des ennuis, marmonna-t-il. On s'bat toujours pour les noms. Apprenez à le connaître, aimez-le comme Ellula m'a aimé. » Il désigna la carcasse du grand vaisseau d'un mouvement de menton. « Et faites disparaître cette horreur, c'est tout ce que j'peux vous dire. »

Alors le Qval se fraya un passage entre Chara et Lulla et s'approcha d'Abzalon. Il crut entrevoir le visage de sa fille, Djema, dans la forme incertaine, opaque, qui se dressait devant lui.

« Tu es magnifique, papa. »

Sa voix avait changé mais il reconnaissait certaines de ses intonations. Un courant d'air froid lui lécha le visage, le même qui l'avait effleuré dans les galeries souterraines du pénitencier de Dœq.

« Elle a su me donner un peu de sa splendeur », murmura-t-il en désignant Ellula.

Il contourna Laed, dévala la passerelle, pivota sur lui-même avant de poser le pied sur le sol, dévisagea un à un les membres de sa famille.

« J'étais le démon de l'ancien monde, vous êtes les anges du nouveau. »

Ayant prononcé ces mots, il s'éloigna dans la plaine d'un pas alerte malgré la gravité.

Il marcha deux jours et deux nuits sans s'arrêter. Au matin du troisième jour, exténué, les bras tétanisés, il avisa une colline plantée au beau milieu de la plaine. Il percevait des soupirs, de petits cris et des grattements qui trahissaient la présence d'une ou de plusieurs espèces vivantes. Les herbes changeaient de couleur au crépuscule et à l'aube en émettant des soupirs musicaux. Parfois une bulle translucide s'élevait de l'océan végétal, flottait un long moment dans les airs avant de se pulvériser et de libérer une pluie de poussières et de parfums – des pollens, peut-être. Baigné d'une paix profonde, il gagna le sommet arrondi de la colline, posa délicatement le corps d'Ellula sur les herbes, se redressa et admira le paysage qui s'étendait sous ses yeux, la plaine jaune et ondulante, le ciel qui se teintait d'un voile mauve, la tache bleu-vert et scintillante d'une étendue d'eau dans le lointain, l'ombre déchiquetée d'un massif montagneux.

« Prends mes yeux, Lœllo ! cria-t-il de toutes ses forces. Et regarde le nouveau monde ! »

Il resta debout jusqu'à la tombée de la nuit. Puis, lorsque les

ténèbres eurent enseveli couleurs et reliefs, il s’allongea près d’Ellula, recouvrit de ses gros doigts la main glacée de son épouse, ferma les yeux et s’éteignit.

FIN

---

[1] Voici un exemple parfait de ce que j’appelle une hypothèse élégante. Quant à la Terre en question, plusieurs textes anciens mentionnent son existence. Il ne s’agirait pas d’une terre au sens d’un pays, d’une région ou d’un domaine, mais bel et bien d’une planète.

[2] Ce dernier aurait donné son nom au satellite Vox mais je me souviens l’avoir aperçu orthographié de la sorte dans un très ancien manuscrit de la bibliothèque du Moncle.

[3] Note aux techniciens d’Invostex & Cie : Il y a là une erreur de conception qu’il convient de corriger à l’avenir.

[4] Note aux techniciens d’Invostex & Cie : Le central électronique régissant le système de surveillance n’aurait pas dû être couplé au guidage automatique des chariots mais régi par un central indépendant, conformément au cahier des charges, car la défaillance de l’un a entraîné chez l’autre d’irréversibles dommages. Les restrictions économiques ne doivent en aucun cas s’appliquer à des systèmes aussi complexes.

[5] Note aux techniciens d’Invostex & Cie : Il devient urgent de réfléchir à un autre moyen de stabiliser la vitesse du vaiseau. Outre le fait qu’il crée un décalage temporel important entre le point de départ et le point d’arrivée, le voleur de temps requiert une connaissance plus approfondie des mécanismes du couple vitesse-temps.